



3.

A





DICTIONNAIRE
POUR L'INTELLIGENCE
DES AUTEURS CLASSIQUES,
GRECS ET LATINS,
TANT SACRÉS QUE PROFANES,
CONTENANT
LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE
ET LES ANTIQUITÉS.

G E

G E



GERMANIE, (a)
Germania, *Ispannia*,
 nom qui a été com-
 mun à la Germanie
 proprement dite, &
 à une partie de la Gaule Belgi-
 que. Pour ne point faire de

confusion, nous les traiterons
 séparément, en commençant
 par la Germanie propre, ulté-
 rieure, ou Transrhénane, nom-
 mée aussi la grande Germanie;
 & nous parlerons ensuite de la
 Germanie citérieure, Cisirhe-

(a) Strab. pag. 289. & seq. Pomp.
 Mel. p. 171. & seq. Plin. T. I. p. 221.
 & seq. Tacit. Annal. L. I. c. 24, 26,
 55. & seq. L. II. c. 5. & seq. L. III. c.
 44. & seq. L. IV. c. 44, 72, & seq. L.
 VI. c. 30. L. XI. c. 16. & seq. L. XII.
 c. 27. L. XIII. c. 53. & seq. L. XV. c.
 58. Hist. L. I. c. 8. & seq. L. IV. c. 12.
 & seq. de Morib. Germ. c. 1. & seq.
 Ptolem. L. II. c. 9, 11. Cæf. des Bell.
 Gall. L. I. p. 3. & seq. L. IV. p. 120,
 121. & seq. L. V. p. 159. & seq. L. VI.

p. 213. & seq. L. V. p. 235. & seq.
 Dio. Cass. pag. 81, 90. & seq. Cæf.
 Hist. des Emp. T. I. p. 93, 94, 174.
 & suiv. T. II. p. 48. & suiv. T. III. p.
 14, 105, 251. & suiv. T. IV. p. 27.
 & suiv. T. V. p. 164. & suiv. T. VI. p. 24.
 & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip-
 & Bell. Lett. T. II. p. 567. & suiv. T.
 V. p. 330. & suiv. T. VII. pag. 41. &
 suiv. T. VIII. p. 403. & suiv. T. XII.
 pag. 27. T. XIV. p. 155. & suiv.

Tom. XIX.

A

nane ou Belgique. Ces deux articles seront suivis d'un troisième, qui comprendra les mœurs & usages de la nation Germaine.

I.

De la Germanie proprement dite.

La Germanie proprement dite, étoit un pays d'Europe, vers le centre de cette partie du monde habitée par divers peuples, auxquels le nom de Germains étoit commun. Comme ce pays n'a pas toujours eu les mêmes bornes, nous examinerons ce que les anciens Géographes nous en apprennent en divers tems. Nous serons obligés d'avoir recours aux Grecs & aux Romains, parce que les Germains ayant long-tems mené une vie féroce & guerrière, ont négligé eux-mêmes le soin de leur histoire, & en confioient les principaux événemens à une tradition qui ne subsistoit qu'à la faveur de leurs chansons.

Le pays des Germains n'étoit guère connu des Romains, même du tems de Néron. On peut juger de leur ignorance à cet égard, par le faux portrait qu'en fait Sénèque. Les Germains ont, dit-il, un hiver perpétuel, un ciel triste, une terre stérile, nulle habitation, point d'autre demeure que celle que la lassitude leur permet de se faire le soir jusqu'au lendemain, une mauvaise nourriture qu'ils n'acquierent qu'avec peine, des corps presque nus, &c.

La Germanie, selon Strabon.

Après la conquête de la Gaule par Jules César, les Romains se contentèrent d'une lisière de la Germanie, seulement par rapport à la Gaule, & autant que le voisinage les engageoit nécessairement à ces guerres. Une ou deux victoires acqueroient le surnom de Germanicus au Général qui les avoit remportées; les Ubiens étoient plutôt alliés que sujets du peuple Romain; & Varus, qui voulut s'avancer jusques dans le pays que nous appellons aujourd'hui la Westphalie, y perdit la vie & son armée. On ne doit donc pas s'étonner de ce que Strabon dit: » Alexandre nous » a ouvert une grande partie » de l'Asie, & les parties septentrionales de l'Europe jusqu'au Danube; mais, les Romains nous ont ouvert toute la partie occidentale de l'Europe jusqu'à l'Elbe, qui coupe la Germanie par le milieu. « Ce passage fait voir que, du tems de ce Géographe, qui a vécu sous Auguste & sous Tibère, les Romains ne connoissoient de la Germanie, même imparfaitement, que ce qui est en-deçà de l'Elbe. » Ce qui est au-delà de l'Elbe, le long de la mer, pourfuit-il, nous est entièrement inconnu, & nous ne savons pas que quel que personne ait navigé le long des parties orientales jusqu'à la mer Caspienne;

G E

» mais , ni les Romains n'ont
 » jamais été au-delà de l'Elbe,
 » ni personne n'a jamais fait ce
 » chemin à pied. « Pour bien
 entendre ce passage de Strabon,
 il faut sçavoir que quelques
 Anciens ont cru que la mer
 Caspienne communiquoit au
 nord à l'Océan Scythique par
 un bras de mer assez long. Peut-
 être avoit-on pris l'embouchure
 du Volga pour une communi-
 cation de cette mer à une au-
 tre. Ainsi, Strabon croyoit qu'on
 pouvoit passer de la mer que
 nous appellons aujourd'hui mer
 d'Allemagne, continuée par la
 mer Baltique, dans la mer de
 Scythie; & de-là dans la mer
 Caspienne, par cette communi-
 cation que l'on sçait à présent
 être chimérique.

Strabon ne connoissoit de la
 Germanie, que ce que les guer-
 res d'Auguste, de Drusus, de
 Germanicus & de Tibere en
 avoient découvert. Il la borne
 au couchant par le Rhin, de-
 puis sa source jusqu'à son em-
 bouchure, & dit que quelques-
 uns de ceux qui habitoient le
 long de ce fleuve, avoient dé-
 jà été transportés dans la Gaule
 par les Romains; [il entend les
 Ubiens & une partie des Si-
 cambres] que quelques-uns
 s'étoient retirés plus avant dans
 le pays, comme les Marfes, &
 qu'il n'étoit demeuré que peu
 de Sicambres près du Rhin.
 Entre le Rhin & l'Elbe, qui ont
 un cours égal vers l'Océan, il
 place l'Ems, sur lequel Drusus
 donna un combat naval aux

G E

3

Bructeres. Il dit que du côté
 du midi, la Germanie touche
 aux Alpes, & qu'il y a des
 montagnes de même nom, qui
 s'étendent vers l'Orient, quoi-
 que moindres que celles d'Ita-
 lie. Il met dans la Germanie la
 forêt d'Heréynie, & les peuples
 Sueves dont quelques-uns ha-
 bitent dans la forêt, & les au-
 tres dehors.

Il place ensuite les Coldu-
 les, entre lesquels étoit Bovias-
 mum, résidence du roi Maro-
 boduus; & les Marcomans, qui
 y avoient été transférés par ce
 Roi. Il y ajoute les nations que ce
 Prince avoit vaincues; sçavoir,
 les *Luii*, les *Zumi*, les *Buto-
 nes*, les *Mugilonés*, les *Sibini* &
 les *Semnonés*, peuple d'entre
 les Sueves. Car, selon lui, la
 nation des Sueves étoit très-
 grande, & s'étendoit depuis le
 Rhin jusqu'au-delà de l'Elbe,
 & confinoit avec les Gètes.

Il y avoit au-delà de l'Elbe;
 les *Hermundures* & les *Lanco-
 fargi*. Ce dernier nom est corrom-
 pu, c'est *Langobardi*. Strabon
 dit qu'ils vivoient à la façon
 des Nomades. Il fait aussi men-
 tion de quelques moindres peu-
 ples de la Germanie; sçavoir,
 les Chérusques, les Chattes,
 les Gamabreviens, les Chattru-
 riens.

Il range le long de l'Océan
 les Sugambres, les Chaubes,
 les Bructeres, les Cimbres, les
 Cauques, les Caulques & les
Campsiens.

Il donne un même cours à
 l'Ems, au Wésér & à la Lippe;

A ij

mais il se trompe ; les deux premières se perdent dans l'Océan , & la troisième dans le Rhin. Il nomme aussi la rivière de Sala , & dit que Drusus mourut entre la Sala & le Rhin. Entre les îles qui bordent la Germanie , il dit que Burchanis fut prise par Drusus.

Dans la description du triomphe de Drusus , lorsqu'il fait le dénombrement des peuples vaincus , il change quelques noms. Il appelle *Catheisci* ceux qu'il avoit auparavant nommés *Caulci* ; il y nomme *Ampfani* ceux qu'il appelle ailleurs *Campfani* ; & aux Bructeres , Cherusques , &c. il ajoute des nations dont il n'avoit rien dit ; sçavoir , *Nusipi* , *Landi* & *Subattii*.

Il compte entre l'Elbe & le Rhin une distance de trois mille stades en droite ligne. Il dit ,
 » Qu'au milieu de la forêt
 » d'Hercynie , est une contrée
 » très-habitable , auprès de laquelle
 » sont les sources du
 » Danube & du Rhin , qui ont
 » entre elles des marais , où
 » les eaux du Rhin se répandent ;
 » que le lac a plus de
 » trois cens stades de circuit ,
 » & près de deux cens de trajet ;
 » que dans ce lac il y a
 » une île dont Tibère se fit un
 » lieu de retraite au combat
 » naval qu'il donna contre les
 » Vindéliciens ; car , comme
 » ce lac & la forêt d'Hercynie
 » sont plus avancés au midi
 » que les sources du Danube ,
 » il faut nécessairement que
 » quand de la Gaule on veut

» aller à cette forêt , on passe
 » ce lac , ensuite le Danube ,
 » & que l'on traverse des pays
 » plus commodes pour les voyageurs ,
 » & des plaines entrecoupées de montagnes , pour
 » arriver à la forêt. Tibère
 » étant parti du lac , après une
 » marche d'un jour , arriva à la
 » source du Danube. Les Rhé-
 » thiens confinent un peu au
 » lac ; les Helvétiens & les
 » Vindéliciens y confinent davantage.
 » Après cela , est le
 » désert des Boïens jusqu'à la
 » Pannonie. Tous , principalement
 » les Helvétiens & les
 » Vindéliciens , habitent des
 » plaines accompagnées de
 » montagnes. Les habitans de
 » la Rhétie & du Norique s'étendent
 » jusqu'au sommet des
 » Alpes , vers l'Italie , & confinent
 » les uns avec les Insu-
 » briens , les autres avec les
 » Carniens , & aux lieux voisins
 » d'Aquilée.

» Il y a aussi , poursuit ce
 » Géographe , une autre grande
 » forêt nommée Gabreta ,
 » après laquelle on trouve les
 » Sèves , puis la forêt d'Hercynie
 » que les Sèves occupent aussi. »

On voit par tous ces détails , avec quelle confusion la Germanie étoit connue sous Tibère. Voyons le tableau qu'en fait Pomponius Méla.

2.^o

La Germanie selon Pomponius Méla.

Après avoir décrit le cours

du Rhin, depuis sa source jusqu'à l'embouchure nommée *Flevus*, il poursuit ainsi : » La » Germanie est formée par la » rive de ce fleuve, depuis là » jusqu'aux Alpes; au midi par » les Alpes, à l'orient par les » nations Sarmates, & au septentrion par l'Océan. Les » Habitans sont grands, féroces & courageux; ils entretiennent leur courage par des guerres continuelles, & accoutument leurs corps à la fatigue. Dans le plus grand froid, ils sont tous nus, avant qu'ils aient atteint l'âge de puberté, & chez eux on y parvient assez tard. Les hommes sont vêtus d'un feutre grossier, ou d'écorces d'arbres, au fort de l'hiver; ils aiment avec passion à se baigner. Ils font la guerre contre leurs voisins, & en font naître les prétextes, selon leur caprice. Leur droit consiste dans la force; ils n'ont point de honte de voler, & se contentent d'être bons envers leurs hôtes, & doux à l'égard de ceux qui les supplient. Ils mangent de la chair crue, se contentent de la presser dans son cuir, avec les mains & les pieds.

» Le pays est entrecoupé de rivières, hérissé de montagnes, & impraticable en beaucoup de lieux, à cause des bois & des marais. Les plus grands marais sont Suétia, Estia & Melhiagum; les forêts les plus considérables sont

» l'Hercynie & quelques autres » qui ont des noms particuliers; » celle-là o coupe un terrain » de deux mois de chemin; & » comme elle est la plus grande, elle est la plus connue. » Les plus hautes montagnes sont *Taunus* & *Rhetico*; les autres ont des noms qu'un Romain ne sçauroit prononcer. » Les rivières qui coulent de-là en d'autres pays, sont le Danube & le Rhône; celles qui tombent dans le Rhin, sont le Mein & la Lippe; celles qui se rendent dans l'Océan, sont l'Ems, le Wéser & l'Elbe qui sont très-célebres. Au-dessus de l'Elbe est le golfe Codanus, rempli d'îles, tant grandes que petites.... C'est dans ce golfe que sont les Cimbres & les Teutons; & au-delà d'eux, les Hermons, les derniers de tous les Germains. « Voilà à quoi se réduit ce que l'on sçavoit de la Germanie sous Claude.

3.^o*La Germanie selon Pline.*

Pline, qui vivoit sous Vespasien, eut occasion d'en apprendre davantage; car, selon une des lettres de Pline le jeune, il servit en Germanie, & écrivit en vingt livres les guerres des Romains contre les Germains. Cet ouvrage, qui est perdu, lui servit, sans doute, beaucoup pour la Géographie insérée dans son histoire naturelle. Il n'en parle cependant

qu'avec une réserve fort louable. Après avoir dit qu'il n'étoit pas aisé de connoître la vraie étendue de la Germanie , à cause de la différence des sentimens de ceux qui en ont parlé, il ajoute qu'Agrippa, en y joignant la Rhétie & le Norique, lui donnoit DCLXXXVI. M. P. de longueur, & CCLXVIII. M. P. de largeur. Il observe ensuite que ce Prince s'étoit trompé, en donnant à ces trois païs ensemble moins de largeur que n'en avoit la Rhétie seule, qui avoit été subjuguée vers le tems de sa mort ; au lieu, poursuit-il, que la Germanie n'a été connue que quelques années après, encore ne l'est-elle pas entièrement ; mais, s'il est permis de conjecturer, il ne s'en faut pas beaucoup que la côte de Germanie n'ait l'étendue que lui donne l'opinion des Grecs, c'est-à-dire, vingt-cinq fois cent mille pas, & que la longueur marquée par Agrippa, ne soit vraie.

Les Germains sont distribués en cinq grandes nations, 1.^o Les Vindiles, qui comprennent les Burgundions, les Varins, les Carins, les Guttons.

2.^o Les Ingævons, qui renferment les Cimbres, les Teutons & les *Cauchi*.

3.^o Les Istævons près du Rhin ; les Cimbres *Méditerranées* en faisoient partie.

4.^o Les Hermions, entre lesquels étoient les Sueves, les Hermondures, les Chattes, les Chérusques.

5.^o Les Peucins, avec les Bastarnes, contigus aux Daces.

Les rivières célèbres qui se perdent dans l'Océan, sont, selon cet Auteur, l'Oder, *Guttalus*, la Vistule, l'Elbe, le Wéser, l'Ems, le Rhin & la Meuse.

Nous rendons *Guttalus* par l'Oder, pour nous conformer au sentiment de plusieurs grands hommes. Il ne paroît cependant pas vraisemblable que Pline qui, dans cette énumération, suit l'ordre naturel de ces fleuves, ait nommé l'Oder avant la Vistule.

Pline poursuit : » Dans l'intérieur du païs, il y a la forêt Hercynie, l'une des plus fameuses de l'univers. «

4.^o*La Germanie selon Tacite.*

Corneille Tacite, contemporain de Pline, mais plus jeune, fut procureur de la Belgique sous Vespasien ; il est vrai qu'il ne mit pas le pied dans la Germanie Transrhénane, c'est-à-dire, dans la Germanie au-delà du Rhin. Il étoit à portée de s'informer de mille choses dont il a fait un livre particulier, intitulé *des mœurs des Germains*. Nous en donnerons un extrait ci-après. Nous nous bornerons ici à ce qu'il y a de géographique. Le voici en substance.

Dans la Gaule étoient les habitans de Treves & les Nerviens

venus des Germains au-delà du Rhin.

Le long du Rhin étoient les Vangions, les *Tribocci*, les Némètes, les Ubiens & les Bataves. Il auroit pu y ajouter les Sicambres qu'il dit ailleurs avoir passé dans les Gaules. Voilà pour les Germains établis en deçà du Rhin & dans la Gaule. Voici pour ceux qui étoient dans la véritable Germanie au-delà de ce fleuve.

Outre ceux qui cultivoient les champs Décumates au-delà du Rhin & du Danube, étoient au couchant, les Helvétiens, entre la forêt Hercynie, le Rhin & le Mein, ils étoient Gaulois d'origine; les Cattes, dont la demeure commençoit à la forêt Hercynie, & à qui se joignoient les *Matiaci* qui étoient à la droite du Rhin, amis des Romains, égaux aux Bataves. A l'endroit où le Rhin coule sans détour, on trouvoit les Usiens & les Tenctères; auprès de ceux-là, les Bructères à la place desquels Tacite dit que les Chamaves & les Angrivariens vinrent s'établir.

Derrière ceux-ci étoient les Dulgibins & les Chasuariens. Devant eux étoient les grands & les petits Frisons, qui s'étendoient, dit-il, le long du Rhin jusqu'à l'Océan, autour de certains grands lacs, où les Romains entroient avec leurs flottes.

Au Nord, dans la Germanie, sont les Chauques, les Chérusques & les Cimbres, voisins de

l'Océan. Il met ensuite les Sueves qui occupoient alors la plus grande partie de la Germanie. L'intérieur du pays étoit aux peuples suivans; les Seimons qui avoient cent cantons, les Lombards, les *Reudigni*, peut-être *Thuringi*, les Avions, les Anglois, les Varins, les Eudoses, les Suardons, les Nuithons, peut-être les Tuitons ou Teutons.

Les Sueves, qui étoient le long du Danube, comprenoient les Hermundures, les Boïens originaires de la Gaule, les Narisces, les Marcomans, les Quades.

Derrière ceux-ci étoient les *Marfigni*, les Gothins, les Ofes, les Buriens.

Ces Sueves étoient entre les montagnes, au-delà desquelles étoient les Sueves nommés Lygiens, entre lesquels il y avoit les Arii, les Helvécones, les Manimes, les Elysiens & les Naharvales. Au-delà des Lygiens, Tacite met les Gothons, les Rugiens, & les Lemoviens; ensuite les Suïons qui étoient dans l'Océan, & au-delà desquels est la mer qu'il nomme *Pareisseuse*, sur le rivage de laquelle, à la droite, sont les Estyens, chez qui croit l'Ambré. Après les Suïons sont les Sitons qui sont aussi de la Suévie. Il ne sçait s'il doit donner à la Germanie ou à la Sarmatie, les Peucins, ou Bastarnes, les Vénèdes, & les Fennes. Il ne nomme point de villes dans tout ce grand pays, parce qu'en

effet il n'y en avoit aucune de son tems. Il le dit expreffément dans un paffage que nous rapporterons ci-apres.

Les Romains poffédoient fi peu de chofe dans la Germanie, que dans la divifion qu'ils firent faire de l'empire, la Germanie n'eft pas même nommée. Appien Alexandrin, qui vivoit alors, & qui, dans fa préface, donne un état de l'empire Romain, dit : » En quelques endroits au-delà du Rhin & du Danube, les Romains commandent à quelques-uns des peuples de la Germanie Transrhénane, & aux Gètes qui font au-delà du Danube, & qu'ils appellent Daces ; c'eft-à-dire, que les Romains avoient quelques lifières.

Les Romains, n'ayant pu fubjuguer la véritable Germanie, s'en firent une nouvelle en-deçà du Rhin, aux dépens de la Belgique. Nous en parlerons dans la fuite ; mais, ne perdons point de vue celle dont il eft ici queftion, c'eft-à-dire, la grande Germanie qui n'avoit rien de commun avec la Gaule, que le Rhin qui les feparoit l'une de l'autre ; de-là vient que Ptolémée, contemporain des Antonins, ne fait point d'article particulier pour la Germanie fupérieure ou la Germanie inférieure, qu'il traite fous le titre de la Belgique à laquelle elles appartenoient ; mais, il en fait un pour la grande Germanie, & traite ce païs féparément.

La Germanie felon Ptolémée.

Cet Auteur eft le premier qui ait donné une defcription détaillée de la Germanie, & fa defcription a été fuivie par prefque tous les Géographes qui font venus après lui. S'il fe trompe quelquefois, il rencontre juftement bien des chofes. Il n'avoit point vu les lieux dont il parle ; mais, il a travaillé fur d'affez bons mémoires. Il y a bien de l'apparence qu'il a pu confulter les cartes qu'on avoit du tems d'Augufte, & les tables qui étoient expofées dans les portiques de Rome ; car, c'étoit un ufage chez les Romains d'expofer aux yeux du public des repréfentations des païs vaincus. Eumene le Rhéteur l'atteste. La preuve que Ptolémée y a pris ce qu'il dit de la Germanie, eft qu'il l'a décrite, non telle qu'elle étoit de fon tems, mais telle qu'elle avoit été autrefois. Il place les Lombards fur la rive gauche de l'Elbe ; & l'on fçait d'ailleurs que dès le tems de Tibère, ils avoient été reculés au-delà de ce fleuve. Il met les Sicambres dans la Germanie propre, & Tacite dit formellement qu'ils avoient déjà été transportés dans la Gaule ; Ils y étoient encore aux environs du *Vahsal*, du tems de Sidonius Apollinaire.

Tacite ne les nomme pas même dans la Germanie, Ptolémée les met cependant dans la Germanie de l'autre côté du Rhin ;

ce qui fait voir qu'il a pris cette situation dans des mémoires antérieurs à leur passage du Rhin, qui arriva sous Auguste. En outre, Ptolémée place un assez bon nombre de villes dans la grande Germanie, où, de son tems, il n'y en avoit pas une, non plus que du tems de Tacite. Ce dernier dit bien expressément, que les peuples de Germanie n'avoient aucune ville; qu'ils ne souffroient pas même que les maisons fussent jointes l'une à l'autre. » Ils habitent, dit-il, » séparément, selon qu'ils trouvent une fontaine, une campagne, un bois, qui leur plaisent. Ils disposent les rues autrement que nous; les édifices ne se tiennent point, soit qu'ils aient peur du feu, soit qu'ils ne sçachent pas mieux bâtir. Ils n'ont aucun usage de la maçonnerie ni des tuiles. Ils emploient les matériaux informes, sans choix ni beauté; ils se creusent des cavernes souterraines, & les couvrent encore de fumier par-dessus, pour s'y mettre à couvert durant l'hiver, & garantir les grains de la gelée, &c.

Julius Capitolinus, dans la vie de Maximin, dit qu'étant entré dans la Germanie Transrhénane, il y brûla beaucoup de villages. Le Latin porte : *Ingressus igitur Germaniam Transrhenanem, per CCC vel CCCC milia, Barbarici soli vicos incendit*, &c. Saumaïse a trouvé cet espace de trois à quatre cens mille pas,

exorbitant, & le réduit à trente ou quarantemille.

Selon Ptolémée, la Germanie est terminée au couchant par le Rhin, & au nord par l'Océan, qui en prend le nom de Germanique.

Après les embouchures du Rhin, est le port de Manarman; suit l'embouchure du Vecht, celle de l'Ems, celle du Wésér, & celle de l'Elbe; après quoi est la presqu'île Cimbrique, l'embouchure du Chalusius, [la Trave] du Suévis, [la Sprée] du Viade, [l'Oder] & celle de la Vistule.

La borne méridionale de la Germanie est une partie du Danube, dont notre Auteur décrit le cours; il termine la Germanie par une ligne tirée depuis le Danube jusqu'aux montagnes de la Sarmatie, c'est-à-dire, au mont Krapac, & de-là jusqu'à la Vistule, qui depuis sa source jusqu'à la mer, achève de limiter la Germanie.

Les montagnes de la Germanie les plus connues, sont celles que l'on appelle Sarmatiques, & qui ont le même nom que les Alpes, & au pied desquelles est la source du Danube; il y a outre cela les monts Abnobs, [le Stetgerwald], Méliboque, [Hartswald] & au-dessous de ces montagnes la forêt Semana, [que l'on croit être le Bacenis de César] & Asciburgium; puis les monts Sudites, sous lesquels est la forêt de Gabrita; la forêt d'Hercynie est entre celle-ci & les monts Sarmatiques.

Les peuples qui, selon Pro-
lémée, occupent la Germanie ,
à commencer au nord le long
du Rhin , sont les petits Busac-
tères ou Bructères, les Sicam-
bres, au-dessous desquels étoient
les Lombards ; ensuite, entre
le Rhin & les monts Abnobs ,
les *Tingri*, ou Tencières & les
Ingrions ; puis les *Intuergi*, les
Vargions & les Caritnes ; au-
dessous d'eux les *Vispi*, & le dé-
sert des Helvétiens, jusqu'aux
Alpes dont on a parlé.

Dans la partie qui est le long
de l'Océan, au-dessus des Bu-
sactères, sont les Frisons jus-
qu'à l'Ems ; après eux les pe-
tits *Gauch*i, jusqu'au Véser, &
de-là les grands *Gauch*i, jusqu'à
l'Elbe ; puis à l'entrée de la
Cherfonnèse Cimbrique, les
Saxons. Il nomme ensuite les
peuples qui habitoient cette
presqu'île, sçavoir, les Singulo-
nes, au couchant au-dessus des
Saxons ; les Sabalingiens & les
Cobandes, au-delà desquels
étoient les *Chali*, & plus au
couchant les *Phundusi* ; les Cha-
rudes étoient plus à l'Orient, &
les Cimbres les plus Septentrio-
naux de tous.

Après les Saxons, depuis le
fleuve Chalufus, jusqu'au Sué-
vus, les *Pharodeni*, ensuite les
Sideni, [jusqu'à l'Oder], &
les Ruticiens jusqu'à la Wis-
tule.

De toutes les nations qui sont
dans les terres & dans le cœur
du païs, les plus grandes sont
les *Suevi-Angili* ; ils sont plus
orientaux que les Lombards, &

s'étendent vers le Septentrion ;
jusqu'au milieu de l'Elbe. Les
*Suevi-Semnon*es, commencent
ensuite, & s'étendent depuis
l'Elbe jusqu'à la Sprée ; après
eux sont les Buguntes, qui oc-
cupent l'espace qui suit jusqu'à
la Wistule.

Entre les petits *Gauch*i & les
Sueves, les petits Busactères,
au-dessous desquels sont les
*Chem*es, se trouvent de petits
peuples ; entre les grands *Gau-*
chi & les Sueves, les Angriva-
riens, puis les Laccobardes,
au-dessous desquels sont les Dul-
gumniens ; entre les Saxons &
les Sueves, sont les *Tutonoari*
& les *Virani* ; entre les Phar-
denes & les Sueves, sont les
Teutons & les Avarpes ; entre
les *Ruticlei* & les Buguntes, les
Ælvéons. Au-dessous des Sem-
non, habitent les *Ling*es ; sous
les Buguntes, les Lougoioioma-
nes ; depuis ceux-ci jusqu'au
mont Asciburgius, les Longidi-
dunes ; au-dessous des *Ling*es,
sont des deux côtés de l'Elbe
les Calucones, & depuis eux
jusqu'au mont Mélibocus, les
Chérusques & les Chamaves ; à
l'orient de ces derniers jusqu'à
l'Elbe, sont les *Bonochem*es, au-
dessus desquels sont les *Batini* ;
& encore au-dessus de ceux-ci,
au pied du mont Asciburgius,
& de-là jusqu'à la Wistule, les
Corcontes & les Lutiœbures ;
sous ceux-là on trouve premiè-
rement les Sidones, puis les
Cogni & les *Visburgii*, au-dessus
de la forêt d'Hereynie.

A l'endroit où commencent les

monts Abnobes , au-dessus des Sueves , habitent les Casuares , puis les Nétéréans , ensuite les *Danduti* , au-dessous desquels sont les *Turoni* & les *Marovingi*.

Sous les Chamaves sont les Chattes & les Tubantes , au-dessus des monts Sudetes , les *Theuriochemæ* ; au pied de ces montagnes les *Varisti* , après quoi est la forêt de Gabréta.

Sous les Marovinges sont les Curions , puis les Chætuores , jusqu'au Danube , les champs appelés *Parmæ campi*.

Au-dessous de la forêt de Gabréta , sont les Marcomans , au-dessous desquels sont les Sudines , & jusqu'au Danube , les champs nommés *Adreba campi*.

Au-dessous de la forêt d'Her-cynie , sont les Quades , sous lesquels sont des mines de fer ; & la forêt de Luna , au-dessous de laquelle est un grand peuple nommé *Baëmi* , jusqu'au Danube. Près de ce fleuve , cette nation est limitrophe de celle des *Tetracatriæ* ; puis enfin les *Racata* voisins des plaines. Ptolémée donne ensuite une liste de ce qu'il appelle des villes , & qui , comme nous l'avons remarqué ci-dessus , n'en étoient pas.

Dans le climat Septentrional , étoient Plevum , Siatutanda , Tecelia , Phabiranum , Treva , Lephana , Lirimiris , Marionis , Marionis altera , Cœnænum , Astuia , Alifus , Laciburbium , Bunitium , Virunium , Rugium , Scurgum , Ascaucalis.

Dans le climat au-dessous de celui-là se trouvoient *Asci-*

burgium , Navalia , Médiolanum , Teudérium , Bogadium , Sté-réontium , Munitium , Tuliphurdum , Ascalingium , Tulisurgium , Pheugarum , Canduum , Trophæa Drusi , Luppia , Mestvium , Argélia , Calégia , Lurfurdum , Sufudata , Calancorum , Lugidunum , Stragona , Limis-falcum , Budorigum , Leucaristus , Arfonium , Calisia , Sétidava.

Dans le climat au-dessous du précédent on rencontroit Aliso , Budoris , Mattiacum , Attaunum , Nuæsum , Bergium , Ménosgada , Bicurgium , Marobudum , Redintuinum , Nomisterium , Casurgis , Mélocabus , Gravionarium , Locoritum , Ségodunum , Dévona , Strévinta , Hégetmaria , Budorgis , Eburum , Arsicua , Parienna , Sétua , Carrodunum & Asança.

Dans la partie qui reste le long du Danube , on trouvoit Tarodunum , Aræ Flavix , Rinslavæ , Alcimœnis , Cantioëbis , Bibacum , Brodentia , Séguacatum , Ufbium , Abiluum , Phurgisatis , Coridorgis , Médoftanium , Philécia , Rhobodunum , Anduætium , Célémanthia , Singone & Anabum.

Ptolémée parle ensuite des isles de la mer de Germanie ; il en compte trois à l'embouchure de l'Elbe , & les nomme les isles des Saxons ; trois au nord de la presqu'isle Cimbrique , qu'il nomme *Alociæ* ; quatre à l'orient de la presqu'isle , qu'il appelle *Scandia* , sçavoir trois petites , [ce sont aujourd'hui

les trois isles du Danemarck] ; & selon lui , la quatrième , qui est la plus orientale , & très-grande , & s'étend jusques vis-à-vis l'embouchure de l'Elbe. Il entend la Scandinavie , que les Anciens prenoient pour une isle ; ainsi , Ptolémée compte le Danemarck , & au moins les provinces méridionales de la Suède , pour des annexes de la grande Germanie. Comme il borne ce vaste país au midi par le Danube , il s'ensuit que la Rhétie , le Norique , & les Pannonies , qui étoient au midi de ce fleuve , n'étoient pas de la Germanie ; aussi les traite-t-il dans des chapitres particuliers.

Nous avons dit que Ptolémée s'étoit servi de mémoires anciens , & dressés long-tems avant lui. Il est hors de doute que les trophées de Drusus , dont il parle , ne subsistoient plus ; car , il n'est pas probable que des nations , si jalouses de leur gloire & de leur liberté , eussent laissé subsister des monumens qui éternisoient leurs défaites ; il a trouvé cela dans des mémoires composés sous Auguste ; mais , il n'y a pas trouvé les deux Germanies qu'il place en-deçà du Rhin. Nous parlerons plus bas de ces deux Germanies.

R É F L E X I O N S

Sur le nom de Germanie , & les Peuples qui ont habité ce país.

La Germanie n'a pas toujours eu le même nom ni les mêmes peuples. Strabon , trouvant

beaucoup de conformité entre les Gaulois & les Germains , croit que le nom de *Germains* a été pris pour signifier qu'ils étoient frères des Gaulois , parce que le mot Latin *Germanus* signifie *frère*. Quelques Modernes l'ont dérivé de *Gar* , ou de *Ger* qui signifie *fort* , *entier* , *ferme* , & de *mann* , homme , comme nous dirions un homme fort , un homme entier , ou un homme ferme ; c'est le sentiment d'Althamar & de Willichius.

Philippe Melancton , dans son traité des noms des país & des peuples , prétend que celui d'*Hermann* , signifie un guerrier , & croit que c'est dans ce sens qu'il a été donné à ces peuples ; mais , il n'ose décider si ce sont ces peuples qui l'ont pris , ou si les Romains , voyant que ce mot signifioit un homme de guerre , le leur ont donné. Ce qui favorise mon opinion , c'est que dans le moyen-âge , on a dit *Herimanni* , & *Arimanni* , pour signifier des soldats , & qu'encore aujourd'hui Géruimadur , ou German signifie un homme de guerre dans la Gothie Suédoise. Une ancienne tradition , conservée dans les chansons des Germains , & rapportée par Tacite , suppose que Tuifon , dieu né de la terre , eut pour fils Mann ou Maunus , & que l'un & l'autre furent l'origine & la tige de toute la nation. Elle donne à Mann trois fils , dont les Ingévons , les Herminons , & les Istævons portoient les noms.

Le docteur Rudbeck dérive le nom de *Germani*, de Mann. Leibnitz ne s'en écarte pas beaucoup ; mais, il prend l'origine de ce nom dans celui d'Herminon, fils de Mann. » Je crois, » dit-il, que les Herminons, » partie des peuples Teutoniques, ont donné le nom à » toute la nation, comme aujourd'hui vous appelez les » Teutons Allemands, quoique » cela n'appartienne proprement qu'aux Sueves & aux » Helvétiens. Il est assez ordinaire que l'aspiration s'affoiblit ou se fortifie ; car, lorsqu'elle est renforcée, l'*h* passe en *g* ; & le contraire arrive, quand le *g* se change en *h* ; ainsi de Wiséraha, les Romains ont fait Visurgis ; & d'Illéraha, ils ont fait Illargus. » Au lieu de Gammarus, nous disons Hummer, une écrevisse de mer ; & les Espagnols changent *Germanos* en *Hermanos*. Au reste, Tacite dit expressément, que le nom d'un peuple a été donné à toute la nation. »

Leibnitz croyoit que les Herminons, les Hermundures & les Germains étoient des noms synonymes & équivalens. Il jugeoit qu'une partie des Herminons, ou Germains, avoit conquis une partie de la Gaule, & avoit rendu leur nom si célèbre, que les autres peuples leurs alliés se firent honneur de le prendre. Selon lui, Tacite s'est trompé en ce qu'il suppose que ce sont les Gaulois qui ont

donné ce nom aux Germains. On a tâché de trouver une origine plus spécieuse. On a prétendu que les *Tungri* avoient été appelés auparavant Germains. Tacite le dit : » Le nom de » Germanie est nouveau, & » donné à ces peuples depuis » peu, parce que les premiers » qui, ayant passé le Rhin, » chassèrent les Gaulois, s'appelloient alors Germains ; on » les nomme présentement Tongrois. Ainsi, le nom d'une » nation particulière a pris » insensiblement le dessus. » L'ancien nom des Tongrois étoit donc les Germains, selon Tacite.

Quelle que soit l'origine de ces noms *Germains* & *Germanie*, ils ne furent guère plus en usage après la chute de l'empire Romain. Les nations septentrionales, avançant vers le midi, produisirent de grands changemens dans ce vaste pays. Les Lombards resserrés d'abord aux environs de l'Elbe, s'avancèrent jusques dans l'Italie, où avec le tems ils se formèrent un royaume. Les Sueves se jetterent sur les Gaules, & de-là dans l'Espagne, où ils érigerent une domination rivale de celle des Goths. Ces derniers, après avoir traversé la Germanie, occupèrent une partie de la Gaule. Les Burgundions y fondèrent le royaume de Bourgogne ; les Francs y avoient déjà le leur. Les Saxons s'avancèrent jusques dans la Westphalie. Les Vandales, après s'être étendus

dans ce qu'on appelle aujourd'hui la haute & la basse-Saxe, avancèrent vers le midi, insultèrent l'Italie, firent des conquêtes en Espagne, & passèrent en Afrique. Leur pais, entre l'Elbe & la Wislule, fut la proie des Vénèdes ou Vénètes qui s'en emparèrent, & se firent appeller Slaves, &c.

Tous ces peuples n'abandonnerent pas entièrement leur pais. Il y en restoit quelques-uns; mais, leur petit nombre ne les mettoit pas en état de résister à ceux qui se présentoient pour le conquérir. Ainsi, nous voyons les vastes pais que les Sueves avoient occupés, passer ensuite en d'autres mains; & le nom de *Suëvie* conservé à peine à un petit canton qui est aujourd'hui la Suabe, entièrement obscurci par celui d'Allemagne, qui n'étoit d'abord que celui d'une contrée beaucoup plus petite.

Les Saxons entre l'Elbe & le Wésér, où ils étoient encore au commencement du règne de Charlemagne, y avoient pris la place des Francs. Ceux-ci s'étant avancés vers le midi, & s'étant de-là répandus dans la Gaule, où ils jetterent les fondemens du royaume de France, il en resta une partie au-delà du Rhin, & de-là vint la division de France occidentale, qui est la véritable France, & de la France orientale, dont la Franconie a tiré son nom.

Alors, ils ne fut presque plus question des noms de Ger-

maines & de *Germanie*, que dans les ouvrages de quelques Auteurs qui les employoient en Latin. Encore voit-on que les auteurs Latins de ce tems-là préféroient souvent les noms de *Theodisci*, *Teutisci*, & *Teutones*, à celui de *Germanie*. Le nom de Germains paroissoit entièrement aboli, dès le tems de Procope. Le Rhin, dit-il, se jette dans l'océan; il y a là beaucoup de marais, où anciennement habitoient les Germains, nation barbare, qui étoit d'abord peu considérable, & que l'on appelle à présent les Francs. St. Jérôme dit: » Entre les Saxons & les Alle- » mands, il y a un peuple peu » étendu, mais très puissant. » Les Historiens les appellent » les Germains; on les nomme » maintenant les Francs. » A la fin l'usage a voulu que la plupart de ces noms Saxons, Suabes, Francs, Vandales, &c. fussent particuliers à certains cantons; à l'égard du nom général, les habitans ont préféré celui de *Teutsch* pour signifier un homme de leur pais, & celui de *Teuschland* pour désigner leur patrie. Nous préférons celui d'Allemands & d'Allemagne, & les Italiens disent comme *Alemagna*, & *Alemanni*; ils disent aussi *Tedeschi* & *Germania*. Lorsque l'on parle Latin, l'usage est de dire *Germani* & *Germania*.

II.

De la Germanie Citérieure.

On sçait que la Belgique étoit

comptée pour la troisième partie des Gaules du tems de César. Le second livre de ses Commentaires sur la guerre des Gaules nous apprend que la plupart des Belges étoient issus des Germains; qu'anciennement ils avoient été amenés en-deçà Rhin; que charmés de la fertilité du terroir, ils s'y étoient établis & en avoient chassé les Gaulois. Il dit aussi que les Condruses, les Eburons, les *Caresi* & les *Pamani* étoient appelés Getmains, & que ce nom leur étoit commun. Il dit enfin que les *Segni* & les Condruses, qui sont de la race des Germains, sont entre les Eburons & les Trevires, c'est-à-dire, entre les pays de Liege & de Treves. Et plus nettement encore, il nomme au sixième livre les Germains d'en-deçà le Rhin. Ce conquérant, ayant résolu de ruiner absolument les Eburons, & ceux qui les avoient assistés, les *Segni*, & les Condruses le prièrent de ne les pas traiter comme ennemis, & de ne pas confondre dans une seule proscription tous les Germains qui étoient en-deçà du Rhin; que pour eux, ils n'avoient point songé à lui faire la guerre, ni envoyé aucun secours à Ambiorix.

Pline, décrivant la mer qui baigne la Germanie, & y comprenant la mer Baltique & la mer d'Allemagne, ajoute que tout le long de cette mer jusqu'à la rivière de l'Escaut, le pays est habité par des nations

Germaniques. Dans un chapitre où il traite de la Gaule en général, il dit: « Ceux qui habitent le long du Rhin, sont des nations de la Germanie » dans cette même province, » [la Belgique], sçavoir, les » Némètes, les *Tribochi*, les » Vangions, ensuite les Ubiens, » Cologne, les Gubernés, les » Bataves, & ceux que j'ai dit » qui demeurent dans les îles » du Rhin. « Il veut dire les Caninefates, les Frisons, &c.

Tacite dit que les Trevires & les Nerviens affectoient avec passion de vanter leur origine Germanique, comme si par-là ils se fussent distingués de la nonchalance des Gaulois. Il ajoute que les bords du Rhin sont indubitablement habités par des peuples Germains, les Vangions, les *Tribocci*, & les Némètes. Les Romains transporterent quelques peuples de la Germanie. Suétone dit qu'Auguste fit passer les Sueves & les Sicambres, qui s'étoient soumis, dans la Gaule, & les établit proche le Rhin. Strabon assure qu'Agrippa amena en-deçà de ce fleuve les Ubiens, qui y consentirent. Tacite raconte à peu près la même chose. Il dit que les Bataves qui habitoient au nord du Rhin, étoient originairement un peuple d'entre les Cattes, & que, chassés de chez eux par une guerre civile, ils s'étoient réfugiés dans une contrée où ils étoient devenus partie de l'empire Romain; que pour cette raison,

on les avoit maintenus sur l'ancien pied d'alliés ; qu'on ne les rabaissoit point par des tributs, & qu'ils n'étoient point tyrannisés par les exacteurs des deniers publics ; qu'ils étoient exempts de toutes charges & contributions ; qu'on les réservoir seulement pour s'en servir dans les batailles. Suétone, dans la vie de Tibere, dit que ce Prince, n'étant encore que gendre d'Auguste, pendant la guerre contre les Germains, en transporta dans la Gaule quarante mille de ceux qui se rendirent à lui, & leur assigna des demeures le long du Rhin. Eutrope écrit qu'il y avoit quarante mille prisonniers. En Voilà assez pour donner lieu aux Romains de nommer Germanie un canton de la Gaule. C'étoit la seule qu'ils eussent véritablement conquise ; car, Varus, qui, comme on l'a déjà dit, s'avança un peu trop dans le païs que nous appellons aujourd'hui la Westphalie, y périt avec son armée. Les Ubiens qui étoient d'abord au-delà du Rhin, furent si odieux aux autres peuples de la Germanie, pour avoir reçu le joug des Romains, qu'ils passèrent de l'autre côté du fleuve. Les armées Romaines subjuguèrent néanmoins quelques peuples, dont le païs étoit en partie au-delà du Rhin, comme les Németes qui étoient aux environs de Spire, les Vangions aux environs de Worms, les *Tri-bocci* aux environs de Mayence.

Comme ces peuples étoient principalement, & par rapport à leurs capitales, dans la Gaule & au couchant du Rhin, on les rangea sous le gouvernement de la Gaule, & on les joignit à la Belgique.

Il y eut donc une partie de la Belgique, qui, jointe à une lisière de la grande Germanie, porta le nom de Germanie ; & cette partie fut divisée en Germanie supérieure & inférieure. Cette division a été aussi employée par Dion Cassius pour la grande Germanie. Il appelle supérieure la partie voisine des sources du Rhin, & inférieure celle qui la suit jusqu'à l'embouchure de ce fleuve. Mais, on ne voit pas dans les Anciens que cette division ait été fort imitée.

Celle qui regarde la Germanie Belgique est plus connue ; beaucoup d'Auteurs en ont parlé, & Ptolémée entre autres. Ce Géographe sépare les deux Germanies de la Belgique par la rivière d'Obringa. Voici comment il les distribue.

1.^o*De la Germanie inférieure.*

La partie du païs, [de la Belgique], qui est près du Rhin, depuis la mer jusqu'à la rivière d'Obringa, s'appelle la Germanie inférieure, dans laquelle sont les villes situées au couchant du Rhin, sçavoir, *Batavodurum*, *Vetere*, *Legio XXX*, *Ulpia*, *Agrippinensis*, *Bonna*, *Legio I*, *Trajana*, *Mocontiacum*.

De la Germanie supérieure.

Ce qui est au midi de la rivière d'Obringa, poursuit Ptolémée, est appelé la Germanie supérieure. En commençant à cette rivière, on y trouve les villes suivantes; sçavoir, chez les Németes, Néomagus & Ruffiniana; chez les Vangions, Borbétomagus, Argentoratum, & Legio VIII Augusta; chez les Tribocci, Breucomagus & Elcébus; chez les Rauriques, Augusta Rauricorum & Argentuaria; chez les Longons, Andomatunum.

Au-dessus du mont Jura, les Helvétiens auprès du Rhin ont Gannodurum & Forum Tiberii.

Les Romains gouvernèrent long-tems cette Germanie ultérieure par deux présidens. On trouve dans Tacite, Julius, établi par Vitellius, & dans Suétone, Lucius Antonius, président de la Germanie supérieure.

Après le règne de Trajan, la Germanie fut gouvernée par des hommes consulaires; on les appelloit alors *Duces*, & ils avoient pour les aider des officiers nommés *Comites*. Mais, Constantin changea cette disposition. Il fit gouverner l'occident par deux Préfets du prétoire, & mit à Treves le Préfet du prétoire des Gaules; & ce Magistrat avoit sous lui celui qui commandoit à Mayence, avec le titre de *Dux*; il avoit en outre sous ses ordres onze

Tom. XIX.

Lieutenans militaires, qui sont spécifiés dans la Notice de l'Empire.

Il faut ajoûter que les Germains de la Belgique n'étoient pas tous d'une même condition; car, quelques-uns, comme les Bataves, étoient traités en alliés; les autres étoient incorporés à l'Empire, & jouissoient du droit municipal.

Outre la division dont nous venons de parler, les Notices en fournissent une autre, qui revient à la même chose; sçavoir, en première & en seconde Germanie; elle est postérieure, & on ne sçauroit dire au juste si la même rivière d'Obringa ou Abrica, qui, au rapport de Ptolémée & de Marcien d'Hécatée, separoit la Germanie supérieure de l'inférieure, étoit aussi la borne entre la première Germanie & la seconde. Comme ces Notices, dont nous parlons, n'ont été faites que par rapport au gouvernement ecclésiastique, elles ne font mention que des villes épiscopales.

1.^o*De la première Germanie.*

Elle avoit quatre villes, dont la métropole étoit Mayence, les trois autres, Strasbourg, Spire & Worms.

2.^o*De la seconde Germanie.*

Elle n'avoit que deux villes, dont la métropole étoit Cologne; l'autre ville étoit Tongres.

.B

*Des mœurs & usages des
Germanins.*

Après avoir essayé de donner une idée du païs qu'occupèrent anciennement les Germanins, il est juste de faire connoître les mœurs & usages de cette nation. Nous ne ferons guère qu'extraire dans cet article le livre de Tacite que nous avons déjà cité. Commençons par tracer le portrait des Germanins.

1.^o

Portrait des Germanins.

Les Germanins avoient les yeux bleux & le regard terrible, les cheveux longs & d'un blond ardent, de grands corps, pleins de vigueur pour les actions de peu de durée, mais incapables de soutenir la fatigue; endurcis contre le froid par la rigueur de leur climat, accoutumés à souffrir la faim par la stérilité de leur terroir, plutôt néanmoins inculte qu'ingrat; aisés à abattre par la soif & les chaleurs. Cette ressemblance se conservoit en tous, parce que leur sang étoit pur & sans mélange. Redoutables dans la guerre, habitant une terre pauvre & triste, ils n'avoient rien qui invitât les étrangers à venir commercer avec eux, & encore moins à vouloir prendre au milieu d'eux des établissemens; & eux-mêmes peu curieux de s'enrichir ou de s'étendre, ils demeuroident communément ren-

fermés dans l'enceinte de leur patrie.

2.^o

*Passion des Germanins pour la
guerre.*

Ils aimoient tous la guerre, & ils l'aimoient pour elle-même. Ils n'y cherchoient ni les richesses qu'ils ne connoissoient point, ni l'étendue d'une ample domination, puisqu'ils mettoient leur gloire à voir autour d'eux de vastes solitudes; témoignage, selon leur façon de penser, de leur supériorité sur les peuples qu'ils en avoient chassés, & précaution utile pour se mettre à couvert des incursions subites des nations ennemies. Le mouvement & l'action, l'attrait de la gloire, c'étoit par ces endroits que la guerre leur plaisoit.

Il y avoit entre les Gaulois & les Germanins, une émulation sur cet article aussi ancienne que les deux nations, & César observe que dans les tems les plus reculés, les Gaulois avoient eu l'avantage, puisque leurs colonies s'enfoncerent dans la Germanie, & s'y emparèrent à main armée de plusieurs contrées, dont elles retinrent la possession. Dans la suite, les Gaulois, amollis par le commerce avec les Romains, par les richesses & les délices, devinrent inférieurs aux Germanins, en qui une vie dure, pauvre & laborieuse, entretenoit la force des corps & la fierté des courages. De-là, les conquêtes des

Germain sur la rive gauche du Rhin ; mais , ils ne pénétrèrent pas dans le cœur de la Gaule , arrêtés & repoussés par les armes Romaines. Ils se maintinrent seulement sur la lisière , qu'ils remplirent tellement , que ce pays , ainsi qu'on l'a déjà vu ci-dessus , en fut appelé Germanie , & divisé en deux provinces de ce nom.

Leur passion étoit si vive pour la guerre , que s'il arrivoit qu'un peuple demeurât trop long-tems en paix , la jeunesse de ce canton , pleine d'impatience , incapable de soutenir le repos , & avide de se signaler dans les hazards , alloit chercher la guerre chez l'étranger , ou se tenoit en haleine par des courses sur les voisins. Car , les brigandages , exercés hors des confins du propre territoire , n'avoient chez eux rien de honteux , & passaient au contraire pour un moyen utile & honorable d'occuper la jeunesse & de bannir l'indolence & l'inaction.

3.^o

Goût des Germains pour l'oisiveté, dès qu'ils ne faisoient point la guerre.

Cette fière nation ne connoissoit point d'autre emploi que la guerre & les armes. La chasse même ne la touchoit que médiocrement. Pour ce qui est de l'agriculture , c'étoit à leur jugement une profession ignoble , & dont la nécessité seule faisoit tout le prix. Ils regardoient

comme une honte d'acheter par leurs sueurs ce qu'ils pouvoient acquérir par leur sang. Ainsi , lorsqu'ils n'avoient point de guerre , ils tomboient dans une oisiveté totale. Boire , manger , dormir , faisoit toute leur occupation. Les soins nécessaires du ménage étoient abandonnés aux femmes , aux vieillards , & à tout ce qu'il y avoit de plus foible dans la maison. Les plus vaillans hommes & les plus robustes ne trouvoient digne d'eux que de n'avoir rien à faire. Bizarerie singulière , dit Tacite , dans le caractère de ces peuples ennemis du repos , & amateurs de la fainéantise.

4.^o

Cérémonie d'armer chaque jeune homme pour la première fois chez les Germains.

Dans la paix la plus profonde , ils ne quittoient point les armes. Affaires publiques , affaires particulières , ils les traitoient toujours armés. La première fois que l'on armoit un jeune homme , c'étoit en cérémonie & par les suffrages de tout le canton. Dans une assemblée générale , quelqu'un des chefs , ou le pere , ou un proche parent le présentoit , & du consentement des assistans , ils lui donnoient le bouclier & la lance. Cette cérémonie répondoit chez eux à ce que pratiquoient les Romains pour la robe virile ; elle étoit le premier degré par lequel un jeune homme entroit dans la carrière de l'honneur.

Jusques-là , il appartenoit à sa famille; alors, il devenoit membre de l'État.

5.^o

Cortège nombreux de jeunesse autour de chacun des Grands.

Ceux qu'une ancienne noblesse , ou les grands services de leurs peres, rendoient plus recommandables, tenoient tout d'un coup dès leurs premières années le rang de chefs & de Princes, dans le canton où ils étoient nés. Les autres jeunes gens s'attachoient à quelque brave & illustre guerrier, & lui formoient un cortège. Il n'y avoit nul déshonneur à se mettre ainsi à la suite d'un Grand, & à faire en quelque façon partie de sa maison. Ce cortège étoit une troupe militaire, où l'on distinguoit les grades, qui étoient assignés par le chef, selon l'estime qu'il faisoit de chacun; puissant motif d'émulation pour cette jeunesse, tandis que les différens chefs de bandes se disputoient entr'eux à qui auroient le cortège le plus lesté & le plus nombreux. C'étoit-là leur gloire, c'étoit-là leur force. Rien de plus ambitionné parmi eux, que de se voir environnés d'une jeunesse brillante, qui leur servoit d'illustration dans la paix & d'appui dans la guerre. L'éclat qui leur en revenoit, se répandoit jusques chez les nations voisines, de la part desquelles il leur attiroit des ambassades, des présens, & suffisoit quelquefois, par la

seule terreur dont il frappoit tous les environs, pour terminer des guerres à leur avantage.

Cette brave jeunesse avoit en effet de quoi faire redouter celui qui la commandoit; car, dans les combats, s'il étoit honteux au chef de se laisser vaincre en valeur par ses ennemis, il étoit pareillement honteux à ceux qui composoient son cortège de ne pas égaler sa valeur; sur-tout, se retirer vivant d'une action où le chef eût laissé la vie, c'étoit un opprobre éternel pour ceux qui s'étoient attachés à lui. Le premier & le principal article de leur engagement les obligeoit à le défendre, à le sauver des dangers, à lui faire honneur de leurs belles actions. Les chefs combattoient pour la victoire, la jeunesse combattoit pour son chef.

Tout ce cortège vivoit aux dépens de celui qu'il servoit, & trouvoit chez lui une table sans délicatesse, mais couverte abondamment. C'étoit déjà des frais considérables; mais, il falloit de plus, qu'il récompensât la bravoure des siens, & qu'il signalât sa magnificence par des dons extraordinaires. Pour cela, la guerre étoit sa principale ressource; il avoit besoin de trouver dans les expéditions continuelles, dans les courses, dans les pillages, de quoi suffire à une si grande dépense. Il y étoit encore aidé par les contributions volontaires des peuples de son canton,

qui lui faisoient des présens de bestiaux & de grains ; hommage aussi utile qu'honorable pour celui qui le recevoit. Mais , les dons les plus glorieux & les plus honorables , étoient ceux qui venoient quelquefois de la part des nations voisines ; aux chefs d'un mérite distingué , & d'un nom répandu au loin dans la contrée. Ces dons , que leur procuroient l'estime & l'admiration de leur valeur , consistoient en chevaux de bataille , en grandes & belles armures , harnois , hausse - cols. Nous leur avons appris dans ces derniers tems , dit Tacite , à recevoir de l'argent.

6.^o*Nulla discipline dans les armées des Germains.*

Tout le mérite guerrier des Germains consistoit dans leur bravoure. Il ne falloit chercher parmi eux , ni discipline , ni science militaire , ni armure bien entendue. Quelle pouvoit être la discipline d'une armée , dont les généraux n'avoient le pouvoir d'infliger aucun châtimement ? Leur exemple plutôt que l'autorité du commandement les faisoit suivre de leurs soldats. S'ils signaloient leur valeur , s'ils se montroient à la tête des rangs dans le plus fort de la mêlée , l'admiration attiroit l'obéissance. Mais , il ne leur étoit permis ni de punir de mort , ni de mettre dans les chaînes , ou de faire frapper de coups aucun soldat. Les seuls

Prêtres avoient ce droit. Encore , ne falloit-il pas qu'ils présentassent les rigueurs dont ils usoient , sous l'idée de supplices , ni qu'ils parussent agir par l'ordre du Général. Cette nation , infiniment jalouse de sa liberté , ne vouloit obéir qu'à ses dieux. Les Prêtres , pour punir un coupable , s'autorisoient d'une prétendue inspiration divine , & prétextaient les ordres du dieu qui préside à la guerre & aux combats.

La méthode , suivant laquelle ils formoient les différens corps , dont étoient composées leurs armées , fournissoit à leur valeur naturelle de puissans encouragemens ; mais , nous doutons qu'elle fût favorable à leur discipline. Ils n'étoient point commandés par des officiers généraux , qui distribuassent les soldats selon les besoins du service. Tous ceux d'une même famille , d'une même parenté , s'assembloient en compagnies , en escadrons , en bataillons ; leurs femmes & leurs enfans les accompagnoient à la guerre. Les cris des unes , les pleurs des autres , entendus des combattans , les soutenoient dans les périls. C'étoient-là pour eux les témoins les plus respectables , les panégyristes les plus flatteurs. Ils alloient présenter à leurs épouses , à leurs meres , les blessures qu'ils avoient reçues ; & celles-ci ne craignoient point de compter ces blessures , de les sucer. Elles leur portoient des rafraichissemens au

combat. Elles les animoient par leurs exhortations. Souvent on les a vues relever le courage des troupes déjà consternées, & les faire retourner à l'ennemi par des prières tendres & pressantes, par leur fermeté à se présenter devant les fuyards pour les arrêter, ou par les reproches qu'elles leur faisoient sur la captivité à laquelle elles alloient être exposées, & dont elles leur mettoient l'image sous les yeux.

Tout cela étoit propre à faire de généreux combattans, mais non des soldats biens disciplinés. Ces associations peuvent être regardées comme autant de corps à part, qui partageoient l'intérêt, qui mettoient obstacle au concert. Chaque chef de bande avoit une autorité inhérente à sa personne, & qui ne tiroit point sa source de celle du commandant général. Assemblage fortuit, dont les pièces composoient chacune un tout.

7.^o

Nulle science militaire chez les Germains.

Nous avons dit que les Germains n'avoient nulle science militaire. Cette science dépend de réflexions si profondes, & du concours d'un si grand nombre d'arts, que les barbares n'en furent jamais capables.

8.^o

Armure simple & légère des Germains.

Pour ce qui est de leur ar-

mure, elle étoit très-simple. Peud'entr'eux avoient des épées, ou de longues piques. Ils ne se servoient communément que de javelines, dont le nom Germanique *framea* a passé dans la langue Latine. Le fer en étoit court & étroit; & elles avoient deux usages; ils les lançoient au loin, & ils les employoient aussi à combattre de près. La cavalerie n'avoit point d'autre arme offensive. Les fantassins y joignoient des traits, qu'ils pouissoient avec roideur à une distance prodigieuse. En fait d'armes défensives, ils connoissoient presque uniquement le bouclier. L'usage du casque & de la cuirasse étoit très-rare parmi eux. Ils combattoient la plupart à demi-nus, ou couverts seulement d'une légère casaque. Leurs enseignes étoient des images de bêtes, consacrées dans leurs bois, d'où ils les tiroient pour aller au combat.

9.^o

Chevaux & cavalerie des Germains.

Leurs chevaux n'avoient rien de remarquable ni pour la beauté ni pour la vitesse; mais, ils supportoient parfaitement la fatigue, à laquelle on les accoutumoit par un continuel exercice. On ne les dressoit point au manege. Les Germains ne sçavoient que les pousser en avant, ou leur faire prendre un tour à droite, de façon que se suivant tous les uns les autres, ils se rangeoient en cer-

ele. Ils les montoient à cru, & jugeoient l'usage des selles si mou, si lâche, si honteux, qu'ils méprisoient souverainement les cavaliers qui s'en servoient, & ne craignoient point de les attaquer, quelque supérieurs en nombre qu'ils les trouvaissent. Dans les combats, ils mettoient souvent pied à terre, s'éloignant de leurs chevaux, qu'ils avoient habitués à demeurer en place, & venant les rejoindre lorsque le besoin le demandoit. Cette manière de se battre n'étoit pas sçavante. En général l'infanterie faisoit la principale force de leurs armées. C'est pourquoi, ils méloient des gens de pied parmi leur cavalerie; pratique mentionnée & louée par César.

10.º

Du chant des Germains en allant au combat.

En allant au combat, les Germains échauffoient leur courage par des chansons, qui contenoient les éloges de leurs anciens héros, & des exhortations à les imiter. Ce chant étoit en même tems pour eux un présage du succès de la bataille. Car, selon la grandeur & la nature du son qui résultoit du mélange de leurs voix, ils concevoient des craintes, ou d'heureuses espérances. On croira aisément qu'ils n'y mettoient pas beaucoup d'harmonie. Un son rude, un murmure rauque, grossi encore & enflé par la répercussion de leurs

boucliers, qu'ils plaçoient à ce dessein devant leurs bouches; voilà ce qui charmoit leurs oreilles, & leur annonçoit la victoire.

11.º

Façon de se battre des Germains.

Quelque braves que fussent les Germains, ils ne se piquoient point de garder leurs rangs, ni de se tenir fermes dans leurs postes. Reculer, pourvu qu'ils revinssent à la charge, ce n'étoit pas chez eux une honte, mais un acte d'intelligence & d'habileté. Il ne falloit pourtant pas laisser son bouclier au pouvoir de l'ennemi; c'étoit pour eux, aussi bien que parmi toutes les nations anciennes, la plus grande des infamies. Ceux, à qui il étoit arrivé un pareil déshonneur, ne pouvoient plus être admis, ni aux cérémonies de religion, ni à aucune assemblée, & plusieurs en ce cas ont mis fin à leur ignominie par une mort volontaire.

Tels étoient les Germains en tout ce qui regardoit la guerre, & c'est par cet endroit que nous avons commencé leur tableau, parce que la guerre étoit leur passion, leur état, & le trait le plus marqué de leur caractère.

12.º

Dieux des Germains. Ils ne bâtissoient point de temples.

La religion des Germains étoit bien grossière & bien in-

B ii

forme. Ils n'en avoient même presque aucune, selon César, & ils ne connoissoient d'autres dieux que ceux qu'ils voyoient, le Soleil, le feu, la Lune, sans leur offrir des sacrifices, sans prêtres qui leur fussent consacrés. Il paroît que César n'étoit pas exactement informé sur ce point; & ce qui l'a peut-être induit en erreur, c'est que réellement les Germains n'avoient point de temples. Persuadés, comme les Perses, que c'est avilir la majesté divine que de la renfermer dans l'enceinte d'un édifice & sous un toit, ou de lui donner une figure humaine, ils exerçoient leurs cérémonies de religion dans le plus épais de leurs forêts. Le silence & l'ombre des bois leur formoient des sanctuaires, qui les pénétroient d'une religieuse frayeur, & où leur respect étoit d'autant plus grand, que leurs yeux n'étoient frappés d'aucun objet visible.

Mais, outre les divinités nommées par César, & qui sont des êtres subsistans dans la nature, les Germains, au rapport de Tacite, adoroient encore de prétendus Dieux qu'ils ne voyoient pas, tels que Mercure & Mars, & des héros divinifiés, comme Hercule. Isis même, déesse Egyptienne, étoit honorée par les Sueves, sans qu'on puisse assigner comment ce culte étranger s'étoit étendu si loin de son pays natal. Seulement il paroissoit qu'il leur étoit venu de dehors, par

la forme de vaisseau qu'ils donnoient à la représentation de cette divinité.

Mercure étoit le plus grand de leurs dieux, & ils lui immoloient en certains jours des victimes humaines. Ils n'offroient à Mars & à Hercule que le sang des animaux. Ce dernier étoit chez eux ainsi que chez les Grecs & les Romains, le dieu de la bravoure; & lorsqu'ils alloient au combat, ils chantoient ses louanges, comme du plus vaillant de tous les héros.

13.^o

*Différens genres de divination
chez les Germains.*

Leurs Auspices.

Il n'y avoit point de nation plus prévenue en faveur du sort & des augures, que les Germains. Leur manière de consulter le sort étoit très-simple. On coupoit en plusieurs morceaux une baguette d'arbre fruitier; après les avoir distingués par certaines marques, on les jetoit pêle-mêle sur une étoffe blanche. Alors, le Prêtre de la cité, s'il s'agissoit d'affaires publiques, le pere de famille, s'il étoit question d'intérêts particuliers, ayant fait une prière aux dieux, & regardant le ciel, levoit trois fois chaque morceau l'un après l'autre; & suivant l'ordre où s'étoient présentées les différentes marques, il en donnoit explication. Quand elle n'étoit

pas favorable, de tout le jour on n'interrogeoit plus le sort touchant la même affaire. Si la réponse étoit conforme à leurs desirs, pour plus grande sûreté, ils vouloient qu'elle fût confirmée par les auspices. Ils étoient, comme les anciens Romains, dans l'usage de consulter le chant, le cri, le vol des oiseaux.

Mais, ils avoient une espèce de divination qui leur étoit propre, & qu'ils tiroient de leurs chevaux. On faisoit paître dans les bois sacrés, & on nourrissoit aux dépens du public, des chevaux blancs, que l'on n'assujétissoit à aucun travail qui eût pour objet le service des hommes. Lorsqu'il s'agissoit de consulter par eux les ordres de la divinité, on les atteloit à un char sacré; & dans leur marche, le Prêtre avec le Roi, ou chef du canton, les accompagnoit & observoit les frémissemens & les hennissemens de ces animaux, comme autant de signes des volontés du ciel. C'étoit-là de tous les auspices le plus respecté, le plus autorisé par la crédulité du peuple & des grands. Les Prêtres ne se donnoient que pour les ministres des dieux; au lieu que les chevaux passaient pour en être les confidens & admis à leurs secrets. On seroit étonné d'une superstition aussi absurde & aussi honteuse pour l'humanité, si les nations les plus policées ne fournissent un grand nombre de pareils exemples.

Les Germains pratiquoient une autre manière de deviner l'événement des guerres importantes. Ils tâchoient de faire quelque prisonnier sur l'ennemi, & ils l'obligeoient ensuite de combattre contre quelqu'un des leurs, armés l'un & l'autre à la mode du pays de chacun. Le succès du combat singulier étoit regardé comme un présage du sort général de la guerre. C'est vraisemblablement à cette idée, pareillement accréditée chez les Gaulois, que l'on doit attribuer les combats dans lesquels T. Manlius & M. Valérius se signalèrent, & acquirent l'un le surnom de Torquatus, l'autre celui de Corvus.

14.^o*Prétendues prophétesses des Germains.*

Le dernier trait que fournit Tacite de la superstition des Germains, c'est l'opinion où ils étoient, que les femmes avoient quelque chose de sacré, de divin, de propre à les rendre les interprètes des dieux. Toujours quelque prétendue prophétesse avoit leur confiance, & si par un heureux hazard l'événement se trouvoit conforme à ses réponses, ils passaient jusqu'à l'honorer comme déesse; & cela, par persuasion, & non à la façon des Romains, qui rendoient les honneurs divins à leurs Empereurs, pendant qu'ils les sçavoient très bien de purs hommes, & souvent les plus méchans des hommes.

Tacite nous en fait connoître une particulièrement, qui avoit fait ce manège de son tems même, & dans les guerres de Civilis contre les Romains. Elle se nommoit Véléda, & étoit vierge, & souveraine d'un grand pais parmi les Bructères. Elle jouoit habilement son personnage, habitant une haute tour, & ne se laissant pas facilement aborder, afin de se rendre plus respectable. Les consultants ne lui présentoient pas eux-mêmes leurs requêtes. C'étoit un de ses parens, qui servoit d'entremetteur, recevant les demandes de ceux qui étoient curieux d'apprendre l'avenir, & leur rendant la réponse de la Prophétesse.

15.º

Tradition de l'immortalité de l'ame chez les Germains.

Nous ne devons pas omettre que la tradition de l'immortalité de l'ame s'étoit conservée parmi cette nation alors si barbare; & qu'ils croyoient passer en mourant, de cette vie à une autre meilleure.

16.º

Gouvernement des Germains.

Leurs Rois, leurs Généraux.

Nous passons à l'article du gouvernement, qui se ressentoit beaucoup du goût dominant qu'avoit la nation pour la liberté & l'indépendance. Tout étoit électif. Ils se choisissent des Rois, dit Tacite, entre les plus

nobles, & des Généraux entre les plus vaillans; ce que nous pouvons ainsi expliquer & suppléer par César. Un peuple composé de plusieurs cantons, n'avoit point de chef commun en tems de paix. Les cantons différens étoient régis par leurs Magistrats, qui sont probablement ceux que Tacite appelle Rois. En guerre, ils se concer-toient & se donnoient un Général pour commander toutes leurs forces réunies.

Nous avons vu que l'autorité de ces Généraux étoit bien restreinte dans les armées. Celle des Rois ou premiers Magistrats ne l'étoit pas moins dans l'ordre civil. Tout cédoit à la pluralité des suffrages. Un conseil, composé des principaux citoyens, régloit les affaires de moindre conséquence; celles qui passaient pour graves, étoient portées à l'assemblée de tout le peuple.

17.º

Assemblées des Germains, où se décidoient les grandes affaires.

Les assemblées générales étoient fixées, & à moins qu'il ne survint quelque besoin subit & imprévu, elles se tenoient aux nouvelles & pleines Lunes, que la superstition faisoit regarder comme les tems les plus heureux. C'étoit peut-être par une suite de cette vénération pour la Lune, que les Germains, aussi-bien que les Gaulois, comptoient par nuits & non par jours, comme si la nuit eût

été la principale partie de la révolution des vingt-quatre heures. Peut-être aussi cet usage, pratiqué encore par d'autres nations, & spécialement par les Hébreux, avoit-il une source plus respectable, & procédoit-il originairement de l'ordre même de la création, suivant lequel, ainsi que nous l'apprenons de l'Écriture Sainte, la nuit a précédé le jour ?

L'assemblée étoit long-tems à se former. Ennemis de toute contrainte, & peut-être lents par caractère, les Germains ne sçavoient ce que c'étoit que de se trouver exactement au rendez-vous. Il se passoit des deux & trois jours à attendre les traîneurs. Lorsque la multitude se jugeoit elle-même assez nombreuse, tous prenoient place, armés selon leur coûtume; & les Prêtres, qui jouissoient encore ici de la puissance coactive, faisoient faire silence. Alors, le Roi ou chef du canton, ou bien quelqu'un de ceux que signaloient la naissance, son âge, sa bravoure, son éloquence, prenoit la parole, non pour donner la loi, mais pour inspirer le conseil qu'il jugeoit le meilleur. Si son avis ne plaçoit pas, l'assemblée le rejettoit par un murmure d'improbation. S'il étoit goûté, tous agitoient & remuoient leurs javelines. Applaudir avec les armes, c'étoit chez cette nation guerrière la façon la plus flatteuse de témoigner la satisfaction qu'elle avoit de l'orateur.

Il appartenoit à ces mêmes assemblées générales de nommer les chefs destinés à rendre la justice dans chaque canton & dans les villages qui en dépendoient. Chacun de ces chefs avoit cent assesseurs, choisis parmi le peuple. Ils formoient le conseil & jugeoient conjointement avec le chef.

18.^o

Jugemens & peines des crimes.

A ce tribunal suprême se jugeoient aussi les affaires criminelles. Selon la nature des crimes, les peines étoient différentes. Ils pendoient à des arbres les traîtres à la patrie & les déserteurs. Les lâches, & ceux qui avoient fui dans les combats, ceux qui s'étoient déshonorés par l'impudicité, étoient noyés sous la claie dans des mares bourbeuses. Les Germains vouloient faire éclater la vengeance des forfaits; les actions honteuses leur paroissoient dignes d'être ensevelies sous les eaux.

Les crimes, qui n'attaquoient que les particuliers, n'étoient pas traités à beaucoup près avec tant de rigueur. Le coupable, même dans le cas de meurtre, en étoit quitte pour un certain nombre de chevaux ou de bestiaux, qui varioit selon la grandeur de l'offense, & qui se partageoit entre le Roi & la cité d'une part, & de l'autre, l'offensé, ou ceux qui poursuivoient la vengeance de la mort. Cette excessive indulgen-

ce se retrouve encore dans les loix des Francs, des Bourguignons, & autres peuples Germaniques, qui se sont établis dans les Gaules; avec cette différence, que l'argent étant alors devenu plus commun chez ces nations, les amendes pour cause de mutilation, ou même d'homicide, sont taxées à une certaine quantité de pièces de monnoies.

Il nous reste à parler de ce qui regarde le genre de vie des Germains dans le particulier, leurs possessions, leurs usages domestiques, leurs amusemens & leurs spectacles. Nous trouverons sur tous ces points, leurs mœurs bien barbares, & telles que la nature simple & brute peut les établir parmi des hommes, gouvernés par les impressions des sens, & renfermés dans le cercle étroit des objets qui les environnent.

19.º

Négligence des Germains à cultiver la terre. Nul champ possédé en propriété parmi eux.

Leur culture annuelle.

Les Germains habitoient un pays assez fertile, si ce n'est pour les productions qui demandent de la chaleur; & néanmoins toute la Germanie, aujourd'hui si peuplée, étoit alors couverte de bois & de grands lacs. La forêt Hercynie, tant célébrée chez les Anciens, avoit en largeur, selon César, neuf journées de chemin; car,

les Germains ne sçavoient pas compter autrement les distances, & ils ignoroient les mesures itinéraires. Sa longueur étoit immense; elle s'étendoit au travers de la Germanie, depuis le Rhin jusqu'à la Vistule, & cela en faisant divers contours; en sorte qu'après soixante jours de marche on n'avoit pas pu en trouver l'extrémité.

Les habitans laissoient ainsi en friche une terre qui ne demandoit qu'à les enrichir. Seulement, la nécessité les contraignoit d'en cultiver quelque portion, pour avoir du bled. C'étoit-là l'unique tribut qu'ils exigeassent de la terre; point de jardins, point de fruits, aucun soin des prairies. Ils ignoroient jusqu'au nom de l'automne, bien loin d'en connoître les dons. L'hiver, le printems & l'été faisoient le partage de leur année. Ils ne s'attachoient pas même assez à la portion de terre qu'ils cultivoient, pour être curieux d'en avoir la propriété. Un champ, labouré par eux une année, étoit ensuite abandonné au premier occupant, sauf à en aller labourer un autre, lorsque la diminution de leurs provisions les avertiroit du besoin.

Cette pratique n'étoit pas une simple coutume introduite par les mœurs. C'étoit une loi, à l'observation de laquelle les magistrats tenoient la main: ils la fondeoient sur différentes raisons, qui partoient toutes de

L'amour de la guerre , & de la vue des avantages que procuroit une vie simple & pauvre. Ils disoient que s'ils permettoient à leurs citoyens de posséder des héritages , ils craignoient que le goût de l'agriculture n'émoussât celui des armes ; que l'on ne souhaitât d'entreprendre ses possessions , ce qui ouvreroit la porte aux injustices des puissans contre les foibles ; que l'on ne s'accoutumât à bâir avec plus de soin , & plus d'attention aux commodités ; que l'amour de l'argent , source de factions & de querelles , ne trouvât entrée dans les cœurs. Enfin , ils alléguoient l'avantage de contenir plus aisément le commun du peuple , qui ne pouvoit manquer d'être content de son sort , en le voyant égal à celui des plus puissans. Cette façon de penser , quoique condamnée par l'exemple de toutes les nations policées , n'est peut-être pas digne du mépris que nous en faisons. Au moins ne peut-on pas disconvenir qu'elle ne soit très-propre à contenir la fierté des courages , la haine de la tyrannie , & le zèle de la liberté.

20.º

Nulle estime de l'or ni de l'argent chez les Germains. Ambre.

Leurs bestiaux , petits , maigres , sans beauté , mais en grand nombre , faisoient toute leur richesse ; ou ils n'avoient point d'or ni d'argent , ou ils n'en faisoient aucun cas. Tacite assure

que si l'on voyoit chez eux quelque pièce d'argenterie , qui leur eût été donnée en présent dans une ambassade , ou envoyée par quelque Prince étranger , ils n'en tenoient pas plus de compte que de la vaisselle de terre dont ils usoient communément. Néanmoins , ceux qui habitoient dans le voisinage des Romains , estimoient l'or & l'argent pour la facilité du commerce. C'étoit si bien cet objet seul qui donnoit dans leur esprit du prix à ces métaux , qu'ils préféroient la monnoie d'argent , parce qu'elle étoit d'un usage plus commode , pour des peuples qui n'avoient à vendre & à acheter , que des choses de peu de conséquence. Dans l'intérieur de la Germanie , le commerce se faisoit selon toute la simplicité des anciens tems , par l'échange des marchandises.

Ceux qui habitoient les côtes de la mer Baltique , vers le Vistule , [Tacite les nomme Estyens] recevoient de la mer un don précieux , qui , en d'autres mains , auroit pu devenir une source de richesses. Nous parlons de l'ambre , que les Romains estimoient beaucoup. La mer en jette des molécules sur les côtes , & les Estyens n'avoient que la peine de le ramasser. Ils l'appelloient à cause de sa transparence , *gleffum* , qui en leur langue signifioit verre. Ils l'avoient négligé long-tems comme un excrément de la mer. Le luxe des Romains leur apprit à en faire cas. Le voyant

recherché, les barbares le recueillirent avec plus de soin, mais ils l'apportoient tout brut & sans aucune préparation; & ils étoient étonnés du prix qu'on leur en donnoit.

Du tems de Tacite, on ne connoissoit point la nature de l'ambre. Il a cru que c'étoit une espèce de gomme ou de résine, qui couloit des arbres dans la mer, & qui s'y condensoit. Nos naturalistes modernes ont reconnu que c'est une substance bitumineuse, qui se forme dans les veines de la terre, d'où elle passe dans la mer, & s'y durcit. On en trouve de fossile, non seulement en Prusse, mais en Provence, en Italie & en Sicile.

21.^o

*Nourriture simple des Germains.
Leur foible pour le vin.*

Le bled, comme nous l'avons dit, fournissoit aux Germains une partie de leur nourriture; du reste, ils vivoient de lait, de fromage, de la chair de leurs bestiaux, & de celle du gibier qu'ils tuoient. Sans apprêts, sans délicatesse, sans connoissance des assaisonnemens ni des ragoûts, ils ne mangeoient que pour chasser la faim. La biere étoit leur boisson ordinaire; & Tacite n'attribue l'usage du vin, qu'à ceux qui, voisins du Rhin, étoient à portée d'en acheter commodément; mais, il observe en même tems le foible prodigieux de la nation pour cette liqueur. Si on flatte ce penchant,

dit-il, si on leur fournit autant de vin qu'ils en souhaitent, ces peuples si difficiles à vaincre par les armes, ne tiendront pas contre les vices, & seront facilement subjugués. Les Sueves, qui occupoient une grande partie de la Germanie, avoient connu ce danger; & pour le prévenir, pour ne point être amolli par une boisson enchantée, ils fermoient du tems de César, l'entrée de leur pays au vin, & ne souffroient point que l'on y en apportât.

22.^o

Partage de la journée chez les Germains. Leurs festins, où ils traitoient les affaires les plus sérieuses.

Dans la façon dont les Germains passaient leur journée, il ne faut chercher aucune des occupations que nous voyons usitées parmi nous. On ne connoissoit chez eux ni sçavans, ni artisans, ni gens de robe, de finance ou de pratique. Ils dormoient volontiers jusqu'au jour. Après le sommeil, ils prenoient le bain, le plus souvent d'eau chaude, au tems de Tacite; mollesse, qui leur avoit été sans doute amenée par le commerce avec les Romains, & qui dégénéroit de l'ancienne dureté Germanique. Car, comme le témoigne César, leur coutume, dans les tems reculés, étoit de se baigner dans les rivières. Personne n'ignore l'usage qu'ils pratiquoient de plonger dans le

Rhin, leurs enfans nouvellement nés.

Au sortir du bain, ils prenoient une nourriture simple & grossière, telle que nous l'avons décrite. Ensuite, ils sortoient, soit pour affaire, soit plus communément pour se rendre à quelque repas. Là, on buvoit avec excès. Personne ne se faisoit une honte de boire le jour & la nuit. L'intempérance produisoit souvent des querelles, qui n'aboutissoient pas à de simples paroles. Violens & toujours armés, ils en venoient aisément aux mains. Les blessures, les meurtres, terminoient fréquemment les festins, qui avoient commencé par le divertissement & par la joie.

Ils traitoient dans ces repas les affaires les plus sérieuses; réconciliation entre ennemis, mariages, élections de leurs Princes, ce qui regardoit la paix & la guerre. Nul lieu ne leur paroissoit mieux convenir que la table, soit pour faire ouvrir les cœurs avec franchise, soit pour échauffer les esprits, & les élever à de grandes & nobles idées. Simples & ingénus par caractère, ignorant la duplicité & la feinte, ils étoient encore excités par la gaieté & par la chaleur du repas, à montrer tout ce qu'ils avoient dans l'ame. On se rassembloit le lendemain, & sûrs de sçavoir ce que chacun pensoit, ils remanoient de sang froid tout ce qui avoit été dit la veille. Par-là ils compoient faire chaque chose en

son tems, délibérant lorsqu'ils étoient incapables de seindre, & se décidant, lorsqu'ils n'étoient plus en danger de se tromper.

23.^o

Exercice de l'hospitalité chez les Germains.

Nul peuple n'a jamais porté plus loin les droits & l'exercice de l'hospitalité. Refuser sa maison & sa table à qui que ce fût d'entre les mortels, c'étoit parmi les Germains un crime & une espèce d'impiété. Tout homme étoit bien venu chez eux, & traité le mieux qu'il fût possible, selon la faculté de chacun. Lorsqu'elles se trouvoient épuisées, le maître du logis menoit son hôte à la maison la plus voisine; & tous deux, sans aucune invitation préalable, ils étoient reçus avec une franchise pareille. Connu ou inconnu, ces peuples n'y mettoient, quant aux devoirs de l'hospitalité, aucune différence.

Lorsque l'étranger s'en alloit, s'il demandoit quelque chose qui lui eût plu, c'étoit l'usage de l'en gratifier; eux-mêmes réciproquement, ils lui demandoient avec la même simplicité ce qui pouvoit leur convenir dans son équipage. Ce commerce réciproque de présens leur étoit agréable, sans que les sentimens du cœur y entraissent pour rien. Ils n'exigeoient point de reconnaissance pour ce qu'ils avoient donné, & ne se tenoient

point obligés pour ce qu'ils avoient reçu.

24.^o*Habitations des Germains.*

La Germanie , aujourd'hui remplie d'un si grand nombre de belles villes , n'en avoit aucune dans les tems dont nous parlons. Ce n'est pas que les Germains imitassent absolument le Scythe vagabond, dont la demeure ambulante ne consistoit que dans le chariot, sur lequel il transportoit sa famille d'un lieu à un autre. Ils avoient des maisons , dont l'assemblage formoit des bourgades. Mais, il ne faut pas concevoir ces bourgades comme composées d'édifices contigus. Chaque maison étoit isolée, & faisoit un tout. Un particulier l'établissoit dans l'endroit qui lui avoit plu, selon que l'attiroit le voisinage d'un bois, d'une fontaine, d'un champ labourable. Là il se construisoit un logement, sans y faire entrer ni pierres, ni tuiles; il n'y employoit que des pièces de bois coupées grossièrement, sans aucune attention à l'agrément ni à la commodité. Seulement quelques endroits étoient enduits d'une terre, dit Tacite, si propre & si brillante, qu'elle imitoit les couleurs de la peinture. Serait-ce une terre cuite, qui eût ressemblé à notre fayance? Les Germains avoient aussi coutume de creuser des antres souterrains, qu'ils recouroient d'une grande quantité de fumier. C'étoit pour

eux des asyles contre la rigueur du froid, & en même tems des magasins où ils mettoient leurs grains en sûreté, en cas d'incur sion des ennemis.

On voit par-là que les Germains n'avoient aucun lien qui les attachât fortement à un séjour certain & déterminé. Nul champ en propriété, des maisons informes, & qui méritoient mieux le nom de cabanes, aucune autre possession que leurs bestiaux, tout cela les mettoit dans le cas de ne tenir proprement à rien. Aussi, non seulement les particuliers & les familles, mais les peuples entiers se transplantoient avec autant de facilité, qu'un bourgeois de Paris déménage d'une rue à l'autre. C'est ce qui fait qu'il n'est pas aisé d'assigner les limites des différens peuples Germaniques. Elles varioient continuellement.

25.^o*Habits des Germains*

Dans leurs habillemens, les Germains étoient aussi simples que dans tout le reste. Presque à demi-nus, ils se couvroient uniquement d'une espèce de casaque, qu'ils attachoient par devant avec une agraffe, ou quelquefois même avec une épine; & en cet équipage, ils passoient les jours entiers auprès du feu. Les plus riches y apportoit un peu plus de façon. Ils avoient des habits tels à peu près que sont encore aujourd'hui les nôtres, c'est-à-dire, appliqués sur le corps,

&c

& en exprimant toute la forme. Ils se servoient aussi de pellisses & de fourrures précieuses, sur tout ceux qui habitoient le cœur du païs & les contrées septentrionales; & ils y ajoutoient des ornemens, empruntés des gros poissons que leur fournissoient les mers Germanique & Baltique.

L'habit des femmes n'étoit point différent de celui des hommes, si ce n'est qu'elles y employoient plus communément le lin, décoré & relevé par des bandes de pourpre. Elles ne connoissoient point l'usage des manches. Elles portoient les bras nus, & la gorge découverte. Pratique peu conforme à la modestie & à la vertu, dont elles faisoient d'ailleurs profession.

26.º

Mariages des Germains. Chasteté de leurs femmes.

Les mariages étoient chastes parmi les Germains; & c'est en ce qui concerne cette matière, que leurs mœurs ont paru à Tacite plus dignes de louange. La polygamie étoit inconnue chez eux, si ce n'est par rapport à quelques Princes, dont l'alliance étoit recherchée avec empressement & par honneur. Le mari doroit sa femme; mais, les présens qu'il lui faisoit, ne tendoient ni aux délices, ni à la parure, ni au luxe. C'étoient un attelage de bœufs, un cheval avec sa bride & son mors, un bouclier, une lance

Tom. XIX.

& une épée. Réciproquement elle apportoit à son mari quelque pièce d'armure. Voilà ce qui formoit entre les époux le lien le plus étroit & le plus sacré. Ni les auspices, ni le dieu de l'Hymen, ni les cérémonies des sacrifices, n'étoient en plus grande vénération chez les Romains.

La nature des présens qu'offroit le mari, contenoit une importante leçon pour la femme. Ils lui annonçoient qu'elle ne devoit point se croire dispensée par son sexe, ni de s'élever à des sentimens de courage, ni de s'exposer au hazard; qu'en paix, en guerre, elle auroit le même sort que son époux, & devoit montrer la même audace; qu'il s'agissoit pour elle de partager avec lui les fatigues & les dangers, & de s'attacher à lui à la vie & à la mort. Aussi ces précieux symboles étoient-ils conservés religieusement par la femme, afin qu'un jour ses belles-filles les reçussent des fils qu'elle pourroit élever, & les transmissent ensuite sous les mêmes conditions à ses descendans.

27.º

Punition de l'adultère chez les Germains.

La conduite des femmes Germanes dans le mariage, répondoit à des engagemens si sévères & si gênereux. Comme elles étoient éloignées de toute occasion de se corrompre, & qu'elles ne connoissoient ni les amorces des spectacles, ni la dissolution des

C

festins de plaisirs , leur chasteté étoit impénétrable. Les hommes & les femmes ignoroient également l'art de se communiquer leurs sentimens par des lettres surtives , sources de tant de séductions. Si pourtant quelqu'une se déshonorait par un adultère , la peine suivait de près le crime , & le mari en étoit lui-même le juge & le vengeur. En présence des deux familles, il coupait les cheveux de sa femme criminelle; il la dépouillait, & après l'avoir chassée de sa maison, il la menait dans toute l'étendue de la bourgade. Nulle rémission, nulle indulgence sur cet article. Ni la beauté, ni la fleur de l'âge, ni les richesses ne pouvaient soustraire à l'ignominie du supplice, celle qui avait manqué à son honneur, ni lui faire trouver un mari. Car, ajoute Tacite, avec une gravité bien digne de remarque : *Personne dans ce pays ne traite le vice comme matière à plaisanterie, & un commerce de corruption réciproque n'y passe point pour manières du monde & savoir vivre.*

28.º

Unité de Mariage chez les Germains.

La loi de la fidélité conjugale étoit poussée parmi certains peuples de la Germanie, jusqu'à exiger l'unité de mariage. Les filles y prenoient une seule fois pour toujours le titre d'épouses. Elles recevoient un seul mari, comme un seul corps & une seule vie. On prétendait

par-là interdire l'entrée aux désirs téméraires, aux espérances portées au-delà du terme des jours du mari, qui fixait pour jamais les vœux & l'état de sa femme.

La pratique volontaire de cette coutume est très-louable. Mais, il peut paraître dur & injuste d'en faire une nécessité, d'autant plus qu'elle n'étoit point égale pour les deux sexes. Les Hébreux, au rapport de Procope, en outroient encore la rigueur par une cruauté intolérable. Il falloit que la femme s'étranglât elle-même sur le tombeau de son mari, sous peine de vivre déshonorée & infâme. C'est ainsi que les hommes, & sur-tout les Barbares, ne savent ce que c'est que de garder, même dans ce qui est bon, un juste milieu.

29.º

De l'estime & de la considération que les Germains avoient pour les femmes de leur nation.

Il y a eu de tout tems, & il y a encore des peuples qui ne regardent les femmes que comme des esclaves, capables quelquefois de régler l'intérieur d'une maison, & jamais dignes d'entrer dans la discussion des affaires publiques, occupées de bagatelles, ou tout au plus des soins d'un ménage. Elles ne doivent, selon eux, se mêler en aucune manière, ni du gouvernement ni de la politique; & toute leur science se réduit à savoir filer & obéir à leurs

époux. Beaucoup de Philosophes ne leur ont pas été plus favorables que ces nations jalouses, qui les tiennent dans une continuelle servitude. Thucydide, Historien aussi austère dans ses mœurs que dans sa manière d'écrire, disoient que les femmes étoient nées pour le repos & la retraite; que toute leur vertu consistoit à être inconnues, sans s'attirer, ni blâmes, ni louanges, & que la plus vertueuse étoit celle dont on parloit le moins, soit en bien soit en mal; comme si le mérite & la vertu n'étoient pas communs à tous les états, & comme si la mollesse ou l'indolence, où vivent la plupart des femmes, n'étoient pas le fruit d'une mauvaise éducation, plutôt qu'un triste privilège de leur sexe. Cependant, à le bien prendre, les égards que les hommes doivent avoir pour les femmes, doivent être par-tout les mêmes. Elles font la plus belle moitié du genre humain, & c'est d'elles principalement que dépend sa durée. Sur ce principe les anciens Germains avoient une considération infinie pour leurs femmes, & ne-faisoient aucune difficulté de leur confier en beaucoup d'occasions le soin des affaires publiques, les plus importantes ou les plus délicates. M. de Chambort, qui a recueilli dans deux dissertations ce que l'antiquité nous a laissé de plus singulier sur ce sujet, entre dans un grand détail sur l'estime & la considération des Germains

pour leurs femmes, & l'établit également sur la valeur & la probité de ces peuples, sur la beauté & les talens des dames Germaines.

Aristote, expliquant les qualités qu'on peut louer dans les femmes, commence par celles du corps, qui sont la beauté & la taille. La beauté consiste dans la juste proportion des parties du corps, & dans cette grace qu'on peut mieux imaginer que définir. Cicéron, qui fournit cette image de la beauté, en distingue de deux sortes, une beauté d'agrément qui convient particulièrement aux femmes; une beauté de bonne mine & de dignité commune aux deux sexes, & qui dans les personnes du premier rang se nomme majesté. Dans les femmes, on a toujours estimé la beauté, un attribut si nécessaire, qu'on a regardé comme disgraciées, celles qui en étoient entièrement dépourvues; & la première, souvent l'unique question qu'on a faite à leur sujet, c'est de demander si elles sont belles. Les Anciens n'ont pas oublié cet article, lorsqu'ils ont eu occasion de parler des femmes Germaines. Diodore de Sicile, parlant des peuples qui habitoient au-delà & en-deçà du Rhin, dit qu'ils avoient des femmes d'une grande beauté; & Athénée nous apprend qu'entre tous les Barbares, les Celtes, c'est ainsi qu'il nomme les Germains, avoient les plus belles femmes. Comme les anciens

Germaines , suivant Tacite ; étoient originaires & toujours restés maîtres de leur païs , sans aucun mélange de nations étrangères , ils s'étoient alliés entre eux , & se trouvoient par-là presque tous semblables pour la figure extérieure ; & quelque différence que la nature ait mise entre chaque personne , les femmes Germaines avoient généralement une sorte de beauté qui les faisoit aisément reconnoître.

Voici le portrait qu'en fait M. de Chambort , sur l'autorité des Anciens. Les Germaines avoient communément les cheveux blonds , longs , épais , & en grande quantité , les yeux bleus , de grands traits , souvent réguliers , un beau teint , la peau fort blanche , une fraîcheur & un embonpoint , qui sont la marque d'une bonne nourriture & d'une parfaite santé , la taille grande , aisée & bien proportionnée , un port , une contenance nobles ; un grand air , quelque chose même de fier , de vigoureux & de mâle ; le tout accompagné d'une modestie & d'une pudeur capables de relever les moindres attraits.

L'Auteur ne prétend pas adjuger aux blondes tout le prix de la beauté ; mais , il rapporte en faveur des Germaines , que les anciens Poètes peignant leurs déesses & leurs héroïnes , s'accordent presque tous à les faire blondes , blanches & de belle taille ; le blanc & le blond s'unissent tendrement , & forment ,

selon lui , le mélange de couleurs que Cicéron dit être essentiel à la beauté. A l'autorité des Poètes , il joint celle des Romains , qui n'en n'est pas fort éloignée. Il fait voir que depuis Héliodore jusqu'à M. de Segrain , leurs principales Héroïnes , Chariclée même quoiqu'Éthiopienne , sont toujours blondes.

La beauté est souvent une source de guerres & de querelles ; & si les dames Germaines n'en avoient point causé , on douteroit peut-être qu'elles fussent aussi belles que l'Auteur les représente , mais cet avantage ne leur a pas manqué. Souvent leur mariage étoit le fruit d'une bataille gagnée ; & dans la foule d'exemples qu'il en donne , il suffit d'indiquer celui de la fille de Ségeste , prince des Gattes , enlevée par Arminius , Prince des Chérusques , dont les suites sont rapportées dans Tacite.

Causer de la surprise , inspirer en même tems du respect & de l'amour , est encore unapanage de la véritable beauté. Or , soit que les Germaines devinssent captives dans les guerres , où elles accompagnoient presque toujours leurs maris , soit qu'on les reçût en otages pour les traités de paix ; elles jettoient d'abord ceux qui les voyoient , dans une admiration qui étoit souvent fatale. Jamais , il ne parut dans Rome de beauté plus parfaite , que Bissula , jeune Germaine , dont Aufone a chanté les graces. Mais , si

l'effet le plus vif de la beauté est de causer une extrême jalousie, les Germaines pouvoient se glorifier d'en avoir donné aux Romaines, qui, suivant Ovide, Properce & Martial, épuisoient tous les artifices de leurs toilettes, pour paroître aussi belles que les captives de cette nation.

A beaucoup d'agréments, les Germaines joignoient beaucoup de modestie. Leurs ajustemens étoient très-simples; leurs cheveux quelquefois retrouffés & noués au-dessus de la tête, en retomboient sur leurs épaules; d'autres fois, ils flottoient négligemment épars. Une chemise de lin sans manche, & qui descendoit jusqu'au gras des jambes, une robe faite de peaux de divers animaux en forme de saye, c'étoit-là toute leur parure.

L'application des femmes Germaines aux devoirs domestiques, étoit un autre motif de l'estime & de la considération, que leurs maris avoient pour elles. Ces devoirs consistoient dans la fidélité qu'elles gardoient à leurs époux, dans le soin qu'elles prenoient de leurs enfans, & dans l'attention qu'elles donnoient à l'intérieur de leur maison. Dès l'âge le plus tendre, elles avoient commencé chez leurs parens, l'apprentissage de cette modestie & de cet amour pour le travail, qu'elles portoient en suite dans la maison de leurs époux. Élevées par des meres sages & prudentes, formées par de bons exemples,

ne voyant que des personnes vertueuses; la chasteté étoit pour elles une vertu si précieuse, qu'il n'y avoit, ni pardon, ni mari à espérer pour celles qui y avoient donné quelqu'atteinte, quelque belles, quelque riches qu'elles pussent être d'ailleurs, comme nous l'avons dit ci-dessus. Une femme, qui auroit été convaincue d'adultère, chose monstrueuse & presque inconnue à la nation, en étoit en quelque sorte plus sévèrement punie par le caractère de honte qui y étoit attaché, que par celui du supplice; mais, comment soupçonner seulement de perfidie, des femmes, qui avoient tant d'attachement pour leurs maris, que leur intérêt les brouilloit souvent avec leurs propres parens; des femmes, qui dans de certains cantons, se faisoient une loi inviolable, après la mort de leurs époux, de ne jamais se remarier, & qui dans d'autres, ne vouloient pas leur survivre.

30.º

Obligation des Germaines d'élever tous leurs enfans. Autres loix de ces mêmes peuples.

Se restreindre à un certain nombre d'enfans, ou tuer quelqu'un de ceux qui leur étoient nés, c'est ce que les Germaines, fideles à la loi de la nature, regardoient comme un crime horrible; en sorte que, dit Tacite, les mœurs ont plus de pouvoir parmi eux, que n'en ont ailleurs les plus sages loix.

Ajoutons que les loix mêmes, chez les Grecs & les Romains, étoient vicieuses en un point si important, puisqu'elles permettoient aux peres d'exposer & de tuer leurs enfans sur ce faux principe, que celui qui a donné la vie, est en droit de l'ôter; mais, Dieu seul donne la vie, & seul il peut en priver sans autre raison que sa volonté.

Les soins de l'éducation n'ont guère été connus que parmi les nations policées. Chez les Germains, on voyoit dans toutes les maisons les enfans courir nus, sales & malpropres, comme font les enfans de nos plus pauvres payfans. Le corps profitoit en eux de la négligence avec laquelle on traitoit leur ame & leur esprit, & selon la remarque de César, comme on ne les génoit en rien, qu'on ne les obligeoit de rien apprendre, & qu'on leur laissoit pleine liberté de suivre le penchant qu'inspire la nature à cet âge, pour jouer & prendre de l'exercice, c'étoit-là une des principales causes d'où leur venoit cette hauteur de taille, cette vigueur robuste, qui faisoient l'admiration des peuples du midi.

Chaque enfant étoit allaité par sa mere, & non pas livré à des femmes esclaves, ni à des nourrices mercénaires. Les fils du pere de famille étoient élevés avec les enfans de ses esclaves sans nulle distinction. Ils alloient ensemble faire paître les troupeaux; on les trou-

voit couchés pêle-mêle à plate terre. Tout étoit commun, jusqu'à ce que la vertu se développant avec l'âge, manifestât la différence de l'origine.

On ne se hâtoit point de les marier, & c'est ce qui rendoit leurs mariages plus séconds, & les enfans qui en naissoient, plus vigoureux.

Les neveux, par les sœurs, étoient considérés & chéris de l'oncle comme ses enfans. Il leur donnoit même, par une bizarrerie singulière, une sorte de préférence. Cependant, chacun avoit pour héritier ses propres enfans, & à leur défaut les parens les plus proches, freres, oncles paternels & maternels. L'usage des testamens étoit ignoré parmi eux. Plus un homme avoit de parens & d'alliés, plus sa richesse étoit respectée, & ce n'étoit point parmi les Germains, comme chez les Romains & les Grecs, un titre pour avoir au tour de soi une cour nombreuse, que d'être riche & sans enfans.

Les inimitiés, ainsi que les amitiés, étoient héréditaires, mais non implacables. Nous avons déjà observé que la réparation même de l'homicide ne coûtoit souvent qu'un certain nombre de bestiaux & de chevaux. Cette politique parloit d'un principe sensé. Parmi des peuples libres, où les inimitiés sont plus dangereuses & plus sujettes à se porter aux excès, il est du bien public

G E

qu'elles soient aisées à terminer.

31.^o*Spectacles chez les Germains.*

Il n'est aucune nation qui n'ait eu ses spectacles, pour amuser en certains tems la multitude. Ceux des Germains se réduisoient à une seule espèce, qui convenoit bien à leur goût pour les armes. De jeunes gens nus sautoient à travers des amas de lances & d'épées qui présentoient leurs pointes, & ils faisoient ainsi preuve de leur agilité & de leur adresse, y joignant même la bonne grace, que l'exercice leur avoit fait acquérir, le tout sans intérêt. L'unique salaire d'un badinage si dangereux, étoit le plaisir des spectateurs.

32.^o*Passion des Germains pour le jeu de dez.*

Le jeu des dez étoit chez les Germains une fureur. Ils le traitent, dit Tacite avec étonnement, comme une affaire sérieuse, de sens froid, & sans que l'ivresse puisse excuser la foible témérité, à laquelle ils se laissent emporter. Car, lorsqu'ils ont tout perdu, souvent en un dernier coup de dez ils jouent leur liberté & leur personne. Si le sort a été malheureux, le perdant se soumet volontairement à la servitude. Quoique plus jeune, quoique plus fort, il souffre sans résistance qu'on l'emmene, qu'on

G E

3

le garrotte, qu'on le vende. Tel est dans un objet vicieux & condamnable, leur prodigieux acharnement. Ils l'honorent du nom de fidélité. Des esclaves de cette espèce faisoient honte à leurs maîtres, qui, rougissant d'une telle victoire, se hâtoient de se débarrasser de celui, dont la présence leur étoit un reproche continuel, & le vendoient à quelque étranger pour être emmené en pais lointain.

33.^o*Esclaves chez les Germains. Affranchis.*

Du reste, la servitude étoit bien plus douce chez eux que chez les peuples policés. Ils ne se faisoient point servir par leurs esclaves dans leurs maisons. Leur vie simple pouvoit se contenter du ministère de leurs femmes & de leurs enfans. Chaque esclave avoit son petit établissement, & le maître en exigeoit, comme d'un fermier, une certaine redevance, ou en bled, ou en bestiaux, ou en étoffes propres à l'habiller. Les châtimens étoient rares, parce que les occasions de tomber en faute l'étoient aussi pour des esclaves, qui n'étoient point tenus en famille, ni assujettis à un grand nombre de devoirs. Si le maître en tuoit quelqu'un, c'étoit par emportement & par colere, comme il auroit tué un ennemi, avec la seule différence de l'impunité. La condition des affranchis s'élevoit peu au-dessus de celle des esclaves,

» *Maximus, aussi bien que Gal-*
 » *lien. P. Camill. Pourquoi Va-*
 » *lérien n'est-il donc pas Germa-*
 » *nicus Maximus aussi-bien que*
 » *Gallien?* idem. Mais, dans
 » ces exemples, c'est l'inscrip-
 » tion Latine qui est citée; ce
 » n'est pas le terme François
 » dont on se sert. Car, com-
 » me le même Auteur dit au
 » même endroit, Claude le
 » Gothique, selon l'usage, il
 » eût dit aussi Gallien le Ger-
 » manique, Claude le Germa-
 » nique, s'il n'eût point rap-
 » porté les inscriptions mêmes
 » des médailles. »

GERMANUM, *Germanum*,
 Γερμανόν. Voyez Cermanum.

GERMINIUS, *Germinius*, (a)
 terme qui se lit dans la tra-
 duction Latine de la vie de C.
 Marius par Plutarque. Mais, le
 texte Grec porte Géminius.

GÉRONDIF, *Gerundivus*,
Gerundium, terme de Grammai-
 re Latine.

L'essence du verbe consiste à
 exprimer l'existence d'une mo-
 dification dans un sujet. Quand
 les besoins de l'énonciation
 exigent que l'on sépare du ver-
 be la considération du sujet,
 l'existence de la modification
 s'exprime alors d'une manière
 abstraite & tout à fait indé-
 pendante du sujet, qui est pour-
 tant toujours supposé par la
 nature même de la chose, parce
 qu'une modification ne peut
 exister que dans un sujet. Cette
 manière d'énoncer l'existence

de la modification, est ce que
 l'on appelle dans le verbe *mode*
infinitif.

Dans cette état, le verbe est
 une sorte de nom, puisqu'il
 présente à l'esprit l'idée d'une
 modification existante, comme
 étant ou pouvant être le sujet
 d'autres modifications; & il si-
 gure en effet dans le discours
 comme les noms; de-là ces fa-
 çons de parler, *dormir est un*
tems perdu; dulce & decorum est
pro patria mori. *Dormir*, dans
 la première phrase, & *mori*,
 dans la seconde, sont des su-
 jets dont on énonce quelque
 chose.

Dans les langues qui n'ont
 point de cas, cette espèce de
 nom paroît sous la même for-
 me dans toutes les occurrences.
 La langue Grecque elle même,
 qui admet les cas dans les au-
 tres noms, n'y a point assujetti
 ses infinitifs; elle exprime les
 rapports à l'ordre de l'énon-
 ciation, ou par l'article qui se
 met avant l'infinitif au cas exi-
 gé par la syntaxe Grecque, ou
 par des prépositions conjointe-
 ment avec le même article.
 Nous disons en François avec
 un nom, *le tems de diner*, pour
le diner, &c. & avec un adver-
 be, *le tems d'aller*, pour *aller*,
 &c.; de même les Grecs disent
 avec le nom, ὥρα τοῦ ἀείπειν,
 πρὸς τὸ ἀείπειν, & avec le ver-
 be, ὥρα τοῦ περιέσθαι πρὸς τὸ
 περιέσθαι.

Les Latins ont pris une rou-

(a) Plut. T. I. p. 426, 427.

te différente; ils ont donné à leurs infinitifs des inflexions analogues aux cas des noms; & comme ils disent avec les noms, *tempus prandii*, *ad prandium*, ils disent avec les verbes *tempus eundi*, *ad eundum*.

Ce sont ces inflexions de l'infinitif que l'on appelle Gérondifs, en Latin *Gerundia*, peut-être parce qu'ils tiennent lieu de l'infinitif même, *vicem gerunt*. Ainsi, il paroît que la véritable notion des Gérondifs exige qu'on les regarde comme différens cas de l'infinitif même, comme des inflexions particulières que l'usage de la langue Latine a données à l'infinitif, pour exprimer certains points de vue relatifs à l'ordre de l'énonciation; ce qui produit en même tems de la variété dans le discours, parce qu'on n'est pas forcé de montrer à tout moment la terminaison propre de l'infinitif.

On distingue ordinairement trois Gérondifs; le premier a la même inflexion que le génitif des noms de la seconde déclinaison, *scribendi*; le second est terminé comme le datif ou l'ablatif, *scribendo*; & le troisième a la même terminaison que le nominatif ou l'accusatif des noms neutres de cette déclinaison, *scribendum*. Cette analogie des terminaisons des Gérondifs avec les cas des noms, est un premier préjugé en faveur de l'opinion que nous embrassons ici; elle va acquérir un nouveau degré de vraisem-

blance, par l'examen de l'usage qu'on en fait dans la langue Latine.

I. Le premier Gérondif, celui qui a la terminaison du génitif, fait dans le discours la même fonction, la fonction de déterminer la signification vague d'un nom appellatif, en exprimant le terme d'un rapport dont le nom appellatif énonce l'antécédent. *Tempus scribendi*, rapport du tems à l'événement; *facilitas scribendi*, rapport de la puissance à l'acte; *causa scribendi*, rapport de la cause à l'effet. Dans ces trois phrases, *scribendi* détermine la signification des noms *tempus*, *facilitas*, *causa*, comme elle seroit déterminée par le génitif *scriptionis*, si l'on disoit, *tempus scriptio-nis*, *facilitas scriptio-nis*, *causa scriptio-nis*.

II. Le second Gérondif, dont la terminaison est la même que celle du datif ou de l'ablatif, fait les fonctions tantôt de l'un & tantôt de l'autre de ces cas.

En premier lieu, ce Gérondif fait dans le discours les fonctions du datif. Ainsi, Pline, en parlant des différentes espèces de papiers, dit [*emporetica inutilis scribendo*, ce qui est la même chose que *inutilis scriptio-ni*, au moins quant à la construction; de même comme on dit, *alicui rei operam dare*, Plaute dit [*Epidic. act. IV.*] *Epidicum quærendo operam dabo*.

En second lieu, ce même Gérondif est fréquemment em-

ployé comme ablatif dans les meilleurs Auteurs.

1.^o On le trouve souvent joint à une préposition dont il est le complément. *In quo isti nos jure consulti impediunt*, à discendoque deterrent. [Cicer. de Orat. l. II.] *Tu quid cogites de transseundo in Epirum scire sanè velim*, [id. ad Attic. lib. IV.] *Sed ratio rectè scribendi juncta cum loquendo est*, [Quintil. lib. I.] *Heu senex, pro vapulando, hercle ego abs te mercedem petam!* [Plaut. Aulul. act. III.] On voit dans tous ces exemples le Gérondif servir de complément aux prépositions à, de, cum, & pro; à discendo, comme à studio; de transseundo, comme de transitu; cum loquendo, de même que cum locutione; pro vapulando, de même que pro verberibus.

2.^o On trouve ce Gérondif employé comme ablatif, à cause d'une préposition sous-entendue dont il est le complément. On lit dans Quintilien [lib. XI], *memoria excolendo augetur*; c'est la même chose que s'il avoit dit, *memoria culturâ augetur*. Or, il est évident que la construction pleine exige que l'on supplée la préposition à; *memoria augetur à cultura*; on doit donc dire aussi, *augetur ab excolendo*.

3.^o Enfin, ce Gérondif est employé aussi comme ablatif absolu. Ainsi, lorsque Virgile a dit: *Quis, talia fando, temperet à lacrymis*; c'est comme s'il avoit dit: *Quis, se aut alio quovis talia fante, temperet à lacrymis?* Ou en employant la con-

jonction périodique: *Quis, dum ipse aut alius quivis talia fatur, temperet à lacrymis?* Pareillement, lorsque Cicéron a dit: *Nobis vigilantibus, erimus profectò liberi*, il auroit pu dire par le Gérondif, *vigilando*, ou par la conjonction, *dum vigilabimus*.

Le choix raisonné entre ces expressions qui paroissent équivalentes, porte vraisemblablement sur des distinctions très-déliçates; voici là-dessus quelques conjectures. Virgile a dit, *quis talia fando*, par un tour qui n'assigne aucun sujet déterminé au verbe *fari*, parce qu'il est indifférent par qui se fasse le récit; celui qui le fait & ceux qui l'écoutent, doivent également en être touchés jusqu'aux larmes. Une traduction fidele doit conserver ce sens vague. *Qui pourroit au récit de tels malheurs*, &c. Cicéron au contraire a dit *nobis vigilantibus*, en assignant le sujet, parce que ce sont ceux mêmes qui veulent être libres, qui doivent être vigilans; & l'orateur a voulu le faire sentir.

III. Le troisième Gérondif, qui est terminé en *dum*, est quelquefois au nominatif, & quelquefois à l'accusatif.

1.^o Il est employé au nominatif dans ce vers de Lucrece: [lib. I.]

Æternas quoniam pœnas in morte timendum.

Dans ce passage de Cicéron: [de Senect.] *tanquam aliquam*

viam longam confeceris ; quam nobis quoque ingrediendum sit. Dans cet autre du même Auteur : [lib. VII. *epist.* 7.] *Discessi ab eo bello , in quo aut in aliquas insidias incidendum , aut deveniendum in victoris manus , aut ad jubam confugiendum.* Enfin , dans ce texte de Tite-Live : [lib. XXXV.] *Boii nocte saltum , quâ transeundum erat Romanis , infederunt ;* & dans celui-ci de Plaute : [*Epidic.*] *Aliqua consilia reperien-*
dum est.

2.^o Il est employé à l'accusatif dans mille occasions. *Conclamatum prope ab universo Senatu est , perdomandum feroces animos esse.* [Tit. Liv. lib. XXXVII.]

Legati responsa ferunt , alia arma Latinis

Quærenda , aut pacem trojano ab rege petendum.

[Virg. *Æneid.* lib. XI.]

Cum oculis ad cernendum non egeremus. [Cicer. *de Natura deorum.*]

Nous croyons donc avoir suffisamment démontré que les Gérondifs sont des cas de la seconde déclinaison. Nous avons ajouté que ce sont des cas de l'infinitif , & ce second point n'est pas plus douteux que le premier.

Nous avons remarqué dès le commencement , que les points de vue énoncés en Latin par les Gérondifs , le sont en Grec & en François par l'infinitif même , sans changement à la terminaison ; c'est même le procédé commun de presque toutes

les langues. Cette première observation suffiroit peut-être pour établir notre doctrine sur la nature des Gérondifs ; mais , l'usage même de la langue Latine en fournit des preuves sans nombre dans mille exemples , où l'infinitif est employé pour les mêmes fins & dans les mêmes circonstances que les Gérondifs. On lit dans Plaute : [Menech.] , *Dum datur mihi occasio tempusque abire* , pour *abundi*. Dans Cicéron : *Tempus est nobis de illa vita agere* , pour *agendi*. Dans César : *Consilium cepit omnem a se equitatum dimittere* , pour *dimittendi*. Et chez tous les meilleurs Écrivains , on trouve fréquemment l'infinitif pour le premier Gérondif.

Il n'est pas moins usité pour le troisième ; c'est ainsi que Virgile a écrit : [*Æn.* L. I.]

Non nos aut ferro Libycos populare penates

Venimus , aut raptas ad littora vertere prædas.

Où l'on voit *populare* & *vertere* , pour *ad populandum* & *ad vertendum*. De même Horace dit : [*Od.* 1 , 3.] *Audax omnia perpeti* , pour *ad perpetiendum* ; & [*Epist.* 1 , 20.] *Irasci celerem* , pour *ad irascendum*.

Il est plus rare de trouver l'infinitif pour le second Gérondif ; mais , on le trouve cependant , & le voici dans un vers de Virgile [*Ecl.* VII.] , où deux infinitifs différens sont mis pour deux Gérondifs :

Et cantare pares , & respondere parati.

Ce qui , de l'aveu de tous les Commentateurs , signifie , & *in cantando pares , & ad respondendum parati.*

On peut donc conclure que les Gérondifs ne sont effectivement que les cas de l'infinitif ; & qu'ils ont , comme l'infinitif , la nature du verbe & celle du nom. Ils ont la nature du verbe , puisque l'infinitif leur est synonyme , & que comme tout verbe , ils expriment l'existence d'une modification dans un sujet ; & c'est par conséquent avec raison que , dans le besoin , ils prennent le même régime que le verbe d'où ils dérivent. Ils ont aussi la nature du nom , & c'est pour cela que les Latins leur ont donné les terminaisons affectées aux noms , parce qu'ils se construisent dans le discours comme les noms , & qu'ils y font les mêmes fonctions. C'est pour cela aussi que le régime du premier Gérondif est souvent le génitif , comme dans ces phrases : *Aliquod fuit principium generandi animalium.* [Varr. Lib. II. de R. R. 1.] *Fuit exemplorum legendi potestas.* [Cicér.] *Vestri adhortandi causâ.* [Tit. Liv. Lib. XXI.] *Generandi animalium* , comme *generationis animalium* ; *exemplorum legendi* , comme *lectionis exemplorum* ; *vestri adhortandi* , comme *adhortationis*.

Les Grammairiens trouvent de grandes difficultés sur la na-

ture & l'emploi des Gérondifs. La plupart prétendent qu'ils ne sont que le futur du participe passif en corrélation avec un mot supprimé par ellipse. Cette ellipse , on la supplée comme on peut ; mais , c'est toujours par un mot qu'on n'a jamais vu exprimé en pareilles circonstances , & qu'on ne peut introduire dans le discours , sans y introduire en même tems l'obscurité & l'absurdité. Les uns sous-entendent l'infinitif actif du même verbe , pour être comme le sujet du Gérondif. Sanctius , Scioppius & Vossius sont de cet avis ; & selon eux , c'est cet infinitif sous-entendu qui régit l'accusatif , quand on le trouve avec le Gérondif. Ainsi , *petendum est pacem à rege* , signifie dans leur système , *petere pacem à rege est petendum* ; *petere pacem à rege* , c'est le sujet de la proposition , *petendum* en est l'attribut. *Tempus petendi pacem* , c'est *tempus petere pacem petendi* ; *petere pacem* est comme un nom unique au génitif , lequel détermine *tempus* ; *petendi* est un adjectif en corrépondance avec ce génitif.

Les autres sous-entendent le nom *negotium* , & voici comme ils commentent les mêmes expressions. *Petendum est pacem à rege* , c'est-à-dire , *negotium petendum à rege est circa pacem*. *Tempus petendi pacem* , c'est-à-dire , *tempus negotii petendi circa pacem*.

Nous l'avons déjà dit , on n'a point d'exemples dans les Auteurs Latins , qui autorisent la

prétendue ellipse que l'on trouve ici ; & c'est cependant la loi que l'on doit suivre en pareil cas , de ne jamais supposer de mot sous-entendu dans des phrases où ces mots n'ont jamais été exprimés. Cette loi est bien plus pressante encore , si on ne peut y déroger sans donner à la construction pleine un tour obscur & forcé.

C'est sans doute la forme matérielle des Gérondifs qui aura occasionné l'erreur & les embarras dont il est ici question ; ils paroissent tenir de près à la forme du futur du participe passif , & d'ailleurs on se sert des uns & des autres dans les mêmes occurrences , à quelque changement près dans la Syntaxe. On dit également : *Tempus est scribendi epistolam* , & *scribenda epistola* ; on dit de même , *scribendo epistolam* , ou *in scribenda epistola* ; & enfin , *ad scribendum epistolam* , ou *ad scribendam epistolam* ; *scribendum est epistolam* , ou *scribenda est epistola*. Ce sont probablement ces expressions qui auront fait croire que les Gérondifs ne sont que ce participe employé selon les règles d'une syntaxe particulière.

Mais , en premier lieu , on doit voir que la même syntaxe n'est pas observée dans ces deux manières d'exprimer la même phrase ; ce qui doit faire au moins soupçonner que les deux mots verbaux n'y sont pas exactement de même nature , & n'expriment pas précisément les

mêmes points de vue. En second lieu , ce n'est jamais par le matériel des mots qu'il faut juger du sens que l'usage y a attaché , c'est par l'emploi qu'en ont fait les meilleurs Auteurs. Or , dans tous les passages que nous avons cités , dans le cours de cet article , nous avons vu que les Gérondifs tiennent très-souvent lieu de l'infinitif actif. En conséquence , nous concluons qu'ils ont le sens actif , & qu'ils doivent y être ramenés dans les phrases où l'on s'est imaginé voir le sens passif. Cette interprétation est toujours possible , parce que les verbes au Gérondif n'étant déterminés en eux-mêmes par aucun sujet , on peut autant les déterminer par le sujet qui produit l'action , que par celui qui en reçoit l'effet. De plus cette interprétation est indispensable pour suivre les errements indiqués par l'usage ; on trouve les Gérondifs remplacés par l'infinitif actif ; on les trouve avec le régime de l'actif , & nulle part on ne les a vus avec le régime du passif ; cela paroît décider leur véritable état. D'ailleurs , les verbes absolus , qu'on nomme communément *verbes neutres* , ne peuvent jamais avoir le sens passif , & cependant ils ont des Gérondifs ; *dormiendi* , *dormiendo* , *dormiendum*. Les Gérondifs ne sont pas donc des participes passifs , & n'en sont point formés ; comme eux , ils viennent immédiatement de l'infinitif actif , ou pour mieux dire , ils ne sont

que cet infinitif même sous différentes terminaisons relatives à l'ordre de l'énonciation.

Ceux, qui suppléent le nom général *negotium*, en regardant le Gérondif comme adjectif ou comme participe, tombent donc dans une erreur avérée; & ceux qui suppléent l'infinitif même, ajoutent à cette erreur un véritable pléonasme; ni les uns ni les autres n'expliquent d'une manière satisfaisante ce qui concerne les Gérondifs. Le Grammairien philosophe doit constater la nature des mots, par l'analyse raisonnée de leurs usages.

GÉRONIUM, *Geronium*, ville appelée aussi Gérunium. Voyez Gérunium.

GÉRONTÉE, *Geronteum*, Γερωντήϊα, (a) montagne d'Arcadie, selon Pausanias. Cette montagne étoit une borne commune entre les Phénéates & les habitans de Strymphale.

GÉRONTHRÉES, *Geronthrea*, Γερωνθραϊ, (b) fêtes qui se célébroient tous les ans dans une des îles Sporades en l'honneur de Mars, par les Géronthréens, chez lesquels ce Dieu, par extraordinaire, avoit un temple célèbre, où il n'étoit permis à aucune femme d'entrer pendant la solennité.

GÉRONTHRES, *Geronthra*, Γερωνθραι, (c) ville du Péloponnèse dans la Laconie, à six vingts stades de la mer, au-

dessus d'Acres; c'étoit une ville fort peuplée avant l'arrivée des Héraclides dans le Péloponnèse; elle fut détruite par les Doriens qui s'étoient rendus maîtres de Lacédémone; ces peuples chassèrent de Géronthres les anciens habitans, & y envoyèrent une colonie pour la repeupler; du tems de Pausanias, elle obéissoit aux Eleuthérolacons. Sur le chemin qui menoit d'Acres à Géronthres, on trouvoit un lieu, nommé le vieux village. Quant à Géronthres, on y voyoit un temple de Mars, accompagné d'un bois sacré; tous les ans on y sacrifioit au dieu, mais il n'étoit pas permis aux femmes d'assister à ces sacrifices. La grande place étoit environnée de fontaines d'eau douce; dans la citadelle il y avoit un temple d'Apollon; ce dieu y avoit sa statue; mais, du tems de Pausanias, il n'en restoit plus que la tête qui étoit d'ivoire, les autres parties ayant été brûlées avec l'ancien temple.

GERRA, *Gerra*, Γέρα, (d) ville de l'Arabie heureuse, qui donnoit son nom au golfe appelé *Gerraicus sinus*. Elle étoit pourtant à deux cens stades de la mer, selon Strabon. Pline dit qu'elle avoit cinq milles de circuit, & des tours bâties de masses de sel quarrées. Strabon lui donne des maisons de sel. Il ajoute que ses habitans s'étoient

(a) Pauf. p. 481, 467.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 217.

(c) Pauf. p. 205, 206.

(d) Plin. T. I. p. 337. Strab. p. 766.

enrichis par le commerce.

Il ne faut pas confondre ces Gerréens avec les Gerréens ou Gerrénicns dont il est parlé dans les Maccabées, s'il est vrai, comme le croit D. Calmet, que ce soient les habitans de Gerare. Pour revenir à ceux dont il est question dans cet article, Diodore de Sicile dit qu'eux & les Minéens porroient de l'encens & autres parfums de la haute Arabie.

GERRAICUS SINUS. *Voyez Gerra.*

GERRE, *Gerrum*, Γέρρον, (a) étoit une espèce de bouclier dont se servoient les Perses orientaux; il étoit composé d'osier, & couvert de peaux de bœuf. Xénophon en parle plusieurs fois, & Lucien en fait mention aussi.

GERRÉNIENS, *Gerreni*, (b) Γέρρῆναι, peuple dont il est parlé au second livre des Maccabées. *Voyez Gerare.*

GERRHA, *Gerrha*, la même que Gerra. *Voyez Gerra.*

GERRHÉENS, *Gerrhai*, (c) Γέρρῆται, peuple Arabe, selon Diodore de Sicile & Strabon. *Voyez Gerrha.*

GERRHUS, *Gerrhus*, (d) Γέρρος, fleuve d'Europe dans la Sarmatie, selon Ptolémée. Ce Géographe en met l'embouchure dans les Palus - Méotides,

entre les villes d'Acra & de Cremni ou Cneme. Hérodote dit qu'il prend son nom d'un lieu appelé aussi Gerrhus; qu'il sépare les Scythes Nomades ou Vagabonds d'avec les Scythes royaux, & qu'il tombe dans l'Hypacaris.

GERRHUS, *Gerrhus*, (e) Γέρρος, nom d'un lieu, selon Hérodote. Il en est parlé dans l'article précédent.

GERRUNIUM, *Gerrunium*, (f) château, ou place forte de Grece dans la Macédoine, à l'extrémité, du côté d'Antipatrie, selon Tite - Live. Cette place fut emportée d'assaut par L. Apustius l'an de Rome 552.

GERSAM, *Gersam*, Γερσάμ, (g) le premier des fils que Moïse eut de Séphora.

GERSON, *Gerson*, Γερσών; (h) fils de Levi. De Gerson étoient sorties deux familles, celle des enfans de Lebni, & celle des enfans de Sèmeï. Ce sont-là les familles des Gersonites.

On en fit le dénombrement au tems de la sortie d'Égypte, comptant tous les mâles depuis l'âge d'un mois & au-dessus, & on en trouva sept mille cinq cens. Ces familles des Gersonites devoient camper derrière le tabernacle à l'occident; & le cheC

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 30, 49, 53, 159.

(b) Maccab. L. II. c. 13. v. 24.

(c) Diod. Sicul. p. 123. Strab. p. 766.

(d) Ptolém. L. III. c. 5. Herod. L. IV. c. 19, 20, 47, 53, 56.

(e) Herod. L. IV. c. 53, 56.

(f) Tit. Liv. L. XXXI. c. 27.

(g) Exod. c. 2. v. 22.

(h) Numer. c. 3. v. 17. & seq. c. 4. v. 22. & seq.

de la branche des Gersonites étoit Éliasaph , fils de Laël.

Voici ce qui devoit être en la charge des enfans de Gerson dans le tabernacle du rémoignage, latente, c'est-à-dire, les rideaux du tabernacle, les peaux qui le couvroient, & le voile qui étoit à l'entrée du tabernacle du rémoignage ; de plus, les rideaux du parvis, le voile qui étoit rendu à l'entrée du parvis, lequel étoit proche du tabernacle, & environnoit l'autel tout autour ; & tous les cordages qui servoient à son usage.

GERSONITES, *Gersonites*, (a) nom que l'Écriture donne aux descendans de Gerson. Voyez Gerson.

GERTUNS, ville de Grece dans la Darétide, contrée de Macédoine, selon Polybe.

GÉRUNIUM, *Gerunium*, (b) ville d'Italie dans l'Apulie. Selon Polybe, elle étoit à dix stades de l'Aufide, c'est-à-dire, de l'Offante, & à deux cens de Lucérie. Celsus Ciltadinus écrivoit autrefois à Ortélius qu'il y avoit faute dans Polybe, & qu'il falloit lire *Fiternum*, au lieu d'*Aufidum*, parce que cette ville étoit à plusieurs lieues de l'Offante, près de Larina & de Civitare. Il auroit pu prouver son sentiment par l'autorité de Tite-Live, qui paroît mettre Gêrunium

In agro Larinati. On ne lit pas seulement Gêrunium dans cet historien Latin, on y lit aussi Gêronium ; & il qualifie dans un endroit cette ville *Castellum Apulia inops*, ce qui montre que ce n'étoit pas une forte place.

C'est aujourd'hui, selon la plus commune opinion, Dragonara ou Tragonera, village dans la Capitanate.

GÉRUSIE, *Gerusia*, c'est-à-dire, assemblée, conseil de vieillards. C'est le nom que l'on donnoit au Sénat de Lacédémone. Voyez Gêronte.

GÉRYON, *Geryon*, Γερύων, Γερύωνις, Γερύονες, (c) car les Poëtes lui donnent indifféremment ces trois noms.

Ce Géryon, si fameux dans la fable, avoit trois têtes, comme dit Hésiode, & trois corps, comme l'assure Virgile. On ne convient pas trop du lieu où il faisoit sa demeure ; selon quelques-uns, c'étoit en Espagne ; selon d'autres, c'étoit dans les îles de Majorque, de Minorque & d'Ivice ; mais, selon Hésiode le plus ancien des Écrivains qui aient parlé de lui, c'étoit dans l'île d'Erythie, qu'on appelloit aussi l'île de Gades, & qui aujourd'hui est l'île de Cadix. Quoi qu'il en soit, il avoit de nombreux troupeaux, gardés par le chien Or-

(a) Numer. c. 4. v. 24, 41.

(b) Tit. Liv. L. XXII. c. 18, 24, 39.

(c) Hésiod. Deor. Generat. v. 287, 288, 309. Diod. Sicul. pag. 156, 161. Just. L. XLIV. c. 4. Strab. p. 22, 184.

150, 245. Virg. Æneid. L. VI. v. 289. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 196. T. VII. pag. 25. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. VI. p. 140. & suiv. T. XVIII. p. 10.

thus, & par un pâtre appellé Eurytion. Hercule, pour obéir aux ordres d'Eurythée, passa dans cette isle, tua le chien, le pâtre, & le maître, & emmena les troupeaux à Tirynthe.

Il y a des Auteurs qui prétendent que ce qui a donné lieu aux Poètes d'attribuer trois têtes & trois corps à Géryon, c'est que ses États étoient composés de trois provinces & de trois isles; d'autres disent que c'est qu'il étoit l'aîné de trois freres si unis entre eux, qu'on pouvoit dire qu'ils ne faisoient qu'un, mais qui, malgré leur union, furent tous trois détruits par Hercule.

Si l'on souhaite en sçavoir davantage sur Géryon, il faut consulter Hésiode, & l'on apprendra que ce Roi monstrueux eut pour pere Chrysaor, & pour ayeule la tête de Méduse. Voici comment ce Poète conte la chose. Après que Persée eut coupé la tête de la Gorgone, il fut tout surpris d'en voir éclore un géant armé d'une épée, qu'on appella pour cette raison *Chrysaor*, & un cheval ailé, qui fut *Pégase*. Or, dans la suite, *Chrysaor* devint sensible aux charmes de *Callirhoë*, fille de l'Océan; & de-là naquit *Géryon*.

Il résulte de-là, que *Géryon* étoit petit-fils de la tête de Méduse, fils de *Chrysaor* & neveu de *Pégase*. Cette généalogie ouvre un beau champ aux conjectures de ceux qui sont persuadés que les anciens Poètes ont entendu finesse à tout,

& que sous leurs fictions les plus absurdes, ils ont caché d'importantes vérités.

Si nous en croyons le sçavant *Bochart*, *Géryon* n'a pas régné en Espagne, mais en Épire, & c'est-là qu'Hercule le défit, & lui emmena ses bœufs; car, outre, dit cet Auteur, que ce fameux Grec n'a jamais été en Espagne, on ne la connoissoit pas même de son tems. Ce fut *Coléus* de *Samos*, qui vivoit près de 600 ans après, qui y voyagea le premier, ou plutôt qui y fut jetté par la tempête, & même les pâturages d'Erythie n'étoient pas propres à nourrir des bœufs. En effet, *Strabon* parlant de cette isle, n'en fait aucune mention; ainsi, tout ce que les Grecs disent des voyages de leur Hercule en Espagne & à Cadix, est fabuleux.

Le sentiment de *Bochart* n'est pas fondé, comme la plupart de ses autres opinions, sur de simples conjectures, ou sur des analogies tirées des langues orientales; il est soutenu du témoignage des Anciens. *Hécate*, cité par *Arrien*, dit que *Géryon* étoit roi d'Épire; que ce país avoit d'excellens pâturages, & nourrissoit beaucoup de bœufs, & que c'est de-là qu'Hercule enleva ceux de *Géryon*. *Eustathe*, sur *Denys le Périégète*, dit la même chose, & *Pindare* parle aussi des pâturages & des chevaux de l'Épire.

GÉRYONES JUPITER, *Geryones Jupiter*, titre d'un ou-

vrage du Poëte Stésichore. (a) Cet ouvrage est cité par Paulanias.

GERZI, *Gerzi*, (b) nom de lieu. Il est dit au premier livre des Rois que David, pendant son séjour à Siceleg, faisoit des courses sur le païs de Gessuri, de Gerzi & d'Amalec. On ne trouve rien dans les Géographes sur les Gerziens. Les Septante ne lisent pas ce nom dans leur texte ; ils lisent simplement *Gesiri*, au lieu de *Gesfuri*, & dans quelques exemplaires, *Geseri* & *Gesraum*. Le Syriaque & l'Arabe lisent *Gesfua* & *Gedola*.

GESAN, *Gesan*, (c) fut le troisième des enfans de Jahaddaï.

GÉSATES, *Gesati*, Γασιάται. (d) Quelques-uns ont cru que ce nom désignoit un peuple particulier d'entre les Gaulois ; mais, Polybe nous apprend que l'on appelloit ainsi entre les Gaulois, ceux qui ne faisoient la guerre que pour de l'argent. *Gesati è re dicti quod ara bellando merere soliti, id enim vox illa propriè significat*. Ces Gésates habitoient entre le Rhône & les Alpes. Plutarque dit : « Les » Insubriens, nation Celtique, » qui habitent en-deçà des Al- » pes, & qui sont très-puissans » par eux-mêmes, appellent en- » core à leur secours les forces » de leurs voisins, & sur-tout

» celles des Gaulois qui ven- » dent leurs services à ceux » qui veulent les acheter, & » sont appelés Gésates. » C'est ainsi qu'on lit dans les traductions de Plutarque, tant Latines que Françaises ; mais, le texte original porte Gésates.

Ce nom venoit de *Gesum*, qui veut dire un trait à la manière des Gaulois & des peuples qui habitoient les Alpes. Virgile dit :

Duo quisque Alpina coruscant

Gasa manu, scutis protecti corpora longis.

GESE, *Gesum*, (e) espèce de javelot léger à l'usage des Gaulois. Il falloit en effet que ces javelots fussent bien légers, puisque, selon Virgile, on en portoit deux d'une main.

Outre l'épée large & longue, dont l'usage est resté aux Suisses, les armes des Allobroges étoient les Geses & les Materes. *Gisa* & *Gisela*, chez les Chaldéens, sont des dards. Les Geses, selon Chorier, n'avoient qu'une coudée de longueur ; ils étoient à moitié quarrés, de telle sorte néanmoins qu'ils finissoient par une pointe fort aigüe & fort ronde. Virgile appelle *Alpini* ce genre de traits, pour montrer qu'ils étoient propres aux nations voisines des Alpes, plutôt que par aucune

(a) Paul. p. 458.

(b) Reg. L. I. c. 27. v. 8.

(c) Paral. L. I. c. 2. v. 47.

(d) Plut. T. I. p. 299. & seq. Virg.

Æneid. L. VIII. v. 661, 662.

(e) Virg. Æneid. L. VIII. v. 661, 662.

Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. IV. p. 65.

autre raison. Quelque chose que se soit imaginé là-dessus le docte Adrien Turnebe, sa pensée a peu de rapport avec des Geses gravés dans l'airain du bouclier d'Énée, où ce Poète feint que Vulcain avoit représenté les Gaulois qui assiégeoient le Capitole.

Les Romains & les Grecs reçurent d'abord l'usage des Geses dans leurs armées. Les Geses conserverent leur nom entier parmi les premiers, mais il fut corrompu en celui d'*Ysses* parmi les Grecs. Les soldats, qui accompagnoient au supplice ceux qui étoient condamnés à la mort, ne s'armoient d'autre chose; & c'est au bout d'un ysse, pour parler comme les Grecs, que fut présentée au Sauveur du monde, attaché à la croix, l'éponge trempée dans du vinaigre & du fiel. Comment auroit-on attaché une éponge à l'hyssope? Cette remarque semble contraire à ce que Chorier a dit d'abord, que le Gese n'avoit qu'une coudée de longueur. Il est encore contredit par Servius, sur l'endroit de Virgile cité ci-dessus, où il dit que le Gese est une pique d'homme, *hasta virilis*; car les Gaulois, ajoute-t-il, appellent les hommes forts Geses. Barthius interprète le *virilis* de Servius par *robusta*; & Pollux dit qu'il étoit tout de fer, *extrid'upv.*

Les Gestates Gaulois, dont

parle Polybe, qui habitoient près des Alpes & du Rhône, étoient ainsi nommés, selon quelques-uns, parce qu'ils étoient armés de Geses. Ce nom étoit encore en usage en Provence environ l'an 1300; car, dans l'inventaire des meubles qui appartenoient aux templiers, entre les armes & les instrumens de fer, il est fait mention d'un *Gessus*, ou *Gesus*, dans le procès verbal de la capture de ces templiers, aux archives du Roi de la ville d'Aix.

GÉSON, *Geson*, l'airain. Voyez *Gesum*.

GÉSOIRES, *Gesoretas*, (a) nom de certains vaisseaux. On croit que ce pouvoient être des vaisseaux de charge ou des vaisseaux marchands, que Plaute appelle *Gérarier*, à *Gerendis Mercibus*.

GESSEN, *Gessen*, (b) contrée d'Égypte, que Joseph fit donner à son pere & à ses freres, lorsqu'ils vinrent demeurer en Égypte. C'étoit l'endroit le plus fertile du pais; & il semble que ce nom vienne de l'Hébreu *Gessen*, qui signifie la pluye, parce que ce canton étant fort près de la Méditerranée, étoit exposé à la pluye, qui est fort rare dans les autres cantons, & sur-tout dans la haute Égypte. Nous ne doutons pas que Gosen, que Josué attribue à la tribu de Juda, ne soit la même chose que la terre de Gessen, que Pharaon

(a) Rosin. de Antiq. Rom. p. 989.

(b) Genes. c. 46. v. 28. c. 47. v. 1. & seq. Josu. c. 10. v. 41. c. 12. v. 16.

c. 11. v. 3. c. 15. v. 51. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III, p. 24, 25, 31.

roi d'Égypte donna à Jacob & à ses fils. Il est certain que ce païs devoit être entre la Palestine & la ville de Tanis, & que le partage des Hébreux s'étendoit du côté du midi, jusqu'au Nil. D'autres tirent le nom de Gessen de celui de Geth.

GESSIONS, *Gessonæ*, (a) peuple Indien, qui fut vaincu par Alexandre le Grand, selon Orose & Justin, cités par Ortelius. Bongars lit *Hiacensanos*, sur l'autorité de quelques manuscrits. Ortelius doute s'il ne faut pas lire *Acésine*. Mais, l'édition des Juntas qui a suivi les manuscrits, porte ainsi les noms des peuples vaincus par Alexandre, & nommés par Justin à l'endroit cité : *Andrastæas*, *Assacenos*, *Prasios*, *Gandarias*. En ce cas, au lieu de *Gessions*, peuple inconnu, on aura les *Assaceni*, qui habitoient entre le fleuve Cophe & l'Indus, selon Strabon & Arrien, & dont la capitale étoit *Massaga*. Cependant, on a abandonné cette leçon, & les éditions de Grævius, de le Fevre, de Thylius, &c. portent *Adreasas* ou *Adrestas*, *Gesteanos*, *Prasidas*, *Gandaridas*, &c. Et la traduction François de M. l'abbé A. . . de Port Royal y est conforme.

GESSIONIACUM, *Gessoriacum*, ville de la Gaule Belgique, qui fut ensuite appelée Bononie. Voyez Bononie.

GESSUR, *Gessur*. (b) Il y a

(a) Just. L. XII. c. 8.

(b) Reg. L. I. c. 27. y. 8.

(c) Deuter. c. 3. v. 14. Josu. c. 12.

eu, selon D. Calmer, un Gessur, voisin des Philistins & des Amalécites, dont il est parlé dans le premier livre des Rois. Sa demeure étoit entre le païs des Philistins & l'Égypte. Mais, comme ce païs, qui anciennement étoit habité, fut dans la suite réduit en solitude, ainsi que l'Écriture le marque, on ne peut marquer qu'au hazard la situation de ces Gessuriens.

GESSUR, *Gessur*, (c) au-delà du Jourdain, dans la demi-tribu de Manassé. Ces Gessuriens sont joints avec ceux de Machati, & il est dit qu'ils demeurèrent dans leur païs, & n'en furent pas chassés par les Israélites. Isboseth, fils de Saül, fut reconnu Roi par ces Gessuriens, & par les Israélites de Galaad.

GESSUR, *Gessur*, (d) avoit son propre Roi indépendant, dont David avoit épousé la fille, de laquelle il eut Absalom. Absalom, après le meurtre d'Amnon son frere, se retira chez le roi de Gessur, son ayeul maternel. Il y a cependant lieu de douter que ce Roi & ce païs de Gessur soient différens de Gessur de de-là le Jourdain, puisque, dans les Paralipomenes, il est dit que Jaïr prit Gessur & Aram, [ou Gessur de Syrie], & les Avoth, ou les bourgades de Jaïr.

GESSURI, *Gessuri*, c'est la

v. 5. c. 13. v. 13. Reg. L. II. c. 2. v. 9.

(d) Reg. L. II. c. 14. v. 23. c. 15. v.

8. Paral. L. I. c. 2. v. 23.

même chose que Gessur. Voyez Gessur.

GESTATION, *Gestatio*, (a) sorte d'exercice, qui étoit en usage chez les Romains pour le rétablissement de la santé; il consistoit à se faire porter en litière, en chaise, ou à se faire traîner rapidement, soit dans un charriot, soit dans un bateau sur l'eau, afin de donner au corps du mouvement & de la secousse. Celse vante beaucoup les avantages de cet exercice pour la guérison des maladies chroniques. *Longis*, dit-il, & *jam inclinatis morbis aptissima est gestatio*. C'est Asclépiade qui mit le premier en pratique les frictions & la gestation; *Ælius* l'appelle *αιώπα*, & en a fait un petit traité dans son *Tetrab.* 1. Serm. 3. cap. VI.

Nos médecins modernes recommandent aussi la Gestation dans des voitures un peu rudes, & non pas dans celles qui, mollement suspendues, indiquent des Sybarites dans une nation guerrière. Toute Gestation, où l'on se sent à peine mouvoir, ne peut produire aucun effet. La promenade à pied, qu'il ne faut pas confondre avec la Gestation, s'appelloit à Rome *Ambulatio*; & la plupart des grands la préféreroient à la Gestation sur la fin de la République. *Constituimus inter nos*, dit Cicéron, *ut ambulationem pomeridianam conficeremus in Academia*. « Nous

» convinmes de faire notre pro-
» menade d'après-dîner, dans
» les allées solitaires de l'Aca-
» démie. »

GESTE, *Gestus*, mouvement extérieur du corps & du visage, une des premières expressions du sentiment, données à l'homme par la nature. L'homme a senti dès qu'il a respiré; & les sons de la voix, les mouvemens divers du visage & du corps, ont été les expressions de ce qu'il a senti; ils furent la langue primitive de l'univers au berceau; ils le sont encore de tous les hommes dans leur enfance; le Geste est & sera toujours le langage de toutes les nations. On l'entend dans tous les climats; la nature, à quelques modifications près, fut & sera toujours la même.

Les sons ont fait naître le chant, & sont par conséquent la cause première de toutes les espèces de musique possibles. Les Gestes ont été de la même manière la source primitive de ce que les Anciens & nous après eux avons appelé danse.

GESTE [l'Art du], (b) étoit appelé *ὄρχησις*. par les Grecs, & *Saltatio* par les Romains. Platon dit que cet art consiste dans l'imitation de tous les Gestes & de tous les mouvemens que les hommes peuvent faire. Ainsi, il ne faut pas restreindre le sens de *saltatio* à celui que nous donnons dans no-

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 321.

(b) Quintil. L. I. c. 11. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 697, 698.

tre langue au mot *danse*. Cet art, comme le remarque Platon, avoit beaucoup plus d'étendue. Il étoit destiné, non seulement à former les attitudes & les mouvemens qui servent, ou pour la bonne grace, ou pour certaines danses artificielles accompagnées de sauts; mais encore à régler le Geste, tant des acteurs de théâtre, que des orateurs, & même à enseigner certaine manière de gesticuler, qui se faisoit entendre sans le secours de la parole.

Quintilien conseille d'envoyer les enfans, pour quelque tems seulement, dans les écoles où l'on enseignoit l'art de la saltation, mais simplement pour y prendre la grace & l'air aisé dans l'action, & non pour se former sur le Geste du maître de danse, dont celui de l'orateur doit être très-différent. Il marque que cet usage étoit fort ancien, & qu'il s'étoit maintenu jusqu'à son tems sans être blâmé.

Cependant, Macrobe nous a conservé le fragment d'une harangue du second Scipion l'Africain, dans laquelle le destructeur de Carthage parle avec chaleur contre cet usage.

» Nos jeunes gens, dit-il,
 » vont dans l'école des comédiens apprendre à chanter,
 » exercices que nos ancêtres regardoient comme déshonorant pour des personnes bien nées. Ils y vont sans rou-

» gir, & l'on voit de jeunes
 » garçons & de jeunes filles
 » parmi une troupe de gens absolument décriés pour leurs
 » mœurs déréglées. « Le témoignage d'un homme aussi sage, qu'étoit Scipion, est d'un grand poids dans la matière dont il s'agit, & donne lieu à bien des réflexions.

Quoi qu'il en soit, nous voyons que les Anciens prenoient un soin extraordinaire de se perfectionner dans le Geste; & ce soin étoit commun aux comédiens & aux orateurs. On sçait combien Démosthène y donna d'application. Roscius disputoit quelquefois avec Cicéron à qui exprimeroit mieux la même pensée en plusieurs manières différentes, chacun selon son art, Roscius par le Geste, Cicéron par la voix. Il paroît que Roscius rendoit par le Geste seul le sens de la phrase que Cicéron venoit de composer & de réciter. On jugeoit ensuite lequel des deux avoit le mieux réussi dans sa tâche. Cicéron changeoit ensuite les mors ou le tour de la phrase, sans que le sens du discours en fût éterné; & il falloit que Roscius, à son tour, rendît le sens par d'autres Gestes, sans que ce changement affoiblît l'expression de son jeu muet.

GESTÉANS, *Gesteani*, peuple Indien. Voyez Gessons

GESTICULATIO, (a) nom que les Anciens, selon plu-

fleurs, donnoient à une sorte de danse, qui consistoit en gestes. C'est en ce sens que l'on entend ce passage de Valere Maxime, *Gesticulationem tacitus peregit*. Cet Auteur parle en cet endroit d'Andronicus, qui, s'étant enroué avec le secours d'un chanteur & d'un joueur de flûte, dansa sans chanter.

GÉSUM, *Gefum*, (a) fleuve de l'Asie mineure, auprès de Priene, où il se jette dans un étang, selon Ephorus. Hérodote parle d'un lieu nommé Géson qui ne devoit pas être fort loin de Milet.

GÉSYLE, *Gefylus*, Γαίλυος, (b) capitaine Spartiate. Héraclide, étant en guerre avec Dion, rencontra un jour Géstyle, qui lui dit qu'il étoit envoyé de Lacédémone pour commander en chef les Siciliens dans cette guerre, comme avoit fait autrefois Gylippe. Héraclide le reçut avec beaucoup de joie, & se l'attachant, pour ainsi dire, comme un préservatif contre Dion, il le montra en pompe aux alliés, & envoya un héraut à Syracuse porter l'ordre de recevoir ce Spartiate pour capitaine général des citoyens. Dion répondit que Syracuse avoit assez de généraux, & que si les affaires en demandoient nécessairement un de Sparte, ce seroit lui-même que cela regar-

deroit, les Spartiates l'ayant honoré du droit de bourgeoisie.

Sur cette réponse, Géstyle renonça à la charge de Général, & ayant fait voile vers Syracuse, il alla trouver Dion, & ménagea le raccommodement d'Héraclide avec lui, sous les sermens les plus forts & les assurances les plus grandes qu'Héraclide donna de sa soumission & de son obéissance; sermens auxquels Géstyle intervint, & qu'il scella en jurant lui-même qu'il vengeroit Dion, & qu'il puniroit Héraclide, si jamais il lui arrivoit d'attenter contre Dion, & de violer la foi jurée.

GÉTA [C.], *C. Geta*, (c) fut chassé du Sénat par les Censeurs L. Métellus & Cn. Domitius. Il ne laissa pas de devenir ensuite lui-même Censeur.

GÉTA, *Geta*, (d) valet de Sostrata, l'un des personnages de la comédie de Térence, intitulée *les Adelphes*. Il est encore valet de Démiphon dans le *Phormion* du même Térence.

GÉTA [M. SEPTIMIUS], *M. Septimius Geta*, (e) pere de l'Empereur Sévère, étoit d'une famille de chevaliers Romains.

GÉTA [SEPTIMIUS], (f) *Septimius Geta*, fils du précédent, conçut de grandes idées, lorsqu'il vit son frere élevé à la puissance suprême. Il alla le joindre aussi-tôt que Rome l'eut

(a) Herod. L. IX. c. 96.

(b) Plut. T. I. p. 980.

(c) Cicer. Orat. pro A. Cluent. c. 94.

(d) Terent. Tom. II, p. 247. T. III.

(e) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 40.

(f) Dio. Cass. pag. 860. Crév. Hist. des Emp. T. V. pag. 92, 108.

reconnu. Il se flattoit, ou d'être associé à l'empire, ou du moins d'y acquérir un droit par le titre de César. Sévère le renvoya à son poste, qui ne nous est point autrement expliqué; & ce fut en partie pour le guérir de ses projets chimériques, & pour lui ôter toute espérance, qu'il communiqua prématurément le nom de César à Caracalla. Il fallut que son frère se contentât d'un Consulat ordinaire, qu'il lui fit même attendre quelques années.

Lorsque personne n'avoit la hardiesse d'ouvrir la bouche contre Plautien, Préfet du prétoire, qui abusoit étrangement du crédit dont il jouissoit auprès de Sévère, les approches de la mort en donnerent la liberté à Septimius Géta; & dans ses derniers momens, comme il ne craignoit plus le Préfet du prétoire, & le haïssoit beaucoup, il le démasqua pleinement dans un entretien qu'il eut avec Sévère. Dion Cassius ne nous déraisonne point ce que dit Septimius Géta; mais, il assure que Sévère en fut frappé, & que de ce moment il n'eut plus la même considération pour Plautien, & diminua beaucoup sa puissance.

GÉTA [SEPTIMIUS], (a) *Septimius Geta*, neveu de celui qui précède, étoit fils de l'Empereur Sévère, & frère puîné de Caracalla.

Il n'étoit guère âgé que de huit ans, lorsqu'il fit une bonne leçon à son père, au sujet d'un carnage horrible qu'il projettoit. Cet enfant, entendant Sévère s'expliquer du dessein où il étoit de mettre à mort les principaux partisans de ceux qui lui avoient disputé l'Empire par les armes, parut ému. Sévère, pour le remettre, lui ayant dit: *Ce sont des ennemis; dont je vous délivre*, Septimius Géta demanda quel en seroit le nombre. Lorsqu'on l'en eut instruit, il insista, & fit une nouvelle question. *Ces infortunés, dit-il, ont-ils des parens & des proches?* Comme on fut obligé de lui répondre qu'ils en avoient plusieurs: *Hélas!* répliqua-t-il, *il y aura donc plus de citoyens qui s'affligeront de notre victoire, que nous n'en verrons prendre part à notre joie.* On prétend que Sévère fut ébranlé par cette réflexion, aussi judicieuse que pleine de douceur. Mais, les deux Préfets du prétoire, Plautien & Juvénal, l'enhardirent à passer outre, parce qu'ils souhaitoient de s'enrichir de la confiscation des pros crits. Caracalla étoit présent à la conversation dont nous venons de rendre compte, & loin d'être de l'avis de Septimius Géta, il vouloit que l'on fit périr les enfans avec leurs pères. Septimius Géta fut indigné, & lui dit: *Vous qui n'épargnez le sang de personne,*

(a) Herodian. pag. 148. & seq. Dio. Cass. pag. 860. & seq. Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 90. & suiv. Mém. de

l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. p. 241, 246, 247. T. II. p. 441, 442. T. IX. p. 122.

vous êtes capable de tuer un jour votre frere, & c'est ce qui arriva réellement.

Ce fut l'an de Jesus-Christ 197, que Sévère commença à produire son fils Septimius Géta, sans que nous puissions dire précisément en quoi consistoit les prérogatives dont il le décora. Spartien dit que Sévère donna la robe virile à Septimius Géta; ce qui n'étoit pas possible alors, puisque l'enfant n'avoit encore que huit ans & quelques mois. Selon Hérodien, les fils de Sévère furent associés par leur pere à l'empire dans le tems dont nous parlons; ce qui n'est vrai tout au plus que de Caracalla, à qui le titre de César fut confirmé par le Sénat. Les expressions peu exactes de ces Écrivains cachent sans doute quelque prérogative d'honneur accordée à Septimius Géta, qu'ils n'auront pas bien rendue. Quoi qu'il en soit, Septimius Géta reçut le titre de César, avec le nom d'Antonin, l'an de J. C. 198, & la robe virile cinq ans après.

Ce jeune Prince ne s'accordoit pas, il s'en falloit bien, avec son frere Caracalla. Ils se portoient mutuellement une haine violente. Ils n'étoient pas d'âge fort différent, l'ainé n'ayant qu'une année & quelques mois sur son frere. Ils avoient même goût, ou plutôt même fureur pour le plaisir; & quoique leur pere eût eu attention à leur donner une bonne éducation, dès que l'âge des

passions fut venu, la vivacité du sentiment, entretenue par les délices de Rome, par la séduction de la fortune & par les conseils intéressés des flatteurs, étouffa en eux tous les principes de sagesse, que l'on avoit tâché de leur inspirer. Les spectacles, les courses des chariots, les danses, avoient pour eux un attrait, auquel ils se livroient sans nul égard aux bienséances de leur rang. Cependant, Plautien, tant qu'il vécut, les contint un peu par l'autorité qu'il s'étoit arrogée sur eux. Délivrés de contrainte par sa mort, il n'est point de débordement dans lesquels les deux jeunes Princes ne se jettassent tête baissée. Ils ne respectoient, dans leurs débauches ni l'honneur des femmes, ni la loi de la nature. Leurs sociétés ordinaires étoient des hommes sans mœurs, des gladiateurs, des conducteurs de chariots dans le cirque. Pour suffire à leurs folles dépenses, ils employoient les extorsions & les rapines; & les foibles efforts que tenta Sévère pour mettre ordre à une telle corruption, n'eurent aucun succès.

Dans les torts communs à ces deux jeunes Princes, on observoit néanmoins une différence à l'avantage de Septimius Géta. Il étoit plus doux; plus traitable. Au contraire, Caracalla, d'un naturel fier & même farouche, faisoit craindre de plus grands excès. On a prétendu que dans leur premiere enfance

ils avoient montré de tout autres inclinations; que la douceur étoit le partage de l'aîné, & que le second s'annonçoit comme plus rude, & moins sensible. C'est ce qu'on a peine à croire sur l'autorité seule de Spartien. Le goût des contrastes & de l'extraordinaire peut avoir aisément fait illusion aux Auteurs de la remarque.

Sévère sentit les dangers de la division entre ses enfans. Mais, pere aussi mou, qu'il étoit Prince terrible, il se contenta de leur faire de simples remontrances. Il leur citoit les exemples que l'Histoire & même la Fable fournissent des suites affreuses qu'entraînent les discordes fraternelles. Il leur disoit :
 » Vous voyez mes trésors rem-
 » plis; ainsi, vous aurez de quoi
 » vous attacher les soldats par
 » des largesses. J'ai augmenté
 » au quadruple les forces des
 » gardes Prétoriennes, & vous
 » avez aux portes de la ville
 » une armée qui établit votre
 » sûreté. Rien n'est à craindre
 » pour vous au dehors; mais,
 » si la guerre est au - dedans,
 » toutes mes précautions sont
 » inutiles, & vous vous attri-
 » rerez une perte certaine. »
 Tous ces discours ne faisoient nulle impression sur des cœurs ulcérés. Sévère alla même jusqu'à punir les flatteurs qui pervertissoient les esprits des jeunes Princes par leurs mauvais conseils. Mais, le remede venoit trop tard. Il eût fallu que, par une conduite ferme, l'Empereur

eût de longuemain entretenu dans ses enfans le respect pour l'autorité paternelle; & les honneurs précoces par lesquels il les avoit égalés à son rang, leur inspiroient une audace, qu'il n'étoit plus en son pouvoir de contenir.

Septimius Géta fut déclaré Auguste comme son frere l'avoit été, & revêtu de la puissance Tribunicienne, l'an de Jesus-Christ 208. Il accompagna ensuite dans la grande-Bretagne, son pere qui y mourut l'an de Jesus-Christ 211. Après la mort de ce Prince, Caracalla n'ayant pu réussir à se faire déclarer seul Empereur, seignit d'abord de se réconcilier avec Septimius Géta, & ils règnèrent quelque tems ensemble. Mais, leur haine mutuelle ne tarda pas à éclater de nouveau. Comme ils cherchoient à se détruire l'un l'autre, Septimius Géta succomba; il fut tué par son frere entre les bras de leur mere, qui demeura toute couverte du sang de son fils. Elle compta pour peu de chose, dans un si horrible événement, d'avoir été elle-même blessée à la main. Mais, le comble de la douleur pour elle, c'est qu'il ne lui fut point permis de pleurer une mort si funeste dans toutes les circonstances. Menacée elle-même de la mort par un fils barbare, il lui fallut cacher ses larmes, & montrer de la joie dans l'excès de l'amertume.

Septimius Géta avoit vingt-deux ans & neuf mois, lorsqu'il

fut tué; il étoit né le 27 Mai de l'an de Jesus-Christ 189. Ainsi, sa mort tombe aux environs du 27 février 212.

Ceux qui seroient curieux de lire dans un plus grand détail l'histoire de Septimius Géta, depuis son avènement à l'Empire jusqu'à sa mort, peuvent consulter le commencement de l'article de Caracalla. Ils y trouveront cette partie traitée avec toute l'étendue qu'ils peuvent souhaiter.

Il nous reste quelques médailles de Septimius Géta. On en distingue sur-tout deux qui sont rapportées par Mezzabarbe. Cet Antiquaire n'explique pas la figure, qui est au revers, parce qu'elle est sans la légende ordinaire. Dans la première médaille Septimius Géta n'est que César, dans l'autre il est Auguste, Consul pour la deuxième fois & dans la seconde année de sa puissance Tribunicienne. Elles furent frappées dans le tems que Sévère étoit en Angleterre dans les années 962 & 963 de la fondation de Rome, qui répondent au second consular de Septimius Géta; lorsqu'après avoir soumis les Calédoniens, il partagea la gloire de cette conquête avec ce jeune Prince, en joignant au titre d'Auguste les surnoms de *Pius* & de *Britannicus*.

GÉTA. *Voyez* Geada.

GETÉ, *Gete*, país de Tartarie dans la grande Bucharie, sur la rivière d'Amu. Tamerlan le ravagea plusieurs fois.

Le traducteur François de l'histoire de ce conquérant, dit : « Geté, royaume qui a pour » limites orientales le Tur- » questan, pour méridionales » le fleuve de Sihon, pour occidentales le Capchac, pour » septentrionales une autre partie du Turkestan. Il étoit, » poursuit-il, le partage de » Zagataï-Kan, fils de Genghiz-Kan. » Cet Auteur dit aussi le país des Getes, en parlant du même país. On sçait d'ailleurs, que la grande Bucharie & la Chorasme étoient des États de Zagataï, & que les país de sa domination quitterent leurs anciens noms, pour prendre celui de leur Prince; de sorte que l'on a dit depuis le país de Zagataï, pour signifier la Transoxane.

M. de l'Isle, dans la carte qu'il a dressée de l'Asie pour le moyen âge, met le país des Getes, ou le Geté plus au nord, entre le Capchac au couchant, la Valachie au nord, le mont Imaüs, ou Gebel-Caf à l'orient, & le Turkestan au midi; car, selon quelques-uns, il y avoit une Bulgarie, une Hongrie & une Valachie en Asie au-delà du Wolga; & comme les Huns & Bulgares, aussi bien que les Valaques, sont originaires des Scythes qui sont venus s'établir aux environs du Danube, & que les Getes, nommés dans les Anciens, demouroient dans le voisinage de ce fleuve, on n'a point de peine à croire que le Geté

Asiatique est l'ancienne patrie des Gètes dont les Romains ont parlé. Voyez l'article suivant.

GETES, *Getae*, *Gérai*, (a) peuples de la Scythie ou de la Tartarie, qui tiroient leur origine des Yeuchi & des Kaotch, peuples Tartares. Ils habitèrent long-tems à l'occident de l'Yrtich & des monts Altai, passèrent ensuite dans la grande Bucharie, s'établirent au midi du fleuve Amu, étendirent leur domination dans le Maouarennehar, & fondèrent un empire, sous le nom de *royaume de Him*.

Les Huns les attaquèrent & les battirent, l'an 162 avant Jésus-Christ. Après cette défaite, les Gètes se divisèrent en deux bandes. Une partie se retira dans les montagnes qui sont au nord du Tibet, où elle s'établit & se fortifia au point qu'elle rentra par la suite dans la grande Bucharie, & y fit des conquêtes, & y devint si puissante, que Tamerlan eut beaucoup de peine à la soumettre. L'autre bande remonta vers le nord-ouest, sur les bords de la rivière d'Yli, passa dans le Charisme, attaqua souvent les Parthes, & pénétra dans le Chorassan. Elle remonta ensuite les bords occidentaux de la mer

Caspienne, s'approcha du Pont-Euxin, passa les Palus-Méotide, traversa la petite Tartarie, & s'établit sur le Danube.

Les Gètes adoroient *Fo* ou *Boudha*, que plusieurs Écrivains croient être le même que *Wodan*; il paroît même que ce furent eux qui établirent dans le Nord le culte de cette divinité.

Les Gètes étoient déjà établis sur le Danube, dans le pays que nous appellons la Walachie, lorsqu'Auguste exila Ovide à Tomes, sur le Pont-Euxin. Ce Poète commence ainsi sa première Élégie de *Ponto* :

*Naso Tomitana jam non novus
incola terra,*

*Hoc tibi de Getico lictore misti
opus.*

Il fait d'étranges descriptions du naturel de ces peuples; & si nous l'en croyons il n'y avoit ni arbres ni feuillages pour se mettre à couvert.

*Addē loci faciem nec fronde nec
arbore telli,*

*Et quod iners hiemi continua-
tur hiems.*

Un hiver étoit à peine passé qu'un autre recommençoit; quoique le lieu, où il étoit re-

(a) Ovid. de Pont. Eleg. 1. v. 1, 2. Eleg. 2. v. 25, 26. Trist. 1. II. Eleg. 1. v. 191. & seq. L. III. Eleg. 10. v. 5. & seq. L. IV. Eleg. 1. v. 69. & seq. Strab. p. 294. & seq. Pomp. Mel. pag. 100. Plin. T. 1. pag. 203, 216. Herod. L. IV. c. 93. & seq. Just. L. XXV. c. 1. L. XXXII. c. 3. Horat. L. IV. Ode

14. v. 22. Appian. p. 758. Thucyd. p. 185. Lucian. T. II. p. 287. Hist. Génér. des Huns par M. de Guignes. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 29. Tom. V. 167. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. II. p. 282. T. XIX. p. 584, 585.

kégué, soit à peu près sous le
parallele de Bordeaux, il le
dépeint comme s'il étoit dans
le climat de la Norwege ou de
la Laponie.

*Nix jacet; & jactam nec sol plu-
viave resolvunt;*

*Indurat Boreas perpetuamque
facit.*

*Ergo ubi dilicuit nondum prior,
altera venit;*

*Et solet in multis bima manere
locis.*

*Tantaque commoti vis est Aquilo-
nis, ut altas*

*Æquet humo turres, testaque
rapta ferat.*

*Pellibus & fuitis arcent mala fri-
gora braccis,*

*Oraque de toto corpore sola
patent.*

*Sape sonant moti glacie pendente
capilli,*

*Et nitet indulto candida barba
gelu.*

*Nudaque consistunt formam ser-
vantia testæ*

*Vina; nec hausta meri, sed data
frusta bibunt.*

Ces glaces perpétuelles ne
conviennent guère au climat.
Ces vents qui renversent les
roits; la nécessité de s'habiller
chaudement durant l'hiver pour
se garantir du froid, sont des
choses communes à plusieurs cli-
mats; ces vins gélés qui ne se
buvoient que par morceaux,
& qui conservoient la forme

du vase où ils avoient été, ne
sont pas des choses impossibles
dans un rude hiver; mais, Ovi-
de s'ennuyoit dans ce pays-là,
& chargeoit ses descriptions,
de tout ce qu'il jugeoit le plus
capable d'exciter la pitié.

Quoiqu'Auguste fût maître
des places de ce pays, ces Ge-
tes, les Bessi leurs voisins, &
les autres Scythes, n'étoient pas
soumis aux Romains; & ils leur
donnoient souvent des allarmes.
C'étoit même une des grandes
peines d'Ovide, qui avoit tou-
jours évité de se trouver dans
les armées, & n'avoit manié
des armes, que pour badiner;
il étoit obligé de s'armer pour
repousser ces barbares qui en-
levoient jusqu'aux portes de la
ville ceux qu'ils pouvoient fai-
re prisonniers.

*Vivere quàm miserum est inter Bes-
sosque Getasque*

*Illum qui populi semper in ore
fuit!*

*Quàm miserum portâ vitam mu-
roque tueri,*

*Vixque sui tutum viribus esse
loci!*

*Aspera militiæ juvenis certamina
fugi,*

*Nec nisi lusura movimus arma
manu.*

*Nunc senior gladioque latus sciu-
toque sinistram,*

*Canitiem galeæ subjiçioque
meam.*

*Nam dedit à specula custos ubi
signa tumultus,*

Induimus trepida protinus arma manu, &c.

Durant l'été, ces Getes & les autres Scythes étoient toujours au-delà du Danube.

Jaryges & Colchi, Metereaque turba, Getaque

Danubii mediis vix prohibentur aquis.

Ils ne laissoient pas de le passer quelquefois; mais, l'hiver ils le traversoient à la faveur des glaces.

Sauromata cingunt fera gens, Bessique, Getaque,

Quam non ingenio nomina digna meo!

Dum tamen aura tepet, medio descendimur Istro;

Ille suis liquidus bella repellit aquis.

At cum tristis hiems squallentia protulit ora,

Terraque marmoreo candida facta gelu,

Dum patet & Boreas & nix injecta sub Arcto,

Tum liquet has gentes axe tremente premi.

On voit par ces passages, que les Getes n'étoient pas encore alors établis en-deçà du Danube, & qu'ils n'arrivoient dans la basse Mœsie, que par des courses qu'ils faisoient sur les terres des Romains; car, l'empire Romain ne faisoit en ce tems-là que d'arriver jusqu'au Danube. Ovide dit positive-

ment qu'il étoit à l'extrémité de l'empire; qu'au-delà il n'y avoit que des glaces & des ennemis.

Haftenus Euxini pars est Romana sinistri;

Proxima Basternæ Sauromataque tenent.

Hæc est Ausonio sub jure novissima, vixque

Hæret in imperii margine terra tui.

Il paroît que les Getes passeroient le Danube sous l'empire de Claude. Pomponius Méla, contemporain de ce Prince, après avoir parlé du mont Hæmus & des Thraces, dit qu'ils étoient différens de noms & de mœurs; que quelques-uns étoient sauvages, & comptoient leur vie pour rien, particulièrement les Getes. Pline, parlant aussi du mont Hæmus, poursuit de la sorte: « A l'autre côté de cette montagne, » & en descendant vers le Danube, demeurent les Mœsiens, les Getes, les Aorses, » &c. » Il dit ailleurs que les Getes étoient nommés Daces par les Romains. Voilà donc bien nettement les Daces & les Getes déclarés un même peuple. Spartien, dans la vie de Caracalla, rapporte un bon mot d'Helvius Pertinax, à l'égard de ce Prince, meurtrier de Géta. Cet empereur avoit pris des surnoms formés des peuples qu'il prétendoit avoir vaincus. Il se faisoit nommer Ger-

manicus, *Parthicus*, *Arabicus*, *Alemannicus*. Helvius Pertinax, en lui reprochant son fratricide, vouloit qu'on ajoûtât à ses titres, celui de *Geticus*. Sur quoi Spartien observe, que les Goths étoient appelés Getes; *quodd Gothi Getæ dicerentur*. Il y a lieu de croire que cet Historien se trompe, & que les Goths étoient des peuples de la Germanie septentrionale; au lieu que les Getes étoient venus de la Scythie Asiatique. La ressemblance de quelques lettres en ces deux noms, a été un prétexte de la faute qu'on a faite en les confondant.

Ptolémée n'est pas tombé dans la même erreur. Il ne place point les Getes dans la basse Mysie ou Mœsie, aussi n'y étoient-ils plus. Ils étoient remontés plus loin de l'embouchure du Danube. Il est vrai que le nom de *Getes* ne se trouve point dans son livre; mais, il décrit exactement la Dacie; & comme nous avons vu dans Plin que les Getes étoient nommés Daces par les Romains, Ptolémée nous a laissé les détails du païs que ce peuple occupoit de son tems.

Il paroît, selon Hérodote, qu'ils avoient autrefois passé le Danube. « Les Getes, dit-il, » les plus braves & les plus » justes d'entre les Thraces. » Du tems de Seuthès, roi de Thrace, ils pénétrèrent jusques dans la Grece, & mirent plusieurs villes à contribution, selon Thucydide. Mais, ce n'é-

toient vraisemblablement que des incursions qui n'avoient pas été suivies d'un établissement fixe. Strabon, qui a vécu partie sous Auguste, & partie sous Tibere, range les Getes, comme faisant partie des Thraces; aussi s'étoient-ils fixés en-deçà du Danube, dans le tems qu'il s'écoula entre celui d'Ovide, & celui de ce Géographe qui écrivoit vers l'an 18 de Tibere.

Il est certain que Strabon est le seul des Anciens, qui ait bien marqué les divisions des Getes, & qui nous apprenne les détails de cette nation. Voici en substance ce qu'il en dit :
 « Alexandre le Grand fit une » campagne contre les Thraces » d'au-delà du mont Hæmus, » & se jeta sur les Triballiens, » dont il sçavoit que le païs » s'étendoit jusqu'au Danube » & jusqu'à l'isle Peucé, qui » est dans ce fleuve. Il sçavoit » de plus, que l'autre bord » du fleuve étoit occupé par » les Getes. Il ne laissa pas, » dit-on, de s'avancer jusques- » là. Il ne put passer dans l'isle, » faute de vaisseaux.... Car » Syrmus, roi des Triballiens, » s'y étoit réfugié, & rendit » inutiles les efforts qu'il faisoit pour y aborder; mais, » Alexandre passa au païs des » Getes, avec moins de difficulté, prit leur ville, & s'en » retourna au plutôt, ayant reçu des présens de Syrmus & de ces peuples. Dromichæres, roi des Getes, & contemporain

» temporein des rois succes-
 » seurs d'Alexandre, ayant fait
 » Lyfimachus prisonnier, se
 » contēna de lui faire remar-
 » quer la pauvreté de sa
 » nation, l'exhorta à se con-
 » tenter de sa fortune, l'aver-
 » tit de ne se point attirer de
 » tels eunemis sur les bras,
 » mais de rechercher plutôt
 » leur amitié; & après l'avoir
 » bien traité, il le renvoya. »
 Sont-ce-là des barbares, tels
 qu'Ovide les dépeint?

Strabon, après une digression
 sur les Scythes, revient ainsi
 aux Gètes : « De notre tems,
 » dit-il, *Ælius Catus* fit passet
 » dans la Thrace cinq mille
 » hommes d'entre les Gètes,
 » qui demouroient dans le païs
 » de de-là le Danube; c'est,
 » poursuit-il, un peuple qui a
 » le même langage que les Thrā-
 » ces. Ils y demeurent encore
 » à présent, & sont appelés
 » *Myfens*.... Bœrébiste, Gète de
 » nation, ayant accepté le com-
 » mandement sur tout ce peu-
 » ple, répara les grandes per-
 » tes qu'il avoit faites, l'ac-
 » coûtuma si bien au travail,
 » à la sobriété & à la dili-
 » gence, qu'en peu de tems il
 » se forma un grand royaume,
 » soumit une partie des nations
 » voisines, inspira la terreur
 » aux Romains, passa hardi-
 » ment le Danube, ravagea la
 » Thrace jusqu'à la Macédoi-
 » ne & à l'Illyrie, & détruisit

» les Boyens que commandoit
 » Critasire, & les Taurisques...
 » Ce Bœrébiste fut tué dans une
 » sédition, avant que les Ro-
 » mains envoyassent des trou-
 » pes contre lui. Ses succes-
 » seurs partagerent le royaume
 » en plusieurs parties; &
 » lorsque César Auguste fit
 » marcher des troupes contre
 » eux, ils étoient divisés par
 » quarante ou cinquante mille.
 » Les uns sont appelés Daces,
 » & les autres Gètes. Les Ge-
 » tes sont vers le Pont-Euxin
 » à l'orient. Les Daces, au
 » contraire, sont plus du côté
 » de la Germanie & des four-
 » ces du Danube. »

Strabon dit ensuite, qu'il
 croit que les Daces ont été en-
 ciennement les Daves; & il se
 fonde sur ce que le nom de
Dave & de *Géta* étoient com-
 munément des noms d'esclaves
 chez les Athéniens qui don-
 noient aux leurs le nom de leur
 païs. « Au reste, poursuit Stra-
 » bon, cette nation, portée par
 » Bœrébiste à un si haut degré
 » de puissance, est extrême-
 » ment déchue, tant par leurs
 » divisions que par les armes
 » des Romains. Elle peut néan-
 » moins mettre encore quaran-
 » te mille hommes sur pied. »

Horace fait des Scythes en
 général, & des Gètes nommément
 un éloge qui leur fait beau-
 coup d'honneur.

GETH, *Geth*, *Γέθη*, (a) ville de

(a) Numer. c. 33. v. 28. Reg. L. I. c. 1. L. II. c. 8. v. 1. c. 15. v. 18, 19. c. 18.
 6. v. 17. c. 7. v. 14. c. 17. v. 4, 23, 32. v. 2. c. 21. v. 20, 22. Paral. L. I. c. 7.

la Palestine, située sur une montagne, près de la mer de Syrie, à quatre lieues de Joppé, du côté du midi, selon quelques Géographes modernes.

Cette ville, qui est devenue célèbre, étoit une des cinq Satrapies des Philistins. Elle avoit donné la naissance à Goliath. David en fit la conquête au commencement de son règne sur tout Israël; & cette ville demeura soumise aux Rois ses successeurs, jusqu'à la décadence ou affoiblissement du royaume de Juda. Roboam la rebâtit, ou la fortifia. Le roi Ozias la reconquit; & Ezéchias la réduisit encore une fois sous le joug.

Josèphe l'attribue à la tribu de Dan; mais, Josué ne la marque pas dans la distribution des villes qu'il donna aux tribus d'Israël. Nous croyons que Methca, marquée dans Moïse, est la même que Méteg, marquée au second livre des Rois; & qu'il faut traduire : David prit *Méteg & sa mere*, au lieu de : *Il prit le frein du tribut*; ce qui est expliqué dans les Paralipomenes par : *Il prit Geth & ses filles*. Geth étoit la mere, Méteg la fille. Selon cette hypothèse, la ville de Geth des Philistins, mere des Géans, devoit être assez avancée dans l'Arabie Pétrée, & vers l'Égypte; ce qui est aussi confirmé par ce qui est dit dans

les Paralipomenes, que les fils d'Ephraïm, étant encore en Égypte, attaquèrent la ville de Geth, & y furent taillés en pièces.

Saint Jérôme dit qu'il y avoit un gros bourg nommé Geth, sur le chemin d'Eleuthéropolis à Gaza; & Eusebe parle d'un autre lieu de même nom, à cinq milles d'Eleuthéropolis, sur le chemin de Lidda, & par conséquent différent de celui dont parle Saint Jérôme. Le même Eusebe met encore un lieu nommé Geth, ou Gettha, entre Jamnia & Antipatris. Aussi Saint Jérôme, en parlant de Geth-Opher, patrie du prophète Jonas, dit qu'on la nomme Geth-Opher, ou Geth du canton d'Opher, pour la distinguer des autres Geth, que l'on montroit de son tems aux environs d'Eleuthéropolis & de Diospolis.

Geth étoit la plus méridionale des villes des Philistins, comme Accaron étoit la plus septentrionale; en sorte qu'Accaron & Geth sont mises comme les deux termes de la terre des Philistins. Geth étoit voisine de Maréfa; ce qui revient assez à Saint Jérôme, qui met Geth sur le chemin d'Eleuthéropolis à Gaza. Eleuthéropolis est au voisinage de Maréfa ou Morasthi; & avant Eusebe & Saint Jérôme, Eleuthéropolis n'est guère connue dans la Géographie. Geth étoit puissant

v. 21. c. 18. v. 1. L. II. c. 26. v. 6. Amos. c. 6. v. 2. Michx. c. 1. v. 10, 14. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 142, 319,

324, 325. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Toin. III. p. 24, 31.

te sous les prophètes Amos & Michée, & indépendante des rois de Juda. Mais, comme nous l'avons déjà remarqué, elle fut prise par Ozias roi de Juda, sous le prophète Amos; & ensuite par Ezéchias, sous le prophète Michée.

Gethaïm marquée 2 Reg. IV 3. & 2. Esdr. XI 33, est sans doute la même que Geth.

David avoit une compagnie de gardes Géthéennes, dont Ethaï étoit le capitaine.

Geth ou Gath signifie un pressoir. Ainsi il n'est pas étonnant qu'on trouve dans la Palestine plus d'un lieu du nom de Geth.

GÉTHÉE, *Gethets*, Γεθιεύς, (a) nom d'un chien de chasse, selon Xénophon. Ce mot signifie le joyeux.

GÉTHÉENS, *Gethai*, Γεθαῖοι, c'étoient les habitans de Geth. Voyez Geth.

GÉTHER, *Gethet*, Γαρίθ, (b) étoit le troisième fils d'Aram fils de Sem.

GETH-HÉPHER, *Geth-Hepher*, (c) ville de Galilée, étoit la patrie du prophète Jonas. Elle est appelée au quatrième livre des Rois, Geth qui est dans Opher, *Geth quæ est in Opher*. Josué attribue cette ville à la tribu de Zabulon, & Saint Jérôme dans sa préface sur Jonas, dit qu'elle étoit à

deux milles de Séphoris autrement Diocésarée.

GETHREMMON, *Gethremmon*, Γεθρεμμών. (d) ville de Palestine dans la tribu de Dan. Saint Jérôme la met à dix milles de Diospolis, sur le chemin d'Eleuthéropolis. Elle fut donnée aux Lévites de la famille de Caath.

GETHREMMON, *Gethremmon*, Γεθαβ (e) autre ville de Palestine dans la demi tribu de Manassé, en-deçà du Jourdain, fut donnée pour demeure aux Lévites de la famille de Caath.

GETHREMMON, *Gethremmon*, Γεθρεμμών, (f) autre ville de Palestine dans la tribu d'Ephraïm, fut aussi donnée aux Caathites.

GETHSEMANI, *Gethsemani*, Γεθσημανι. (g) village de Palestine dans la montagne des Oliviers. Ce nom signifie le pressoir de l'huile; ce qui marque que l'on y faisoit de l'huile avec les olives que la montagne fournissoit. C'étoit le lieu où Jésus-Christ prioit quelquefois pendant la nuit; c'est dans un jardin de ce village qu'il fit sa prière, qu'il sua sang & eau, & qu'il fut arrêté.

Le P. Michel Nau, qui a examiné les saints lieux, avec une extrême attention, parle ainsi de ce pais: « Le jardin

(a) Xenoph. p. 987.

(b) Genes. c. 10. v. 23.

(c) Josu. c. 19. v. 13. Reg. L. IV. c. 24 v. 25.

(d) Josu. c. 19. v. 45.

(e) Josu. c. 21. v. 25.

(f) Paral. L. I. c. 6. v. 69.

(g) Matth. c. 26. v. 36. & seq.

» des Oliviers étoit vraisem-
 » blablement un grand verger
 » plein d'oliviers, sous lesquels
 » on alloit librement se pro-
 » mener & se reposer ; il reste
 » huit arbres du nombre, à ce
 » qu'on dit, de ceux qui étoient
 » là du tems du Sauveur. Leur
 » antiquité les rend exempts
 » du tribut que l'on prend de-
 » puis plusieurs siècles en ce
 » pais sur chaque pied d'ar-
 » bre. Les Peres de la Terre
 » Sainte ont acheté le champ
 » où ils sont, & ils les gardent
 » comme un grand trésor. Ils
 » ne perdent rien des olives
 » qu'ils en recueillent ; ils en
 » tirent une huile de bénédic-
 » tion, qu'ils distribuent aux
 » personnes de qualité, qui
 » contribuent par leurs aumô-
 » nes à la conservation des saints
 » lieux. Les noyaux, qui en
 » restent, servent à faire des
 » chapelets qui sont extrême-
 » ment recherchés des Catho-
 » liques. Il est défendu, sous
 » peine d'excommunication,
 » de couper des branches de
 » ces oliviers, & d'en rien
 » prendre. On accorda à M.
 » le Marquis de Nointel, am-
 » bassadeur de France, par une
 » faveur très-particulière, la
 » permission d'en faire couper
 » une branche. Pour retenir
 » les Chrétiens des nations sé-
 » parées de la communion de
 » Rome, qui n'appréhendent
 » pas ces censures, les peres
 » y entretiennent un Mahomé-
 » tant pour fermier, qui sçait
 » faire payer si cher ce qu'on

» en dérobe, que personne
 » n'ose s'y risquer.
 » Les Evangélistes racontent
 » que lorsque le fils de Dieu
 » étoit à Jérusalem, il passoit
 » la plus grande partie du jour
 » dans le temple, s'employant
 » à l'instruction des Juifs, &
 » que la nuit il l'alloit passer
 » en prieres à la montagne des
 » Oliviers ; c'étoit dans le jar-
 » din dont on vient de parler.
 » Saint Jean dit bien expref-
 » sément, que Judas y amena
 » les soldats, parce qu'il sça-
 » voit le lieu, Jesus s'y étant
 » souvent rendu avec ses disci-
 » ples ; il leur répétoit, sans
 » doute, les leçons qu'il avoit
 » faites le jour dans la ville.
 » Le jour qu'il fut arrêté, il
 » laissa une partie de ses Apô-
 » tres dans le village de Geth-
 » sémani, qui [selon notre Au-
 » teur,] étoit à deux ou trois
 » cens pas de-là vers le midi,
 » & dans un endroit plus bas.
 » Il y a dans la partie la plus
 » haute de ce jardin une roche
 » un peu élevée, & d'une
 » largeur considérable. Elle est
 » proche d'un grand chemin
 » par où l'on monte aux sé-
 » pulcres des Prophetes. Ce
 » fut-là que notre Seigneur
 » donna ordre aux trois Apô-
 » tres de veiller. On y voit
 » encore une figure grossière
 » de trois corps couchés. »
 L'Auteur laisse indécis, si c'est
 un jeu de la nature & du ha-
 zard, ou si la Providence a vou-
 lu l'y imprimer comme un mo-
 nument de la paresse humaine.

« Il y avoit assez près de-là
 » un chemin souterrain qui
 » conduisoit dans une grotte
 » profonde, éloignée du lieu
 » des Apôtres, d'un bon jet de
 » pierre. Cette grotte, qui a
 » maintenant son entrée près
 » du sépulcre de la Sainte Vier-
 » ge, est longue de trente-
 » huit palmes, & large de
 » vingt-huit; sa figure est irrè-
 » gulière & approchante de la
 » ronde. La voûte est comme
 » celle des carrières, de la pier-
 » re même, & il y a trois gros
 » piliers de même matière, qui
 » la soutiennent. Cette voûte
 » est ouverte par un trou sem-
 » blable à celui des citernes,
 » par où la grotte reçoit un
 » peu de jour, aussi-bien que
 » de la porte qui en est pro-
 » che. Il y a deux autels pra-
 » tiqués dans la roche même;
 » l'un est tourné à l'orient, &
 » l'autre au septentrion. C'est
 » dans l'espace qui est entre
 » deux, que la tradition porte
 » que le Sauveur fit sa prière,
 » & sua du sang. Quelques
 » mots Latins qui sont sur la
 » paroi, semblent l'attester.
 » Voici ce qu'on en peut lire:
 » *Hic Rex Christus sudavit san-*
 » *guinem.*
 » *Sape morabatur dñ C.*
 » *Mi Pater, si vis, transfer ca-*
 » *licem hunc à me.* »

Le P. Nau observe que l'écri-
 ture est effacée, & qu'il n'y a
 que *dñ* avec un titre & un grand
 C; ce qui apparemment veut
 dire *dum clamaret*.

GÉTIE, *Getia*, nom qu'É-
 rienne de Byzance donne au
 pays des Gètes.

GÉTINS, *Getini*. Arrien
 appelle ainsi les Gètes.

GÉTIQUE, *Geticus*, (a)
 surnom donné à Caracalla. Ce
 surnom paroît d'abord se rap-
 porter à quelque avantage rem-
 porté sur les Gètes, auxquels
 réellement Caracalla avoit eu
 affaire; mais, dans le fond, il
 faisoit une allusion maligne au
 meurtre de Géta.

GETTA, *Getta*, (b) ville
 de la Palestine, selon Pline.
 C'est peut-être la même que
 Gitta de Polybe. le P. Har-
 douin dit que ce ne peut-être
 la Gith ou Geth d'Eusebe &
 de Saint Jérôme.

GÉTULES, *Getuli*, (c)
 Γαιτούλοι, peuple d'Afrique, qui
 habitoit la contrée de Gétulie.
 Cette contrée étoit au midi de
 la Mauritanie; & c'est-là en
 effet que Ptolémée place les
 Gétules. Mais, dans la suite,
 ils s'avancèrent dans la Mauri-
 tanie & la Numidie, de sorte
 que leurs limites ne sont pas fa-
 ciles à marquer. Pour les faire
 connoître ces limites, &
 donner en même tems une idée

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. V.
 p. 149.

(b) Plin. Tom. I. p. 163.

(c) Ptolem. L. IV. c. 6. Plin. Tom.
 I. p. 241. & seq. T. II, p. 246. Strab.

p. 131, 829. 835. Sallust. in Jugurth;
 c. 14, 15. Hist. Panf. de Bell. Afric. p.
 770. & seq. Tit. Liv. L. XXIII. c. 18.
 Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell.
 Lett. T. XXIII. p. 18.

de la nation Gétulienne, nous allons rapprocher quelques passages des Anciens.

Pline parlant de la Gétulie, la borne au midi par le Niger; qui, dit-il, sépare l'Afrique de l'Éthiopie. Selon Agathémér, la Gétulie est au-dessous des Mauritanies. Les Géographes disent au-dessous, pour dire au midi, parce qu'ils commencent par le nord. Pline dit de la Gétulie annexée à l'ancienne & plus étendue: « Entre » les peuples de la Tingitanie, » le plus important étoit celui » des Maures, d'où elle a pris » son nom de Mauritanie, & » plusieurs les appelloient *Maurusii*. Ils avoient pour voisins » les Massæsyles, nation qui a » aussi été détruite. Ce sont » maintenant les peuples Gétules; sçavoir, les Banjures & » les Autololes qui sont les plus » puissans de tous. » Ainsi, selon cet Auteur, les Autololes s'avancèrent dans la Mauritanie Tingitane, & le long des côtes de l'Océan. Le même Pline dit au sujet de la navigation de Polybe: « Il nous a » appris que le port de Rutubis est à CCXIII mille pas » de Lixus; de-là on arrive au » promontoire du Soleil, & puis » au port de Ri-sadir, & qu'en » suite on trouve les Gétules » Autololes. » Il dit ailleurs: « On ne connoît pas mieux les » îles de Mauritanie; on sçait » seulement qu'il y en a quelques-unes vis-à-vis des Autololes; que Juba les a trou-

» vées, & qu'il y avoit établi » la teinture que l'on appelle » pourpre de Gétulie. » Selon le même Auteur, le luxe engageoit des hommes à parcourir les écueils de Gétulie, pour y chercher les poissons, dont on tiroit la pourpre & l'écarlate. Dans un autre endroit, il donne le nom de Gétulien au rivage de l'Océan. On ne peut douter que l'ancienne Gétulie, ou la Gétulie méridionale, ne s'étendît jusqu'à l'Océan Atlantique.

Les Gétules ne se contentèrent pas d'envahir la Mauritanie Tingitane; ils occupèrent aussi la Césariense, où étoient les Massæsyles. Pline le dit formellement, lorsqu'en parlant des rayons de miel venimeux, il ajoute qu'il s'en formoit dans la Perside & dans la Gétulie de la Mauritanie Césariense voisine des Massæsyles. Il faut dire la même chose de la Numidie. On le prouve par le surnom de *Semi-Gatulus*, ou Demi-Gétule, qui fut donné à Apulée qui étoit de Madaure. En prolongeant la Numidie, du côté du midi, au-delà des Syrtes, quoiqu'à une juste distance, on y trouve des Gétules. Strabon range ainsi les peuples voisins de la Syrte & de la Cyrénaïque, mais plus dans les terres: « Première- » ment, dit-il, sont les Nasamons, ensuite les Psylles & une » partie des Gétules, puis les » Garamantes. » Voilà une vaste étendue depuis l'Océan jus-

ques-là, en tirant vers l'orient. Ce furent apparemment des Gétules de ces contrées que Marius gratifia, soit en leur donnant des terres meilleures que celles qu'ils avoient auparavant, soit en leur accordant de nouveaux privilèges.

Strabon parle des lieux montagneux de la Gétulie, qui avoient été joints à l'Afrique proconsulaire, & l'étoient encore lorsqu'il écrivoit; or, l'Afrique proconsulaire étoit alors fort avancée au midi.

La partie méridionale de la Gétulie proprement dite, qui tiroit vers le Niger, étoit occupée par les Mélando-Gétules, c'est-à-dire, par les Gétules noirs. Ptolémée les place entre les monts Sagapola & Usargala, de sorte qu'ils avoient le Niger au midi. Cellarius croit qu'auprès d'eux, mais au-delà du Niger, étoient les Gétules, surnommés *Dara*, que Pline met avec les Ethiopiens occidentaux. Voici ses paroles prises dans Polybe: « Ensuite est » le fleuve Salsum au delà du » quel sont les Ethiopiens *Pe-* » *rorfi*, & derrière eux les Pha- » rusii; à ces peuples se joi- » gnent les Gétules *Dara*, qui » habitent l'intérieur du pays. » On peut conclure de-là que ce peuple *Dara* étoit fort éloigné de l'Océan, & que les derniers Gétules méridionaux faisoient partie des *Melano-Getuli*, ou Gétules noirs. Mais, les Banjures Gétules, comme Pline les appelle, & les Autololes, ha-

bitoient le rivage de la Mauritanie. La Gétulie renfermoit, sans doute, de grands peuples comme les Vésunes ou Nélusenes, de qui le même Auteur dit qu'après avoir fait partie des Gétules, ils devinrent une nation indépendante, & qu'ils s'étoient rangés du côté des Ethiopiens.

Ortélius croit que les Gétules n'occupoient pas tout le pays qu'on vient de dire; mais que c'étoit une nation errante, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre; ce qui est conforme à ce que dit Silius Italicus. Ce dernier ajoute qu'ils ne se servoient point de brides, & que leurs chevaux étoient conduits à la baguette.

Hinc mille alipedes turmae, velocior Euris,

Et doctus virga sonipes in castrareuebat.

Claudien dit par la même raison:

Sonipes ignarus habenæ;

Virga regit.

Silius Italicus parle ensuite des Pſylles, des Banjures & des Autololes, qui, comme on a vu, étoient des peuples d'entre les Gétules. Il nomme les premiers Marmarides; mais, il les caractérise assez par leur familiarité avec les serpens.

Les Gétules firent anciennement partie du royaume de Massinissa & de celui de ses successeurs. Auguste joignit leur pays à ceux qu'il donna à Juba en échange.

ge de la Numidie. Lorsque César passa en Afrique, ces peuples, naturellement inquiets & féroces, prirent les armes contre Juba le pere. Une révolte si peu attendue déconcerta les projets qu'il avoit formés. Peut-être que son fils ne se souvint que trop d'une perfidie qui avoit beaucoup contribué aux disgrâces de sa maison. Il est toujours dangereux de vouloir écouter son ressentiment. Les Gétules, que leur nouveau maître apparemment n'avoit point assez ménagés, entrèrent dans les provinces de son obéissance. En vain, Juba fit marcher des troupes pour s'opposer à leurs progrès, ses Généraux furent défaits, & les Romains perdirent beaucoup de monde dans cette action. De si malheureux commencemens pouvoient avoir des suites fâcheuses; Auguste, pour les prévenir, envoya une armée contre les rebelles. Cornélius Cossus, qui la commandoit, eut le bonheur de les battre, & sa victoire lui mérita le surnom de Gétulicus. Dion Cassius place cet événement sous l'an de Jesus-Christ 6.

Les Gétules & les Libyens furent, selon Salluste, les premiers habitans de l'Afrique; peuples sauvages & barbares, se nourrissant de chair crue, & de l'herbe de la terre comme les bêtes. Ils ne connoissoient

ni loix, ni discipline, ni maître. Ils alloient errans, vagabonds, sans autre asyle que celui où la nuit les surprenoit. Tel est le portraict que trace Salluste des Gétules & des Libyens.

Le païs qu'occupoient les Gétules, fait aujourd'hui partie de la Barbarie, & est présentement représenté par le royaume de Maroc.

GÉTULICUS, *Getulicus*, (a) surnom d'un Lentulus, qui fut Consul du tems de Tibere. Il devoit donner sa fille au fils de Séjan, & fut le seul des amis de ce malheureux, qui se soutint après sa mort, l'an de Jesus-Christ 31.

Le surnom de Gétulicus lui venoit apparemment de quelques victoires qu'il ou ses ancêtres avoient remportées sur les Gétules, peuples d'Afrique.

GÉTULIE, *Getulia*, Γαττουλία, contrée d'Afrique, dont les habitans sont connus sous le nom de Gétules. Voyez Gétules.

GÉTULLIUS, *Getullius*, (b) Poète Grec, qui a été inconnu à Vossius.

GÉZEM, *Gezem*, (c) dont les enfans revinrent de Babylone à Jérusalem.

GÉZER, *Gezer*, Γαζυρά, (d) ville des Philistins, que l'on croit être la même que Gazer, Gazara, Gadara. Voyez Gadara.

(a) Tacit. Annal. L. IV. c. 48, 46. L. VI. c. 30.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscrip. &

Bell. Lett. Tom. II. pag. 265.

(c) Esdr. L. II. c. 7. v. 51.

(d) Reg. L. II. c. 5. v. 25.

GÉZERON, *Gezeron*, (a) Γαζερων, la même que la précédente.

GÉZEZ, *Gezez*, Γεζουε. (b) fut le troisième fils que Caleb eut d'Epha sa troisième femme.

GÉZEZ, *Gezez*, (c) neveu du précédent; étoit fils de Haran.

GÉZONITES, *Gezonites*, (d) nom que l'Écriture donne à ceux de la race de Gézez.

G I

GIBLIENS, *Giblii*, ceux de Giblos. *Voyez* Giblos.

GIBLOS, *Giblos*, (e) qu'on croit être la même que Biblos, ville sur la côte de Phénicie. Ceux de Giblos étoient très-célebres par leur habileté à sailler la pierre & le bois, & par leur adresse à construire des vaisseaux. Il y en a qui croient que ceux qui sont nommés *Giblii* dans l'Écriture, étoient habitans de Gabala dans la Phénicie, entre Tortose & Laodicée.

GIDÉROTH, *Gideroth*, Γιδέρωθ. *Voyez* Gédéra.

GIÉZI, *Giézi*, Γιέζι. (f) serviteur d'Elisée; il accompagna presque toujours ce Prophète, & eut beaucoup de part à ce qui lui arriva. Un jour, une femme Sunamite, qui avoit obtenu du ciel un fils, par les prières d'Elisée, vint lui dire que

ce fils étoit mort. Alors, Elisée dit à Giézi : Ceignez vos » reins; prenez mon bâton à » votre main & allez vous-en. » Si vous rencontrez quelqu'un, » ne le saluez point; & si quel- » qu'un vous salue ne lui ré- » pondez point, & mettez mon » bâton sur le visage de l'en- » fant. » Mais, la mere de l'enfant dit à Elisée : « Je vous » jure par le Seigneur & par » votre vie, que je ne vous » quitterai point. » Il parrit donc & la suivit. Cependant, Giézi étoit allé devant eux, & il avoit mis le bâton d'Elisée sur le visage de l'enfant. Mais, ni la parole ni le sentiment ne lui étoient point revenus. Il retourna au-devant de son maître, & lui vint dire que l'enfant n'étoit point ressuscité. Elisée entra ensuite dans la maison, & il trouva l'enfant mort, couché sur son lit. Il fit sa prière au Seigneur, & l'enfant recouvra la vie.

Depuis, comme Naaman s'en retournoit après avoir été guéri de sa lepre, Giézi dit en lui-même : « Mon maître a épar- » gné ce Naaman de Syrie, & » n'a voulu rien prendre. Vi- » ve le Seigneur, je courrai » après lui, & j'en recevrai » quelque chose. » Giézi s'en alla donc après Naaman, & Naaman le voyant courir après lui, descendit promptement de

(a) Maccab. L. I. c. 4. v. 15.

(b) Paral. L. I. c. 2. v. 46.

(c) Paral. L. I. c. 2. v. 46.

(d) Paral. L. I. c. 21. v. 33.

(e) Reg. L. III. c. 5. v. 18. Ezech. c. 27. v. 9.

(f) Reg. L. IV. c. 4. v. 12. & seq. c. 5. v. 20. & seq.

son chariot, vint au-devant de lui, & lui dit : « Tout va-t-il bien ? Fort bien, répondit » Giézi. Mon maître m'a en- » voyé vous dire que deux » jeunes hommes des enfans » des Prophetes lui sont ar- » rivés tout à l'heure de la » montagne d'Ephraïm ; il vous » prie de me donner pour eux » un talent d'argent & deux » habits. Naaman lui dit : il vaut » mieux que je vous donne » deux talens. » Il le contrain- » gnit de les recevoir, mit les deux talens d'argent dans deux sacs qu'il lia, y joignit deux habits, & en chargea deux de ses serviteurs qui porterent le tout devant Giézi. Le soir étant venu, il prit ces présens de leurs mains, les ferra dans sa maison, & renvoya ces gens qui s'en retournerent. Giézi entra ensuite & vint se présenter devant son maître. Elisée lui dit : « d'où venez-vous, » Giézi ? Giézi lui répondit : » Votre serviteur n'a été nulle » part. Mais, Elisée lui répli- » qua : Mon esprit ne vous » étoit-il pas présent, lorsque » cet homme est descendu de » son chariot pour aller au- » devant de vous ? Vous avez » donc reçu maintenant de l'ar- » gent & des habits pour ache- » ter des plans d'oliviers, des » vignes, des bœufs, des bre- » bis, des serviteurs & des ser- » vantes. Mais aussi la lepre de

» Naaman s'attachera à vous à » & à toute votre race pour » jamais. » Et Giézi se retira de devant son maître tout cou- » vert d'une lepre blanche comme la neige.

GIGAMES, *Gigame*, Γίγά-
μας, (a) peuple d'Afrique. Il
confinoit avec les Adyrmachi-
des, & habitoit vers l'Océan,
où il avoit pour voisins les Af-
bystes jusqu'à l'isle d'Aphrodi-
siade, selon Hérodote.

GIGANTOMACHIE, *Gigan-
tomachia*, Γίγαντομαχία. (b)
nom d'un lieu à Athènes. Ce
lieu étoit ainsi appelé, parce
qu'on y avoit peint le combat
des Dieux contre les Géans.
Il y avoit-là une statue de
Bacchus, qui fut un jour enle-
vée par un tourbillon de vent,
& portée dans le théâtre.

GIGANTOMACHIE, *Gi-
gantomachia*, description du
combat des Géans contre les
Dieux fabuleux de l'Antiquité.
Plusieurs Poètes ont fait des
Gigantomachies. La Giganto-
machie de Scarron est un de
ses plus beaux ouvrages.

Ce mot est Grec, il vient de
γίγαντομαχία formé de γίγας,
γίγας, Géant, & de μάχη,
combat, ou μάχομαι je combats.

GIGANTOPHONTIS, (c)
Gigantophontis, surnom de Mi-
nerve. Ce surnom lui avoit été
donné à cause du secours qu'elle
avoit porté à Jupiter contre
les Géans.

(a) Herod. L. IV. c. 169, 170.

(b) Plut. Tom. I. p. 934.

(c) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom.
IV. p. 24.

GIGIS, *Gigis*, Γίγης, (a) femme de chambre de Parysatis mere d'Artaxerxe Mnémon, Ce Prince avoit épousé Statira, que sa mere fit empoisonner. Après la mort de sa femme, Artaxerxe fit une exacte recherche du crime. Tous les domestiques & les officiers de sa mere furent arrêtés & appliqués à la question, Parysatis retint dans son appartement sa femme de chambre; & le Roi eut beau la demander, elle la refusa. Mais, quelque tems après, Gigis ayant prié sa maîtresse de la laisser aller dans sa maison la nuit, le Roi qui en fut averti, plaça sur son chemin des gardes qui l'enleverent, & il la condamna à mort. Voici le supplice auquel la loi des Perses condamnoit les empoisonneurs. Il y avoit une grande pierre fort large sur laquelle on leur faisoit mettre la tête, & avec une autre pierre on frappoit dessus jusqu'à ce que la tête fût toute écrasée, & qu'il n'en restât pas la moindre figure. Gigis fut exécutée de cette façon; ce qui suppose qu'elle avoit eu part à l'empoisonnement de Statira.

GIGONUS, *Gigonus*, (b) Γίγονος, ville de Thrace dans le voisinage de Pallene, selon Étienne de Byzance. Le promontoire, qui étoit entre la Macédoine & la Thrace, auprès de Pallene, étoit appelé

Gigonide; & Artémidore y met une ville du même nom. Étienne de Byzance dit qu'elle tenoit ce nom de Gigon, roi d'Éthiopie, vaincu par Bacchus. Le Scholiaste de Thucydide fait connoître que c'étoit plutôt un château qu'une ville.

Hérodote décrivant la route que fit la flotte de Xerxès, dit : « Après avoir passé la côte de » Pallene, elle arriva au lieu » marqué, & prit des soldats » des villes voisines de Pal- » lene & du golfe Thermaïque, » dont voici les noms : Lipa- » xus, Combréa, Lifes, Gi- » gonus, Campsa, Smila, & » Ænéa, dont le pays s'appel- » le aussi Croisée. »

GIHON, *Gihon*, (c) fontaine située à l'occident de Jérusalem. Ce fut à la fontaine de Gihon que Salomon fut sacré Roi par le grand-Prêtre Sadoc, & par le prophète Nathan. Ezéchias fit conduire le canal supérieur de Gihon dans Jérusalem, afin que les ennemis venant assiéger la ville, ne profitassent pas des eaux de cette fontaine.

GILIGAMBA, *Giligamba*, peuple de Libye, selon Étienne de Byzance, qui cite le quatrième livre d'Hérodote, où ce nom ne se trouve point, mais celui de *Gigamæ*. Voyez Gigames.

GILLON, *Gillo*, (d) certain personnage, dont Juvénal

(a) Plut. Tom. I. p. 1020. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 198.

(b) Herod. L. VII. c. 123.

(c) Reg. L. III. c. 2. v. 33. & seq.

(d) Juvén. Satyr. 1. v. 40.

fait mention dans une de ses Satyres.

GILO, *Gilo*, (a) la même que Gelmon, ou Gélon. Voyez Gelmon.

GIMON, *Gimon*, Γιμων, (b) nom que Josephé donne au Prophète que l'Écriture nomme Jéhu. Voyez Jéhu.

GINDANES, *Gindanes*, (c) Γινδάνες, peuple de Libye. Ils étoient voisins des Lotophages; & leurs femmes se faisoient une gloire d'avoir quantité d'amans, à chacun desquels elles demandoient une sorte de frange qu'elles mettoient à leur robe, pour faire connoître le nombre de leurs conquêtes; car, plus elles en avoient fait, plus elles étoient illustres.

GINDE, *Gindés*, (d) fleuve d'Asie, qui, selon Tacite, séparoit les Dahes des Ariens. Voyez Gynde.

GINEA, *Ginaa*, Γιναια, (e) village situé dans le grand champ, & qui sert de limites entre la Samarie & la Galilée. C'est apparemment le même que Jennim, ou Ginnim, dont parlent les nouveaux Voyageurs, & qu'ils placent sur le chemin de Ptolémaïde à Samarie.

GINETH, *Gineth*, Γινεθ, (f) étoit pere de Thebni, qu'une partie du peuple d'Israël voulut établir Roi.

GINGRAS, ou **GINGRIS**,

Gingras, *Gingris*, nom que les Phéniciens donnoient dans leur langue à Adonis.

Bochart croit que ce mot vient du Phénicien *Girgara*, qui signifioit la même chose qu'Adonis, c'est-à-dire, Seigneur. Les Arabes disent encore *Gargara* dans le même sens.

De ce nom d'Adonis on avoit fait celui de Gingre, ou Gingrine, qui étoit une espèce de flûte, qui avoit un son fort lugubre, & sur laquelle on jouoit les gémissemens sur la mort d'Adonis aux cérémonies qu'on faisoit à son honneur, & dont nous avons parlé au mot Adonies. Voyez l'article suivant.

GINGRINES, *Gingrina*, (g) nom de certaines flûtes qui accompagnoient les pleurs & les gémissemens, que l'on entendoit de tous côtés parmi les cérémonies de la fête d'Adonis. La Gingrine étoit, au rapport de Xénophon, une espèce de flûte dont se servoient les Phéniciens, longue d'une palme, & qui rendoit un son fort lugubre. Festus a cru qu'elle avoit pris ce nom, parce qu'elle imitoit le son des canards, à *gingriendo*; & si cela étoit, l'accompagnement auroit été fort bizarre; mais, Athénée & Pollux se sont plus approchés de la vérité, en disant que ce nom étoit Phénicien, & que c'étoit un de ceux

(a) Josu. c. 15. v. 51. Reg. L. II. c. 15. v. 12.

(b) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 283.

(c) Herod. L. IV. c. 176, 177.

(d) Tacit. Annal. L. XI. c. 10.

(e) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 833.

(f) Reg. L. III. c. 16. v. 21, 22.

(g) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 111, 112.

que ce peuple avoit donnés à Adonis. Ces Auteurs en sont demeurés là ; mais Bochart en a développé l'étymologie , qui a rapport à celui d'Adonis ou de Seigneur donné à cette fausse divinité par tous les peuples qui l'ont connue. Les Phéniciens le nommoient *Adonai*, les Grecs *Κύρις* ou *Κύριος*, &c.

GINNES, (a) sorte de Génies que reconnoissoient les Anciens, au rapport de quelques Auteurs.

GIORAS, *Gioras*, (b) fils de Simon ; ce fut lui, qui, après la bataille de Gabaoon contre Gestiùs, qui commandoit les troupes Romaines donna sur leur arrière-garde, en tua plusieurs, & prit grand nombre de chariots chargés de bagage, qu'il mena dans Jérusalem.

GIORAS, *Gioras*, (c) différent du précédent, fut pere de Simon, l'un des factieux d'entre les Juifs.

GIR, *Gir*. (d) Ptolémée, qui nomme ainsi un fleuve de la Libye intérieure, dit qu'il s'étend depuis la vallée des Garamantes jusqu'au mont Usurgala, & qu'après cela il s'abîme dans la terre, & produit un autre fleuve ; il semble que ce nouveau fleuve soit le Niger dont il parle ensuite. Le Gir de cet Auteur est le Niger d'aujourd'hui ; & le Niger dont il parle,

est le même fleuve dans sa partie occidentale, qui porte le nom de Sénégal.

A comparer les cartes dressées sur Ptolémée, & le cours du fleuve Ghir dans quelques cartes modernes, on seroit tenté de croire que c'est le même fleuve ; mais, la latitude qu'il donne au Niger, sçavoir, 16, 17, ou 18 degrés tout au plus, ne peut convenir au Ghir, qui vient tomber dans un lac situé au Nord du 26.^e degré. D'ailleurs, le Niger est connu par les ouvrages des autres Géographes anciens.

GIRGIRIS, *Girgiris*, (e) montagnes de la Libye intérieure, selon Ptolémée. C'est la même que le mont de Gyr, de Plin. Il dit qu'au tableau porté dans le triomphe de Cornélius Balbus, on voit marqué que cette montagne produisoit des pierres précieuses.

GISCHALA, *Gischala*, (f) *Γίσχάλα*, ville de Palestine dans la Galilée. Elle fut la dernière de cette province qui tint contre les Romains. Elle n'étoit originairement qu'une bourgade. Dans les commencemens, Jean fils de Lévi, connu aussi sous le nom de Jean de Gischala, voyant que quelques-uns de ses concitoyens étoient résolus de secouer le joug des Romains ; employa toute son adresse pour les

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 208.

(b) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 819.

(c) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 829.

(d) Ptolem. L. IV. c. 6.

(e) Ptolem. L. IV. c. 6. Plin. T. I. p.

250.

(f) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 828, 828. & seq. de Vit. Sua. p. 1001. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 394, 409. & suiv.

retenir dans l'obéissance. Mais, il y travailla inutilement; & les Gadaréniens, les Gabaréniens & les Tyriens, qui étoient près de Gischala, s'étant joints ensemble, attaquèrent la place, la prirent de force, & la ruinèrent entièrement. Jean, irrité de cette action, rassembla tout ce qu'il put de troupes, marcha contre eux, les défit, rebâtit la ville, & la fit environner de murailles. Mais, il changea bien de dispositions depuis à l'égard des Romains. Cependant, une partie de ceux qui étoient dans la ville désiroient la paix, parce que la plupart étoient laboureurs, & que tout leur bien consistoit en ce qu'ils pouvoient tirer de leur travail. Il y en avoit d'autres en assez grand nombre, & même de naturels habitans, qui s'étoient corrompus par leur commerce avec ceux qui ne vivoient que de brigandages, & Jean les poussa à la révolte, en quoi il ne réussit que trop bien.

C'étoit une grande témérité, car leurs forces ne répondoient nullement à leur audace; & Tite que Vespasien fit marcher contre cette place avec mille chevaux, pouvoit aisément l'emporter d'emblée. Mais, plaignant le sort des innocens qui se trouveroient enveloppés avec les coupables, ce généreux vainqueur s'approcha des murs, & voulut tâcher de guérir par ses représentations salutaires un aveugle entêtement. » Surquoi vous fondez-

» vous, disoit-il, à ceux qui » bordoient les murailles, pour » attendre seuls l'effort des armées Romaines, après la prise » de toutes les autres villes de » la Galilée? N'avez-vous pas » d'assez fortes leçons dans les » exemples contraires de vos » compatriotes, dont les uns se » sont attiré les plus affreux » désastres par une résistance » opiniâtre, les autres, qui se » sont fiés à notre clémence, » jouissent de leurs biens & de » leur fortune sous notre protection? Je vous fais les mêmes offres, sans vouloir tirer » vengeance de votre fierté, » jusqu'ici intraitable. L'espérance de conserver sa liberté » mérite grace, mais non l'obstination à tenter l'impossible. »

Ces discours ne furent entendus que par des cœurs endurcis; car, Jean avoit pris soin d'écarter des murailles & des portes tous les habitans, & ses satellites seuls occupoient les remparts. Il sentoit néanmoins combien le parti de la résistance étoit insensé & impraticable, & il entreprit de tromper Tite par une supercherie. Il répondit qu'il acceptoit ses offres avec reconnaissance, & qu'il amèneroit à la soumission les plus mutins par persuasion ou par contrainte. Mais, il demanda un jour de délai, parce que le sabbat, qu'ils célébroient actuellement, ne permettoit pas plus aux Juifs de conclure un traité, que de manier les armes.

Le dessein de Jean étoit de profiter de cet intervalle pour s'enfuir. Mais, ce qui le fit réussir, dit Jofephe, c'est que Dieu vouloit sauver Jean pour la punition & pour le malheur de Jérusalem. Telle est, ajoute cet Historien, la véritable cause de la facilité avec laquelle Tite, non seulement donna créance aux discours de ce fourbe, mais s'éloigna à quelque distance de Gischala, pour s'approcher de Cydœssa, bourgade de la dépendance des Tyriens, dont les habitans étoient de perpétuels ennemis de la Galilée. Jean eut donc toute liberté de s'enfuir pendant la nuit. Il emmena avec lui non seulement des hommes armés, mais des familles entières, des femmes, des enfans. Une telle compagnie ne pouvoit pas faire grande diligence. Aussi après quelques stades, Jean prit les devans, malgré les cris & les pleurs des foibles, qu'il abandonnoit.

Le jour venu, Tite se présenta devant les murs pour l'exécution du traité. Le peuple lui ouvrit les portes avec mille acclamations de joie, & en lui rendant grâces de l'avoir délivré de son tyran, dont on lui apprit la suite. Tite fut piqué de s'être laissé surprendre, & il envoya à la poursuite des fuyards, une partie de la cavalerie qui l'accompagnait. Jean avoit trop d'avance, pour pouvoir être atteint, & il arriva à Jérusalem. La troupe impuis-

sante, qui n'avoit pu le suivre, devint la proie des Romains. Ils entuerent six mille, & ramenèrent plus de trois mille femmes & enfans.

Tite ordonna à ses soldats de faire une breche à la muraille, voulant entrer comme dans une ville prise. Du reste, il montra une clémence parfaite, & quoiqu'il fût resté dans la ville un assez grand nombre de partisans de la rébellion, il aimait mieux pardonner à tous les habitans indistinctement, que de présenter matière à des délations, où la haine & la prévention pourroient avoir souvent plus de part que la raison & la justice. Mais, il eut soin de laisser dans Gischala une garnison, qui pût tenir en respect ceux qui seroient tentés de remuer.

M. Reland dit que c'est la même dont il est parlé dans les livres des Juifs sous le nom de Gusch-Chaleb, & qui est placée entre Morom & Capharanan.

Saint Jérôme assure qu'il a appris par une tradition fauleuse, que Saint Paul étoit originaire de la ville de Gischala; que ses parens avoient leur demeure dans cette ville; mais, que durant les troubles de la province, lorsque les Romains y faisoient la guerre, ils avoient été obligés de se retirer à Tarse en Cilicie. Il dit dans un autre endroit, que Saint Paul étoit de la tribu de Benjamin, & de la ville de Gischala; mais qu'après la prise de cette ville par les Romains, il avoit été obli-

gé de se retirer avec ses parens à Tarfe en Cilicie. Rien n'est plus mal assorti que cette fable, puisque la guerre des Romains contre les Juifs, n'a commencé qu'après la mort de Saint Paul. Cet Apôtre mourut l'an de Jesus-Christ 66, & la guerre contre les Juifs ne commença que l'an 67 ou 68.

GISCON, *Gisco*, Γέρων. (a) général Carthaginois, étoit fils d'Amilcar, qui fut tué en Sicile par les ennemis, quelques quatre-vingts ans avant J. C. Selon la coutume injuste que les Carthaginois avoient d'imputer aux Généraux les mauvais succès de la guerre, & de leur en faire porter la peine, Giskon fut puni du malheur de son pere, & envoyé en exil. Il passa le reste de sa vie à Sélinonte, ville de Sicile.

GISCON, *Gisco*, Γέρων. (b) autre général Carthaginois, fils d'Imilcon, ou, selon d'autres, d'Hannon. Ce Général, après avoir fait la guerre en Afrique avec beaucoup de bonheur, fut banni par ses concitoyens, qui étant jaloux de sa gloire, l'accuserent d'avoir injustement fait mourir son frere, sous prétexte d'avoir aspiré à la tyrannie. Il fut ensuite rappelé dans sa patrie; & ses ennemis ayant été livrés à sa discrétion par ordre du Sénat de Carthage, il se contenta de les faire prosterner par terre, & de leur presser le cou

sous l'un de ses pieds, voulant marquer par cette action, que la plus belle vengeance est d'abattre ses ennemis & de leur pardonner.

Peu de tems après, il fut nommé général d'une armée destinée pour la Sicile, & fit envoyer dans cette isle des ambassadeurs qui conclurent la paix avec Timoléon, général des Corinthiens, à condition que toutes les villes fondées par des colonies Grecques seroient entièrement libres. C'est, selon Diodore de Sicile, la quatrième année de la 117.^e Olympiade, & l'an 309 avant Jesus-Christ.

GISCON, *Gisco*, Γέρων. (c) autre général Carthaginois, vivoit durant la première guerre punique. Aussitôt après que cette guerre eut été finie vers l'an 241 avant Jesus-Christ, Amilcar surnommé Barca ayant conduit dans Lilybée les troupes qui étoient à Eryx, déposa le commandement, & laissa à Giskon, gouverneur de la place, le soin de faire passer les troupes en Afrique. Celui-ci, comme s'il eût prévu ce qui devoit arriver, ne les fit pas partir toutes ensemble, mais les envoya par petits corps & par bandes, afin que les premiers venus étant payés de ce qui leur étoit dû pour leur solde, on pût les renvoyer chez eux avant l'arrivée des autres. Cette conduite marquoit beaucoup de

(a) Just. L. XIX. c. 2. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 139, 140.

(b) Diod. Sicil. p. 552. Plut. T. I. p.

251. Just. L. XXII. c. 7, 8.

(c) Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 186. & suiv.

sageffe ;

sageſſe ; mais , à Carthage on n'en fit pas tant paroître. Comme l'État étoit épuisé par les dépenses d'une longue guerre , & par la ſomme de près de trois millions qu'il avoit fallu payer comptant aux Romains en ſignant le traité de paix fait avec eux , on ne ſe preſſa pas de payer les troupes à meſure qu'elles arrivoient ; mais , on crut devoir attendre les autres , dans l'eſpérance d'obtenir d'elles , lorsqu'elles ſeroient toutes enſemble , une remiſe d'une partie de la paie qui leur étoit due ; & ce fut-là l'origine d'une guerre que les Carthaginois eurent à ſoutenir contre les ſoldats mercénaires qu'ils avoient employés en Sicile.

Ces troupes , transportées de colère du refus qu'on leur avoit fait , marcherent vers Carthage au nombre de plus de vingt mille. Les Carthaginois reconnurent alors , mais trop tard , la faute qu'ils avoient faite. Il n'y eut point de baſſeſſe où ils ne deſcendiſſent pour tâcher d'adoucir ces furieux , & point de perfidie que ceux-ci n'employaſſent pour tirer d'eux de l'argent. Quand on leur avoit accordé un point , ils faiſoient une nouvelle chicane & une nouvelle demande. Comme rien ne finissoit , les Carthaginois les engagerent avec aſſez de peine à ſ'en rapporter à l'avis de quelqu'un des Généraux qui avoient commandé en Sicile. Ils choiſirent Giſcon , qui leur étoit fort agréable , & dont ils

Tom. XIX.

avoient toujours été contens. Il leur parla d'une manière douce & inſinuante , les fit ſouvenir du long-tems qu'ils avoient ſervi ſous les Carthaginois , des ſommes conſidérables qu'ils en avoient reçues , & leur accorda preſque toutes leurs demandes.

On étoit près de conclure le traité , lorsque deux ſéditieux remplirent de tumulte tout le camp ; l'un étoit Spendius de Capoue , & l'autre Mathos. Sous la conduite de ces deux ſéditieux , les ſoldats mercénaires courent à la tente de Giſcon , pillent l'argent deſtiné pour le paiement des troupes , l'entraînent lui-même en priſon avec tous ceux de ſa ſuite , après les avoir traités avec la dernière indignité. Quelque tems après , Spendius , craignant que les Carthaginois ne lui débauçaſſent beaucoup de ſes gens , crut devoir , par quelque coup éclatant , leur ôter toute penſée & toute eſpérance de rentrer en grace avec l'ennemi. Dans cette vue , après leur avoir lu des lettres ſuppoſées , où on lui donnoit avis d'une trahiſon ſecrete concertée entre quelques-uns de leurs camarades & Giſcon , pour le ſauver de la priſon où il étoit retenu depuis aſſez de tems , il leur fit prendre la barbare réſolution de le maſſacrer lui & tous les autres priſonniers ; & quiconque oſoit propoſer ſeulement un parti plus doux , étoit ſur le champ immolé à leur fureur. On tire donc de la priſon ce chef infortuné avec

F

sept cens prisonniers qui y étoient enfermés avec lui , & on les fait venir à la tête du camp. Giscon est exécuté le premier , & tous les autres de suite. On leur coupe les mains , on leur brise les cuisses , on les enfouit tous vivans dans une fosse. Les Carthaginois envoyèrent demander leurs corps pour leur rendre les derniers devoirs ; mais , on les leur refusa.

GISCON , *Gisco* , Γίσκων , (a) autre Général Carthaginois. Celui-ci s'étant trouvé au Sénat , lorsqu'on y exposa les conditions de paix dictées par les Romains , sur la fin de la seconde guerre Punique , & les jugeant insupportables , se leva & fit un discours pour détourner ses citoyens d'une paix si honteuse. Annibal , indigné qu'on écoutât tranquillement un tel harangueur , prit Giscon par le bras , & le jeta en bas de son siège. Une démarche si violente , & bien éloignée du goût d'une ville libre comme étoit Carthage , excita un murmure universel. Annibal en fut troublé , & sur le champ s'excusa.

GISCON , *Gisco* , Γίσκων , (b) l'un des trois députés qui furent envoyés par Annibal vers Philippe de Macédoine , pour confirmer un traité de paix fait entre ce Prince & les Carthaginois , l'an 215 avant J. C. Ces députés s'embarquerent sur un vaisseau des Macédoniens. Ils

étoient déjà en pleine mer ; lorsqu'ils furent aperçus par les vaisseaux Romains qui gardoient les côtes de la Calabre. P. Valérius détacha quelques vaisseaux légers , avec ordre de poursuivre celui des Macédoniens & de le ramener. Les députés firent d'abord tous leurs efforts pour échapper. Mais , voyant qu'on étoit près de les atteindre , ils se rendirent d'eux mêmes aux Romains.

GISCON , *Gisgo* , autrement GISCON. Voyez Giscon.

GISON , *Gison* , Γίσων , (c) nom que Josephé donne à un petit mur à hauteur d'appui , que l'on fit faire au tour du temple proprement dit , & de l'autel des holocaustes , afin que le peuple n'en approchât pas. Dans les livres des Antiquités , il lui donne trois coudées de haut ; & dans la guerre des Juifs , il ne lui donne qu'une coudée.

GITANES , *Gitana* , (d) ville de Grece dans l'Épire , étoit située à dix milles de la mer , selon Tite-Live.

GITH , *Gith* , (e) *Μελάνθιον* , sorte de grain que les Grecs appellent Mélanthion , & les Latins Nigella , parce qu'il est noir ; & les François Nielle , ou poivrete , parce qu'il ressemble à un grain de poivre en grosseur & en couleur. Isaïe dit que le Gith ne se foule point avec les instrumens ordinaires

(a) Tit. Liv. L. XXX. c. 37. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 254, 255.

(b) Tit. Liv. L. XXIII. c. 34.

(c) Josephé , de Antiq. Judaïc. p. 262.

de Bell. Judaïc. p. 918.

(d) Tit. Liv. L. XLII. c. 38.

(e) Isaï. c. 28. v. 25, 27.

de la trituration, avec la roue du chariot & les pointes de fer; mais qu'on le bat avec une simple verge.

GITTA, *Gitta*, Γίττα. Voyez Getta.

GITTHITH, terme qui se trouve souvent à la tête des Pseaumes, & pour l'ordinaire on le traduit par *les pressoirs*. Les Interpretes débitent diverses conjectures sur ce terme *Giththith*. Les uns croient qu'il signifie une sorte d'instrument de musique; d'autres, que l'on chantoit les Pseaumes où ce titre se trouve, après les vendanges; d'autres enfin, que ces sortes de cantiques avoient été inventés dans la ville de Geth. Dom Calmet croit plutôt qu'il fut donné à chanter à la bande des filles ou des musiciennes de Geth; & il ajoute que Giththith ne signifie pas les pressoirs, mais une Géthéenne. Pour dire *les pressoirs*, il faudroit lire *Giththeih*, selon le même Dom Calmet.

G L

GLABER [CLUDIUS], (a) *Clodius Glaber*, envoyé de Rome contre les Gladiateurs à la tête de trois mille hommes, les assiégea dans leur fort; c'étoit une montagne d'où on ne pouvoit se sauver que par un sentier fort étroit & fort difficile, que Clodius Glaber gardoit avec sa troupe. Tout le reste n'étoit que rochers escarpés & inacces-

sibles, d'où sortoient quantité de ceps de vigne sauvage qui les couronnoit. Ces Gladiateurs couperent les sarments de cette vigne, les plus forts & les plus propres à leur dessein, en firent des échelles tres-solides & si longues, que de la cime de ces rochers elles touchoient au bas dans la plaine, & par ce moyen ils descendirent tout fort sûrement. Il n'y en eut qu'un qui demeura le dernier pour leur jeter leurs armes, & quand il les eut jettées, il se sauva comme les autres. Ils firent toute cette manœuvre sans être aperçus des Romains. C'est pourquoi, les ayant enveloppés sans peine, ils tombèrent tout d'un coup sur eux, & les effrayèrent tellement par cette attaque soudaine & peu attendue, qu'ils les mirent d'abord en fuite & se rendirent maîtres de leur camp.

GLABRIO [P.], *P. Glabrio*, (b) pontife Romain, au rapport de Cicéron.

GLABRIO [P.], *P. Glabrio*, (c) étoit Préteur, dans le tems que Verrès fut accusé.

GLABRIO [M.], *M. Glabrio*, (d) fut Édile Curule avec M. Fulvius. Ce fut sous leur Édilité que l'Andrienne de Térence fut représentée pendant la fête de Cybele.

GLADIATEUR, *Gladiator*, (e) celui qui pour le plaisir du peuple combattoit en public sur l'arène, de gré ou de force,

(a) Plut. T. I. pag. 547, 548.

(b) Cicér. Orat. de *Azulp*, Respons. c. 10.

(c) Cicér. in Verr. L. II. c. 3, 18.

(d) Terent. T. I. p. 3.

(e) Coût. des Rom. par M. Nieup.

contre un autre homme ou contre une bête sauvage, avec une arme meurtrière, *cum gladio*; & c'est de-là qu'est venu le mot de Gladiateur.

Ce spectacle ne s'introduisit point à Rome à la faveur de la grossièreté des cinq premiers siècles, qui s'écoulèrent immédiatement après sa fondation. Quand les deux Brutus donnèrent aux Romains le premier combat des Gladiateurs qu'ils eussent vu dans leur ville, les Romains étoient déjà civilisés; mais, loin que la politesse & la mollesse des siècles suivans aient dégoûté ce peuple des spectacles barbares de l'amphithéâtre, au contraire elles les en rendirent encore plus épris.

Nous tâcherons de découvrir les raisons de ce genre de plaisir, après avoir rassemblé sous un point de vue l'Histoire des Gladiateurs, trophée d'érudition, trop diffuse, & trop peu liée dans la plupart des ouvrages sur cette matière.

Les premiers combats de Gladiateurs; qu'on s'avisait de donner en l'honneur des morts pour apaiser leurs manes, succédèrent à l'horrible coutume d'immoler les captifs sur le tombeau de ceux qui avoient été tués pendant la guerre; ainsi, dans Homère, Achille immole douze jeunes Troyens aux manes de Patrocle; ainsi, dans Virgile, le pieux Énée envoie des pri-

sonniers à Évandre pour les immoler sur le bûcher de son fils Pallas. Les Troyens croyoient que le sang devoit couler sur les tombeaux des morts pour les apaiser; & cette superstition étoit si grande chez ce peuple, que les femmes se faisoient elles-mêmes des incisions pour en tirer du sang, dont elles arrosoient le sépulcre des personnes qui leurs étoient chères. Au défaut de prisonniers, on sacrifioit quelquefois des esclaves.

Les peuples, en se polissant, ayant reconnu l'horreur de cette action, établirent pour sauver la cruauté de ces massacres, que les esclaves & les prisonniers de guerre dévoués à la mort suivant la loi, se battoient les uns contre les autres, & feroient de leur mieux pour sauver leur vie & l'ôter à leurs adversaires. Cet établissement leur parut moins barbare, parce que ceux qu'il regardoit pouvoient, en se battant avec adresse, éviter la mort, & ne devoient à quelques égards s'en prendre qu'à eux s'ils ne l'évitoient pas. Voilà l'origine de l'art des Gladiateurs.

Le premier spectacle de ces malheureux, qui parut à Rome, fut l'an de sa fondation 490, sous le Consulat d'Appius Claudius & de M. Fulvius. D'abord, on observa de ne l'accorder qu'aux pompes funèbres des Consuls & des premiers Ma-

p. 247. & suiv. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 263. & suiv. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom.

VIII. p. 110. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. p. 222. & suiv.

gistrats de la République ; ensemble, cet usage s'étendit à des personnes moins qualifiées ; enfin , plusieurs simples particuliers le stipulèrent dans leur testament ; & pour tout dire, il y eut même des combats de Gladiateurs aux funérailles des femmes.

Dès qu'on aperçut par l'affluence du peuple, le plaisir qu'il prenoit à ces sortes de spectacles, on apprit aux Gladiateurs à se battre ; on les forma , on les exerça ; & la profession de les instruire devint un art étonnant, dont il n'y avoit jamais eu d'exemple.

On imagina de diversifier, & les armes, & les différens genres de combats auxquels les Gladiateurs étoient destinés. On en fit combattre sur des chariots, d'autres à cheval, d'autres les yeux bandés ; il y en avoit sans armes offensives ; il y en avoit qui étoient armés de pied en cap, & d'autres n'avoient qu'un bouclier pour les couvrir. Les uns portoient pour armes une épée, un poignards, un coutelas ; d'autres espadonnoient avec deux épées, deux poignards, deux coutelas ; les uns n'étoient que pour le matin, d'autres pour l'après-midi ; enfin, on distingua chaque couple de combattans par des noms, dont il importe de donner la liste.

1.^o Les Gladiateurs que nous appellons Sécuteurs, *Secutores*, avoient pour armes une épée &

une espèce de massue à bout plombé.

2.^o Les Thraces, *Thracæ*, avoient une espèce de coutelas ou cimeterre, comme ceux de Thrace, d'où venoit leur nom.

3.^o Les Myrmillons, *Myrmillones*, étoient armés d'un bouclier & d'une faux, & portoient un poisson sur le haut de leur casque. Les Romains, leur avoient donné le sobriquet de *Gaulois*.

4.^o Les Rétiaires, *Retiarii*, portoient un trident d'une main & un filet de l'autre ; ils combattoient en tunique & poursuivoient le Myrmillon en lui criant : « Ce n'est pas à toi, » Gaulois, que j'en veux, » c'est à ton poisson. « *Non ne peto, Galle, sed piscem peto.* »

5.^o Les Hoplomaques, *Hoplomachi*, étoient armés de toutes pièces, comme l'indique leur nom Grec.

6.^o Les provoqueurs, *Provocatores*, adversaires des Hoplomaques, étoient armés comme eux de toutes pièces.

7.^o Les Dimachères, *Dimachari*, se battoient avec un poignard de chaque main.

8.^o Les Essédaires, *Essedarii*, combattoient toujours sur des chariots.

9.^o Les Andabates, *Andabata*, combattoient à cheval & les yeux bandés, soit avec un bandeau, soit avec une armure de tête, qui se rabattoit sur leur visage.

10.^o Les Méridiens, *Meridiani*, étoient ainsi nommés parce qu'ils entroient dans l'arène

vers le midi ; ils se battoient avec une espèce de glaive contre ceux de leur même classe.

11.^o Les Bestiaires, *Bestiarii*, étoient des Gladiateurs par état, ou des braves qui combattoient contre les bêtes féroces, pour montrer leur courage & leur adresse, comme les Toreros ou Toréadors Espagnols de nos jours.

12.^o Les Fiscaux, les Césariens, ou les Postulés, *Fiscales*, *Casariani*, *Postulatii*, étoient ceux qu'on entretenoit aux dépens du fisc ; ils prirent leurs noms de Césariens, parce qu'ils étoient destinés pour les jeux où les Empereurs assistoient ; & comme ils étoient les plus braves & les plus adroits de tous les Gladiateurs, on les appella *postulés*, parce que le peuple les demandoit très-souvent.

On nommoit *Catervarii*, les Gladiateurs qu'on tiroit des diverses classes, & qui se battoient en troupes, plusieurs contre plusieurs.

Nous ne parlerons point de ceux qu'on envoyoit quelquefois chercher dans des festins de réjouissance, parce qu'ils ne se servoient point d'armes meurtrières ; ils ne venoient que divertir les convives par l'adresse & l'agilité qu'ils faisoient paroître dans des combats simulés ; nous dirons seulement qu'on les nommoit Samnites, *Samnites*, à cause qu'ils s'habilloient à la manière de cette nation.

La même industrie, qui forma les diverses classes de Gla-

diateurs, en rendit l'institution lucrative pour ceux qui les imaginèrent ; on les appelloit Lanistes, *Lanista*. On remettoit entre leurs mains les prisonniers, les criminels, & les esclaves coupables. Ils y joignoient d'autres esclaves adroits, forts & robustes, qu'ils achetoient pour les jeux, & qu'ils encourageoient à se battre, par l'espoir de la liberté ; ils les dressoient, leur apprennoient à se bien servir de leurs armes, & les exerçoient sans cesse à leurs combats respectifs, afin de les rendre intéressans pour les spectateurs ; en quoi ils ne réussirent que trop.

Outre les Gladiateurs de ce genre, il y avoit quelquefois des gens libres qui se louoient pour cette escrime, soit par la dépravation des tems, soit par l'extrême indigence, qui les portoit à faire ce métier pour de l'argent ; tels étoient souvent des esclaves, auparavant Gladiateurs, & qui avoient déjà obtenu l'exemption & la liberté. Les maîtres d'escrime, en louant tous ces Gladiateurs volontaires, les faisoient jurer qu'ils combattoient jusqu'à la mort.

C'étoit à ces maîtres qu'on s'adressoit lorsqu'on vouloit donner les jeux de Gladiateurs ; & ils fournissoient pour un prix convenu, la quantité de paires qu'on désiroit, & de différentes classes. Il arriva dans la suite des tems, que des premiers de la République eurent à eux des

Gladiateurs en propre pour ce genre de spectacle, ou pour d'autres motifs ; Jules - César étoit de ce nombre.

Les Édiles eurent d'abord l'intendance de ces jeux cruels ; ensuite, les Préteurs y présiderent ; enfin, Commode attribua cette inspection aux Questeurs.

Les Empereurs, par goût, ou pour gagner l'amitié du peuple, faisoient représenter ces jeux le jour de leur naissance, dans les dédicaces des édifices publics, dans les triomphes, avant qu'on partît pour la guerre, après quelque victoire, & dans dans d'autres occasions solennelles, ou qu'ils jugeoient à propos de rendre telles. Suétone rapporte que Tibère donna deux combats de Gladiateurs ; l'un en l'honneur de son père, & l'autre en l'honneur de son ayeul Drusus. Le premier combat se donna dans la place publique, & le second dans l'amphithéâtre, où cet Empereur fit paroître des Gladiateurs qui avoient eu leur congé, & auxquels il promit cent mille sesterces de récompense, c'est-à-dire, environ vingt-quatre mille de nos livres, l'argent à cinquante franc le marc. L'Empereur Claude limita d'abord ces spectacles à certains termes fixes ; mais, peu après, il annulla lui-même son ordonnance.

Quelque tems avant le jour arrêté du combat, celui qui présidoit aux jeux, en avertissoit le peuple par des affiches, où l'on indiquoit les espèces de

Gladiateurs qui devoient combattre, leurs noms, & les marques qui les devoient distinguer ; car, ils prenoient chacun quelque marque particulière, comme des plumes de pan ou d'autres oiseaux.

On spécifioit aussi le tems que dureroit le spectacle, & combien il y auroit de paires différentes de Gladiateurs, parce qu'ils étoient toujours par couples. On représentoit quelquefois tout cela par un tableau exposé dans la place publique.

Le jour du spectacle on apportoit sur l'arène, de deux sortes d'armes ; les premières étoient des bâtons noueux, ou fleurets de bois nommés *rudes* ; & les secondes étoient de véritables poignards, glaives, épées, coutelas, &c. Les premières armes s'appelloient *arma lusoria*, armes courtoises ; les secondes, *arma decretoria*, armes décernées, parce qu'elles se donnoient par décret du Préteur, ou de celui qui faisoit la dépense du spectacle. Les Gladiateurs commençoient par s'escrimer des premières armes, & c'étoit-là le prélude ; ensuite, ils prenoient les secondes, avec lesquelles ils se battoient nus ou en tunique. La première sorte de combat s'appelloit *præludere*, jouer, & la seconde, *dimicare ad certum*, se battre à ser émoulu.

Au premier sang du Gladiateur qui couloit, on crioit, *il est blessé* ; & si dans le moment le blessé mettoit bas les armes, c'étoit un aveu qu'il fai-

soit lui-même de sa défaite. Mais, sa vie dépendoit des spectateurs ou du président des jeux ; néanmoins, si l'Empereur survenoit dans cet instant, il lui donnoit sa grace, soit simplement, soit quelquefois avec la condition que s'il réchappoit de sa blessure, cette grace ne l'exempteroit pas de combattre encore une autre fois.

Dans le cours ordinaire des choses, c'étoit le peuple qui décidoit de la vie & de la mort du Gladiateur blessé ; s'il s'étoit conduit avec adresse & avec courage, sa grace lui étoit presque toujours accordée ; mais, s'il s'étoit comporté lâchement dans le combat, son arrêt de mort étoit rarement douteux. Le peuple ne faisoit que montrer sa main avec le pouce plié sous les doigts, pour indiquer qu'il savoit la vie du Gladiateur ; & pour porter son arrêt de mort, il lui suffisoit de montrer sa main avec le pouce levé & dirigé contre le malheureux. Le Gladiateur blessé connoissoit si bien que ce dernier signal étoit celui de sa perte, qu'il avoit coutume, sitôt qu'il l'ap-
percevoit, de présenter la gorge pour recevoir le coup mortel. Après qu'il étoit expiré, on retiroit son corps de dessus l'arène, afin de cacher cet objet défiguré à la vue des spectateurs.

Tout Gladiateur, qui avoit servi trois ans dans l'arène, avoit son congé de droit ; & même sans attendre ces trois

ans, lorsqu'il donnoit en quelque occasion des marques extraordinaires de son adresse & de son courage. Le peuple lui faisoit donner ce congé sur le champ. En attendant, la récompense qu'on accordoit aux Gladiateurs victorieux, étoit une palme, une somme d'argent, un prix, quelquefois considérable, & l'Empereur Antonin confirma tous ces usages. Mais, comme il arrivoit aux maîtres d'escrime qui trafiquoient de Gladiateurs, pour augmenter leur gain, de faire encore combattre dans d'autres spectacles ceux qui avoient déjà triomphé, à moins que le peuple ne leur eût accordé l'exemption qu'on appelloit en Latin *missio*, Auguste ordonna pour réprimer cet abus des Lanistes, qu'on ne feroit plus combattre les Gladiateurs, sans accorder à ceux qui seroient victorieux un congé absolu, pour ne plus combattre, s'ils ne le vouloient pas. Cependant, pour obtenir l'affranchissement il falloit au commencement qu'ils eussent été plusieurs fois vainqueurs ; dans la suite, il devint ordinaire, en leur accordant l'exemption, de leur donner aussi l'affranchissement.

Cet affranchissement qui tiroit les Gladiateurs de l'état de servitude, qui de plus leur permettoit de tester, mais qui ne leur procuroit pas la qualité de citoyen ; cet affranchissement, dis-je, se faisoit par le Préteur, en leur mettant à la main un bâton nouveau comme un bâton

d'épine, le même qui servoit d'arme courtoise, & qu'on nommoit *rudis*. Ceux, qui avoient obtenu ce bâton, étoient appelés *rudiaires*, *rudarii*. On joignoit encore quelquefois à l'affranchissement une récompense purement honoraire pour témoignage de la bravoure du Gladiateur; c'étoit une guirlande ou espèce de couronne de fleurs, entortillée de rubans de laine qu'on nommoit *lemnisci*, qu'il mettoit sur la tête, & dont les bouts de ruban pendoient sur les épaules; de-là vient qu'on appelloit *lemniscati* ceux qui portoient cette marque de distinction.

Quoique ces gens-là fussent libres, qu'on ne pût plus les obliger à combattre, & qu'ils fussent distingués de leurs camarades par le bâton & le bonnet couronné, néanmoins on en voyoit tous les jours qui, pour de l'argent retournent dans l'arène, & s'exposent aux mêmes dangers dont ils étoient sortis vainqueurs; leur fureur pour les combats de l'arène égaloit la passion que le peuple y portoit.

Quand on recevoit des Gladiateurs dans la troupe, la cérémonie s'en faisoit dans le temple d'Hercule; & quand après avoir obtenu l'exemption, la liberté & le bâton, ils quittaient pour toujours la profession de Gladiateur, ils alloient offrir leurs armes au fils de Jupiter & d'Alcmene, comme à leur Dieu tutélaire, & les atta-

choient à la porte de son temple. C'est pour cela qu'encore aujourd'hui on met pour enseigne aux salles d'armes, un bras armé d'un fleuret.

On employa souvent des Gladiateurs dans les troupes; on le pratiqua dans les guerres civiles de la République & du triumvirat, & l'on continua cette pratique sous le règne des Empereurs. Othon, allant combattre contre Vitellius, enrôla deux mille Gladiateurs dans son armée. On en entretenoit toujours à ce dessein un grand nombre aux dépens du fisc. Sous Gordien III, on en comptoit jusqu'à mille paires. Marc-Aurèle les emmena tous dans la guerre contre les Marcomans; & le peuple Romain les vit partir avec douleur, craignant que l'Empereur ne lui donnât plus des jeux qui lui étoient si chers.

Il y avoit déjà si long-temps qu'on voyoit ce peuple en faire ses délices, qu'il fut défendu sous la République, par la loi Tullienne, à tout citoyen qui briguoit les Magistratures, de donner aucun spectacle de Gladiateurs au peuple, de peur que ceux qui employeroient ce moyen, ne gagnassent sa bienveillance & ses suffrages, au préjudice des autres postulans.

Mais, l'inclination de plusieurs Empereurs pour ces jeux sanguinaires, perdit l'état en en multipliant l'usage. Néron, au rapport de Suétone, fit paroître dans ces tragiques scènes des Chevaliers & des Sénateurs

Romains en grand nombre , qu'il obligea de se battre les uns contre les autres , ou contre des bêtes sauvages. Dion Cassius assure qu'il se trouva même des gens assez infames dans ces deux ordres , pour s'offrir à combattre sur l'arène comme les Gladiateurs , par une honteuse complaisance pour le Prince. L'empereur Commode fit plus , il exerça lui-même la Gladiature contre des bêtes féroces.

C'est dans ce tems-là que cette fureur devint tellement à la mode , qu'on vit aussi les dames Romaines exercer volontairement cet indigne métier , & combattre dans l'amphithéâtre les unes contre les autres , se glorifiant d'y faire paroître leur adresse & leur intrépidité. *Nec virorum modò pugnas , sed & seminarum. . .*

Enfin , après l'établissement de la religion Chrétienne & le transport de l'Empire à Byzance , de nouveaux changemens dans les usages commencèrent à naître ; des mœurs plus douces semblerent vouloir succéder. Nous serions charmés d'ajouter , avec la foule des Ecrivains , que Constantin abolit les combats de Gladiateurs en Orient ; mais , nous trouvons seulement qu'il défendit d'y employer ceux qui étoient condamnés pour leurs forfaits , ordonnant au Préfet du prétoire de les envoyer plutôt travailler aux mines ; son ordonnance est datée du premier Octobre 325 , à Bérÿle en

Phénicie. Les empereurs Honorius & Arcadius tenterent de faire perdre l'usage ces jeux en Occident ; mais , ces affreux divertissemens ne finirent réellement qu'avec l'empire Romain , lorsqu'il s'affaissa tout à coup par l'invasion de Théodoric roi des Goths , vers l'an de J. C. 500.

Ce n'est pas toutefois la durée de ces jeux qui doit surprendre davantage , ce sont les recherches fines & barbares auxquelles on les porta pendant tant de siècles , qui semblent incroyables. Non seulement on raffina sur l'art d'instruire les Gladiateurs , de les former , d'animer leur courage , de les faire expirer , pour ainsi dire , de bonne grace ; on raffina même sur les instrumens meurtriers , que ces malheureux devoient mettre en œuvre pour s'entre-tuer. Ce n'étoit point au hazard qu'on faisoit battre le Gladiateur Thrace contre le Sécuteur , ou qu'on armoit le Rétiaire d'une façon , & le myrmillon d'une autre ; on cherchoit entre les armes offensives & défensives de ces quadrilles , une combinaison qui rendit leurs combats plus tardifs & plus affreux. En diversifiant leurs armes , on se proposoit de diversifier le genre de leur mort ; on les nourrissoit même avec des pâtes d'orge & des alimens propres à les entretenir dans l'embonpoint , afin que le sang s'écoulât plus lentement par les blessures qu'ils rece-

voient, & que les spectateurs pussent jouir aussi plus longtemps de leur agonie.

Qu'on ne pense point que ces spectateurs fussent la lie du peuple; tous les ordres les plus distingués de l'Empire assistoient à ces cruels amusemens; les Vestales elles-mêmes ne manquoient pas de s'y trouver; elles y étoient placées avec éclat au premier degré de l'amphithéâtre. Il est bon de lire le tableau poétique que Prudence fait de cette pudeur, qui, colorant leur front, se plaisoit dans le mouvement de l'arène; de ces regards sacrés avides de blessures; de ces ornemens si respectables dont on se revêtoit pour jouir de la cruelle adresse des hommes; de ces ames tendres qui s'évanouissoient aux coups les plus sanglans, & se réveilloient toutes les fois que le couteau se plongeoit dans la gorge d'un malheureux; enfin de la compassion de ces vierges timides, qui, par un signe fatal, décidoient des restes de la vie d'un Gladiateur :

. *Pellusque jacentis*
Virgo modesta jubet converso pol-
lice rumpi,

Ne lateat pars ulla animæ vita-
libus imis

Altius impresso dum palpitât ense
secutor.

Il ne faut pas cependant que ce tableau pittoresque, joint aux autres détails historiques qu'on a exposés jusqu'ici, nous

inspire trop d'horreur pour les Romains & pour les Vestales; il y avoit long-tems que les Romains blâmoient leur goût pour les spectacles de l'arène, il y avoit long-tems qu'ils connoissoient les affreux abus qui s'y étoient glissés; l'humanité n'étoit point bannie de leur cœur à d'autres égards. Dans le tems même dont nous parlons, un homme passoit chez eux pour barbare, s'il faisoit marquer d'un fer chaud son esclave qui avoit volé le linge de table; action pour laquelle les loix de plusieurs pais Chrétiens condamnent à mort nos domestiques, qui sont des hommes d'une condition libre. D'où vient donc, dira-t-on, ce contraste bizarre dans leurs mœurs? D'où vient ce plaisir extrême qu'ils trouvoient aux spectacles de l'amphithéâtre? Il venoit principalement, ce plaisir, d'une espèce de mouvement machinal que la raison réprime mal, & qui fait par tout courir les hommes après les objets les plus propres à déchirer le cœur. Le peuple dans tous les pais va voir un spectacle des plus affreux, je veux dire, le supplice d'un autre homme, sur-tout si cet homme doit subir la rigueur des loix sur un échafaud par d'horribles tourmens; l'émotion qu'on éprouve à un tel spectacle, devient une espèce de passion, dont les mouvemens remuent l'ame avec violence; & l'on s'y laisse entraîner, malgré les idées tristes

& importunes qui accompagnent & qui suivent ces mouvemens. Que l'on repasse, si l'on veut, avec M. l'abbé du Bos, qui a si bien prouvé cette vérité, l'histoire de toutes les nations les plus policées, on les verra toutes se livrer à l'attrait des spectacles barbares, dans le tems que la nature témoigne par un frémissent intérieur, qu'elle se souleve contre son propre plaisir.

Les Grecs, que sans doute personne ne taxera de penchant à la cruauté, s'accoutumèrent eux-mêmes au spectacle des Gladiateurs, quoiqu'ils n'eussent point été familiarisés à ces horreurs dès l'enfance. Sous le règne d'Antiochus-Epiphanes, roi de Syrie, les arts & les sciences faites pour corriger la férocité de l'homme, florissoient depuis long-tems dans tous les pays habités par les Grecs; quelques usages pratiqués autrefois dans les jeux funebres, & qui pouvoient ressembler aux combats des Gladiateurs, y étoient abolis depuis plusieurs siècles. Antiochus, qui vouloit, par sa magnificence, se concilier la bienveillance des nations, fit venir de Rome à grands frais des Gladiateurs, pour donner aux Grecs, ampoureux de toutes les fêtes, ce spectacle nouveau. D'abord, dit Tite-Live, l'arène ne leur parut qu'un objet d'horreur. Antiochus ne se rebuta point, il fit combattre les champions seulement jusqu'au

sang. On regarda ces combats mitigés avec plaisir; bientôt, on ne détourna plus les yeux des combats à toute outrance; ensuite, on s'y accoutuma insensiblement aux dépens de l'humanité. Il se forma enfin des Gladiateurs dans le pays, & ces spectacles devinrent encore des écoles pour les artistes. Ce fut là où Crésilaus étudia son Gladiateur mourant, dans lequel on pouvoit voir ce qui lui restoit encore de vie.

Nous avons pour voisin, ajoute avec raison M. l'abbé du Bos, un peuple tellement avare des souffrances des hommes; qu'il respecte encore l'humanité dans les plus grands scélérats; tous les supplices dont il permet l'usage, sont de ceux qui terminent les jours des plus grands criminels, sans leur faire souffrir d'autre peine que la mort. Néanmoins, ce peuple si respectueux envers l'humanité, se plaît à voir les bêtes s'entre-déchirer; il a même rendu capables de se tuer, ceux des animaux à qui la nature a voulu refuser des armes qui pussent faire des blessures mortelles à leurs semblables; il leur fournit avec industrie des armes artificielles qui blessent facilement à mort.

Le peuple dont on parle, regarde toujours avec tant de plaisir des hommes payés pour se battre jusqu'à se faire des blessures dont le sang coule, qu'on peut croire qu'il auroit de véritables Gladiateurs à la

Romaine, si la religion Chrétienne qu'il professe, ne défendait absolument de verser le sang des hommes, hors le cas d'une absolue nécessité.

On peut assurer la même chose d'autres peuples polis, éclairés, & qui font profession de la même religion ennemie du sang humain. Nous avons dans nos annales une preuve bien forte, pour montrer qu'il est dans les spectacles cruels une espèce d'attrait. Les combats en champ-clos, entre deux ou plusieurs champions, ont été long-tems en usage parmi nous, & les personnes les plus considérables de la nation y tiroient l'épée, par un motif plus sérieux que de divertir l'assemblée; c'étoit pour s'entre-tuer; on accouroit cependant à ces combats comme à des fêtes.

Après tout, nous ne dissimulerons point que les Romains n'aient été le peuple du monde qui a fait des jeux barbares son plus cher divertissement, & tout ce que nous avons dit là-dessus ne le démontre que trop. Cicéron a eu tort, ce semble, de ne condamner que les abus qui s'y étoient glissés, & d'approuver le spectacle de l'arene, lorsque les seuls criminels y combattoient en présence du peuple. Pour nous, nous craignons fort que ces jeux meurtriers n'aient entre-

tenu les Romains dans une certaine humeur sanguinaire, que Rome dévoila dès son origine, & dont elle se fit une habitude par les guerres continuelles qu'elle soutint pendant plus de cinq cens ans.

Concluons qu'il faut proscrire non seulement par religion, mais par amour de l'humanité, tout jeu, tout spectacle qui pourroient insensiblement familiariser les hommes avec des principes opposés à la compassion.

Ceux de la morale des Athéniens ne leur permirent point d'avoir d'autres sentimens que des sentimens d'aversion pour le jeu des Gladiateurs; jamais ils ne voulurent les admettre dans leur ville, malgré l'exemple des autres peuples de la Grèce; & quelqu'un s'étant un jour avisé de proposer publiquement ces jeux, afin, dit-il, qu'Athènes ne le cède pas à Corinthe : *Renversez donc auparavant*, s'écria un Athénien avec vivacité, *renversez l'autel que nos peres, il y a plus de mille ans, ont érigé à la Miséricorde.*

GLAIVE, *Gladius*, (a) terme qui reçoit différentes acceptions dans l'Écriture.

Le Glaive se met souvent pour la guerre. Le Seigneur appelle le Glaive sur la terre, c'est-à-dire, qu'il y fait venir la guerre. *La bouche du Glaive*

(a) Genes. c. 27. v. 40. Exod. c. 30. v. 25. Job. c. 5. v. 15. Psalm. 7. v. 13. Psalm. 56. v. 5. Psalm. 149. v. 6. Isai. c.

2. v. 4. ad Ephes. c. 6. v. 17. ad Hebr. c. 4. v. 12;

est le tranchant de l'épée. *Un homme qui tire l'épée* est un soldat de profession. *Le Glaive de la bouche*, ce sont les mauvais discours, les accusations, les médisances, les calomnies. *Manus Gladii*, la main du soldat armé.

Leur langue est un Glaive tranchant, pour dire que la langue des méchans est plus dangereuse que l'épée. *Si vous ne vous convertissez*, le Seigneur lancera son Glaive contre vous; autrement, il vous enverra la guerre, ou vous frappera de ses plaies. *Gladius anceps*, une épée à deux tranchans. *Lever l'épée sur des pierres*, c'est les tailler avec un ciseau, ou avec un autre instrument. *Vivre de son épée*, c'est vivre de guerre & de rapine.

Lever l'épée sur quelqu'un, est le frapper, le blesser, le tuer, lui faire la guerre. *Celui qui prendra le Glaive*, périra par le Glaive; c'est-à-dire, que ceux qui prennent l'épée de leur propre autorité, & qui se font justice à eux-mêmes, méritent d'être punis de mort par l'autorité de la justice; ou bien c'est une espèce de proverbe: Ceux qui prennent le Glaive, & qui frappent les autres, sont ordinairement une fin funeste.

La parole de Dieu est plus perçante qu'un Glaive à deux tranchans; pour dire qu'elle pénètre jusqu'au fond de l'ame,

qu'elle s'insinue dans le cœur & dans l'esprit, &c. S. Paul exhorte les Ephésiens à s'armer de la parole de Dieu, comme d'un *Glaive spirituel*, pour les défendre contre les ennemis de leurs ames.

GLAND, *Glans*, (a) fruit du chêne. On remarque que dans les premiers tems, lorsque les étrangers, Égyptiens ou Phéniciens, gens polis & sçavans pour ces tems-là, arrivoient dans la Grece, ils tâchoient d'adoucir l'humeur féroce des habitans, soit pour découvrir par ce moyen les richesses de leur pais, soit pour les obliger à souffrir qu'ils y laissassent quelques colonies pour entretenir le commerce. Ensuite, ils leur firent part de leurs coutumes, de leur manière de s'habiller & de se nourrir; ils leur apprirent à manger des châtaignes sauvages & d'autres fruits, au lieu de l'herbe dont ils se nourrissoient, souvent avec beaucoup de danger pour leur vie; voilà l'origine de la fable, qui portoit qu'on leur avoit appris à manger du Gland; ce qui est faux; le Gland n'étant en aucune manière propre à nourrir l'homme; cependant, cette fiction se trouve dans toutes les anciennes traditions.

GLANDS DE PLOMB, Voyez Balles de plomb.

GLAPHYRA, *Glaphyra*; Γλαφύρα, (b) femme d'Arché-

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 83.

(b) Dio. Cass. pag. 411.

Iaüs; grand-prêtre de Bellone à Comane en Cappadoce, se rendit célèbre par sa beauté & par ses amours avec M. Antoine. Ce Romain, en considération de Glaphyra, couronna ses deux fils, Sisinna & Archélaüs, qui règnèrent tous deux en Cappadoce.

GLAPHYRA, *Glaphyra*, Γλαφύρα, (a) fille d'Archélaüs, roi de Cappadoce, & petite fille de la précédente, fut mariée en premières nocces au prince Alexandre, fils d'Hérode & de Mariamne. Cette Princesse naturellement hautaine, en usoit fièrement avec les femmes & la sœur d'Hérode, & contribua beaucoup par ses discours vains & méprisans, à la disgrâce du Prince son époux. Lorsqu'il eut été accusé d'avoir conspiré contre Hérode, elle fut interrogée avec lui comme complice de son crime, qui ne consistoit pourtant que dans le dessein qu'ils avoient eu de se sauver en Cappadoce. Après la mort d'Alexandre, qu'Hérode sacrifia à ses supçons, elle fut renvoyée à son pere Archélaüs, & laissa auprès d'Hérode ses deux fils, qui furent depuis élevés à la cour de leur ayeul Archélaüs.

Cette Princesse, selon Joseph, épousa en secondes nocces Juba roi de Mauritanie, qui mourut peu de tems après; & étant veuve, elle retourna en

Cappadoce auprès de son pere. Alors, Archélaüs l'Ethnarque conçut une si violente passion pour elle, qu'il répudia Mariamne sa femme, & l'épousa. Comme elle étoit donc avec lui elle eut un songe. Il lui sembla qu'elle voyoit Alexandre son premier mari, & qu'étant toute transportée de joie elle voulut l'aller embrasser; mais qu'il lui avoit dit avec reproches : « Vous avez bien fait » voir que l'on a raison de » croire qu'il ne faut point se » fier aux femmes, puisque » m'ayant été donnée vierge » & ayant eu de moi des enfans, le désir de passer à de » secondes nocces vous a fait » oublier l'amour que vous deviez me conserver inviolable; & que ne vous contentant pas de m'avoir fait un tel outrage, vous n'avez point eu honte de prendre un troisième mari & de rentrer impudemment dans ma famille en épousant Archélaüs mon frere. Mais, mon affection sera plus constante que la vôtre; je ne vous oublierai pas comme vous m'avez oublié, & en vous retirant à moi comme une chose qui m'appartient, je vous délivrerai de l'infamie dans laquelle vous vivez. » Cette Princesse raconta ce songe à quelques-unes de ses amies, & mourut cinq jours après.

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 583. Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV, pag. 623, 614, 618. Mém. de l'Acad. des 461.

M. l'abbé Sévin, dans un mémoire sur la vie de Juba, roi de Mauritanie, assure que les Historiens ne disent rien du mariage de ce Prince avec Glaphyra. « Jofephe, ajoûte-t-il, » le seul qui parle de ce mariage, a prétendu sans fondement que cette Princesse » après la mort de son mari » avoit épousé en troisième noces Archélaus, roi de Judée; je dis sans fondement, » parce que Glaphyra, de l'aveu même de Jofephe, cessa » de vivre l'an 7 de J. C., » & il y a des preuves incontestables que Juba a régné » long-tems depuis. »

GLAPHYRÈS, *Glaphyra*, Γλαφυροί, (a) ville de Grece, dans la Thessalie. Les habitans de cette ville sont mis, dans Homère, au nombre de ceux qui allèrent au siège de Troye. Eustathe dit qu'il y a en Cilicie un village du même nom.

GLAPHYRUS, *Glaphyrus*, (b) certain joueur d'instrument, selon Juvénal.

GLAPHYRUS, *Glaphyrus*, nom d'un des Chevaux du Cirque. Voyez Chevaux du Cirque.

GLAUCÉ, *Glauce*, (c) Γλαυκή, lieu maritime, avec un havre, dans l'Ionie, au territoire de Mycale, selon Thu-

cydide. C'est peut-être la Glauçia d'Étienne de Byzance.

GLAUCÉ, *Glauces*, (d) Γλαυκής, nom d'une fontaine de Corinthe. On dit qu'elle fut ainsi appelée, parce que Glaucé se jeta dedans, espérant que l'eau de cette fontaine pourroit lui servir de préservatif contre les enchantemens de Médée.

GLAUCÉ, *Glauce*, Γλαύκη, (e) étoit une des Néréides; il en est fait mention dans Homère.

GLAUCÉ, *Glauce*, Γλαύκη, (f) fille de Créon, roi de Corinthe, épousa Jason. Mais, comme ce Prince pour contracter ce mariage, avoit répudié Médée, celle-ci envoya à Glaucé des présens empoisonnés. Glaucé, croyant que l'eau d'une fontaine de Corinthe pourroit la préserver des enchantemens de son ennemie, se jeta dans cette fontaine, qui en prit le nom de Glaucé. Il a été parlé de cette infortunée Princesse sous le nom de Créuse. Voyez Créuse.

GLAUCÉ, *Glauce*, Γλαύκη, (g) étoit mere de la troisième Diane, selon Cicéron. Elle avoit épousé Upis, & ce fut de leur mariage que naquit cette Diane.

GLAUCÉ, *Glauce*, (h)

(a) Homer. Iliad. L. II. v. 219.

(b) Juven. Satyr. 6. v. 77.

(c) Thucyd. p. 607.

(d) Paul. p. 90.

(e) Homer. Iliad. L. XVIII. v. 30.

(f) Paul. p. 90. Myth. par M. l'Abb.

Ban. T. VI. 462.

(g) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 147.

(h) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 527.

Γλαύκη, fameuse joueuse de luth. Elle étoit native de l'isle de Chio, & vivoit du tems de Ptolémée Philadelphie. Plutarque dit au sujet des railleries que l'on faisoit sur ce que les vers de la Pythie étoient la plupart assez mal tournés, qu'il ne seroit pas raisonnable que les chants de cette Prêtresse fussent aussi harmonieux & aussi brillans que l'étoient ceux de Glaucé la joueuse de luth. C'est dans le traité où il examine pourquoi la Pythie ne rend plus ses oracles en vers.

GLAUCETE, *Glaucetes*, (a) Γλαυέτις, dont il est parlé dans une harangue de Démosthène.

GLAUCI INSULA, Γλαύκου νῆος, (b) c'est-à-dire, isle de Glaucus. Pline la nomme Glauconésus, isle de la mer Egée. Pausanias dit que Glaucus Athlète célèbre y étoit enterré. Pline en parle comme d'une isle qui avoit quelque réputation.

GLAUCI SALTUS, (c) Γλαύκου πύδμα, c'est-à-dire, le Saut de Glaucus. C'est ainsi qu'on appelloit un lieu de Grece dans la Béotie, près de la mer, dans le voisinage d'Anthédon, selon Pausanias.

GLAUCI TRIBUS, c'est-à-dire, la tribu de Glaucus, peuple d'Asie, dans la Lycie, selon Étienne de Byzance. Il prenoit peut-être ce nom du fleuve Glaucus.

(a) Demosth. Orat. in Timocr. p. 792.

(b) Plin. T. I. p. 211. Paus. p. 302.

(c) Paus. p. 575.

GLAUCIA, *Glaucia*, petite ville ou bourg de l'Ionie, selon Erienne de Byzance. C'est peut-être la Glaucé que Thucydide met auprès de Mycale.

GLAUCIA, *Glaucia*, rivière de Grece, dans la Béotie, au voisinage du fleuve Inachus. Sa source est nommée Αΐδουσα, selon Plutarque.

GLAUCIAS, *Glaucias*, (d) Γλαυκίας, roi des Illyriens surnommés Taulantiens, se liguait avec Clitus contre les Macédoniens. Pendant qu'Alexandre le Grand faisoit le siège de Pélium, Glaucias étant arrivé avec de grandes troupes de Taulantiens, lui fit perdre l'espérance de prendre cette ville, & l'obligea de songer lui-même aux moyens de se retirer sûrement. Cependant, Philotas ayant été envoyé au fourrage avec les bêtes du camp, & avec une escorte de cavalerie, le Roi apprit que ces gens étoient en péril, parce que Glaucias s'étoit emparé de quelques collines environnées d'une campagne, & qu'il prenoit garde de tous côtés si l'occasion se présenteroit d'exécuter quelque chose. Ainsi, ayant laissé dans le camp une partie de l'armée contre les sorties des assiégés, il en partit promptement avec le reste de ses troupes; & après avoir épouvanté les Illyriens, il tira les siens de danger. Quelque tems après, ayant rangé

(d) Freins. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 12.

sa phalange en forme de coin, il la fit monter contre les ennemis. Ceux-ci furent si épouvantés de la promptitude & de l'adresse des Macédoniens, qu'ils abandonnerent les montagnes dont ils s'étoient emparés, & prirent la fuite.

GLAUCIAS, *Glaucias*, (a) Γλαυκίας, roi d'Illyrie, avoit épousé Béroé de la race des Facides. Les Epirotes s'étant soulevés contre Éacide leur roi, & l'ayant chassé, Pyrrhus son fils, encore à la mammelle, courut grand risque d'être égorgé. Sauvé des mains de ceux qui le cherchoient, il fut porté furtivement à la cour d'Illyrie. Glaucias attendri, ou par la fortune, ou par les caresses de ce petit Prince, le protégea long-tems contre Cassandre, roi de Macédoine, qui le menaçoit de lui déclarer la guerre, s'il ne le lui livroit entre les mains. Il fit plus; il l'adopta, pour avoir un nouveau droit de lui prêter une protection encore plus forte. Les Epirotes, touchés de cette tendresse d'un Roi étranger envers le leur, firent succéder la compassion à la haine, & le rappellerent dans son royaume, dont ils donnerent la conduite à des tuteurs qu'ils lui nommerent, jusqu'à ce que son âge lui permit de le gouverner lui-même.

GLAUCIAS, *Glaucias*, (b) Γλαυκίας, étoit un des hommes

les plus insolens & les plus séditieux qu'il y eût à Rome du tems de C. Marius, & avoit à sa disposition toute la multitude des nécessiteux & des mutins. Avec de telles qualités, il n'est pas étonnant qu'il se fût laissé engager dans l'amitié de C. Marius, & que celui-ci se servît de lui pour appuyer les loix qu'il vouloit faire passer. Il y a apparence que ce Glaucias est le même qui suit.

GLAUCIAS [C.], C. *Glaucias*, Γ. Γλαυκίας, (c) ami de Saturnin & digne de l'être. Comme celui-ci étoit d'une insolence extrême, il n'épargna pas même son ami C. Glaucias dans une circonstance. C. Glaucias étoit Préteur; & comme il rendoit la justice dans la place en même tems que Saturnin haranguoit le peuple, celui-ci prétendit que c'étoit un manque de respect pour sa qualité de Tribun, & il lui mit en pièces sa chaise curule.

Quelque tems après, Saturnin voulant avoir un Consul dévoué à ses volontés, jeta les yeux sur C. Glaucias, qui étoit réellement l'homme qui lui convenoit le mieux, par une bassesse d'ame qui répondoit à celle de sa naissance. C. Glaucias n'étoit point éligible, parce qu'il étoit actuellement Préteur, & que les loix exigeoient un intervalle entre la Préture & le Consulat. Mais, les loix

(a) Plut. T. I, p. 384. Just. L. XVII. c. 3. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 158.

(b) Plut. T. I, p. 422.

(c) Crév. Hist. Rom. T. V, p. 448; & suiv.

n'arrêtoient pas Saturnin. Le jour de l'élection des Consuls étant arrivé, l'orateur Marc-Antoine fut élu d'abord sans difficulté. La seconde place étoit disputée entre Memmius & C. Glaucias; & Memmius alloit être préféré. Saturnin détache sur lui quelques-uns des assassins qu'il avoit à ses gages, & le fait assommer sur la place en présence de tout le peuple. Mais, un tel attentat perdit & Saturnin & C. Glaucias; la multitude irritée tomba sur eux & les massacra.

GLAUCIAS, *Glaucias*, (a)
Γλαυκίας, célèbre statuaire, natif d'Égine, avoit fait le char & la statue de Gélon, que l'on voyoit dans l'Altis. Pausanias parle de quelques autres ouvrages de la façon du même statuaire.

GLAUCIAS, *Glaucias*, (b)
Γλαυκίας, athlète de la ville de Crotone, fut proclamé vainqueur à Olympie en l'48.^e olympiade.

GLAUCIAS, *Glaucias*, (c)
Γλαυκίας, de la ville de Rhéginum, selon Pausanias, avoit consacré dans le bois d'Olympie, un Mercure tenant un caducée. C'étoit Callon, Éléen, qui avoit fait cet ouvrage.

GLAUCIAS, *Glaucias*, (d)
Γλαυκίας, fils d'Alexiclès, jeune homme, qui, après la mort de son pere, devint extrêmement amoureux de Chrysis, fille de

Déménétus; & comme il étoit disciple du philosophe Cléodeme, il lui découvrit sa passion. Cléodeme en fut fort fâché, car il étudioit fort bien; & à l'âge de dix-huit ans il sçavoit une partie de la philosophie d'Aristote. Mais, voyant qu'il ne pouvoit le détourner de cet amour, il lui amena un magicien, à qui il donna cent francs pour faire quelques sacrifices, & lui en promit quatre fois autant, si Glaucias pouvoit jouir de sa maîtresse. Au croissant de la lune, qui est le tems le plus propre pour cela, dit Lucien, le magicien fit une fosse sur le minuit dans le logis de Glaucias, où après avoir prononcé quelques paroles, le pere apparut premièrement, qui étoit mort il y avoit sept mois, & qui se mit fort en colère contre son fils; mais, à la fin, il se rendit à sa passion; ensuite, vint Proserpine qui menoit Cerbère en laisse; puis, la Lune, qui est un monstre à plusieurs formes, & qui n'est jamais en même état. Après cela, le magicien fit un petit Cupidon de terre, & lui commanda d'amener Chrysis. Ce Cupidon s'envola aussitôt, & au bout de quelque tems, on entendit Chrysis frapper à la porte, vaincue par la violence de son amour; en entrant, elle vint sauter au cou de Glaucias, & demeura avec lui jusqu'au soir.

(a) Paus. p. 360, 361.

(b) Paus. p. 621.

(c) Paus. p. 342.

(d) Lucian. I, II. p. 475, 476;

Alors, tous les fantômes disparurent, & elle se retira.

Voilà un de ces contes que Lucien fait pour se moquer des apparitions des esprits ; car, il n'y avoit aucune foi, & il n'avoit pas tort.

GLAUCIPPE, *Glaucippe*, nom que l'on attribue à une des filles de Danaüs.

GLAUCIPPUS, *Glaucippus*, (a) le premier & le plus considérable citoyen de Milet. Cette ville étant assiégée par Alexandre le Grand, Glaucippus fut envoyé vers ce Prince, pour lui demander qu'il voulût permettre que la ville & le port de Milet fussent communs aux Macédoniens & aux Perses. Mais, il n'en rapporta que cette triste réponse, qu'il n'étoit pas venu en Asie pour prendre ce qu'on voudroit lui donner, mais afin que l'on possédât ce qu'il donneroit lui-même ; qu'ils se résolussent donc, ou de lui abandonner au plutôt la disposition de leur fortune, ou de combattre le lendemain, & de la disputer avec les armes.

GLAUCIPPUS, *Glaucippus*, (b) fut excepté d'une loi qui bannissoit de Rome tous les étrangers.

GLAUCON, *Glaucôn*. (c) Γλαύκων, Athénien, fut Auteur de neuf dialogues ; savoir, Phidylus, Euripide, Amyntichus, Euthias, Lysithide, Aris-

trophane, Céphalus, Anaxiphemus & Ménexémus. On attribue au même Glaucôn trente-deux autres dialogues ; mais, ce sont, selon Diogène Laërce, des ouvrages supposés.

GLAUCON, *Glaucôn*, (d) Γλαύκων, athlète Athénien, fils d'Étéoclés, fut vainqueur à la course du char avec des chevaux faits. On voyoit à Olympie un monument de sa victoire.

GLAUCON, *Glaucôn* ; Γλαύκων. Socrate, au cinquième livre de la République de Platon, dit que les hommes & les femmes étant toujours ensemble, & en public, & en particulier, seront portés par une nécessité naturelle à s'aimer. *Cela ne vous paroît-il pas une suite nécessaire*, ajoute-t-il, en s'adressant à Glaucôn ? *Si nécessaire*, répond Glaucôn, en raillant sur ces mots de *nécessité* & de *nécessaire*, *que ce qu'on appelle nécessité géométrique, n'en approche pas ; car, c'est une nécessité d'amour qui est mille fois plus forte, & qui attire & persuade bien plus sérieusement & plus efficacement le peuple, que les plus nécessaires démonstrations.*

Ce Glaucôn est apparemment le même qui suit.

GLAUCON, *Glaucôn*, (e) Γλαύκων, fils d'Ariston Athénien, s'étoit mis si fortement en tête d'entrer dans le manie-

(a) Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 7.

(b) Cicér. Orat. in Rull. c. 7.

(c) Diog. Laërt. p. 171.

(d) Paus. p. 374.

(e) Diog. Laërt. p. 107, 118. Xenoph. p. 772. & seq. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 674. & suiv.

ment des affaires publiques ; quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans, que personne dans sa famille, ni parmi ses amis, n'avoit eu le pouvoir de le détourner d'un dessein si peu convenable à son âge & à sa capacité. Socrate, qui l'affectionnoit à cause de Platon son frere, fut le seul qui réussit à lui faire changer de résolution.

Un jour, l'ayant rencontré, il l'aborda avec un discours si adroit, qu'il l'engagea à l'écouter ; c'étoit déjà avoir beaucoup gagné sur lui. « Vous avez donc envie de gouverner la République, lui dit-il. Il est vrai, répondit Glaucon. Vous ne sçauriez avoir un plus beau dessein, répartit Socrate ; car, si vous y réussissez, vous vous mettrez en état de servir utilement vos amis, d'agrandir votre maison, & d'étendre les bornes de votre patrie. Vous vous ferez connoître, non seulement dans Athènes, mais par toute la Grece ; & peut-être que votre renommée volera jusques chez les nations barbares, comme celle de Thémistocle. Enfin, quelle part que vous soyez, vous attirerez sur vous le respect & l'admiration de tout le monde. »

Un début si insinuant & si flatteur plut extrêmement au jeune homme, qui se trouvoit pris par son foible ; il resta volontiers, sans qu'il fût besoin de l'en presser, & la conversa-

tion continua. « Puisque vous désirez de vous faire estimer & honorer, il est clair que vous songez à vous rendre utile au public. Assurément. Dites-moi donc, je vous prie au nom des Dieux, quel est le premier service que vous prétendez rendre à l'État ? » Comme Glaucon paroissoit embarrassé, & rêvoit à ce qu'il devoit répondre : « Apparemment, dit Socrate, ce sera de l'enrichir, c'est-à-dire, d'augmenter ses revenus. C'est cela même. Et sans doute, vous sçavez en quoi consistent les revenus de l'État, & à combien ils peuvent monter. Vous n'aurez pas manqué d'en faire une étude particulière, afin que si un fonds vient à manquer tout à coup, vous puissiez aussitôt le remplacer par un autre. Je vous jure, répondit Glaucon, que c'est à quoi je n'ai jamais songé. Marquez-moi au moins les dépenses que fait la République ; car, vous sçavez de quelle importance il est de retrancher celles qui sont superflues. Je vous avoue que je ne suis pas plus instruit sur cet article que sur l'autre. Il faut donc remettre à un autre tems le dessein que vous avez d'enrichir la République ; car, il vous est impossible de le faire, si vous en ignorez les revenus & les dépenses.

« Mais, dit Glaucon, il y

» a encore un autre moyen que
 » vous passez sous silence ; on
 » peut enrichir un État par la
 » ruine de ses ennemis. Vous
 » avez raison, répondit Socra-
 » te. Mais, pour cela, il faut
 » être le plus fort ; autrement
 » on court risque soi-même
 » de perdre ce que l'on a.
 » Ainsi, celui qui parle d'en-
 » treprendre la guerre, doit
 » connoître les forces des uns
 » & des autres, afin que s'il
 » trouve son parti le plus fort,
 » il conseille hardiment la
 » guerre ; & s'il le trouve le
 » plus foible, il dissuade le
 » peuple de s'y engager. Or,
 » sçavez-vous quelles sont les
 » forces de notre République,
 » tant par mer que par terre,
 » & quelles sont celles de nos
 » ennemis ? En avez-vous un
 » état par écrit ? Vous me se-
 » rez plaisir de me le commu-
 » niquer. Je n'en ai point en-
 » core, répondit Glaucon. Je
 » vois bien, dit Socrate, que
 » nous ne ferons pas sitôt la
 » guerre, si l'on vous charge
 » du gouvernement ; car, il
 » vous reste bien des choses à
 » sçavoir, & bien des soins à
 » prendre. »

Il parcourut ensuite plusieurs autres articles non moins importants, sur lesquels il le trouva également neuf ; & il lui fit toucher au doigt le ridicule de ceux qui ont la témérité de s'ingérer dans le gouvernement,

sans y apporter d'autre prépa-
 ration qu'une grande estime
 d'eux-mêmes, & une ambition
 démesurée de s'élever aux pre-
 mières places. « Craignez,
 » mon cher Glaucon, lui dit
 » Socrate, craignez qu'un dé-
 » sir trop vif des honneurs ne
 » vous aveugle, & ne vous
 » fasse prendre un parti qui
 » vous couvrirait de honte, en
 » mettant au grand jour votre
 » incapacité & votre peu de
 » talent. »

Glaucon profita des sages avis de Socrate, & prit du tems pour s'instruire en particulier, avant que de se produire en public. Cette leçon est pour tous les siècles, & elle peut convenir à beaucoup de personnes de tout état & de toute condition.

GLAUCON, *Glauco*, Γλαῦκων, est compté au nombre des premiers Interprètes d'Homère. On avoit les ouvrages de cet Interprète dès le tems de Platon ; ce qui seroit conjecturer que ce Glaucon pourroit bien être le même que le précédent.

GLAUCONOME, *Glauconome*, (a) étoit une des nymphes Néréïdes.

GLAUCOPIS, *Glaucopis*, Γλαυκόπις, (b) dont parle Lucien dans un de ses dialogues.

GLAUCOTHÉE, *Glaucothea*, Γλαυκοθήα, (c) femme

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 71.

(b) Lucian. T. II. p. 996.

(c) Æsch. Vit. Initi.

d'Atromete, fut mere d'Eschine. Voyez Eschine.

GLAUCUS, *Glaucus*, (a) Γλαῦκος, fleuve du Péloponnèse au voisinage de la ville de Patras, selon Pausanias.

On croit que ce fleuve s'appelle aujourd'hui Leucos.

GLAUCUS, *Glaucus*, (b) Γλαῦκος, riviere de l'Asie Mineure dans la Carie, selon Pline, qui dit qu'elle reçoit le Telmesse, & porte ses eaux à la mer. Quintus Calaber met le Telmesse aux confins de la Carie & de la Lycie; ainsi c'est la même riviere que l'on peut attribuer également à ces deux provinces.

GLAUCUS, *Glaucus*, (c) Γλαῦκος, étoit, selon Strabon, un port de mer dans une petite baie à l'embouchure du Glaucus, dans le territoire des Rhodiens en terre ferme. Le Glaucus, dont il s'agit ici, est celui de l'article précédent.

GLAUCUS, *Glaucus*, (d) Γλαῦκος, fleuve d'Asie dans la Colchide, où il se jette dans le Phaxe, selon Pline & Strabon. C'est le Cyanéus de Ptolémée.

GLAUCUS, *Glaucus*, (e) Γλαῦκος, étoit, si nous en croyons Servius, un célèbre pêcheur de la ville d'Anthédon dans la Béotie, lequel ayant mis sur

l'herbe les poissons qu'il avoit pris, s'aperçut qu'ils se donnoient de grands mouvemens, & se jettoient dans la mer. Il ne douta pas que cette herbe n'eût une vertu particulière; il en goûta, & fut changé en dieu Marin. Ovide & Ausone racontent ainsi cette fiction; mais, l'Histoire fait voir qu'elle n'étoit fondée que sur l'habileté de ce célèbre pêcheur, ainsi que nous l'apprenons de Strabon.

Philostate, dans un de ses tableaux, n'ayant égard qu'aux fictions des Poètes, peint ainsi Glaucus. » Sa barbe, dit-il, est » humide & blanche, & ses » cheveux flottent sur ses épaules. Il a les sourcils si épais » & si proche l'un de l'autre, » qu'ils semblent ne faire qu'un. » Ses bras sont faits d'une manière propre à nager, & sa » poitrine est couverte d'herbe marine. Le reste de son » corps se termine en poisson, » dont la queue se recourbe » jusqu'aux reins. «

L'Antiquité reconnoissant plusieurs Glaucus, cette pluralité de noms a causé beaucoup de confusion dans la généalogie du Glaucus dont il s'agit ici. Quelques Auteurs lui donnent pour pere Polybe; d'autres le font fils de Phorbas; d'autres enfin

(a) Paus. p. 431.

(b) Plin. T. I. p. 174.

(c) Strab. p. 651.

(d) Plin. Tom. I. pag. 305. Strab. p. 498, 500.

(e) Athen. p. 679. Paus. p. 361, 362,

575. Virg. Georg. L. I. v. 437. Æneid. L. V. v. 823. Strab. p. 405. Diod. Sicul. p. 175. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 357. & suiv. Tom. VI. p. 388. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 86, 87.

tombe en pâmoison, pour avoir trop mangé de miel, entre plusieurs Médecins, il n'y en eut qu'un, nommé Dracon, qui eût un spécifique qui pût le faire revenir.

GLAUCUS, *Glaucus*, (a) Γλαυκος, fils de Sisyphus & de Mérope fille d'Atlas, fut pere de Bellérophon & de Chrysaor. La fable dit que Glaucus ayant voulu empêcher que ses cavales ne fussent couvertes, afin qu'elles fussent plus légères à la course, Vénus leur inspira une telle fureur, qu'elles le déchirèrent; ce que Virgile exprime d'une manière noble dans ces vers :

Scilicet ante omnes furor est insignis equarum,

Et mentem Venus ipsa dedit, quo tempore Glauci

Potniades malis membra absumpserunt quadrigæ.

Palephate, rapporte l'explication de cette fable, en disant que Glaucus, ayant fait trop de dépense pour nourrir quantité de cavales, fut réduit à mourir de faim. Il a donné occasion à ce proverbe, *Glaucus alter*, contre ceux qui se ruinent pour entretenir des chevaux.

(a) Homer. *Iliad.* L. VI. v. 154, 155. Paul. p. 92, 384. Virg. *Georg.* L. III. v. 266. & seq. Strab. p. 409. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 94, 388, 439. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 84. & suiv. T. IX. p. 119.

(b) Homer. *Iliad.* L. VI. v. 119. &

Selon d'autres, Glaucus alla combattre aux jeux funebres de Pélias, & ce fut au retour de ces jeux qu'il périt à la fleur de son âge, ayant été mis en pièces par ses cavales auprès de Pornies, ville de Béotie, où l'on montrait son tombeau.

Le poëte Eumélus rapportoit dans son histoire de Corinthe les aventures de Glaucus pere de Bellérophon, & contoit que dans un voyage qu'il fit à Lacédémone, il eut une intrigue avec Pantidya, fiancée à Thes-tius roi d'Étolie, & que cette Princesse étoit enceinte de Léda, lorsqu'elle fut conduite à son époux; sur ce pied-là, Glaucus seroit le véritable pere de Léda & l'ayeul d'Hélène. On croit qu'il fut aussi un des Argonautes.

GLAUCUS, *Glaucus*, (b) Γλαυκος, fils d'Hippolochus, & petit-fils de Bellérophon, commandoit les Lyciens au siège de Troye. Homère raconte au sixième livre de l'*Iliade*, que Glaucus s'étant présenté pour combattre contre Diomede petit-fils d'Adras-te, ces deux héros, avant que d'en venir aux mains, s'engagerent dans une longue conversation, dans laquelle ils reconnurent que leurs

seq. L. XII. v. 309. & seq. L. XVI. v. 492. & seq. L. XVII. v. 140. & seq. Plut. Tom. I. pag. 958. Herod. L. I. c. 147. Virg. *Æneid.* L. VI. v. 483. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 232, 448. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 83. & suiv.

familles étoient unies entr'elles par les liens de l'hospitalité, en sorte que se faisant un scrupule de violer les droits de cette alliance, ils se séparèrent après l'avoir renouvelée par un échange mutuel de leurs armes. Glaucus donna à Diomede des armes d'or pour des armes d'airain, des armes qui valoient cent bœufs, dit le Poëte, pour des armes qui n'en valoient que neuf. C'est de-là qu'est venu le proverbe de *Glauci & Diomedis permutatio*. C'est le troc de Glaucus & de Diomede.

Un jour, Glaucus, entendant la voix de Sarpédon, qui l'appelloit à son secours, sentit une vive douleur de n'être pas en état de le défendre. Teucer, pour l'éloigner, lui avoit percé le bras d'un coup de fleche de dessus la muraille, & à peine son autre main pouvoit-elle suffire à soutenir ce bras blessé, où il sentoient des douleurs très-cuivantes. Dans ce désespoir, il eut recours à Apollon. Ce Dieu entendit sa priere, & dans le moment il appaisa ses douleurs, arrêta son sang, & le remplit d'une nouvelle force. Glaucus s'aperçut d'abord de ce prompt secours, & fut ravi de voir que ce Dieu l'avoit si promptement exaucé. Il va d'abord dans tous les rangs des Lyciens, & exhorte leurs officiers à combat-

tre pour le corps de Sarpédon; il passe ensuite dans les bataillons des Troyens, & leur fait les mêmes exhortations. Lui-même est un des premiers à marcher à l'ennemi, & se défait de Bathyclès, comme il étoit sur le point de tomber entre ses mains.

GLAUCUS, *Glaucus*, (α) Γλαῦκος, l'un des Argonautes & le seul qui ne fut point blessé dans un combat qui se donna contre les Tyrrhéniens. On assure qu'il disparut en cette occasion, & fut mis au nombre des Dieux de la mer, sur le témoignage de Jason, qui dit l'avoir vu au fond des eaux avec les autres divinités maritimes. Aucun des anciens Auteurs des Argonautes n'a parlé de cet événement; le seul Athénée en fait mention sur l'autorité de Posis, & cite le troisième livre de l'Amazonide de cet ancien Auteur.

Il n'y a pas d'apparence, selon M. l'abbé Banier, que Posis ait voulu parler de Glaucus de la ville d'Anthédon, ce célèbre pêcheur dont Ovide dit qu'il fut changé en Dieu marin, & qui, suivant Apollonius, sortit du fond des eaux pour annoncer aux Argonautes que le destin s'opposoit au voyage d'Hercule dans la Colchide, & qu'on avoit bien fait de l'abandonner. Ainsi, M. l'abbé Banier croit qu'on a voulu

(α) Athen. pag. 296, 297. Myth. par Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. L. l'Abb. Ban. T. VI. pag. 388, 401. Lett. Tom. XII. pag. 105. & suiv.

nommer Glaucus fils de Sisyphé, petit-fils d'Eolus, & parent de Jason. Mais, comme les hommes sont sujets à contradiction, M. l'abbé Banier assure ailleurs que Glaucus l'Argonaute n'est point différent de celui qui étoit d'Anthédon.

GLAUCUS, *Glaucus*, (a) Γλαῦκος, fils d'Anténor, étoit représenté dans le temple de Delphes, sur une cuirasse faite à l'antique.

GLAUCUS, *Glaucus*, (b) Γλαῦκος, fils d'Imbrasus, & frere de Ladès. Leur pere qui étoit de Lycie, les avoit instruits lui-même dans l'art de la guerre; il leur avoit donné des armes pareilles, & leur avoit appris, soit à combattre de près, soit à faire voler un cheval dans la plaine. Mais, ils n'en tombèrent pas moins sous les coups de Turnus.

GLAUCUS, *Glaucus*, (c) Γλαῦκος, fut pere de Déïphobe, prêtresse d'Apollon & de Diane.

GLAUCUS, *Glaucus*, (d) Γλαῦκος, fils d'Épytus, succéda à son pere au royaume de Messénie, vers l'an 1000 avant Jesus-Christ, pendant qu'Echestraté & Euryphon règnoient en Macédoine. Imitateur des vertus de son pere envers le public & les particuliers, Glau-

cus le surpassa de beaucoup en piété. Il établit le culte de Jupiter Ithomate parmi les Doriens, après avoir fait bâtir un temple à ce Dieu sur le mont Ithome. Il donna aussi le premier l'exemple de sacrifier à Machaon, fils d'Esculape, dans Gérénie, & fit rendre à Messene, fille de Triopas, des honneurs tels qu'on en rendoit aux héros après leur mort, par des offrandes faites sur leurs tombeaux. Son fils Isthmius marcha sur les traces de son pere, & bâtit à Pheres un temple en l'honneur de Gorgasus & de Nicomache.

GLAUCUS, *Glaucus*, (e) Γλαῦκος, fils de Minos II & de Pasiphaé. Un des miracles que les Mythologues ont attribué au devin Polyïde, c'est la résurrection de ce Glaucus. Voyez Glaucus fils d'Hippolyte.

GLAUCUS, *Glaucus*, (f) Γλαῦκος, natif de l'île de Chio, est celui qui trouva le moyen de souder le fer, comme Eusebe le marque deux fois dans sa chronique. On ne sçait pas bien en quel tems il a vécu. C'est de ce Glaucus qu'est venu le mot *Glauci ars*.

GLAUCUS, *Glaucus*, (g) Γλαῦκος, athlete de la ville de Caryste. On dit qu'il étoit originairement de la ville d'An-

(a) Paus. p. 662.

(b) Virg. *Æneid.* L. XII. v. 342. & seq.

(c) Virg. *Æneid.* L. VI. v. 36.

(d) Paus. p. 221.

(e) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom.

VI. pag. 209. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 101.

(f) Paus. p. 637.

(g) Paus. p. 361, 362.

rhédon, & qu'il descendoit de Glaucus dieu marin. Son pere, qui étoit aussi de Caryste, se nommoit Démylus. Glaucus dans sa jeunesse laboura la terre.

Un jour, le coutre de sa charrue s'étant disloqué, il le raccommoda en frappant dessus avec sa main, comme il auroit fait avec un marteau. Son pere, ayant remarqué la force extraordinaire du jeune homme, l'amena à Olympie, pour l'éprouver par le combat de ceste. Glaucus, tout neuf dans ce métier, étoit fort mal mené par ses antagonistes; & combattant contre un athlete que le sort avoit réservé pour le dernier, il alloit succomber, lorsque son pere lui cria : *Mon fils, frappe comme sur ta charrue*. Alors, Glaucus frappa un si bon coup, qu'il abattit son adversaire & fut proclamé vainqueur. On dit qu'ensuite, il fut couronné deux fois à Delphes, & huit fois tant à Némée qu'à Corinthe.

Son fils lui fit ériger une statue, & l'ouvrier qu'il employa fut Glaucias de l'isle d'Egine. Il étoit représenté sous la forme d'un maître d'escrime ou d'exercice, parce que c'étoit l'homme de son tems qui avoit la main la plus adroite & la plus propre à toute sorte de mouvemens. Après sa mort, les Carystiens l'inhumerent dans

une isle qui s'appella depuis l'isle Glaucus.

GLAUCUS, *Glaucus*, (a) Γλαυκος, fameux statuaire d'Argos. On ne sçait point de quelle école il étoit sorti; mais, on voyoit dans le bois sacré d'Olympie, plusieurs ouvrages de sa façon. Il vivoit près de sept cens ans avant Jesus-Christ.

GLAUCUS, *Glaucus*, (b) Γλαυκος, de Corcyre, fut pere de l'athlete Philon.

GLAUCUS, *Glaucus*, (c) Γλαυκος, Lacédémonien, fils d'Épicyde, vivoit trois générations avant Leutyche, roi de Lacédémone. Ce Prince, dans Hérodote, raconte que Glaucus avoit la réputation d'être l'homme de son tems le plus attaché aux principes de la probité & de la justice; que la Renommée ayant publié ses vertus jusque dans l'Asie mineure, un riche Milésien réduisit la moitié de son bien en argent; qu'il apporta cet argent à Lacédémone, & qu'il le mit en dépôt chez Glaucus, ne croyant pas que sa fortune fût en sûreté à Milet à cause des troubles qui agitoient l'Ionie; que Glaucus donna une marque au Milésien, à la représentation de laquelle il pourroit reconnoître la personne à qui il faudroit restituer le dépôt; que les enfans du Milésien vinrent long-tems après à

(a) Paus. p. 339, 340.

(b) Paus. p. 361.

(c) Herod. L. VI. c. 86. Paus. p. 116,

466. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIV. p. 198, 199. T. XXI. p. 136. & suiv.

Lacédémone, avec la marque dont on étoit convenu, pour redemander le bien de leur père; que Glaucus ne fit pas semblant de sçavoir de quoi ils vouloient lui parler; qu'ensuite il alla à Delphes pour demander à l'Oracle si, étant cité en justice, il devoit jurer qu'il n'avoit pas reçu ce dépôt; que la Pythie lui répondit en ces termes; » Glaucus, fils d'Épicyde, il t'est plus avantageux » pour le présent de jurer & » de t'approprier cet argent. » Jure, puisque l'homme juste » n'est pas moins sujet à la » mort que l'injuste; mais, sache que le parjure a un fils » qui n'a point de nom, & qui » sans avoir des pieds & des » mains, court avec une vitesse incroyable, & qu'en » peu de tems il renverse la » maison & fait périr la postérité de celui qui s'est rendu coupable d'un faux serment; qu'au contraire, la » maison du juste & sa postérité seront comblées de biens. » Leutychide ajoute que Glaucus, effrayé par la réponse de l'Oracle, rendit l'argent; mais que la Pythie lui dit qu'il n'étoit pas moins criminel pour avoir tenté le Dieu, que s'il avoit retenu le dépôt. Il dit encore que de son tems la famille de Glaucus étoit entièrement éteinte, & qu'il ne restoit à Sparte aucun vestige de sa postérité.

(6) Plut. Tom. I. p. 747.

On demande quel étoit le dessein d'Hérodote en faisant raconter à Leutychide l'histoire de Glaucus? On ne voit pas qu'il pût avoir d'autre dessein que celui d'apprendre en général à son lecteur, que la volonté seule de manquer aux devoirs de la justice & de la probité, étoit punie sévèrement par les Dieux, & de rapporter le fameux oracle de Delphes au sujet du parjure. C'est ainsi qu'Hérodote a coutume d'insérer de tems en tems dans sa narration, des faits singuliers, qui, en piquant la curiosité du lecteur, l'instruisent des plus importantes vérités de la morale. Les occasions, qu'il saisit pour raconter ces sortes d'événemens, ne sont pas toujours naturelles & également heureuses; mais, cet Auteur aime mieux faire une espèce de violence à son texte, & sortir en quelque manière des bornes d'une exacte vraisemblance, que de ne pas rapporter des événemens qu'il croit propres à l'instruction de ses lecteurs. Il est bon même d'observer ici que plus la manière, dont ces récits sont amenés paroît forcée, mieux elle prouve le dessein attribué à Hérodote d'avoir voulu établir en écrivant l'Histoire, un système de Philosophie morale, qui lui étoit particulier.

GLAUCUS, *Glaucus*, (α) Γλαῦκος, capitaine Athénien,

fils de Polymede , combattant auprès de Phocion , son général , dans une action qui se donna dans l'isle d'Eubée contre les Macédoniens , se distingua par-dessus tous les autres.

GLAUCUS, *Glaucus*, (a) Γλαῦκος, médecin d'Ephestion , le favori d'Alexandre. Un jour qu'il étoit allé au théâtre , Ephestion , attaqué d'une grosse fièvre , se mit à manger extraordinairement ; & cette intempérance lui causa la mort qui arriva peu de tems après. Alexandre fut si touché de la perte de son favori , que dans l'excès de sa douleur , il ordonna entr'autres choses , que l'on mît en croix le médecin Glaucus , comme si Ephestion ne fût mort que par sa faute.

GLAUCUS, *Glaucus*, Γλαῦκος, roi d'Illyrie , appelé aussi Glaucias. Voyez Glaucias.

GLAUCUS, *Glaucus*, (b) Γλαῦκος, médecin de la reine Cléopâtre , selon Plutarque.

GLAUCUS, *Glaucus*, (c) Γλαῦκος, Auteur d'un traité des Poètes & des Musiciens de l'antiquité , cité par Plutarque. Ce Glaucus étoit de Rhege , aujourd'hui Rheggio , dans la grande Grece , ou le royaume de Naples. Il étoit contemporain de Démocrite le philosophe , comme le témoigne Diogene Laërce , en assurant d'après Glaucus , que ce Philoso-

phe avoit eu pour maître un Pythagoricien. On faisoit Glaucus auteur d'un écrit historique sur les Poètes & les Musiciens de l'antiquité ; écrit que d'autres aimoient mieux attribuer à l'orateur Antiphon. G. J. Vossius ne doute pas que ce ne soit ce même Glaucus , qu'allegue encore Diogene Laërce à l'occasion d'Empédocle , philosophe & poète tout ensemble. Il est persuadé de plus , que le Glaucus que cite Harpocraton , comme ayant fort parlé du poète Musée , n'est autre que celui dont il est ici question , & c'est aussi le sentiment de Maussac.

Jonsius , dans sa bibliothèque des Historiens philosophiques , observe que le scholiaste anonyme d'Eschyle cite un Glaucus qui a écrit sur les tragédies de ce Poète , & qui n'est vraisemblablement que le nôtre. Il remarque aussi qu'il n'est pas surprenant que ce même Glaucus , dans son histoire des Poètes & des Musiciens , ait compris Démocrite , puisque ce Philosophe étoit grand musicien , & avoit composé plusieurs livres concernant la musique , selon Diogene Laërce.

GLAUCUS, *Glaucus*, (d) Γλαῦκος, poète Grec , dont on n'a des pièces que dans l'Anthologie manuscrite de la bibliothèque du Roi. Vossius n'a

(a) Plut. T. I. p. 704.

(b) Plut. T. I. p. 943.

(c) Diog. Laërt. p. 600, 653. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett.

T. X. p. 238, 239.

(d) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 265.

fait aucune mention de ce Poëte dans son livre des poëtes Grecs.

GLAUCUS, *Glaucus*, (a) Γλαυκος, fut professeur d'éloquence à Aurun, au rapport du rhéteur Euménus, qui étoit son contemporain, mais moins âgé que lui. Glaucus, selon le même Rhéteur, pouvoit être regardé comme Athénien, si non par la naissance, du moins par la beauté de son talent.

GLECON, *Glecon*, Γληκων, (b) lieu de Grece, dans la Phocide, selon Hésiode, qui lui donne le surnom d'*ἑρμυρι*, *Turrigera*, qui porte des tours, ou bien fortifiée. Cela se trouve dans deux vers que Strabon rapporte.

GLERENUM, *Glerenum*, petite ville d'Italie dans l'Apulie, selon Plutarque; mais, Ortelius observe que c'est une faute, & qu'il faut lire Gerunium.

GLÈS, *Glesum*, (c) nom que les Estyens donnoient à l'ambre. En Allemand *Gleff*, & *Glass* en Anglois, signifie le verre. La transparence, qui est commune à l'ambre & au verre, peut bien avoir déterminé les Germains à désigner l'ouvrage de l'art par le même nom qu'ils donnoient à l'ouvrage de la nature. Notre mot François *glace* [de miroir] qu'on feroit mieux

d'écrire *glasse*, semble venir du mot *glas*, à moins qu'on ne le dérive du Latin *glacies*. Mais, le mot *glacies* ne viendrait-il pas lui-même de *glas*? Il y a dans le Latin beaucoup de termes qui ne dérivent point du Grec, & qui tirent apparemment leur origine des langues Celtique & Germanique, répandues dans l'Europe avant que la langue Latine se formât.

GLEUCIN, *Glucinum*, (d) sorte de parfum. Les Anciens avoient entre les parfums liquides le Gleucin, que quelques-uns ont cru avoir été fait de moût, à cause de l'étymologie du mot Grec Γλευκος, mais que Columelle dit être composé de simples odoriférantes.

GLICIA [La Loi], *Lex Glicia*, (e) avoit été portée au sujet des testamens; mais, on n'a rien de certain sur cette Loi.

GLICIUS GALLUS, *Glicius Gallus*, (f) fut dénoncé par Quintianus son plus intime ami, comme complice de la conjuration formée contre Néron, l'an de Jésus-Christ 65. On l'envoya en exil; mais, il eut dans sa disgrâce, la consolation de voir sa femme Egnetia Maximilla l'accompagner en exil; & tant qu'on la laissa

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 172.

(b) Strab. p. 424.

(c) Tacit. de Germ. Morib. c. 45.

(d) Antiq. expl. par D. Betz. de

Montf. Tom. III. pag. 207.

(e) Rosin. de Antiq. Rom. p. 852.

(f) Tacit. Annal. L. XV. c. 56, 71. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 435.

jouir des biens qu'elle possédoit en propre, elle les partagea avec lui. Ils lui furent ôtés dans la suite, & elle partagea la misère de son époux.

GLISAS, *Glifas*, Γλισας, (a) ville de Grece dans la Béotie, située sur le fleuve du Thermodon, selon Hérodote. Cette ville étoit fort ancienne, puisque ses habitans sont comptés par Homère au nombre de ceux qui allèrent au siège de Troye. Mais, du tems de Pausanias, il n'en restoit plus que des ruines, que l'on trouvoit à sept stades de Teumesse. Audessus de Glifas s'élevoit une montagne nommée le haut lieu, parce que Jupiter le très-haut y avoit un temple & une statue. C'est de-là que tomboit le Thermodon.

Pausanias, Strabon, Hérodote, lisent Glifas; mais, on trouve dans Homère Glissas avec deux *ss*. Cette dernière leçon a été suivie par Pline.

M. l'abbé Gédoyen, dans sa traduction François de Pausanias, parle en plusieurs endroits d'un fleuve du nom de Glifas. C'est à l'occasion des guerres des Argiens avec les Thébains; il répète plusieurs fois que les deux armées en vinrent aux mains sur le bord de Glifas. Mais, l'expression ἀπὸς Γλισσας

(a) Herod. L. IX. c. 42. Homer. *Iliad*. L. II. v. 11. Strab. p. 412. Paus. p. 83, 551, 555, 556, 569, 570. Plin. *Tom.* l. p. 198.

(b) Cicero. *Orat.* pro L. Flacco. c. 59.

(c) Exod. c. 16. v. 7, 10. c. 24 v. 9. & seq. c. 28. v. 2, 40. c. 33. v. 15, 22,

peut aussi bien signifier que ce fut auprès de Glifas, c'est-à-dire, de la ville de ce nom, que l'on en vint aux mains. On ne peut guère l'entendre autrement, puisqu'on ne connoit point d'ailleurs de fleuve qui ait été appelé Glifas.

GLISSAS, *Glissas*, Γλισσας. Voyez Glifas.

GLOBULUS [P.], *P. Globulus*, (b) dont Cicéron fait mention dans son oraison pour L. Flaccus.

GLOIRE, *Gloria*, (c) terme qui se prend en différens sens dans l'Ecriture.

Dans les livres de Moïse, *la Gloire du Seigneur* marque ordinairement sa présence; lorsqu'il parut, par exemple, sur le mont Sinaï, ou que la nuée lumineuse qui marquoit sa présence, descendoit sur la tente des assemblées.

Moïse, Aaron, Nadab, Abiu, & les soixante-dix Anciens d'Israël, monterent sur le mont Sinaï, & virent *la Gloire du Seigneur*. Or, la Gloire du Seigneur étoit comme un feu ardent sur la montagne; sous ses pieds étoit un ouvrage aussi éclatant que le saphir, & que le ciel lorsqu'il est dans sa plus grande clarté.

La Gloire du Seigneur apparut aussi aux Israélites dans la

c. 34. v. 29. Numer. c. 27. v. 18. & seq. Jolu. c. 7. v. 19. Reg. L. I. c. 4. v. 21, 22. Psalm. 25. v. 8. Psalm. 29. v. 13. Psalm. 56. v. 9. Psalm. 105. v. 20. ad Rom. Epist. c. 5. v. 2. c. 7. v. 21. ad Corinth. Epist. 1, c. 11. v. 7, Epist. 2, v. 4.

ouée après leur murmure ; & lorsqu'il leur donna la manne & les caïlles.

Moïse ayant demandé instamment à Dieu qu'il lui plût de lui découvrir sa Gloire, Dieu lui dit : « Vous ne pourrez » voir ma face, car nul homme n'est capable d'en supporter l'éclat sans mourir ; mais, je vous placerai à l'entrée d'un rocher, & lorsque ma Gloire passera par-devant ce rocher, je vous couvrirai de ma main, afin que vous ne soyez pas accablé par le poids de ma Gloire ; mais, quand je serai passé, j'ôterai ma main, & vous me verrez par le dos, mais vous ne verrez point ma face. »

L'arche de Dieu est nommée la Gloire d'Israël, & la Gloire de Dieu. Lorsque l'arche fut prise par les Philistins, on dit : *Translata est Gloria Israël* ; & le Psalmiste dit qu'il a tendrement aimé la maison de Dieu, & le lieu de la demeure de sa Gloire.

Le Psalmiste appelle ses instrumens de musique, sa Gloire ; *ut cantet tibi Gloria mea*. Et ailleurs : *Exurge Gloria mea, exurge psalterium & cithara*.

Les ornemens des Prêtres du Seigneur sont appelés des habits de Gloire ; & les vases sacrés du temple, des vases de Gloire.

Salomon, dans toute sa Gloire, c'est-à-dire, dans son éclat & ses plus riches ornemens, n'étoit pas plus beau qu'un lys.

Tom. XLX,

Les Israélites, en abandonnant le Seigneur en le désert, changèrent leur Gloire en une figure de veau qui broute l'herbe.

Lorsque les Prophetes veulent marquer la conversion des Gentils, ils disent que la Gloire du Seigneur remplira toute la terre ; ou que toute la terre verra la Gloire du Seigneur. Et Saint Paul appelle en plus d'un endroit le bonheur des Fideles qui ont embrassé la foi de Jesus-Christ, la Gloire des enfans de Dieu.

Lorsque les Hébreux exigeoient le serment d'un homme, ils lui disoient : *Rendez Gloire à Dieu* ; c'est-à-dire, reconnoissez la vérité, rendez-lui Gloire ; reconnoissez que Dieu connoît le plus secret de vos sentimens & le plus profond de votre cœur.

La Gloire des enfans sont leurs peres, la Gloire des peres sont les enfans ; la femme est la Gloire de l'homme ; nous sommes votre Gloire, & vous êtes la nôtre. Tout le monde sent l'emphase & la force de ces expressions.

Lorsque Dieu jugea à propos de retirer à lui son serviteur Moïse, il lui dit de monter sur la montagne d'Abarim, & d'y rendre l'esprit. Moïse répondit : *Que le Seigneur marque un homme pour être à la tête de cette multitude.* Dieu lui dit : *Prenez Aaron, fils de Nun, cet homme qui est rempli de l'esprit ; imposez-lui les mains, vous lui donnerez vos ordres en présence de la mul-*

H

titude, & vous lui communiquerez une partie de votre Gloire.

On demande quelle est cette Gloire que Moïse communiqua à Josué? Onkelos & quelques Rabbins croient que Moïse lui donna une partie de cet éclat qui paroïssoit sur son visage, depuis l'entretien qu'il avoit eu avec Dieu. Il ne lui donna pas toute sa Gloire, mais seulement une partie. Moïse étoit, disent-ils, brillant comme le soleil, & Josué comme la lune; c'est-à-dire, que ce dernier n'avoit qu'une lueur foible & empruntée. Mais, il vaut mieux l'entendre de l'autorité & de l'empire, dont il eut besoin pour le gouvernement du peuple. Moïse lui imposa les mains, & par cette cérémonie le désigna pour son successeur dans la conduite des Israélites; il lui donna ses ordres & ses instructions, pour s'acquitter dignement de cet emploi.

GLOSE, *Glossa*, interprétation, ou traduction qu'on fait mot-à-mot d'un Auteur dans une autre langue.

Il se dit aussi d'un commentaire qu'on fait pour expliquer plus au long, & plus intelligiblement le texte d'un Auteur, soit en la langue même de cet Auteur, ou en une autre langue.

Le mot *Glose*, vient, selon quelques-uns du mot Grec *γλῶττα*, ou *γλῶσσα*, langue, parce que la *Glose* sert à expliquer un texte comme la langue à faire reconnoître les sen-

timens de l'ame par le moyen de la parole. On peut aussi, dit Macri, dériver ce mot du Latin *Glos*, qui signifie la sœur du mari, & qui se prend dans le droit pour sœur, parce que la *Glose* est comme la sœur du texte.

Glose, se dit aussi de certaines critiques, ou additions qu'on fait sur les évènements & les historiens du monde.

Glose, est aussi une espèce de poésie faite à l'imitation des Espagnols, comme une espèce de commentaire, ou de Parodie de la pièce d'un autre Auteur, dont on répète un vers à la fin de chaque quatrain, ou strophe qu'on fait contre lui; ou simplement une sentence, une pensée mise en vers, [on l'appelle *texte*] sur laquelle on fait une pièce de vers en différentes stances, à la fin de chacune desquelles on répète un vers de la sentence, lequel entre dans le sens de la st. nce dont il fait partie. Il y en a des exemples dans les poésies de Sarrafin; en paraphrasant le sonnet de Job, fait par Benferade, il finit par cette strophe, dont le dernier vers est du sonnet de Job.

J'aime les vers des Uranins,

Dit-il, mais je me donne aux diables,

Si pour les vers des Jobelins,

J'en connois de plus méprisables.

GLOSSAIRE, *Glossarium*, (a) Recueil alphabétique en for-

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XII. pag. 184.

me de Dictionnaire, des termes difficiles, barbares, hors d'usage, d'une langue morte ou corrompue, avec l'explication de ces termes, laquelle en conséquence est appelée Glose.

Les Anglois encouragent noblement ce genre d'étude sec & rebutant, depuis qu'ils ont éprouvé combien les antiquités Saxonnnes ont été débrouillées par le Glossaire du chevalier Henri Spelman; il l'intitula *Glossarium Archaeologicum*, & le publia à Londres en 1626, *in-folio*.

L'Europe entière connoît l'utilité des Glossaires de M. du Cange pour l'intelligence des usages du bas-Empire & des siècles suivans. Le Glossaire Grec de ce laborieux érudit, mort en 1688, forme, comme on sçait, deux volumes, & le Glossaire Latin six volumes *in-folio*, de l'édition de 1733 jusqu'à 1736. Cette édition a été donnée & augmentée par les religieux Bénédictins de la congrégation de Saint Maur.

Selon M. de la Monnoie, le mot *Glossaire* vient de *Glossa*, qui en Grec signifie originairement langue, mais qui depuis a signifié non seulement toute locution obscure, étrangère, inusitée, mais ce qui est assez singulier, l'interprétation même de ces sortes de locutions. D'où il résulte que par Glossaire, on doit, comme on vient de lire au commencement de cet arti-

cle, entendre un recueil de termes difficiles, barbares, hors d'usage, accompagnés de l'explication dont ils ont besoin, laquelle de-là est appelée Glose.

Il est surprenant que les anciens Grammairiens Grecs, qui étoient si passionnés pour la gloire de leurs Écrivains, si amoureux de leur langue, si indifférens pour toutes les autres, ne nous aient pas laissé quelque Grammaire & quelque Vocabulaire qui facilitassent l'intelligence de leurs écrits, & conservassent leur langue à la postérité. Il est vrai que bien avant Suidas, Hésychius, Pollux, Harpocraton, & quelques autres dont il est parlé dans Photius, avoient composé des espèces de Glossaires & de Lexiques; mais, ces ouvrages embrassoient seulement une partie de la langue Grecque, & non toute la langue. Ainsi, ils ne seroient nullement comparables aux Dictionnaires de nos Estiennes, ni à celui de l'Académie Française, ni à tant d'autres, sans compter qu'ils n'ont pas été faits dans le bon tems de la Grece.

GLOTE, *Glota*, (a) rivière de la grande Bretagne, selon Tacite. C'est aujourd'hui la Cluide, ou la Cluyd, qui se décharge à l'ouest dans le golfe de Dunbriton.

Ptolémée l'appelle Clote. Quelques historiens Anglois

(a) Tacit. in Juli, Agric. c. 23. Ptolem. L. II. c. 3.

l'ont appelée Cluda & Clid. Son embouchure est nommée en Latin *Glota Æstuarium*, en Anglois *The firth of Clid*. Elle donne à la vallée qu'elle arrose le nom de *Glottiana* en Latin, & de *Cluydesdale* en Anglois.

GLUS, *Glus*, (a) Γλευς, fils de Tamus, étoit un capitaine dont il est fait mention dans Xénophon.

GLYCÉES, *Glycea*, (b) Γλυκεία, village de Grece, selon Suidas, voisin de la ville de Pellene. Pausanias dit qu'il y avoit peu de fontaines d'eau douce. Ce mot vient de γλυκὺς, *dulcis*, *suavis*, doux, agréable.

GLYCERA, *Glycera*, (c) Γλυκίρα, courtisane, qu'Harpalus fit venir d'Athènes à Babylone, où Alexandre l'avoit laissé pour garder ses trésors & ses revenus. Il fit avec elle des dépenses exorbitantes.

GLYCÉRA, *Glycera*, (d) Γλυκίρα, autre courtisane, qui dans un Dialogue de Lucien, s'entretient avec Thaïs, qui étoit aussi une courtisane.

GLYCERE, *Glycera*, (e) femme, qui, selon Horace, inviroit Vénus par l'encens qu'elle lui offroit, à venir dans une belle demeure qu'elle avoit.

GLYCERE, *Glycera*, (f)

(a) Xenoph. p. 373.

(b) Paus. p. 353.

(c) Diod. Sicul. p. 620.

(d) Lucian. T. II. p. 701, 702.

(e) Horat. L. I. Ode 25. v. 1. & seq.

(f) Plin. T. I. 233, 703. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 658, 659.

courtisane de Sicyone, excelloit dans l'art de faire des couronnes, & elle en étoit regardée comme l'inventrice. Pausias, pour lui plaire & pour l'imiter, s'appliqua aussi à peindre des fleurs. On vit alors un beau combat entre l'art & la nature, chacun de son côté faisant des efforts extraordinaires pour l'emporter sur son émule, sans qu'il fût presque possible d'adjudger la victoire à l'un ou à l'autre.

GLYCÉRION, *Glycerium*, (g) fille de Chremès, est un des principaux personnages de l'andrienne de Térence.

GLYCÉRION, *Glycerium*, Γλυκέριον, (h) courtisane, dont il est parlé dans un dialogue de Lucien.

GLYGINAS, *Glycinas*, (i) nom que les Anciens donnoient à un de leurs gâteaux.

GLYCON, *Glycon*, (k) Γλύκων, médecin de Hirtius Panfa, que Brutus, dans une de ses lettres, recommande fortement à Cicéron, parce qu'il étoit retenu prisonnier & accusé de parricide, comme ayant fait couler du poison dans les plaies de Hirtius Panfa.

GLYCON, *Glycon*, (l) Γλυκων, fameux lutteur, dont il est fait mention dans Horace. On prétend que c'est le même

(g) Terent. T. I. p. 11.

(h) Lucian. T. I. p. 437.

(i) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 119.

(k) Brut. ad Cicer. Epist. 5.

(l) Horat. L. I. Epist. 1. v. 30.

que Lycon , qui fut à la fois grand Philosophe & grand Rhéteur.

GLYCON , *Glycon* , (a) Γλύκων , mauvais Comédien , que Persé tourne en ridicule dans sa cinquième satire.

GLYCON , *Glycon* , (b) Γλύκων , fameux statuaire d'Athènes , qui a immortalisé son nom , en le mettant au bas de cette admirable statue qu'on appelle Hercule Farnese.

GLYCON , *Glycon* , (c) Γλύκων , nom qui se lit sur un Abraxas. C'est peut-être le nom de l'ouvrier qui a fait cet Abraxas.

GLYCON , *Glycon* , (d) Γλύκων , dont il nous reste un monument , qui est son tombeau. L'inscription porte : *Aux dieux de l'enfer , Glycon & Hemera*. Au-dessous de l'inscription est une grande porte ; Mercure qui est dedans ouvre un des battans , pour faire entrer en enfer l'ame qu'il conduit. Trois piques , placées à chaque côté de la porte , avec des branches de laurier , marquent peut-être que Glycon étoit homme de guerre , & qu'il avoit cueilli des lauriers dans le champ de Mars. Ce tombeau de Glycon a été fait par un vœu , comme porte l'inscription , *ex voto*.

GLYCON , *Glycon* , (e) Γλύκων , nom , qui , selon Lu-

cien , fut donné au Dieu imaginé par Alexandre l'imposteur. On appelloit ce Dieu , le troisième sang de Jupiter , qui apportoit la lumière aux hommes.

Lucien , dont le principal but dans ses dialogues est de se moquer des dieux du paganisme , en rapporte un de Glycon avec un prêtre. » *Demande*. Dis-moi , Glycon , qui est-tu ? » *Réponse*. Je suis le nouvel Esculape. *D*. Es-tu Esculape lui-même , ou quelque autre qui lui ressemble ? *R*. Il n'est pas permis de révéler ces mystères. *D*. Combien seras-tu d'années à rendre des oracles ? *R*. Plus de mille ans. *D*. Où iras-tu ensuite ? *R*. Dans la Bactriane & les pays voisins , pour honorer aussi les barbares de ma présence. *D*. Les Oracles de Claros , de Delphes & de Didyme , sont-ils de vrais Oracles ? *R*. Ne désire point de sçavoir les choses défendues. *D*. Que serai-je après cette vie. *R*. Chameau , puis cheval , & enfin Philosophe , & Prophète aussi grand qu'Alexandre. « Voilà ce que contenoit ce beau dialogue.

GLYCONIEN , ou GLYCONIQUE , terme de poésie Grecque & Latine. Un vers Glyconien , selon quelques-uns , est

(a) Persé. Satyr. 5. v. 9.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 200.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 361.

(d) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 145.

(e) Lucien. Tome I. pag. 873. & seq. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 462.

composé de deux pieds & d'une syllabe ; c'est le sentiment de Scaliger, qui dit que le vers Glyconien a été appelé Euripidien.

D'autres disent que le vers Glyconien est composé de trois pieds, qui sont un spondée & deux dactyles, ou bien un spondée, un choriambé & un pyrrhique ; ce sentiment est le plus suivi. Ce vers, *Sic te diva potens Cypri*, est un vers Glyconien.

GLYMPÉsus, *Glympesús*, Γλυμπέσις, lieu de Grece au Péloponnèse, selon Polybe. Ortélius dit que c'est la même chose que Glyppia, que Pausanias dit avoir été un village de la Laconie.

GLYPPIA, *Glyppia*, (a) Γλυππία, village du Péloponnèse dans la Laconie. Il étoit au-dessus de Marios, au milieu des terres.

G N

GNACION, *Gnacion*, (b) Γνακίον, fleuve du Péloponnèse dans la Laconie. Voyez Babyce.

GNATHÉNIE, *Gnathania*, Γναθάνια, (c) courturière d'Argos, passoit pour être la véritable mère de Persée, roi de Macédoine ; car, comme elle venoit, dit-on, d'accoucher, la femme de Philippe prit cet enfant, & le supposa à son mari comme un fruit de leur mariage.

(a) Paus. p. 208.

(b) Plut. T. I. p. 43.

(c) Plut. T. I. p. 259.

(d) Cicér. de Amicit. c. 25.

GNATHON, *Gnatho*, (d) parasite, l'un des personnages de l'Eunuque de Térence. Il faudroit être bien frivole, dit Cicéron, pour vouloir avoir des Gnathons pour ses amis. Cependant, ajoute Cicéron, parmi les gens même d'une naissance, d'un rang, & d'une considération bien au-dessus de celle de Gnathon, combien en voit-on qui lui ressemblent ?

GNATHONICIENS, *Gnathonici*, (e) nom donné aux Parasites, à cause de Gnathon.

GNATHONIDES, *Gnathonides*, Γναθωνίδης, (f) l'un des personnages que Lucien introduit dans son Timon, ou le Misanthrope.

GNATIE, *Gnatia*. Voyez Egnatie.

GNEPHACHTHE, *Gnephachthus*, Γνεφάχθος, (g) roi d'Égypte, & pere de Bocchoris, étant entré avec son armée dans l'Arabie, où les vivres lui manquèrent en traversant les déserts, fut contraint de manger ce qu'il rencontra chez les pauvres habitans de ce pais. Il prit des viandes grossières avec tant de plaisir, qu'il résolut de se contenter à l'avenir d'une semblable nourriture, & fit mille imprécations contre Ménès, le premier roi d'Égypte qui avoit introduit parmi les Egyptiens le luxe & la bonne chère. Afin de rendre sa mé-

(d) Terent. T. I. p. 306.

(f) Lucian. T. I. p. 87. & seq.

(g) Diod. Sicul. p. 296.

moire odieuse , il fit graver ces malédictions sur une colombe , qu'il plaça à Thebes dans le temple de Jupiter Ammon , donnant en même tems un illustre exemple de frugalité aux Princes ses successeurs , l'an du monde 3264 , & 771 avant Jesus-Christ.

GNÉSIPPE , *Gnesippus* , (a) Γνέσιππος, Athénien , qui disoit que c'étoit une ancienne & très-belle coutume , que ceux qui avoient de grandes richesses , en donnassent une partie au Roi , comme pour lui rendre honneur , & qu'aucontraire les pauvres fussent récompensés par le Roi.

GNIDE , *Gnidus* , Γνίδος , (b) ville de l'Asie mineure dans la Doride , qui étoit un canton de la Carie. Elle étoit située sur le bord de la mer , au fond d'une presqu'île , vis-à-vis l'île de Cos. Scylax l'appelle une ville Grecque. Ptolémée donne le nom de Gnide & à la ville & au promontoire sur lequel on l'avoit bâtie. On lit dans Plin : « Sur le promontoire est » Cnide , ville libre , nommée » Triopia , ensuite Pégusa & » Stadia ; c'est là que commence » la Doride. « A l'égard de l'ancien nom Triopia , Diodore de Sicile le fait venir du roi Triopas ; de-là vient que l'on

trouve *Apollo Tropius* , *Templum Triopium* , & *mare Triopium* , pour l'Apollon de Gnide , le temple de Gnide , & la mer qui baigne le territoire de Gnide.

Scylax de Caryande met dans la Carie un promontoire , qu'il nomme Αἰχματῖον ἢ ἑστὸς Τριόπιον , & ajoute Gnide , ville Grecque. Le Scholiaste de Théocrite appelle ce même promontoire Triopon , & dit que les Doriens célébrent à frais communs , sur le promontoire Triopon , des jeux en l'honneur des Nymphes , d'Apollon , de Neptune ; & ces jeux sont nommés jeux Doriens , comme le dit Aristide. Triopon est le promontoire de Gnide , ainsi nommé à cause de Triopas , fils d'Abas. Hérodote fait mention de ces jeux , & des combats en l'honneur d'Apollon. Tous les Doriens n'étoient pas admis à ces jeux , mais seulement la Pentapole Dorique , ou les cinq villes , dont quatre étoient dans les îles de Rhodes & de Cos. La cinquième étoit Gnide , la seule qui fût en terre ferme , après qu'on eût retranché Halicarnasse , qui jouissoit auparavant de ce droit ; & son exclusion fut cause , qu'au lieu d'Exapole , ou de six villes , ce fut la Pentapole , ou les cinq

(a) Xenoph. p. 405.

(b) Ptolem. L. V. c. 2. Plin. T. I. p. 272 , 675 , 688. Strab. pag. 119 , 275 , 637 , 653 , 656 , 807. Pomp. Mel. p. 76. Herod. L. I. c. 144 , 174. L. II. c. 178. L. III. c. 138. Diod. Sicul. p. 203 , 227.

Paul. pag. 2 , 86 , 335 , 504 , 628 , 629 , 657. Tit. Liv. L. XXXVII. c. 16. Horat. L. I. Ode 25. v. 1. L. III. Ode 22. v. 13. & seq. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIX p. 143.

villes, qui fut admise à ces jeux sacrés.

Selon le même Hérodote, les Gnidieus étoient une colonie des Lacédémoniens. Pausanias nomme Triopas le fondateur de Gnide. Les Auteurs ne conviennent pas sur l'origine de cet homme, comme l'avoue Diodore de Sicile, qui dit que Triopas vint dans le canton de Gnide, où il bâtit la ville de Triopium à laquelle il donna son nom. On n'est pas sûr si Triopium & Gnide étoient précisément deux noms de la même ville, comme Pline semble l'assurer, ou si ce sont deux villes qui ont existé successivement, & dont l'une s'est formée des débris de l'autre.

Cette ville avoit deux portes, & étoit jointe par un pont à une île voisine, de manière que Gnide, selon Strabon, étoit une double ville. Pausanias dit que la partie la plus considérable de la ville étoit en terre ferme, & que l'autre étoit dans l'île.

Outre les fêtes d'Apollon & de Neptune, dont nous avons parlé, il y avoit à Gnide un culte particulier de Vénus. Les Gnidieus, dit Pausanias, honoroient particulièrement cette déesse, & lui ont dédié plusieurs temples; un qui est le plus ancien de tous, sous le nom de Vénus Doritide, un autre sous le nom de Vénus Acréene, & un troisième appelé communément le temple de Vénus Gnidienne, quoique les Gnidieus

eux-mêmes disent Euphréene. La statue de cette déesse, ouvrage de Praxitele, étoit un chef d'œuvre si admirable, que Pline dit qu'on alloit exprès à Gnide pour la voir, & que Praxitele avoit ennobli Gnide par ce bel ouvrage. Horace fait mention du culte de Vénus à Gnide.

Le pays des Gnidieus, qui, selon Hérodote, se terminoit à la mer Triopienne, commençoit à la presqu'île de Byblésie; & il s'en falloit peu qu'il ne fût de toutes parts environné de la mer; car, du côté que ce pays regardoit le septentrion, il étoit fermé par le golfe Céraunien, & du côté du midi par la mer de Symée & de Rhodes. Pour le reste, qui étoit de fort petite étendue, n'étant que de six cens pas, tandis qu'Harpagus étoit occupé à la conquête de l'Ionie, ils s'efforcèrent de le creuser pour faire une île de leur pays. Car, la Gnidie ne regardoit & ne touchoit la terre ferme que par cet isthme, qu'ils s'étoient proposé de couper. Mais, comme ils travailloient en grand nombre à cet ouvrage, il leur sembla que les éclats de pierres qu'ils coupoient, ressailloient contre eux, & les bleissoient au corps, & principalement aux yeux; de sorte que cela leur paroissant extraordinaire, & comme un effet d'une punition divine, ils envoyèrent à Delphes pour savoir de l'oracle quelle puissance cachée s'opposoit à leurs

G N

efforts ; & la Pythie ; s'il faut les en croire eux-mêmes , leur répondit en cette manière :

Ne faites point un effort inutile ,

Ne coupez point cet isthme redouté ,

Le puissant Jupiter en eût bien fait une île ,

S'il en eût eu la volonté.

Après cette réponse , les Gnidiens ne travaillèrent pas davantage ; & lorsqu'ils sçurent qu'Harpagus venoit contre eux , avec une armée , ils se rendirent à lui volontairement & sans combattre.

La ville de Gnide a été la patrie de plusieurs grands hommes. On met de ce nombre Eudoxe le mathématicien , un des sectateurs de Platon ; Agatharchide le péripatéticien , un de ceux qui eurent le plus de crédit auprès de César , & Arémidore son fils. Ctésias , fameux médecin , & auteur de plusieurs ouvrages , étoit aussi de Gnide.

Cette ville n'est aujourd'hui qu'un misérable bourg sur la mer Égée , entre les îles de Rhodes , de Stampalia , de Lango , &c. Et cette péninsule forme un grand promontoire nommé Cap Chio , ou Crio , dans la carte de Sophien , & le cap de la Croix dans les cartes des François.

(a) Strab. p. 656.

G N

127

GNIDE, *Gnidus*, *Κνίδος*. (a) Le sçavant Meursius a placé mal-à-propos une ville de Gnide dans l'île de Cypre ; il a expliqué trop littéralement un vers de Tzetzes , Poète Grec du bas-Empire. Ce dernier , parlant du Ctésias l'historien , dit :

Οὐδὲ Κνωσας ἱατρὸς , υἱὸς τοῦ Κνωσίου ,
Εἰρημέμενος παλῶς ἐν Κνίδου τῆς Κυπρίας.

C'est-à-dire , « or Ctésias , le » médecin , fils de Ctésiochus ; » originaire de la ville de Gnide de la Cyprienne. « Cette épithète est relative à Vénus que les Poètes ont appelée Cypris , & non pas à l'île de Cypre. Aucun ancien Historien ou Géographe n'a fait mention d'une autre Gnide que de celle de Carie. Strabon , parlant de Gnide en Carie , dit bien nettement : « C'est de-là » qu'étoit originaire Ctésias , » médecin d'Artaxerxe , auteur » d'une histoire d'Assyrie & de » Perse. »

GNIDIENS, *Gnidii*, *Κνιδίαι* étoient les habitans de Gnide. Voyez Gnide.

GNIPHON, *Gniphon*, (b) *Γνίφων*, dont parle Lucien dans son Timon ou le Misanthrope. C'est apparemment le même que celui qu'il dit ailleurs être un fameux usurier.

GNIPHON [M A R C - A N -

(b) Lucian. Tom. I. p. 96 , 443. T. II. pag. 267.

TOINE-], (a) *Marcus Antonius Gniphon*, célèbre Grammairien, étoit Gaulois de nation. Il étoit également versé dans les lettres Grecques & Latines, d'un esprit vif, & d'une mémoire prodigieuse. Il donna ses premières leçons à Rome dans le palais de Jules-César, qui étoit encore très-jeune dans ce tems-là. Depuis, il enseigna la rhétorique dans sa maison, où les plus grands personnages, soit pour l'esprit, soit pour la qualité, se faisoient honneur de venir l'entendre. Cicéron lui-même, déjà grand orateur, quoique préteur & chargé d'affaires, ne laissoit pas de lui rendre ses assiduités. Il se trouvoit tant de monde à ses déclamations, qu'il étoit obligé de les faire dans quelque place publique, n'y ayant point de salle capable de contenir tant d'auditeurs. Suétone, qui lui donne place parmi ses illustres Grammairiens, remarque que son désintéressement étoit si grand, qu'il ne prenoit aucune rétribution de ses écoliers; mais, il ajoute que les écoliers aussi généreux que le maître, reconnoissoient ordinairement par des présens considérables, mais volontaires, les leçons d'éloquence qu'il leur avoit données.

GNOMÉ, *Gnome*, Γνῶμη, (b) nom d'un chien de chasse, au rapport de Xénophon. Ce mot

veut dire la sentence.

GNOMIQUE, terme de poésie. On appelle poésie Gnomique, celle qui s'applique à prononcer des maximes ou sentences. Telle étoit celle de Guy du Faur, sieur de Pibrac. Il s'appliqua à la poésie Gnomique ou sententieuse, & fit ces quatrains, qui ne sont peut-être méprisés que des gens qui n'ont jamais pris la peine de les lire. Ce mot vient du Grec, γνῶμη, sentence.

GNOMONIQUE, *Gnomonica*; (c) c'est l'art de tracer des cadrans au soleil, à la lune, & aux étoiles, mais principalement des cadrans solaires, sur un plan donné ou sur la surface d'un corps donné quelconque.

Les Grecs & les Latins donnoient à cet art les noms de *Gnomonica* & *Sciateria*, dont le premier vient de Γνώμων, Gnomon, & le second, de σκία, ombre, à cause qu'ils distinguoient les heures par l'ombre d'un Gnomon. Quelques-uns l'appellent *Photosciateria*, de φῶς, lumière, & σκία, ombre, parce que c'est quelquefois la lumière même du soleil qui marque les heures; comme quand le cadran, au lieu d'un style, porte une plaque percée d'un trou. Il est appelé par d'autres *horographia*, parce que c'est proprement l'art d'écrire sur un plan donné, l'heure qu'il est.

(a) Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 19.

(b) Xenoph. p. 987.

(c) Diog. Laërt. p. 88, 89. Plin. T. I. p. 110, 111. Isid. c. 38. v. 8, Herod.

L. II. c. 109. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 133, 134. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. IV. p. 150.

D'autres enfin le momment *horologio-graphia*, parce que les cadrans s'appelloient autrefois *horologium*, nom que nous avons depuis transporté aux pendules d'horlogerie.

On ne sçauroit douter de l'antiquité des cadrans; quelques-uns en attribuent l'invention à Anaximene de Milet, ou à Anaximandre son maître, & d'autres à Thalès. Vitruve fait mention d'un cadran que l'ancien historien Bérofe de Chaldée construisit sur un plan réclinant, presque parallèle à l'équinoxial ou équateur. Le disque d'Aristarque étoit un cadran horizontal avec son limbe relevé tout au tour, afin d'empêcher les ombres de s'étendre trop loin.

Les cadrans ne furent connus des Romains que fort tard; le premier cadran solaire qui parut à Rome, fut, suivant Pline, construit par Papirius Cursor, vers l'an 400 de la fondation de cette ville. Pline dit qu'avant cette époque, il n'est fait mention d'autre calcul de tems, que de celui qui se tiroit du lever & du coucher du soleil. Ce cadran, selon quelques-uns, fut placé au temple de Quirinus, ou près de ce temple, selon d'autres, dans le Capitole; selon d'autres enfin, près du temple de Diane sur le mont Aventin; mais, il alloit mal. Trente ans après, Valérius Messala étant consul apporta de Sicile un autre cadran, qu'il éleva sur un pilier proche les

rostra, ou tribune aux harangues; mais, comme il n'étoit pas fait pour la latitude de ce lieu, il n'étoit pas possible qu'il marquât l'heure véritable. On s'en servit pendant 99 ans, jusqu'à ce que le censeur L. Philippus en fit construire un autre plus exact.

Il paroît qu'il y a eu des cadrans chez les Juifs beaucoup plutôt que chez les nations dont nous venons de parler; témoin le cadran d'Achaz, qui commença à régner 400 ans avant Alexandre, & douze ans après la fondation de Rome. Peut-être, au reste, ce cadran n'étoit-il qu'un simple Méridien. Quoi qu'il en soit, la rétrogradation de l'ombre du soleil sur ce cadran d'Achaz, est un miracle bien surprenant, qu'il faut croire sans l'expliquer.

On a trouvé dans les ruines d'Herculanum un cadran solaire portatif. Ce cadran est rond & garni d'un manche, au bout duquel est un anneau qui servoit sans doute à suspendre le cadran par-tout où l'on vouloit. Tout l'instrument est de métal & un peu convexe par ses deux surfaces; il y a d'un côté un styler un peu long & dentelé, qui fait environ la quatrième partie du diamètre de cet instrument. L'une des deux superficies, qu'on peut regarder comme la surface supérieure, est toute couverte d'argent, & divisée par douze lignes parallèles qui forment autant de petits quarrés un peu creux; les six der-

niers quadrés, qui sont terminés par la partie inférieure de la circonférence du cercle, sont disposés comme on va voir, &

J U.	M A.	A V.	M A.	F E.	J A.
J U.	A V.	S E.	O C.	N O.	D E.

La façon dont sont disposés ces mois, est remarquable en ce qu'elle est en boustrophédon. On pourroit croire que cette disposition des mois sur ce cadran vient de ce que dans les mois qui sont l'un au-dessus de l'autre, par exemple, en Avril & Septembre, le soleil se trouve à peu près à la même hauteur dans certains jours correspondans ; mais, en ce cas, le cadran ne seroit pas fort exact à cet égard ; car, cette correspondance n'a guère lieu que dans les deux premières moitiés de chacun de ces mois ; dans les quinze derniers jours d'Avril, le soleil est beaucoup plus haut que dans les quinze derniers de Septembre ; il en est ainsi des autres mois.

M. Rivard & M. Deparcieux nous ont donné chacun presque dans le même tems, en 1741, un traité de la Gnomonique ; ces deux ouvrages peuvent être fort utiles à ceux qui voudront apprendre facilement les principes de cette science. On peut aussi consulter Biom, dans ses usages des instrumens de mathématique.

contiennent les caractères suivans, qui sont les lettres initiales du nom de chaque mois.

GNOSIMAQUES, *Gnosimachi*, hérétiques, qui se déclarèrent ennemis de toutes les connoissances recherchées de la religion. Ce mot est Grec γνῶσιμαχοί, c'est-à-dire, ennemi de la sagesse, des connoissances.

Saint Jean Damascene dit que les Gnosimaques étoient des gens opposés à toute la *gnose* du christianisme, qui disoient que c'étoit un travail inutile de chercher des *gnoses* dans les Saintes Écritures ; que Dieu ne demandoit autre chose du Chrétien que de bonnes œuvres, qu'il étoit donc beaucoup mieux de marcher avec beaucoup plus de simplicité, & ne point chercher avec tant de soin tous les dogmes concernant la vie gnostique.

Quelques Auteurs prétendent que ce mot a un sens plus particulier, & qu'il signifioit dans les premiers siècles de l'Église à peu près ce que nous appelons *spiritualité* ; & la vie gnostique, ce que nous appelons la *vie spirituelle*. Ainsi, les Gnosimaques étoient des ennemis des spiritualités, de la vie spi-

rituelle, qui vouloient qu'on se contentât de faire de bonnes œuvres tout simplement, & qui blâmoient les exercices de la vie spirituelle, & ceux qui cherchoient à se perfectionner par des méditations, des connoissances plus profondes de la doctrine & des mystères de la religion, & des exercices plus sublimes & plus recherchés.

GNOSIS, *Gnofis*, surnom donné à Ariadne. Ce surnom fut pris de la ville de Gnosus.

GNOSSIENS, *Gnofsi*, (a) *Κνωσσιοί*, nom des habitans de Gnosus, ville de Crete. Voyez Gnosus.

GNOSUS, *Grossus*, (b) *Κνωσός*, l'une des trois principales villes de l'Isle de Crete, selon Strabon. Homère l'a célébrée avec magnificence, l'appellant grande, & la résidence du roi Minos. Ceux qui sont venus après ce Poète, en ont fait le même éloge. Cette ville a tenu en effet long-tems le premier rang. Elle fut ensuite opprimée & dépouillée de plusieurs privilèges; sa dignité ayant été transférée à Gortyne & à Lyctus. Elle recouvra cependant dans la suite son ancienne prérogative de métropole. Elle étoit située dans une pleine, à vingt-cinq stades de la mer du Septentrion, sur le bord de laquelle elle avoit un port nommé Héracléum. Gnosus s'ap-

pelloit anciennement Cératus, du nom du fleuve qui l'arrosait. Voilà ce que l'on lit dans Strabon.

Lactance rapporte une tradition, suivant laquelle Jupiter avoit été enterré dans l'Isle de Crete, & son tombeau étoit dans la ville de Gnosus. Pausanias dit qu'il y avoit à Gnosus un labyrinthe. Polybe parle des ravages que cette ville souffrit pendant la guerre qu'il décrit. Diodore de Sicile rapporte la fondation de Gnosus à Minos.

La table de Peutinger met Gnosus à XXIII. M. P. de Gortyne vers l'Orient. Lucain dit :

*Creta vetus populis, Cnosusque
agitare pharetras*

Dofla.

L'on trouve aussi des médailles qui font mention des Gnossiens, ΚΝΩΣΙΕΩΝ, par une seule S.

Quelques-uns croient que cette ville étoit au même lieu que Ginosa, petit village de l'Isle de Candie; d'autres la cherchent à Castel Pédiana.

GNOSUS, *Gnosus*, autrement Gnosus. Voyez Gnosus.

GNYRE, *Gnyrus*, Γνύρος, (c) roi de Scythie, fut fils de Lycus, auquel il succéda au royaume des Scythes. Il eut trois fils, Saulie, Caduida, que quelques Auteurs confondent avec

(a) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 60. Strab. p. 477.

(b) Strab. pag. 476, 477. Ptolem. L. III. c. 27. Pomp. Mel. pag. 148. Plin.

Tom. I. pag. 209. Paus. p. 161. Diod. Sicul. pag. 237. Homér. Iliad. L. II. v. 153. Pliut. T. I. p. 8.

(c) Suid. t. I. p. 257, 618.

son aîné , & Anacharfis , ce sage philosophe , qui alla en Grece du tems de Solon & de Crésus , vers la 58.^e Olympiade, 548 avant J. C.

G O

GOATHA , ou **GOLGOTHA** , *Goatha* , *Golgotha* , (a) terme qui signifie un crâne. On donna ce nom à une montagne voisine de Jérusalem , au couchant & au nord de cette ville , ou à cause de sa forme , qui approchoit de celle du crâne humain , ou parce qu'on y exécutoit les criminels , ou parce qu'on croyoit que la tête du premier homme y avoit été enterrée.

C'est cette montagne que nous appellons communément *Calvaire* , d'un nom dérivé du Latin *Calvaria* , qui signifie le crâne , comme *Golgotha* en Hébreu , ou en Syriaque. Jesus-Christ y fut crucifié & enterré dans le Jardin de Joseph d'Arimathie , dans un tombeau creusé dans le roc. L'Empereur Adrien , en rétablissant Jérusalem , sous le nom d'*Ælia* , profana le tombeau du Sauveur , en le faisant combler , & mettant par-dessus des figures d'idoles les plus infâmes. Mais , Dieu avant inspiré à l'impératrice Hélène , mere de Constantin , la dévotion de rendre à ces Saints lieux l'honneur qui leur

est dû , elle fit nettoyer le tombeau du Sauveur , & fit bâtir dessus une église magnifique , qui subsiste encore aujourd'hui.

GOB , *Gob* , (b) nom d'une plaine dans laquelle se donnerent deux combats entre les Hébreux & les Philistins. Dans le premier, Sobocai tua Saph , de la race des géans ; dans le second, Elchanaan tua le frere de Goliath.

Au lieu de Gob dans les *Paralipomenes* , on lit *Gazer*. Les Septante , dans quelques exemplaires , portent *Nob* , au lieu de Gob ; & dans d'autres , *Geth*.

GOBANITION , *Gobanition* , (c) l'un des principaux du païs des Arvernes , s'opposa aux entreprises séditieuses de son neveu Vercingétorix , & le fit chasser de Gergovie.

GOBARE , *Gobares* , Γοβάρης , (d) gouverneur de Persagades , livra cete place à Alexandre le Grand.

GOBARE , *Gobares* , Γοβάρης , (e) fils d'Oxyarte , au rapport de Lucien.

GOBELET , *Calix* , (f) sorte de vaisseau à boire. Les Anciens en avoient de différentes formes , de ronds & hauts , d'autres bas & plats. On trouve souvent des Gobelets sur les monumens. Sur la table Isiaque , derrière Isis , est un homme qui tient d'une main un gobelet.

(a) Jeremf. c. 31. v. 39. Matth. c. 27. v. 33.

(b) Reg. L. II, c. 21. v. 18, 19. Paral. I. c. 20. v. 4.

(c) Cæf. de Bell. Gall. L. VII. p. 269.

(d) Q. Curr. L. V. c. 6.

(e) Lucian. T. I. p. 432.

(f) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. pag. 333, 338. Tom. III. p. 85, 121, 147.

Ils elle-même en présente un à Osiris. On y voit encore, 1.^o Un singe qui tient un Gobelet, 2.^o Un Prêtre, un genou en terre, qui tient aussi un Gobelet de la main droite, & élève la gauche devant un autel chargé de deux Gobelets.

GOBRYAS, *Gobryas*, (*a*) *Γοβρύας*, l'un des plus puissans Seigneurs du royaume d'Assyrie, voulut se mettre lui & sa famille sous la protection de Cyrus le grand. Ce Seigneur étoit un vieillard respectable par son âge & par sa vertu. Le Roi, mort depuis peu, qui en connoissoit tout le mérite, & le considéroit extrêmement, avoit résolu de donner sa fille en mariage à son fils, & dans cette vue l'avoit fait venir à la cour. Ce jeune Seigneur, dans une partie de chasse où il avoit été invité, ayant percé de son dard une bête sauvage que le fils du Roi avoit manquée, celui-ci, qui étoit emporté & violent jusqu'à la férocité, de dépit le perça lui-même sur le champ d'un coup de lance, & le coucha mort par terre. Gobryas pria Cyrus de venger un pere infortuné, & de prendre sa famille sous sa protection, d'autant plus qu'il ne lui restoit qu'une fille unique, destinée depuis long-tems à épouser le jeune Roi, mais qui ne pouvoit soutenir cette pensée, qu'elle deviendrait l'épouse du meur-

trier de de son frere.

Cyrus, qui se proposoit de s'emparer de Babylone, capitale de l'empire des Assyriens, crut que Gobryas lui seroit d'un grand secours. Il se mit donc en chemin avec ses troupes pour aller d'abord dans les terres de ce Seigneur. La forteresse où il logeoit lui parut une place imprenable, tant elle étoit & avantageusement située, & bien fortifiée de tous côtés. Ce Seigneur vint au-devant de lui, faisant porter des rafraichissemens pour toute l'armée. Cyrus entra dans le château. Alors, Gobryas fit mettre à ses pieds des coupes & des vases d'or & d'argent sans nombre, avec une multitude de bourses remplies de monnoies d'or du pais; & ayant fait venir sa fille, qui étoit d'une taille majestueuse, & d'une beauté extraordinaire, que l'habit de deuil dont elle étoit revêtue depuis la mort de son frere, sembloit encore relever davantage, il la lui présenta, le priant de la prendre sous sa protection, & de vouloir bien accepter les marques de reconnaissance qu'il prenoit la liberté de lui offrir. » J'accepte de bon cœur votre or » & votre argent, dit Cyrus, » & j'en fais présent à votre » fille, pour augmenter sa dot. » Ne doutez point que vous ne » trouviez parmi les Seigneurs » de ma cour un époux digne

(*a*) Xenoph. pag. 111. & seq. Roll. Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, T. VII. p. 428. & suiv.

» d'elle. Ce ne seront ni ses
 » richesses, ni les vôtres qu'ils
 » estimeront. Je puis vous assu-
 » rer qu'il en est parmi eux
 » plusieurs qui ne feroient au-
 » cun cas de tous les trésors
 » de Babylone, s'ils étoient sé-
 » parés du mérite & de la ver-
 » tu. Ils ne se piquent, à mon
 » exemple, j'ose le dire, que
 » de se montrer fideles à leurs
 » amis, redoutables à leurs en-
 » nemis, & pleins de respect
 » pour les Dieux. « On le
 pressa de prendre un repas dans
 la maison, mais il le refusa con-
 stamment, & retourna dans le
 camp avec Gobryas, qu'il fit
 manger avec lui & avec ses of-
 ficiers. La terre revêtue de ga-
 zon leur servoit de lits; on s'i-
 magine aisément que le reste à
 proportion étoit dans le même
 goût. Gobryas, qui avoit un
 bon esprit, sentit combien cette
 noble simplicité étoit supérieure
 à sa vaine magnificence; & il
 sçut bien dire que les Assyriens
 réussissoient à se distinguer par
 le faste, & les Perses par le mé-
 rite. Il admira sur-tout la plai-
 santerie ingénieuse & la gaieté
 innocente qui règnerent pendant
 tout le repas. Il accompagna
 ensuite Cyrus dans son expédi-
 tion, & fut mis par ce Prince
 à la tête d'un corps au siege de
 Babylone, où il entra même des
 premiers.

GOBRYAS, *Gobryas*, (a)
 Γαβρύας, l'un des sept Seigneurs

Persans qui s'unirent, l'an 528
 avant Jesus-Christ, pour chasser
 les Mages qui avoient usurpé
 l'autorité souveraine, après la
 mort de Cambyse. Son amour
 pour la patrie fut si violent, que
 dans le tems qu'on poursuivoit
 les Mages, en ayant saisi un en-
 tre ses bras, dans un lieu obs-
 cur, & voyant que ses compa-
 gnons différoient de l'immoler;
 de peur que le coup, porté au
 hazard dans l'obscurité du lieu
 où ils étoient, ne manquât le
 Mage, & ne le percât lui-mê-
 me: « Frappez, leur cria-t-il,
 » qu'importe que vos épées
 » me passent au travers du
 » corps, pourvu qu'elles arri-
 » vent jusqu'à lui? » Mais, la
 fortune conduisit si heureuse-
 ment le coup, qu'il ne trouva
 que celui qu'il alloit chercher.

Dans la suite, Gobryas ac-
 compagna Darius dans son ex-
 pédition contre les Scythes, &
 interpréta les présens que ces
 peuples lui firent; c'étoient un
 oiseau, un rat, une grenouille,
 & cinq fleches. Gobryas con-
 jectura que cela signifioit: « O
 » Persans, si vous ne vous en-
 » volez comme les oiseaux,
 » ou si vous ne vous jetez dans
 » les marais comme les gre-
 » nouilles, ou si vous ne vous
 » cachez sous la terre comme
 » les rats, vous serez percés
 » de ces fleches. « Gobryas
 étoit beau-pere de Darius, &
 c'est de sa fille que ce Prince,

(a) Just. L. I. c. 9. Herod. L. II. c. 15, 82. Roll, Hist. Anc. T. I. p. 501.
 70. & seq. L. IV. c. 132, 134. L. VII. c. 11. p. 139.

avant que d'être élu Roi , eut Artabazane, ou , selon d'autres, Artemene, qui disputa vainement la couronne à Xerxès son cadet, mais né après le couronnement de son pere. Mardonius, gendre de Darius , & l'un de ses généraux, étoit fils de Gobryas.

GOBRYAS , *Gobryas* , (a) Γοβρύας, fils de Darius & d'Artystone , commandoit les Marryandenes, les Ligyens & les Syriens, selon Herodote.

GOBRYAS , *Gobryas* , (b) Γοβρύας, fils d'Ariomandes, commandant de la flotte des Perses, fut défait par Cimon à l'embouchure de l'Eurymédon, vers l'an 470 avant J. C.

GOBRYAS , *Gobryas* , (c) Γοβρύας, l'un des quatre généraux, qui commandoient les troupes d'Artaxerxe à la bataille de Cunaxa.

GODOLIAS , *Godolias* , (d) Γοδολίας, fils d'Ahicam, fut laissé dans la Palestine par Nabuchodonosor après la ruine de Jérusalem & du temple, afin qu'il gouvernât le reste du peuple qui y étoit demeuré, & qu'il rassemblât ceux qui avoient pris la fuite. Jérémie se retira auprès de lui à Maspha, où il avoit établi sa demeure; & plusieurs Juifs qui s'étoient enfuis dans les terres de Moab & d'Ammon, y vinrent aussi. Godolias leur jura à eux & à leurs gens, & leur dit : « Ne craignez point de servir les

» Chaldéens ; demeurez dans
» le pais, & servez le roi de
» Babylone, & vous y vivrez
» heureusement. Pour moi je
» demeure à Maspha, pour
» pouvoir répondre aux ordres
» qu'apportent les Chaldéens
» qui sont envoyés vers nous ;
» & pour vous, recueillez le
» vin, les bleds & l'huile; ser-
» rez-les dans vos vaisseaux &
» dans vos greniers ; & de-
» meurez dans les villes que
» vous aurez prises pour votre
» demeure. »

Cependant, Johanan, fils de Carée, & tous les principaux de l'armée qui étoient dispersés dans les campagnes, vinrent trouver Godolias à Maspha, & lui dirent : « N'êtes-vous pas bien informé que Baalis, roi des enfans d'Ammon, a envoyé Ismaël, fils de Nathania, pour vous tuer. » Mais, Godolias ne les crut point. Alors Johanan dit en secret à Godolias : « J'ai résolu d'aller présentement tuer Ismaël, fils de Nathania, sans que personne le sçache, de peur qu'il ne vous tue, & qu'ainsi tous les Juifs qui se sont rassemblés auprès de vous, ne soient dispersés, & que ce qui reste de Juda ne périsse entièrement. » Godolias répondit à Johanan : « Gardez-vous bien de faire cela ; car, ce que vous dites d'Ismaël est faux. » Cependant, Ismaël

(a) Herod. L. VII. c. 72.

(b) Plut. Tom. I. p. 486.

(c) Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 562.

(d) Reg. L. IV. c. 15. v. 22. & seq. Jerem. c. 40. v. 5. & seq. c. 41. v. 1.

arriva , & Godolias le reçut à sa table. Mais , à la fin du repas , Ismaël & ceux qui étoient avec lui , se jetterent sur Godolias , & le massacrerent , aussi-bien que tous ceux qui se trouverent au tour de lui , tant Juifs que Chaldéens. Alors , le reste du peuple se retira en Égypte , & y entraîna Jérémie , quelque chose que ce Prophète pût dire pour les détourner de cette résolution.

GODOLIAS , *Godolias* , (a) Γοδολίας , fils d'Amarias , fut pere de Chusi pere du prophete Sophonie.

GODOLIAS , *Godolias* , (b) Γοδολίας . Lévitte , qui fut le second des enfans d'Idithun.

GOESE , *Goæsus* , Γοῦσιος , (c) mourut de maladie à l'âge de cent quinze ans , selon Ildore Characénien , cité par Lucien.

GOETIE , *Goetia* , (d) espèce de Magie infame , qui n'avoit pour objet que de faire du mal , séduire le peuple , exciter des passions déréglées , & porter au crime. Les Philosophes Plotin , Porphyre & Jamblique définissoient la Goëtie l'invocation des démons malfaisans , pour nuire aux hommes avec plus de sûreté.

Les ministres de cet art funeste & ridicule se vantoient aussi de tirer par leurs enchantemens , les manes de leurs demeures sombres.

Ils employoient dans toutes leurs cérémonies tout ce qui pouvoit redoubler la terreur & l'effroi des esprits foibles ; nuit obscure , cavernes souterraines à la proximité des tombeaux , offemens de morts , sacrifices de victimes noires , herbes magiques , lamentations , gémissemens ; selon l'appareil ordinaire de leurs cérémonies , ils passoient même pour égorger de jeunes enfans , & chercher dans leurs entrailles l'horoscope de l'avenir.

C'est ici qu'il faut bien distinguer cette magie Goëtique ou sorcellerie odieuse , de la magie théurgique ; dans cette dernière on n'invoquoit que les dieux bienfaisans , pour procurer du bien aux hommes & les porter à la vertu. Les magiciens théurgiques souffroient déjà autrefois très impatiemment qu'on les mit dans la classe des Goëtiques qu'ils regardoient avec horreur.

GOG & MAGOG , *Gog & Magog* , Γογ καὶ Μαγωγ . (e) Quelques-uns regardent ces deux noms comme signifiant deux peuples. L'Écriture joint ces deux noms pour l'ordinaire. Moïse parle de Magog , fils de Japhet ; mais , il ne dit rien de Gog. Gog étoit prince de Magog , selon Ézéchiél. Magog signifie le pais ou le peuple , & Gog le Roi de ce pais.

(a) Sophon. c. 1. v. 2.

(b) Paral. L. I. c. 25. v. 3.

(c) Lucian. T. II. p. 639.

(d) Mem. de l'Acad. des Inscrip. &

Bell. Lett. Tom. VII. pag. 25.

(e) Ezech. c. 38. v. 2 & 3. c. 39. v. 1. Apoc. c. 20. v. 7.

La plupart des Anciens faisoient Magog pere des Scythes ou des Tartares. Plusieurs interpretes ont trouvé beaucoup de traces de leur nom dans les provinces de la grande Tartarie, comme dans celles de Lug & Mungug, de Cangigu & de Gingui, dans les villes de Gingui & de Cugui, de Corgangui & de Caigui.

D'autres ont cru que les Perses étoient les descendans de Magog. Suidas & Cédrene disent qu'on les nommoit encore Magog dans leur país. On y trouve des peuples nommés Magusius, & des Philosophes appellés Mages.

Quelques-uns se sont imaginés que les Goths étoient descendus de Gog & de Magog, & que les guerres décrites par Ezéchiél, & entreprises par Gog contre les Saints, ne sont autres que celles que les Goths firent au cinquième siècle contre l'empire Romain.

Bochart a placé Gog aux environs du Caucase, Il dérive le nom de cette fameuse montagne de l'Hébreu *Gog-Chasan*, forteresse de Gog. Il montre que Prométhée, attaché au Caucase par Jupiter, n'est autre chose que Gog. On connoît au midi du Caucase la Gogarene, province d'Ibérie.

Enfin, la plupart croient, avec beaucoup de fondement, que Gog & Magog, marqués dans Ezéchiél & dans l'Apocalypse, se doivent prendre dans un sens allégorique, pour des

Princes ennemis des Saints & de l'Eglise. Ainsi, plusieurs prennent Gog d'Ezéchiél, pour Antiochus Épiphanes, persécuteur des Juifs attachés à leur religion, & celui qui est marqué dans l'Apocalypse pour l'ante-Christ, ennemi de l'Eglise & des fideles. D. Calmet, dans une dissertation imprimée à la tête d'Ezéchiél, a essayé de faire voir que Gog étoit le même que Cambyse, roi des Perses; & sur l'apocalypse, il a prétendu que Gog & Magog désignent tous les ennemis qui persécuteront l'Eglise jusqu'à la fin des siècles.

Les Arabes appellent les descendans de Gog & de Magog, Jagioug & Magioug, & croient qu'ils habitent les país les plus septentrionaux de l'Asie, au-delà des país des Tartares & des Slaves, ou des Slavons, nommés Chalybes par les Anciens. Il y a apparence, dit un Auteur moderne, que Gog & Magog, selon l'idée des Arabes, habitoient autrefois les montagnes des Hyperboréens, & que ce sont eux-mêmes que les Anciens ont connus sous ce nom; car, ils racontent qu'un certain Salam, qui y fut envoyé par Vasek neuvième Calife du Corasan, de la race des Abastides, l'an de J. C. 842, fut deux ans à faire ce voyage, & qu'étant de retour après ce long terme, il rapporta qu'à trente-six journées de la mer Caspienne, en tirant vers le Nord, il avoit trouvé enfin

les villes des Hyperboréens, qui n'étoient plus que des masure sans habitans ; & à vingt-sept jours de-là, il avoit vu la ville de Harna, ainsi nommée par les Arabes, à cause de son assiette presque inaccessible. On voyoit assez près de ce fort les restes du fameux rempart bâti autrefois par Alexandre le Grand, pour empêcher les nations Barbares du septentrion de faire des irruptions dans le cœur de l'Asie. Salam se fit porter par des hommes en cet endroit ; car, il n'étoit accessible à aucune voiture, ni à aucune monture, & il eut la satisfaction d'y trouver tout ce que les anciennes relations en disoient.

Les anciens peuples de Gog & Magog habitoient, dit-on, dans ces montagnes, où l'on ne pouvoit arriver qu'avec des difficultés presque insurmontables. Il falloit employer dix-sept jours à monter & à descendre par des pays extrêmement raboteux, avant que d'y arriver ; tout ce qu'on y portoit se voituroit sur le dos des hommes ; ou des chèvres qui sont très grandes en ce pays-là. Les peuples qui y demouroient, étoient si peu sociables, qu'on n'a jamais pu tirer d'aucun d'entre eux la moindre connoissance de ce qui regarde cette nation ou ce pays.

Voilà ce qu'on lit dans les

auteurs Arabes touchant le pays de Gog & de Magog. Cette nation est certainement très-fameuse dans l'Antiquité ; mais, on ignore son ancienne demeure. Nous ne doutons pas qu'ils n'aient été du nombre des Scythes, & qu'ils ne soient confondus dans les grands & petits Tartares, & peut-être dans les Moscovites, & les autres peuples du Nord. Mais, comme ces peuples n'ont point d'anciens Historiens, on ignore absolument leur histoire.

GOG, *Gog*, Γ.Ὠγ, (a) fils de Samaïa, de la race de Ruben, fut pere de Séméï.

GOGANA, *Gogana*, (b) contrée de la Perse, sur le golfe Persique, où coule la rivière d'Aréon, A'péon, selon Arrien. Ptolémée nomme Gogana une ville de la Carmanie ; mais, il ne la met pas aux confins de la Perse ; au contraire, il la place hors du golfe Persique, sur la côte méridionale de cette Province. Quelques exemplaires portent Rhogana.

GOGARENE, *Gogarene* ; Γ.Ὠγαρινή, (c) contrée d'Asie dans l'Arménie, selon Strabon. Elle étoit contigue à la Sacasene, contrée qui s'étendoit jusqu'à l'Albanie & jusqu'au fleuve Cyrus. Tout ce pays, dit Strabon, abonde en fruits, en bons arbres, qui ont une verdure perpétuelle. Elle produit de l'huile d'olive. Elle étoit

(a) Paral. L. I. c. 5. v. 4.

(b) Ptolém. L. VI. c. 8.

(c) Strab. p. 528.

au-delà du Cyrus , & avoit appartenu aux Iberes, à qui les Arméniens l'enleverent, selon le même Auteur.

GOI, ou **GOIM**, terme qui signifie les peuples Gentils. Les Juifs ont accoutumé, quand ils parlent entre eux, de nommer les Chrétiens *Goï* ou *Goim*, & les femmes Chrétiennes *Goia* ou *Goiath*; nom qu'ils donnent en général à tous ceux qui sont incirconcis. Ils donnent au Christianisme le nom de *Goiuth*, ou Gentilité, & ne distinguent point les Chrétiens des Gentils & des idolâtres.

GOLAN, *Golan*, ville de Palestine. *Voyez* Gaulon.

GOLFE. *Voyez* Golphe.

GOLGES, *Golgi*, Γολγοθ, (a) petite ville de l'isle de Cypre, qui étoit dédiée à Vénus.

Pausanias dit qu'avant qu'Agapenor eût mené à Paphos une colonie, & y eût bâti un temple de Vénus, les Cypriots adoroient cette déesse à Golges. Mais, selon la remarque de Cellarius, l'ancienne Paphos avoit un temple très-ancien; sur quoi il demande si Golges & l'ancienne Paphos ne seroient point une seule & même ville? Il est vrai que Pline les distingue; mais, Strabon & Ptolémée, qui parlent des deux Paphos, ne font aucune mention de Golges; & au contraire, ceux qui parlent de Golges, comme Étienne de Byzance & les Poë-

tes, ne nomment qu'une seule Paphos. On ne peut rien dire de certain là-dessus, non plus que sur ce que dit Étienne de Byzance, que Paphos fut anciennement nommée Erythra. Il dit encore: » Golges, ville » de Cypre, ainsi nommée de » Golgus, chef d'une colonie » de Sicyoniens. Beaucoup » d'Auteurs ont parlé du culte » que l'on y rendoit à Vénus. »

Catulle dit de cette déesse:

*Quaque Anconam Cnidumque
Arundinosam*

*Colis, quaque Amathunta, quo-
que Golgos.*

Et dans l'épithalame de Pélée:

*Quaque regis Golgos, quaque
Idalium Frondosum.*

On trouve dans Lycophron: » Ils viendront dans le pays de » la déesse qui règne à Gol- » ges. » Et dans Théocrite, en sa quinzième Idylle, au sujet de Vénus. » Déesse qui avez » aussi aimé Golgum & Idalie. » Étienne de Byzance qui dit Golges au pluriel, ajoute que l'on dit aussi Golgon au singulier, & que Vénus en prenoit le surnom de Golgienne, *Venus Golgia*.

GOLGIA, *Golgia*, surnom de Vénus, pris du culte qu'on lui rendoit à Golges, ville de Cypre. *Voyez* Golges.

(a) *Paul.* p. 461. *Plin.* T. I. p. 384.

COLGOTHA, *Golgotha*; Γολγοθᾶ. Voyez Goatha.

GOLGUS, *Golgus*, que la Fable fait fils de Vénus & d'A-donis.

GOLIATH, *Goliath*, (a)
Γολιάθ, fameux géant de la ville de Geth, au pays des Philistins. Ce géant, qui étoit bâtard, avoit six coudées & une palme de haut. Il avoit en tête un casque d'airain, il étoit revêtu d'une cuirasse à écailles, qui pesoit cinq mille sicles d'airain. Il avoit sur les cuisses des cuirassards d'airain; un bouclier d'airain lui couvroit les épaules. La hampe de sa lance étoit comme ces grands bois dont se servent les tisserands; & le fer de sa lance pesoit six cens sicles de fer; & son écuyer marchoit devant lui. Cet homme vint se présenter devant les bataillons d'Israël, & il leur cria: « Pourquoi venez-vous pour donner bataille? Ne suis-je pas Philistin & vous serveurs de Saül? Choisissez un homme d'entre vous, & qu'il vienne se battre seul à seul. » S'il ose se battre contre moi & qu'il m'ôte la vie, nous serons vos esclaves; mais, si j'ai l'avantage sur lui, & que je le tue, vous serez nos esclaves & vous nous serez assujettis. « Ce Philistin se présentoit au combat le matin & le soir, & cela dura pendant quarante jours.

Il arriva qu'en ce tems-là, David, fils d'Isaï, fut envoyé par son pere au camp des Israélites pour porter des vivres à ses freres. Pendant qu'il y étoit, Goliath sortit à son ordinaire du camp des Philistins, & David lui entendit tenir les mêmes discours qu'il avoit tenus auparavant. Tous les Israélites ayant vu Goliath, fuirent devant lui, tremblant de peur. Alors, quelqu'un du peuple d'Israël se mit à dire: « Voyez-vous cet homme qui se présente au combat? Il vient pour insulter Israël; que s'il se trouve un homme qui puisse le tuer, le Roi le comble de richesses, lui donnera sa fille en mariage, & rendra la maison de son pere exempte de tribut en Israël. » David dit donc à ceux qui étoient auprès de lui: « Qu'est-ce qu'on donnera à celui qui tuera ce Philistin, & qui vengera l'opprobre d'Israël? » Car, qui est ce Philistin incirconcis, pour insulter ainsi l'armée du Dieu vivant? « Et le peuple lui répétoit les mêmes choses, en disant, on donnera telle récompense à celui qui l'aura tué. Ces paroles de David ayant été entendues de diverses personnes, elles furent rapportées à Saül. Saül l'ayant fait venir devant lui, David lui parla de cette sorte: « Que Personne ne s'épouvante

(a) Reg. L. I. c. 17, v. 4. & seq. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. III, p. 159.

» des insultes de ce Philistin ;
 » votre serviteur est prêt à l'al-
 » ler combattre. Saül lui dit :
 » vous ne sauriez résister à ce
 » Philistin , ni combattre con-
 » tre lui , parce que vous êtes
 » encore tout jeune , & que
 » celui-ci a toujours été à la
 » guerre depuis sa jeunesse. «
 David lui répondit que le Sei-
 gneur , qui l'avoit délivré des
 griffes du lion & de la gueule
 de l'ours , le délivreroit encore
 de la main de ce Philistin. Saül
 le laissa donc aller.

David prit le bâton qu'il
 avoit toujours à la main , &
 choisit dans le torrent cinq
 pierres polies , & les mit dans
 la panetière qu'il avoit sur lui ;
 & tenant à la main sa fronde ,
 il marcha contre le Philistin.
 Le Philistin s'avança aussi , &
 s'approcha de David ayant de-
 vant lui son écuyer. Lorsqu'il
 eut aperçu David , & qu'il
 l'eût envisagé , voyant que c'é-
 toit un jeune homme roux &
 fort beau , il le méprisa , & lui
 dit : » Suis-je un chien , pour
 » que tu viennes à moi avec un
 » bâton ? « Et ayant maudit
 David en jurant par ses Dieux ,
 il ajouta : » Viens à moi , & je
 » donnerai ta chair à manger
 » aux oiseaux du ciel & aux
 » bêtes de la terre. « Mais ,
 David dit au Philistin : » Tu
 » viens à moi avec l'épée , la
 » lance & le bouclier ; mais ,
 » moi je viens à toi au nom
 » du Seigneur des armées , du
 » Dieu des troupes d'Israël ,
 » auxquelles tu as insulté au-

» jourd'hui. Le Seigneur te li-
 » vrera entre mes mains ; je te
 » tuerai , & je te couperai la
 » tête ; & je donnerai aujour-
 » d'hui les corps morts des Phi-
 » listins aux oiseaux du ciel &
 » aux bêtes de la terre ; afin
 » que toute la terre sache
 » qu'il y a un Dieu dans Israël ;
 » & que toute cette multitude
 » d'hommes reconnoisse que ce
 » n'est point par l'épée ni par
 » la lance que le Seigneur sau-
 » ve , parce qu'il est l'arbitre
 » de la guerre , & ce sera lui
 » qui vous livrera entre nos
 » mains. «

Le Philistin s'avança donc &
 marcha contre David , & lors-
 qu'il en fut proche , David se
 hâta & courut contre lui pour
 le combattre. Il mit la main
 dans sa panetière , il en prit une
 pierre , la lança avec sa fronde ,
 & en frappa le Philistin dans le
 front. La pierre s'enfonça dans
 le front du Philistin , & il tomba
 le visage contre terre. Ainsi
 David remporta la victoire sur
 le Philistin avec une fronde &
 une pierre seule ; il le renversa
 par terre & le tua. Et comme
 il n'avoit point d'épée , il cou-
 rut & se jeta sur le Philistin ,
 mit la main sur son épée , la tira
 du fourreau , & acheva de lui
 ôter la vie en lui coupant la
 tête. Les Philistins , voyant que
 le plus vaillant d'entre eux étoit
 mort , s'enfuirent.

On croit que ce fut à cette
 occasion que David composa le
 Pseaume cent quarante - trois :
Benedictus Dominus Deus meus ,

qui docet manus meas ad prælum, & digitos meos ad bellum. Les Septante marquent expressement qu'il fut composé contre Goliath ; mais , on sçait que la plupart des titres des Pseaumes sont d'une très-foible autorité. On lit dans les exemplaires Grecs un cent cinquantième Pseaume, qui est hors du Canon, & qui est sur le même sujet ; mais, on n'a aucune raison qui nous prouve qu'il ait été composé par David.

Goliath étoit de la race d'Arapha, c'est à-dire , de la race des anciens Réphaïms ; il avoit la hauteur de plus de deux hommes , son armure étoit proportionnée à sa taille. Un Auteur , qui a examiné scrupuleusement la pesanteur de cette armure, trouve en donnant un poids proportionné à chaque partie qui la composoit, qu'elle devoit être de deux cens soixantedouze livres treize onces ; il donne au fer de la lance dix-huit livres trois quarts ; à la hampe de cette lance qui devoit avoir vingt-six pieds de long, au moins autant de poids qu'au fer dont elle étoit armée ; au casque quinze livres , au bouclier trente , à l'épée quatre livres & demie , à la cuirasse cent cinquante-six livres un quart. Ajoutez les bandes de cuivre qu'il avoit sur les jambes , & le bouclier ou la lance que portoit son écuyer, & vous trouverez à peu près le poids

qu'il donne à toute l'armure.

La défaite du géant Goliath par David , est un événement si extraordinaire , qu'il n'est pas étonnant que les Orientaux qui aiment naturellement à seindre & à conter du merveilleux, l'aient embellie de quelques circonstances ; ils disent que Goliath étoit d'une taille si énorme, que son armure complète de fer pesoit mille livres, & que son seul casque en pesoit trois cens ; que cependant David avec une pierre de sa fronde cassa son casque , lui perça la tête , & enfin toute la cervelle. Ils croient de plus que les rois des Philistins , qui régnerent long tems dans la Palestine, se nommoient tous Goliath , comme les rois d'Égypte s'appelloient tous Pharaon ; & que David , après la défaite du géant dont nous parlons, extermina la nation des Philistins, dont les restes se retirèrent en Afrique, & que c'est d'eux que sont descendus les Barbares, peuples de la côte de Barbarie.

GOLIATH , *Goliath* , (*a*) *Goliath* , autre géant , qui fut tué par Elchanaan , fils de Jaïr de Bethléem. L'Auteur de la Vulgate exprime cela en ces termes : *Percussit Adeodatus filius saltus , Polymitaris Bethlehemitæ, Goliath Gethæum.* Dans les Paralipomenes , où le texte paroît plus correct , on lit : *Elchanaan , fils de Jaïr , tua Le-*

(*a*) Reg. L. II. c. 21. v. 19. c. 23. v. 24. Paral. L. I. c. 20. v. 51

chem, frere de Goliath. On connoît parmi les braves de David, un Elchanan ou Elehanan, de Bethléem, fils de l'oncle paternel de Joab. C'est apparemment cet Elchanan qui tua le frere de Goliath, soit que ce géant fût véritablement son frere, ou qu'il lui fût semblable par la grandeur de sa taille.

GOLPHE, terme qui vient du Grec *κόλπος*. *Colpos*, en Latin *sinus*, en François sein. Les Grecs, avec le tems, ont changé le π en ϕ , & ont dit *κόλπος*, d'où les Latins du moyen âge ont formé *Gulfus*.

Guillaume de Baldensel dit : *Postquam transivi sinum, seu mare Adriaticum quod hodie Gulfus Venetiarum appellatur; & Willebrand d'Oldenbourg : Intravi sinum portuosum Antiochiæ, quem Franci Gulphum Antiochiæ appellant.* On trouve *Gulphus Sataliæ*, le Goufre de Satalie, dans Guillaume de Tyr, dans Roger Howeden, & dans Brompton, & le Goufre de Satellie dans l'Histoire de Louis VII, c. 14. Quelques-uns des Écrivains de la basse Latinité se sont servis du mot *Gaufra* dans la même signification. Vincent de Beauvais dit : *Satellia ubi est sinus maris qui dicitur Gaufra Satellie.* Ville-Hardouin, parlant de Nicomédie, dit : *Et si fuit for un goffre de mer*, en parlant du Golfe qui a été nommé *Asiacenus* par les Latins. A présent le mot *Goffre* signifie toute autre chose. Il est pris pour dire *abîme*, soit sur terre, soit sur

mer. Les Italiens disent *Golfo*, les Espagnols *Golfo de Mar*; les Portugais *Golfo do mar*; les Anglois *Gulf*, les Hollandois *Golf*, *Zeebæzem*, & *Inham*; les Allemands *Meer-Busen*.

Le Golphe est une partie de la mer qui s'avance dans les terres, où elle est enfermée tout à l'entour, excepté du côté de son embouchure.

Les Golphes, qui sont d'une étendue considérable, sont appelés *Mers*. Telles sont la mer de Marmora, la mer Noire, la mer Rouge, la mer Vermeille.

On distingue les Golphes propres, & les Golphes impropres, les Golphes médiats, & les Golphes immédiats.

Les Golphes propres sont séparés de l'Océan par des bornes naturelles, & n'ont de communication avec la mer à laquelle ils appartiennent, que par quelque détroit, c'est-à-dire, par une ou plusieurs ouvertures moins larges que l'intérieur du Golphe. Telles sont la Méditerranée, qui n'a de communication à l'Océan, que par le détroit de Gibraltar; la mer Rouge, qui communique à l'Océan par le détroit de Babel-Mandel; le Golphe Persique, qui n'a de sortie que par le détroit d'Ormus; la mer Baltique, qui a pour entrée les détroits du Belt & du Sond; le Golphe de Kamts-Chatka, à l'extrémité orientale de la Tartarie; la mer Blanche, & le Golphe de Venise, &c.

Les Golphes impropres sont

plus évasés à l'entrée, & plus ouverts du côté de la mer dont ils font partie. Tels sont le Golphe de Gascogne, & le Golphe de Lyon, en France; le Golphe de Saint Thomas en Afrique, les Golphes de Cambaye, de Bengale, & de Siam en Asie; le Golphe de Panama en Amérique.

Le Golphe immédiat est celui qui communique immédiatement à l'Océan, sans autre Golphe entre deux; comme la mer Baltique, la mer Rouge, le Golphe Persique, &c. Le Golphe médiat est celui qui est séparé de l'Océan par un autre Golphe, soit qu'il en fasse partie, comme le Golphe de Venise, le Golphe de Smyrne, le Golphe de Satalie; les Golphes d'Engia, de Volo, de Salonichi, &c., qui font partie de la Méditerranée ou de l'Archipel; soit qu'il forme une mer à part, resserrée dans ses propres limites que la nature lui a marquées, comme la Propontide ou mer de Marmora, qui communique avec l'Archipel, ou la mer Noire, qui communique avec la mer de Marmora.

Le Golphe diffère de la baie, en ce qu'il est plus grand. Il y a pourtant des exceptions à faire; & l'on connoît des baies plus grandes que certains Golphes; & on devroit, par conséquent, les appeller Golphes. Telles sont la baie de Hudson,

la baie de Baffin, &c. Cela est venu de ce qu'on leur a donné cette qualification de baie, avant que d'en avoir découvert l'étendue; & d'ailleurs les navigateurs, qui sont les premières découvertes, ne cherchent pas tant de justesse dans les dénominations.

L'ancest est aussi une espèce de Golphe, mais plus petit encore que la baie.

Les petits Golphes des îles Françoises de l'Amérique sont appelés *cul-de-sac*.

Les Golphes sont en si grand nombre, qu'il seroit très difficile d'en dresser une liste exacte & complète.

GOMER, *Gomer*, *Γαμὴρ*, (a) fils de Japhet, fut pere des peuples de Galatie, selon Joseph. Les anciens peuples de ce pays s'appelloient Gomares, avant que les Galates s'en rendissent les maîtres. Le Chaldéen met Gomer dans l'Afrique. Bochart l'a placé dans la Phrygie, parce qu'en Grec *Phrygia* peut marquer un charbon, de même que *Gomer* en Hébreu & en Syriaque. Dom Calmet croit que les Cimbres, ou les Cimmériens sont sortis de Gomer.

Il y a assez d'apparence, ajoute-t-il, que Gomer, ou plutôt les Gomérites ses descendants, peuplerent non seulement le pays des Cimbres ou Cimmériens, mais aussi la Germanie & la Gaule; le nom de *German*, n'est pas fort différent

(a) Genes. c. 10. v. 2, 3.

de *Gomerim*. Les Gaulois ou Galates, ou Celtes venoient, dit-on, d'*Aschenez*, fils aîné de Noë; mais, Cluvier prétend que l'ancienne Celtique comprenoit l'Illyrie, la Germanie, la Gaule, l'Espagne & les îles Britanniques. Il le prouve, par ce que tous ces peuples parloient anciennement le même langage. Il prétend de plus que Gomer ou sa famille peupla les pays qui sont dans l'Asie, entre le Paropamisé & le mont Imaüs, & entre le confluent de l'Oxus & de l'Oby; que c'est de-là que ces peuples se sont nommés Comares dans Ptolémée & dans Pomponius-Méla.

GOMER, *Gomer*, Γόμερ, (a) fille de Débelaïm, avant que de devenir femme du Prophète Osée, vivoit dans la débauche & dans la prostitution. Mais, elle quitta cet infame commerce, en épousant le prophète. Osée recut ordre du Seigneur de prendre pour épouse une femme débauchée, pour marquer la prostitution & les défordres de Samarie, qui avoit abandonné le Seigneur pour se livrer à l'Idolâtrie. Dieu commande au prophète de donner aux enfans qui viendront de son mariage, des noms figuratifs, qui marquent la colère poussée à bout, & sa vengeance tout près d'éclater contre le royaume des dix tribus. C'est ce qui fut exécuté par Osée dans la naissance de son premier fils,

qu'il nomma Jézrahel, & de sa première fille, qui fut nommée, sans miséricorde, & son second fils, nommé, vous n'êtes plus mon peuple, &c.

Plusieurs interpretes, choqués de l'irrégularité qui leur paroît dans le mariage d'Osée & de Gomer, fille de Débelaïm, se sont imaginés qu'il ne s'étoit pas fait réellement, mais que ce n'étoit qu'une simple parabole; ou qu'Osée avoit seulement découvert au peuple ce qui lui étoit arrivé en vision, mais qu'il n'en vint jamais à l'exécution réelle. Cependant, toute la suite du discours de ce Prophète nous montre que tout ce qu'il dit lui arriva à la lettre, & que son mariage, aussi-bien que la naissance de ses enfans, furent choses très-réelles.

GOMOR, *Gomor*, Γόμερ, mesure creuse des Hébreux, qui, selon D. Calmer, contenoit à peu près trois pintes mesure de Paris. Le Gomor étoit la même chose que l'Assaron ou la dixième partie de l'épha.

GOMORRHE, *Gomorrha*, Γόμερρα, (b) ville de Palestine, l'une des principales de la Pentapole. Elle fut consumée par le feu du ciel, en punition de ses abominations. L'Hébreu l'appelle Amora & Homora; mais, les Septante ont souvent exprimé l'*Aïn*, par un g. Γέμμορα, ou Γόμερα, ou Γόμερρα, ainsi, au lieu de dire *Aza*, ils disent *Gaza*, &c. D.

(a) Osée c. 1. v. 2. & seq.

1 (b) Genes. c. 10. v. 19.

Calmet croit que Gomorrhe étoit la plus septentrionale des villes de la Pentapole , & que ce sont ses ruines que l'on dit qui se voient encore dans la mer morte , aux environs d'Engaddi.

GOMPHÉENS, *Gomphenfes*, les habitans de Gomphes. *Voyez* Gomphes.

GOMPHEs, *Gomphi*, (a) Γόμφαι, ville de Grece dans la Thessalie, étoit située sur les bords du fleuve Pénée, suivant la carte de la Grece par M. d'Anville. Selon Tite - Live, elle étoit sur les confins de l'Athamanie, du côté de la Perrhébie. César dit que Gomphes est la première ville de la Thessalie qu'on rencontre en venant d'Épire. Ptolémée la met dans l'Étiotide, qui, selon la remarque de Strabon, étoit la partie la plus occidentale de la Thessalie.

Amyndandre, roi des Athamanes, marchant vers Gomphes, l'an 198 avant Jesus - Christ, prit de force en passant une ville nommée Rhéca, située entre Gomphes & les défilés étroits qui séparoient la Thessalie de l'Athamanie. Ensuite, il attaqua Gomphes même, dont les habitans, après s'être défendus pendant plusieurs jours avec assez de vigueur, se rendirent enfin, voyant que les ennemis étoient près de monter à

l'escalade. Cette reddition de Gomphes jeta beaucoup de terreur parmi les Thessaliens.

Pendant la guerre civile, la ville de Gomphes envoya un jour des députés à César, pour lui dire quelle étoit à sa dévotion, & lui demander des troupes. Mais, sur la nouvelle du combat de Dyrrachium, Androsthène, Préteur de la Thessalie, aima mieux être compagnon de la victoire de Pompée, que de la défaite de César; & après avoir fait rentrer dans la ville tous ceux qui étoient à la campagne, tant libres qu'esclaves, il manda à Pompée & à Scipion, que si on lui envoyoit du secours, il promettrait de la défendre.

Comme l'un s'étoit renfermé dans Larisse sur la nouvelle de l'arrivée de César, & que l'autre n'étoit pas encore assez proche pour le secourir, César s'étant campé devant Gomphes, fit préparer en hâte des échelles, & tout ce qui étoit nécessaire pour donner l'assaut. Après avoir représenté à ses soldats de quelle importance seroit la prise de cette ville, qui semeroit par-tout la terreur, & leur fourniroit des vivres abondamment, il ajouta qu'il falloit l'emporter avant qu'on la pût secourir, & fit donner de tous côtés en même tems avec tant d'ardeur, qu'il s'en rendit maî-

(a) Plut. Tom. I. pag. 728. Tit. Liv. L. XXXI. c. 41. L. XXXII. c. 14. L. XXXVI. c. 13. L. XXXVIII. c. 2. Cæf. de Bell. Civil. L. III. pag. 652, 653.

Ptolem. L. III. c. 13. Strab. pag. 417. Appian. p. 468. Crév. Hist. Rom. Tom. VII. p. 476, 477.

tre avant le coucher du soleil, quoique la muraille fût très-haute, & qu'il n'eût commencé l'attaque qu'à trois heures après-midi. La ville fut abandonnée au pillage. Les vainqueurs y trouverent toutes sortes de provisions, & sur-tout du vin en abondance. Comme depuis long-tems ils vivoient fort mal & fort à l'étroit, ils se dédommagerent, & burent avec excès, principalement les Germains. Cette débauche, en remuant les humeurs de ces corps naturellement robustes & vigoureux, rétablit leur santé, qui avoit été altérée par les misères qu'ils avoient souffertes; & ce qui auroit tué des hommes délicats, rendit à ces vieux soldats toutes leurs forces.

Appien rapporte qu'une maison de Gomphes offrit à ceux qui y entrèrent, un spectacle bien tragique; vingt corps morts de vénérables vieillards étendus par terre, comme dans un assoupissement d'ivresse, ayant chacun sa coupe à côté de soi. Un seul paroissoit assis sur un siège, tenant encore la coupe à la main. C'étoit le médecin, qui, après avoir préparé aux autres le poison, l'avoit pris lui-même à son tour. La crainte des maux affreux qui accompagnent le sac d'une ville prise d'assaut, avoit opéré ce funeste désespoir.

Cette ville a été épiscopale ;

car, Eustathius son évêque souscrivit au concile de Rome, tenu l'an 531.

GONARQUE, *Gonarches*, terme de la Gnomonique des Anciens. M. Perraut, sur le chap. 9 du Liv. IX de Vitruve, croit que le Gonarque étoit un cadran fait sur des superficies différentes, dont les unes étant horizontales, les autres verticales, les autres obliques, faisoient plusieurs angles; ce qui donna occasion d'appeller ces sortes de cadrans Gonarques, du mot Grec γῆν, genou, ou du mot γωνία, angle.

GONATAS, *Gonatas*, (a) Γονατᾶς, surnom d'Antigonus II. Voyez Antigonus.

GONGYLUS, *Gongylus*, Γεγγύλης, (b) Érétrien, qui fut exilé de sa patrie pour avoir suivi le parti des Medes. Le roi des Perses, pour l'en récompenser, lui donna deux villes, Myrina & Grynium.

GONGYLUS, *Gongylus*, Γεγγύλης, (c) autre Érétrien, fut chargé de porter au roi des Perses une lettre de la part de Pausanias, général des Lacédémoniens. Il y a des éditions qui lisent Gargylus, au lieu de Gongylus. Ce Gongylus doit être le même que le suivant.

GONGYLUS, *Gongylus*, Γεγγύλης, (d) capitaine Érétrien. Pausanias, général des Lacédémoniens, voulant envoyer au roi de Perse les Medes & quel-

(a) Plut. Tom. I. p. 258.

(b) Xenoph. p. 481.

(c) Corn. Nep. in Paus. c. 2.

(d) Thucid. p. 84.

ques parens de ce Prince , qu'il avoit fait prisonniers à Byzance, chargea de cette commission Gongylus, & le fit partir avec une lettre pour le Roi.

GONGYLUS, *Gongylus*, Γόνγυλος, (a) capitaine Corinthien, fut envoyé au secours des Syracusains, l'an 414 avant Jesus-Christ. Mais, il eut le malheur d'être tué dans le premier combat où il se trouva.

GONNE, *Gonnu*, Γόννη, (b) ville de Grece dans la Perrhébie. Ptolémée & Strabon, en parlant de cette ville, la nomment en singulier. Le premier la donne aux Pélasgiotes; le second dit qu'Oloosson & Élone sont des villes de la Perrhébie, de même que Gonne. Lycophron écrit simplement *Gonos*, & lui donne l'épithète de *Perrhébica*, qui détermine à croire que c'est la même ville.

Tite-Live dit en pluriel *Gonnes*, & marque ainsi la situation de cette ville : » Appius Claudius traversa la Macédoine » à grandes journées, & arriva » au sommet des montagnes, » au pied desquelles est située » la ville de Gonnes, environ » à vingt milles de Larisse, à » l'entrée même des défilés de » Tempé. « Il emploie ailleurs en singulier le nom de cette même ville. » Persée alla, » dit-il, se saisir d'Élatie & de » Gonne, dont il surprit les habitants par sa diligence & son

» arrivée imprévue. Ces deux » villes, sur-tout celle de Gonne, sont situées à l'entrée du » défilé qui conduit à Tempé. » C'est pourquoi, il s'assura de » cette dernière, en y mettant » en garnison un plus grand » nombre de soldats, tant cavalerie qu'infanterie, & » l'entourant d'un triple fossé, » & d'autant de palissades. «

Il semble que Tite-Live ait pris le pluriel de Polybe, dans les fragmens duquel on lit : » Il » arriva à Gonnes qui est à » l'entrée de Tempé. « Élien ne de Byzance dit de même, Gonnes ville de la Perrhébie. M. de l'Isle qui, dans sa carte de l'ancienne Grece, place très-bien Gonne à l'entrée de Tempé, & au nord du fleuve Pénée, met au nord de la ville, sur la montagne, un château qu'il nomme Condylon, & qui doit être le Gonnocondylum de Tite-Live. Cette ville est nommée *Gonussa* par Eustathe, sur le second livre de l'Iliade.

GONNES, *Gonni*. Voyez Gonne.

GONNOCONDYLUM, *Gonnocondylum*, (c) ville de Grece en Macédoine, dans la perrhébie. Tite-Live dit : » Après que les Thessaliens eurent parlé, les Perrhébiens » prétendirent que Gonnocondylum, que Philippe avoit appelée Olympiade, avoit été

(a) *Thucyd.* p. 490. *Plut.* Tom. I. p.

535, 536.

(b) *Ptolem.* L. III, c. 13. *Strab.* pag.

440. *Tit. Liv.* L. XXXVI. c. 10. L. XLII. c. 54. *Herod.* L. VII. c. 128, 129.

(c) *Tit. Liv.* L. XXXIX. c. 25.

» de la Perrhébie , & qu'on la
» leur devoit rendre. « Cela
fait voir que cette place étoit
située aux confins de la Perrhé-
bie & de la Thessalie propre ;
car , dans un sens plus étendu ,
la Thessalie comprenoit la Per-
rhébie. *Voyez* Gonne.

GONOESE, *Gonoessa*, (a)
Γονόσσα, ville du Péloponnèse ,
selon Homère. Les habitans de
cette ville suivirent Agamemnon
au siège de Troye.

GONUSE, ou **GONUSSE**,
Gonusa, *Gonussa*, (b) ville du
Péloponnèse , entre Égire &
Pellene , étoit de la dépendan-
ce des Sicyoniens. La manière
d'écrire le nom de cette ville
varie dans Pausanias. On y trou-
ve *Γονύσα* , *Γονύσα*, *Voyez* Do-
nusse.

GOPHNA, *Gophna*, (c) chef-
lieu d'une des dix Toparchies
de la Judée. Joseph en compte
onze , en y comprenant Jérusa-
lem. Il joint ordinairement la
Toparchie Gophnitique avec
l'Acrobatene. Eusebe met la
ville de Gophna à quinze mil-
les de Jérusalem , en allant à
Sichem ou Naplouse. Joseph
dit que Tite , venant de Césa-
rée à Jérusalem , passa par la
Samarie & par Gophna ; & que
Vespasien ayant assujetti la To-
parchie de Gophna & l'Acra-
batene , prit Béthel & Ephrem.

GOPHNITIQUE, *Gophniti-*

ca , *Γοφνιτικὴ*. *Voyez* Gophna.

GORDÉENS [les Monts],
Montes Gordæi. *Voyez* Gordiéc.

GORDENE, *Gordene*, (d)
Γορδωνή, contrée de la grande
Arménie , selon Ptolémée. C'est
le même pays que Plutarque ap-
pelle Gordyene dans la vie
de Lucullus & dans celle de
Pompée. Les habitans en sont
nommés Gordyenes par le mê-
me Plutarque , & Gordyéens
par Strabon. Lucullus sçut leur
inspirer une telle affection pour
lui , qu'ils auroient volontiers
consenti à quitter leurs villes &
leurs maisons pour le suivre
avec leurs femmes & leurs en-
fans.

GORDIANA [*ULPIA*],
Ulpia Gordiana, (e) de la fa-
mille de Trajan , avoit épousé
Métius Marullus , que d'autres
nomment Marcellus , qui par
distinction pour la grande nais-
sance de sa femme , donna le
nom de Gordien au fils qu'il en
eut. Les grandes qualités de ce
fils l'ayant dans la suite élevé à
l'empire , il fut surnommé l'A-
fricain , soit parce qu'il avoit
été placé sur le trône par l'ar-
mée d'Afrique, qui s'étoit révol-
tée contre Maximin , soit à cau-
se qu'on le disoit descendu de
Scipion l'Africain. Son fils &
son petit-fils , qui furent aussi
l'un & l'autre Empereurs , pri-
rent de même le nom de Gor-
dien , comme le nom le plus

(a) Homer. *Iliad*. L. II. v. 80.

(b) Paus. p. 92. 323.

(c) Joseph. de Bell. Judaïc. pag. 896.
Plin. T. I. p. 261.

(d) Ptolem. L. V. c. 13. Plut. Tom.

I. pag. 108 , 509 , 512 , 638 , 683. Strab.
p. 8. 529.

(e) C. ev. Hist. des Emp. Tom. V.
p. 314. Mém. de l'Acad. des Inscrip-
& Bell. Lett. Tom. X. p. 470.

glorieux qu'ils pussent porter.

GORDIANI SEPULCRUM, c'est-à-dire, le tombeau de Gordien, lieu où fut enterré l'empereur Gordien; il étoit aux confins de l'empire Romain, & de celui des Perses; mais, les Auteurs ne conviennent pas bien précisément sur sa véritable position.

GORDIANORUM TERRÆ. (a) On lit dans Quinte-Curſe, au ſujet de l'Euphrate & du Tigre : *iidem cum Mediæ & Gordianorum terras ſecare cœperunt, paulatim in arſius cœcunt, & quo longius manant, hoc anguſtius inter ſe ſpatium terræ relinquunt.* C'eſt - à - dire, » lorsque l'Euphrate & le Tigre commencent à traverser » les terres de la Médie & des » Gordiens, ils ſe rapprochent » peu à peu, & toujours davantage à meſure qu'ils s'avancent. « Comme ces deux fleuves n'atteignent nulle part la Médie, bien loin de la traverser, on croit qu'il y a ici erreur dans le texte de Quinte-Curſe, & qu'on doit lire *Armenia* pour *Mediæ*, & *Gordianorum* pour *Gordianorum*.

GORDIANUS [MÉTIUS], *Metius Gordianus*, (b) tenoit un rang conſidérable dans l'armée de Gordien III, dont il avoit l'honneur d'être parent.

GORDIANUS [VÉLIUS CORNIFICIUS], *Vélius Cornificius Gordianus*, (c) étoit Conſul

pendant l'inter-règne qu'il y eut après la mort de l'empereur Aurélien, l'an de Jeſus Chriſt 275. Il y avoit ſix mois que l'inter-règne duroit, lorsque le vingt-cinq, le Sénat s'étant aſſemblé ſur une dernière répoſe de l'armée qui perſiſtoit à ſ'en rapporter à ſon jugement, au ſujet de l'élection d'un Empereur, le conſul Vélius Cornificius Gordianus repréſenta qu'il falloit ſinir, & que les circonſtances ne permettoient pas de différer plus long-tems; que les Barbares étoient entres hoſtilement dans la Gaule, & y avoient fait des ravages dans les campagnes, & forcé des villes; qu'il étoit incertain ſi les troupes répandues dans les différentes provinces de l'Empire, ne ſe laſſeroient point d'attendre, & ne prendroient point quelque parti contraire à la tranquillité publique. » Ainſi, conclut-il, » décidez - vous, Meſſieurs, » choiſiſſez un Empereur; ou » l'armée connoitra celui que » vous aurez élu; ou, ſi elle » n'eſt pas contente, elle en » nommera un autre. « Ces dernières paroles du diſcours du Conſul, paroiſſent remarquables, & elles ſont voir combien le Sénat étoit dépendant de l'armée, même dans l'exercice du droit qu'elle lui laiſſoit. Ce fut, au reſte, Tacite que l'on élut Empereur.

GORDIÉE, *Gordiaa*, (d)

(a) Q. Curt. L. V. c. 1.
(b) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. p. 383.

(c) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. p. 67.

(d) Q. Curt. L. IV. c. 10.

contrée & ville d'Asie, auprès de la sortie du Tigre, selon Étienne de Byzance; ce qu'il faut entendre, non de son embouchure dans la mer, mais de sa source. Elle prenoit sans doute ce nom du mont Gordiaüs: mais, Étienne de Byzance, à son ordinaire, en attribue l'origine à Gordye, fils de Triptoleme, qui vint d'Argos en Syrie pour chercher Io. Il ajoute que la ville de Gordië étoit près de la source du Tigre, au milieu des monts Gordéens entre lesquels & le Tigre étoit l'armée d'Alexandre, selon Quinte-Curce.

Modius lisoit *Cordacos montes*; & Arrien dit, *Sogdianos*. C'est une faute des deux parts; les Sogdiens sont bien loin de là; & qui que ce soit n'a jamais fait mention des *Cordaci Montes*. C'est une chimère qui ne se trouve point ailleurs.

GORDIEN, *Gordien*, (a) ville de l'Asie mineure dans la Phrygie. Orose, parlant d'Alexandre le Grand, dit: « Il assiégea & prit Gordien, ville de Phrygie, que l'on appelle présentement Sardis. » Arrien, Xénophon, & les Historiens d'Alexandre font mention de Gordium, *Gordios*, ville de Phrygie, sur le fleuve Sangar. Justin la met entre la grande & la petite Phrygie; mais, pas un Géographe, ni aucun Auteur estimé, n'a dit qu'elle ait

été appelée Sardis. Cela fait croire à Ortelius que ces mots, *quæ nunc Sardis vocatur*, sont une fausse note qui a passé de la marge dans le texte. Il y a bien une ville de Sardes, mais qui n'a rien de commun avec Gordium. Cette ville de Phrygie est nommée Gordicum par Étienne de Byanze.

On trouve dans Tite-Live une belle description de la ville de Gordien, qu'il nomme Gordium. « Le consul Cn. Manlius arriva le lendemain à Gordium, ville peu considérable par sa grandeur, mais très-célèbre par son commerce, pour être éloignée de la mer comme elle est. Car, elle a trois mers à peu près à la même distance d'elle, l'Hellepont, & celles qui baignent les côtes de Sinopé & de la Cilicie. Elle confine de plus à plusieurs nations considérables qui y apportent leurs denrées & leurs marchandises. Les Romains trouverent cette ville vuide d'habitans, mais remplie de tout ce qu'il y avoit de biens. »

Alexandre, ayant pris la ville de Gordien, entra dans le temple de Jupiter, où il vit le chariot de Gordius, père de Midas, qui n'étoit en rien plus magnifique que les chariots ordinaires. Tout ce qu'il y avoit de plus remarquable, c'étoit le joug, dont le lien étoit composé

(a) Just. L. XI. c. 7. Q. Curt. L. III. c. 1. Strab. p. 568. Plin. T. I. p. 290.

Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 18. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 580, 581.

de plusieurs nœuds, tellement mêlés & entrelacés les uns dans les autres, qu'on n'en voyoit point les bouts; & comme les habitans assuroient qu'il avoit été prédit par l'oracle, que celui qui pourroit le défaire, auroit l'empire de l'Asie, il lui prit envie de l'entreprendre. Il s'étoit amassé autour de lui un grand nombre de Phrygiens & de Macédoniens qui étoient tous dans l'inquiétude, les uns craignant qu'il ne dénouât ce fatal lien, & les autres qu'il n'eût trop hâter; car, ces nœuds étoient cachés avec tant d'industrie & d'artifice, qu'on n'eût sçu découvrir où en étoit le commencement, ni la fin. Cependant, le Roi s'y trouvant engagé, eut peur que s'il n'en venoit à bout, l'on n'en tirât un mauvais présage, de sorte qu'après quelques efforts inutiles, *n'importe*, dit-il, *comment on les dénoue*, & tranchant d'un coup d'épée toutes les courroies, il éluda l'oracle; ou il l'accomplit.

GORDIEN [Nœud]. Voyez Gordius.

GORDIEN [M. ANTOINE], *M. Antonius Gordianus*, (a) descendoit, suivant le témoignage de Capitolin, par son pere Mélius Marcellus, de la famille des Gracques, & par sa mere Ulpia Gordia, de celle de Trajan. L'illustration des charges répondoit à une si haute naissance. Son pere, son ayeul,

& son bisayeul avoient été Consuls. La famille de sa femme Fabia Orestilla, étoit décorée des mêmes titres; & de plus, elle tenoit par le sang aux Antonins. Gordien lui-même géra deux fois le Consulat, & il en vit son fils revêtu. Il étoit le plus riche particulier de l'Empire. Il possédoit de vastes étendues de terres dans les provinces; & logé magnifiquement à Rome, il avoit pour maison celle qui avoit appartenu à Pompée.

Ces dons de la fortune étoient rehaussés en lui par les talens & par les vertus. Il orna son esprit de toutes les belles connoissances. Dans sa première jeunesse il composa plusieurs poëmes, dont le plus mémorable, & qui par le choix même du sujet, fait l'éloge de son Auteur, est une *Antoniade* en trente livres, comprenant l'histoire de Tite Antonin & de Marc-Aurèle. Il cultiva aussi l'éloquence, & y réussit; & il conserva jusqu'à la fin le goût de la belle & utile littérature. Il passa sa vie, pour se servir de l'expression de son Historien, avec Platon, Aristote, Cicéron, & Virgile.

Ses mœurs furent dignes d'une si respectable société. Une modération parfaite, nul excès en aucun genre, une conduite toujours réglée par la raison & par la sagesse. Il aima tout

(a) Herodian. p. 264. & seq. Zosim. p. 337. & seq. Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 314. & suiv. Mém. de

l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. X. pag. 469, 470.

te qu'il devoit aimer, bon citoyen, bon pere, gendre respectueux au point que jusqu'à la Préture, il ne s'assit jamais devant son beau-pere Annus Sévère, & qu'il ne laissoit passer aucun jour sans aller lui rendre ses devoirs.

Au reste, sa vertu n'étoit point austère; il vivoit en grand Seigneur; & les dépenses qu'il fit dans l'exercice de ses charges passent ce que les règles & usages exigeoient de lui, & prouvent qu'il se portoit par goût à se faire honneur de ses richesses. Durant le cours de son édilité, par une magnificence dont l'exemple est unique dans l'Histoire, il donna douze spectacles au peuple, un par mois; & il y fit combattre quelquefois jusqu'à cinq cens couples de gladiateurs, jamais moins de cent cinquante. Dans le sixième de ces jeux, il rassembla & livra au pillage des spectateurs un nombre prodigieux d'animaux tirés des bois, & amenés de divers païs, cerfs, chevaux & brebis sauvages, taureaux portant une bourse sur le dos, élans, chamois, autruches; & il fit peindre cette fête dans une galerie de sa maison.

Il fut revêtu de divers emplois, & gouverna successivement plusieurs provinces, où il se fit estimer & aimer. C'est tout ce que nous en pouvons dire; nous n'avons point d'autre détail.

Il est étonnant qu'un homme

aussi illustre ne soit parvenu au consulat que dans un âge assez avancé. Il étoit né l'an de J. C. 157, puisqu'il mourut en 237, âgé de quatre-vingts ans; & il fut Consul pour la première fois avec l'empereur Caracalla, l'an de Jesus-Christ 213, étant dans sa cinquante-sixième année. Il porta dans le Consulat le même goût de splendeur & de magnificence qu'il avoit marqué dans les autres charges. Sa robe prétexte, sa tunique laticlave, étoient d'une beauté à piquer la jalousie de Caracalla: Il fut le premier des particuliers qui eut à lui les habits consulaires.

Gordien Consul donna des jeux du cirque à très-grands frais; il distribua aux factions des conducteurs de charlots cent chevaux de Sicile, & cent de Cappadoce; il fit exécuter à ses dépens dans toutes les villes de l'Ombrie, de l'Etrurie, du Picénum, & du païs appelé aujourd'hui la Romagne, des pièces de théâtre, & d'autres spectacles, pendant l'espace de quatre jours. Il consacroit ainsi aux plaisirs des peuples des sommes immenses, & par-là il s'en faisoit sans doute aimer; mais, les sages auroient certainement trouvé dans ces dépenses un excès reprehensible; & d'ailleurs il falloit que sa conduite fût bien modérée & bien exempte de tout soupçon d'ambition, pour ne point donner de l'ombrage, avec un tel fracas, à un Prince aussi jaloux que Caracalla.

K ij

Gordien trouva dans Alexandre Sévère un Empereur favorable à la vertu , qui le décora d'un second Consulat, dans lequel il voulut être son Collègue ; & les amis du Prince crurent honorer son gouvernement , en arrangeant les choses de façon que Gordien , au sortir de charge, fut nommé par le Sénat Proconsul d'Afrique. Ils ne doutoient pas que sous son administration , la province ne se trouvât heureuse ; & ils espéroient que l'estime & l'affection pour le magistrat remonteroient au souverain qu'il représentoit. Alexandre Sévère remercia le Sénat de cette nomination par une lettre infiniment obligeante pour le sujet élu.

» Vous ne pouviez, Messieurs,
 » disoit l'Empereur, rien faire
 » qui me fût plus agréable, ni
 » qui me causât une plus douce
 » satisfaction, que d'envoyer
 » Gordien en Afrique, homme
 » d'une illustre naissance, gé-
 » néreux, éloquent, amateur
 » de la justice, désintéressé, &
 » dont la bonté est le propre
 » caractère. » L'attente d'Alexandre Sévère & de ses Ministres ne fut point trompée. Gordien fut aimé dans sa province plus que jamais ne l'avoit été aucun de ses prédécesseurs. Les Africains le comparoient à tout ce que l'antiquité Romaine offre de plus digne de vénération ; & dans leurs acclamations, ils lui attribuoient les noms de Scipion, de Caton, de Scévola, de Rutilius, de Lélius, préten-

dant qu'il faisoit revivre tous ces grands hommes par sa sagesse & par son équité douce & bien-faisante.

Suivant l'institution d'Auguste, les Proconsuls ne devoient être qu'un an en place ; mais, cette ancienne police étoit changée en bien des points. Gordien fut Proconsul d'Afrique plus de sept ans entiers, puisqu'étrant parti pour cette province immédiatement après son second consulat, qu'il géra l'an de Jésus-Christ 229, il y étoit encore au tems de la révolte qui le porta à l'Empire en 237.

Il avoit actuellement pour Lieutenant général, son fils, de même nom que lui, âgé de quarante-cinq à quarante-six ans, & Consulaire, qui lui avoit été envoyé comme un aide nécessaire à cause de son grand âge, soit par Alexandre Sévère, soit par Maximin. Gordien le fils étoit homme de mérite, mais voluptueux, donnant comme son pere dans la magnificence, & y ajoutant l'amour du vin & des femmes. On dit qu'il ne voulut jamais se marier, & qu'il entretenoit vingt-deux concubines à la fois, de chacune desquelles il eut plusieurs enfans. Ses richesses lui donnoient moyen de se satisfaire, & il ne se refusoit aucune sorte de plaisirs. Il avoit des parcs immenses, des jardins délicieux, dans lesquels il passa une grande partie de sa vie. Avec de si énormes taches, il allioit néanmoins des quali-

nés fort estimables, une bonté compatissante, du goût pour les lettres, l'intelligence du droit & des loix, la force de se refuser au plaisir, lorsque les affaires l'appelloient.

Il prit dans sa jeunesse des leçons de Sérénus Sammonicus le fils, qui s'attacha à lui par inclination & par estime, & qui en mourant lui laissa la bibliothèque de son pere, consistant en soixante-deux mille volumes; présent qui fit un honneur infini à Gordien, & qui lui donna de l'éclat & de la réputation dans toute la littérature. Gordien cultiva les Lettres jusqu'à devenir Auteur. On avoit de lui, au tems où Capitolin vivoit, des ouvrages en prose & en vers, dans lesquels on sentoît un beau génie, mais qui se négligeoit.

Il fut Questeur sous Héliogabale, qui se prêta volontiers à avancer un jeune homme dont le goût pour les voluptés, quoique renfermé dans certaines bornes, sembloit se rapporter au sien. Une recommandation d'une toute autre espèce lui mérita les bonnes grâces d'Alexandre Sévère. Ce Prince estima en lui la probité & la connoissance des loix. Il le fit Préfet de la ville, & Gordien s'acquitta si bien de cet important emploi, qu'il le mettoit à la tête de toute la justice civile de Rome, qu'il obtint de fort bonne heure le Consulat, auquel son pere n'étoit parvenu que dans un âge avancé. Il fut

toujours extrêmement considéré d'Alexandre Sévère, & il est compté parmi ces sages amis qui composoient son conseil intime. Habile Jurisconsulte, homme d'État, il se rendit utile, & aux particuliers qui le consultoient, & à la patrie. On voit par-tout ce qui vient d'être dit, qu'il étoit bien capable de soulager son pere dans les fonctions du Proconsulat d'Afrique, & il soutenoit avec honneur l'emploi de Lieutenant général de la province, lorsqu'arriva le mouvement, qui l'éleva à la puissance suprême.

Le mécontentement de quelques villes d'Afrique, à cause de la dureté de l'intendant du pais, occasionna ce mouvement. Il se forma une conspiration contre les jours de cet intendant, & le projet réussit; mais, il s'agissoit ensuite de prévenir la vengeance de l'Empereur Maximin. Les chefs de l'entreprise comprirent bien qu'ils ne pouvoient éviter de périr, s'ils ne faisoient un Empereur. L'occasion d'ailleurs étoit favorable; car, Maximin étoit en exécution à toute la terre. Ils jetterent les yeux sur Gordien, qu'ils aimoient autant qu'ils avoient détesté l'intendant, qui s'étoit même montré le protecteur des peuples contre la tyrannie de cet officier, & qui avoit souvent réprimé ses entreprises violentes; en sorte que ce subalterne audacieux, comptant sur l'appui du maître, avoit eu l'insolence de

menacer le Proconsul & son
 fils de les perdre. Les conjurés
 ne doutoient pas que le choix
 qu'ils avoient fait entr'eux, ne
 fût approuvé de toute la pro-
 vince; ils étoient persuadés qu'il
 suffisoit de donner le signal, &
 qu'aussi-tôt tous s'empresse-
 roient de les suivre. Maurice,
 l'un d'eux, & le plus accrédité,
 ayant assemblé dans sa campa-
 gne, auprès de la ville de Tyf-
 drus, un grand nombre d'habi-
 tans des bourgs & villages cir-
 convains, leur fit part du pro-
 jet par cette harangue : » Mes
 » chers concitoyens, je rends
 » grâces aux dieux immortels,
 » de ce qu'ils nous ont fourni
 » l'occasion, ou plutôt nous ont
 » mis dans la nécessité de nous
 » précautionner contre les su-
 » reurs de Maximin. Car, après
 » avoir tué un intendant digne
 » de lui, & tout-à-fait sembla-
 » ble à son caractère & à son
 » génie, nous sommes perdus
 » si nous ne faisons un Empe-
 » reur. Pour réussir dans ce
 » dessein, la fortune nous sert
 » à souhait. Nous avons près
 » d'ici, dans la ville de Tyf-
 » drus, l'illustre Proconsul de
 » cette province avec son fils,
 » que le scélérat qui vient de
 » subir la peine de ses crimes
 » avoit osé menacer l'un &
 » l'autre de la mort. Si vous
 » m'en croyez, nous irons de
 » ce pas les revêtir de la pour-
 » pre, & les proclamer Empe-
 » reurs. » Toutel'assemblée ap-
 plaudit à cette proposition.
 » Rien n'est plus juste, s'écria

» la multitude, rien n'est plus
 » sage. Gordien Auguste,
 » puissent les dieux vous être
 » favorables. Soyez Empereur
 » avec votre fils. »

Pleins d'ardeur & de zèle,
 ils se transportent tous à Tyf-
 drus où étoit Gordien. Ils en-
 trent dans son palais vers l'heu-
 re de midi, & ils le trouvent
 sur un lit de repos, tranquille,
 ignorant tout ce qui s'étoit pas-
 sé, & ne songeant à rien moins,
 si nous en croyons le témoi-
 gnage de nos Auteurs, qu'à
 l'Empire qu'on venoit lui offrir.
 Lorsqu'on l'eut mis au fait, il fut
 plus frappé du danger de la pro-
 position, que de ce qu'elle avoit
 de brillant. Il refusa d'abord, il
 résista, jusqu'à obliger les chefs
 de la multitude attroupée d'em-
 ployer les menaces, & de lui
 déclarer qu'ils alloient le tuer
 sur le champ, s'il ne consentoit
 à leur désir. Gordien avoit en-
 core une autre crainte, qui con-
 tribua principalement à le dé-
 terminer. Il connoissoit Maxi-
 min; il sçavoit qu'auprès de ce
 tyran farouche c'étoit un crime
 irrémissible que d'avoir été une
 fois jugé digne de l'Empire.
 Le danger paroissoit avec rai-
 son certain & inévitable, s'il
 s'obstinoit à refuser; & il en
 étoit sur-tout effrayé par rap-
 port à son fils. Car, pour lui
 personnellement, âgé de quatre-
 vingts ans, un foible reste d'une
 vie languissante ne le touchoit
 pas beaucoup. Tout bien con-
 sidéré, il préféra à un péril
 sans ressource & sans remède

celui qui laissoit quelque lueur d'espérance ; & en cas de malheur, la pourpre impériale étoit une décoration pour son tombeau. Lorsqu'il eut donné son consentement, non seulement les conjurés & leur suite, mais toute la ville, qui s'étoit assemblée aux portes de son palais, le proclamèrent Auguste, lui & son fils ; & ce mouvement se communiqua rapidement dans toute la Province. Partout on abattit les statues de Maximin, on effaça son nom de tous les monumens, & on transporta aux Gordiens les honneurs dont on le dépouilloit. On voulut même que le pere fût surnommé Africain, comme renouvelant dans l'Afrique la gloire des Scipions.

Les nouveaux Empereurs ne demeurèrent pas long-tems à Tyndrus, séjour peu convenable à leur dignité, & peu commode pour leurs affaires. Ils se rendirent à Carthage avec un cortège de gardes, des faisceaux couronnés de lauriers, & toute la pompe du rang suprême ; & cette ville capitale de l'Afrique, & l'une des plus illustres & des plus opulentes de l'Empire, les reçut comme des sauveurs, en les comblant d'applaudissemens. Carthage devint ainsi pour quelque tems une seconde Rome, par la résidence des Empereurs, par les troupes qui la remplissoient, tant anciennes, que nouvelles levées, par le concours de ceux qu'y attiroit, soit la curiosité, dans une révolution si

subite, soit l'intérêt & le besoin des circonstances.

Ce n'étoit pas assez pour Gordien d'être reconnu en Afrique, il falloit qu'il mit Rome dans son parti, & il n'épargna rien pour cet important objet. Il écrivit au Sénat, & il adressa un édit au peuple Romain, pour rendre compte de ce qui s'étoit passé à son égard dans la province, & en demander la confirmation. Dans ces deux écrits, il investivoit contre la cruauté de Maximin, qu'il sçavoit être extrêmement odieuse. Au contraire, il annonçoit de sa part un gouvernement dirigé par la douceur & l'humanité ; & afin d'en donner un avant-goût, il accorderoit à ceux qui avoient été injustement condamnés, la révision de leur procès, aux exilés le retour dans leur patrie, & il ordonnoit la punition des délateurs. Enfin, il promettoit aux soldats & aux citoyens du peuple une abondante largesse.

L'édit & la lettre furent portés à Rome par une députation, à la tête de laquelle étoit Valérien, personnage consulaire, qui fut depuis Empereur. Non content d'écrire au Sénat en commun, Gordien adressa des lettres particulières à tous les principaux membres de la compagnie, qui étoient la plupart ses amis & ses parens.

Il n'étoit pas besoin de prendre tant de précautions & tant de mesures. L'estime que l'on faisoit de lui, & encore plus la

haine que l'on portoit à Maximin, étoient de suffisantes recommandations.

Le Sénat, convoqué par le consul Junius Silanus, qui avoit commencé par tenir un petit conseil chez lui avec les Préteurs, les Édiles & les Tribuns du peuple, s'assembla dès le jour même, qui étoit le vingt-sept mai, dans le temple de Castor. Là on lut d'abord la lettre de Gordien, qui étoit très-respectueuse, & dans laquelle il reconnoissoit que son état seroit chancelant & douteux jusqu'au jugement du Sénat. La délibération ne fut ni longue ni incertaine. Tous d'une commune voix, & par une acclamation unanime, déclarerent les deux Gordiens Augustes, & les Maximins avec tous leurs fauteurs & partisans ennemis de la patrie.

Les soldats Prétoriens suivirent l'impression du Sénat & du peuple. Leur Préfet, qui auroit pu les en détourner, avoit été tué. Se trouvant sans chef, ils se laisserent entraîner par le torrent. Ils écoutèrent la lecture des lettres des Gordiens qui les regardoient, & ils reçurent dans le camp leurs images, qu'ils substituèrent à celles des Maximins.

Cependant, le règne des Gordiens ne fut pas de longue durée. Capélien, gouverneur de Numidie, mis en place par Maximin, avoit toujours été désagréable à Gordien, qui ne se

vit pas plutôt Empereur, qu'il le destitua & lui envoya un successeur. Ce Gouverneur avoit des troupes à ses ordres, pour la défense de sa province, qui confinoit avec des Barbares inquiets & remuans. Il se servit des forces qu'il avoit en main pour se dispenser d'obéir à un nouvel Empereur, dont l'autorité étoit encore mal affermie. Il fit plus, & sous prétexte de demeurer fidèle à son Prince, & de venger la querelle de Maximin, il assembla ses troupes en corps d'armée, & marcha contre Carthage. Les Gordiens furent extrêmement allarmés de cette attaque subite. Ils avoient peu de troupes réglées. La ville de Carthage étoit remplie d'un peuple immense, mais amolli par les délices, sans aucun usage de la guerre, sans provision d'armes; & Gordien le fils, qui devoit & pouvoit seul se mettre à leur tête, avoit peu d'expérience & d'habileté dans l'art militaire. Cependant, le péril pressoit; c'étoit une nécessité de combattre. Les Gordiens joignirent au peu de soldats qu'ils avoient, un grand nombre d'habitans de Carthage, qui portoient à la guerre plus de zèle que de capacité, & qui formoient plutôt un amas confus qu'une armée. Les armes mêmes, comme nous l'avons dit, leur manquoient. Chacun avoit pris l'instrument qui s'étoit trouvé à sa portée, l'un une hache, l'autre un couteau de chasse; ceux qui étoient les mieux munis

avoient des épieux, quelques-uns de longues perches aiguës par le bout. Gordien le jeune sortit au-devant de l'ennemi avec cette multitude de gens ramassés. Un orage furieux acheva de les déconcerter & de jeter le trouble parmi eux peu avant le combat. Ils ne tinrent pas un instant contre des troupes bien armées, & accoutumées aux opérations de la guerre. Les gens de Capélien n'eurent que la peine de tuer, & ils firent une horrible boucherie des vaincus. Gordien lui-même resta sur la place, enseveli sous un tas de corps morts, du milieu desquels il ne fut pas possible de démêler le sien, ni de le reconnoître.

Le vieil Empereur apprit ce désastre par la vue des fuyards, qui s'entassoient aux portes de Carthage, pour suivis l'épée dans les reins par les vainqueurs. Comme les passages étoient trop étroits pour la foule de ceux qui s'y présentoient, le carnage s'y renouvela aussi grand qu'il avoit été sur le champ de bataille. Enfin, Capélien entra triomphant dans Carthage; & Gordien, qui le vit, se livra au désespoir. Plutôt que de tomber vivant au pouvoir de son ennemi, il aima mieux s'ôter lui-même la vie, & s'étant enfermé dans un cabinet, il se pendit avec la ceinture qui tenoit en état ses vêtemens. Ainsi périt ce respectable vieillard, digne assurément d'un meilleur sort. Il n'avoit goûté du rang

suprême que les inquiétudes & les amertumes. Son règne aussi court qu'un songe, & si malheureusement terminé, fut renfermé dans un espace de moins de six semaines. Il avoit été proclamé Empereur vers le milieu du mois de Mai, & suivant l'opinion la plus probable il périt avant la fin de Juin de la même année. Il laissa un petit-fils héritier de son nom & de l'amour des Romains.

Lorsqu'on fut instruit à Rome de la défaite & de la mort des Gordiens, la douleur & la crainte s'emparèrent de tous les cœurs. Le Sénat & le peuple, unis dans les mêmes sentimens, regrettoient amèrement des Princes en qui ils avoient mis leurs espérances; & l'idée de la cruauté de Maximin, qui, augmentée par le désir de la vengeance, alloit se déployer sur eux, les jeta dans les plus vives allarmes. Le Sénat ne s'en tint pas à de vaines lamentations. Cette sage compagnie songea à prendre des mesures efficaces pour écarter le danger. Se voyant poussée dans un défilé où il falloit de toute nécessité ou périr, ou faire périr son ennemi, elle résolut de remplir la place que les Gordiens laissoient vacante, & de donner des chefs à l'Empire. Le choix tomba sur Maxime & Balbin, deux illustres personnages. Un de leurs premiers soins, après leur élévation au pouvoir suprême, fût de faire rendre par le Sénat un décret par lequel

les deux Gordiens furent mis au rang des Dieux.

GORDIEN [M. ANTOINE], *M. Antonius Gordianus*, fils du précédent. Voyez l'article de son pere.

GORDIEN [M. ANTOINE], *M. Antonius Gordianus*, (a) fils de Gordien le jeune, ou plutôt, selon le plus grand nombre, fils de Junius Balbus & de Métiâ Faustina, fille de Gordien l'ancien. Après l'élection de Maxime & de Balbin, le peuple sourenu d'une partie des soldats, demanda un Empereur de la famille des Gordiens. C'est à quoi les soldats avoient un grand intérêt. Il leur avoit été promis par les Gordiens une largesse, que leur mort rendoit caduque; & c'étoit la faire revivre, que de remettre sur le trône un Prince de même nom. L'ardeur & l'obstination de la multitude furent telles, qu'il fallut que Maxime & Balbin y cédaient au moins en partie. Ils firent venir l'héritier des Gordiens, & consentirent que le Sénat le nommât César. Il n'avoit alors que douze ans; il est connu dans l'histoire sous le nom de Gordien III.

Quelques tems après, il s'excita une sédition terrible dans Rome. Les Prétoriens & le peuple en vinrent aux mains. Balbin, se présentant aux mutins, voulut interposer son autorité

pour appaiser le désordre; mais, on le méprisa. L'unique remède pour appaiser les séditieux, fut de leur montrer le jeune César Gordien, qui étoit adoré également des deux partis. Le nom qu'il portoit, la vénération pour la mémoire de son ayeul & de son oncle, le rendoient infiniment cher au peuple & aux soldats. On le produisit monté sur les épaules d'un homme de la plus haute taille, & dès qu'il parut avec la pourpre impériale, les esprits se calmèrent, & le tumulte cessa.

Maxime & Balbin ne règnerent qu'un peu plus d'un an. Ils furent tués par les Prétoriens, vers le quinze Juillet de l'an de Jesus-Christ 238, selon M. de Tillemont. Les auteurs de leur mort s'assurèrent de l'impunité en proclamant auguste le jeune Gordien César. Quoiqu'il ne fût âgé que de treize ans, il fut reconnu, & par le peuple, & par le Sénat, avec toutes les démonstrations possibles de joie & de félicitation.

Il est vrai que ce jeune Prince, outre la recommandation de son nom, avoit en sa personne tout ce qui étoit capable de lui gagner les cœurs; beau de visage, gai, ouvert, des manières douces, un commerce facile, du goût pour les lettres. Aussi fut-il tendrement aimé. Le Sénat, le peuple, les soldats, l'appelloient leur fils; il

(a) Hérodien. p. 286, 287, 318, 321. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. p. Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 332, 333, 358, 375. & suiv. Mém. de Acad. 216. & suiv. T. X. p. 465. & suiv.

faisoit les délices du monde entier.

Les mémoires du tems ne nous apprennent point quelles mesures furent prises pour suppléer au bas-âge d'un Empereur de treize ans. Il avoit été élevé jusques-là sous l'alle de sa mere Méria Faustina. On peut croire que cette Princesse, qui se trouvoit dans un cas semblable à celui où avoit été Mamée, prétendit n'avoir pas moins d'autorité qu'elle dans le gouvernement. Mais, il s'en fallut de beaucoup qu'elle ne la prît pour modele dans ce qui regardoit l'éducation de son fils, & le soin de mettre auprès de lui des conseillers habiles & fideles, & d'en écarter tous ceux qui auroient pu le corrompre. Elle le livra à des Eunuques & à des courtisans avides, qui dans toutes leurs démarches ne consulterent que leur intérêt, sans s'embarrasser aucunement de l'honneur du Prince. Nous trouvons la peinture des abus qu'ils commirent dans une lettre de Mysithée, beau-pere & préfet du Prétoire de l'Empereur. Gordien, dans sa réponse à cette lettre, confirme tous les faits qui y sont avancés. Il remercie Mysithée de lui avoir ouvert les yeux ; & il finit par une réflexion tout-à-fait touchante dans la bouche d'un jeune Prince :

» Mon pere, trouvez bon que je
 » vous dise ce qui est vrai. Le
 » sort d'un Empereur est bien à
 » plaindre. On lui cache la vé-

» rié. Il ne peut pas tout voir ;
 » il est obligé de s'en rappor-
 » ter à des hommes qui sont
 » d'intelligence pour le trom-
 » per. »

L'an de Jesus-Christ 240, Sabinien excita un mouvement en Afrique, dans le dessein de se faire Empereur ; mais, il périt dans cette entreprise mal concertée. Ce fut cette même année, ou la suivante, que Gordien épousa pour son bonheur, & pour celui de tout l'Empire, la fille de Mysithée. Elle est nommée dans les médailles Furia Sabinia Tranquillina. Gordien, en épousant la fille de Mysithée, le fit lui-même Préfet du Prétoire, & le mit ainsi à portée de déployer ses talens. Mysithée usa du pouvoir que lui donnoit sa charge, pour réformer les abus du gouvernement, & les succès que Gordien remporta avec lui dans la guerre contre les Perses, font voir que ce sage ministre étoit encore habile général.

Sapor, qui commença à régner sur les Perses, dans le même tems que Gordien prit en main les rênes de l'empire Romain, ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il entreprit la guerre contre les Romains. Plein de cette audace qu'inspirent la jeunesse & le désir de signaler les prémices d'un nouveau règne, il entra dans la Mésopotamie, prit Nisibe & Carrhes, & s'il ne se rendit pas

maître d'Antioche , au moins il tenoit cette grande ville en échec , & la serroit de près. Ses progrès furent si grands & si rapides , que déjà on le craignoit presque en Italie ; & il étoit assez ambitieux & assez hautain pour étendre jusques-là ses vues & ses menaces.

Gordien se mit en devoir de repousser une si violente attaque. Il fit d'immenses préparatifs de troupes , de munitions de guerre & d'argent. Mysithée avoit pris soin des munitions de bouche. Lorsque tout fut en état , Gordien ouvrit le temple de Janus , pour marquer que la guerre étoit ouverte ; & c'est la dernière fois qu'il soit parlé de cette cérémonie dans l'Histoire. Il partit au printems de l'an de Jesus-Christ 242 ; & il prit son chemin par la Mœsie & par la Thrace. Il y défit les Barbares , apparemment Goths & Sarmates , qui s'étoient répandus dans ces Provinces. Il eut pourtant quelque désavantage , mais qui ne doit pas avoir été considérable , contre les Alains , dans les plaines de Philippe. De-là , ayant passé le détroit , il vint en Syrie , & il poussa la guerre contre les Perses avec une vivacité & un succès qui le couvrirent de gloire. L'effroi de Sapor fut si grand , qu'il abandonna précipitamment tout le païs & toutes les villes dont il s'étoit emparé , se hâtant de retirer ses garnisons , & de remettre les places aux habitans

sans les piller. Sapor étoit si pressé de fuir , qu'il envoya à ceux d'Edeffe tout l'argent monnoyé de Syrie qu'il emportoit , pour acheter d'eux la liberté du passage. Gordien , ayant délivré Antioche , & chassé les ennemis de la Syrie , passa l'Euphrate à son retour , battit Sapor près de la ville de Resana , reprit Carrhes & Nisibe , reconquit toute la Mésopotamie , & à la fin de sa seconde campagne il se promettoit d'entrer sur les terres des Perses , & de pénétrer jusqu'à la ville royale de Ctésiphon.

C'est en ces termes qu'il écrivit au Sénat ; & dans sa lettre il reconnoissoit avec une candeur admirable , qu'il étoit redevable de ses succès à Mysithée , & il recommandoit qu'on en rendit des actions de grâces , d'abord aux Dieux , & ensuite au Préfet du prétoire. Le Sénat décerna le triomphe à l'Empereur , & pour caractériser la victoire sur les Perses , il ordonna que le char seroit tiré par quatre éléphants. Mysithée fut récompensé par l'honneur d'un char triomphal attelé de quatre chevaux , & par une inscription à sa louange , qui subsiste encore à Rome , au moins en partie , & dans laquelle il est qualifié pere de l'Empereur , & tuteur de la République ; mais , il mourut peu de tems après , malheureusement pour Gordien.

Ce Prince lui substitua M. Julo Philippe , Arabe de nation. La

charge de Préfet du prétoire ne fut considérée par M. Jule Philippe, que comme un degré pour s'élever au trône, & dans cette vue les crimes ne lui coûtèrent rien. Il se proposa de faire perdre à Gordien l'affection des soldats, & pour cela d'amener la disette dans l'armée. Il écartera donc, par des ordres perfides, les bateaux qui portoient les vivres. La faim commença à se faire sentir, & le soldat à murmurer. M. Jule Philippe tira avantage du désordre dont il étoit l'unique cause. Il fit insinuer par ses émissaires aux troupes, qu'il ne falloit pas s'étonner si les choses alloient mal sous la conduite d'un Prince, que son âge mettoit dans le besoin d'être lui-même conduit; qu'il seroit bien plus utile de donner le commandement à celui qui avoit la capacité & l'expérience pour en bien user. Il gagna même un nombre des principaux officiers; & enfin, les choses en vinrent au point, que toute l'armée demanda M. Jule Philippe pour Empereur. Gordien & ses amis s'efforcèrent de résister à la sédition; mais, la cabale étoit trop forte; il fallut transiger; & par accommodement, les soldats ordonnèrent [c'est l'expression de l'historien] que M. Jule Philippe seroit associé à Gordien, comme son collègue & son tuteur.

Ce ne fut pas assez pour l'ambition de M. Jule Philippe. Il prétendit régner seul, & il fit périr Gordien. Ce fut apparemment

par des embûches secrètes.

Capitolin place ici une scène, qui a peu de vraisemblance. Il dit que Gordien, traité par M. Jule Philippe avec orgueil & arrogance, entreprit de secouer un joug odieux, & de faire destituer son oppresseur par les soldats; que pour cela il monta sur son tribunal, assisté de Métius Gordianus son parent, qui tenoit un rang considérable dans l'armée, que là il se plaignit aux officiers & aux soldats de l'ingratitude & de l'insolence de M. Jule Philippe; mais que ses plaintes furent méprisées, & ne produisirent aucun effet; que voyant qu'il avoit le dessous vis-à-vis de son adversaire, il demanda l'égalité avec lui, & qu'elle lui fut refusée; qu'il proposa qu'on lui conservât au moins le titre de César, & qu'il ne put l'obtenir; qu'il offrit même de se contenter de la charge de Préfet du prétoire, & que sa prière ne fut point écoutée; enfin qu'il se réduisit à demander sûreté pour sa vie, & que M. Jule Philippe, qui étoit présent, & qui avoit fait toujours une scène muette, laissant agir & parler ses amis; parut acquiescer d'abord à une supplication si humiliante & si juste; mais qu'après un moment de réflexion, il prit un parti contraire, & ordonna qu'on se fît de la personne de Gordien; qu'on l'emmenât, qu'on le mit à mort; ce qui fut exécuté, non sur le champ, mais après un court délai.

Ce récit, qui rend Gordien aussi méprisable, qu'il montre de cruauté & de tyrannie dans M. Jule Philippe, renferme en lui-même des circonstances mal amenées, mal liées ; & de plus, si M. Jule Philippe eût ordonné publiquement la mort de Gordien, il n'auroit pas pu dissimuler comme il fit son crime, ni écrire au Sénat que ce jeune Prince étoit mort de maladie. Nous supposons donc qu'il employa la fraude pour se défaire de lui, & qu'il s'y prit clandestinement. Gordien périt, suivant le sentiment de M. de Tillemont, vers le commencement du mois de Mars de l'an de Jésus-Christ 244, ayant régné avec le titre d'Auguste cinq ans & environ huit mois. Il pouvoit être dans sa vingtième année.

M. Jule Philippe affecta d'honorer sa mémoire; il lui célébra de magnifiques obseques, & envoya ses cendres à Rome; il consentit que les soldats lui dressassent un tombeau ou cénotaphe à Zaïthe, lieu de sa mort, près de Circésium, ville bâtie au confluent du Chaboras & de l'Euphrate. Il laissa subsister ses images, ses statues, les inscriptions qui faisoient de lui une mention honorable; & lorsque ce Prince infortuné eut été mis par le Sénat au rang des dieux, M. Jule Philippe ne rougissoit point d'appeler dieu celui qu'il avoit tué.

Ce ne peut être qu'après la mort de M. Jule Philippe, que

l'on ait mis sur le tombeau de Gordien l'épithaphe rapportée par Capitolin : *AU DIVIN GORDIEN, VAINQUEUR DES PERSES, VAINQUEUR DES GOTHES ET DES SARMATES, PACIFICATEUR DES SÉDITIONS QUI DÉCHIROIENT LA RÉPUBLIQUE ROMAINE, VAINQUEUR DES GERMAINS, MAIS NON VAINQUEUR DE PHILIPPE.* Ce dernier trait est à double sens, & présente le crime du meurtrier de Gordien, sous une expression qui peut s'interpréter d'un échec, que le jeune Empereur avoit souffert dans les campagnes de Philippe en Macédoine de la part des Alains. Licinius, dit-on, qui régna avec Constantin, & qui vouloit passer pour descendant de l'Empereur M. Jule Philippe, fit enlever cette épithaphe. Peut-être n'est-elle qu'un jeu d'esprit que Capitolin aura réalisé.

Gordien méritoit les marques d'attachement & de tendresse qui lui furent données après sa mort. L'Histoire ne lui reproche aucun vice; il fit bien, tant que Myrthée le gouverna; depuis qu'il fut privé de ce sage conducteur, on ne peut l'accuser que de foiblesse; caractère plus aimable que propre à commander, & qui avoit plus de douceur que de talents.

L'Histoire ne cite aucun ouvrage public par lequel Gordien ait embelli la ville; seulement il avoit commencé à cons-

truire un grand portique dans le champ de Mars, & il se proposoit d'y joindre une basilique & des bains ; mais , la mort l'empêcha d'exécuter ce projet. On prétend trouver dans une médaille , qu'il rétablit l'amphitéâtre.

Ce Prince est beaucoup plus connu sur les monumens publics & chez les Historiens par le surnom de *Pius*, que par les prénoms de Marcus Antonius & de M. Antoninus. Ce surnom que ses prédécesseurs [plusieurs sans l'avoir mérité], avoient fait gloire de porter depuis Antonin-Pie, ainsi que celui de *Felix* depuis Commode, lui fut attribué par une distinction particulière ; car, ce ne fut pas tant pour le distinguer des deux Gordiens surnommés Africains, comme on le croit ordinairement, que pour publier qu'on voyoit revivre en sa personne les grandes qualités qu'on avoit admirées à juste titre dans Antonin-Pie, dont il étoit le parfait imitateur par la bonté de son naturel, la droiture de ses sentimens & la sagesse de sa conduite.

GORDIENS [la Famille des], *Gens Gordiana*. (a) Cette famille, descendue des Gracques par le côté paternel, & des Ulpieus, dont étoit Trajan, par le côté maternel, illustrée de plus par quantité de Consuls & autres dignités de l'État, n'é-

toit pas seulement la plus riche & la plus puissante qu'il y eût alors dans Rome, elle avoit encore donné pour Empereurs les deux Gordiens surnommés Africains, l'un grand-pere, & l'autre oncle de Gordien III. Ces trois Princes doués aussi de toutes les rares qualités qu'on peut désirer dans les grands hommes, s'étoient fait adorer pour ainsi dire de tout le monde ; le seul nom de Gordien, donnant en ce tems-là l'idée la plus avantageuse que l'on peut avoir d'un homme, emportoit avec lui tout titre, surnom & qualité.

Les Gordiens tiroient leur nom d'Ulpia Gordiana, de la famille de Trajan. Ils prirent le prénom de Marc-Antoine, soit par descendance, soit par alliance, soit par adoption, les Historiens ne se sont point expliqués sur ce sujet ; ils s'appellerent aussi Marc-Antonin, soit qu'ils fussent de la famille des Antonins, ainsi que l'ont cru quelques Écrivains, soit qu'ils voulussent se faire honneur d'être entrés dans l'alliance d'Antonin-Pie, dont le vieux Gordien avoit épousé une petite niece nommée Fabia Orestilla, de qui il eut Gordien second, dit aussi Africain, & Métia Faustina, mere de Gordien III.

Il fit porter le nom d'Antonin à son fils Gordien second, dès son enfance, & voulut qu'il fût

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 385. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. X. p. 469, 470.

aussi inscrit sous ce nom dans les registres publics , comme nous l'apprend Capitolin.

Après la mort des trois Gordiens , leur famille subsista , sans doute , dans des collatéraux du même nom , & le Sénat accorda à cette famille un privilège singulier , l'exemption de rutele & de toute fonction onéreuse publique & privée. La maison , qui appartenoit aux Gordiens faisoit encore , au tems de Constantin , un des principaux ornemens de Rome.

GORDIÉUM, *Gordium*, (a) *Γορδιών* , nom que Strabon donne au país des Gordiens ou Gordyéens.

GORDIÉUS [le Mont], *Mons Gordius*, (b) montagne de la grande Arménie, selon Ptolémée. Ce fut sur cette montagne que Nicolas Damascène , cité par Joseph , dit que l'Arche de Noé s'arrêta. En ce cas , ce seroit la même que le mont Ararat. Ptolémée donne au milieu de cette montagne la même latitude qu'aux sources du Tigre ; sçavoir , 39.^d 40.^t Cette montagne donnoit le nom de Gordene , Gorduene , & autres semblables au país dont Pompée fit la conquête ; car , ce país étoit aussi de la grande Arménie , & dépendoit du roi Tigraue. Strabon joint les monts Gordiens avec le Taurus. Ils en font une continuation , & même une partie.

(a) Strab. p. 532.

Ce que l'on vient de rapporter du sentiment de Nicolas de Damas , qui croit que l'Arche de Noé s'y arrêta , joint à la commune opinion que c'est présentement le mont Ararat , convient fort à ce que nous apprenons que Noé , sorti de l'arche , s'avança dans la Mésopotamie. D'ailleurs , Ararat ne signifie ici que l'Arménie ; outre le témoignage d'Abidene & de Mélon , rapportés par Eusebe dans sa préparation Évangélique , le Chaldéen Bérofe , cité par Joseph , dit des fils de Sennachérib , meurtriers de leur pere , qu'ils se réfugièrent en Arménie , & Isaïe dit que ce fut dans la terre d'Ararat. Les septante disent , comme Bérofe , dans l'Arménie. Bérofe , cité encore par Joseph , au sujet du Déluge , & du petit nombre d'hommes sauvés dans l'Arche , poursuit ainsi : » On dit qu'il reste en » core quelque chose de ce » vaisseau en Arménie à la » montagne des Corduëniens. « La paraphrase Chaldaïque rend le mot d'Ararat , nommé dans la Genèse , par *montes Kardû*. On lit dans Saint Épiphané : » On montra encore les restes » de l'arche de Noé dans la contrée des Corduëniens ; « & l'Arabe Elmacin , dans son histoire des Sarazins , dit d'Héraclius , qu'il monta sur le mont Goréus , & vit le lieu de l'Arche.

(b) Ptolem. L. V. c. 13. Joseph. de Antiq. Judaïc. L. I. c. 10.

GORDIUM,

GORDIUM, *Gordium*, *Gordis*, ville, la même que Gordien. Voyez Gordien.

GORDIUS, *Gordius*, (a) fils d'un laboureur, & laboureur lui-même, n'avoit eu pour tout bien que deux attelages de bœufs, dont l'un lui servoit à labourer, & l'autre à traîner son chariot.

Un jour qu'il labouroit, un aigle vint se percher sur le joug, & y demeura jusqu'au soir. D'autres disent qu'un grand nombre d'oiseaux de toute espèce vint voler autour de lui. Quoi qu'il en soit, surpris d'une chose qui sembloit fort extraordinaire, il alloit en consulter les dévins de la ville la plus voisine, lorsqu'une fille d'une beauté parfaite se présenta à lui à la porte même de la ville où il alloit. Il la prie de vouloir bien lui enseigner celui des dévins qui avoit le plus de réputation, afin qu'il pût s'adresser à lui, & l'instruit en même tems du sujet sur quoi il vouloit l'interroger. Cette fille, sçavante dans l'art de prédire l'avenir qu'elle avoit appris de ses parens, lui répond que l'aventure qui lui étoit arrivée, présageoit qu'il seroit un jour Roi, & s'offre à devenir, & la compagnie de son lit, & celle de l'espérance qu'elle lui donnoit. Un parti si agréable parut à Gordius la première félicité du royaume qu'on lui promettoit.

A peine l'eut-il épousée, qu'il s'éleva une sédition parmi les Phrygiens, qui ayant demandé à l'oracle quelle seroit la fin de leurs troubles, le Dieu leur répondit qu'ils ne finiroient point qu'ils n'eussent un Roi. Ils le sollicitèrent encore de leur dire qui étoit ce Roi. Alors, il leur fut ordonné d'élever sur le trône le premier homme qu'ils trouveroient à leur retour allant sur un chariot au temple de Jupiter. Ils rencontrèrent Gordius, & le saluerent du nom de Roi. Gordius consacra dans le temple de Jupiter, à la mémoire éternelle de sa royale dignité, ce même chariot sur lequel il étoit quand on vint la lui offrir. Il eut pour successeur son fils Midas.

On assure que le nœud qui attachoit le joug au timon, étoit fait si adroitement d'une écorce de cornouiller, qu'on n'en pouvoit découvrir les bouts. Le bruit couroit par-tout que celui qui pourroit le dénouer, posséderoit l'empire de l'Asie. On sçait de quelle manière Alexandre accomplit cet oracle. Ce Prince, étant entré dans le temple de Jupiter, se fit monter le joug du chariot. Quand il vit qu'il faisoit de vains efforts autour du lien, pour en trouver les bouts tellement mêlés & entrelacés dans les nœuds, qu'ils trompoient les regards les plus subtils, il crut qu'il falloit

(a) Just. L. XI. c. 7. Q. Curt. L. III. | Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell.
c. 1. Roll. Hist. Anc. T. III. pag. 581. | Lett. Tom. V. pag. 251.

faire violence à l'oracle. Il trancha d'un coup d'épée toutes les courroies, & les nœuds ainsi déliés découvrirent les bouts qu'ils cachioient. C'est ce qu'on a appelé le nœud Gordien.

GORDIUS, *Gordius*. (a) Le nom de Gordius a été commun aux rois de Phrygie.

GORDIUS, *Gordius*, (b) Cappadocien, fut le ministre des fureurs de Mithridate; car, ce Prince se servit de lui pour assassiner Ariarathe, roi de Cappadoce. Dans la suite, il donna l'investiture de ce royaume & le nom d'Ariarathe à son propre fils, âgé seulement de huit ans, dont il confia la conduite à Gordius.

GORDIUTIQUE, *Gordiutichos*, (c) ville de l'Asie mineure. Ce mot est composé de *Γορδίου τοῦ τεῖχος*, *Gordii murus*, mur de Gordien. Tite-Live fait mention de cette ville; il dit que le Consul Cn. Manlius alla camper près d'Antioche sur le Méandre. qu'on arriva de-là à la ville de Gordiutique, d'où après trois campemens on vint à Tabes, ville située sur les confins de la Pisidie vis-à-vis la mer de Pamphylie. C'est à quoi se réduit tout ce que nous savons de la ville de Gordiutique.

GORDUNES, *Gorduni*, (d)

peuple de la Gaule Belgique dans la dépendance des Nerviens. César nomme plusieurs peuples soumis aux Nerviens; savoir, les Centrones, les Grudiens, les Levaces, les Pleumosiens, les Gordunes. Ceux-ci, nommés les derniers, ne peuvent avoir eu de position plus reculée que dans le voisinage des Dunes qui bordent la mer, & que leur nom paroît indiquer. Je n'ai rien trouvé, dit M. Danville, qui pût servir à fixer les Centrones, les Pleumosiens. On a quelques indices des Grudiens & des Levaces. L'affinité que Sanson a cru voir entre le nom de Gand, qui est *Ganda*, & celui de Centrones, & l'application que Raimond Marlien a faite du nom de Gordunes au même nom de Gand, sont réjettées par M. de Valois.

GORDYÆI MONTES.

Voyez Gordiéus.

GORDYÉENS, *Gordyai*, l'*ἑρδύαι*, peuple d'Asie. *Voyez* Gordene.

GORDYENE, *Gordylene*, l'*ἑρδύνη*. *Voyez* Gordene.

GORDYENES, *Gordyeni*, l'*ἑρδύνοι*, peuple d'Asie. *Voyez* Gordene.

GORDINÉENS [les Monts], *Montes Gordinai*, (e) selon Plutarque dans la vie d'Alexandre. Ce sont les mêmes que Quinte-

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. p. 601.

(b) Jull. L. XXXVIII. c. 1. Plut. T. I. p. 453.

(c) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 13.

(d) Cæf. de Bell. Gall. L. V. p. 190; 191. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

(e) Plut. T. I. p. 623.

Curse appelle Gordéens. *Voyez* Gordéens.

GORGADES, *Gorgades*, (a) isles de la mer occidentale de l'Afrique, où plusieurs Auteurs ont placé le séjour des Gorgones, sur la relation fabuleuse des Carthaginois qui y pénétrèrent. Ces isles sont les mêmes, selon M. l'abbé Paris, que l'isle des Gorilles, ou l'isle Sainte-Anne, pleine de grandes guenons. *Voyez* Gorgones & Gorilles.

GORGÉ, *Gorge*, Γέρη, (b) fille d'Œnée & d'Althée, épousa Andrémon. On voyoit la sépulture de Gorgé à Amphisse, dans le pays des Locriens.

GORGAS, *Gorgias*, Γοργίας, étoit frere de Périandre, roi de Corinthe, fils de Cypselus II; le fils de Gorgias succéda à Périandre, selon Aristote, Élien & Strabon, la quatrième année de la 48.^e Olympiade, 585 ans avant J. C.

GORGAS, *Gorgias*, (c) Γοργίας, célèbre sophiste, étoit surnommé le Léontin, parce qu'il étoit de Léontium dans la Sicile. Son pere s'appelloit Carmantide, & il avoit un frere médecin nommé Hérodicus. On peut placer l'époque de sa naissance à peu près dans le même

tems que celle de Protagoras. Gorgias ne se fit connoître à Athènes que dans l'Olympiade 88.^e; mais, on remarque qu'il étoit déjà vieux lorsqu'il y vint. Protagoras étoit venu pour la première fois à Athènes vers l'Olympiade 84.^e, & devoit alors approcher de quarante-cinq ans; d'où nous croyons pouvoir conclure qu'ils étoient tous deux nés aux environs de la 73.^e Olympiade. Gorgias n'eut pas besoin d'aller hors de sa patrie chercher des secours pour cultiver ses dispositions naturelles pour les sciences, & sur-tout pour l'art de parler. Il suffit de dire qu'il avoit eu pour son principal maître Empédocle d'Agrigente.

Gorgias embrassa la rhétorique dans toute son étendue, & ne mit point de bornes à l'ambition qu'il eut de parler de tout sçavamment & éloquemment. Non content des instructions qu'il avoit reçues d'Empédocle sur la physique, la médecine, la politique, la poétique, &c., il vint à Syracuse pour achever de se former sous Tisias dans l'art oratoire. A toutes ces études il joignit celle de l'art Éristique, on lui en attribua même l'invention, sans doute parce qu'il le possédoit supé-

(a) Plin. T. I. p. 348.

(b) Pauf. p. 686.

(c) Diod. Sicul. pag. 313. Athen. p. 505, 548. Pauf. p. 376, 642. Suid. T. I. p. 620. Élian. L. I. p. 20. L. II. p. 52. L. XII. p. 106. Lucian. Tom. II. p. 642. Quintil. L. III. c. 1. L. XII. c. 11. Cicér. Orator. c. 22, 23, 101, 102.

Brutus. c. 15, 23. de Invent. L. I. c. 10. de Orator. L. I. c. 51. L. III. c. 71. de Finib. Bon. & Mal. L. I. c. 1. de Senect. c. 15. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 424. T. VI. p. 106, 107. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XV. p. 160. & suiv. T. XIX. p. 203. & suiv.

rieurement; mais, il put l'apprendre ou de Protagoras, pendant le long séjour qu'il fit en Sicile entre les Olympiades 84 & 88.^e, ou de Zénon d'Élée, qui le premier l'avoit introduit dans la grande Grece.

Quoiqu'il se fût appliqué à toutes les sciences sans exception, le titre d'Orateur fut le seul qui flattât sa vanité; & pendant que les autres sophistes faisoient profession d'enseigner la vertu, Gorgias ne s'annonça jamais que comme un maître d'éloquence, également capable de bien parler & d'instruire des moyens de bien parler.

Lorsqu'il eut, sous différens maîtres, assouvi en quelque sorte son avidité d'apprendre, il retourna dans sa patrie, & soit par la multiplicité de ses connoissances, soit par le talent singulier de les faire valoir, il y devint bientôt un objet d'étonnement & d'admiration. Les Léontins furent extrêmement flattés d'avoir pour compatriote un si rare personnage; & pour en éterniser la gloire, ils crurent devoir consacrer son nom sur leurs monnoies. Le tems a épargné une de ces monnoies, qui, par la beauté de sa fabrique, peut faire présumer qu'elle a été frappée du vivant même de Gorgias. Elle a d'un côté la tête d'Apollon, que les Léontins honoroient d'un culte particulier, au revers un cygne, symbole de l'éloquence, & pour légende ces trois lettres, ΔΕΟ, c'est-

à-dire, *Δεσφίνος*, monnoie des Léontins, avec le mot ΓΟΡΓΙΑΣ en plus petits caractères, & posé dans un autre sens.

Ils devoient en effet cette marque de distinction aux services que Gorgias leur avoit rendus. Les Syracusains, ayant entrepris de les assujettir, les attaquèrent avec toutes leurs forces dans la seconde année de la 88.^e Olympiade. Ils n'étoient pas en état de se défendre, & ne voyoient aucune espérance de salut que du côté des Athéniens. Comme ils tiroient leur origine de la ville de Chalcis dans l'Eubée, qui avoit été fondée par une colonie d'Athènes, ils espérèrent que la considération de cette parenté pourroit engager les Athéniens à les secourir; mais, ils espérèrent encore plus de l'éloquence de Gorgias, sur qui ils avoient jeté les yeux pour cette importante ambassade. Il se rendit à Athènes, dit un ancien Écrivain, avec le rhéteur Tisias, ce qui ne peut signifier qu'on lui eût donné Tisias pour collègue, à moins qu'on ne suppose qu'ayant été banni de Syracuse sa patrie, il s'étoit réfugié chez les Léontins; mais, il est plus vraisemblable que les Syracusains l'avoient dépêché de leur côté, comme le plus habile de leurs Orateurs, pour opposer son éloquence à celle de Gorgias, & qu'ils arrivèrent à Athènes tous deux en même tems.

Ils furent admis dans l'assem-

blée du peuple , & l'on aperçut une extrême différence entre les discours admirables des deux Ambassadeurs. Celui de Gorgias parut si admirable & d'un goût si nouveau, que les Athéniens , tout accoutumés qu'ils étoient à ce qu'il y avoit de plus beau & de plus parfait en tout genre, crurent entendre, non un mortel, mais le dieu de l'éloquence. Gorgias obtint tout ce qu'il demandoit, on arma vingt galères, & les Léontins furent secourus. Il est vrai que dès ce tems là les Athéniens avoient formé le projet de conquérir la Sicile, & qu'il ne falloit que le moindre prétexte pour y porter leurs armes; mais, quand même ils n'auroient pas été occupés de cette idée, si l'on considère l'espèce d'ivresse où les jeta le discours de Gorgias, on pourra présumer qu'ils n'eussent pu se défendre d'accepter l'alliance qu'il leur proposoit.

Ils l'engagerent, par les plus vives instances, à s'établir parmi eux, & purent croire que l'acquisition d'un tel citoyen les dédommageroit avec usure des dépenses de leur armement; car, quels avantages ne pouvoient-ils pas se promettre d'un homme qu'ils estimoient le plus capable de former des Orateurs? S'il est vrai, comme le remarque Diodore de Sicile, qu'il retourna dans sa patrie, il faut croire qu'il n'y resta que le tems qu'il lui fallut pour rendre compte de sa commission. Il re-

vint à Athènes, & y fixa pour toujours sa demeure; c'étoit le seul théâtre où il crut pouvoir dignement produire ses talens, & il y envisageoit tout à la fois une source immense de gloire & de richesses. Les plus distingués d'entre les Athéniens coururent avec empressement prendre de ses leçons, & ne goûtèrent plus d'autre éloquence que la sienne. On renonça même aux études ordinaires, jusqu'à celle de la Philosophie, pour s'appliquer uniquement à l'art de parler, & ce fut, selon quelques-uns, le principal motif qui excita Platon à fronder la rhétorique.

Gorgias dédaigna en homme supérieur la méthode commune d'enseigner, & au lieu de présenter à ses disciples une suite de préceptes sur les différentes parties de la rhétorique, il leur composoit sur toutes sortes de matières, des discours qu'il leur donnoit à apprendre par cœur. Ils y trouvoient tout ensemble, selon lui, & les règles les plus sûres, & la plus parfaite manière de les appliquer. Outre ces exercices particuliers, il avoit soin de réveiller assez souvent, par des discours publics, l'admiration des Athéniens. Il les indiquoit à certains jours, & c'étoient autant de jours de fête pendant lesquels tous les travaux cessoient. On appelloit ces discours *αμύματα*, des flambeaux, par allusion à ces brillantes fêtes d'Athènes, où l'on couroit à cheval dans le quar-

tier appelé Céranique, avec des flambeaux allumés. Mais, il eut enfin l'occasion la plus désirable pour lui d'étaler tous les trésors de son éloquence. On prononçoit tous les ans devant le peuple assemblé un discours funebre, pour honorer les citoyens qui étoient morts pour le service de la patrie ; le Conseil nommoit l'orateur qu'il jugeoit le plus propre à remplir cette fonction. Quoique, selon Socrate, il ne fût pas difficile de faire l'éloge des Athéniens en présence des Athéniens, & qu'on n'eût point à craindre que l'auditoire fût paresseux d'applaudir aux louanges qu'on lui donnoit ; cependant, ces discours étoient regardés comme l'écueil des Orateurs, parce que celui que Périclès avoit prononcé quelques années auparavant, étoit comme une pièce de comparaison, contre laquelle la médiocrité n'eût pu se soutenir. On s'imaginera aisément que Gorgias n'eut pas assez de défiance de lui-même pour craindre le parallele, & qu'il se présenta pour subir cette épreuve, avec une pleine certitude de triompher.

Son sujet lui fournit une occasion naturelle de traiter une matière importante, mais délicate, & qui demandoit beaucoup de circonspection. Tous les États de la Grece étoient alors divisés pour la querelle des Athéniens & des Lacédémoniens, & leur acharnement à s'entre-détruire, préparoit au

roi de Perse une voie facile pour les subjuguier. Il étoit question de faire envisager aux Athéniens ces objets de crainte, de réveiller leur haine contre l'ennemi commun, & de leur rappeler le souvenir de ces triomphes où leurs ancêtres avoient eu tant de part, lorsque de concert avec toute la Grece, ils avoient combattu pour leur liberté ; mais, on ne pouvoit, sans choquer leur orgueil, les inviter directement à une conciliation qui exigeoit pour fondement nécessaire, le rétablissement d'un équilibre qu'ils ne vouloient plus souffrir. Les journées de Marathon, de Salamine & de Platée, le beau titre de libérateurs de la Grece que leurs Orateurs ne cessent de leur mettre devant les yeux, les avoient tellement enivrés, qu'ils se croyoient en droit de faire la loi, & se fussent révoltés contre la simple proposition d'une entreprise où ils n'auroient pas eu le souverain commandement. Gorgias n'eut garde de heurter ouvertement leur vanité, mais par l'artifice de son discours, lors même qu'il paroïsoit se prêter à leur chimère, il travailloit à la détruire, & leur insinuoit, sans qu'ils s'en apperçussent, des sentimens contraires au langage qu'il leur tenoit. Il insista principalement sur la gloire qu'ils avoient acquise dans leurs victoires contre les Barbares, & les amena au point de sentir eux-mêmes que de pareilles victoires

étoient suivies de réjouissances & de cantiques d'actions de grâces, mais qu'ils ne pouvoient triompher des Grecs, que leurs lauriers ne fussent arrosés de larmes. Il n'avoit pas manqué d'affaïsonner ces insinuations de tout ce que l'élocution pouvoit avoir de plus séduisant; car, c'étoit sur cela qu'il avoit fondé les plus solides espérances du succès de son discours. Il y avoit entassé à dessein les plus magnifiques expressions, les plus brillantes métaphores, les antithèses les mieux compassées, & toutes ces autres figures, dont la nouveauté & la singularité éblouirent & fascinerent tous les esprits.

Les applaudissemens que reçut Gorgias, augmentèrent merveilleusement son audace & sa présomption. Comme dans ses conférences particulières il s'étoit fait une longue habitude de composer sur le champ pour ses disciples, des discours en tout genre & sur tous les sujets qu'ils lui propoisoient de traiter, il en étoit venu jusqu'à se vanter que depuis long-tems on ne lui en avoit proposé aucun qui lui fût nouveau; & pour mieux établir encore sa réputation d'homme supérieur & universel, il osa, pendant la célébration des fêtes de Bacchus, monter sur le théâtre d'Athènes, & déclarer publiquement qu'il étoit prêt à parler sur quelque matière qu'on lui voulût indiquer. Cette démarche, dont un petit nombre de gens sensés connurent le ri-

dicule, lui attira des acclamations générales. On s'imagina que des discours de cette espèce demandoient les plus grands efforts de génie, & la prévention qu'on avoit pour Gorgias, contribua sans doute à les faire estimer au-dessus de leur valeur.

Après avoir joui dans Athènes, pendant plusieurs années, d'une admiration aussi constante qu'elle étoit universelle, Gorgias céda au désir que sa vanité lui avoit inspiré, d'aller aux jeux Olympiques déployer aux yeux de toute la Grece assemblée, ses rares talens & sa vaste érudition. Il y parut vêtu de pourpre suivant son usage, & prononça de dessus les degrés du temple de Jupiter un discours dans le genre démonstratif dont l'objet fut d'exciter les Grecs à se réunir entr'eux par une considération générale, pour faire la guerre aux Barbares. Il leur en fit directement la proposition, sans avoir besoin de recourir à ces détours qu'il avoit pris en traitant le même sujet devant les Athéniens. Il entra en matière par l'éloge des instituteurs des jeux, dont les vues politiques en fondant cette espèce de congrès général, avoient été de maintenir entre les différens États de la Grece, l'esprit d'union & de concorde, d'où dépendoit leur salut commun. Aristote a cité ce début pour exemple des exordes du genre démonstratif qui sont fondés sur la louange. Il fait aussi mention

d'un discours dans le genre délibératif, que Gorgias prononça dans le même tems pour les habitans de la ville d'Élis ; mais, il le blâme de l'avoir commencé par une exclamation brusque & précipitée, au lieu d'amener, par une exorde, le sujet de la délibération.

Le voyage de Gorgias aux jeux Olympiques lui donna occasion d'exercer, chemin faisant, dans la Thessalie, sa profession de sophiste, & d'y accroître son opulence. Les peuples de cette contrée n'avoient jusques-là montré aucune sorte d'inclination pour les sciences. Ils ne connoissoient d'autre exercice que celui de dresser des chevaux, ni d'autre talent que celui des'enrichir. A peine eurent-ils entendu Gorgias, que tous à l'envi aspirerent à la gloire de briller par les talens de l'esprit, sur-tout les habitans de Larisse, en qui les leçons de leur nouveau maître produisirent un changement pareil à celui que reçoit l'argille sous la main du potier.

Il les accoutuma, dit Platon, à répondre avec une grande assurance & dans les termes les plus magnifiques, aux questions qu'on leur faisoit. Aussi, le traitèrent-ils avec des distinctions proportionnées à la reconnaissance qu'ils lui devoient, & le nom de Gorgias devint pour eux le nom de l'éloquence même. Il les quitta pour assister à la célébration des jeux Pythiques, où il harangua une secon-

de fois la Grece assemblée. On ignore sur quoi roula son discours ; mais, on sçait qu'il en fut récompensé du plus grand honneur dont on pût flatter l'ambition d'un mortel. L'assemblée ordonna qu'on lui dresseroit, dans le temple d'Apollon Pythien, une statue, non pas simplement dorée, mais d'or massif. On a prétendu que par une vanité ridicule, il s'étoit érigé à lui-même ce monument ; mais, l'autre opinion est plus généralement reçue, & l'enthousiasme où l'on s'étoit livré pour Gorgias, la rend en même tems plus vraisemblable.

Il revint à Athènes pour y passer le reste de ses jours. Pendant son absence, Platon avoit composé contre lui ce fameux dialogue où il le met aux prises avec Socrate. Si la publication de cet ouvrage ne guérit pas tout d'un coup les Athéniens de leur excessive prévention en faveur de Gorgias, elle leur inspira du moins quelque défiance d'eux mêmes ; & l'illusion s'étant peu à peu dissipée, ils distinguèrent à la fin l'or véritable de ce qui n'étoit que du clinquant, & la haute réputation de Gorgias déchu au point, que ses partisans firent de vains efforts pour la relever. Comme il se croyoit lui-même hors des atteintes de la critique, lorsqu'on lui fit voir le dialogue, il n'en parut point ému ; il dit froidement qu'il ne se reconnoissoit point dans le discours qu'on lui faisoit tenir,

mais qu'au surplus l'auteur s'entendoit fort bien à faire des satyres. Platon, l'ayant rencontré quelques jours après son retour, lui dit, à l'occasion de la statue qu'on lui avoit érigée à Delphes: *Enfin, le beau Gorgias est revenu tout brillant d'or. Il est vrai*, répondit-il, & j'ai appris qu'en mon absence il nous étoit né un nouvel Archiloque tout-à-fait charmant.

La date du Dialogue de Platon doit être placée un peu avant la mort d'Archélaüs, roi de Macédoine, qui fut tué, après sept ans de règne, dans la première année de l'Olympiade 95^e. Gorgias avoit alors plus de quatre-vingts ans; mais, il ne sentoit encore aucune des incommodités de la vieillesse, & son esprit n'avoit rien perdu de sa vivacité ni de son agrément. Quelqu'un lui ayant demandé par quelle merveille il avoit encore à cet âge une santé si ferme & si vigoureuse: *C'est*, répondit-il, *que je n'ai jamais rien fait pour le plaisir*. Il eut jusqu'à cent ans le bonheur d'essuyer plusieurs fois la même question, & ses réponses furent tantôt que la complaisance pour les autres ne lui avoit jamais rien fait faire au préjudice de sa santé, tantôt qu'il avoit toujours soigneusement évité les grands repas. Il vécut, selon les uns, cent cinq ans, & selon le plus grand nombre, cent huit ou cent neuf: Il s'ennuya de la vie, & pour s'en délivrer, il prit le parti de s'ab-

tenir de toute nourriture.

La grande réputation de Gorgias étoit moins fondée sur les vastes connoissances qu'il s'attribuoit, que sur un genre d'élocution qui surprit par sa nouveauté, & qui devint, pour tous les Écrivains de son tems, un objet d'émulation; il fut le premier qui répandit avec profusion dans la prose, les brillantes fleurs de la poésie. Non content d'emprunter d'Homère les ornemens propres à élever son style, & à lui donner de l'éclat, de la magnificence & de la dignité, il entreprit, à l'exemple des Poètes tragiques, & sur tout des Dithyrambiques, d'introduire dans les discours oratoires, les expressions les plus éloignées de l'usage ordinaire de parler, & les figures les plus hardies.

Pour mieux imiter l'artifice des Poètes, il donna presque à toutes ses phrases un tour périodique & nombreux, & cette invention, dont on lui a fait honneur, fut dans la suite un des principaux moyens d'amener la prose à sa perfection.

Aristote définit la période, un discours qui a un commencement & une fin, & dont on aperçoit aisément l'étendue; selon Démétrius de Phalere, c'est un assemblage de membres ou d'incises qui ont un retour naturel sur eux-mêmes, & dont le circuit embrasse exactement la pensée qui en est le sujet.

Les effets de la période sont en premier lieu, de donner des

bornes à l'élocution , qui sans cela marcheroit sans s'arrêter , & n'auroit ni liaison , ni soutien ; en second lieu de rendre le style plus harmonieux , & par conséquent plus agréable à l'oreille , sur-tout quand les membres n'en sont pas trop longs , & qu'en prononçant la période , la voix s'élève & s'abaisse dans des tems à peu près égaux , & proportionnés à la respiration de celui qui parle.

La musique & la poésie avoient donné l'idée de cet artifice , & Gorgias n'eût encouru aucun blâme , s'il en eût usé modérément ; mais ses discours n'étoient qu'un tissu perpétuel de périodes , qui se suivoient , dit Démétrius de Phalere , comme les hexamètres dans les poèmes d'Homère ; elles étoient , pour la plupart , composées de deux membres fort courts , ce qui donnoit à son style un air de sécheresse ; d'ailleurs , cette uniformité devoit nécessairement produire de l'ennui & du dégoût.

Pour y remédier en quelque façon , il avoit imaginé , d'après les Poètes , différentes manières de figurer ses périodes , soit en donnant à chaque membre un nombre égal de syllabes , & les mêmes intervalles pour l'élévation & l'abaissement de la voix , soit en opposant les membres l'un à l'autre , & ces antithèses étoient ou dans les choses , ou dans les mots , ou dans les deux ensemble ; soit en plaçant à la tête de chaque membre les mêmes mots , ou en-

tiers , ou avec quelque changement ; soit enfin en donnant aux dernières syllabes les mêmes chûtes & les mêmes terminaisons.

De toutes ces figures de la période , l'antithèse est presque la seule qui puisse trouver place dans la prose Françoisé ; la répétition des mêmes mots à la fin des membres & les consonances en sont bannies , à cause de leur ressemblance avec notre versification , qui tire de ces consonances un de ses principaux ornemens ; mais , la prose Grecque & la Latine admettoient toutes ces figures ; on en a des exemples dans les Écrivains les plus austères , & les moins occupés en apparence du désir de plaire ; elles ne déplaisoient en effet , que quand elles étoient déplacées , trop fréquentes , ou qu'elles avoient l'air trop étudié.

Il nous reste deux morceaux de Gorgias , où l'on trouve des exemples de ces périodes figurées ; l'un est une apologie d'Hélène , & l'autre un fragment d'éloge des Athéniens qui s'étoient distingués en combattant pour la patrie. Gorgias avoit pu , sans risque , prodiguer dans le premier de ces ouvrages , ce que la poésie lui offroit de plus magnifique & de plus brillant , parce qu'il avoue lui-même , en le finissant , que ce n'est qu'un badinage & un jeu d'esprit ; mais il n'étoit pas plus retenu dans son éloge funebre ; & quoique ces sortes de discours soient susceptibles de la plus pompeuse éloquence , il est

dangereux que l'art y soit trop à découvert, & que l'Auteur paroisse n'avoir eu en vue que l'oïtention & le plaisir de l'oreille. C'est ici le lieu de placer la traduction de ce fragment, rendue aussi fidelle que les fautes du texte l'ont permis, & où l'on a tâché de conserver en grande partie les tours périodiques de l'original, les antitheses, & les autres figures que Gorgias avoit pris à tâche d'y accumuler.

« Que ne vit-on pas dans
 » ces braves guerriers, qu'on
 » dût voir dans de braves
 » guerriers ? Et qu'y vit-on
 » qu'on n'y dût pas voir ? Fasse
 » le ciel, qu'en disant ce que
 » je veux, & ne voulant que
 » ce que je dois, je puisse
 » échapper aux regards de la
 » divine Némésis, & me dé-
 » rober aux traits de l'envie
 » humaine ; ils s'étoient élevés
 » à la perfection de la vertu
 » divine, & n'avoient conser-
 » vé de l'homme que la vie
 » mortelle ; ils aimèrent mieux
 » jouir avec modestie des avan-
 » tages présens, que de pour-
 » suivre avec orgueil les plus
 » justes prétentions ; ils préfé-
 » rerent à la rigueur du droit,
 » une équitable conciliation,
 » persuadés qu'il n'y a pas de
 » loi plus sainte ni plus utile,
 » que de dire, que de taire,
 » que de pratiquer ce qu'il faut,
 » quand il le faut. Deux prin-
 » cipes dirigeoient toute leur
 » conduite ; ils ne se détermi-
 » noient qu'après une mûre dé-

» libération ; mais, ils n'ad-
 » mettoient point de délais
 » dans l'exécution ; aussi ardens
 » à protéger ceux qui étoient
 » injustement malheureux, que
 » prompts à punir ceux qui
 » étoient injustement heureux ;
 » inébranlables dans les choses
 » de devoir, inflexibles dans
 » les choses de bienséance ; la
 » droiture de leurs pensées fut un
 » frein pour quiconque s'écar-
 » toit du chemin le plus droit ;
 » superbes avec les superbes,
 » modestes avec les modestes,
 » intrépides avec les intrépi-
 » des, redoutables dans les
 » occasions redoutables ; que
 » de trophées rendent d'illus-
 » tres témoignages à tant de
 » vertus ? Trophées qui sont
 » pour Jupiter de précieux
 » ornemens, & pour ces hé-
 » ros de glorieux monumens.
 » Dans les travaux de Mars,
 » ils se livroient à leur ardeur
 » naturelle, & ne se permet-
 » toient qu'une ardeur légiti-
 » me dans les plaisirs de l'a-
 » mour ; & autant que les ar-
 » mes à la main, ils se fai-
 » soient craindre dans la guer-
 » re, autant, par la pratique
 » des choses honnêtes, ils se
 » faisoient aimer dans la paix.
 » Ils signalèrent leur respect
 » envers les dieux par une
 » exacte justice, leur piété en-
 » vers les auteurs de leurs
 » jours par des soins assidus,
 » leur équité envers les citoyens
 » par une égalité scrupuleuse,
 » leur zèle pour leurs amis
 » par une inviolable fidélité.

» Ils sont morts ces braves
 » guerriers; mais, le sentiment
 » de leur perte n'est point
 » mort avec eux; il vit quoi-
 » qu'ils ne vivent plus; il est
 » immortel, & n'abandonne
 » pas, même dans le tombeau,
 » ces corps tout dépouillés
 » qu'ils sont de leur forme cor-
 » porelle. »

Il est certain que cet attirail de figures si artistement travaillées, ne convient point au langage des sentimens, tel que doit être celui d'un éloge funebre, & qu'il conviendrait encore moins au style véhément des passions; mais, Gorgias étoit plus soigneux de plaire à ses auditeurs, que de les remuer & de les toucher.

On a observé à l'égard de ce style si périodique, que comme l'élocution d'un Écrivain est reprehensible, quand elle est trop détachée & trop décousue, elle ne l'est pas moins quand les périodes y forment une chaîne continuelle; qu'il faut entre-mêler dans un discours les deux sortes de style, de manière qu'il paroisse tout à la fois simple & travaillé, & n'ait, ni la platitude du langage populaire, ni l'affectation de celui des Sophistes. Cependant, quoique le style de Gorgias fût, généralement parlant, trop périodique, on lui a attribué l'invention d'une figure directement contraire à la période; son nom Grec est ἀπόρρασις, qu'on peut rendre par les mots *séparation* ou *dis-*

jonction; elle consiste à détacher quelquefois les pensées & les phrases, sans leur laisser entre elles aucune liaison.

Outre la parure que donnoit aux discours de Gorgias cet enchaînement de périodes figurées, il y avoit comme semé à pleines mains, les ornemens poétiques de toute espèce, tels que les mots doubles ou composés, les termes étrangers, les épithètes & les tropes les moins usités, c'est-à-dire, les hyperboles, les grandes métaphores & autres. On entend par les mots doubles ceux dont la composition ne se fait pas naturellement, & que l'usage n'a pas autorisés; ces mots étoient particulièrement affectés à la poésie Dithyrambique, qu'il aimoit l'enflure & les expressions les plus emphatiques. Aristote reproche à Gorgias d'avoir trop chargé son style de mots doubles, il en cite quelques-uns, comme πλωχίμουρος κόλαξ, pour dire, *un flatteur qui mandie avec esprit*. Εὐορκύναρτας & κατευορκύναρτας, *des gens qui font de vrais sermens, ou de faux sermens*. On peut en remarquer de la même espèce dans le fragment de l'éloge funebre. Εὐμυρτος Ἄρης ἐρόπλιος Ἐρίς, Φιλικάλος Ἐρίην; tous ces mots excèdent le ton de la prose, & ne sont propres qu'à la grande poésie.

Les termes étrangers sont, ou ceux qu'on empruntoit des différens dialectes, ou qui, ayant vieilli, n'étoient plus em-

ployés que par les Poètes; la prose ne les admettoit que très rarement, & avec beaucoup de circonspection, parce qu'ils sentent trop le style poétique. C'étoit donc manquer à la convenance, que de les employer, comme faisoit Gorgias, hors de propos & sans ménagement.

Il en est de même des épithètes, qui par elles-mêmes contribuent à la noblesse & à la magnificence de l'élocution; mais, si elles étoient inutiles, la prose les rejettoit, & les Poètes seuls avoient la liberté de s'en servir; car, ils pouvoient dire du *lait blanc*, γάλα λευκόν, sans qu'on en fût choqué. On ne vouloit point non plus qu'elles fussent trop longues ni en trop grand nombre, & Gorgias étoit tombé à cet égard dans des excès qu'on a justement censurés.

Pour ce qui est des métaphores, il n'y a point de raison de les exclure de la prose, parce qu'elles n'ont rien que de naturel, & qu'elles trouvent place dans le langage le plus familier; la prose les reçoit même d'autant plus volontiers, qu'elle a moins de secours pour se parer, que n'en ont les vers. Il faut seulement éviter qu'elles soient trop fréquentes & entassées les unes sur les autres, parce qu'alors elles ressemblent à des dithyrambes; il ne faut pas qu'elles soient tirées de loin, mais du

sujet même, ou de ce qui lui ressemble; car, elles seroient obscures & énigmatiques; elles doivent aussi présenter à l'esprit des images nobles, honnêtes & gracieuses. Aristote, Hermogene & Longin en ont condamné plusieurs dans Gorgias pour être tirées de trop loin, ou pour être trop poétiques, comme lorsqu'en parlant d'affaires qui sont en mauvais état, il dit qu'elles sont *pâles & en défaillance*, χλωρά καὶ ἀναιμα τὰ πράγματα; comme quand il appelle Xerxès *le Jupiter des Perses*, Ξέρξης, ὁ τῶν Περσῶν Ζεὺς, & les vautours *des sépulcres animés*, ζῦπτις ἑμψυχὸι τάρποι. Il étoit, dit Hermogene, digne des sépulcres dont il parle; cependant, on a jugé que ces deux dernières métaphores pourroient, absolument parlant, trouver place dans la poésie.

Une seule période de l'éloge funebre, dont nous avons rapporté le fragment, peut donner une juste idée des défauts qu'on a condamnés dans l'élocution de Gorgias; car, on y trouve tout à la fois plusieurs mots composés, des termes étrangers ou consacrés à la poésie, des épithètes accumulées & des métaphores trop poétiques: οὐκ ἀπειροί, οὐτε ἐμψύτου Ἀρεῖος, οὐτε τοιμίμων Εὐρώτων, οὐτε ἐποπλίου Εὐρίδους, οὐτε φροκάλου Σιρήνης.

GORGIIAS, *Gorgias*, (a)

(a) Just, L. XII, c. 12. Q. Curt, L. VII, c. 1.

Γεργίας, l'un des favoris d'Alexandre le grand, suivit d'abord ce Prince dans son expédition. Mais, dans la suite, il obtint à cause de son grand âge la permission de se retirer.

GORGAS, *Gorgias*, (a) *Γεργίας*, un des lieutenans d'Eumene. Cet officier, dans un combat, ayant reconnu Cratérus, qui, blessé à mort, étoit tombé de son cheval, mit pied à terre, & établit une garde autour de lui.

GORGAS, *Gorgias*, *Γεργίας*, (b) fameux capitaine des troupes d'Antiochus Epiphane, fut envoyé par Lyfias en Judée avec Nicanor, à la tête d'une armée de quarante mille hommes de pied & de sept mille chevaux, avec ordre de défoler tout le païs, ainsi que le Roi Antiochus l'avoit ordonné avant son départ; car, il étoit alors au-delà de l'Euphrate. Ces deux Capitaines s'avancèrent jusqu'à Emmaüs. Judas Maccabée, ayant rassemblé sa petite troupe, s'avança du même côté.

Sur l'avis qu'il reçut un soir, que Gorgias avoit été détaché du camp ennemi avec cinq mille hommes d'infanterie & mille chevaux, toutes troupes choisies, & qu'il leur faisoit prendre des détours que lui enseignoient les Juifs apostats, dans le dessein de venir le surprendre cette nuit-là dans son camp;

(a) Plut. T. I. p. 587.

(b) Maccab. L. I. c. 3. v. 38. & seq. c. 4. v. 1. & seq. c. 5. v. 59. L. II. c.

il ne se contenta pas de parer le coup qu'on lui vouloit porter, il se servit du stratagème de l'ennemi même contre lui; & son dessein lui réussit. Car, quittant son camp sur le champ, & le laissant tout vuide, il alla donner sur celui de l'ennemi affoibli par le détachement de ses meilleures troupes, & y jeta si bien la confusion & l'épouvante, qu'on le lui abandonna par la fuite, en y laissant trois mille Syriens tués.

Comme Gorgias & son détachement étoient encore à craindre, Judas Maccabée, en homme qui entend la guerre, retint ses troupes, & les empêcha de s'abandonner au pillage ou à la poursuite de l'ennemi, jusqu'à ce qu'elles eussent encore défait ce corps-là. Il y réussit sans combat. Gorgias, après avoir manqué Judas Maccabée dans son camp, & l'avoir cherché inutilement dans les montagnes où il crut qu'il se feroit retiré, revint enfin au camp; & le trouvant en feu, & l'armée débandée & en fuite, il ne fut pas le maître de ses soldats. Ils jetterent leurs armes, & s'enfuirent aussi. Alors, Judas Maccabée & sa troupe les poursuivirent vivement, & leur ruerent plus de monde qu'ils n'en avoient tué dans le camp; de sorte qu'en tout il demeura sur la place neuf mille Syriens, & la plupart de ceux

8. v. 9. c. 10. v. 14. c. 11. 32. & seq. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 695, 697.

qui se sauverent furent blessés ou estropiés.

Deux ans après, Gorgias & Judas Maccabée en étant venus aux mains dans l'Idumée, quelque peu de Juifs demeurèrent sur la place; alors, un cavalier nommé Dosithée, fut sur le point de se saisir de Gorgias, & de le prendre vif; mais, un cavalier Thrace ayant abattu l'épaule à Dosithée, donna lieu à Gorgias de se sauver à Marésa. Comme Gorgias étoit gouverneur de Jamnia & de l'Idumée, & d'ailleurs fort expérimenté dans le métier de la guerre, il eut souvent affaire à Judas Maccabée & à ses frères, mais presque toujours avec désavantage, pour lui. Nous ne savons rien de sa mort.

GORGias, *Gorgias*, (a) Γοργίας, Rhéteur, que Cicéron, dans une de ses lettres Grecques, accusoit de porter son fils à la volupté & à la débauche; & dans cette même lettre, il défendoit à son fils d'avoir aucun commerce avec lui.

GORGias, *Gorgias*, (b) Γοργίας. Sophiste, qui vivoit dans le second siècle, du tems d'Antonin le Débonnaire, écrivit quatre livres des figures de Rhétorique, que Rutilius Lupus mit en abrégé. Un autre de ce nom, Athénien, composa, au rapport d'Athénée, un Traité des femmes de mauvaise vie de son país.

(a) Plut. T. I. p. 873.

(b) Athen. p. 567, 568.

(c) Lucian. T. II. p. 725. & seq.

GORGias, *Gorgias*, (c) Γοργίας, amant de la courtisane Chrysis. Voyez Chrysis.

GORGIDAS, *Gorgidas*, (d) Γοργιδας, se joignit à Epaminondas, pour délivrer Thebes leur patrie de la domination tyrannique des Lacédémoniens. On prétend que Gorgidas fut le premier qui leva le bataillon sacré, & qu'il le composa de trois cens hommes choisis qui furent soudoyés & entretenus aux dépens de la ville, & qu'on mit en garnison dans la Cadmée; c'est pourquoi, il fut appelé le bataillon de la ville, parce qu'alors on appelloit les citadelles, des villes.

GORGIPPIA, *Gorgippia*, ville du Bosphore Cimmerien. Voyez Gorgippus.

GORGIPPUS, *Gorgippus*, (e) l'un des fils de Leucon, roi du Bosphore Cimmerien. Après la mort de ce Prince, arrivée la 4.^e année de la 106.^e Olympiade, Spartacus son fils aîné, monta sur le trône; mais, son règne n'ayant duré que cinq ans, il eut pour successeur Périssade ou Bérissade, son frere. On croit que ce dernier fut obligé de céder une partie de ses États à ses frères, Gorgippus & Satyrus. Cette espèce d'association, ou plutôt de partage, paroît établie par un passage de Dinarque, qui reproche à Démosthène d'avoir fait ériger des statues de bronze à

(d) Plut. T. I. p. 284, 287.

(e) Mém. de l'Acad. des Inscriptions. & Bell. Lett. T. VI. p. 559, 560.

Bérifade, à Satyrus & à Gorgippus, parce qu'il en recevoit tous les ans mille mesures de bled.

Ce fut Gorgippus vraisemblablement qui bâtit dans une partie du Bosphore, la ville qui de son nom fut appelée Gorgippia. Nous disons vraisemblablement, parce qu'à toute rigueur ce pourroit être un autre Gorgippus, fils de Satyrus dont nous venons de parler, & qui, après la mort de son pere, calma enfin la colère de Tirgatao à force de soumissions & de présens.

GORGIPPUS, *Gorgippus*, fils de Satyrus, roi du Bosphore Cimmérien. Voyez l'Article précédent.

GORGGO, *Gorgo*, (a) femme de Léonidas Lacédémonien. Une dame étrangère lui ayant dit un jour : *Vous autres Lacédémoniennes, vous êtes les seules qui commandiez aux hommes.* Elle lui répondit : *Aussi sommes-nous les seules qui mettons au monde des hommes.*

GORGGO, *Gorgo*, (b) fille de Cléomène, roi de Sparte. Un jour, Aristagore, voulant se rendre ce Prince favorable, employa pour cet effet la voie des présens. Il commença par lui offrir dix talens, ce qui valoit de notre monnoie environ trente mille livres; & allant toujours en augmentant, il poussa ses offres jusqu'à cin-

quante talens. Gorgo, âgée de huit ou neuf ans, & que son pere n'avoit pas voulu faire sortir de la chambre, ne craignant rien d'un enfant de cet âge, s'écria, lorsqu'elle entendit ces propositions : *Fuyez, mon pere, fuyez; cet étranger vous corrompra.* Cléomène se mit à rire, & se retira en effet.

GORGOLÉON, *Gorgoleon*, Γοργολέων, (c) capitaine Lacédémonien. Un jour, les Thébains, revenant d'Orchomène par Tégires, sous la conduite de Pélopidas, rencontrèrent sur leur chemin les Lacédémoniens, commandés par Gorgoléon & par Téopompe. Ceux-ci, se fiant sur la valeur de leurs troupes, les menent à la charge avec beaucoup d'audace. Le choc commença par l'endroit où étoient les chefs des deux partis & il fut très-rude. D'abord, les généraux des Lacédémoniens, qui s'étoient jetés sur Pélopidas, furent tués, tous ceux qui étoient autour d'eux étant en fuite ou morts, ou hors de combat. L'armée de Lacédémone fut tellement épouvantée qu'elle s'ouvrit pour donner passage aux Thébains qui auroient pu continuer leur route & se sauver s'ils avoient voulu; mais, Pélopidas, dédaignant de se servir de cette ouverture pour se sauver, marcha contre ceux qui étoient encore en bataille, & il en fit un

(a) Plut. T. I. p. 48.

(b) Roll, Hist. Anc. T. II. p. 148.

(c) Plut. T. I. p. 286.

si grand carnage, que tout le reste effrayé se mit à fuir. Les Thébains ne les poursuivirent pas fort loin ; car, ils craignoient les Orchoménies, qui étoient fort voisins du lieu du combat, & la nouvelle garnison qui étoit arrivée de Lacédémone à Orchomène. Ils se contenterent de les avoir rompus, & de faire une retraite glorieuse qui valoit une victoire, puisqu'ils la faisoient au travers d'une armée dissipée & défaite.

GORGONE, *Gorgona*, (a) Γοργόνα, fameuse courtisane, dont il est fait mention dans un dialogue de Lucien.

GORGONEION, *Gorgoneion*, (b) nom de masque particulier, en usage sur le théâtre des Grecs ; c'est proprement le nom qu'on donnoit à certains masques faits exprès pour inspirer l'effroi, & ne représenter que des figures horribles, telles que les Furies & les Gorgones ; d'où leur vient la dénomination de γοργόειον ; le genre de masque qui représentoit les personnes au naturel, s'appelloit προσωπίδιον ; le masque qui ne servoit qu'à représenter les ombres, se nommoit μορμίδευλον. Pollux n'a point distingué, comme il le

devoit dans la nomenclature, ces trois sortes de masque ; mais, il est bien excusable dans un sujet de mode qui changea si souvent & qui étoit si varié.

GORGONES, *Gorgones*, Γοργόνες, (c) trois sœurs, filles de Phorcus & de Ceto. Leurs noms sont Sthéno, Euryale & Méduse.

Les Gorgones, disent les Poètes, ont des ailes aux épaules ; leurs têtes sont hérissées de serpens ; leurs mains sont d'airain ; leurs dents sont aussi longues que les défenses des plus grands sangliers, objet d'effroi & d'horreur pour les pauvres mortels ; nul homme ne peut les regarder en face, qu'il ne perde aussitôt la vie ; elles le pétrifient sur le champ, dit Pindare ; Virgile ajoute qu'après la mort de Méduse, Sthéno & Euryale allèrent habiter près des enfers, à la porte du noir palais de Pluton, où elles se sont toujours tenues depuis avec les Centaures, les Scyllés, le géant Briarée, l'hydre de Lerne, la Chimère, les Harpyes, & tous les autres monstres éclos du cerveau de ce Poète.

Lorsqu'on rapproche d'une part le peu que l'Histoire nous

(a) Lucian. T. II. p. 701.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 141.

(c) Diod. Sicul. p. 129. & seq. Pauf. p. 123. Athen. p. 221. Plin. Tom. I. p. 348. Solin. p. 335. Suid. T. I. p. 620. Homer. Iliad. L. V. v. 733. & seq. L. XI. c. 36. Virg. Æneid. L. II. v. 616. L. VI. v. 289. L. VII. v. 341. L. VIII.

v. 437, 438. Ovid. Metam. L. IV. c. 6. & seq. Strab. p. 19, 22, 209, 379, 487. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 196. T. VI. p. 171. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. III. pag. 51. & suiv. Tom. VII. p. 44. & suiv. 224. & suiv. Tom. XVIII. pag. 6.

a laissé sur les Gorgones, & de l'autre, les merveilles sans nombre que la Poésie en a publiées, on ne peut s'empêcher d'être surpris du contraste. Il n'y a peut-être rien de plus célèbre dans les traditions fabuleuses que les Gorgones, ni rien de plus ignoré dans les annales du monde. C'est sous ces deux points de vue que M. l'abbé Massien envisage ce sujet dans une sçavante dissertation, dont l'extrait va former cet article.

I. La fable des Gorgones ne semble être autre chose qu'un produit extravagant de l'imagination, ou bien un édifice monstrueux, élevé sur des fondemens, dont l'origine est l'écueil de la sagacité des Critiques. Il est vrai que plusieurs Historiens ont tâché de donner à cette fable une sorte de réalité; mais, il ne paroît pas qu'on puisse faire aucun fond sur ce qu'ils en rapportent, puisque le récit même de Diodore de Sicile & de Pausanias n'a l'air que d'un roman.

Diodore de Sicile commence par observer qu'anciennement la Libye a produit des nations entières de femmes, qui par leur inclination guerrière, & par leur courage, ont fait l'étonnement du monde. Il prouve cette proposition générale par l'exemple des Gorgones, qui, selon les traditions anciennes, soutinrent contre Persée, une guerre où elles signalèrent extrêmement leur valeur & leur force; d'où il conclut qu'il

falloit effectivement que la bravoure & la puissance de ces femmes fussent considérables, puisqu'un héros tel que Persée, le plus vaillant de tous les Grecs de son tems, regardoit son expédition contre elles comme la plus difficile & la plus grande de ses entreprises.

Après ces réflexions préliminaires, il entre en détail de tout ce qui concerne leur histoire. Les Gorgones & les Amazones, dit-il, étoient deux nations de femmes belliqueuses, qui toutes deux habitoient la Libye près du lac Tritonide. On peut bien juger qu'elles avoient des démêlés fréquens; elles étoient femmes & voisines. Or, il arriva que Myrine, reine des Amazones, mit sur pied une puissante armée, & marcha contre les Gorgones, qui de leur côté s'avancèrent avec une égale intrépidité. Les deux nations en vinrent aux mains, & décidèrent leurs querelles par une bataille rangée. Le carnage fut affreux. Mais, enfin les Amazones eurent l'avantage, tuèrent un grand nombre de leurs ennemies, & en firent prisonnières plus de trois mille. Le reste des Gorgones se sauva dans les bois. Myrine y fit mettre le feu, résolue de détruire la nation entière. Mais, le vent n'ayant pas secondé son dessein, elle fut obligée de se retirer sur les frontières de ses États.

Cependant, les Amazones

enivrées de leur victoire, se livrèrent à la joie; & comme pendant la nuit, elles faisoient la garde fort négligemment, les trois milles captives profitant de la sécurité où étoit le camp, se jetterent sur les épées de ces femmes imprudentes, qui s'imaginoient avoir pleinement vaincu, & en massacrèrent un grand nombre. Mais, les Amazones s'étant ralliées, & ayant environné les Gorgones de toutes parts, celles-ci se battirent en personnes qui n'avoient point de ressources, & se firent toutes tailler en pièces. Myrine fit dresser trois bûchers, pour brûler les corps de celles de ses compagnes qui avoient péri dans cette occasion, & leur éleva trois monumens, dont on voyoit encore quelques débris du tems de Diodore de Sicile, & qu'on appelloit *les tombeaux des Amazones*. Cet Auteur ajoute que dans la suite les Gorgones se rétablirent de cette grande perte, jusqu'à ce que Persée les défit, vers le tems où elles avoient Méduse pour Reine.

Ce ne fut pas pourtant ce héros qui porta le dernier coup à leur puissance. La gloire en étoit réservée à Hercule, qui dans son expédition de Libye extermina entièrement & les Gorgones & les Amazones; persuadé, dit notre Historien, que dans le grand projet qu'il avoit formé d'être utile au genre humain, il n'exécuteroit son dessein qu'imparfaitement, s'il

souffroit qu'il y eût au monde quelques nations qui fussent soumises à la domination des femmes.

Cette narration est tellement circonstanciée, qu'on seroit presque tenté de la croire véritable. Ce que Pausanias nous apprend des Gorgones, a beaucoup de rapport à ce que nous venons de voir. Selon lui, elles étoient filles de Phorbus, τῷ Φόρβῳ; car, c'est ainsi qu'on trouve ce nom dans tous les textes de Pausanias, soit manuscrits, soit imprimés. Mais, Camérarius, Amasæus, & plusieurs autres sçavans Critiques, croient avec raison qu'il faut lire τῷ Φόρκυ, filles de Phorcus, & se fondent sur l'autorité de tous les autres Écrivains, qui s'accordent à donner le nom de Phorcus au pere des Gorgones.

Quoi qu'il en soit, après la mort de ce Phorbus ou Phorcus, Méduse sa fille régna sur les peuples qui habitoient le lac Tritonide. Elle avoit une fort grande passion pour la chasse & pour les combats, & désoloit toutes les terres des peuples voisins. Mais enfin, Persée, qui s'étoit enfui du Péloponnèse, & qui avoit amené avec lui des troupes d'élite, la surprit une nuit, défit le camp volant qui lui servoit d'escorte, & la tua elle-même dans la mêlée. Le lendemain, il voulut la voir, & toute morte qu'elle étoit, elle lui parut d'une beauté si surprenante, qu'il sépara la tête

d'avec le tronc , & l'emporta dans la Grece , pour la donner en spectacle aux peuples , qui ne pouvoient la regarder sans être frappés d'étonnement.

Tel est le sentiment de Diodore de Sicile & de Pausanias sur les Gorgones. Ils en font des héroïnes ; mais , d'autres en font des monstres. Suivant ce nouveau système , les Gorgones ne sont plus des femmes belliqueuses , qui aient vécu sous une forme de gouvernement , & dont la puissance se soit long-tems soutenue. C'étoient des femmes sauvages , d'une figure monstrueuse , qui habitoient les antres & les forêts , & qui se jettant sur les passans , faisoient des ravages horribles.

Mais , si ces Auteurs conviennent sur ce point , ils diffèrent sur l'endroit où ils assignent la demeure de ces monstres. Proclus de Carthage , Alexandre de Mynde , & Athénée les placent dans la Libye ; au lieu que Xénophon de Lampsaque , Plin & Solin prétendent qu'elles habitoient les isles Gorgades.

Proclus de Carthage nous assure que les déserts de la Libye ont toujours produit un nombre infini de monstres , qui passent toute créance ; qu'entre ces monstres il y avoit des hommes & des femmes sauvages , & qu'il avoit vu un de ces hommes qu'on avoit envoyé à Rome par curiosité ; qu'il a beaucoup de penchant à croire que Mé-

duse étoit une de ces femmes ; qui , sortie du fond des forêts , faisoit des courses jusqu'au lac Tritonide , & causoit d'étranges dégâts dans tous les lieux dalentour , jusqu'à ce qu'enfin Persée en délivra le pays.

Alexandre de Mynde , cité par Athénée , ne veut pas même que les Gorgones fussent des femmes ; il soutient que c'étoient de vraies bêtes féroces , qui pétrifioient les hommes de leur seul regard. Voici de quelle manière il s'en explique. Dans la Libye , dit-il , les Nomades appellent Gorgone , un certain animal , qui , selon la plupart des Naturalistes , a beaucoup de l'air d'une brebis sauvage. On dit qu'il a l'haleine si empestée , qu'il infecte tous ceux qui le rencontrent. Une longue crinière lui tombe du haut du front , & lui dérobe l'usage de la vue. Elle est si épaisse & si pesante , qu'à peine peut-il la relever en haut. Mais , lorsqu'il en vient à bout par quelque effort extraordinaire , il renverse par terre ceux qu'il regarde & les tue , non avec son haleine pourtant , mais avec un poison qui part de ses yeux. On découvrit un de ces animaux dans le tems que Marius faisoit la guerre en Afrique. Quelques soldats Romains , ayant aperçu une Gorgone , & l'ayant prise pour une brebis sauvage , fondirent dessus pour la percer de leurs épées. L'animal effrayé rebrousse à l'instant sa crinière , &

d'un seul de ses regards les renverse morts. D'autres soldats qui survinrent, eurent le même sort ; jusqu'à ce que quelques-uns ayant appris des gens du païs la nature & les propriétés de cet animal, lui dressèrent de loin des embûches, le tuèrent à coups de javelot, & l'apportèrent au Général.

Xénophon de Lampsaque, Plinie & Solin, ont cru aussi que les Gorgones étoient des femmes sauvages ; avec cette différence pourtant, qu'ils les ont placées, non dans la Libye, mais dans les Gorgades. » Près » de ce promontoire, dit Plinie, que nous avons appelé » le Cap Occidental, sont les » isles Gorgades, ancienne demeure des Gorgones, éloignées du continent de deux » jours de navigation. » Si nous en croyons Xénophon de Lampsaque, dit Solin, Hannon, général des Carthaginois, pénétra jusqu'aux isles Gorgades. Il y trouva des femmes qui, par la vitesse de leur course, égaloient le vol des oiseaux ; entre plusieurs qu'il rencontra, il ne put en prendre que deux, dont le corps étoit si rude & si hérissé de crins, que pour en conserver la mémoire, comme d'une chose prodigieuse & incroyable, on attacha leurs peaux dans le temple de Junon, où elles demeurèrent suspendues parmi les autres offrandes, jusqu'à la ruine de Carthage.

Si ces Auteurs ôtent aux Gorgones la figure & les inclina-

tions humaines, Paléphate & Fulgence les leur rendent. Ils sont persuadés que c'étoient des filles opulentes, qui possédoient de grands revenus, & les faisoient valoir avec beaucoup d'industrie. Mais, ce qu'ils en racontent, paroît tellement ajusté à la fable, qu'on est tenté de croire qu'ils ne font que la suivre pas à pas ; & qu'on doit les regarder beaucoup moins comme des historiens qui déposent, que comme des spéculatifs curieux, qui cherchent à expliquer toutes les parties d'une énigme qu'on leur a proposée. Il est vrai pourtant que sur un point considérable, Paléphate s'éloigne du sentiment reçu ; c'est qu'il prétend que la Gorgone étoit, non Méduse, comme on le croit communément, mais une statue d'or qui représentoit Minerve. A cela près, il passe aux Poètes les autres fictions dont ils ont enveloppé toute cette matière, & il accommode le moins mal qu'il peut ses explications. Il nous apprend donc que Phorcus étoit originaire de Cyrene, mais qu'il possédoit trois isles au-delà des colonnes d'Hercule. Il fit fondre pour Minerve une statue toute d'or, & haute de quatre coudées. Or, les Cyrénéens, dit-il, donnent à Minerve le nom de Gorgone, comme les Thraces donnent à Diane celui de Bendée, les Crétois celui de Dictynne, & les Lacédémoniens celui d'Upris. Cependant, Phorcus mourut avant que d'avoir consacré

cette statue avec les cérémonies accoutumées. Il laissa trois filles Sthéno, Euryale & Méduse, qui se vouerent au célibat, & eurent en partage chacune une île.

Quant à la statue de Minerve, elles ne voulurent point la consacrer, ni la partager entre elles; mais, elles la déposèrent dans un trésor qui leur appartenait en commun. Elles n'avoient toutes trois qu'un seul ministre, homme fidele & éclairé, dont elles se servoient pour l'administration de leurs biens, & qui pour cette raison passoit souvent d'une île à l'autre; & c'est ce qui a donné occasion de dire qu'elles n'avoient à elles trois qu'un œil, qu'elles se prêtoient alternativement.

En ce tems-là, Persée, fugitif d'Argos, couroit les mers, & pilloir les côtes. Il entendit parler de cette statue toute d'or, & forma aussitôt le dessein de l'enlever. Il surprit & arrêta le ministre des Gorgones, dans un trajet où l'intérêt de ses maîtresses l'avoit engagé; ce qui a encore donné lieu aux Poètes de seindre qu'il leur avoit volé leur œil, dans le tems que l'une le donnoit à l'autre. Elles furent inconsolables de la perte d'un homme qui leur étoit si nécessaire. Persée leur fit dire qu'il le leur rendroit, si elles vouloient lui livrer la Gorgone, & en cas de refus, les menaça de la mort. Méduse ne voulut jamais entendre à cette demande; mais,

Sthéno & Euryale, plus susceptibles des impressions de la crainte, y consentirent. C'est pour cela que Persée tua Méduse, & rendit aux deux autres sœurs leur ministre. Le héros mit en pièces la Gorgone, c'est-à-dire, la statue de Minerve, & en attacha la tête à la proue de son vaisseau, auquel il donna aussi le nom de Gorgone. Comme la vue de cette dépouille, & l'éclat qu'avoient fait les expéditions de Persée, répandoient par-tout la terreur sur son passage, & tenoient devant lui les hommes dans une espèce d'inaction, on s'avisait de dire qu'avec la tête de Méduse il changeoit ses ennemis en rochers. Persée favorisoit lui-même ces bruits, qui ne contribuoient pas peu à la rapidité de ses conquêtes. Il alla dans l'île de Sérîphe. Polydecte, qui en étoit roi, s'enfuit avec ses sujets. Persée, qui ne trouva dans leur ville que des pierres, fit publier qu'il en avoit pétrifié tous les habitans, & menaça du même sort tous ceux qui entreprendroient de lui résister. Ne diroit-on pas que ces événemens se soient passés sous les yeux de Paléphare?

Fulgence, que Turnebe nomme un Auteur non méprisable, & que Joseph Scaliger appelle un très-sçavant Mythologue, convient de tous ces faits, & y ajoute quelques nouvelles circonstances; par exemple, que les Gorgones avoient un

grand goût pour l'agriculture. Phorcus fut un Roi, dit-il, qui laissa trois filles fort riches. Méduse étoit l'aînée. Elle augmenta considérablement son patrimoine, par le soin qu'elle prit de bien cultiver ses terres; & c'est pourquoi elle fut appelée *Γοργαία*, comme qui diroit *Γεωργαία*.

Les Gorgones, selon d'autres Historiens, n'étoient rien de tout ce que nous venons de dire. C'étoient simplement des personnes d'une grande beauté, qui faisoient sur les spectateurs des impressions si surprenantes, qu'on disoit qu'elles les changeoient en rochers. C'est l'opinion d'Ammonius Sérénus, que Servius nous a conservée dans ses notes sur le sixième livre de l'Enéide. Ammonius Sérénus, dit-il, prétend que les Gorgones étoient de jeunes filles ornées de tant d'attraits, que les jeunes gens ne pouvoient les regarder sans en être frappés; ce qui a fait dire qu'elles changeoient en rochers ceux qui les regardoient.

Héraclite, ou plutôt Héraclide, qui nous a laissé aussi un petit traité des choses incroyables, est de ce même sentiment; mais, il s'exprime d'une manière un peu plus forte, & moins honorable à la mémoire des Gorgones. Il en parle comme de personnes routes charmantes, mais qui faisoient de leurs charmes un trafic fort peu honnête. C'est l'idée qu'il nous donne en particulier de Médu-

se. Voici le fait, dit-il. Méduse étoit une courtisanne, dont la beauté étonnoit tellement ceux qui la voyoient, qu'on les eût pris pour des hommes pétrifiés. Sur des témoignages si positifs, on se croiroit bien fondé à soutenir que les Gorgones étoient des filles d'une rare beauté.

Mais, voici un autre Auteur, Théopompe, qui n'est pas moins ancien que ceux dont nous venons de parler, & qui nous assure que c'étoient des femmes si disgraciées de la nature & si laides, qu'on ne pouvoit jeter les yeux sur elles, sans se sentir glacé jusqu'au fond du cœur.

Un Auteur moderne a sur les Gorgones une pensée fort singulière. Il prétend que par la conquête de Persée, on a voulu nous conserver le souvenir d'un voyage que des marchands de Phénicie firent autrefois en Afrique, d'où ils emmenèrent un grand nombre de chevaux. Il est persuadé que le nom de Persée, qui fut donné au chef de cette expédition, vient du mot Phénicien, *Pharscha*, qui veut dire un cavalier; ce qui, selon lui, s'accorde admirablement bien avec le nom du cheval Pégase que Persée monta, & qui évidemment vient de *Pag-fous*, autre mot Phénicien qui signifie un cheval enharnaché. Cela supposé, il avance que les Gorgones étoient des cavales d'Afrique, & le montre par les pa-

roles mêmes d'Hannon; ce général Carthaginois, dont nous avons parlé plus haut, & qui dit positivement dans Pomponius Mela, que les femmes de cette contrée d'Afrique étoient toutes velues, & qu'elles devenoient fécondes sans la participation de leurs maris. Cette dernière propriété convient aux jumens, du moins, selon la créance populaire dont parle Virgile dans les Géorgiques. C'étoient donc des jumens que les Gorgones. Ce sçavant homme confirme son sentiment par cette réflexion, que presque toutes les grandes expéditions que les Grecs attribuent à leurs héros, n'étoient que des entreprises de marchands, dont on décrivoit les voyages & les aventures en style pompeux & magnifique, afin de relever la bassesse des faits par la sublimité des idées & des expressions.

En voilà bien assez, sans doute, pour prouver que tout ce que les Historiens nous apprennent sur les Gorgones, est rempli de contradictions; car, sous quelles formes ne nous les a-t-on pas présentées? On en a fait des héroïnes, des animaux sauvages & féroces, des filles économes & laborieuses, des prodiges de beauté, des monstres de laideur, des modèles de sagesse, qui ont mérité d'être mises au nombre des femmes illustres, des courisannes scandaleuses, & enfin des cavales. La moitié des Historiens les

placent dans la Libye, l'autre moitié les transporte à mille lieues de-là, & les établit dans les Orcades. Les uns tirent leur nom de Γοργών, mot Cyrenéen qui veut dire Minerve, d'autres de Λιβυαίη, mot Libyque & nom d'un animal sauvage, & d'autres enfin, du mot Grec Γεωργός, qui signifie laboureur. Quel parti prendre entre tant d'opinions différentes? Il n'y en a aucune qui n'ait pour garans des Écrivains d'une érudition profonde, & d'une grande autorité dans l'empire des Lettres; mais, cela même est ce qui redouble l'embarras. Il seroit bien à souhaiter que quelqu'un de ces sçavans hommes, à qui tous les siècles passés sont présens, & dont les lumières sûres percent les plus épaisses ténèbres de l'Antiquité, voulût employer quelques momens à débrouiller une bonne fois ce cahos.

II. Quelques merveilles que les Historiens aient publiées touchant les Gorgones, les Poètes ont beaucoup enchéri sur eux, & il n'en faut pas être surpris. On sçait qu'un de leurs droits principaux, c'est de créer. S'ils en usent volontiers dans toutes les matières qu'ils traitent, on peut dire qu'ils en ont abusé dans celle-ci. Ils se sont donné pleine carrière, & les fictions qu'ils nous ont débitées sur ce point, sont en si grand nombre & si étranges, qu'au premier coup d'œil, on est tenté de les pren-

dre pour un amas confus d'extravagances & de rêveries.

Homère seul s'est conduit avec la plus grande réserve sur le chapitre des Gorgones. Il ne nous a laissé que peu de particularités sur ce qui les regarde ; car, tout ce qu'il nous en apprend, c'est que la Gorgone étoit un monstre horrible ; qu'elle avoit le regard affreux ; que sa tête étoit énorme & formidable ; que cette tête étoit gravée sur l'égide de Minerve & sur le bouclier d'Agamemnon, & qu'elle étoit environnée de la terreur & de la fuite.

Mais, si Homère ne nous donne pas de grandes lumières touchant les Gorgones, Hésiode y supplée abondamment ; & c'est peut-être ce qui a déterminé Hésychius à dire qu'Hésiode est le premier inventeur de cette fable. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il nous la déduit fort au long dans deux endroits de ses ouvrages. L'un se trouve dans le poème intitulé *le Bouclier d'Hercule*, & l'autre dans le poème qui a pour titre, *de la Généalogie des Dieux*.

Il semble pourtant que dans le premier de ces deux endroits, Hésiode ait moins songé à instruire qu'à plaire. On diroit qu'il n'a eu dessein que de faire voir la grande intelligence qu'il avoit des règles de son art, & l'élevation dont il étoit capable, lorsqu'il vouloit prendre l'effor. Après avoir dit qu'entre le grand nombre d'événemens que Vulcain avoit

gravés sur le bouclier d'Hercule, le combat de Persée contre les Gorgones étoit un des plus remarquables, il travaille lui-même d'après ce modèle, décrit en vers ce que le Dieu du feu avoit représenté sur le métal, & en fait une copie si ressemblante & si belle, que l'esprit incertain du Lecteur ne sçait auquel des deux tableaux donner la palme, ou à celui du Poète, ou à celui du Dieu.

« Sur ce bouclier, dit-il, » étoit représenté le belliqueux » Persée, fils de l'aimable Danaé. Il ne tenoit pas au bouclier, mais il n'en étoit pas détaché. . . . La tête de » l'affreuse Gorgone lui couvrait tout le dos. Elle étoit » enfermée dans un sac tissé d'argent, ouvrage merveilleux, » tout enrichi de crêpines d'or. » Quant au héros, il a la tête » couverte du casque de Pluton, casque terrible, qu'entourent les plus épaisses ténèbres de la nuit. On le voit » qui hâte sa suite plein de trouble & d'effroi. Les sœurs » de la Gorgone, monstres affreux & inaccessibles, monstres dont le nom seul fait » frémir, le suivent de près & tâchent de l'atteindre. Elles » volent sur le disque de ce diamant lumineux. L'oreille » entend le bruit que leurs ailes font sur l'airain. Deux » noirs dragons pendent à leur ceinture, ils dressent la tête, » ils écument ; leur rage éclate par les grincemens de leurs

» dents & par la férocité de
» leurs regards. »

Dans l'autre endroit, Hésiode le prend sur un ton moins haut, & tel que doit être celui de la simple narration, qui ne se propose que d'instruire. Il entre dans un détail exact, & en dix-huit vers nous apprend de qui les Gorgones avoient reçu la puissance, leur nombre, leurs noms, leurs différentes prérogatives, leur combat contre Persée, le renversement de leur triste famille, & les événemens prodigieux qui suivirent cette catastrophe.

« Phorcus, dit-il, eut de
» Cété deux filles, Péphrédos
» & Enyo, qui vinrent au monde avec des cheveux blancs;
» & c'est pour cela que les dieux & les hommes leur ont donné le nom de vieilles. Il en eut aussi les Gorgones, qui demeurent au-delà de l'Océan, à l'extrémité du monde, près du séjour de la Nuit, là même où les Hespérides font entendre les doux accens de leurs voix. Les noms de ces Gorgones sont Schéno, Euryale, & Méduse si célèbre par ses malheurs. Elle étoit mortelle, au lieu que ses deux sœurs n'étoient sujettes ni à la vieillesse ni à la mort. Le Dieu de la mer fut sensible aux charmes de Méduse, & sur le tendre gazon d'une prairie, au milieu des fleurs que le printems fait éclore, il lui donna des marques de

» son amour. Elle périt ensuite d'une manière funeste. Persée lui coupa la tête, & du sang qui en sortit, naquirent le héros Chrysaor & le cheval Pégase. Chrysaor tira son nom d'une épée d'or qu'il tenoit à la main au moment de sa naissance. Dans la suite, il devint amoureux de Callirhoé fille de l'Océan, & en eut Géryon, ce fameux géant à trois têtes. Pégase fut ainsi nommé, parce qu'il étoit né près des sources de l'Océan. Il quitta la terre aussitôt, & s'envola vers le séjour des immortels. C'est-là qu'il habite, dans le palais même de Jupiter, dont il porte les éclairs & le tonnerre. »

Voilà le monument le plus ancien que nous ayons dans les Poètes touchant les Gorgones. Cette fable s'est accrue à mesure qu'elle s'est éloignée de sa source. Eschyle, dans le Prométhée, n'a presque fait que copier Hésiode. Ce qu'il nous apprend de plus, c'est que les filles aînées de Phorcus avoient à elles trois qu'un œil & une dent, dont elles se servoient l'une après l'autre; que les Gorgones leurs cadettes avoient la tête hérissée de serpens, & que de leur seul regard elles tuoient les hommes. Le Scholiaste ajoûte que leurs dents étoient aussi longues que les défenses des plus forts sangliers, & que leurs mains étoient d'airain.

Ce Poète nous marque bien que le seul regard des Gorgones tuoit les hommes; mais, il ne nous spécifie point de quelle manière. Pindare est le premier qui nous ait appris que c'étoit en les pétrifiant. On trouve encore dans Pindare une autre particularité, qui mérite d'être remarquée. Si la poésie gagna beaucoup à la mort de la Gorgone, Pindare nous apprend que la musique y fit aussi une acquisition considérable; car, selon lui, ce fut à l'occasion de cette mort, que Pallas inventa une nouvelle sorte de flûte, composée de lames d'airain & de roseaux, susceptible de toute sorte de sons, & toute propre à animer les peuples dans les spectacles & dans les combats. Cette fiction particulière, soit qu'elle soit de l'invention de Pindare, soit qu'elle lui fût venue par tradition, ne se trouve que dans ses écrits, & fait tout le fond de la dernière ode Pythique.

Mais, voici un autre présent que la tête de Méduse fit encore à la terre. Ce fut une multitude effroyable de serpens. Car, Apollonius de Rhodes nous assure que Persée ayant pris son vol par dessus la Libye, toutes les gouttes de sang qui coulerent de cette tête sur la route, se changerent en autant de serpens; & que c'est de-là qu'est venue la quantité prodigieuse de ces animaux venimeux, qui depuis ont infecté toute cette contrée.

Les poètes Latins, sur la fable des Gorgones, comme sur toutes les autres, n'ont guère été que les échos des poètes Grecs. Ovide est sans contredit celui qui s'est le plus étendu sur cette fable. Comme il aimoit fort les détails, & qu'il ne manioit guère un sujet sans l'épuiser, il nous a laissé sur celui-ci plusieurs particularités que l'on ne trouve point ailleurs. Selon lui, Méduse fut parfaitement belle, & excita les desirs de beaucoup d'amans qui la rechercherent en mariage. Mais, entre tous les attraites dont elle étoit pourvue, il n'y avoit rien de plus beau que sa chevelure. Neptune ne put tenir contre tant de charmes, & il lui déclara sa passion dans le temple de Minerve. Il fut écouté. La chaste Déesse détournâ sa tête, & se couvrit les yeux de son égide; & afin que ce crime ne demeurât pas impuni, elle changea les cheveux de la Gorgone en d'horribles serpens; & c'est pour cette raison qu'entre les trois Gorgones, Méduse seule avoit des cheveux entremêlés de couleuvres.

Ovide expose ensuite de quelle manière Persée marcha contre ce monstre; & parce que personne ne devoit être mieux instruit que ce héros de toutes les circonstances de cette expédition fameuse, le Poète l'introduit qui raconte lui-même, qu'au pied du mont Atlas est un réduit enfermé de fortes

murailles; qu'à l'entrée habitoient deux sœurs qui étoient filles de Phorcus, & qui n'avoient qu'un œil en commun; que tandis que l'une le donnoit à l'autre, il avoit tendu la main, & le leur avoit volé adroitement; qu'enfuite par de longs détours, à travers des rocs escarpés & de noires forêts, il étoit arrivé à la demeure des Gorgones; que par-tout sur son passage il avoit rencontré un nombre infini de figures, soit d'hommes, soit d'autres animaux, qui avoient été changés en pierres au seul aspect de Méduse; que pour lui, il ne l'avoit vue que comme dans un miroir, c'est-à-dire, dans le bouclier qu'il portoit au bras gauche; & que tandis qu'elle étoit endormie, elle & ses serpens, il lui avoit coupé la tête.

Après cet exploit, le Poète s'envole dans les airs avec le héros, parcourt avec lui des espaces immenses, le suit d'occident en orient, & d'un pôle à l'autre; & il raconte fort exactement toutes les merveilles que la tête de la Gorgone opère dans ces différentes routes.

Voilà ce que les poètes Anciens nous ont transmis touchant les Gorgones. Ce fut de ces divers matériaux que les Mythologues qui écrivirent en prose, composèrent leurs compilations. On ne laisse pas d'y trouver quelques circonstances particulières & quelques éclaircissements. Ainsi, Phérécide, & après lui Apollodore & Hy-

gin, nous apprennent que Mercure eut aussi bien que Minerve, beaucoup de part à l'expédition de Persée; que Minerve lui prêta son miroir, & que Mercure lui donna une épée courbe, faite en forme de faulx; que par le conseil de ces deux divinités, il alla chez les nymphes pour emprunter encore d'autres armes, dont elles étoient les dépositaires; que ces nymphes gardoient en effet la chausure ailée, le sac & le casque de Pluton. Le héros se fit une ceinture du sac, attacha les ailes à ses talons, & mit le casque sur sa tête. Ce casque avoit une vertu merveilleuse; c'est que quiconque l'avoit sur sa tête, voyoit tout le monde, & n'étoit vu de personne; expédient fort commode pour exécuter sans beaucoup de risque les entreprises les plus dangereuses. Persée, armé de la sorte, se présenta devant la Gorgone. Les Auteurs, que nous venons de citer, observent que ce fut Minerve qui guida le coup. Ils ajoutent qu'après que Persée eut tué Méduse & vaincu ses autres ennemis, il remit à Mercure & aux nymphes les armes qui avoient été les instrumens de ses victoires; & quant à la tête de Méduse, qu'il en fit présent à Minerve, qui l'attacha sur son égide.

Au reste, on a pu remarquer que ces traditions poétiques sont toutes remplies de contradictions; car, pour en rassembler quelques-unes, si l'on

en croit Hésiode, les filles aînées de Phorcus n'étoient que deux, Péphrède & Enyo; sentiment qui a été suivi par Ovide; au lieu que si nous en croyons Eschyle, elles étoient au nombre de trois. Le Scholiaste même a soin de nous en marquer les noms.

Hésiode place la demeure des Gorgones vers l'Occident, au-delà de l'Océan, & dans les îles qu'on croit être les Orcaïdes. Eschyle les transporte en Orient, près de Cythine, ville de la Scythie Asiatique.

Le même Eschyle donne indistinctement des cheveux de serpens aux trois Gorgones. Ovide n'en donne qu'à la seule Méduse.

Selon Hésiode, ce fut dans une prairie & sur un lit de fleurs que Neptune tendit des pièges à la sagesse de Méduse. Selon Ovide, le bruit commun étoit que ce dieu l'avoit subornée dans le temple de Minerve.

III. Il reste à dire un mot sur les mystères prétendus que cette fable renferme. Les Auteurs, qui l'ont examinée de plus près, avouent de bonne foi qu'elle est impénétrable. Mais, c'est peut-être cela même qui a piqué la curiosité des Sçavans, & qui les a portés dans tous les siècles à faire de généreux efforts pour percer les ténèbres épaisses dont elle est environnée. On ne sçauroit croire les peines qu'ils ont bien voulu se donner à ce sujet. Il seroit seulement à désirer que le succès

eût un peu plus répondu à la droiture de leurs intentions & à la constance de leur travail.

Ceux qui aiment la morale, trouvent dans cette fable d'excellentes instructions pour la conduite de la vie. Selon eux, Méduse est l'image de la volupté. Elle tuoit les hommes par ses regards, parce que les yeux sont le canal le plus ordinaire par où l'amour du plaisir porte son poison dans le cœur. Elle les changeoit en pierres, parce que le propre de cette passion est de rendre ceux qu'elle domine insensibles à toutes sortes de considérations. On nous a dit qu'elle étoit belle d'abord, mais qu'elle devint affreuse après son crime, pour nous faire entendre qu'une passion paroît toujours agréable dans ses commencemens, mais que lorsqu'elle a plongé les hommes dans le désordre, elle se montre à eux sous une forme bien différente. Les serpens, qui s'engendrent du sang de Méduse, sont les remords qui naissent des plaisirs criminels. Quant à Persée qui la défit, c'est l'homme vertueux qui sçait triompher de la volupté. Ce héros eut recours aux Dieux, pour nous apprendre que ce n'est qu'avec le secours du ciel qu'on peut vaincre une ennemie si dangereuse. Il détourna ses regards, lorsqu'il lui porta le coup mortel, parce que la volupté ne veut pas être combattue de front. Lorsqu'il eut coupé la tête de Méduse, il n'osoit encore la re-

garder , parce que cette passion est redoutable jusqu'après sa défaite , & que ce n'est que par une constance inébranlable à détourner les yeux , qu'on peut parvenir à remporter sur elle une victoire complète.

D'autres écrivains , qui sont plus touchés de la gloire brillante que des moralités , conçoivent cette fable sous des idées guerrières. Ils prétendent que les Gorgones sont les horreurs attachées à la profession des armes ; que ces horreurs consternent & pétrifient les hommes du commun , mais qu'elles n'étonnent point le véritable héros , dont nous avons le modèle dans Persée ; qu'en effet , les armes dont il eut soin de se munir , sont les symboles des quatre qualités principales qui forment le conquérant ; que le miroir de Minerve désigne la prudence ; que l'épée de Mercure représente la force ; que la chaussure ailée indique la diligence & la promptitude ; que le casque de Pluton marque le secret. Quant à Pégase , qui sortit du sang de Méduse , c'est la gloire qui rejaillit du sang ennemi que l'on répand. Ce cheval étoit ailé , parce qu'il n'y a rien qui aille si vite que la renommée ; il s'envola dans les nues , parce qu'elle élève jusqu'au ciel le nom des héros ; il porte sur son dos les Poètes , parce que ce fonds de gloire que de beaux exploits leur fournissent , est ce qui les soutient. Il leur ouvrit d'un coup

de pied la fontaine d'Hippocrène , parce que cette même gloire est pour eux une source féconde de pensées & d'expressions.

Quelques Auteurs , non moins clairvoyans que ceux dont nous venons de parler , & beaucoup mieux intentionnés encore , découvrent dans cette allégorie le dogme important de l'immortalité de l'ame. *Alii*, dit Noël le Conte , *anima immortalitatem per hac significari intelligunt*. Suivant ce nouveau système , les Gorgones sont les passions , monstres terribles qui font une guerre continuelle à la raison ; Persée est l'entendement ou l'esprit qui les combat , qui les subjugue , & qui , après en avoir triomphé , prend enfin son vol vers le ciel , lieu d'où il tire son origine , & où il retourne pour y faire éternellement sa demeure.

Tzetzés , qui nous a laissé un sçavant Commentaire sur la Cassandre de Lycophron , n'est d'aucune de ces opinions. Il croit au contraire qu'il n'est ici question que de physique , & qu'il ne s'y agit que de l'effet réciproque & des vapeurs de la mer sur le soleil , & du soleil sur les vapeurs de la mer ; ce qu'il explique avec une subtilité digne de sa profonde érudition , mais que beaucoup de personnes trouveront peut-être un peu dépourvue de solidité. Il prétend que Persée est le soleil , comme le prouve son nom même , qui est formé , dit-il , du

mot Grec *περιεστει*, tourner rapidement. Minerve, selon lui, est l'air, il n'en rapporte aucune raison. Quant aux Gorgones, ce sont les eaux de la mer; & il nous apprend qu'elles sont nommées Gorgones avec beaucoup de justice, puisque ce mot signifie *étonnantes, terribles*, & qu'en effet dans toute la nature il n'y a point d'objet plus propre que la mer à étonner les yeux, & à remplir l'âme d'une sorte de terreur. De ces trois sœurs, les deux qui étoient immortelles, sçavoir, Sthéno & Euryale, sont l'amas immense des eaux, amas qui ne se corrompt ni ne périt point. Mais, Méduse qui étoit mortelle, c'est la substance la plus subtile qui s'exhale de l'eau, & qui s'élève en l'air. Minerve qui est l'air, comme nous l'avons dit, trouve fort étrange que cette substance aqueuse ose faire comparaison avec elle, & dépêche Persée, c'est-à-dire, le soleil, qui, à coups de rayons, lui fait raison de cette orgueilleuse & imprudente rivale.

Quelque Doctes, ou quelque édifiantes que soient ces diverses explications, il y a des critiques chagrins qui n'en sont pas contents. Ils prétendent que ce sont de pures imaginations; que les Poètes n'ont pensé à rien de semblable; qu'on leur prête des intentions qu'ils n'ont jamais eues; qu'à ce compte, il n'y auroit point de si mauvais livre, dans lequel, à force de se donner la torture & de creu-

ser, on ne pût découvrir de ces belles moralités, si on le lisoit avec un dessein formé d'y faire de telles découvertes. Ils ajoutent que ces explications sont pour la plupart trop recherchées & trop tirées. Mais, le plus grand défaut qu'ils y trouvent, c'est que si elles conviennent au gros de la fable, elles ne se soutiennent point dans le détail, & que pour quelques circonstances qu'elles expliquent, ou semblent expliquer, il y en a un nombre infini dont elles ne rendent aucun compte. Pour toutes ces raisons, ils s'obstinent à rejeter ces sens mystiques. Et M. le Clerc, un de ceux qui ont écrit les derniers sur cette fable, dit, après l'avoir tournée de tous les sens, qu'il est impossible d'en ajuster toutes les particularités; & que c'est un labyrinthe d'où il ne paroît pas qu'on puisse se tirer, à moins que d'avoir le fil d'Ariadne.

» Pour moi, dit M. l'abbé
 » Massieu, il me paroît que le
 » fruit le plus naturel qu'on
 » puisse recueillir de la confi-
 » dération de cette fable;
 » c'est de se bien convaincre,
 » à la honte de l'amour propre,
 » du goût inconcevable que
 » l'esprit humain a pour les
 » chimères. En effet, n'est-il pas
 » surprenant que ceux d'entre
 » les hommes qui ont surpassé
 » tous les autres par la beauté
 » de leur génie, aient cru orner
 » considérablement leurs écrits,
 » s'ils les remplissoient de ces

» fortes de visions ? N'est-il pas
 » plus étonnant encore , que
 » tous les autres hommes y aient
 » couru avec empressement, les
 » aient lues avec avidité , &
 » les aient reçues avec une ad-
 » miration qui a passé d'eux
 » jusqu'à nous , & s'est perpé-
 » tuée de siècle en siècle ? Il
 » y auroit de la témérité à sou-
 » tenir que tout le genre hu-
 » main s'est trompé , en prenant
 » pour des beautés ce qui n'en
 » étoit pas ; mais , il semble
 » aussi , toutes réflexions faites,
 » qu'on soit du moins autorisé
 » à dire que les hommes sont
 » bien à plaindre , s'il faut que
 » la vérité , pour leur plaire ,
 » leur soit présentée avec de
 » pareils embellissemens. »

IV. M. Fourmont croit que pour l'intelligence de la fable des Gorgones, il faut avoir recours aux langues orientales, comme Bochart, M. le Clerc, & quelques autres encore l'avoient pensé avant lui; mais, on doit lui rendre cette justice, que sans marcher sur leurs traces, il s'ouvre une nouvelle route. La Grece, dit-il, ayant été peuplée en partie par les colonies qui lui étoient venues d'Égypte & de Phénicie, il est naturel de croire que la plupart de ses traditions venoient d'Orient; ainsi, vouloir démêler le sens des fables Grecques, sans le secours des langues d'où ces traditions partoient, ce seroit une témérité sans succès, puisqu'en effet c'étoit dans ces langues qu'elles avoient été

débitées, ou écrites, ou exprimées.

Cette fable, selon M. Fourmont, se réduit à cinq articles.

1.^o Phorceys, dieu marin, qui a pour femme Céto.

2.^o Ses cinq filles, deux appelées *Graia*, *Péphredo* & *Enyo*, trois autres Gorgones, *Sthéno*, *Euryale*, *Méduse*.

3.^o Les trois nommées Gorgones, n'ont entre elles, & à elles trois, qu'une dent, qu'une corne, qu'un œil.

4.^o Du chef, ou de la tête de Méduse coupée, sortent un homme, c'est-à-dire, Chrysaor le forgeron, & un cheval, c'est le Pégase.

5.^o Ce cheval ailé ne sert dans

la Grece qu'à Persée & à Bellérophon, & l'on n'en conserve aucun de sa race, dans un tems où les chevaux ordinaires doivent y être fort communs par les colonies antérieures au siècle de Persée.

Ces notions supposées, ajoutons encore cette remarque. En Phénicien ou Hébreu, & dans toutes les langues Orientales, les termes de *Ben*, *Benei*, *Bat*, *Banoth*, désignent autant la possession que la naissance, ou, pour parler plus clairement, l'*Être possédé* que l'*Être né*. Dans ce sens, les vaisseaux d'un Prince s'appellent *ses fils*, *ses galères*, *ses filles*. Dans tous les tems, chaque vaisseau a porté son nom, la *Pristis*, le *Centaure*, la *Baleine*. Lorsque les Américains apperçurent pour la première fois les vaisseaux des Espagnols,

ils

ils les prirent pour des monstres marins ; enfin , cette opinion étoit répandue dans le paganisme , & c'est pour cela que Virgile change en nymphes de la mer les vaisseaux d'Énée , & que ce héros les rencontrant ensuite , leur parle comme à des déesses ; ainsi , première méprise de nos Auteurs , ils n'y ont pas assez pensé. Ces cinq filles de Phorcys n'ont jamais été que les cinq vaisseaux qui composoient la petite flotte de ce Prince.

Il y a plus , une preuve authentique que dans Hésiode il ne s'agit que de vaisseaux , c'est que ces cinq mots , *Enyo* , *Pephredo* , *Stheno* , *Euryale* & *Medusa* , à l'exception du dernier qui est traduit , ne sont absolument que des termes Phéniciens , & qui , écrits avec les lettres de leur langue primitive , représentent toute une flotte , telle qu'elle pouvoit être dans ces premiers tems.

1.^o *Enyo* , en Phénicien , *Navis oneraria*.

2.^o *Pephredo* , par transposition pour *Perphedo* , en Phénicien , *Navis aquaria* , mot-à-mot , *Cisterna ad viam sufficiens* , ou *abundans*.

3.^o *Stheno* , en Phénicien , *Navis altuaria* , ou *Remigum* , une galère.

4.^o *Euryale* , en Phénicien , *Navis transitoria* , une chaloupe.

5.^o *Medusa* , en Phénicien , *Navis imperatoria* , on sous-entend *Sephinah* , *Navis*. Cela est , ce semble , de la dernière simpli-

Tom. XIX.

cité , mais en même tems fort singulier.

De ces cinq vaisseaux trois étoient de *Κύρος* , *Κύρος* , ou *Κούρος* est le premier & le plus ancien nom de l'isle des Phéaques , appelée depuis *Κίρκουρα* ; de-là le patronymique *Κούρος* , *Κούρος* ou *Κορκώ* , & par la suite *Γοργώ* , le *c* & le *g* , l'*o* & l'*u* , se sont toujours pris l'un pour l'autre. *Amurca* , *Αμύργη* , *Gamal* , *Κάμινος* , & de même *Κορκώ* , *Γοργώ* , voilà les trois Gorgones.

Deux autres étoient nommées *Γραιαί* , Grecques ; c'étoient des vaisseaux gagnés sur les Grecs. Les Phéniciens s'empareroient alors de toutes ces isles , & Cyre , ou Corcyre , Ithaque & plusieurs autres étoient de ces Phéniciens de nouvelle date. Il se faisoit des guerres assez vives entre les anciens & les nouveaux habitans. Palephate dit que Phorcys étoit Cyrénéen , cela est peut-être vrai ; mais , alors , comme chef de colonie , il régnoit à Itaque , à Céphalonie , & à *Κύρος*.

Dans l'Odyssée , Minerve montre à Ulysse , Ithaque sa patrie , & entr'autres choses , le port du vieillard marin Phorcys. Voilà donc le pere des Gorgones trouvé. Phorcys roi d'Ithaque & des deux isles voisines , qui posséde & envoie commercer cinq vaisseaux , trois de *Κύρος* ou *Κούρος* , les trois Gorgones , deux qu'il a pris sur les Grecs , les Grées ou *Γραιαί*.

N

Le commerce de ce Prince se faisoit en Afrique avec les habitans de Cyrène, du mont Atlas, des Canaries, de la côte de Guinée. Pline, Prolémée, Pomponius Méla, Pausanias, Hannon, Héfiode même, attestent que ce commerce étoit fréquent dès le siècle de Persée.

Mais, en quoi consistoit-il ? Outre, l'or qui y a toujours été très-commun, il consistoit en trois choses, en dents d'éléphants, ou ivoire, en cornes de divers animaux, en yeux d'hyaines & de poissons ou pierres précieuses. Avec cela, on en amenoit toujours quelque animal rare ou sauvage pour la curiosité.

Lorsqu'on veut bien faire attention que ce même país porte toujours les noms de côte d'or, de côte des dents ; que la corne des animaux est une des premières choses que l'on ait travaillées, comme cela paroît par Homère ; que les yeux de plusieurs poissons & de plusieurs animaux sauvages, mais sur-tout de l'hyaine si commune dans les contrées dont il s'agit, sont mis par tous les Naturalistes au nombre des pierres précieuses ; que c'est-là que se trouve le Pacasse, espèce de buffle dont les longues oreilles, sur-tout lorsqu'il court, paroissent des ailes, on soutient que l'énigme disparoit.

Des cinq vaisseaux de Phorcys, on ne parle plus ni de Perphédo qui porte l'eau douce

ni d'Enyo qui renferme seulement ou les marchandises communes, ou les besoins de la flotte, comme le bois, les outils, &c.

Il s'agit de la conquête ; Persée ne doit donc s'attacher qu'aux trois Gorgones ; or, on dit que ces trois Gorgones avoient une *dent*, *echad schen*, une, ou les *dents*, c'est-à-dire, l'*ivoire* ; *echad queren*, une *corne*, ou la *corne*, c'est-à-dire, les *cornes d'animaux* ; *echad ein*, un *ail*, ou l'*ail* ou les *yeux*, c'est-à-dire, les *yeux d'hyaine* & de *poisson*, ou les pierres précieuses.

Le mot *echad*, un, ou l'un, l'autre, se rapportoit à chaque vaisseau, rapporté au mot suivant, il a causé l'équivoque d'une *dent*, d'une *corne* & d'un *ail* à ces trois Gorgones ensemble.

Rosch en Phénicien signifie également *tête* ou *chef* & *venin*. La tête de la Méduse une fois coupée, ou, ce qui est la même chose, son commandant une fois tué, est une autre équivoque qui autorise à dire que cette tête est un venin. De cette tête prise sortent sur le champ, & *Chrysaor*, & le *Pégase*, *Chrysaor*, l'ouvrier en métaux. Le chef de la Méduse, en achetant de l'or des Africains, avoit attiré de chez eux un ouvrier qui scût le mettre en œuvre, cela étoit fort à sa place. Le *Pégase*, en ancien Grec *Pagase*, devons-nous l'aller chercher bien loin ; & pendant qu' ;

est la finale Grecque, dire avec Bochart & M. le Clerc, que *Pegasos* s'est formé de *Pagasos*, *Frani equus*, ce qui est encore contre les règles de la grammaire Phénicienne ou Hébraïque, qui n'admet point une semblable transposition ? *Pagasos*, sans détour & sans violence, est manifestement le *Pacasse*. Lorsque les Romains virent pour la première fois l'éléphant, ils l'appellerent *Bos* ; de même le *Pacasse* sorti de la Méduse, parce qu'on l'avoit apprivoisé, & que l'on montoit dessus comme sur les chevaux, fut appelé cheval. Les dénominations empruntées pour les choses extraordinaires, sont de tous les tems & de toutes les langues. Et une marque que c'étoit un animal sauvage, c'est qu'il s'échappa, qu'il ne fut rattrapé que par Bellérophon, qu'il tua Bargylle ami de Bellérophon, qu'il le blessa lui-même, & disparut.

Enfin, on nous parle de pétrifications étranges, & elles se présentent ici d'elles-mêmes. Persée, sans doute, vainquit la flotte de Phorcys, vers le Syrtès, & auprès de Cyrene, & on sçait que cette région a toujours été illustre pour les pétrifications, jusqu'à faire écrire aux auteurs Arabes qu'il s'y trouve dans les terres des villes entières, où les hommes & les animaux pétrifiés, conservent en-

core la posture qu'ils avoient lors de la pétrification subite. En deux mots.

1.^o Polydecte, prince Grec, roi de Sériphe, prince Phénicien, roi d'Ithaque, de Céphalonie & de *Κεύρος*, d'où *Κορυς*, *Κορυς*, Gorgone.

2.^o Persée, amiral ou chef de la flotte de Polydecte ; celui de la flotte de Phorcys n'est pas nommé, mais il y en avoit un *Rosch*. *Hammalekah*, *caput Medusa*, tête, venin.

3.^o Des cinq vaisseaux de Phorcys, ceux pris sur Polydecte, à l'occasion de la guerre *Γραις*, trois tirés de *Κεύρος* ou *Κόρυρα*, *Κορυς* ou Gorgones.

On ne repete point l'équivoque de *un pour chaque*, de *dents*, *cornes*, *yeux*, ou ivoire, corne, pierres précieuses.

Voilà donc, à quelques embellissemens poétiques près, le fond réel de la fable des Gorgones, qu'il falloit remettre en Phénicien, dit M. Fourmont ; en effet, il y a lieu de croire que c'est à lui qu'appartient la gloire d'avoir expliqué le plus probablement l'énigme.

GORGONES [les isles des], *Gorgonum Insulae*. (a) Pomponius Méla dit que ces isles furent autrefois la demeure des Gorgones. Pline, qui les appelle Gorgades, ayant parlé du promontoire qu'il nomme Hespérion Céras, ajoute : » Vis-à-à » vis de ce promontoire sont,

(a) Pomp. Mel. p. 217. Plin. T. I. p. 343. Solin. pag. 335. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 37.

» dit-on , les isles Gorgades
 » où demeuroient autrefois les
 » Gorgones , à deux journées
 » de navigation du continent ,
 » comme le rapporte Xéno-
 » phon de Lampsaque. Hannon,
 » général des Carthaginois , y
 » aborda , & dit y avoir trouvé
 » des femmes dont les corps
 » étoient velus , & qui , par leur
 » grande vitesse , échappoient
 » aux hommes ; que pour preu-
 » ve de sa relation , il porta
 » avec lui deux peaux de Gor-
 » gones , qu'il déposa dans le
 » temple de Junon , où elles
 » restèrent jusqu'à la prise de
 » Carthage. « Pline convient
 qu'il y avoit beaucoup de fables
 dans ses relations. Il rapporte
 cependant encore l'opinion de
 Strabon , qui disoit que
 des isles des Gorgones , en cô-
 toyant le long du mont Atlas ,
 on arrivoit en quarante jours
 aux isles Hespérides , & de ces
 mêmes isles , au promontoire
 Hespérien en un jour. On ne
 doute point que les Hespérides
 ne soient les Canaries ; mais ,
 il n'est question ici que des isles
 des Gorgones.

Si nous avons la véritable
 relation d'Hannon , que Pompo-
 nius Méla & Pline ont vue ,
 peut-être en pourrions-nous
 tirer quelque éclaircissement ;
 mais , le Périples d'Hannon qui
 nous reste , est un ouvrage très-
 différent , & de la composition
 de quelque Grec imposteur ;
 ainsi , tout y est renversé. Il faut

done avoir recours à ce que
 Pline en a extrait. Il met les
 isles des Gorgones à quarante
 jours de navigation aux Cana-
 ries. Il n'est pas impossible que
 des barques qui n'alloient que
 terre-à-terre , aient mis cetems-
 là pour arriver aux isles du Cap-
 Verd , où l'on arrive à présent
 en cinq ou six jours par le moyen
 de la boussole , en prenant le
 large , & profitant du bon vent.
 M. de l'Isle est du même senti-
 ment que Mercator , & croit que
 les isles des Gorgones sont pré-
 sentement les isles du Cap-Verd.

On ne sçait pas comment le
 P. Hardouin a pu s'imaginer
 que ce devoit être l'isle d'Ar-
 guin , sur l'autorité de Mariana ;
 car , il ne s'agit pas d'une seule
 isle ; ce doit être un amas d'isles.
 Suidas & le Scholiaste d'Apol-
 lonius en nomment une Sarpé-
 donia. D'ailleurs , l'isle d'Arguin
 étoit-elle assez importante , pour
 avoir été remarquée dans une
 navigation pareille ? Est-elle à
 deux journées de navigation du
 continent ?

GORGONIE , *Gorgonia* ,
Γοργονία , nom que les Grecs
 donnoient aux Masques. Voyez
 Masques.

GORGONIE , *Gorgonia* , sur-
 nom de Pallas , le même que
 Gorgophore. Voyez Gorgophore.

GORGONIUS , *Gorgonius* ,
 (a) qu'Horace tourne en ridicu-
 le dans ses satyres. Après avoir
 dit dans une , que Gorgonius

(a) Horat. L. I. Satyr. 8. v. 25. Satyr. 4. v. 90. & seq.

sent le bouc , il ajoûte dans une autre : » Et moi , parce que j'aurai dit qu'un Gorgonius sent le bouc , me voilà un méchant » décidé. »

GORGOPAS, *Gorgopas*, (a) Γεργώπας , vainquit Eunomus dans un combat naval , proche de Zostère dans l'Attique ; & lui prit quatre vaisseaux ; mais , il fut ensuite vaincu lui-même par Chabrias , & perdit la vie avec la bataille.

GORGOPAS, *Gorgopas*, (b) Γεργώπας , Général des Thébains , fut tué par Chabrias dans l'isle d'Égine , comme il alloit porter du secours à Evagoras.

GORGOPAS, *Gorgopas*, (c) jouissoit d'une grande autorité dans Gythium. Voyez Gythium.

GORGOPHONÉ, *Gorgophone*, Γεργοφών , (d) fille de Persée & d'Andromède , femme de Périeres , roi des Messéniens , se remaria après la mort de son époux , avec Œbalus ; & fut la première que l'histoire profane remarque s'être engagée dans de secondes noces. Elle eut deux fils de son premier mariage , Apharée & Leucippe ; & du second Tyndare , pere d'Hélène , & Arene , femme de son frere Apharée , qui régna à Messene.

GORGOPHORE, *Gorgophore*, surnom qui fut donné à Pallas , parce qu'elle portoit gravée dans son bouclier , la

tête de Méduse une des Gorgones.

Ce mot vient de Γεργώ . Gorgone , & φέρω . fero , je porte.

GORGUS, *Gorgus*, Γ'ργος , (e) Sicilien surnommé Cambalus , étoit un homme distingué par ses richesses & par sa réputation. Surpris par des voleurs , lorsqu'il étoit à la chasse , il s'échappa & s'enfuyoit à pied vers la ville. Son pere à cheval le rencontra , & se jettant aussitôt à terre , il exhortoit son fils à se servir de ce cheval pour se sauver. Le fils ne voulut point préférer sa vie à celle de son pere , & le pere de son côté protestoit qu'il ne vouloit plus vivre après la mort de son fils. Pendant ce combat de générosité , où ils employoient l'un à l'égard de l'autre les instances & les larmes , les voleurs eurent le tems de les joindre , & les égorgerent tous deux.

GORGUS, *Gorgus*, Γ'ργος , (f) fils d'Aristomene , Messénien. Son pere ayant été pris & garrotté par sept arbalétriers de Crete , fut conduit dans une cabane du pais de Messene , où habitoit une veuve avec sa fille. Celle-ci , qui avoit songé la nuit que les loups avoient amené chez elle un lion lié , & qu'ayant délié ce lion , il avoit mangé les loups , donna du vin à boire aux Crétois , les énivra , prit un de leurs poignards pen-

(a) Xenoph. p. 545 , 546.

(b) Demoth. p. 585.

(c) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 29.

(d) Paus. p. 218 , 219.

(e) Diod. Sicul. L. XXXIV. Excerpta. Crév. Hist. Rom. T. V. p. 184.

(f) Paus. p. 252 , 255 , 259 , 260.

dant qu'ils étoient endormis, & délia Aristomene, qui tua ces bandits. En récompense, Aristomene donna son fils Gorgus en mariage à la fille de cette veuve, qui n'avoit que neuf ans. Gorgus se fit depuis chef de la colonie des Messéniens, qui passerent en Sicile, & qui s'étant emparés de la ville de Zancle, lui donnerent le nom de Messine.

GORGUS, *Gorgus*, Γόργος, (a) de l'isle de Cée, rétablit la ville de Geles en Sicile, qui avoit été ruinée par les guerres des Athéniens. Il eut soin sur-tout d'y rassembler les anciens habitans; & Timoléon ne leur donna pas seulement toutes sortes de sûretés, afin qu'ils pussent y vivre en paix & sans aucune crainte; mais, il leur fournit encore toutes les commodités, entrant dans leurs besoins, avec une cordialité & une tendresse qui le firent aimer de cette ville, comme son fondateur.

GORGUS, *Gorgus*, Γόργος, (b) homme habile dans l'épreuve & la séparation des métaux, duquel Alexandre se servoit.

GORGUS, *Gorgus*, Γόργος, (c) riche laboureur, qui aimoit la courtisane Crocale.

GORGYTHION, (d) *Gorgythion*, Γοργυθίων, fils de Priam & de Castianira, fut tué au siège de Troye. Une fleche, lancée par

Teucer, fils de Télamon, contre Hector; manqua ce héros & alla percer Gorgythion. Comme un pavot qu'on cultive dans un jardin, & que le printems a nourri de sa plus tendre rosée, penche sa tête orgueilleuse sous le premier coup de l'aquilon, de même la tête du jeune Gorgythion, appesantie par son casque, qu'elle ne peut plus soutenir, tombe sur son épaule.

GORILLES [l'isle des], *Gorillarum Insula*. (e) Le périple d'Hannon, tel que nous l'avons présentement dans la collection d'Oxford & ailleurs, nomme Gorilles les femmes velues & sauvages, que Pline appelle Gorgones. Il en fait un peuple entier, où il y avoit beaucoup plus de femmes que d'hommes, & les met dans une isle à laquelle il donne une situation différente de celle des isles des Gorgones, marquées par Pline. Du reste, il en dit les mêmes choses que l'Hannon de Pline, & y applique l'aventure des deux femmes tuées & écorchées, & dont les peaux furent transportées à Carthage. Isaac Vossius, qui faisoit plus de cas du Périple d'Hannon, que nous avons, que ce morceau ne mérite, n'a pas pris garde que c'est un écrit supposé. Trompé par ce préjugé, il voudroit réformer Pomponius Méla, sur le témoignage du faux Hannon.

(a) Plut. T. I. p. 253.

(b) Strab. p. 372.

(c) Lucian. T. II. p. 754. 755.

(d) Homer. Iliad. L. VIII. v. 302.

& seq.

(e) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 85.

Il ajoute sur l'autorité de ce Grec prétendu Carthaginois, qu'il a mis l'île où étoient les Gorgides ou Gorgones, à trois lieues de navigation au-delà de Théon Ochema, *θεὸν ὄχημα*, qui de son propre aveu est aujourd'hui Sierra-Liona, & par conséquent, selon lui & le faux Hannon, il faut chercher l'île des Gorgides ou Gorgones sur la côte de Guinée, trois journées au-delà de la Sierra-Liona. Cependant, il ajoute que par l'île des Gorgones, dont parle Pomponius Mela, il faut entendre l'île de Cerné, dans laquelle Palephate, Diodore de Sicile & autres fabulistes disent qu'habitoient les Gorgones, confondant, ajoutait-il, cette île avec la véritable île des Gorgones qui étoit bien plus loin, comme on peut le conclure de la relation même d'Hannon. Cette Cerné, selon Vossius, doit être l'île d'Arguin.

Voilà bien de l'érudition inutile, pour trouver dans un Auteur une faute qui n'y est pas. Pomponius Mela ne parle point d'une île seule, mais de plusieurs îles; *Insula Gorgades, domus, ut aiunt, aliquando Gorgonum*. Pline de même dit qu'il y avoit plusieurs îles, & il n'est point question de l'île Cerné en cet endroit. L'autorité d'Hannon seroit grande, si nous l'a-

vions. Pline a pu voir son Périphe, & il le cite. Mais, ce que nous avons, n'est pas la même chose; il n'y est point parlé des Gorgades, ni des Gorgones, mais des Gorilles; il est vrai que Vossius, pour y trouver son compte, change les Gorilles en Gorgides; mais sur quel fondement? L'autorité de Palephate & des autres Grecs fabulistes ne fait pas une preuve en matière de Géographie. Ils bâtissoient sur les fictions des Poètes, & l'exactitude des lieux est ce dont ils s'embarassoient le moins.

GORION, *Gorion*, (a) *Γορίων*, homme distingué parmi les Juifs par sa naissance, par son rang & par son zèle pour la liberté de sa patrie, fut massacré par les Zéloteurs. C'est peut-être le même qui suit.

GORION, *Gorion*, *Γορίων*, (b) fils de Nicodème, fut un des plus ardens factieux de Jérusalem.

GORNÉAS, *Gorneas*, (c) nom d'une forteresse d'Asie, vers les confins de l'Arménie & de l'Ibérie, selon Tacite. Elle étoit défendue par sa situation & par une forte garnison des Romains.

GORPIÉUS, *Gorpius*, (d) *Γορπιαίος*, nom d'un mois chez les habitants de l'île de Chypre. Il répondoit à notre mois de Septembre. Le deux de ce

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 423.

(b) Joseph. de Bell. Judaic. p. 813.

(c) Tacit. Annal. L. XII. c. 43.

(d) Plut. Tom. I. pag. 9. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. XVI. p. 201.

mois, on faisoit tous les ans dans cette île un sacrifice solennel, en l'honneur d'Ariadne; & comme cette Princesse étoit morte en travail, il y avoit dans la cérémonie un jeune garçon, qui, couché dans un lit, imitoit du geste & de la voix, les femmes qui sont en travail.

Les Macédoniens avoient aussi un de leurs mois appelé Gorpieus. C'étoit le premier de leur année.

GORTUES, *Gortua*, (a) peuples de l'Eubée, qui se trouvoient en Asie à la suite de l'armée de Darius, selon Quinte-Curce. Cet Auteur dit qu'ils suivoient autrefois les Medes, mais qu'ils s'étoient abâtardis, & ne tenoient plus rien de la vertu de leurs ancêtres.

GORTYNE, *Gortyna*, (b) Γόρτυνα, ville de l'île de Crete, située au milieu des terres, selon Pline & Ptolémée. M. d'Anville, dans sa carte de la Grece, met cette ville sur les bords du fleuve Masalia.

M. de Tournefort, qui a visité les ruines de Gortyne, en a fait l'histoire & la description. Voici ce qu'il rapporte: » L'origine de Gortyne est aussi obscure que celle de la plupart des autres villes. Que nous importe qu'elle ait eu pour fondateur Gortyn, fils

» de Rhadamanthe ou de Taurus, celui-là même qui enleva Europe sur les côtes de Phénicie. Il est certain qu'après la décadence de Gnosus, que les Romains affecterent d'abaissier, Gortyne devint la plus puissante ville de Crete; elle avoit même partagé l'empire de cette île avant que les Romains s'en fussent emparés. Annibal s'y crut en sûreté contre ces mêmes Romains, après la défaite d'Antiochus. Les grandes richesses que ce fameux Africain y porta, lui susciterent bien des ennemis; mais, il se mit à couvert de leurs insultes, en feignant de mettre ses trésors en dépôt dans le temple de Diane, où il fit porter quelques vases remplis de plomb. Quelque tems après, il repassa en Asie avec son or, caché dans les statues des divinités qu'il vénéroit.

» Les ruines de Gortyne ne sont qu'à six milles du mont Ida, au pied des collines, à l'entrée de la plaine de la Messaria, laquelle est proprement le grenier de l'île. Ces ruines montrent quelle a été la magnificence de la ville; mais, on ne sçauroit les regarder sans peine; on laboure, on sème, on fait paître des moutons au milieu d'une prodigieuse quantité

(a) Q. Curt. L. IV. c. 12.

(b) Homer. Iliad. L. II. v. 153. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 3. L. XXXVII. c. 60. Strab. p. 476 & seq. Plin. T. I. p. 209.

655, 656. Ptolem. L. III. c. 17. Cern. Nep. in Annib. c. 9. Paul. pag. 540. Maccab. L. I. c. 15. v. 23.

» de marbre, de jaspe, & de
 » granit, travaillés avec beau-
 » coup de soin. La principale
 » chose que l'on découvre dans
 » ces ruines, est le reste d'une
 » des portes de la ville; quoi-
 » qu'on ait détaché les plus
 » belles pierres, il paroît en-
 » core qu'elle étoit d'un beau
 » ceintre. Les murailles qui
 » tiennent à cette porte, sont
 » peut-être des restes de celles
 » que Ptolémée Philopator, roi
 » d'Égypte, avoit fait élever;
 » la maçonnerie en est fort
 » épaisse, & revêtue de bri-
 » ques. Suivant les apparences,
 » ce quartier étoit un des plus
 » beaux de la ville; nous y dé-
 » couvrîmes des colonnes de
 » granit, de dix-huit pieds de
 » long; on voit encore assez
 » près de-là plusieurs piédes-
 » taux, espacés également deux
 » à deux sur la même ligne,
 » pour soutenir les colonnes
 » du frontispice de quelque
 » temple; on ne découvre de
 » tous côtés que chapiteaux &
 » architraves; peut-être que
 » ce sont des débris de ce tem-
 » ple de Diane dont on vient
 » de parler, ou de celui de Ju-
 » piter, à qui Ménélaüs sacrifia
 » après qu'il eut appris l'enlè-
 » vement de sa femme Hélène,
 » comme le rapporte Ptolémée
 » Ephestion, dont Phocius nous
 » a conservé quelques extraits.
 » Le temple d'Apollon, dont
 » Étienne de Byzance fait men-
 » tion, étoit au milieu de la
 » ville, & par conséquent éloi-
 » gné de l'endroit que nous dé-

» erivons. Parmi ces colonnes
 » il s'en trouve d'une grande
 » beauté, cylindriques & can-
 » nelées en spirale; les plus
 » grosses n'ont que deux pieds
 » quatre pouces de diamètre;
 » les Turcs ont enlevé les plus
 » belles. Il y a un village à
 » deux portées de mousquets
 » de ces masures, dont les por-
 » tes des jardins sont à deux
 » colonnes antiques, au travers
 » desquelles on met une claie
 » de bois pour les fermer.

» Ce village dont on vient
 » de parler s'appelloit Alone;
 » il fut nommé le village des
 » dix Saints, depuis que dix
 » illustres Chrétiens, natis de
 » l'île, y eurent souffert le
 » martyre durant la persécu-
 » tion de l'Empereur Dece; ils
 » se nommoient Théodule, Sa-
 » turnin, Europe, Gélase, Eu-
 » nicien, Zétique, Cléomène,
 » Agétope, Basilide, Evariste.
 » La chapelle de ce village est
 » encore toute remplie de co-
 » lonnes antiques; mais, on
 » n'y voit plus les tombeaux
 » des martyrs dont parle le
 » continuateur de Constantin
 » Porphyrogénètes. Ces mar-
 » tyrs sont représentés dans le
 » tableau principal, en deux
 » rangs, dans la même attitude,
 » & sur la même ligne, droits
 » & roides comme des pieux.
 » Les Grecs en font la fête le
 » 23 Décembre, & les Latins
 » les ont suivis.

» On trouve dans les ruines
 » de Gortyne, des colonnes de
 » jaspe, rouge & blanc, sem-

» blable au jaspe de Cosne en
 » Languedoc ; nous en vîmes
 » d'autres tout-à-fait sembla-
 » bles au campan que l'on a
 » employé à Versailles. A l'é-
 » gard des figures, il en reste
 » peu ; les Vénitiens en ont en-
 » levé les plus belles. La statue
 » qui est sur la fontaine de
 » Candie, auprès de la Mos-
 » quée , au-delà du marché ,
 » a été tirée de ces ruines ; la
 » draperie en est belle , mais
 » la figure est sans tête. Les
 » Turcs ne sçauroient souffrir
 » sans horreur la représenta-
 » tion des têtes des choses ani-
 » mées, si ce n'est sur la mon-
 » noie, dont ils sont amoureux
 » plus que gens du monde. En
 » fouillant dans un champ, nous
 » découvrimés la moitié d'une
 » figure de marbre bien drapée ;
 » la jambe étoit articulée avec
 » science, & le bout du pied
 » étoit fort beau.

» A l'extrémité de la ville ,
 » entre le septentrion & le cou-
 » chant , tout près d'un ruis-
 » seau, qui sans doute est le
 » fleuve Léthé , lequel , au
 » rapport de Strabon & de So-
 » lin , se répandoit dans les
 » rues de Gortyne, se voient
 » d'assez beaux restes d'une
 » ancienne église , dans le
 » quartier, appellé *Metropolis*.
 » Quoique cette église soit de
 » bonne architecture, il y a
 » pourtant sur la gauche un
 » morceau de peinture à moi-
 » tié effacée , mais tout-à-fait
 » dans le goût gothique ; c'é-
 » toit apparemment la représen-

» tation de quelque histoire de
 » la Vierge ; on y lit encore en
 » gros caractères ΜΡΘΥ. Nous
 » ne pûmes déchiffrer une gran-
 » de inscription Grecque , qui
 » est dans le presbytère ; elle
 » est trop haute & trop mal-
 » traitée. Nous crûmes pourtant
 » y entrevoir le nom de *Cyrille*,
 » ce qui paroît assez probable ;
 » car on fait mention de deux
 » Cyrilles, évêques de Gorty-
 » ne, dont l'un fut martyrisé
 » au commencement du troisiè-
 » me siècle, sous l'empereur
 » Dece ; & l'autre par les Sa-
 » rafins , dans le neuvième siè-
 » cle, sous Michel le Begue,
 » Nous demandâmes quelques
 » instructions sur ces saints
 » Evêques à des Papas du quar-
 » tier ; mais, ils n'en connois-
 » sent aucun. Il y en eut un
 » d'entre eux qui nous dit que
 » Tite, à qui Saint Paul a
 » écrit une Epître, étoit ne-
 » veu d'un évêque de Gortyne,
 » en quoi il se trompoit fort.
 » Tite, que Saint Paul appelle
 » son fils bien-aimé, fut lui-
 » même le premier évêque de
 » Crete ; & suivant toutes les
 » apparences, son siège étoit à
 » Gortyne ; c'étoit alors la
 » première ville du pais , &
 » dans la suite elle fut toujours
 » honorée du premier évêché
 » de l'Isle.

» Auprès des ruines de l'é-
 » glise métropolitaine, nous
 » en vîmes d'autres qui paru-
 » rent les restes de quelques
 » monastères ; les bergers y
 » ont bâti de misérables retrai-

» tes, avec de grosses pièces
 » de marbre antique, parmi
 » lesquelles se trouve un chapi-
 » teau orné de deux rosettes,
 » & d'une croix de Saint Jean
 » de Jérusalem. Sans doute que
 » la ville n'a été détruite qu'a-
 » près l'établissement des che-
 » valiers hospitaliers, qui sont
 » à présent à Malthe. Tout pro-
 » che de ces ruines, sur le bord
 » du ruisseau, sont les restes
 » d'un aquéduc, dont la voûte
 » a six ou sept pieds de haut;
 » il y a une belle cave à côté,
 » voûtée par bandes, & qui
 » semble avoir servi de réser-
 » voir pour fournir à un autre
 » aquéduc, qui est sur le che-
 » min du village des dix Saints;
 » le canal de cet aquéduc n'a-
 » voit guère plus d'un pied de
 » large.

» Théophraste, Varron &
 » Pline parlent d'un Platane qui
 » se voyoit à Gortyne, & qui
 » ne perdoit ses feuilles qu'à
 » mesure que les nouvelles
 » pouissoient; peut-être en trou-
 » veroit-on encore quelqu'un
 » de cette espèce parmi ceux
 » qui naissent en grand nombre
 » le long du ruisseau Léthé,
 » qu'Europe remonta jusqu'à
 » Gortyne, sur le dos d'un
 » taureau. Ce Platane, toujours
 » vert, parut autrefois si singu-
 » lier aux Grecs, qu'ils publie-
 » rent que les premières amours
 » de Jupiter & d'Europe s'é-
 » toient passées sous ses feuilla-
 » ges. Cette aventure, quoique

» fabuleuse, donna apparem-
 » ment occasion aux habitans de
 » Gortyne de frapper une belle
 » médaille, qui est dans le ca-
 » binet du Roi; on y voit d'un
 » côté Europe assez triste, assi-
 » se sur un arbre moitié platan-
 » ne & moitié palmier, au pied
 » duquel est un aigle, à qui
 » elle tourne le dos; la même
 » Princesse est représentée de
 » l'autre côté, assise sur un tau-
 » reau entouré d'une bordure
 » de feuilles de laurier. Antoi-
 » ne Augustin, Archevêque de
 » Tarragone, parle d'un sem-
 » blable type. Pline dit que
 » l'on tâcha de multiplier dans
 » l'isle l'espèce de ce platane,
 » mais qu'elle dégénéra; c'est-
 » à-dire, que les nouveaux
 » pieds perdirent leurs feuilles
 » en hiver, de même que les
 » communs.

» Il nous reste encore des
 » médailles de Gortyne, frap-
 » pées aux têtes de Germani-
 » cus, de Caligula, de Trajan,
 » d'Adrien, dont la plus belle
 » se voit au cabinet du roi de
 » France; elle marque qu'on
 » s'assembloit à Gortyne pour
 » y célébrer les jeux en l'hon-
 » neur d'Adrien. »

Le Sénat Romain écrivit à
 cette ville en faveur des Hé-
 breux, l'an du monde 3865, &
 avant Jésus-Christ 135. Gortyne
 étoit alors indépendante, &
 alliée des Romains.

GORTYNE, *Gortyna*, (d)
Γόρτυρα, ville du Péloponnèse

(d) Plin. T. I, p. 195. Paul. p. 298, 460.

dans l'Arcadie. Pline fait mention de cette ville, aussi-bien que Pausanias. C'est la même que ce dernier nomme ailleurs *Gortys*. Voyez *Gortys*.

GORTYNIENS, *Gortynii*, *Γορτυνιοί*. les habitans de Gortyne, ville de Crete. Voyez *Gortyne*.

GORTYNIUS, *Gortynius*, *Γορτυνίος*, (a) fleuve du Péloponnèse dans l'Arcadie. A sa source il se nommoit *Lufius*, parce que, dit-on, Jupiter venant au monde fut lavé dans l'eau de ce fleuve. Plus bas, il prenoit le nom de *Gortynius*, à cause du lieu par où il passoit, & c'étoit de tous les fleuves celui dont les eaux étoient les plus fraîches. Car, dit Pausanias, on ne doit pas simplement appeler frais de certains fleuves qui gèlent tous les hivers, parce qu'ils coulent à travers des terres presque toujours couvertes de neiges, ou situées sous un climat fort septentrional, tels sont le Rhin, le Danube, l'Hypanis, le Borysthène & quelques autres; mais ces fleuves qui, sous un climat plus doux, sans être sujets à gèler en hiver, peuvent rafraîchir en été ceux qui boivent de leurs eaux, ou qui s'y baignent; ce sont ceux-là dont on peut vanter la fraîcheur. Pausanias met de ce nombre le *Cydnus* qui arrosoit les terres des Tarfes, le *Mélas* qui passoit dans le pays des Pamphy-

liens auprès de Side, l'*Alens* qui embellissoit la ville de Colophon, & que les poëtes *Élégiques* ont tant chanté; mais, le *Gortynius* l'emportoit sur tous ceux-là. Sa source étoit entre *Thisoa* & *Méthydrium*, & l'endroit où étoit le confluent du *Gortynius* & de l'*Alphée* se nommoit *Rhétées*.

GORTYNIUS, *Gortynius*, *Γορτυνίος*, surnom d'*Esculape*, pris du culte qu'on lui rendoit dans la ville de *Gortys*. Voyez *Gortys*.

GORTYS, *Gortys*, *Γέρτος*, (b) ville du Péloponnèse dans l'Arcadie, fut ainsi nommée de *Gortys*, fils de *Stryphale*, qui l'avoit fondée. Du tems de Pausanias, ce n'étoit plus qu'un village, où l'on voyoit un temple d'*Esculape*, de ce beau marbre du mont *Pentélique*, une statue du Dieu qui le représentoit jeune encore & sans barbe, & une statue d'*Hygeia*, l'une & l'autre de la main de *Scopas*. Les gens du lieu disoient qu'autrefois *Alexandre* consacra dans ce temple sa cuirasse & sa lance à *Esculape*, ce qui est certain, au rapport de Pausanias, c'est que l'on y voyoit encore de son tems une cuirasse & le bout d'une lance. Le village de *Gortys* étoit coupé par un fleuve qui en prenoit le nom de *Gortynius*.

GORTYS, *Gortys*, *Γέρτος*, (c) fils de *Stryphale*, jetta les

(a) *Pauf.* p. 460, 501, 502.

(b) *Pauf.* p. 460, 501, 502.

(c) *Pauf.* p. 460.

premiers fondemens de la ville de Gortys, qui fut ainsi appelée de son nom.

GOSEM, *Gofem*, Γωσάμ, (a) Arabe, un de ceux qui s'opposèrent à Néhémie, lorsqu'il entreprit de rétablir les murs de Jérusalem.

GOSEN, *Gofen*, ville de Palestine dans la tribu de Juda. Voyez Gessen.

GOSITHRÈS, *Gofithres*, Γωσθρής, (b) tua en trahison son frere Artaxerxe, roi de Perse.

GOTARZE, *Gotarzes*, (c) Κοταρδης, fils & successeur d'Artabane, roi des Parthes. Héritier de la cruauté aussi bien que du trône de son pere, il fit périr Artabane, l'un de ses freres, avec sa femme & le fils de ce Prince malheureux. Les Seigneurs Parthes furent alarmés; & craignant pour eux-mêmes un pareil sort, ils se concertent, ils méditent une révolte, & mandent Bardane, autre frere de Gotarze, Prince actif & d'une valeur brillante, qui peut-être alors régnoit en Arménie. Bardane part comme un éclair, & ayant en deux jours traversé six vingt lieues de païs, il surprend Gotarze, qui n'eut de ressource que dans la fuite. Le vainqueur se fit reconnaître dans les Satrapies les plus voisines; mais, il s'opiniâtra mal-à-propos au siège de Séleucie, sur le Tigre, qui lui

refusait l'obéissance. Par la longue résistance qu'elle fit, elle donna le tems à Gotarze d'amasser de grandes forces parmi les Hyrcaniens & autres peuples de la même contrée; & Bardane fut obligé de lever le siège pour marcher à la rencontre de son frere.

Cette querelle sembloit devoir coûter beaucoup de sang. Elle se termina, contre toute espérance, par une voie pacifique. Gotarze, ayant reconnu qu'il se tramoit des trahisons dans son parti, & dans le parti ennemi, en avertit Bardane. Les deux freres, malgré leurs défiances mutuelles, eurent une entrevue, dans laquelle ils se pronèrent avec serment au pied des autels, de se venger de leurs ennemis, & de mettre en arbitrage leurs prétentions au trône. Bardane en fut jugé le plus digne; & Gotarze, pour éviter tout soupçon de rivalité, alla s'enfoncer dans les forêts de l'Hyrcanie. Mais, il se repentit bientôt d'avoir cédé si facilement une couronne; & rappelé par les vœux de la noblesse, il renouvelle la guerre; pour cette fois, les armes en décident. On se battit vivement au passage d'un fleuve que Tacite appelle Erindès; & Bardane vainqueur ne se contenta pas d'avoir dissipé l'armée de son frere, il profita de l'occasion

(a) Efdr. L. II c. 2. v. 19.

(b) Lucian. T. II. p. 618.

(c) Tacit. Annal. L. XI. c. 8.

& seq. L. XII. c. 10. & seq. Joseph.

de Antiq. Judaïc. pag. 688. Crév. Hist. des Emp. Tom. II, pag. 201. & suiv.

pour s'agrandir par des conquêtes du côté de l'Hyrcanie, & il subjuga des peuples qui n'avoient jamais reçu la loi des Parthes. Cependant, il se forma contre lui-même une conspiration, & il fut tué à la chasse.

La mort de Bardane ouvroit de nouveau la porte aux espérances de Gotarze. plusieurs inclinoient pour lui; d'autres, qui n'avoient pas perdu le souvenir de ses anciennes cruautés, préféroient Méherdate, fils de Vonone, petit-fils de Phrahate, & actuellement ôtage entre les mains des Romains. Gotarze, qui étoit sur les lieux, prévalut. Mais, au lieu d'effacer par une conduite pleine de douceur & de bonté les impressions sinistres qu'il avoit autrefois données de lui, il sembla qu'il prit à tâche de les fortifier & de les augmenter. En conséquence, le parti qui favorisoit Méherdate, trouva moyen d'envoyer à Rome demander ce Prince pour Roi. L'empereur Claude donna les mains à cette proposition; & C. Cassius, gouverneur de Syrie, eut ordre de conduire le nouveau Roi jusqu'aux bords de l'Euphrate.

Gotarze, avant que de marcher à l'ennemi, voulut se rendre les dieux favorables. Il alla sur une montagne nommée Sambulos offrir ses vœux aux divinités du lieu, & sur-tout à Hercule, qui y étoit honoré singulièrement. Comme Gotarze étoit le plus foible, il se tenoit derrière un fleuve nommé Cor-

ma, refusant le combat; que Méherdate lui présentait sans cesse, tirant les choses en longueur, & pendant ce tems travaillant à débaucher les alliés de son rival. Il réussit auprès d'Izate & d'Abgare, qui se retirèrent avec leurs troupes; effet ordinaire de la légèreté de ces Barbares, qui aimoient mieux, comme bien des expériences l'avoient fait voir, demander à Rome des Rois, que les garder lorsqu'ils les avoient reçus.

Méherdate, après la désertion de ces deux Princes, craignant que leur exemple n'en entraînat d'autres dans une semblable perfidie, pressa plus vivement que jamais le combat; & Gotarze, à qui la diminution des forces de son adversaire avoit augmenté le courage, ne recula pas. On en vint aux mains, & la victoire fut longtemps douteuse. Mais, elle se déclara enfin en faveur de Gotarze. Méherdate, ayant perdu avec la bataille toute espérance, pour comble d'infortune, se fit à un traître, par lequel il fut chargé de chaînes, & livré à Gotarze. Le vainqueur le laissa vivre, mais il lui fit couper les oreilles, voulant qu'en cet état il fût la preuve de sa clémence, & la honte des Romains.

Gotarze mourut peu à près de maladie, selon Tacite; par une conspiration de ses sujets, selon Josephé. Il eut pour successeur Vonone, qui avoit régné dans la Médie, & qui pouvoit être son frère.

GOTHINS, *Gothini*, (a) peuple de Germanie. Tacite dit : « Derrière les Marcomans » & les Quades sont des peuples moins puissans, les Marfignes, les Gothins, les Ofes » & les Bures. De ceux-ci, les premiers & les derniers seulement ont le langage & la chevelure des Sueves. Pour les Gothins qui parlent la langue Gauloise, & les Ofes qui parlent celle de la Pannonie, il est visible qu'ils ne sont pas Germains, d'autant plus qu'ils ont la lâcheté de payer tribut, les uns aux Sarmates, les autres aux Quades qui les traitent en étrangers. Pour comble d'opprobre, les Gothins sont employés aux mines de fer. Tous ces peuples possèdent peu de terrain dans la plaine. Leur séjour est dans les forêts sur le sommet & sur le penchant de ces montagnes, dont la chaîne coupe & borne la Suévie. »

Les Modernes ont conclu de ce passage, comparé avec quelques autres de Plin & de Ptolémée, que les Gothins habitoient une lisière de la Pologne, de la Silésie & de la Moravie, aux sources de la Wislule, de l'Oder & de la Morave. M. l'Abbé de la Bletterie dit que les Gothins

étoient apparemment un reste de Boïens Gaulois, chassés de la Bohême par les Marcomans.

GOTHIQUE [M. AURÉLIUS CLAUDE LE], *M. Aurelius Claudius Gothicus*, (b) empereur Romain, auquel on donne aussi quelquefois les noms de Valérius & de Flavius. Il est appelé dans l'Histoire Claude II, comme étant le second Empereur de ce nom; ou Claude le Gothique, à cause de la grande victoire qu'il remporta sur les Goths.

Son origine est peu connue, & tout ce que l'on en peut dire avec quelque certitude, c'est qu'il étoit né en Illyrie. On ne nomme point son pere. Quelques-uns l'ont supposé fils naturel de l'un des Gordiens, sans s'expliquer davantage. L'intérêt qu'avoit à le relever la maison de Constance, qui le reconnoissoit pour son auteur, engagea des flatteurs à lui fabriquer une généalogie, qui remontoit jusqu'à Dardanus & aux anciens rois de Troye. Dans le vrai, il étoit du nombre de ceux dont le mérite a fait la noblesse.

Claude le Gothique n'eut point d'enfans, mais nous lui connoissons deux freres. Quintillus lui succéda, & n'eut qu'un règne de peu de jours. Crispus fut pere d'une fille nommée

(a) Tacit. de Germ. Morib. c. 41. Mémoires de l'Acad. des Inscriptions & Belles-Lettres. Tom. XX. pag. 81.

(b) Zosime, p. 362. & seq. Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 423, 474. & Justin, T. VI. pag. 3. & Justin. Mémoires, de

l'Acad. des Inscriptions & Belles-Lettres. T. I. p. 247, 248. Tom. II. p. 558, 559. Tom. IV. pag. 266. Tom. XII. pag. 151, 152, 308, 425. Tom. XIX. pag. 291.

Claudia , qui fut mere de Constance Chlore, pere du grand Constantin.

Claude le Gothique commença à paroître sous Dece , en qualité de Tribun , & il eut grande part dans son estime. Dece lui confia , en le comblant d'éloges , un emploi important. Il le chargea de garder les Thermopyles , & de défendre l'entrée du Péloponnèse contre les Barbares. Valérien eut pour lui les mêmes sentimens ; & après l'avoir éprouvé dans des postes subalternes, enfin il l'éleva au commandement général de toute l'Illyrie. Il étoit disposé à le nommer Consul ; mais , sa chute trop prompte ne lui permit pas d'effectuer cette résolution. Claude le Gothique fut donc estimé des bons Princes. Gallien , qui étoit mauvais , le craignoit. C'est ce que l'on voit dans une lettre de cet Empereur , qui y paroît allarmé de ce que Claude le Gothique se plaignoit de lui. Il veut que l'on ait grand soin de l'appaîser , & que l'on s'y prenne adroitement , par le ministère de personnes interposées qui agissent comme d'elles mêmes , de peur de le porter à quelque extrémité , s'il soupçonnoit que son souverain fût instruit de ses mécontentemens. Il n'est point dit quelles suites eut cette affaire. Mais , nous savons que Claude le Gothique ne se fioit point à Gallien. Il prenoit sans doute pour lui l'avis qu'il donnoit à Régillianus , à qui il recom-

mandoit de se précautionner contre les jalouses défiances du Prince qu'ils servoient l'un & l'autre.

Gallien , malgré les ombres qu'il avoit conçus de Claude le Gothique , ne laissa pas de l'employer , & de tirer de lui du service. Il le mena à sa première expédition contre Posthume , & lorsqu'il quitta l'Illyrie pour marcher contre Auréole , il se reposa sur lui & sur Marcien du soin de faire la guerre aux Goths. Claude le Gothique réussit , & il ne tint pas à lui que les barbares ne fussent exterminés. Ce succès réveilla les sentimens d'estime & d'affection que le Sénat avoit toujours eus pour lui , & rien n'est plus honorable que les acclamations & les vœux que cette compagnie lui prodigua avec une espèce de transport. On lui souhaila en particulier qu'il fût aimé du Prince ; ce qui prouve que l'on étoit instruit des dispositions peu favorables où Gallien étoit intérieurement à son égard.

A son retour d'Illyrie , il trouva l'Empereur à Milan , où il assiégeoit Auréole qui s'étoit enfermé dans cette place. Là il se concerta avec Marcien & Héraclien , Préfet du Prétoire ; & ils convinrent ensemble qu'il falloit délivrer la République d'un Empereur qui en étoit l'opprobre par sa conduite. Quelques-uns disent qu'ils furent engagés à prendre cette résolution par la crainte de leur
propre

propre péril, & que cette crainte fut l'effet de la ruse d'Auréole, qui fit jeter dans le camp des assiégeans une liste des noms des principaux officiers de l'armée, comme destinés à la mort par Gallien. Ce bruit pourroit bien avoir été répandu par les amis de Claude le Gothique, qui ont voulu le rendre moins criminel, & le laver en partie de la tache d'avoir conspiré contre son Prince légitime, de qui il n'avoit jamais reçu que du bien. Trébellius a été plus loin, & il a nié formellement que Claude le Gothique eût eu aucune part à la mort de son prédécesseur. Mais, il est convaincu d'adulation en ce point, & par le défaut de vraisemblance, & par le témoignage contraire des autres Écrivains. Il est entré dans les sentimens de Claude le Gothique lui-même, qui cacha sa manœuvre, qui ne voulut point passer pour le meurtrier de Gallien, & qui, ayant eu l'adresse de se ménager une occasion de s'absenter, étoit à Ticinum, aujourd'hui Pavie, lorsque ce Prince fut tué devant Milan, l'an de J. C. 208.

Les trois chefs de la conspiration s'étoient aussi concertés entre eux, à ce qu'il paroît, sur le choix du successeur qu'ils donneroient à Gallien. Aucun des trois n'avançoit d'ambition; mais, la supériorité du mérite de Claude le Gothique les décida, soit par l'estime, soit par la vue de la difficulté qu'ils éprouve-

Tom. XIX.

roient à réunir en faveur d'un autre les suffrages des soldats.

Son avènement au trône par le meurtre de son Empereur, fut odieux & criminel; & il le sentit bien lui-même, puisqu'il s'efforça, comme nous l'avons observé, d'en effacer la trace, & de cacher la part qu'il avoit eue à la mort de Gallien. Nous ne louerons donc point avec Julien l'apostasie la légitimité des voies par lesquelles Claude le Gothique s'éleva à l'Empire; mais, nous dirons avec vérité que la tache de son entrée est la seule tache de sa vie, qui d'ailleurs ne présente rien que de digne d'éloges, magnanimité, amour de la patrie, zèle de la justice, noble simplicité, bravoure & bonne conduite dans la guerre, gouvernement sage & modéré dans la paix.

Un trait, que Zonare nous fournit, fait voir combien ce Prince étoit équitable, même contre ses propres intérêts. Gallien avoit souvent été à l'un pour donner à l'autre; & Claude le Gothique, devenu Empereur, se montra disposé à réformer ces injustices. Une femme vint le trouver, & lui représenta qu'il possédoit une terre dont elle avoit été dépouillée contre tout droit & toute raison. Il lui répondit : *Le tort que Claude, encore particulier vous a fait, dans un tems où il n'étoit point chargé de veiller à l'observation des loix, Claude Empereur le répare.* Et il lui rendit la terre dont elle réclamoit la possession.

O

La sagesse, qui brille dans cette action de Claude le Gothique, préféra à tout son règne, qui malheureusement fut trop court.

Lorsqu'il eut été reconnu par les soldats, son premier soin fut d'écrire au Sénat. Le courrier arriva à Rome le vingt-quatre Mars, & sur le champ le Sénat s'étant assemblé, accéda plein de joie au vœu de l'armée. Il semble, à en juger par les actes qui se trouvent dans les Ecrivains de l'Histoire d'Auguste, que les Sénatus-consultes ne se formassent alors que par des acclamations répétées avec, plus d'empressement que de décence. On répétoit les mêmes paroles jusqu'à soixante & quatre vingts fois. Ainsi, dans l'occasion dont il s'agit, les Sénateurs s'écrièrent soixante fois : *Claude Auguste, puissent les Dieux vous conserver pour notre bonheur !* Quarante fois, *Claude Auguste, nous vous avons toujours souhaité pour Empereur, ou un Empereur tel que vous.* Quatre vingts fois, *Claude Auguste, nous comptons avoir en vous un frere, un pere, un ami ; vous êtes bon Sénateur, l'Empire vous reconnoît pour son digne chef.* Nous supprimons le reste, de peur d'ennuyer le lecteur. Mais, nous ne pouvons nous empêcher d'observer que cette manière de décider les plus importantes affaires, n'a guère de gravité, & est sujette à de grands inconvéniens.

Claude le Gothique, avant que de venir à Rome, crut devoir se défaire d'Auréole, qu'il

tenoit toujours dans Milan. Auréole, après la mort de Gallien, fit des propositions à son successeur, demandant à entrer en alliance avec lui, & à être reconnu pour son Colleague. Mais, Claude le Gothique répondit fièrement : *C'est à Gallien, qui avoit sujet de trembler, qu'un pareil accommodement pouvoit convenir.* Pour lui, loin d'y prêter les mains, il envoya à Rome un édit adressé au peuple, & une harangue qui devoit être lue dans le Sénat, pour déclarer Auréole tyran. Auréole, ne pouvant obtenir la paix, se détermina à combattre, & il fut vaincu.

Si l'on doit faire fond sur le témoignage de l'Építome de Victor, Claude le Gothique, avant que de se rendre à Rome, remporta une grande victoire sur les Allemands, près du lac de Garde. M. de Tillemont appuie de quelques conjectures le récit de cet abrégiateur. Il est singulier que Trébellius, qui a écrit plutôt un panégyrique qu'une histoire de Claude le Gothique, & qui, pour mieux le célébrer, a pris soin d'enfler son style, ait omis un fait de cette importance, & si glorieux pour le Prince qu'il louoit.

Claude le Gothique, vainqueur d'Auréole, & peut-être aussi des Allemands, vint enfin jouir des applaudissemens & des vœux de la capitale, qui se félicitoit de l'avoir pour Empereur. Il prit au mois de Janvier qui suivoit son avènement à

l'Empire, un second Consulat ; ce qui prouve qu'il en avoit déjà exercé un premier. C'est de quoi nous n'avons pourtant aucun monument ; car , quoique Valérien eût eu plusieurs années auparavant la pensée de le faire Consul, ce dessein n'avoit point eu son exécution, comme il paroît par les acclamations du Sénat, qui, dans les derniers mois de Gallien, souhaitoit le Consulat à Claude le Gothique, en récompense des exploits qu'il avoit faits avec Marcien contre les Goths. Il faut donc que Claude le Gothique se soit nommé Consul lui-même pour la première fois dans l'intervalle, entre la mort de Gallien & le mois de Janvier suivant.

On a lieu de croire qu'il séjourna à Rome pendant quelques mois ; & c'est à cet espace de tranquillité que doit se rapporter ce que Trébellius nous apprend du gouvernement de ce Prince, qui établit de sages loix, qui témoigna son zèle pour la justice, en punissant avec sévérité les juges concussionnaires, & sa douceur, en seignant de ne pas appercevoir les fautes commises par simple impéritie.

Il ne put pas se livrer longtemps à ces soins paisibles. L'Empire étoit dans une situation violente, qui demandoit nécessairement le triste remède de la guerre & des armées. Tétricus occupoit les provinces de l'occident. Zénobie à l'orient, peu contente des États qu'avoit possédés Odénat son mari, étoit

doit sa domination par des conquêtes, & elle força l'Égypte à reconnoître ses loix. Les provinces du milieu étoient infestées par les courses des peuples septentrionaux. Il n'étoit pas possible à Claude le Gothique d'attaquer tant d'ennemis à la fois ; & il jugea tout d'un coup que Zénobie, comme la plus éloignée, ne devoit pas attirer ses premières attentions & ses premiers efforts. Il ne balança pas non plus entre Tétricus & les Goths. « La guerre de Tétricus, dit-il, est la mienne ; » celle des Goths est la guerre » de l'État. « Il fixa donc ses vues sur les Barbares, & il résolut de commencer par en délivrer l'Empire.

Ce Prince s'étoit donné le tems nécessaire pour faire un armement capable d'attaquer avec avantage des ennemis si redoutables ; & il avoit eu assez de peine à trouver des ressources suffisantes, parce que, comme il le marquoit lui-même dans une lettre au Sénat, Tétricus possédoit les meilleures provinces de l'Empire, la Gaule & l'Espagne, & Zénobie avoit en son pouvoir les troupes légères & les plus habiles tireurs d'arcs. Malgré ces difficultés, il assembla de grandes forces, & à son arrivée les Barbares leverent le siège des deux places qu'ils pressoient déjà depuis long-tems. C'étoient Cassandrie & Thessalonique.

Ils s'enfoncerent dans les terres, & gagnèrent la Pélagonie,

province septentrionale de la Macédoine. Claude le Gothique les suivit ; mais , comme ils avoient sur lui de l'avance , & qu'ils s'éloignoient toujours vers le Danube , il ne put les atteindre qu'à Naïssus , aujourd'hui Nissa dans la Servie. Là il leur livra la bataille , qui fut long-tems & opiniâtrément disputée. Les Romains plierent en plus d'un endroit. Enfin , un détachement de leur armée ayant pénétré par des routes qui paroissent impraticables , pour venir prendre les ennemis en queue ou en flanc , cette attaque imprévue décida de la victoire. Les Goths furent contraints de se retirer , laissant cinquante mille des leurs tués sur la place.

Claude le Gothique vainqueur remplit le projet , qu'un collègue l'avoit empêché de mettre à exécution deux ans auparavant. Il résolut de ne laisser échapper aucun reste de l'armée qu'il avoit défaite , & il s'attacha à poursuivre les vaincus jusqu'à ce qu'il les eût entièrement dissipés & détruits. Les Goths , de leur côté , sans être abattus par l'horrible perte qu'ils avoient faite , rallierent leurs débris , & ayant formé , suivant leur coutume , une enceinte de leurs chariots & de leurs bagages , ils se défendirent avec courage derrière cette espèce de retranchement. L'enceinte fut forcée par le fer & par le feu ; & les Romains , outre un butin immense , firent un nombre prodigieux de prisonniers. Ceux ,

qui avoient pu se sauver de ce second désastre , ne laissèrent pas encore de faire bonne contenance ; & marchant en corps de troupes ils reculèrent vers la Macédoine. Claude le Gothique , afin de les envelopper , fit prendre les devans à sa cavalerie , pendant qu'avec son infanterie il les suivoit par derrière. La fierté & la valeur des Barbares étoient si grandes , que dans le triste état où les avoient réduits tant de défaites , ils mirent encore les vainqueurs en danger. Ils tombèrent sur l'infanterie Romaine avec une telle furie , qu'ils y portèrent le désordre , en taillèrent en pièces une partie , & se voyoient près de les vaincre , si la cavalerie se rabattant sur eux , ne les eût forcés de lâcher prise. Ils se retirèrent dans les gorges & les défilés du mont Hémus , où la faim & la maladie acheverent de les exterminer.

Ces Barbares avoient une flotte , qui , après avoir parcouru les mers , revint en Macédoine chargée de butin , pour rejoindre l'armée qu'elle y avoit laissée , & en arrivant elle trouva tout perdu. Les troupes , qui montoient cette flotte , descendent à terre , apparemment dans le dessein de réparer les pertes que leur nation avoit souffertes , & d'en empêcher l'entière ruine. Elles ne firent qu'en augmenter le désastre. Les vaisseaux abandonnés de leurs défenseurs périrent , & furent coulés à fond. Les hommes

n'eurent pas un meilleur sort. Ils ne purent pénétrer dans un pais ennemi & armé. Il fallut qu'ils se séparassent; & épars çà & là, ils furent, ou tués, ou pris, ou emportés par la maladie, qui se mit aussi parmi eux. Ainsi, de cette nombreuse armée de Barbares, à peine se sauva-t-il quelques pelotons, que l'on trouve, pendant les premiers jours qui suivirent la mort de Claude le Gothique, avoir ravagé Anchiale, & tenté sans succès une entreprise sur Nicopolis.

Voilà ce que nous pouvons dire touchant ce célèbre exploit de Claude le Gothique, qui méritoit de nous être transmis par des Historiens plus intelligens, & plus capables d'en sentir le prix, & d'en développer les circonstances. Claude le Gothique lui-même nous en donne une idée assez juste & générale dans une lettre que nous allons transcrire ici: « Claude à Broc-
» chus. [Ce Brocchus étoit
» commandant de l'Illyrie.]
» Nous avons détruit trois cens
» vingt mille Goths, & coulé
» à fond deux mille navires.
» Les fleuves sont couverts de
» boucliers, & les rivages de
» larges épées & de petites lan-
» ces. Les plaines sont cachées
» sous les amas d'os blanchis-
» sans; nulle route qui ne soit
» teinte de sang; le grand re-
» tranchement formé par une
» multitude de chars réunis a
» été abandonné. Nous avons
» fait tant de femmes prison-

» nières, qu'il n'y a point de
» soldat, qui ne puisse s'en ac-
» tribuer deux ou trois pour
» esclaves. » La lettre de Claude le Gothique, qui n'a pour objet que de relever les circonstances singulières de la victoire, parle seulement de femmes captives. L'Histoire nous apprend de plus, que parmi les prisonniers il y avoit des Rois & des Reines; que le nombre des soldats & des officiers subalternes qui tomberent au pouvoir des vainqueurs fut si grand, qu'après que l'on en eut enrôlé beaucoup dans les troupes Romaines, il en resta encore assez pour peupler les provinces d'esclaves destinés à la culture des terres, en sorte que de guerriers féroces, ces Goths devenus laboureurs, rendoient à leurs maîtres un service utile, en même tems qu'ils perpétuoient le triomphe de Claude le Gothique.

La victoire de ce Prince est donc comparable aux plus illustres qui aient jamais été remportées par les Généraux & les Empereurs Romains; & il en prit à juste titre le surnom de Gothique. On a voulu rehausser l'éclat de sa gloire par une fable, en lui faisant honneur d'un dévouement pour la patrie, renouvelé d'après l'exemple des Décus. Le silence de Trébellius est une réfutation suffisante de cette anecdote, qui d'ailleurs ne s'accorde point avec les faits avérés.

Cet Empereur s'étoit attaché

uniquement à la guerre contre les Goths, laissant dormir les autres affaires, qu'il se proposoit de pousser, lorsqu'il seroit débarrassé du danger le plus pressant. On ne peut douter que vainqueur des Barbares il n'eût tourné ses armes contre Zénobie, qui, suivant que nous l'avons observé, avoit encore ajouté l'Égypte à sa domination. D'un autre côté, il avoit à recouvrer les Gaules. Il n'étoit pas disposé à abandonner cette belle portion de l'empire à Tétricus; & de plus, de nouveaux rebelles sous le nom de Bagaudes, y portoient la désolation, & ils avoient mis le siège devant la capitale des Éduens. Les assiégés s'étoient adressés à Claude le Gothique, & avoient imploré son secours; & il avoit sans doute été bien dur à ce Prince magnanime, d'être réduit par la nécessité des circonstances, à négliger de si justes prières, & de voir les Éduens, après sept mois de siège, forcés d'ouvrir leurs portes à l'ennemi. Des objets si intéressans ne pouvoient manquer de remuer puissamment le courage de Claude le Gothique; & ses grandes qualités lui répondoient du succès. Il y a tout lieu de penser que s'il eût vécu, il auroit mis fin au grand ouvrage qu'exécutoit Aurélien son successeur, & qu'il auroit rejoint au corps de l'empire tous les membres qui s'en étoient détachés. Mais, la mort le prévint.

La maladie contagieuse, qui

s'étoit mise dans l'armée des Goths, se communiqua à l'armée Romaine. Claude le Gothique en fut attaqué, & il mourut à Sirmium dans la troisième année de son règne, âgé de cinquante-six ans.

Ce Prince a été loué avec raison, comme réunissant, aussi-bien que Trajan, les talens & les vertus. Il ne manqueroit rien à sa gloire, si son mérite eût passé par l'épreuve d'un plus long règne, & se fût maintenu dans la jouissance tranquille de l'Empire, comme dans l'agitation & dans les périls.

Il fut regretté, & du Sénat, & du peuple, & des soldats. On ne manqua pas de le mettre au rang des Dieux. Cet honneur, tout insensé & tout impie qu'il est, devenoit presque une formalité qui ne tiroit plus à conséquence. Mais, on s'efforça de témoigner l'affection publique à sa mémoire par des honneurs singuliers, & que la coutume n'eût point avilis. Le Sénat lui consacra dans le lieu de ses assemblées, un buste d'or. Le peuple lui érigea une statue d'or de dix pieds de haut dans le Capitole, en face du temple de Jupiter. On dressa dans la tribune aux harangues une colomne surmontée de sa statue en argent du poids de quinze cens livres Romaines, qui font deux mille trois cens quarante-trois marcs six onces de notre poids.

GOTHOLIE, *Gothalia*, c'est le nom que les Grecs donnent à Athalie. Voyez Athalie.

GOTHONIEL, *Gothoniel*, (a) le même qu'Othoniel. Les septante prononcent souvent le *hain* comme G.

GOTHONS, *Gothones*, (b) peuple Germain, selon Tacite. Ils habitoient au-delà des Lygiens. Chez eux l'autorité royale, sans être encore absolue, commençoit à se faire plus sentir que dans le reste de la Germanie. Ils avoient pour voisins les Ruges & les Lémoves, placés sur la côte de l'Océan. Ces peuples étoient reconnoissables à leurs courtes épées, à leurs rondaches, à leur respect pour les Rois.

Les Gothons avoient leurs demeures vers les embouchures de la Vistule, dans le país que nous appellons la Pomerelle, & dont la ville de Dantzick est la capitale. Ils étoient une peuplade de cette nation célèbre, originaire de la Scandinavie, qui détruisit l'empire Romain en occident. *Gothi* & *Gothones* sont le même nom. Tacite lit dans un endroit *Gothones*, & dans un autre *Gotones*. On trouve *Gytonas* dans Ptolémée, & *Guttones* dans Pline.

GOTHS, *Gothi*, (c) nation célèbre, & qui mérite d'être connue d'une manière particulière.

I.

Origine des Goths.

L'origine des Goths se perd, comme celle de toutes les nations célèbres, dans la nuit de l'antiquité. Leurs migrations & leurs conquêtes sont cause que les anciens Auteurs les ont confondus avec les Scythes, les Sarmates, les Getes & les Daces. Entre les Modernes, les plus habiles Critiques se partagent à leur sujet en deux sentimens. Suivant les uns, ils sont nés dans la Germanie, & ce sont ceux que Tacite appelle Gothons, qui habitoient le territoire de Dantzick, aux embouchures de la Vistule. Selon une autre opinion, plus généralement reçue, & qui paroît mieux fondée, cet établissement ne fut que leur seconde habitation. Plus de trois cens ans avant l'Ère Chrétienne, ils étoient sortis de la Scandinavie, cette grande péninsule, qu'on a cru être une île jusque dans le sixième siècle, & que les Anciens ont appelée la source & la pépinière des nations. On voit encore la trace de leur origine dans la Sueve, dont une grande province a conservé le nom de Gothie, sans parler de l'île de Gothland, qu'on croit avoir été

(a) Paral. L. I. c. 27. v. 15.

(b) Tacit. Annal. L. II. c. 62. de Germ. Morib. c. 41. Ptolem. L. III. c. 5. Plin. T. I. p. 221.

(c) Tacit. de Germ. Morib. c. 41. Hist. du Bas-Emp. par M. le Beau. T.

IV. pag. 143. & suiv. Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 166, 167, 379. & suiv. Tom VI. p. 8. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VIII. p. 430. & suiv. T. XVIII. p. 59, 60, 61. T. XIX. p. 160, 626, & suiv.

proprement le berceau de la nation des Goths.

Ils s'emparèrent d'abord de l'isle de Rugen, & de la côte méridionale de la mer Baltique, jusque dans l'Estonie. Les Ruges, les Vandales, les Lombards, les Hérules, n'étoient que diverses peuplades des Goths, qui se séparèrent du gros de la nation, & se firent en Germanie des établissemens particuliers. Ceux qui conservèrent le nom de Goths, quitterent au commencement du second siècle les bords de la Vistule; & ayant traversé les plaines de la Sarmatie, ils se fixèrent sur les bords des Palus-Méotides. Une partie d'entre eux refusant de suivre leurs compatriotes, demeurèrent à l'occident de la Vistule. On les nomma Gépides, mot qui dans leur langue signifioit *pareffeux*. Ces Gépides, quelque tems après, vers le tems de Claude le Gothique, après avoir vaincu les Bourguignons, s'avancèrent sur les bords du Danube, où ils commencèrent à inquiéter les Romains.

I I.

Incurfions & guerres des Goths.

Des Palus-Méotides les Goths envoyèrent divers effaims dans le païs des anciens Getes, vers les embouchures du Danube, & ils anéantirent peu à peu cette nation. Ils remportèrent de grandes victoires sur les Vandales, les Marcomans & les Quades. Ils commencèrent à se rendre redoutables à l'Empire

sous le règne de Caracalla. Avant ce tems-là, il n'est point fait mention dans l'histoire Romaine de ce peuple Barbare, qui, dans la fuite, eut plus de part qu'aucun autre à la ruine de l'empire Romain en occident. Alors, les Romains connoissoient si peu les Goths, qu'ils les nommoient Getes, du nom des peuples qui occupoient anciennement le païs où ces nouveaux habitans étoient venus s'établir. Caracalla essaya donc le premier contre eux les armes Romaines par quelques petits combats; dans lesquels il eut, dit-on, l'avantage, mais qui n'arrêterent pas les accroissemens formidables de puissance que prit dans assez peu de tems cette nation; car, elle réduisit bientôt après les Romains à lui payer des pensions considérables pour acheter la paix avec elle.

Gordien III eut aussi quelque avantage sur les Goths. Sous l'empire de Dece, ils ravagèrent la plus grande partie de la Thrace, & passèrent même jusqu'en Macédoine; vers l'an 250, Priscus, qui en étoit gouverneur, se joignit à eux contre Dece, & se fit proclamer Empereur. Dece marcha contre les Goths & les vainquit, au rapport de Zosime. Il les avoit réduits à prendre la fuite; ils ne songeoient qu'à se retirer, & offroient de rendre tout ce qu'ils avoient encore de butin & de prisonniers; mais, il envoya Gallus leur fermer le pas-

sage du Tanaïs ou plutôt du Danube. Il vouloit les détruire entièrement, & les mettre hors d'état de jamais rentrer sur les terres de l'Empire; mais, il fut tué, & l'on croit que Gallus s'entendit avec eux, pour en délivrer le monde & lui succéder. Il fit la paix avec eux, ou plutôt il l'acheta par un tribut qui ne les empêcha pas de ravager les terres de l'Empire. Soit qu'ils ne fussent pas payés exactement du tribut qu'il leur avoit promis, soit par leur inquiétude naturelle, ils passèrent le Danube, & désolèrent la Moësie, brûlant les bourgades, tuant les habitans, ou les emmenant prisonniers, & amassant un butin immense. Ils furent repoussés par Émilien, Maure de nation, qui commandoit dans ce pays-là.

Sur la fin du règne de Gallien, Claude le Gothique, après avoir vaincu les Goths, vouloit qu'on les poursuivît; mais, Marcien son Collègue s'y opposa, & les laissa échapper. La facilité qu'ils avoient trouvée à remporter une partie au moins de leur butin dans leur pays, les invita à revenir, mais avec de plus grandes forces. Tous les peuples qui composoient la nation s'étant réunis, assemblèrent une armée de trois cens vingt mille combattans, & une flotte de deux mille bâtimens. Le rendez-vous général étoit à l'embouchure du fleuve Tyras, que nous appellons aujourd'hui le Niefter. Là s'embarqua toute cette effroyable multitude, &

toujours côtoyant les terres, elle tenta une première descente à Tomes, lieu fameux par l'exil d'Ovide, & une seconde à Marcianople, l'une & l'autre sans beaucoup de succès. Arrivés dans le canal du Bosphore, les Goths y souffrirent beaucoup de la rapidité des courans, qui, resserrés dans un espace étroit, pouissoient leurs vaisseaux les uns contre les autres avec tant de violence, que les pilotes ne pouvoient plus les gouverner. Il en périt un grand nombre avec leurs charges & tous ceux qui les montoient; ce qui n'empêcha pas les Barbares d'attaquer Byzance. Mais, en ayant été repoussés avec perte, ils continuèrent leur route, en se portant vers l'Asie & du côté de Cyzique. Ils ne réussirent pas mieux devant cette place, que dans toutes les autres entreprises qu'ils avoient tentées jusques-là. Néanmoins, sans se rebuter, & espérant se dédommager sur la Grece & sur la Macédoine, ils traversèrent l'Helléspont, après avoir pillé le fameux temple d'Ephèse, & ruiné la ville de Chalcédoine, ainsi que la célèbre Ilium, & vinrent aborder au mont Athos. Après qu'ils eurent radoubé leurs vaisseaux en cet endroit, ils tournèrent vers le Golfe de Thessalonique, & ils vinrent assiéger cette place, & Cassandre qui n'en étoit pas loin. Pendant que le gros de leur armée s'attachoit à ces de-
ges, leur flotte partagée sans

doute en plusieurs esca' res , courut & ravagea les côtes de la Theſſalie & de toute la Grece , les iſles de Crete , de Rhodes , & même l'iſle de Chypre & les côtes de Pamphylie. Par-tout où ils prirent terre , les campagnes furent pillées ; mais , les villes ſe défendirent , & il n'y en eut aucune de forcée , ſi ce n'eſt Athènes , dont Zonare dit qu'ils s'emparèrent. Cet Écrivain rapporte même à ce ſujet un trait aſſez ſingulier. Il dit que les Goths trouvant dans une ville qui étoit la mere de toute doctrine , un grand nombre de livres , voulurent , par férocité & par barbarie , les brûler tous , après les avoir amallés en un tas ; mais que l'un d'entre eux , plus rafiné que les autres , remontra à ſes camarades qu'ils devoient les épargner , parce que c'étoit en s'occupant de la lecture de ces livres que les Grecs négligeoient l'art militaire , & devenoient aiſés à vaincre. Ce Goth ignoroit que les lettres n'avoient empêché ni Alexandre ni Céſar de devenir les plus grands des guerriers. Les Barbares ne gardèrent pas long-tems leur conquête. Cléodème Athénien , qui s'étoit ſauvé du ſac de ſa patrie , raffembla quelques forces , vint ſubitement fondre ſur eux , & en ayant ſaillé en pièces une partie , il força les autres à prendre la fuite.

Cependant , les ſièges de Caſſandree & de Theſſalonique avançoient. Les Goths battirent

ces deux villes avec les machines dont ils avoient appris l'uſage dans leurs longues guerres contre les Romains , & ils étoient près de les prendre lorſque Claude le Gothique arriva.

Ce Prince qui avoit pris depuis quelque tems les reines de l'Empire , s'étoit donné le tems néceſſaire pour faire un armement capable d'attaquer avec avantage des ennemis ſi redoutables ; & il avoit eu aſſez de peine à trouver des reſſources ſuffiſantes , parce que , comme il le marquoit lui-même dans une lettre au Sénat , Tétricus poſſédoit les meilleures provinces de l'Empire , la Gaule & l'Eſpagne , & Zénobie avoit en ſon pouvoir les troupes légères & les plus habiles tireurs d'arcs. Malgré ces difficultés , il aſſembla de grandes forces , & à ſon arrivée les Barbares leverent le ſiège des deux places qu'ils preſſoient déjà depuis long-tems.

Ils s'enfoncerent dans les terres , & gagnèrent la Pélagonie , province ſeptantrionale de la Macédoine. Claude le Gothique les ſuivit ; mais , comme ils avoient ſur lui de l'avance , & qu'ils s'éloignoient toujours vers le Danube , il ne put les atteindre qu'à Naïſſus. Là il leur livra la bataille , qui fut long-tems & opiniâtrément diſputée. Les Romains plierent en plus d'un endroit. Enſin , un détachement de leur armée ayant pénétré par des routes qui paroif-

soient impraticables, pour venir prendre les ennemis en queue ou en flanc, cette attaque imprévue décida de la victoire. Les Goths furent contraints de se retirer, laissant cinquante mille des leurs sur la place.

Claude le Gothique remplit alors le projet qu'un Collegue l'avoit empêché de mettre à exécution deux ans auparavant. Il résolut de ne laisser échapper aucun reste de l'armée qu'il avoit défaits, & il s'attacha à poursuivre les vaincus jusqu'à ce qu'il les eût entièrement dissipés & détruits. Les Goths de leur côté, sans être abattus par l'horrible perte qu'ils avoient faite, rallierent leurs débris, & ayant formé, suivant leur coutume, une enceinte de leurs chariots & de leurs bagages, ils se défendirent avec courage derrière cette espèce de retranchement. L'enceinte fut forcée par le fer & par le feu; & les Romains, outre un butin immense, firent un nombre prodigieux de prisonniers. Ceux qui avoient pu se sauver de ce second désastre, ne laisserent pas encore de faire bonne contenance; & marchant en corps de troupes, ils reculèrent vers la Macédoine. Claude le Gothique, afin de les envelopper, fit prendre les devans à sa cavalerie, pendant qu'avec son infanterie il les suivoit par derrière. La fierté & la valeur des Barbares étoient si grandes, que dans le triste état où les avoient réduits tant de défaites, ils mirent encore les vainqueurs

en danger. Ils tombèrent sur l'infanterie Romaine avec une telle furie, qu'ils y portèrent le désordre, en taillèrent en pièces une partie, & se voyoient près de les vaincre, si la cavalerie se rabattant sur eux, ne les eût forcés de lâcher prise. Ils se retirèrent dans les gorges & les défilés du mont Hémus, où la faim & la maladie acheverent de les exterminer.

La flotte des Goths, après avoir couru les mers, revint en Macédoine, chargée de butin pour rejoindre l'armée qu'elle y avoit laissée, & en arrivant elle trouva tout perdu. Les troupes, qui montoient cette flotte, descendirent à terre, apparemment dans le dessein de réparer les pertes que leur nation avoit souffertes, & d'en empêcher l'entière ruine. Elles ne firent qu'en augmenter le désastre. Les vaisseaux abandonnés de leurs défenseurs périrent & furent coulés à fond. Les hommes n'eurent pas un meilleur sort. Ils ne purent pénétrer dans un pays ennemi & armé. Il fallut qu'ils se séparassent; & épars çà & là, ils furent ou tués, ou pris, ou emportés par la maladie, qui se mit aussi parmi eux. Ainsi, de toute cette nombreuse armée de Barbares, à peine se sauva-t-il quelques pelotons, que l'on trouve, pendant les premiers jours qui suivirent la mort de Claude le Gothique, avoir ravagé Anchiale, & tenté sans succès une entreprise sur Nicopolis.

Les Goths, après une aussi horrible défaite, ne purent cependant demeurer tranquilles. Naturellement inquiets & belliqueux, ils se jetterent sur la Pannonie dès le commencement de l'empire d'Aurélien. Pour les empêcher de pénétrer bien avant, il prit une précaution sage. Il envoya ordre à tous les habitans de la campagne de retirer dans les villes leurs grains, leurs bestiaux, & toutes leurs provisions, afin que les Barbares ne trouvant rien à piller, fussent arrêtés par la disette de toutes les choses nécessaires à la vie. Peut-être ces mesures auroient-elles suffi, si les circonstances eussent permis d'en attendre le succès. Mais, l'Empereur avoit actuellement à craindre une ligue formidable des peuples Germains, qui se préparoient à y entrer à main armée. Ce fut donc une nécessité à Aurélien de se hâter de terminer par une bataille la querelle avec les Goths, qui avoient passé le Danube. On combattit jusqu'à la nuit sans que la victoire se décidât; mais, les Barbares la cédèrent aux Romains par leur retraite. Ils repassèrent le fleuve pendant la nuit, & envoyèrent demander la paix à l'Empereur, qui la leur accorda.

Sous l'empire de Tacite, une nuée de Goths, partis des environs des Palus-Méotides, s'étoient répandus dans le Pont, dans la Cappadoce, dans la Galatie, dans la Cilicie. Quelques-

uns d'entre eux prétendoient avoir été appelés par Aurélien, pour lui donner du secours dans la guerre qu'il préparoit contre les Perses. Tacite, joignant la prudence à la force, vint à bout de renvoyer tous ces Barbares dans leurs tristes demeures. Il partagea ses troupes, prit le commandement de la principale armée, & donna l'autre à Florien son frère, qu'il avoit fait Préfet du Prétoire. Tous deux ils remportèrent des avantages signalés sur les ennemis, en tuèrent un grand nombre, chassèrent les autres, & établirent la tranquillité & la sûreté dans les provinces de l'Asie. Un si heureux succès ne coûta pas beaucoup de peine ni de tems. Ils doit tomber sous les premiers mois de l'année de Jésus-Christ 276, dans laquelle Tacite prit un second Consulat. Une médaille de ce Prince parle d'une victoire qu'il remporta sur les Goths, & une inscription lui donne le titre de Gothique.

Il n'est pas vraisemblable que, sous l'empire de Dioclétien & d'Herculus, les Goths soient demeurés tranquilles, lorsque les Carpes, les Bastarnes & les Sarmates prirent les armes, & furent défaits par les Romains. Constantin, étant venu à bout des guerres civiles qui avoient troublé le commencement de son règne, fit la guerre aux Goths avec succès. L'épreuve qu'ils avoient faite de sa vigueur & de sa puissance, ne les

tendit pas plus sages. Les Goths ayant recommencé leurs hostilités, Constantin envoya contre eux son fils aîné, qui les vainquit en divers combats, & en fit périr près de cent mille par l'épée, par la faim, par la misère. Constantin profita de ses avantages en Prince habile & modéré. Ayant abattu la fierté des Goths par la force & la terreur, il ne refusa pas d'entrer avec eux en négociation; & comme cette nation étoit composée de plusieurs peuples, qui n'avoient pas tous pris part à la guerre, en traitant avec tous, il suivit des plans différens, suivant la différence des causes. Il soumit à des conditions plus dures ceux qu'il avoit fallu vaincre; il exigea d'eux des otages, & entre autres le fils de leur roi Ariaric. Les autres furent invités & engagés à reconnoître la majesté de l'Empire sous le nom d'amis & d'alliés. Les fruits de cette victoire, & la paix qui la suivit, furent grands en même tems pour les vainqueurs & pour les vaincus. Constantin s'affranchit du tribut honteux que ses prédécesseurs avoient payé à ces Barbares, & il assura sa frontière du côté du Danube. Les Goths, par un commerce plus étroit avec les Romains, commencèrent à adoucir leurs mœurs sauvages, & à devenir des hommes.

Ce fut du tems de cet Empereur, que plusieurs d'entre les Goths, renonçant aux idoles, embrassèrent la religion Chré-

tienne. Ils eurent même un évêque nommé Théophile, qui sousscrivit au grand concile de Nicée; mais, peu de tems après, la foi Catholique fut altérée chez eux par l'Hérésarque Audæus, qui donnoit une figure humaine à Dieu, ce qu'on appelle l'hérésie des *Anthropomorphites*. Un autre de leurs prélats, très-consideré parmi eux, étant tombé dans les erreurs d'Arius, les leur fit recevoir, & depuis les Goths furent Ariens.

Ce peuple se divisa dans la suite en Ostrogoths & Visigoths. Plusieurs Écrivains ont cherché en vain à nous donner la raison de ces deux dénominations; ils ont fait paroître beaucoup d'érudition, & n'ont rien prouvé. L'opinion la plus simple & la plus vraisemblable est que ceux qui s'établirent à la gauche du Danube, se nommerent Ostrogoths ou Goths orientaux; & que ceux qui s'établirent en-deçà sur la droite prirent le nom de Visigoths, ou Goths occidentaux. C'est au tems de Valens, que l'Histoire commence à distinguer clairement les deux branches de cette nation. Il est cependant parlé des Ostrogoths sous le règne de Claude le Gothique; & les meilleurs Écrivains présument que cette distinction étoit établie dès l'origine. En effet, elle subsiste encore dans la Suede.

Ces deux peuplades avoient des Princes différens, issus de deux races célèbres dans leurs

annales ; celle des Amales qui régnoit sur les Ostrogoths , & celle des Balthes sur les Visigoths. Ils ne donnoient à leurs Souverains que le nom de Juges ; parce que le nom de Roi , n'étoit , selon eux , qu'un titre de puissance & d'autorité ; au lieu que celui de Juge étoit un titre de vertu & de sagesse.

III.

Guerre des Goths contre l'Empire.

Ce fut , comme on vient de le dire , sous l'empire de Valens , vers l'an 370 , que la division des Goths se fit le plus connoître ; ils obéissoient alors à deux Rois ; Fritigérne gouvernoit les Wisigoths , & Athanaric les Ostrogoths. La plupart étoient encore payens ; & quoique Fritigérne fût allié des Romains , il ne laissa pas de persécuter & de faire des martyrs ; mais , sous Athanaric , ennemi des Romains & de Fritigérne , la persécution fut bien plus grande. L'an 364 , des partis des Goths ravageoient la Thrace. Il paroît par l'histoire d'Ammien Marcellin , qu'ils se mêlèrent de l'affaire de Procope , qui disputa l'Empire à Valens. Celui-ci , après la mort de son concurrent , se mit à la tête de ses troupes , alla attaquer les Goths ; mais , ils lui demandèrent la paix , & l'obtinrent en lui donnant des otages.

Peu de tems après , les Huns , sortis de la Tartarie , vinrent tomber sur les Goths , en firent

un horrible carnage , & les forcèrent d'abandonner leur païs. Ceux-ci demandèrent la permission à Valens de passer sur les terres de l'Empire. Il la leur accorda , & leur céda une partie de la Thrace , l'an 377.

Un officier de Valens , nommé Lupicin , fut chargé de leur fournir des vivres. Sa mauvaise conduite les irrita ; ils prirent les armes , le défirent. Valens marcha contre eux en personne , & y périt. Enflés du succès de cette victoire , ils avancèrent jusqu'à Adrinople , où étoient les trésors de Valens , mais ils l'assiégèrent inutilement. Ils achetèrent l'amitié des Huns & des Alains qui leur donnerent des troupes ; avec ce renfort , ils allèrent attaquer Constantinople , la capitale de l'Empire. Ils ravagerent la campagne , & voulurent investir la ville & la prendre d'assaut ou par famine ; mais , l'impératrice , veuve de Valens , ouvrit alors le trésor public , & anima si bien les habitans , qu'ils sortirent en bataille , & repoussèrent les Goths.

Ils échouèrent aussi devant Périnthe & Thessalonique ; l'on attribua la délivrance de cette dernière aux prières de Saint Ascole , qui en étoit évêque. Après avoir manqué le pillage de ces villes , ils se jetterent dans la Macédoine , la Thrace , la Scythie , la Moésie , & se répandirent jusqu'aux Alpes Juliennes , qui bornent l'Italie de ce côté-là , ravageant toutes ces provinces , & laissant par-tout

des marques de leur avarice & de leur fureur.

Gratien , après la mort de Valens , envoya Théodose vers la Thrace contre les Goths , les Huns , les Alains & autres Barbares. Fritigérne , qui les avoit appelés , n'étoit plus le maître ; ils étoient divisés. Théodose , les trouvant en cet état , les battit , en fit un grand carnage , & chassa le reste au-delà du Danube. Il porta lui-même cette nouvelle à l'Empereur , qui ne la trouva pas vraisemblable ; on envoya des gens dignes de foi pour s'en informer , & ils confirmèrent par leur rapport celui que Théodose avoit fait ; & Gratien , par reconnaissance , l'associa à l'Empire.

Ils revinrent dans la Thrace dès la même année 379 ; car , Théodose , ayant pris possession de l'empire d'Orient , dont la Thrace & l'Illyrie orientale faisoient partie , les y alla joindre encore une fois. Ils s'étoient armés à la Romaine , depuis la défaite de Valens. Fritigérne leur avoit appris à se rallier & à observer quelque discipline. Leur armée grossissoit tous les jours du nombre infini de leurs compagnons , que l'espérance d'un grand butin attiroit de tous côtés ; ainsi , ils étoient à craindre. Fritigérne , à qui ils avoient refusé d'obéir , les avoit abandonnés. Dès qu'il s'agissoit de piller , ils n'observoient plus aucun ordre ; & cette multitude qui venoit les joindre , ne faisoit qu'augmenter la confusion &

causer des divisions entre eux pour le partage des prises qu'ils avoient faites. Théodose les surprit & les battit entièrement. Le bruit de cette victoire s'étant répandu , d'autres Goths & les Alains , qui ravageoient les autres provinces , s'arrêtèrent & firent la paix ; plusieurs prirent parti dans ses troupes , & les autres promirent de sortir des terres de l'Empire. Mais , l'Empereur étant tombé malade l'année suivante , ils crurent avoir trouvé l'occasion de se venger de leurs pertes ; au lieu de sortir des terres de l'Empire , comme ils s'y étoient engagés , ils y appelèrent de nouvelles troupes de Barbares , & y firent plus de ravages qu'auparavant. Ceux de leur nation qui s'étoient mis en grand nombre à la solde de l'Empereur , leur facilitèrent secrètement l'entrée des provinces. La terreur se répandit parmi les peuples ; les gens de guerre , ne recevant de la cour que des ordres lents & indéterminés , ne sçavoient à quoi se résoudre. On avertit d'abord l'empereur Gratien de la maladie de Théodose , & du péril de l'Empire. Quelques officiers de l'armée , avec ce qu'ils avoient pu ramasser de troupes , s'opposoient cependant aux ennemis , & leur dispuoient les passages ; mais , le nombre de ces Barbares croissant toujours , ils se rendoient par-tout les maîtres. Théodose n'a pas plutôt recouvré ses forces , qu'il marche contre eux à la tête

de les troupes ; mais , il avoit dans son armée beaucoup de Goths qui le trahirent & le forcèrent de se retirer à Thessalonique , où il leva une nouvelle armée. Les Goths , qui ravageoient la Macédoine & la Thessalie , ne furent pas plutôt instruits qu'il étoit prêt à les attaquer , que la frayeur les saisit ; ils lui demandèrent la paix qu'il leur accorda , à condition qu'ils poseroient les armes , & juroient de ne plus les reprendre contre l'Empire , dont ils défendroient les frontières contre les autres peuples ; qu'ils fortifieroient sans délai hors des provinces de l'Empire ; qu'ils fourniroient certain nombre de troupes choisies , pour être distribuées dans tous les corps de l'armée Romaine , & que l'Empereur les protégeroit aussi , & les regarderoit comme ses amis & ses alliés. Les Goths acceptèrent ces conditions , & commencèrent à les exécuter de bonne foi ; ils repassèrent en effet le Danube la même année , & donnèrent à leurs compatriotes une si grande idée de Théodose , que plusieurs de ces peuples rechercherent sa protection. Il la leur accorda ; & quoiqu'ils n'eussent point proposé de conditions , il leur en fit de très-avantageuses , ordonnant qu'on leur fournît des vivres en abondance , & leur assignant des terres dans quelques provinces de l'Empire.

Depuis ce tems , les Goths le servirent toujours. Il y en eut

près de vingt mille qui prirent parti dans ses troupes. Le reste se tint sur les bords du Danube , pour empêcher les autres Barbares de courir sur les pays Romains.

Ils respectèrent l'Empire d'Orient , tant que vécut Théodose ; mais , après sa mort , ses deux fils , Arcadius & Honorius , se livrant à la mollesse , les Goths eurent honte de se soumettre à des Princes si voluptueux ; ils élurent pour roi Alaric de la famille des Balthes. Un autre parti d'entre eux , [apparemment les Wandalès] élu pour roi Radagaïse ; mais , après avoir été divisés , ils se réunirent contre les Romains. Radagaïse , suivi de deux cens mille Sarmates , c'est-à-dire , d'une nombreuse armée , dans laquelle les Sarmates tenoient le premier rang , entra en Italie , & s'étant laissé enfermer dans les montagnes de Toscane , y fut affamé & battu par Stilicon qui le prit & le fit mourir. Ce Stilicon étoit lui-même un Barbare d'origine , qui servoit sous Honorius. Les Empereurs les prenoient à leur service. Gaïnas , capitaine Goth , étoit de même tout puissant en Orient sous Arcadius , qui fut obligé de lui confier le commandement de toutes ses troupes , tant de cavalerie que d'infanterie. Il voulut même obliger l'Empereur de donner une des églises de Constantinople aux Ariens ; & Saint Jean Chrysostôme la lui ayant refusée , Gaïnas eut l'insolence

solence de se révolter & de ravager la Thrace; mais, Vides, chef des Huns, le défit & envoya sa tête à Constantinople. Telle étoit la foiblesse de l'Empire, qu'il ne pouvoit se délivrer d'un Barbare, que par le secours d'un autre Barbare.

Alaric ne s'effraya point du sort de Radagaïse, il voulut, au contraire, le venger; il s'avança vers l'Italie qu'il soumit, prit, pillà, saccagea Rome, & emmena en captivité Placidie, sœur d'Honorius. Peu après cette expédition, Alaric mourut à Cosence. Ataulphe gouverna après lui les Goths qu'il avoit conduits en Italie [c'étoient les Wisigoths], épousa Placidie, & fit alliance avec les Romains; il passa dans les Gaules, qui pour lors étoient occupées par les Wandalès & les Alains; mais, ces derniers, connoissant la valeur des Goths, ne leur disputèrent point le terrain, & passèrent les Pyrénées.

Le premier soin des Goths fut d'affermir leur nouvel établissement; ils songèrent ensuite à s'agrandir. Les ravages que les Wandalès faisoient en Espagne, qui étoit à l'Empereur leur allié, servirent de prétexte; sous couleur de délivrer ces provinces, ils les y suivirent & avancèrent jusqu'à Barcelone. Le Languedoc, la Provence, le Roussillon & la Catalogne devinrent alors la Gothie. C'est ici l'histoire des Wisigoths.

Tom. XIX.

Régeric, successeur d'Ataulphe, périt bientôt après par une conspiration. Valia, qui régna ensuite, étoit un Roi prudent. Honorius, craignant qu'il ne violât les traités faits avec Ataulphe, & qu'ayant vaincu ses voisins, il ne voulût tourner ses armes contre l'Empire, envoya contre lui Constantin, Général fameux par plusieurs victoires, avec ordre de tirer à quelque prix que ce fût sa sœur Placidie de l'esclavage où elle étoit. Valia vint au-devant de lui jusqu'aux Pyrénées; mais, au lieu de donner bataille, on entama une négociation. Les Goths rendirent la Princesse, & promirent de secourir l'Empire en cas de besoin. Débarrassés de cette affaire, ils retournèrent contre les Wandalès; mais, ceux-ci appelés en Afrique, par le comte Boniface, les délivrèrent d'une guerre qui auroit pu être funeste aux deux nations. Valia les y auroit poursuivis, si l'exemple d'Alaric ne l'eût pas retenu. Il revint à Toulouse, & eut pour successeur Théodoric I, homme sage, modéré, courageux, & d'une corpulence robuste. Il se joignit aux Romains pour combattre Attila, roi des Huns, & périt dans cette fameuse bataille, qui fut donnée dans la plaine de Chaalons, l'an 451. Thorismond, son fils, lui succéda. C'étoit un Prince fier, dur, cruel & féroce. Il fut tué par un autre de ses frères nommé Euric. Ce fut sous le règne

P

de ce dernier que les Goths commencèrent à avoir des loix rédigées par écrit. Jusques-là ils n'avoient eu que des coutumes & des usages qui se transmettoient de pere en fils, sans le secours des lettres.

Les Ostrogoths, qui étoient restés dans la Thrace, prirent les armes contre Zénon, empereur d'Orient, sous la conduite de Théodoric, qui étoit de la famille des Amalés. L'empereur, pour se délivrer d'un ennemi si redoutable, lui fit insinuer de passer en Italie, & d'attaquer Odoacre, qui s'étoit emparé de ce país. Théodoric, charmé de cette ouverture, partit avec une multitude innombrable de peuple qui traînoit sur des charriots des meubles, des femmes & des enfans. Faute de vaisseaux, ils ne purent traverser le golfe, & ils en firent le tour. Odoacre vint au-devant d'eux, & après plusieurs pertes, s'enferma dans Ravenne où il fut assiégé durant trois ans. Il composa enfin par l'entremise de l'évêque, & obtint de partager la ville avec Théodoric, qui le fit mourir peu après. C'est ainsi que se forma le royaume des Goths en Italie; car, Théodoric se contenta du titre de Roi, & fit sa résidence à Ravenne.

Ce Prince se fit respecter de tous ses voisins, qui ménagerent son amitié. On trouve une loi de l'Empereur Justin contre les Manichéens. Il exclut les autres Hérétiques, les Payens & les Juifs de toute charge ou digni-

té, de peur qu'ils n'en prennent occasion de vexer les Chrétiens, & particulièrement les évêques; mais, il excepte expressément les Goths, alliés des Romains, parce qu'il ne vouloit pas choquer Théodoric qui étoit Arien.

I V.

Union des Ostrogoths & des Visigoths sous Théodoric.

Tant que les Romains conserverent leur Empire, ils commandèrent dans les Gaules, situées au-delà du Rhône, c'est-à-dire, au couchant de ce fleuve; mais, quand Odoacre eut usurpé le gouvernement, il abandonna aux Visigoths toutes les Gaules jusqu'aux Alpes, qui séparent les Gaulois des Liguriens. Après la mort d'Odoacre, les Thoringiens & les Visigoths, appréhendant les Germains dont la puissance s'étoit déjà fort accrue, & qui venoient en grand nombre, & renversoient tout ce qui s'opposoit à eux, rechercherent l'alliance des Ostrogoths & de Théodoric. Il en fut charmé; & pour mieux cimenter l'union, il donna en mariage Theudichuse, sa fille, à Alaric le jeune, roi des Visigoths; & Ameloberque sa nièce, fille de sa sœur Amalafride, à Herménéfride, roi des Thoringiens. Sa protection fit peur aux Germains, qui tournèrent leurs efforts contre les Bourguignons.

Il paroît par ce passage & par plusieurs autres, que par les Germains Procope entend les

Francs ; car il dit , un peu plus plus haut , en parlant de la Gaule : » Il y a aussi plusieurs marais , autour desquels » les Germains avoient autrefois leurs demeures. Ce n'étoit alors qu'un peuple barbare , dont le nom n'avoit rien d'illustre ; mais , maintenant on les appelle les *Francs*. « C'étoit donc de ces Germains ou de ces Francs , que l'alliance de Théodoric garantit les Visigoths. Ils étoient d'autant plus redoutables , qu'ils avoient été renforcés par une partie de l'Empire. Les Aborufques , déjà Chrétiens & Catholiques , & sujets des Romains , n'ayant pas voulu se soumettre aux Germains , avoient consenti d'être leurs alliés ; & les soldats Romains , qui étoient en garnison dans les provinces les plus éloignées de la Gaule , ne pouvant retourner dans leur patrie , à travers tant d'ennemis , avoient mieux aimé se donner aux Germains & aux Aborufques qui avoient la même foi qu'eux , qu'aux Visigoths qui étoient Ariens.

Outre que ce fait est apocryphe , n'étant appuyé que sur un passage de Procope , c'est qu'il ne sert point à connoître l'histoire des Ostrogoths. Les Francs & les Ostrogoths rendirent aux Bourguignons , ce qu'ils leur avoient pris. Les Ostrogoths ne tarderent pas à faire alliance avec les Francs. Par ces alliances , Théodoric resta paisible possesseur de l'Italie.

V.

Fin du Royaume des Ostrogoths en Italie.

Théodoric laissa pour successeur un jeune enfant , fils de sa sœur Amalasunthe ; cette Princesse , après avoir sagement gouverné pour son fils , qui mourut huit ans après , partagea le trône avec Théodat , qui la paya d'ingratitude , & la fit mourir. Justinien , pour venger la mort de cette Princesse , dit Procope , envoya contre les Ostrogoths le célèbre Bélisaire. Théodat ne régna que deux ans , & Witiges quatre. Il eut pour successeur Théobald , qui ne régna qu'un an. Araric ne régna que trois mois , & fit place à Tégas , qui , profitant du départ de Bélisaire , releva un peu les affaires de sa nation ; mais , l'Empereur Justinien envoya contre lui Narsès , qui le vainquit , & mit fin au royaume des Goths en Italie. Après cette époque , qui est de l'an 552 , il n'est plus question des Ostrogoths dans l'Histoire. Seize ans après , Alboin vint en Italie , & commença le royaume des Lombards , qui est une Monarchie différente.

Amalasunthe n'épousa point Théodat. Les lettres de Cassiodore en sont la preuve. M. le président Hénault , dans son abrégé chronologique , dit qu'elle l'avoit épousé ; mais , il l'a corrigé dans l'errata de sa dernière édition , & a bien fait.

Royaume des Visigoths en Espagne.

Euric, qui, comme il est dit plus haut, tua son frere Théodoric II, étoit un prince courageux & entreprenant. Il conquiert presque toute l'Espagne. Il mourut l'an 181. Alaric son fils lui succéda; mais, il fut défait & tué par Clovis à la bataille de Poitiers l'an 507. Clovis, poursuivant sa victoire, conquiert tout ce que les Visigoths possédoient dans les Gaules.

Géfalric, fils naturel d'Euric, se fit proclamer roi des Visigoths en Espagne; mais, Théodoric, roi des Ostrogoths en Italie, envoya un brave officier nommé Ibbas, au secours d'Amalaric, fils d'Alaric & de sa fille naturelle Theudigote, lequel étoit en bas âge. Ibbas chassa Géfalric, plaça Amalaric sur le trône, défit les François l'an 508, & remit une partie de la Gaule sous la domination des Visigoths.

Amalaric, étant en état de gouverner ses Etats, fit alliance avec les fils de Clovis, épousa leur sœur Clotilde; mais, comme il étoit Arien, & elle Catholique, il la maltraita, au point qu'elle s'en plaignit à son frere Childebert, & pour preuve de ses souffrances, elle lui envoya un mouchoir teint de son sang. Childebert, à la vue de ce mouchoir, entra en fureur, se mit à la tête d'une armée formidable, alla attaquer

Amalaric, le défait & le tua, l'an 531.

Theudis, qui fut proclamé roi des Visigoths après la mort d'Amalaric, transféra son siége au-delà des Pyrénées, & les François s'emparèrent d'une grande partie de ce que les Visigoths possédoient dans les Gaules. Enfin, ce royaume, après une longue suite de Rois, fut détruit par les Mahométans vers l'an 712.

V I I.

Caractère & mœurs des Goths.

Ce peuple, né pour la guerre, n'étoit curieux que de belles armes. Ils se servoient de piques, de javalots, de fleches, d'épées & de massues. Ils combattoient à pied & à cheval. Leurs divertissemens consistoient à se disputer le prix de l'adresse & de la force dans le maniement des armes. Ils étoient hardis & vaillans, mais avec prudence; constans & insatigables dans leurs entreprises; d'un esprit pénétrant & subtil. Leur extérieur n'avoit rien de rude ni de farouche; c'étoient de grands corps, bien proportionnés, avec une chevelure blonde, un teint blanc & une physionomie agréable.

Les loix de ces peuples septentrionaux n'étoient point comme les loix Romaines, chargées d'un détail pointilleux, sujettes à mille changemens divers, & si nombreuses qu'elles échappent à la mémoire la plus étendue. Elles étoient invariables,

simples, courtes, claires, semblables aux ordres d'un pere de famille. Aussi le code de Théodoric prévalut-il en Gaule sur celui de Théodose; & Charlemagne transporta dans ses capitulaires plusieurs articles des loix des Visigoths. Les loix des Goths sonderent le droit d'Espagne; elles en furent la source. Celles des Lombards ont servi de base aux constitutions de Frederic II, pour le royaume de Naples & de Sicile. La jurisprudence des fiefs en usage parmi tant de nations, doit son origine aux coutumes des Lombards; & l'Angleterre se gouverne encore par les loix des Normands. Tous les habitans des côtes de l'Océan ont adopté le droit maritime établi dans l'isle de Gotland, & en ont composé un droit des gens. La forme même de la législation chez les Goths communiquoit à leurs loix une solidité inébranlable. Elles étoient discutées par le Prince & par les principaux personnages de tous les ordres; rien n'échappoit à tant de regards pénétrans; on pratiquoit avec zele & avec constance ce que le consentement commun avoit établi.

Pour les charges publiques, ces peuples ne connoissoient point les titres purement honorifiques & sans fonction; chez eux tout étoit en action. Dans toutes les villes & jusque dans les bourgs, étoient des Magistrats choisis par le suffrage du peuple, qui rendoient la justi-

ce, & faisoient la répartition des tributs. Chacun se marioit dans son ordre; un homme libre ne pouvoit épouser une femme de condition servile, ni un noble une roturière. Les femmes n'apportoient pour dot que la chasteté & la fécondité. Toute propriété étoit entre les mains des mâles, qui étoient le soutien de la patrie. Il n'étoit pas permis à une femme d'épouser un mari plus jeune qu'elle. Les parens avoient la tutelle des mineurs; mais, le premier tuteur étoit le Prince. Les transports de propriété, les engagements, les testamens se faisoient en présence des Magistrats, & à la vue du peuple; les conventions appuyées de tant de témoins en étoient plus authentiques; & le public étant instruit de ce qui appartenoit de droit à chacun, il ne restoit plus de lieu aux chicanes, au stellionat, aux prétentions frauduleuses. Les affaires s'expédioient sans longueurs & sans frais. Pour arrêter la témérité des plaideurs, on les obligeoit de consigner des gages. Le sang des citoyens étoit précieux; on ne le répandoit que pour les grands crimes; les autres s'exploient par argent ou par la perte de la liberté. Le criminel étoit jugé sans appel par ses pairs. Mais, une coutume vraiment barbare, & qu'ils ont ensuite répandue par toute l'Europe, c'est que certaines causes ambiguës étoient décidées par le duel.

L'adultère étoit puni de la

peine la plus sévère ; la femme coupable étoit livrée à son mari qui devenoit maître de sa vie. Les enfans nés d'un crime n'étoient admis ni au service militaire, ni à la fonction de Juges, ni reçus en rémoignage. Une veuve avoit le tiers des biens-fons du défunt, si elle ne se remarioit pas ; autrement elle n'emportoit que le tiers des meubles. Si elle se déclaroit enceinte, on lui donnoit des gardes ; & l'enfant né dix mois après la mort du pere, étoit censé illégitime. Celui qui avoit débauché une fille, étoit obligé de l'épouser, si la condition étoit égale ; sinon il falloit qu'il la dotât ; car, une fille déshonorée, ne pouvoit se marier sans dot ; s'il ne pouvoit la doter, on le faisoit mourir. Ils regardoient la pureté des mœurs comme le privilege de leur nation. Ils en étoient si jaloux, que, selon un Auteur de ces tems-là, punissant la fornication dans leurs compatriotes, ils la pardonnoient aux Romains, comme à des hommes foibles & incapables d'atteindre au même degré de vertu.

GOÛT, *Gustus*, *Fôrre*. Ce sens admirable, ce don de discerner nos alimens, a produit dans toutes les langues connues, la métaphore qui exprime par le mot *Goût*, le sentiment des beautés & des défauts dans tous les arts ; c'est un discernement prompt comme celui de la langue & du palais, & qui prévient comme lui la réflexion ; il est

comme lui sensible & voluptueux à l'égard du bon ; il réjette comme lui le mauvais avec soulèvement ; il est souvent, comme lui, incertain & égaré, ignorant même si ce qu'on lui présente doit lui plaire, & ayant quelquefois besoin comme lui d'habitude pour se former.

Il ne suffit pas pour le Goût, de voir, de connoître la beauté d'un ouvrage, il faut la sentir, en être touché. Il ne suffit pas de sentir, d'être touché d'une manière confuse, il faut démêler les différentes nuances ; rien ne doit échapper à la promptitude du discernement ; & c'est encore une ressemblance de ce Goût intellectuel, de ce Goût des arts, avec le Goût sensuel ; car, si le gourmet sent & reconnoît promptement le mélange de deux liqueurs, l'homme de Goût, le connoisseur, verra d'un coup d'œil prompt le mélange de deux styles ; il verra un défaut à côté d'un agrément ; il sera saisi d'enthousiasme à ce vers des Horaces : *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? qu'il mourût*. Il sentira un dégoût involontaire au vers suivant : *Où qu'un beau désespoir alors le secourût*.

Comme le mauvais Goût au physique consiste à n'être flaté que par des assaisonnemens trop piquans & trop recherchés, aussi le mauvais Goût dans les arts, est de ne se plaire qu'aux ornemens étudiés, & de ne pas sentir la belle nature.

Le Goût dépravé dans les alimens, est de choisir ceux qui dégoutent les autres hommes ; c'est une espèce de maladie. Le goût dépravé dans les arts, est de se plaire à des sujets qui révoltent les esprits bienfaits ; de préférer le burlesque au noble, le précieux & l'affecté au beau simple & naturel ; c'est une maladie de l'esprit. On se forme le Goût des arts beaucoup plus que le Goût sensuel ; car, dans le Goût physique, quoiqu'on finisse quelquefois par aimer les choses pour lesquelles on avoit d'abord de la répugnance, cependant la nature n'a pas voulu que les hommes en général appriussent à sentir ce qui leur est nécessaire ; mais, le Goût intellectuel demande plus de tems pour se former. Un jeune homme sensible, mais sans aucune connoissance, ne distingue point d'abord les parties d'un grand chœur de musique ; ses yeux ne distinguent point d'abord dans un tableau, les dégradations, le clair obscur, la perspective, l'accord des couleurs, la correction du dessein ; mais, peu à peu, ses oreilles apprennent à entendre, & ses yeux à voir ; il sera ému à la première représentation qu'il verra d'une belle tragédie ; mais, il n'y démêlera ni le mérite des unités, ni cet art délicat par lequel aucun personnage n'entre ni ne sort sans raison, ni cet art encore plus grand qui concentre des intérêts divers dans un seul, ni enfin les

autres difficultés surmontées. Ce n'est qu'avec de l'habitude & des réflexions, qu'il parvient à sentir tout d'un coup avec plaisir ce qu'il ne démêloit pas auparavant. Le Goût se forme insensiblement dans une nation qui n'en avoit pas, parce qu'on y prend peu à peu l'esprit des bons artistes. On s'accoutume à voir des tableaux avec les yeux de Lebrun, du Poussin, de le Sueur. On entend la déclamation notée des scènes de Quinault avec l'oreille de Lulli ; & les airs, les symphonies, avec celles de Rameau. On lit les livres avec l'esprit des bons Auteurs.

Si toute une nation s'est réunie dans les premiers tems de la culture des beaux arts, à aimer des Auteurs pleins de défauts, & méprisés avec le tems, c'est que ces Auteurs avoient des beautés naturelles que tout le monde sentoit, & qu'on n'étoit pas encore à portée de démêler leurs imperfections ; ainsi, Lucilius fut chéri des Romains, avant qu'Horace l'eût fait oublier ; Régnier fut goûté des François avant que Boileau parût ; & si des Auteurs anciens, qui bronchent à chaque page, ont pourtant conservé leur grande réputation, c'est qu'il ne s'est point trouvé d'écrivain pur & châtié chez ces nations, qui leur aient défilé leurs yeux, comme il s'est trouvé un Horace chez les Romains, un Boileau chez les François.

On dit qu'il ne faut point

disputer des Goûts, & on a raison, quand il n'est question que du Goût sensuel, de la répugnance que l'on a pour une certaine nourriture, de la préférence qu'on donne à une autre; on n'en dispute point, parce qu'on ne peut corriger un défaut d'organes. Il n'en est pas de même dans les arts; comme ils ont des beautés réelles, il y a un bon Goût qui les discerne, & un mauvais Goût qui les ignore; & on corrige souvent le défaut d'esprit qui donne un Goût de travers. Il y a aussi des ames froides, des esprits faux, qu'on ne peut, ni échauffer, ni redresser; c'est avec eux qu'il ne faut point disputer des Goûts, parce qu'ils n'en ont aucun.

Le Goût est arbitraire dans plusieurs choses, comme dans les étoffes, dans les parures, dans les équipages, dans ce qui n'est pas au rang des beaux arts; alors, il mérite plutôt le nom de fantaisie. C'est la fantaisie plutôt que le Goût, qui produit tant de modes nouvelles.

Le Goût peut se gâter chez une nation; ce malheur arrive d'ordinaire après les siècles de perfection. Les artistes, craignant d'être imitateurs, cherchent des routes écartées; ils s'éloignent de la belle nature que leurs prédécesseurs ont saisie; il y a du mérite dans leurs efforts; ce mérite couvre leurs défauts, le public, amoureux

des nouveautés, court après eux; il s'en dégoûte bientôt, & il en paroît d'autres qui sont de nouveaux efforts pour plaire; ils s'éloignent de la nature encore plus que les premiers: le Goût se perd, on est entouré de nouveautés qui sont rapidement effacées les unes par les autres; le public ne sçait plus où il en est, & il regrette en vain le siècle du bon Goût qui ne peut plus revenir; c'est un dépôt que quelques bons esprits conservent alors loin de la foule.

Il est de vastes pays où le Goût n'est jamais parvenu; ce sont ceux où la société ne s'est point perfectionnée, où les hommes & les femmes ne se rassemblent point, où certains arts, comme la sculpture, la peinture des êtres animés, sont défendus par la religion. Quand il y a peu de société, l'esprit est retréci, sa pointe s'émousse, il n'a pas de quoi se former le Goût. Quand plusieurs beaux arts manquent, les autres ont rarement de quoi se soutenir, parce que tous se tiennent par la main, & dépendent les uns des autres. C'est une des raisons pourquoi les Asiatiques n'ont jamais eu d'ouvrages bienfaits presque en aucun genre, & que le Goût n'a été le partage que de quelques peuples de l'Europe.

(a) M. Rollin a placé à la tête de son traité des Études quelques réflexions générales sur le Goût. Ces réflexions ont

(a) Roll, Traité des Étud. T. I, p. LIV, & suiv.

un rapport essentiel à l'objet de ce Dictionnaire , ainsi je crois devoir les placer ici.

» Le goût , tel que nous le
 » considérons ici , dit M. Rol-
 » lin, c'est-à-dire, par rapport
 » à la lecture des Auteurs & à
 » la composition, est un discer-
 » nement délicat, vis, net, &
 » précis de toute la beauté, la
 » vérité & la justesse des pen-
 » sées & des expressions qui
 » entrent dans un discours. Il
 » distingue ce qu'il y a de con-
 » forme aux plus exactes bien-
 » séances, de propre à chaque
 » caractère, de convenable aux
 » différentes circonstances. Et
 » pendant qu'il remarque par
 » un sentiment fin & exquis les
 » graces, les tours, les manières,
 » les expressions les plus
 » capables de plaire; il apper-
 » çoit aussi tous les défauts qui
 » produisent un effet contraire,
 » & il démêle en quoi précisé-
 » ment consistent ces défauts, &
 » jusqu'où ils s'écartent des rè-
 » gles sévères de l'art, & des
 » vraies beautés de la nature.

» Cette heureuse qualité ,
 » que l'on sent mieux qu'on ne
 » peut la définir, est moins
 » l'effet du génie que du juge-
 » ment, & d'une espèce de
 » raison naturelle, perfection-
 » née par l'étude. Elle sert
 » dans la composition à guider
 » l'esprit & à le régler. Elle
 » fait usage de l'imagination,
 » mais sans s'y livrer, & en de-
 » meure toujours maîtresse. Elle
 » consulte en tout la nature, la
 » suit pas à pas, & en est une

» fidelle expression. Sobre &
 » retenue au milieu de l'abon-
 » dance des richesses, elle dis-
 » pense avec mesure & avec
 » sagesse les beautés & les gra-
 » ces du discours. Elle ne se
 » laisse jamais éblouir par le
 » faux, quelque brillant qu'il
 » soit. Elle est également bles-
 » sée du trop, & du trop peu.
 » Elle sçait s'arrêter précisé-
 » ment où il faut, & retranche
 » sans regret & sans pitié tout
 » ce qui est au-delà du beau &
 » du parfait. C'est le défaut de
 » cette qualité qui fait le vice
 » de tous les styles corrompus,
 » de l'enslure, du faux brillant,
 » des pointes; lors, dit Quin-
 » tilien, que le génie est desti-
 » tué de jugement, & qu'il se
 » laisse tromper par l'apparence
 » du beau : *Quoties ingenium ju-
 » dicio caret, & specie boni fal-
 » litur.*

» Ce Goût, simple & unique
 » dans son principe, se varie &
 » se multiplie en une infinité de
 » manières, de sorte pourtant
 » que, sous mille formes diffé-
 » rentes, en prose ou en vers,
 » dans un style étendu ou serré,
 » sublime ou simple, enjoué ou
 » sérieux, il est toujours le
 » même, & porte par-tout un
 » certain caractère de vrai &
 » de naturel, qui se fait d'a-
 » bord sentir à quiconque a du
 » discernement. On ne peut
 » pas dire que le style de Té-
 » rence, de Phedre, de Sallus-
 » te, de César, de Cicéron,
 » de Tite-Live, de Virgile,
 » d'Horace, soit le même. Ils

» ont tous néanmoins , s'il est
 » permis de parler ainsi , une
 » certaine teinture d'esprit qui
 » leur est commune , & qui ,
 » dans cette diversité de génie
 » & de style , les rapproche &
 » les réunit , & met une diffé-
 » rence sensible entr'eux & les
 » autres Écrivains , qui ne sont
 » pas marqués au coin de la
 » bonne antiquité.

» J'ai dit que ce discerne-
 » ment étoit une espèce de rai-
 » son naturelle , perfectionnée
 » par l'étude. En effet , tous
 » les hommes apportent avec
 » eux en naissant les premiers
 » principes du Goût , aussi bien
 » que ceux de la Rhétorique &
 » de la Logique. La preuve en
 » est qu'un Orateur est presque
 » toujours infailliblement ap-
 » prouvé du peuple , & qu'il
 » n'y a sur ce point , comme le
 » remarque Cicéron , aucune
 » différence de sentiment & de
 » Goût entre les ignorans &
 » les sçavans.

» Il en est ainsi de la musi-
 » que & de la peinture. Un
 » concert , dont toutes les par-
 » ties sont bien composées &
 » bien exécutées , tant pour les
 » instrumens que pour les voix ,
 » plaît généralement. Qu'il y
 » survienne quelque discordan-
 » ce , quelque cacophonie ,
 » elle révolte ceux mêmes qui
 » ignorent absolument ce que
 » c'est que musique. Ils ne
 » sçavent pas ce qui les choque ,
 » mais ils sentent que leurs
 » oreilles sont blessées. C'est
 » que la nature leur a donné du

» Goût & du sentiment pour
 » l'harmonie. De même , un
 » beau tableau charme & enlè-
 » ve un spectateur , qui n'a au-
 » cune idée de peinture. De-
 » mandez-lui ce qui lui plaît ,
 » & pourquoi cela lui plaît ;
 » il ne pourra pas aisément en
 » rendre compte , ni en dire
 » les véritables raisons ; mais ,
 » le sentiment fait à peu près
 » en lui ce que l'art & l'usage
 » font dans les connoisseurs.

» Il en faut dire autant du
 » Goût dont nous parlons ici.
 » Presque tous les hommes en
 » ont en eux-mêmes les pre-
 » miers principes , quoique
 » dans la plupart ils soient peu
 » développés , faute d'instruc-
 » tion ou de réflexion , & qu'ils
 » soient même étouffés ou cor-
 » rompus par une éducation
 » vicieuse , par de mauvaises
 » coutumes , par les préven-
 » tions dominantes du siècle &
 » du país.

» Quelque dépravé néan-
 » moins que soit le Goût , il
 » ne périt pas entièrement. Il
 » en reste toujours dans les
 » hommes des points fixes , gra-
 » vés au fond de leur esprit ,
 » dans lesquels ils conviennent
 » & se réunissent. Quand ces
 » semences secrètes sont culti-
 » vées avec quelque soin , elles
 » peuvent être conduites à une
 » perfection plus distincte &
 » plus dé mêlée. Et s'il arrive
 » que ces premières notions
 » soient réveillées par quelque
 » lumière , dont l'éclat rende
 » les esprits plus attentifs aux

» règles immuables du vrai &
 » du beau, qui en découvre
 » les suites naturelles & les
 » conséquences nécessaires, &
 » qui leur serve en même tems
 » de modele pour en faciliter
 » l'application ; on voit ordi-
 » nairement les plus sensés se
 » détromper avec joie de leurs
 » vieilles erreurs, corriger la
 » fausseté de leurs anciens juge-
 » mens, revenir à ce qu'un
 » Goût épuré & sûr a de plus
 » juste, de plus délicat & de
 » plus fin, & y entraîner peu à
 » peu tous les autres.

» On peut s'en convaincre
 » par le succès de certains
 » grands Orateurs, ou de
 » quelques Auteurs fameux,
 » qui par leurs talens naturels
 » savent rappeler ces idées
 » primitives, & faire revivre
 » ces semences cachées dans
 » l'esprit de tous les hommes.
 » En peu de tems, ils réunissent
 » en leur faveur les suffrages
 » de ceux qui font le plus usage
 » de leur raison ; & bientôt
 » ils enlèvent les applaudisse-
 » mens des personnes de tout
 » âge & de toute condition,
 » des ignorans aussi bien que
 » des Sçavans. Il seroit facile
 » de marquer parmi nous la
 » date du bon Goût qui y règne
 » dans tous les arts, aussi bien
 » que dans les Belles Lettres &
 » dans les sciences ; & en re-
 » montant dans chaque genre
 » jusqu'à la source, on verroit
 » qu'un petit nombre d'heureux
 » génies a procuré cette gloire
 » & cet avantage à la nation.

» Ceux mêmes, qui dans des
 » siècles plus cultivés font sans
 » étude & sans Belles Lettres,
 » ne laissent pas de prendre une
 » teinture du bon Goût domi-
 » nant, qui se mêle, sans qu'ils
 » s'en apperçoivent, dans leurs
 » conversations, dans leurs let-
 » tres, dans leurs manières. Il
 » y a peu de nos guerriers au-
 » jourd'hui qui n'écrivissent
 » plus correctement & plus élé-
 » gamment que Ville-Hardouin,
 » & les autres officiers qui vi-
 » voient dans un siècle encore
 » grossier & barbare.

» On doit conclure de tout
 » ce que nous venons de dire,
 » que l'on peut donner des rè-
 » gles & des préceptes sur ce
 » discernement ; & je ne sçais
 » pourquoi Quintilien, qui en
 » fait avec raison un si grand
 » cas, prétend que cette qualité
 » ne peut non plus s'acquérir
 » par l'art, que le Goût & l'o-
 » dorat, *non magis arte traditur,*
 » *quàm gustus aut odor* ; à moins
 » qu'il ne veuille dire qu'il y
 » a des esprits si grossiers, &
 » tellement éloignés de ce dis-
 » cernement, qu'on pourroit
 » croire que c'est en effet la
 » nature seule qui les donne.

» Nous ne croyons pas même
 » que cette pensée de Quinti-
 » lien soit vraie par rapport à
 » l'exemple dont il se sert, du
 » moins pour ce qui regarde
 » le Goût. Il ne faut qu'exami-
 » ner ce qui arrive à de cer-
 » taines nations, qu'une longue
 » habitude attache fortement à
 » des goûts bizarres & fort

» extraordinaires. Elles s'accordent sans peine à louer des liqueurs exquisés, des viandes délicates, des mœurs apprêtés avec art par une main habile. Elles apprennent bientôt à discerner les finesses de l'assaisonnement, quand un maître sçavant en ce genre les y rend attentives, & à les préférer à la grossièreté barbare de leur ancienne nourriture. Quand nous parlons ainsi, ce n'est pas que nous trouvions ces nations fort à plaindre d'être privées d'une intelligence & d'une habileté qui nous est devenue si funeste. Mais, on peut juger par-là de la différence qui se trouve entre le Goût par rapport aux sens & au corps, & le Goût par rapport à l'esprit; & combien le premier est propre à peindre les caractères du second.

» Le bon Goût dont nous parlons ici, qui est celui de la littérature, ne se borne pas à ce qu'on appelle sciences; il influe comme imperceptiblement sur les autres arts, tels que sont l'architecture, la peinture, la sculpture, la musique. C'est un même discernement qui introduit partout la même élégance, la même symétrie, le même ordre dans la disposition des parties; & qui rend attentif à une noble simplicité, aux beautés naturelles, au choix judicieux des ornemens. Au contraire, la dépravation du

» Goût dans les arts, a toujours été un indice & une suite de celle de la littérature. Les ornemens chargés, confus, grossiers des anciens édifices Gothiques, & placés pour l'ordinaire sans choix, contre les bonnes règles, & hors des belles proportions, étoient l'image des écrits des Auteurs du même siècle.

» Le bon Goût de la littérature se communique même aux mœurs publiques & à la manière de vivre. L'habitude de consulter les règles primitives sur une matière, conduit naturellement à en faire de même sur d'autres. Paul Émile, si habile & si entendu en tout genre, ayant donné après la conquête de la Macédoine une grande fête à toute la Grece, & ayant remarqué qu'on en trouvoit l'ordonnance infiniment plus élégante & plus belle qu'on ne l'attendoit d'un homme de guerre, répondit qu'on avoit tort de s'en étonner : *Que le même génie, qui apprend à bien ranger une armée en bataille, apprend aussi à bien ordonner une fête.*

» Mais, par un renversement tout-à-fait étrange, & qui est une grande preuve de la foiblesse, ou plutôt de la corruption de l'esprit humain, cette délicatesse même, cette élégance, que le bon Goût de la littérature & de l'éloquence a coutume d'introduire dans l'usage de la vie,

» pour les bâtimens, par exem-
 » ple, & pour les repas, ve-
 » nant peu à peu à dégénérer
 » en excès & en luxe, intro-
 » duit à son tour le mauvais
 » Goût dans la littérature &
 » dans l'éloquence. C'est ce
 » que Sénèque nous développe
 » d'une manière fort ingénieu-
 » se dans une de ses lettres, où
 » il semble s'être peint lui-mê-
 » me sans s'en appercevoir.

» Un de ses amis lui ayant
 » demandé d'où pouvoit venir
 » le changement qu'on voyoit
 » quelquefois arriver dans l'é-
 » loquence, & qui entraînoit
 » presque tous les esprits dans
 » certains défauts, comme d'af-
 » fecter des figures hardies &
 » outrées, des métaphores ha-
 » zardées, sans mesure & sans
 » retenue, des pensées si cour-
 » tes & si brusques, qu'elles
 » laissent plutôt à deviner ce
 » qu'elles veulent dire, qu'el-
 » les ne le disent.

» Sénèque répond à cette
 » question par un proverbe
 » usité chez les Grecs : Telle
 » est la vie, telles sont les pa-
 » roles. *Talis hominibus fuit ra-
 » tio qualis vita.* Comme un
 » particulier se peint dans son
 » discours, ainsi le style do-
 » minant est quelquefois une
 » image des mœurs publiques.
 » Le cœur entraîne l'esprit, &
 » lui communique ses vices
 » aussi-bien que ses vertus. Lors-
 » que dans les meubles, dans
 » les repas, on se fait un mé-
 » rite de se distinguer des au-
 » tres par de nouveaux raffine-

» mens, & par une recherche
 » étudiée de tout ce qui est
 » hors de l'usage commun, le
 » même Goût se communique à
 » l'éloquence, & y porte aussi
 » la nouveauté & le désordre.
 » L'esprit, accoutumé à ne
 » plus suivre de règles dans les
 » mœurs, n'en suit plus dans
 » le style. On ne veut plus
 » rien que de nouveau, de
 » brillant, d'extraordinaire,
 » de hasardé. On ne s'attache
 » qu'à des pensées minces &
 » puériles, ou hardies & ou-
 » trées jusqu'à l'excès. On af-
 » fecte un style peigné & fleu-
 » ri, & une élocution éclatan-
 » te qui n'a que du son & rien
 » de plus.

» Et ce qui répand ces sortes
 » de défauts, est ordinairement
 » l'exemple d'un homme seul,
 » qui s'est fait de la réputation,
 » qui est devenu à la mode,
 » qui s'est rendu maître des es-
 » prits, & qui donne le ton
 » aux autres. On se fait honneur
 » de le suivre; on l'étudie, on
 » le copie, & son style devient
 » la règle & le modèle du Goût
 » public.

» Comme donc dans une ville
 » le luxe des tables & des ha-
 » bits est une marque que les
 » mœurs y sont peu réglées;
 » ainsi la licence du style, quand
 » elle est publique & géné-
 » rale, montre que les esprits
 » y sont dépravés & corrom-
 » pus.

» Pour remédier au mal, pour
 » réformer dans le style les ex-
 » pressions & les pensées, il

» faut purifier la source d'où
 » elles partent. C'est l'esprit
 » qu'il faut guérir. Quand il
 » est sain & vigoureux, l'élo-
 » quence l'est aussi ; mais, elle
 » est foible & languissante,
 » quand l'esprit l'est deve-
 » nu, & qu'il s'est laissé af-
 » foiblir & énerver par la vo-
 » lupté & par les délices. En
 » un mot, c'est lui qui est le
 » maître, qui commande, & qui
 » donne le mouvement à tout ;
 » & tout le reste suit ses im-
 » pressions.

» Il fait remarquer ailleurs
 » qu'un style trop étudié &
 » trop recherché est la marque
 » d'un petit génie. Il veut
 » qu'un Orateur, sur-tout
 » quand il traite des matières
 » graves & sérieuses, soit moins
 » attentif aux mots & à l'ar-
 » rangement, qu'aux choses
 » & aux pensées. Quand vous
 » voyez un discours travaillé
 » & poli, avec tant de soin &
 » d'inquiétude, vous pouvez
 » conclure, dit-il, qu'il part
 » d'un esprit médiocre, &
 » occupé de petites choses. Un
 » Écrivain, qui a l'esprit
 » grand & élevé, ne s'arrête
 » point à de telles minuties. Il
 » pense & parle avec plus de
 » noblesse & de grandeur, &
 » l'on voit dans tout ce qu'il
 » dit un certain air aisé & na-
 » turel, qui marque un homme
 » riche de son propre fonds,
 » & qui ne cherche point à le
 » paroître. Ensuite, il com-
 » pare cette sorte d'éloquence
 » fleurie & fardée, à de jeunes

» gens bien frisés & poudrés ;
 » & qui sont toujours devant le
 » miroir & à la toilette, *barbâ*
 » & *comâ nitidos*, de *capsula*
 » *totos*. On ne peut rien atten-
 » dre de grand & de solide de
 » tels caractères. Il en est de
 » même des Orateurs. Le dis-
 » cours est comme le visage de
 » l'esprit. S'il est peigné, ajusté,
 » fardé, c'est un signe qu'il y
 » a quelque chose de gâté dans
 » l'esprit, & qu'il n'est pas sain.
 » Une telle parure, où il y a
 » tant d'art & d'étude, n'est
 » point un ornement digne de
 » l'éloquence. *Non est ornamen-*
 » *tum virile, concinnitas.*

» Qui ne croiroit, en en-
 » tendant parler ainsi Sénèque,
 » qu'il étoit ennemi déclaré du
 » mauvais Goût, & que per-
 » sonne n'étoit plus capable
 » que lui de s'y opposer & de
 » le prévenir ? Et cependant,
 » ce fut lui, plus que tout au-
 » tre, qui contribua à gâter les
 » esprits, & à corrompre l'élo-
 » quence. J'aurai lieu d'en par-
 » ler ailleurs, & je le ferai
 » d'autant plus volontiers qu'il
 » semble que ce mauvais Goût
 » de pensées brillantes & d'une
 » sorte de pointes, qui est pro-
 » prement le caractère de Sé-
 » neque, veuille prendre le
 » dessus dans notre siècle. Et je
 » ne sçais si ce ne seroit point
 » un indice & un présage de la
 » ruine dont l'éloquence est
 » menacée parmi nous, & dont
 » le luxe énorme qui règne
 » plus que jamais, & la déca-
 » dence presque générale des

» mœurs, sont peut-être aussi
 » de funestes avant-coureurs.
 » Il ne faut quelquefois,
 » comme le remarque Sénèque,
 » & comme lui-même en est un
 » exemple, il ne faut qu'un
 » seul homme, mais d'un grand
 » nom, & qui par de rares qua-
 » lités se sera acquis un grand
 » crédit, pour introduire ce
 » mauvais Goût, & ce style
 » corrompu. On veut, par une
 » secrète ambition, se distinguer
 » de la foule des Orateurs &
 » des Écrivains de son tems,
 » & ouvrir une nouvelle car-
 » rière, où l'on marche plutôt
 » seul à la tête de nouveaux
 » disciples, qu'à la suite des
 » anciens maîtres. On préfère
 » la réputation de bel esprit à
 » celle de bon esprit, le bril-
 » lant au solide, le merveil-
 » leux au naturel & au vrai.
 » On aime mieux parler à l'i-
 » magination qu'au jugement;
 » éblouir la raison que la con-
 » vaincre, surprendre son ap-
 » probation, que la mériter.
 » Et pendant qu'un tel homme,
 » par une espèce de prestige &
 » par un doux enchantement,
 » enlève l'admiration & les ap-
 » plaudissemens des esprits su-
 » perficiels qui font la multitu-
 » de; les autres Écrivains, sé-
 » duits, par l'attrait de la nou-
 » veauté & par l'espérance
 » d'un pareil succès, se laissent
 » insensiblement aller au tor-
 » rent, & le fortifient en le
 » suivant. Ainsi, ce nouveau
 » Goût déplace sans effort l'an-
 » cien Goût, quoique meil-

» leur; il passe bientôt en loi,
 » & entraîne toute une na-
 » tion.
 » C'est ce qui doit réveiller
 » dans l'Université l'attention
 » des maîtres, pour prévenir &
 » empêcher, autant qu'il est
 » en eux, la ruine du bon Goût;
 » & chargés, comme ils le sont,
 » de l'instruction publique de
 » la jeunesse, ils doivent regar-
 » der ce soin comme une partie
 » essentielle de leur devoir. Les
 » coutumes, les mœurs, les
 » loix des anciens peuples ont
 » changé; elles sont souvent
 » opposées à notre caractère
 » & à nos usages, & la con-
 » noissance peut nous en être
 » moins nécessaire. Les faits
 » sont passés sans retour; les
 » grands événemens ont eu leur
 » cours, sans en faire attendre
 » de semblables; les révolu-
 » tions des États & des Empires
 » ont peut-être peu de rapport
 » à notre situation présente, &
 » par-là deviennent moins inté-
 » ressantes. Mais, le bon Goût,
 » qui est fondé sur des princi-
 » pes immuables, est le même
 » pour tous les tems; & c'est le
 » principal fruit qu'on doive
 » faire tirer aux jeunes gens de
 » la lecture des Anciens, qu'on
 » a toujours regardés avec rai-
 » son comme les maîtres, les
 » dépositaires, les gardiens de
 » la saine éloquence & du Goût.
 » Enfin, parmi tout ce qui
 » peut contribuer à la culture
 » de l'esprit, on peut dire que
 » cette partie est la plus es-
 » sentielle, & celle que l'on

» doit préférer à toutes les
» autres.

» Ce bon Goût ne se borne
» pas aux belles lettres ; il re-
» garde aussi, comme on l'a
» déjà insinué, tous les arts,
» toutes les sciences, toutes les
» connoissances. Il consiste alors
» dans un certain discernement
» juste & exact, qui fait sentir
» ce qu'il y a dans chacune de
» ces sciences & de ces con-
» noissances, de plus rare de
» plus beau, de plus utile, de
» plus convenable ou de plus
» nécessaire à ceux qui s'y ap-
» pliquent ; jusqu'où par consé-
» quent il en faut porter l'étude,
» ce qu'on en doit écarter, ce
» qui mérite un travail particu-
» lier & une préférence sur
» tout le reste. On peut, faute
» de ce discernement, manquer
» à l'essentiel de sa profession,
» sans qu'on s'en apperçoive ;
» & ce défaut n'est pas si rare
» qu'on le penseroit. Un exem-
» ple, tiré de la Cyropédie de
» Xénophon, rendra la chose
» plus sensible.

» Le jeune Cyrus, fils de
» Cambyse, roi des Perses,
» avoit eu long-tems pour le
» former dans l'art militaire, un
» maître, sans doute le plus
» habile & le plus estimé de
» son tems. Un jour, Cambyse
» s'entretenant avec son fils, le
» mit sur l'article de son maî-
» tre, dont ce jeune Prince
» avoit une fort grande idée,
» & de qui il prétendoit avoir
» appris généralement tout ce

» qui est nécessaire pour bien
» commander des troupes. Vo-
» tre maître, lui dit Cambyse,
» vous a-t-il donné quelques le-
» çons d'économie, c'est-à-dire,
» de la manière dont il faut
» pourvoir aux besoins d'une
» armée, préparer des vivres,
» prévenir les maladies, son-
» ger à la santé des soldats,
» fortifier leurs corps par de
» fréquens exercices, exciter
» parmi eux l'émulation, sça-
» voir se faire obéir, se faire
» estimer, se faire aimer des
» troupes ? Sur chacun de ces
» points, & sur beaucoup
» d'autres que le Roi parcourut,
» Cyrus répondoit qu'on
» ne lui en avoit jamais dit un
» mot, & que tout cela étoit
» nouveau pour lui. Et que vous
» a-t-il donc montré ? A faire
» des armes, reprit le jeune
» Prince, à monter à cheval,
» à tirer de l'arc, lancer un
» javelot, dessiner un camp,
» tracer un plan de fortifica-
» tion, ranger des troupes en
» bataille, en faire la revue,
» les voir marcher, défilér,
» camper. Cambyse se mit à
» rire, & fit entendre à son
» fils, qu'on ne lui avoit rien
» enseigné de ce qu'il y a de
» plus essentiel pour un bon
» officier & pour un habile
» Général ; & dans une seule
» conversation, qui mériteroit
» certainement d'être bien étu-
» diée par les jeunes gens de
» qualité destinés à la guerre,
» il lui en apprit infiniment
» plus que n'avoit fait pendant
» plusieurs

» plusieurs années ce maître si
» renommé.

» On peut en chaque pro-
» fession tomber dans le même
» inconvénient, ou parce qu'on
» n'est point assez attentif au
» but essentiel qu'on doit se
» proposer dans l'étude qu'on
» fait, ou parce qu'on n'a pour
» guide que la coutume, &
» qu'on suit aveuglément les
» traces de ceux qui nous ont
» précédés. Rien n'est plus
» utile que la connoissance de
» l'Histoire. Mais, si l'on se
» contente de charger sa mé-
» moire d'une multitude infinie
» de faits qui seront peu cu-
» rieux & peu intéressans, si
» l'on ne s'arrête qu'à des da-
» tes ou à des difficultés de
» chronologie ou de géogra-
» phie, si l'on ne se met point
» en peine de connoître le gé-
» nie, les mœurs, le caractère
» des grands hommes dont il
» est parlé, on aura beaucoup
» appris, & l'on sçaura peu de
» choses. Une rhétorique peut
» être fort étendue, entrer dans
» un grand détail de préceptes;
» définir exactement chaque
» trope & chaque figure, en
» bien marquer la différence,
» traiter fort au long de pa-
» reilles questions agitées au-
» trefois très-vivement par les
» anciens Rhéteurs, & ressem-
» bler avec cela à cette rhé-
» torique dont parle Cicéron,
» qui n'étoit capable que d'ap-

» prendre à ne point parler,
» ou à mal parler. *Scriptis ar-*
» *tem rhetoricam Cleanthes, sed*
» *sic, ut, si quis obmutescere*
» *concupierit, nihil aliud legere*
» *debeat.* On peut dans la phi-
» losophie employer un tems
» considérable à des disputes
» épineuses & abstraites, ap-
» prendre même une infinité
» de choses belles, rares, cu-
» rieuses, & négliger l'essentiel
» de cette étude, qui est de
» former le jugement, & de
» régler les mœurs. En un mot;
» la qualité la plus nécessaire,
» non seulement pour l'art de
» parler & pour les sciences,
» mais pour toute la conduite
» de la vie, est ce goût, cette
» prudence, ce discernement,
» qui apprend en chaque ma-
» tière & en chaque occasion,
» ce qu'il faut faire, & com-
» ment il faut le faire. *Illud*
» *dicere satis habeo, nihil esse;*
» *non modò in orando, sed in*
» *omni vita, prius consilio.* «

GOUT, *Gustus*, *Γούτος*, (a)
considéré par rapport à l'étude
des Antiquités. Le culte d'un
peuple, dit M. le comte de
Caylus, se reconnoît aux
symboles qui caractérisent ses
divinités; son Gout est indi-
qué par la manière dont il
habillement ses figures. Mais
toutes ces connoissances se-
roient peu solides, si l'on
n'employoit la voie du des-
sein, jointe à l'habitude de

(a) Recueil d'Antiq. par M. le Comte, de Cayl. Tom. I. pag. 7. & suiv. T. III.
pag. 224, 225. T. IV. p. 180, 181.

» voir & de comparer. Le des-
 » sein fournit les principes, la
 » comparaison donne le moyen
 » de les appliquer, & cette ha-
 » bitude imprime de telle sorte
 » dans l'esprit le Goût d'une
 » nation, que si, en faisant
 » fouiller, on découvroit un
 » monument étranger au pays
 » où l'on est, on pourroit con-
 » clure, sans craindre de se
 » tromper, qu'il est sorti des
 » mains d'un artiste, qui lui
 » même étoit étranger; & ce
 » jugement doit suivre l'éten-
 » due & la qualité de ce même
 » morceau, pour avancer qu'il
 » a été apporté, ou que l'ar-
 » tiste l'est venu travailler. Le
 » Goût d'un pays étant une fois
 » établi, on n'a plus qu'à le sui-
 » vre dans ses progrès, ou
 » dans ses altérations, c'est le
 » moyen de connoître, du
 » moins en partie, celui de
 » chaque siècle. Il est vrai que
 » cette seconde opération est
 » plus difficile que la première.
 » Le Goût d'un peuple diffère de
 » celui d'un autre peuple pres-
 » que aussi sensiblement que les
 » couleurs primitives diffèrent
 » entre elles; au lieu que les
 » variétés du Goût national en
 » différens siècles, peuvent
 » être regardées comme des
 » nuances très-fines d'une mê-
 » me couleur. D'ailleurs, com-
 » me il n'y a point d'Empire
 » qui ait éprouvé autant de
 » révolutions que celui des
 » arts, il est quelquefois im-
 » possible de fixer la date d'un
 » monument. On doit dire ce-

» pendant qu'en général, des
 » yeux éclairés par le dessein,
 » remarquent des différences
 » considérables, où le commun
 » des yeux ne voit qu'une res-
 » semblance parfaite; & les
 » règles qui conduisent les
 » premiers, sont aussi sûres que
 » celles qui nous apprennent
 » l'âge d'un manuscrit.
 » Si la partie qui concerne
 » le Goût, dit ailleurs M. le
 » comte de Caylus, est intéres-
 » sante pour les gens du monde,
 » elle n'est pas moins utile
 » pour les artistes. Elle est sim-
 » ple, ou pour mieux dire,
 » elle n'est qu'une, c'est tout
 » ce qu'on en peut dire; on la
 » sent, on la pense; & comme
 » il est impossible de la définir,
 » on doit en rapporter des
 » exemples, pour corriger au
 » moins des écarts de la mode
 » & des préventions nationales.
 » Je n'ai point négligé cette
 » attention dans les Recueils
 » que j'ai rassemblés; & j'ai
 » saisi le peu d'occasions qui se
 » sont présentées; car, il faut
 » avouer qu'elles ne sont pas
 » communes, & quoique l'an-
 » tique soit essentiellement le
 » modèle des arts, ce modèle
 » n'est général, en quelque fa-
 » çon, que chez les Grecs.
 » D'ailleurs, les Anciens
 » étoient des hommes, par
 » conséquent, ils n'étoient pas
 » exempts de défauts; ainsi, le
 » choix est toujours nécessaire.
 » Il est vrai que le siècle d'A-
 » lexandre a joui d'une distinc-
 » tion marquée, & que plus il

» s'est éloigné, plus les affoi-
 » blissemens des arts sont de-
 » venus sensibles. Mais, ce siè-
 » cle est bien court, & ses pro-
 » ductions ont disparu. Depuis
 » cette époque, si l'on a vu
 » briller quelques instans de
 » lumière, malheureusement
 » ces intervalles ont été d'une
 » médiocre durée, sur-tout par
 » rapport à la partle du Goût.
 » L'amour de l'antiquité est
 » donc rarement satisfait sur
 » ce point, que l'on peut re-
 » garder comme le contente-
 » ment de l'esprit allié à la sa-
 » tisfaction des yeux. Les usa-
 » ges des siècles & des nations,
 » leurs erreurs même, sont
 » l'obje le plus répété de l'oc-
 » cupation d'un antiquaire; en-
 » core dans les instans de sa
 » jouissance, il sent avec dou-
 » leur qu'on est presque tou-
 » jours obligé de le croire sur
 » sa parole; puisqu'en effet l'é-
 » loge des belles parties, que
 » présente le monument dont
 » il est charmé, est ordinaire-
 » ment démenti par le copiste
 » & par le graveur, qui ne
 » contredisent que trop, & les
 » éloges, & les originaux.
 » Malgré cet inconvénient, les
 » monumens présentent des
 » vérités générales; telle est,
 » par exemple, l'intelligence
 » du bas-relief, qu'on ne peut
 » refuser aux Anciens. Les es-
 » paces & les distributions sont
 » des parties que les copistes
 » peuvent difficilement alté-
 » rer. «

Sur le Goût de la décoration

en général, M. le comte de
 Caylus, s'exprime ainsi : » Il
 » ne faut pas croire qu'une
 » idée pleine & décidée, ait
 » jamais conduit une nation à
 » un projet d'ornement simple
 » & conséquent, tel enfin qu'il
 » doit être pour mériter une
 » véritable admiration. Les
 » hommes ne produisent point
 » d'idée parfaitement neuve, &
 » dont ils soient proprement
 » créateurs; ils imitent, ils co-
 » pient, ils retranchent, ils
 » augmentent dans ce que la
 » nécessité a suggéré. Cependant,
 » il arrive quelquefois un gé-
 » nie juste qui éclaire ses con-
 » temporains, & qui voit dans
 » le ciel, pour ainsi dire, la
 » partie qu'il veut rendre; il
 » l'exprime alors dans toute sa
 » simplicité; il n'admet que le
 » nécessaire, & s'il se permet
 » quelque richesse, il ne tolere
 » que celle que l'objet autorise;
 » d'autant qu'il n'est conduit
 » que par la seule justesse de
 » son esprit, puisqu'en effet il
 » n'a de choix à faire que sur
 » lui-même, & que la partie du
 » Goût sur lequel l'ornement est
 » principalement fondé, ne
 » peut être alors ni soutenue ni
 » formée par la comparaison;
 » car, on peut dire, quoique
 » la définition du Goût ne puis-
 » se jamais être complète, que
 » le Goût est un choix, que ses
 » moyens sont de la plus grande
 » étendue, qu'il est impossible
 » de les calculer, & qu'enfin
 » ses détails sont cruels. La ré-
 » flexion, en effet, nous apprend

Q ij

» qu'une partie si rare & si re-
 » commandable produît néces-
 » sairement, par les prétextes
 » qu'elle fournit, le malheur &
 » la destruction des arts.

» L'abus du Goût est sans re-
 » mede ; tous les hommes
 » croient le posséder, & tous
 » les hommes en décident sans
 » appel ; cependant, il ne peut
 » être qu'un, & l'on doit con-
 » venir en même tems qu'il est
 » arbitraire, sans qu'il soit pos-
 » sible de s'accorder sur le tri-
 » bunal auquel on pourroit s'en
 » remettre. Cet embarras, cette
 » opposition de principes & de
 » conséquences, ne sont pas
 » encore son plus grand mal-
 » heur ; cette belle partie est
 » altérée & corrompue sans
 » cesse par les projets d'un
 » amour-propre, voilé même
 » sous les apparences de la sim-
 » plicité, & sur l'aveu de l'i-
 » gnorance ; enfin, le Goût,
 » cette partie si nécessaire aux
 » arts, est fondé sur le prétexte
 » & les erreurs de la nouveauté,
 » sa plus grande ennemie. Ces
 » moyens éternels, liés à la
 » chose elle même, ont détruit
 » & détruiront à jamais les arts.
 » Je ne puis en donner un plus
 » grand exemple ; ils ont donné
 » naissance à ce que nous ap-
 » pellons le *Gothique* ; ils l'ont
 » nourri, ils l'ont entretenu
 » jusqu'à la destruction absolue
 » du Goût, & tous les jours en-
 » core, malgré les barrières
 » que l'on croit avoir élevées,
 » ils raniment différentes parties
 » d'une hydre née au milieu des

» exemples Grecs, & qu'un
 » peuple d'Hercules entrepren-
 » droit vainement de détruire ;
 » enfin, ces mêmes prétextes
 » autorisent des raisons spécieu-
 » ses pour établir ou pour excu-
 » ser le nombre d'écarts que
 » nous voyons dans tous les siè-
 » cles, & qui s'éloignent plus
 » ou moins de la justesse, de la
 » convenance, & par consé-
 » quent de la raison. Pour finir
 » cette embarrassante discussion,
 » on pourroit dire avec vérité
 » que le bien & le mal, ou plu-
 » tôt le bon ou le mauvais gé-
 » nie de la religion des Perses,
 » sont représentés par le bon &
 » le mauvais Goût, & que leur
 » antipathie produit les révolu-
 » tions & tous les mêmes effets
 » dans les arts. Ces réflexions
 » regardent encore plus parti-
 » culièrement l'ornement, puis-
 » qu'en effet il n'est point éta-
 » bli sur une imitation constante
 » & précise de la nature, &
 » que le tems ou l'habitude na-
 » tionale consacre également,
 » & le bon & le mauvais.»

GOVERNEMENT, *Ad-
 ministratio* ; c'est la manière
 dont la Souveraineté s'exerce
 dans chaque État.

Dans les premiers tems, un
 pere étoit de droit le Prince &
 le gouverneur né de ses enfans ;
 car, il leur auroit été bien mal
 aisé de vivre ensemble sans
 quelque espèce de Gouverne-
 ment. Eh ! quel Gouvernement
 plus simple & plus convenable
 pouvoit-on imaginer, que ce-
 lui par lequel un pere exer-

çoit dans sa famille la puissance exécutrice des loix de la nature ?

Il étoit difficile aux enfans, devenus hommes faits, de ne pas continuer à leur pere l'autorité de ce Gouvernement naturel par un consentement tacite ; ils étoient accoutumés à se voir conduire par ses soins, & à apporter leurs différends devant son tribunal. La communauté des biens établie entr'eux, les sources du désir d'avoir, encore inconnues, ne faisoient point germer de disputes d'avarice ; & s'il s'en élevoit quelque une sur d'autres sujets, qui pouvoit mieux les juger qu'un pere plein de lumières & de tendresse ?

L'on ne distinguoit point dans ces tems-là entre minorité & majorité, & si l'enfant étoit dans un âge à disposer de sa personne & des biens que le pere lui donnoit, il ne désiroit point de sortir de tutele, parce que rien ne l'y engageoit ; ainsi, le Gouvernement auquel chacun s'étoit soumis librement, continuoît toujours à la satisfaction de chacun, & étoit bien plutôt une protection & une sauve-garde, qu'un frein & une sujétion. En un mot, les enfans ne pouvoient trouver ailleurs une plus grande sûreté pour leur paix ; pour leur liberté, pour leur bonheur, que dans la conduite & le Gouvernement paternel.

C'est pourquoi, les peres devinrent les monarques poli-

tiques de leurs familles ; & comme ils vivoient long-tems, & laissoient ordinairement des héritiers capables & dignes de leur succéder, ils jettoient par-là les fondemens des royaumes héréditaires ou électifs, qui depuis ont été réglés par diverses constitutions & par diverses loix, suivant les païs, les lieux, les conjonctures & les occasions.

Que si après la mort du pere, le plus proche héritier qu'il laissoit n'étoit pas capable du Gouvernement, faute d'âge, de sagesse, de prudence, de courage, ou de quelque autre qualité ; ou bien si diverses familles convenoient de s'unir & de vivre ensemble dans une société, il ne faut point douter qu'alors tous ceux qui composoient ces familles n'usassent de leur liberté naturelle, pour établir sur eux celui qu'ils jugeoient le plus capable de les gouverner. Nous voyons que les peuples d'Amérique qui vivent éloignés de l'épée des conquérans, & de la domination sanguinaire des deux grands empires du Pérou & du Mexique, jouissent encore de leur liberté naturelle, & se conduisent de cette manière ; tantôt ils choisissent pour leur chef l'héritier du dernier Gouvernement ; tantôt le plus vaillant & le plus brave d'entr'eux. Il est donc vraisemblable que tout peuple, quelque nombreux qu'il soit devenu, quelque vaste païs qu'il occupe, doit son com-

mencement à une ou à plusieurs familles associées. On ne peut pas donner pour l'origine des nations, des établissemens par des conquêtes ; ces évènements sont l'effet de la corruption de l'état primitif des peuples, & de leurs desirs immodérés.

Puisqu'il est constant que chaque nation doit ses commencemens à une ou à plusieurs familles ; elle a dû au moins pendant quelque tems conserver la forme du Gouvernement paternel ; c'est-à-dire, n'obéir qu'aux loix d'un sentiment d'affection & de tendresse, que l'exemple d'un chef excite & foment entre des frères & des proches ; douce autorité qui leur rend tous les biens communs, & ne s'attribue elle-même la propriété de rien !

Ainsi, chaque peuple de la terre, dans sa naissance & dans son pays natal, a été gouverné comme nous voyons que le sont de nos jours les petites peuplades de l'Amérique, & comme on dit que se gouvernoient les anciens Scythes, qui ont été comme la pépinière des autres nations ; mais, à mesure que ces peuples se sont accrus par le nombre & l'étendue des familles, les sentimens d'union fraternelle ont dû s'affaiblir.

Celles de ces nations, qui, pour des causes particulières, sont restées les moins nombreuses, & sont plus long-tems demeurées dans leur patrie, ont le plus constamment conservé leur première forme de Gouvernement

toute simple & toute naturelle ; mais, les nations qui, trop resserrées dans leur pays, se sont vues obligées de transmigrer, ont été forcées par des circonstances & les embarras d'un voyage, ou par la situation & par la nature du pays où elles se sont portées, d'établir d'un libre consentement les formes de Gouvernement qui convenoient le mieux à leur génie, à leur position & à leur nombre.

Tous les Gouvernemens publics semblent évidemment avoir été formés par délibération, par consultation & par accord. Qui doute, par exemple, que Rome & Venise n'aient commencé par des hommes libres & indépendans les uns à l'égard des autres, entre lesquels il n'y avoit ni supériorité ni sujétion naturelles, & qui sont convenus de former une société de Gouvernement ? Il n'est pas cependant impossible, à considérer la nature en elle-même, que des hommes puissent vivre sans aucun Gouvernement public. Les habitans du Pérou n'en avoient point ; encore aujourd'hui les Chériguanas, les Floridiens & autres, vivent par troupes sans règles & sans loix ; mais, en général, comme il falloit chez les autres peuples moins sauvages repousser avec plus de sûreté les injures particulières, ils prirent le parti de choisir une sorte de Gouvernement, & de s'y soumettre, ayant reconnu

que les désordres ne finiroient point, s'ils ne donnoient l'autorité, & le pouvoir à quelqu'un ou à quelques-uns d'entre eux de décider toutes les querelles, personne n'étant en droit, sans cette autorité, de s'ériger en seigneur & en juge d'aucun autre. C'est ainsi que se conduisirent ceux qui vinrent de Sparte avec Pallante, & dont Justin fait mention. En un mot, toutes les sociétés politiques ont commencé par une union volontaire de particuliers, qui ont fait le libre choix d'une sorte de Gouvernement; ensuite les inconvéniens de la forme de quelques-uns de ces Gouvernemens, obligèrent les mêmes hommes qui en étoient membres, de les réformer, de les changer, & d'en établir d'autres.

Dans ces sortes d'établissements, s'il est arrivé d'abord [ce qui peut-être] qu'on se soit contenté de remettre tout à la sagesse & à la discrétion de celui ou de ceux qui furent choisis pour premiers Gouverneurs, l'expérience fit voir que ce Gouvernement arbitraire détruisoit le bien public, & aggravait le mal loin d'y remédier; c'est pourquoi, on fit des loix, dans lesquelles chacun pût lire son devoir & connoître les peines que méritoient ceux qui les violent.

La principale de ces loix fut que chacun auroit & posséderoit en sûreté ce qui lui appartenait en propre. Cette

loi est de droit naturel. Quel que soit le pouvoir qu'on accorde à ceux qui gouvernent, ils n'ont point le droit de se saisir des biens propres d'aucun sujet, pas même de la moindre portion de ces biens, contre le consentement du propriétaire. Le pouvoir le plus absolu, quoiqu'absolu quand il est nécessaire de l'exercer, n'est pas même arbitraire sur cet article; le salut d'une armée & de l'État demande qu'on obéisse aveuglément aux officiers supérieurs; un soldat qui fait signe de contester est puni de mort; cependant, le général même, avec tout son pouvoir de vie & de mort, n'a pas celui de disposer d'un denier du bien de ce soldat, ni de se saisir de la moindre partie de ce qui lui appartient en propre.

Nous savons que ce Général peut faire des conquêtes, & qu'il y a des Auteurs qui regardent les conquêtes comme l'origine & le fondement des Gouvernemens; mais, les conquêtes sont aussi éloignées d'être l'origine & le fondement des Gouvernemens, que la démolition d'une maison est éloignée d'être la vraie cause de la construction d'une autre maison dans la même place. A la vérité, la destruction d'un État prépare un nouvel État; mais, la conquête qui l'établit par la force, n'est qu'une injustice de plus; toute puissance souveraine légitime doit émaner du consentement libre des peuples.

Quelques-uns de ces peuples ont placé cette puissance souveraine dans tous les chefs de famille assemblés & réunis en un conseil, auquel est dévolu le pouvoir de faire des loix pour le bien public, & de faire exécuter ces loix par des Magistrats commis à cet effet; & alors la forme de ce Gouvernement se nomme une *Démocratie*.

D'autres peuples ont attribué toute l'autorité souveraine à un conseil, composé des principaux citoyens, & alors la forme de ce Gouvernement s'appelle une *Aristocratie*.

D'autres nations ont confié indivisiblement la souveraine puissance & tous les droits qui lui sont essentiels, entre les mains d'un seul homme, Roi, Monarque ou Empereur; & alors la forme de ce Gouvernement est une *Monarchie*.

Quand le pouvoir est remis entre les mains de ce seul homme, & ensuite de ses héritiers, c'est une Monarchie héréditaire; s'il lui est confié seulement pendant sa vie, & à condition qu'après sa mort le pouvoir retournera à ceux qui l'ont donné, & qu'ils nommeront un successeur, c'est une Monarchie élective.

D'autres peuples, faisant une espèce de partage de souveraineté, & mélangeant pour ainsi dire les formes des Gouvernemens dont on vient de parler, en ont confié les différentes parties en différentes mains,

ont tempéré la Monarchie par l'Aristocratie, & en même tems ont accordé au peuple quelque part dans la souveraineté.

Il est certain qu'une société a la liberté de former un Gouvernement de la manière qu'il lui plaît, de le mêler & de le combiner de différentes façons. Si le pouvoir législatif a été donné par un peuple à une personne, ou à plusieurs à vie, ou pour un tems limité, quand ce tems-là est fini, le pouvoir souverain retourne à la société dont il émane. Dès qu'il y est retourné, la société en peut de nouveau disposer comme il lui plaît, le remettre entre les mains de ceux qu'elle trouve bon, de la manière qu'elle juge à propos, & ainsi ériger une nouvelle forme de Gouvernement. Que Puffendorff qualifie tant qu'il voudra toutes les sortes de Gouvernemens mixtes du nom d'*irréguliers*, la véritable régularité sera toujours celle qui sera la plus conforme au bien des sociétés civiles.

Quelques ivains politiques prétendent que tous les hommes étant nés sous un Gouvernement, n'ont point la liberté d'en instituer un nouveau. Chacun, disent-ils, naît sujet de son pere ou de son Prince, & par conséquent chacun est dans une perpétuelle obligation de sujétion ou de fidélité. Ce raisonnement est plus spécieux que solide. Jamais les hommes n'ont regardé aucune sujétion

naturelle dans laquelle ils sont nés, à l'égard de leur pere ou de leur Prince, comme un lien qui les oblige sans leur propre consentement de se soumettre à eux. L'histoire Sacrée & Profane nous fournit de fréquens exemples d'une multitude de gens qui se sont retirés de l'obéissance & de la juridiction sous laquelle ils étoient nés, de la famille, & de la communauté dans laquelle ils avoient été nourris, pour établir ailleurs de nouvelles sociétés & de nouveaux Gouvernemens.

Ce sont ces émigrations, également libres & légitimes, qui ont produit un si grand nombre de petites sociétés, lesquelles se répandirent en différens païs, se multiplièrent, & y séjournerent autant qu'elles trouverent de quoi y subsister, ou jusqu'à ce que les plus forts englobassent les plus foibles, établirent de leurs débris de grands empires, qui à leur tour ont été brisés & dissous en diverses petites dominations. Au lieu de quantité de royaumes, il ne se seroit trouvé qu'une seule monarchie dans les premiers siècles, s'il étoit vrai que les hommes n'aient pas eu la liberté naturelle de se séparer de leurs familles & de leur Gouvernement, quel qu'il ait été, pour en ériger d'autres à leur fantaisie.

Il est clair par la pratique des Gouvernemens eux-mêmes, aussi bien que par les loix de la droite raison, qu'un enfant ne naît su-

jet d'aucun païs ni d'aucun Gouvernement; il demeure sous la tutelle & l'autorité de son pere, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à l'âge de raison. A cet âge de raison, il est homme libre, il est maître de choisir le Gouvernement sous lequel il trouve bon de vivre, & de s'unir au corps politique qui lui plaît davantage; rien n'est capable de le soumettre à la sujétion d'aucun pouvoir sur la terre que son seul consentement. Le consentement qui le soumet à quelque Gouvernement est exprès ou tacite. Le consentement exprès le rend, sans contredit, membre de la société qu'il adopte; le consentement tacite le lie aux loix du Gouvernement dans lequel il jouit de quelque possession; mais, si son obligation commence avec ses possessions, elle finit aussi avec leur jouissance. Alors, des propriétaires de cette nature sont maîtres de s'incorporer à une autre communauté, & d'en ériger une nouvelle, *in vacuis locis*, comme on dit en termes de Droit, dans un désert, ou dans quelque endroit du monde, qui soit sans possesseurs & sans habitations.

Cependant, quoique les hommes soient libres de quitter un Gouvernement, pour se soumettre à un autre, il n'en faut pas conclure que le Gouvernement auquel ils préfèrent de se soumettre, soit plus légitime que celui qu'ils ont quitté. Les Gouvernemens, de quelque

espèce qu'ils soient, qui ont pour fondement un acquiescement libre des peuples, ou exprès, ou justifié par une longue & paisible possession, sont également légitimes, aussi longtemps du moins que par l'intention du Souverain, ils tendent au bonheur des peuples; rien ne peut dégrader un Gouvernement qu'une violence ouverte & actuelle, soit dans son établissement, soit dans son exercice, c'est-à-dire, l'usurpation & la tyrannie.

Mais, la question qui partage le plus les esprits, est de déterminer quelle est la meilleure forme de Gouvernement. Depuis le conseil tenu à ce sujet par les grands de Perse jusqu'à nos jours, on a jugé diversément cette grande question, discutée autrefois dans Hérodote, & on l'a presque toujours décidée par un goût d'habitude ou d'inclination, plutôt que par un goût éclairé & réfléchi.

Il est certain que chaque forme de Gouvernement a ses avantages & ses inconvéniens, qui en sont inséparables. Il n'est point de Gouvernement parfait sur la terre; & quelque parfait qu'il paroisse dans la spéculation, dans la pratique & entre les mains des hommes il sera toujours accompagné d'instabilité, de révolutions & de vicissitudes; enfin, le meilleur se détruira, tant que ce seront des hommes qui gouverneront des hommes.

On pourroit cependant répondre en général à la question proposée, que c'est dans un tempérament propre à réprimer la licence, sans dégénérer en oppression, qu'il faut prendre l'idée de la meilleure forme de Gouvernement. Tel sera celui qui, fuyant les extrémités, pourra pourvoir au bon ordre, aux besoins du dedans & du dehors, en laissant au peuple des sûretés suffisantes, qu'on ne s'écartera pas de cette fin.

Le Législateur de Lacédémone, voyant que les trois sortes de Gouvernemens simples avoient chacun de grands inconvéniens; que la monarchie dégénéroit aisément en pouvoir arbitraire, l'aristocratie en un pouvoir injuste de quelque particulier, & la démocratie en une domination aveugle & sans règles; Lycurgue, dis-je, crut devoir faire entrer ces trois sortes de Gouvernemens dans celui de sa patrie, & les fonder, pour ainsi dire, en un seul, en sorte qu'ils se servissent l'un à l'autre de balance & de contrepoids. Ce sage mortel ne se trompa pas, du moins nulle république n'a conservé si longtemps ses loix, ses usages & sa liberté, que celle de Lacédémone.

Il y a dans l'Europe un État extrêmement florissant, où les trois pouvoirs sont encore mieux fondus que dans la république des Spartiates. La liberté politique est l'objet direct de la constitution de ces

État, qui, selon toute apparence, ne peut périr par les désordres du dedans, que lorsque la puissance législative sera plus corrompue que l'exécutrice. Personne n'a mieux développé le beau système du Gouvernement de l'État dont nous parlons, que l'Auteur de l'esprit des loix.

Au reste, il est très-nécessaire d'observer que tout Gouvernement ne convient pas également à tous les peuples; leur forme doit dépendre infiniment du local, du climat, ainsi que de l'esprit, du génie, du caractère de la nation, & de son étendue.

Quelque forme que l'on préfère, il y a toujours une première fin dans tout gouvernement, qui doit être prise du bien général de la nation, & sur ce principe le meilleur des Gouvernemens est celui qui fait le plus grand nombre d'heureux. Quelle que soit la forme du Gouvernement politique, le devoir de quiconque en est chargé, de quelque manière que ce soit, est de travailler à rendre heureux les sujets, en leur procurant d'un côté les commodités de la vie, la sûreté & la tranquillité; & de l'autre tous les moyens qui peuvent contribuer à leurs vertus. La loi souveraine de tout bon Gouvernement est le bien public, *salus populi, suprema lex esto*. Aussi dans le partage où l'on est sur les formes du Gouvernement, on convient de cette dernière

vérité d'une voix unanime.

Il est sans doute important de rechercher, en parlant d'après ce principe, quel seroit dans le monde le plus parfait Gouvernement qu'on pût établir. Quoique d'autres servent aux fins de la société pour laquelle ils ont été formés; & quoiqu'il ne soit pas aussi facile de fonder un nouveau Gouvernement, que de bâtir un vaisseau sur une nouvelle théorie, le sujet n'en est pas moins un des plus dignes de notre curiosité. Dans le cas même où la question sur la meilleure forme de Gouvernement seroit décidée par le consentement universel des politiques, qui sçait si dans quelques siècles il ne pourroit pas se trouver une occasion de réduire la théorie en pratique, soit par la dissolution d'un ancien Gouvernement, soit par d'autres évènements qui demanderoient qu'on établit quelque part un nouveau Gouvernement? Dans tous les cas, il nous doit être avantageux de connoître ce qu'il y a de plus parfait dans l'espèce, afin de nous mettre en état de rapprocher autant qu'il est possible toutes constitutions de Gouvernement de ce point de perfection, par de nouvelles loix, par des altérations imperceptibles dans celles qui règnent, & par des innovations avantageuses au bien de la société. La succession des siècles a servi à perfectionner plusieurs arts & plusieurs sciences; pourquoy ne serviroit-elle pas à perfectionner les dis-

férentes sortes de Gouvernemens, & à leur donner la meilleure forme ?

Déjà par des principes éclairés & des expériences connues, on éviteroit dans une nouvelle constitution ou dans une réforme de Gouvernement, tous les défauts palpables qui s'opposent ou qui ne manqueroient pas de s'opposer à son accroissement, à sa force & à sa prospérité.

Ce seroient des défauts dans un Gouvernement, si les loix & les coutumes d'un État n'étoient pas conformes au naturel du peuple, ou aux qualités & à la situation du pays ; par exemple, si les loix tendoient à tourner du côté des armes un peuple propre aux arts de la paix ; ou si ces mêmes loix négligeoient d'encourager, d'honorer le commerce & les manufactures, dans un pays situé favorablement pour en retirer un grand profit. Ce seroient des défauts dans un Gouvernement, si la constitution des loix fondamentales n'étoit avantageuse qu'aux grands ; si elle tendoit à rendre l'expédition des affaires également lente & difficile. Telles sont les loix à réformer en Pologne, où, d'un côté, celui qui a tué un païsan, en est quitte pour une amende ; & où, d'un autre côté, l'opposition d'un seul des membres de l'assemblée rompt la diète, qui d'ailleurs est bornée à un tems trop court pour l'expédition des affaires. Il est actuellement question d'établir

dans ce pays une nouvelle forme de Gouvernement. Reste à savoir si l'on aura soin d'y remédier à ces deux grands défauts. Enfin, par-tout où se trouveroient des réglemens & des usages contraires aux maximes capitales de la bonne politique, ce seroient des défauts considérables dans un Gouvernement ; & si par malheur on pouvoit colorer ces défauts du prétexte spécieux de la religion, les effets en seroient beaucoup plus funestes.

Ce n'est pas assez d'abroger les loix qui sont des défauts dans un État, il faut que le bien du peuple soit la grande fin du Gouvernement. Les Gouverneurs sont nommés pour la remplir ; & la constitution civile, qui les revêt de ce pouvoir, y est engagée par les loix de la raison, qui a déterminé cette fin dans toute forme de Gouvernement, comme le mobile de son bonheur. Le plus grand bien du peuple, c'est sa liberté. La liberté est au corps de l'État, ce que la santé est à chaque individu ; sans la santé, l'homme ne peut goûter de plaisir ; sans la liberté, le bonheur est banni des États. Un Gouverneur patriote verra donc que le droit de défendre & de maintenir la liberté, est le plus sacré de ses devoirs.

Ensuite, le soin principal dont il doit s'occuper, est de travailler à prévenir les tristes causes de la dissolution des Gouvernemens ; & cette dissolution

peut se faire par les désordres du dedans, & par la violence du dehors.

1.^o Cette dissolution du Gouvernement peut arriver, lorsque la puissance législative est altérée. La puissance législative est l'ame du corps politique ; c'est de-là que les membres de l'État tirent tout ce qui leur est nécessaire pour leur conservation, pour leur union & pour leur bonheur. Si donc le pouvoir législatif est ruiné, la dissolution & la mort de tout le corps politique s'ensuivent.

2.^o Un Gouvernement peut se dissoudre, lorsque celui qui a la puissance suprême & exécutrice abandonne son emploi, de manière que les loix déjà faites ne puissent être mises en exécution. Ces loix ne sont pas établies pour elles-mêmes ; elles n'ont été données que pour être les liens de la société, qui contiennent chaque membre dans sa fonction. Si les loix cessent, le Gouvernement cesse en même tems ; & le peuple devient une multitude confuse, sans ordre & sans frein ; quand la justice n'est plus administrée, & que par conséquent les droits de chacun ne sont plus en sûreté, il ne reste plus de Gouvernement. Dès que les loix n'ont plus d'exécution, c'est la même chose que s'il n'y en avoit point ; un Gouvernement sans loix, est un mystère dans la politique, inconcevable à l'esprit de l'homme, & incompatible avec la société humaine.

3.^o Les Gouvernemens peuvent se dissoudre, quand la puissance législative ou la puissance exécutrice agissent par la force, au-delà de l'autorité qui leur a été commise, & d'une manière opposée à la confiance qu'on a prise en elles ; c'est ce qui arrive, par exemple, lorsque ceux qui sont revêtus de ces pouvoirs, envahissent les biens des citoyens, & se rendent arbitres absolus des choses qui appartiennent en propre à la communauté, c'est-à-dire, de la vie, de la liberté, & des richesses du peuple. La raison pour laquelle on entre dans une société politique, c'est afin de conserver ses biens propres ; & la fin pour laquelle on revêt certaines personnes de l'autorité législative & de la puissance exécutrice, c'est pour avoir une puissance & des loix qui protègent & conservent ce qui appartient en propre à toute la société.

S'il arrive que ceux, qui tiennent les rênes du Gouvernement, trouvent de la résistance, lorsqu'ils se servent de leur pouvoir pour la destruction, & non pour la conservation des choses qui appartiennent en propre au peuple, ils doivent s'en prendre à eux-mêmes, parce que le bien public & l'avantage de la société sont la fin de l'institution du Gouvernement. D'où résulte nécessairement que le pouvoir ne peut être arbitraire, & qu'il doit être exercé suivant des loix établies, afin que le peuple puisse connoître son devoir,

& se trouver en sûreté à l'ombre des loix ; & afin qu'en même tems les Gouverneurs soient retenus dans de justes bornes , & ne soient point tentés d'employer le pouvoir qu'ils ont en main , pour faire des choses nuisibles à la société politique.

4.^o Enfin , une force étrangère , prévue ou imprévue , peut entièrement dissoudre une société politique ; quand cette société est dissoute par une force étrangère , il est certain que son Gouvernement ne sçauroit subsister davantage. Ainsi , l'épée d'un conquérant renverse , confond , détruit toutes choses ; & par elle la société & le Gouvernement sont mis en pièces , parce que ceux qui sont subjugués , sont privés de la protection de ce Gouvernement dont ils dépendoient , & qui étoit destiné à les défendre. Tout le monde conçoit aisément , que lorsque la société est dissoute , le Gouvernement ne sçauroit subsister ; il est aussi impossible que le Gouvernement subsiste alors , qu'il l'est que la structure d'une maison subsiste , après que les matériaux dont elle avoit été construite , ont été séparés les uns des autres par un ouragan , ou ont été confondus pêle-mêle en un monceau , par un tremblement de terre.

Indépendamment de ces malheurs , il faut convenir qu'il n'y a point de stabilité absolue dans l'humanité ; car , ce qui existe immuablement , existe

nécessairement , & cet attribut de l'Être suprême ne peut appartenir à l'homme ni à ses ouvrages. Les Gouvernemens les mieux institués , ainsi que les corps des animaux les mieux constitués , portent en eux le principe de leur destruction. Établissez avec Lycurgue les meilleures loix ; imaginez avec Sidney les moyens de fonder la plus sage République ; faites avec Alfred qu'une nation nombreuse trouve son bonheur dans une Monarchie ; tout cela ne durera qu'un certain tems. Les États , après s'être accrus & agrandis , tendent ensuite à leur décadence & à leur dissolution ; ainsi , la seule voie de prolonger la durée d'un Gouvernement florissant , est de le ramener à chaque occasion favorable , aux principes sur lesquels il a été fondé. Quand ces occasions se présentent souvent , & qu'on les saisit à propos , les Gouvernemens sont plus heureux & plus durables ; lorsque ces occasions arrivent rarement , ou qu'on en profite mal , les corps politiques se dessèchent , se fannent , & périssent.

GOVERNER , terme de Grammaire. Il ne suffit pas , pour exprimer une pensée , d'accumuler des mots indistinctement ; il doit y avoir entre tous ces mots une corrélation universelle , qui concoure à l'expression du sens total. Les noms appellatifs , les prépositions , & les verbes relatifs , ont essentiellement une signification va-

gue & générale, qui doit être déterminée tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, selon les conjonctures. Cette détermination se fait communément par des noms que l'on joint aux mots indéterminés, & qui, en conséquence de leur destination, se revêtent de telle ou telle forme, prennent telle ou telle place, suivant l'usage & le génie de chaque langue.

Or, ce sont les mots indéterminés qui, dans le langage des Grammairiens, gouvernent ou régissent les noms déterminans. Ainsi, les méthodes pour apprendre la langue Latine disent que le verbe actif gouverne l'accusatif. C'est une expression abrégée, pour dire, que quand on veut donner à la signification vague d'un verbe actif, une détermination spéciale tirée de l'indication de l'objet auquel s'applique l'action énoncée par le verbe, on doit mettre le nom de cet objet au cas accusatif, parce que l'usage a destiné ce cas à marquer cette sorte de service.

C'est une métaphore prise d'un usage très-ordinaire de la vie civile. Un grand gouverneur des domestiques, & les domestiques attachés à son service lui sont subordonnés; il leur fait porter sa livrée, le public la reconnoît & décide au coup-d'œil, que tel homme appartient à tel maître. Le cas que prennent les noms déterminatifs sont de même une sorte de li-

vrée; c'est par-là que l'on juge que ces noms sont, pour ainsi dire, attachés au service des mots qu'ils déterminent par l'expression de l'objet, de la cause, de l'effet, de la forme, de la matière, &c. Ils sont à leur égard ce que les domestiques sont à l'égard du maître. On dit des uns dans le sens propre, qu'ils sont Gouvernés; on le dit des autres dans le sens figuré.

Il seroit à désirer, dans le style didactique sur-tout, dont le principal mérite consiste dans la netteté & la précision, qu'on pût se passer de ces expressions figurées, toujours un peu énigmatiques. Mais, il est très-difficile de n'employer que des termes propres; & il faut avouer d'ailleurs que les termes figurés deviennent propres en quelque sorte, quand ils sont consacrés par l'usage & définis avec soin. On pouvoit cependant éviter l'emploi abusif du mot dont il est ici question, ainsi que des mots *régie* & *régime*, destinés au même usage. Il étoit plus simple de donner le nom de *complément* à ce que l'on appelle *régime*, parce qu'il sert en effet à rendre complet le sens qu'on se propose d'exprimer; & alors, on auroit dit tout simplement: *Le complément de telles prépositions doit être à tel cas; le complément objectif du verbe actif doit être à l'accusatif, &c.*

GOUVERNEUR, (a) *Præ-*

(a) Luc. c. 2. v. 2. Joseph. de Antiq. Judæe, l. IV, c. 475. & seq. l. XVIII;

festus, officier qui commande dans une Province.

Les Romains avoient coûtume d'envoyer des Gouverneurs dans les Provinces qui leur obéissoient, & dans les Royaumes qu'ils avoient réduits en provinces. Voici la suite des Gouverneurs de Syrie, recueillie par M. Boivin l'aîné.

Gouverneurs Romains en Syrie.

L'an ay. J. C.	
62.	Scaurus.
62.	L. Marcius Philippus.
59.	Cn. Lentulus Marcellinus.
57.	Gabinus.
53.	M. Licinius Crassus.
53.	C. Cassius Longinus, pour Crassus absent.
52.	Bibulus.
	Saxa.
49.	Métellus Scipion.
47.	Sext. Jul. César.
45.	L. Staius Murcus, ou Marcus.

La Judée ayant été réduite en Province par les Romains, après le bannissement d'Archélaüs Tétrarque de ce pais, on y envoya des Gouverneurs, qui sont quelquefois nommés *Præses*, & quelquefois *Procurator*, *Prator*, Intendant, Président, Gouverneur. Ils étoient soumis aux Empereurs, & même aux Gouverneurs de Syrie, dont la Judée faisoit partie.

Gouverneurs des Romains en Judée.

Le premier Gouverneur envoyé en Judée après le bannissement d'Archélaüs, fut Coponius, Chevalier Romain, qui la gouverna depuis l'an de J. C. 6 jusqu'à l'an de J. C. 10. Dans le même tems, Publius Sulpicius Quirinius étoit Gouverneur de Syrie. C'est ce Quirinus dont parle saint Luc.

Marcus Ambibucus, ou Ambivius, succéda à Coponius vers l'an de J. C. 10; il gouverna peut-être trois ans, jusque vers l'an 13; car, le tems de son Gouvernement n'est pas exprimé dans Josephhe.

Annius Rufus succéda à Ambibucus, vers l'an 13, & gouverna un an ou deux.

Valérius Gratus succéda à Annus Rufus, & gouverna depuis l'an 15 ou 16 jusqu'en l'an 26 ou 27, pendant onze ans.

Ponce Pilate succéda à Gratus vers l'an 26 ou 27, & gouverna la Judée jusqu'à la fin de l'an 36.

Marcel fut envoyé cette même année en la place de Pilate pour gouverner la Judée, par Virellius Gouverneur de Syrie.

L'année suivante 37, qui fut la première de Caius Caligula, la Judée retourna à son premier état, & fut donnée à titre de Royaume à Agrippa.

Mais, après sa mort, arrivée

p. 616. & seq. L. XIX. p. 680. de Bell. Judæic. L. II. p. 784. & seq. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 315. & suiv.

en l'an 44, la Judée fut de nouveau réduite en Province, & l'empereur Claude y envoya Cuspius Fadus en qualité de Gouverneur, ou d'Intendant. Il gouverna environ deux ans, jusques vers l'an 46.

Tibere Alexandre, fils d'Alexandre, Alabarque des Juifs d'Alexandrie, & neveu de Philon, abandonna sa religion, & fut fait Gouverneur de Judée en l'an 46. Il gouverna la Province pendant deux ans, jusqu'en l'an 48.

Ventidius Cumanus succéda à Tibere Alexandre en l'an 48, & gouverna la Judée jusqu'en l'an 52.

Félix, affranchi de l'empereur Claude, fut envoyé pour gouverner la Judée en l'an 52, & la gouverna jusqu'en l'an 60.

Porcius Festus fut envoyé en sa place la même année 60, & mourut en Judée l'an 62.

Albin lui succéda, & arriva en Judée en l'an 62, & la gouverna jusqu'en l'an 64.

Gessius Florus lui succéda sur la fin de l'an 64, ou au commencement de l'an 65. C'est le dernier Gouverneur particulier qu'ait eu la Judée. Il y alluma la guerre par sa mauvaise conduite. On ne sçait ce qu'il devint depuis l'an 66. La ville de Jérusalem fut prise & ruinée en l'an 70. La révolte des Juifs commença en l'an 66.

Lorsqu'un Gouverneur revenoit de sa province, on sortoit en foule de la ville pour aller au-devant de lui, & on l'ac-

compagnoit jusque dans sa maison, dont on avoit pris soin d'orner les avenues de verdure & de festons. De même, lorsqu'il partoît pour sa province, on l'escortoit le plus loin qu'on pouvoit; on le mettoit dans son chemin, & l'on faisoit en sa présence des prières & des vœux pour le succès de son voyage & pour son heureux retour. Mais, lorsqu'il étoit accusé d'avoir mal gouverné sa province, ou mal administré les deniers publics, d'avoir pillé les alliés, ou donné quelque atteinte à la liberté de ses concitoyens; alors la grande place, où les causes se plaidoient, étoit trop petite pour contenir tous ceux que la curiosité y attiroit. Supposons ce qui arrivoit presque tous les jours, pendant que la République étoit dans sa plus grande splendeur; supposons, dis-je, qu'un Gouverneur de province ou Proconsul, ou Préteur eût donné lieu à une accusation de concussion, ou de péculat, chaque citoyen, qui regardoit les provinces du même œil que les fils de famille regardent les terres de leurs peres & meres, qui en tiroit toute sa subsistance, pour prix du sang que lui ou les siens avoient versé à les conquérir, & qui voyoit que, si les malversations & les rapines des Gouverneurs demeuroient impunies, ce fonds deviendroit bientôt infructueux, ne manquoit pas de se trouver à ces jugemens-là, & de porter par sa présence les Juges à s'ac-

quitter fidèlement de leurs obligations , pendant que d'un autre côté les amis de l'accusé , ses proches & ses enfans , tous vêtus de deuil , tâchoient par leurs sollicitations & par leurs larmes , de seconder les efforts de ses avocats , & de fléchir le juge même à la compassion.

GOZAN , *Gozan* , Γαζὰν , (a) fleuve dont il est parlé dans plusieurs endroits de l'Écriture. Il paroît que Gozan marquoit aussi une province , ou une nation , apparemment la même où couloit le fleuve Gozan.

Salmanasar transporta au-delà de l'Euphrate , sur le fleuve Gozan , les Israélites des dix Tribus , qu'il avoit subjugués ; & Sennachérib se vante que les Rois ses prédécesseurs ont vaincu les peuples de Gozan , de Haran & autres. Il ne s'agit plus que de trouver au-delà de l'Euphrate , le fleuve , ou la nation de Gozan. Ptolémée place la Gauzanite dans la Mésopotamie. Pline dit que la province Elon-Gozine s'étend vers les sources du Tigre. Il y a un canton nommé Gauzan dans la Médie , entre le Cyrus & le fleuve Cambyse. Ptolémée met dans le même pays la ville de Gauzanie , & Benjamin de Tudèle dit que Gozan est dans la Médie , à quatre journées de Hemdam.

Les Rabbins croient que Gozan est le fleuve Sabbatique ,

qui ne coule pas , selon eux ; tous les jours du Sabbat , & qui est environné de feu ce jour-là , de peur qu'on n'en approche. Voilà ce que nous trouvons sur le fleuve Gozan.

GOZAR , *Gozar* , autrement Joazar , grand-Prêtre des Juifs. Voyez Joazar.

GOZAR , *Gozar* , (b) ou ; comme on l'a dit du précédent , JOAZAR , étoit fils de Nomicus , un des principaux de Jérusalem. Il fut envoyé en Galilée avec une compagnie de gens de guerre , pour chasser Flavius Joseph qui en étoit gouverneur ; mais , il ne réussit pas dans son dessein.

GRACCHURIS , *Gracchuris* , (c) ville de l'Espagne Taragonoise , au pays des Vascons , selon Ptolémée. On en trouve l'origine dans l'Épître du quarante-unième livre de Tite-Live. Tib. Sempronius Gracchus , Proconsul , ayant vaincu les Celtibériens , les reçut à composition ; & pour laisser en Espagne un monument de ses travaux , il bâtit la ville de Gracchuris. Festus Pompeius assure la même chose. » Gracchuris , dit-il , ville d'Espagne , ainsi nommée par Gracchus Sempronius ; on la nommoit auparavant *Illurcis*. « Cela veut dire que Gracchus ne bâtit pas proprement cette

(a) Reg. L. IV. c. 17. v. 6. c. 18. v. 11. c. 19. v. 12. Paral. L. I. c. 5. v. 26.

(b) Joseph , de Bell. Judaïc. p. 827.

(c) Tit. Liv. L. XLII. suppl. I. c. 5. Ptolem. L. II. c. 6. Plin. T. I. p. 142.

ville, puisque c'en étoit déjà une appelée *Illurcis* ; mais, il la répara, l'augmenta & lui donna son nom. On trouve sur quelques anciennes médailles *Gracchuris*. Ptolémée écrit Γρακχουρίαι, & met cette ville dans les terres, en-deçà de l'Ebre, assez loin de ce fleuve. Antonin l'en éloigne de soixante-quatre mille pas ; mais, il la met au-delà & au couchant de l'Ebre. Pline en nomme les habitans *Graccuritani*.

C'est présentement la ville d'Agreda, près de Tarazona, aux confins de l'Aragon. Aussi voit-on que les Saints Martyrs, nommés *martyres Graccuritani*, dans les anciens actes, sont appelés *Martyres de Agreda*, dans le martyrologe d'Espagne.

GRACCHUS, *Gracchus*, Γράκχος, surnom d'une branche des Sempronius, famille Romaine très-illustre, d'où sont sortis plusieurs grands personnages, qui ont toujours soutenu le parti du peuple contre la noblesse, & ont possédé les plus beaux emplois de la République. Nous traiterons de ces grands personnages au mot *Sempronius*. Voyez *Sempronius*.

GRACCHUS CLÆLIUS, *Gracchus Clælius*, (a) le plus considérable de la nation des Eques, fut mis à la tête de leurs armées, l'an 456 avant l'Ère Chrétienne. Ils allèrent, sous sa conduite, ravager les terres de Lavicum, & de-là celles de

Tusculum ; & s'étant chargés de butin, ils vinrent camper sur le mont Algid. Ils y furent attaqués & défaits par le Dictateur L. Quintius Cincinnatus. Ce Général, après le combat, se fit amener chargés de chaînes, Gracchus Clælius & les autres chefs ; & leur ayant ordonné d'abandonner la ville de Corbion, leur déclara qu'il n'étoit point altéré du sang des Eques ; mais que, pour leur faire avouer par une punition dont ils ne pussent perdre le souvenir, qu'ils se tenoient pour vaincus & domptés, ils passeroient sous le joug, avant que de retourner dans leur pays. Deux piques plantées en terre, & traversées par le haut d'une troisième, formèrent le joug sous lequel il les fit passer ; après quoi il leur permit de s'en aller.

GRACCHUS, *Gracchus*, Γράκχος, (b) Préteur de la ville sous l'Empire de Tibère. Voici ce que Tacite nous en apprend : » Premièrement les » douze tables défendirent à » qui que ce fût, de prêter à » un intérêt plus fort qu'un pour » cent par mois, au lieu qu'au- » paravant les riches exigeoient » tel denier qu'ils vouloient de » ceux que la nécessité forçoit » d'avoir recours à eux. Dans » la suite, cet intérêt fut ré- » duit à la moitié par une loi » que firent porter les Tribuns » du peuple. Enfin, l'usure fut » défendue ; & pour couper

(a) Tit. Liv. L. III. c. 25. & seq.

1 (b) Tacit. Annal. L. VI. c. 16.

» entièrement la racine d'un
 » mal tant de fois réprimé, &
 » toujours renaissant, par mille
 » artifices qu'inventoit la cupi-
 » dité, le peuple fit aussi di-
 » vers réglemens. Mais, dans
 » cette dernière occasion, Grac-
 » chus, Préteur de la ville, à
 » qui on avoit donné la com-
 » mission d'informer de cet abus,
 » étonné de la multitude de
 » ceux que la peine & la ré-
 » forme menaçoient, en fit son
 » rapport au Sénat. Les Sena-
 » teurs alarmés [car, il n'y en
 » avoit point qui ne fussent en
 » faute] demandèrent grace à
 » Tibere, qui la leur accorda,
 » & de plus dix-huit mois pour
 » se mettre en règle, & arran-
 » ger leurs affaires, confor-
 » mément aux termes de la
 » loi. «

GRACCHUS [C.], (a)
 C. Gracchus, Γ. Γράκχος. accusa
 du crime de leze majesté, le
 Sénateur Granius Martianus,
 sous l'empire de Tibere.

GRACCURIS ; Graccuris.
 Voyez Gracchuris.

GRACE, Gratia, (b) fille
 de l'Erebe & de la nuit, selon
 quelques-unes. La Grace se prend
 ici sans doute pour la beauté,
 ou pour la bonne Grace, qua-
 lité purement extérieure.

GRACE, Gratia, (c) terme
 qui se prend en plusieurs sens

différens dans l'Ecriture, qu'il
 est bon de remarquer.

1.^o Grace se prend pour la
 beauté, la bonne Grace, les
 agrémens du corps. Par exem-
 ple : *La Grace est répandue sur
 vos levres, c'est pourquoi le Sei-
 gneur vous a aimée. Ecoutez les
 conseils de la Sagesse, afin que vo-
 tre tête soit remplie de Grace.*

2.^o Grace se prend encore
 pour la faveur, l'amitié. Si j'ai
 trouvé Grace à vos yeux. *Noé
 trouva Grace aux yeux du Sei-
 gneur. Dieu fit trouver Grace à
 Joseph aux yeux de son maître.
 Il fit trouver Grace aux Hébreux
 devant les Egyptiens, afin que
 ceux-ci leur prêtassent des ha-
 bits & des vases précieux, &c.*

3.^o Grace se met pour pardon,
 miséricorde. *Faire Grace & misé-
 ricorde, c'est pardonner à quel-
 qu'un, lui rendre ses bonnes
 Graces.*

4.^o Rendre Grace, se prend
 pour témoigner sa reconnois-
 sance. *Le Seigneur vous rendra
 miséricorde & vérité, & moi-même
 je vous rendrai Grace; c'est-à-
 dire, je vous tiendrai compte
 de ce que vous avez fait en-
 vers Saül. Et David recomman-
 da à son fils Salomon de rendre
 Grace, pour dire qu'il lui re-
 commanda de la reconnoissance
 de sa part, au fils de Berzellai
 de Gailaad.*

5.^o Grace se met pour bien-

(a) Tacit. Annal. L. VI. c. 38,

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de
 Montf. Tom. II. p. 361.

(c) Genes. c. 6. v. 8. c. 18. v. 3. c.
 39. v. 21. Exod. c. 3. v. 21, 22. c. 11.

v. 3. Reg. L. II. c. 2. v. 6. L. III. c. 1.
 v. 7. Psalm. 44. v. 3. Proverb. c. 4. v.
 8, 9. Ecclesiastic. c. 7. v. 37. Luc. c. 6.
 v. 32. & seq. ad Corinth. Epist. 1. c.
 12. v. 4.

fait. *Gratia dati in conspectu omnis viventis*, les bienfaits obligent tous les hommes.

6.^o Grace se met aussi pour la récompense. *Si vous ne faites du bien qu'à vos amis, & si vous n'aimez que ceux qui vous aiment*, quelle Grace en espérez vous ? C'est-à-dire, qu'elle récompense en attendez-vous de la part de Dieu ?

7.^o Grace se prend pour certains dons de Dieu, qu'il donne gratuitement à qui il lui plaît ; mais qui ne justifient pas ceux à qui il les donne, & ne tendent pas directement à leur sanctification ; & ce sont ces Graces qu'on appelle des Graces gratuitement données ; tels sont les dons des miracles, de la prophétie, des langues, & tous les autres dont parle Saint Paul dans la première épître aux Corinthiens. Ces dons sont plutôt destinés à l'utilité des autres, qu'à celle de la personne qui les possède ; quoique le bon usage qu'elle en fait, puisse contribuer à sa sanctification.

Grace se prend aussi pour toutes Graces justificantes, dont les uns tendent à la justification, & les autres justifient actuellement.

Quoique les livres de l'Ancien Testament s'expriment d'une manière assez claire sur la chute de l'homme, sur son impuissance au bien, sur le besoin continuel qu'il a du secours de Dieu, sur les ténèbres de son esprit, & sur les mauvais pen-

chans de son cœur ; quoique tout cela se remarque non seulement dans les Histoires, mais aussi dans les prières des Saints & dans les écrits des prophètes ; cependant, il s'en faut beaucoup que ces vérités soient aussi développées dans l'Ancien Testament que dans le Nouveau, & que les Docteurs Juifs soient aussi éclairés sur les matières de la Grace, que les peres & les théologiens Chrétiens & Catholiques.

Les Rabbins n'ont pas une connoissance distincte du péché originel ; les uns le nient, & soutiennent qu'il est incompréhensible qu'un homme naisse avec le péché ; mais, en même tems, ils reconnoissent dans l'homme de mauvais penchans naturels, un *figmentum malum* qui les porte au mal.

Quant à la Grace de J. C., il n'est pas extraordinaire qu'ils ne la connoissent pas, parce qu'ils ne reçoivent ni sa personne, ni ses dogmes, ni les livres de ses Disciples ; ils ne savent pas même distinctement quelle sera la Grace que le Messie qu'ils attendent, leur donnera pour effacer leurs péchés, & pour les conduire au salut. Ils croient que le Messie sera d'une sainteté parfaite, qu'il convertira les nations, & fera adorer en tout lieu le vrai Dieu ; mais, ils ne reconnoissent point la satisfaction qu'il doit faire pour le péché ; ils comptent beaucoup sur leurs bonnes œuvres, sur la péniten-

ce , sur le changement de vie ; & cependant , ils avouent dans leur catéchisme , qu'on ne doit pas attendre le salut de la bonté de ses œuvres , ou de la perfection de sa justice , mais que c'est la Grace qui le donne.

Mais, quand on vient à l'examen de cette Grace, les uns , comme Maïmonides, la réduisent presque au seul tempérément. « Comme Dieu , dit-il , » a créé l'homme d'une stature » droite, avec des pieds & des » mains, aussi il lui a donné une » volonté pour se mouvoir , & » pour agir comme bon lui » semble ; & c'est la bonté du » tempérément qui rend les » choses faciles ou difficiles. » Il dit de plus, que la crainte de Dieu n'est point en la main du ciel ; qu'il dépend de l'homme d'observer, ou de ne pas observer la loi & les préceptes ; que la crainte de Dieu est de cet ordre ; qu'elle ne dépend point de Dieu, mais de la volonté de l'homme. Enfin, les Juifs admettent la liberté d'indifférence dans toute son étendue.

Il est vrai que quelques-uns d'entre eux ont reconnu une Grace prévenante, & ont avancé que la Grace prévient les mérites des justes ; mais, le fameux Manassé-Ben-Israël, qui écrivoit à Amsterdam au dernier siècle, a réfuté ces Docteurs qui s'éloignoient de la tradition. Il prétend que si la Grace prévenoit la volonté de l'homme, elle cesseroit d'être libre. Il n'établit que deux for-

tes de secours de la part de Dieu ; l'un par lequel il lui ménage les occasions favorables pour exécuter un bon dessein qu'il a formé ; & l'autre , par lequel il aide l'homme lorsqu'il commence de bien vivre. Il reconnoît qu'on a besoin du concours de la Providence pour toute action honnête, comme un homme qui veut charger sur ses épaules une charge fort pesante, appelle quelqu'un à son secours pour le soulager ; & c'est apparemment ce que vouloit dire Josphé, lorsqu'il avançoit que , selon les Pharisiens, le destin aidait les hommes dans la pratique des bonnes œuvres. Sous le nom de *destin*, il pouvoit entendre la Providence.

Ils soutiennent qu'en admettant une Grace prévenante & efficace, on détruit tout le mérite des œuvres ; on fait Dieu auteur du péché & de la corruption ; on admet dans Dieu une injuste acception de personnes. S'il donne la Grace efficace à tous, pourquoi ne sont-ils pas tous sauvés ? Et s'il ne la donne pas à tous, où est l'égalité de sa justice ? Si l'homme ne peut faire le bien sans la grace, peut-on lui imputer le mal qu'il fait par nécessité ? Et pourquoi lui refuser un secours, dont il ne peut se passer sans se perdre ?

Un autre Rabbín introduit Dieu qui ouvre à l'homme le chemin de la vie & de la mort, & qui lui en donne le choix

S'il prend le chemin de la mort, Dieu ne l'abandonne pas encore entièrement ; il a placé sept Anges dans ce chemin , quatre des sept sont Anges de miséricorde , les trois autres sont des Anges cruels. Les premiers se tiennent à chaque porte de la perdition , & font ce qu'ils peuvent pour empêcher les hommes d'y entrer. A la première porte, l'Ange lui crie : *Que fais-tu , il n'y a point ici de miséricorde ; tu vas te jeter dans le feu.* S'il passe la première porte, le second Ange l'arrête & lui dit qu'il va encourir la haine de Dieu. Le troisième le menace d'être effacé du livre de vie. Le quatrième le conjure d'attendre-là , & de n'aller pas plus loin , en attendant que Dieu vienne chercher les pénitens. S'il continue, les Anges cruels le saisissent & le conduisent en enfer.

Dans tout cela on ne voit qu'une Grace générale & naturelle, donnée à tout le monde , les effets ordinaires de la Providence ; & des secours tout extérieurs , bien différens de cet attrait intérieur qui agit immédiatement sur nos âmes , & qui nous inspire l'amour du bien & la haine du mal ; en quoi consiste la Grace médicinale de Jésus-Christ, reconnue dans son Église.

Les Mahométans ont, au sujet de la Grace , des sentimens qu'on ne sera peut-être pas fâché de trouver ici. Mahomet , dans son Alcoran , au chapitre

de *Houd* , ou *Heber*, dit que ce Patriarche parlant au peuple d'*Ad*, leur dit : *J'ai mis toute ma confiance en Dieu , qui est mon Seigneur & le vôtre ; car , il n'y a aucune créature sur la terre qu'il ne tienne entre ses mains par la touffe des cheveux de son front , pour la conduire par le droit chemin où il lui plaît.* Les interprètes de ce passage pensent que cette expression , *tenir quelqu'un par la touffe des cheveux du devant de sa tête*, marque qu'on est maître absolu de sa personne , quoiqu'on ne puisse rien faire que ce qu'il plaît à celui qui tient par cet endroit. Ils croient que Dieu est effectivement l'auteur & le principe de toutes les actions des créatures , & même de toutes leurs coopérations ; que c'est lui seul qui , par l'ordre de sa providence , & par le concours des causes secondes qu'il a établies , attire chaque chose à soi , selon la capacité & les dispositions du sujet , & qu'en cela consiste l'intelligence du passage qu'on a rapporté.

Un Poète Arabe a exprimé l'action de Dieu sur la créature par un vers qui porte : *Dieu a attiré celui qui a attiré ceux par qui vous êtes attiré vous-même , afin que tous aillent & retournent à lui.* Un autre a dit sur le même sujet : *Puisque tous les chemins qui se tournent ; soit à droite , soit à gauche , tendent à lui , tu as beau faire ; quelque chemin que tu prennes , tu iras vers lui , ou , pour être récompensé , si tu a pris la droite , ou pour être puni , si tu*

as pris la gauche. Comme tout tire son origine de lui, il faut aussi que tout s'y termine.

GRACE, terme qui dans les personnes, dans les ouvrages, signifie non seulement ce qui plaît, mais ce qui plaît avec attrait. C'est pourquoi, les Anciens avoient imaginé que la Déesse de la beauté ne devoit jamais paroître sans les Graces. La beauté ne déplaît jamais, mais elle peut être dépourvue de ce charme secret qui invite à la regarder, qui attire, qui remplit l'ame d'un sentiment doux. Les Graces, dans la figure, dans le maintien, dans l'action, dans les discours, dépendent de ce mérite qui attire. Une belle personne n'aura point de Graces dans le visage, si la bouche est fermée sans sourire, si les yeux sont sans douceur. Le sérieux n'est jamais gracieux; il n'attire point; il approche trop du sévère qui rebute.

Un homme bien fait, dont le maintien est mal assuré ou gêné, la démarche précipitée ou pesante, les gestes lourds, n'a point de Grace, parce qu'il n'a rien de doux, de liant dans son extérieur.

La voix d'un Orateur qui manquera d'inflexion & de douceur, sera sans Grace.

Il en est de même dans tous les arts. La proportion, la beauté, peuvent n'être point gracieuses. On ne peut pas dire que les pyramides d'Égypte aient des Graces. On ne pou-

voit pas le dire du colosse de Rhodes, comme de la Vénus de Cnide. Tout ce qui est uniquement dans le genre fort & vigoureux, a un mérite qui n'est pas celui des Graces. Ce seroit mal connoître Michel-Ange & le Caravage, que de leur attribuer les Graces de l'Albane. Le sixième livre de l'Énéide est sublime; le quatrième a plus de Grace. Quelques Odes galantes d'Horace respirent les Graces, comme quelques-unes de ses épîtres enseignent la raison.

Il semble qu'en général le petit, le joli en tout genre, soit plus susceptible de Graces que le Grand. On loueroit mal une oraison funebre, une tragédie, un sermon, si on leur donnoit l'épithete de gracieux.

Ce n'est pas qu'il y ait un seul genre d'ouvrage qui puisse être bon en étant opposé aux Graces; car, leur opposé est la rudesse, le sauvage, la sécheresse. L'Hercule Farnese ne devoit point avoir les Graces de l'Apollon du Belvedere & de l'Antinoüs. Mais, il n'est ni sec, ni rude, ni agreste. L'incendie de Troie dans Virgile n'est point décrit avec les Graces d'une élégie de Tibulle. Il plaît par des beautés fortes. Un ouvrage peut donc être sans Graces, sans que cet ouvrage ait le moindre désagrément. Le terrible, l'horrible, la description, la peinture d'un monstre, exigent qu'on s'éloigne de tout ce qui est gracieux, mais non pas qu'on affecte uni-

quement l'opposé ; car , si un artiste , en quelque genre que ce soit , n'exprime que des choses affreuses , s'il ne les adoucit pas par des contrastes agréables , il rebutera .

La Grace en peinture , en sculpture , consiste dans la mollesse des contours , dans une expression douce ; & la peinture a par - dessus la sculpture , la Grace de l'union des parties , celle des figures qui s'animent l'une par l'autre , & qui se prêtent des agrémens par leurs attitudes & par leurs regards .

Les Graces de la diction , soit en éloquence , soit en poésie , dépendent du choix des mots , de l'harmonie des phrases , & encore plus de la délicatesse des idées & des descriptions riantes . L'abus des Graces est l'afféterie , comme l'abus du sublime est l'empoulé ; toute perfection est près d'un défaut .

GRACES , *Gratiæ* , *Charites* , *χάριτες* , (a) divinités célèbres chez les Anciens .

Si la théologie de leurs Poètes n'étoit pas trop sensée , on ne peut disconvenir qu'elle ne fût du moins très-agréable . Il est vrai que le bon sens souffroit de cette multitude de Dieux , qui ne leur coûtoient rien à enfanter , mais l'imagination y trouvoit son compte . Ils la promenoient par le moyen de leurs fictions dans des enchantemens

continuels . Le ciel , les astres , la mer , la terre , toute la nature devenoit dans leurs principes vivante & animée . De quelque côté qu'on tournât les yeux , on ne voyoit autour de soi que des objets , qui , en apparence matériels & insensibles , avoient au fond , & du sentiment , & de l'intelligence . Se promenoit-on le long d'un fleuve , c'étoit un Dieu en personne , penché sur une urne , & couronné de roseaux . Les fontaines étoient des grottes de crystal , où les Naiades faisoient leur demeure . Les Oréades habitoient les montagnes , & les remplissoient de je ne sçais quelle horreur religieuse . Dans la solitude des forêts on se trouvoit au milieu des Faunes , des Satyres & des Dryades , & pour peu qu'on eût de foi poétique , on entendoit leurs voix , on voyoit leurs danses . En un mot , tous les astres qui concourent à former l'univers , étoient presque autant de Divinités .

Mais , dans ce grand nombre de divinités différentes , dont les Poètes s'aviserent d'embellir le monde , ils n'en imaginèrent peut être jamais de plus aimables , que celles qui sont l'objet de cet article . C'étoit d'elles que toutes les autres empruntoient leurs charmes . Elles étoient la source de tout ce qu'il y a de gracieux & de riant dans la na-

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 201. Tom. IV. p. 90. & suiv. Antiq. épiq. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 175. & suiv. Mém. de l'Acad.

des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 8. & suiv. T. IV. pag. 502. & suiv. T. XVIII. pag. 9.

ture. Elles donnoient aux lieux, aux personnes, aux ouvrages, à chaque chose en son genre, ce dernier agrément qui embellit toutes les autres perfections, & qui en est comme la fleur. Enfin, on ne pouvoit tenir que d'elles, ce don sans lequel tous les autres sont inutiles, je veux dire le don de plaire. Aussi entre toutes les déesses, il n'y en avoit point qui eussent un plus grand nombre d'adorateurs. Tous les états, toutes les professions, tous les âges leur adressoient des vœux, & leur présentoient de l'encens. Chaque science & chaque art avoient en particulier leur divinité tutélaire; mais, tous les arts & toutes les sciences reconnoissoient l'empire des Graces. Leur juridiction n'avoit point de bornes. Les Orateurs, les Historiens, les Poètes, les Peintres, les Sculpteurs, les Musiciens, & généralement tous ceux qui cherchoient à mériter l'approbation publique, leur sacrifioient à l'envi & ne se promettoient un heureux succès, qu'autant qu'ils pouvoient se les rendre favorables.

Il est donc important de mettre sous les yeux du lecteur, ce que les Anciens nous ont laissé sur des déesses qui tenoient un rang si considérable dans leur religion. Pour le faire avec plus d'ordre, nous réduirons à quelques articles, ce que nous avons à dire sur les Graces. Nous parlerons d'abord de leur origine, & puis de leur nombre,

& des différens noms qu'on leur a donnés, après cela de leurs symboles & attriburs; en quatrième lieu, du culte qu'on leur rendoit, & enfin des biens dont elles étoient les dispensatrices.

I.

Origine des Graces.

Le grand inconvénient de la théologie des Poètes, c'est de ne s'accorder pas assez avec elle-même. Comme un des principaux caractères du mensonge est de se contredire, elle n'est à proprement parler, qu'une suite continuelle de contradictions. Mais, quoiqu'elle se démente presque sur tout, on peut dire qu'elle varie principalement sur la naissance de ses Dieux. Il n'y en a presque point, à qui la mythologie, graces à la fécondité du cerveau des Poètes, ne donne plusieurs peres & plusieurs meres. On ne doit donc pas s'étonner si les Anciens sont si peu d'accord sur la naissance des Graces. Quelques-uns ont cru qu'elles furent le fruit d'un mariage légitime, & qu'elles naquirent de Jupiter & de Junon. Mais, presque tous les autres prétendent que des déesses si charmantes durent le jour, non au devoir, mais à l'amour seul.

Hésiode, le grand Généalogiste de l'Olympe, nous apprend qu'elles furent une suite des amours de Jupiter & de la belle Eurynomé, fille de l'Océan. Onomacrite, auteur des hymnes qu'on attribue ordinairement à Orphée, nomme leur

mere Eunomie. Elle s'appelloit Hémonie selon un vers des Catalactes. Son nom étoit Harmione, selon Lactantius, ancien commentateur de Stace. D'autres l'appellent Antinoé, Eury-méduse, Eurytomene, Evanthé. Mais, Antimaque, Poète très-ancien, soutient qu'elles sont filles du Soleil & de la nymphe Eglé. Il y en a même qui leur donnent un pere mortel, & qui les sont filles d'Étéocle, roi d'Orchomene, ville de Béotie. Ils se fondent sur ce que Théocrite les appelle Étéocléennes; mais, les plus habiles Commentateurs prétendent que le Poète bucolique les nomme ainsi, non parce qu'Étéocle étoit leur pere, mais parce qu'il fut le premier qui leur éleva des autels, & leur offrit des sacrifices.

Enfin, l'opinion la plus communément reçue, quoique peut-être la moins fondée dans les écrits des Anciens, c'est qu'elles sont filles de Bacchus & de Vénus, c'est-à-dire, d'un Dieu qui dispense la joie aux hommes, & d'une déesse qui fait les délices du ciel & de la terre, & qu'on a toujours regardée comme l'ame du monde. Et certainement, pour peu qu'on fasse attention au caractère des Déeses dont nous cherchons l'origine, on avouera que difficilement peut-on leur en donner une qui leur convienne mieux.

Mais, si tous les Poètes ne tombent pas d'accord que les Graces fussent les filles de Vénus, au moins ils reconnoissent

tous qu'elles étoient ses compagnes inséparables, & qu'elles faisoient la partie la plus brillante de sa cour. Moschus, dans cette charmante Idylle, où il représente Europe qui joue avec de jeunes filles de son âge, dit qu'elle brilloit entre ses compagnes comme Vénus brille entre les Graces. Anacréon, celui de tous les Poètes de l'Antiquité qui a le mieux connu les divinités dont nous parlons, & qui les avoit comme faites à son badinage, ne manque guere de faire aller de compagnie les Graces & les Amours. Le fils de Cytherée, dit-il, aime à se couronner de roses, lorsqu'il danse avec les Graces. Le même Poète presse un excellent ouvrier de lui faire une coupe d'argent, & d'y représenter à l'ombre d'une vigne les Amours désarmés & les Graces riantes.

Les poètes Latins parlent sur cet article le même langage que les Poètes Grecs. Horace, dans cette stance heureuse, où il sçait renfermer en trois vers toutes les divinités qui composent ordinairement le cortège de Vénus, place les Graces immédiatement après l'Amour. C'est dans cette petite Ode, où il prie la déesse de Cnide & de Paphos d'abandonner les lieux où elle est le plus adorée, pour se transporter dans la maison de Glycere, & pour y placer son temple. » Que votre fils, armé de » son flambeau, lui dit-il, que » les Graces, laissant flotter

» négligemment leurs voiles ;
 » que les nymphes , que la jeu-
 » nesse , qui vous doit tous ses
 » charmes , que Mercure enfin
 » accoure sur vos pas. »

On voit par ce détail , que la naissance des Graces est peut-être le point de toute la fable , sur lequel les Poëtes s'accordent le moins ; & qu'ils donnent à ces déesses jusqu'à quatre peres , sçavoir , Jupiter , le Soleil , Bacchus , Étéocle ; & jusqu'à onze meres , qui sont Junon , Eurynomé , Eunomie , Hémonie , Harmonie , Eglé , Vénus , Antinoé , Euryméduse , Eurytomene & Evanthé. Mais , peut-être de ce grand nombre de meres , faudroit-il en retrancher trois ; car , il y en a qui prétendent avec beaucoup de vraisemblance , que le mot d'Eunomie dans Onomacrite , celui d'Hémonie dans le vers des Catalectes , & celui d'Harmonie dans le Commentateur de Stace , sont corrompus ; & qu'il faut lire dans ces trois Anteurs , Eurynomé , sur la foi du texte d'Hésiode , qui donne ce dernier nom à la mere des Graces.

I I.

Nombre des Graces & leurs divers noms.

Les Anciens n'étoient pas plus d'accord sur le nombre & sur les noms de ces déesses , que sur leur origine. Les Lacédémoniens n'en reconnoissoient que deux , qu'ils honoroient sous le nom de Clita & de Phaenna. Les Athéniens n'en admettoient

pas davantage , mais ils les appelloient Auxo & Hégémone. Hésiode , & après lui Pindare , Onomacrite , & la plupart des autres Poëtes fixent le nombre des Graces à trois , & les nomment Eglé , Thalie & Euphrosyne. Ce qu'il y a d'embarrassant , c'est que Thalie passe ordinairement pour être le nom d'une des Muses. Mais , quel inconvénient y-a-t-il qu'une Muse & une Grace aient porté le même nom ? Les Grammairiens , dont les raffinemens sont quelquefois plus spécieux que solides , prétendent que le mot *Thalie* a la pénultième breve , lorsqu'il signifie une des Graces , Θάλια ; mais qu'il a la pénultième longue , lorsqu'il désigne une des Muses , Θάλεια. On pourroit s'y tromper sur leur déposition unanime ; car , si l'on examine la chose de près , on trouvera que leur distinction n'a nul fondement dans les écrits des Anciens.

Un autre embarras , c'est qu'Homère change le nom d'une des Graces , & l'appelle Pasithée ; car , dans le 14.^e livre de l'Iliade , Junon va trouver le dieu du sommeil , & comme déesse du mariage , elle lui promet Pasithée pour femme ; à peu près comme dans l'Énéide , elle va trouver Eole & lui promet Déiopée : » Je vous rendrai , » dit-elle au Sommeil , posses- » seur de la charmante Pasithée , » cette jeune Grace pour qui » vous passez les jours à soupi- » rer. » Stace conserve à cette

Grace le nom qu'Homère lui donne , & la place même avant les deux autres. Mais , malgré l'autorité de Stace & d'Homère , les noms qu'Hésiode a donnés aux Graces leur sont demeurés.

Quoique l'opinion qui réduit ces Déeses à trois , ait prévalu , il y avoit plusieurs endroits de Grece où l'on en reconnoissoit quatre. On les confondoit avec les Heures , c'est-à-dire , avec les quatre déesses qui présidoient aux quatre saisons de l'année. C'est pour cela qu'on les représentoit couronnées , l'une de fleurs , l'autre d'épis , la troisième de pampres & de raisins , & la quatrième d'une branche d'olivier , ou de quelqu'un de ces autres arbres qui conservent leur verdure jusque dans l'hiver. C'étoit pour la même raison encore , qu'assez souvent on représentoit Apollon , dieu des saisons , portant de la main gauche un arc & des fleches , & soutenant de la droite de petites figures des quatre Graces. Il ne paroît pas que la bonne & saine antiquité en ait guère admis un plus grand nombre.

Mais , les Écrivains du moyen âge enchérèrent beaucoup sur les Anciens , & multiplierent à l'infini ces divinités. Aristenet , Auteur outré , qui dans ce qu'il écrit ne répand pas les fleurs par pincées , mais les verse avec la corbeille , voulant nous donner dans la jeune Cydippe le modele d'une beauté parfaite , dit que les Graces voloient au-

tour de ses yeux , non au nombre de trois , mais par centaines. L'expression dont il se sert est remarquable. Le Musée , dont nous avons un poëme sur les amours de Héro & de Léandre , n'est pas plus retenu qu'Aristenet. » Les Graces , dit ce Poëte , » brilloient dans toute la per- » sonne de Héro. N'en déplaise » aux Anciens , ajoute-t-il , » quand ils disent qu'il n'y a » que trois Graces , ils ne di- » sent pas vrai. Lorsque Héro » daignoit sourire , on en dé- » couvroit plus de cent dans ses » yeux seuls. »

Mais , Nonnus , dans le poëme qu'il a fait à l'honneur du Dieu des vendanges , porte encore les choses plus loin ; car , dans le dessein de rehausser la gloire du Dieu qu'il célèbre , il convient bien qu'il y avoit trois Graces à la suite d'Apollon ; mais , il soutient qu'il n'y en avoit pas moins de trois cens à la suite de Bacchus.

C'est ainsi que ces Écrivains s'éloignent à l'envi de l'heureuse simplicité des premiers siècles , & se jettent dans les hyperboles les plus étranges. Tant il est vrai qu'il n'y point d'excès dont l'imagination ne soit capable , dès qu'une fois elle a passé les justes bornes.

Il ne faut pas oublier ici que quelques Auteurs mettent la déesse de la Persuasion au nombre des Graces , voulant nous insinuer par-là , que le grand secret pour persuader , c'est de plaire.

Symboles & attributs des Graces.

Quant aux symboles & aux attributs des Graces, ils étoient en grand nombre. Au commencement, on ne représentoit ces déesses que par de simples pierres qui n'étoient point taillées; mais, on les représenta bientôt sous des figures humaines, habillées de gaze dans les premiers tems, & toutes nues dans la suite. Pausanias avoue qu'il ne sçauroit marquer l'époque où l'on cessa de leur donner des habits. » Je n'ai pu découvrir, » dit-il, quel fut le premier » peintre ou le premier sculpeur qui s'avisa de représenter les Graces toutes nues. » Car, anciennement les sculpteurs & les peintres leur donnoient des voiles; témoin les figures de ces déesses que nous ont laissées Bupalé, Apelle, Pythagore de Paros & Socrate. Mais, ceux qui sont venus depuis, ont, sans que je puisse deviner pour quoi, ôté aux Graces leurs habits, & les ont représentées toutes nues. » Peut-être pourroit-on dire qu'ils les représenterent de la sorte, pour faire entendre que rien n'est plus aimable que la simple nature. Les habits qu'on leur donna ensuite, n'étoient que d'une gaze mince & légère, pour marquer que les véritables beautés plaisent principalement par elles-mêmes, & que si quelquefois elles appellent l'art au se-

cours de la nature, elles ne doivent employer les ornemens étrangers que sobrement & avec retenue.

On les représentoit jeunes, parce qu'on a toujours regardé les agrémens comme le partage de la jeunesse. Il semble pourtant qu'Homère ait reconnu des Graces plus avancées en âge. Car, Junon, comme nous l'avons vu, promet au dieu du Sommeil une des plus jeunes Graces. Ce grand Poëte n'auroit-il point voulu marquer par-là, que chaque âge a ses agrémens; & qu'il est même des naturels heureux & privilégiés, qui, dans un âge avancé, & jusque dans la vieillesse, sçavent conserver avec bienfaisance & avec dignité tout ce qui rend la jeunesse aimable? On croyoit communément qu'elles étoient filles & vierges; peut-être parce qu'on étoit persuadé qu'il étoit bien difficile que les agrémens de la vie pussent subsister dans le trouble d'une passion, ou parmi les embarras du mariage. Cependant, contre l'opinion commune, Homère marie deux des Graces, & ce qu'il y a de plus surprenant, il les partage assez mal en maris. Car, il donne pour époux à l'une un Dieu qui dort toujours, & à l'autre le plus laid de tous les Dieux. Dans le 18.^e livre de l'Iliade, Thétis va chez Vulcain, qu'elle trouve pressant le travail des Cyclopes, & mettant lui-même la main à l'œuvre. La Grace qu'il avoit pour

femme, accourt au-devant de la déesse.

Surquoi l'on peut remarquer, en passant, qu'Homère s'éloigne encore ici de l'opinion commune, qui donne à Vulcain Vénus pour femme. Les Scholastes sont fort embarrassés à deviner pourquoi le Poète marie une Grace toute charmante au dieu des forges. Phurnutus, sans y chercher tant de finesse, dit qu'Homère a voulu nous faire entendre par-là que les agrémens doivent régner julque dans les ouvrages les plus mécaniques. D'autres croient qu'il a simplement voulu marquer l'étrange bizarrerie qui se trouve dans l'assortiment de la plupart des mariages, par laquelle il arrive assez souvent que de fort aimables femmes sont liées à des hommes qui ne le sont guère. Enfin, d'autres prétendent que cette allégorie cache une vérité morale beaucoup plus importante; sçavoir, quetandis que le mari se charge des soins laborieux & pénibles, la femme doit par les agrémens de la figure, de l'humeur, & des manières, faire l'ornement & la douceur de la maison.

On représentoit encore les Graces dans l'attitude de personnes qui dansent, pour marquer qu'amies de la joie innocente, elles ne s'accordent pas d'une gravité trop austère. Elles se tenoient par la main sans se quitter; pour signifier que les qualités agréables unissent naturellement les hommes, & sont

un des plus doux liens de la société. Elles ne connoissoient point l'usage des agraffes ni des ceintures, mais laissoient flotter leurs voiles au gré des zéphyrs; pour exprimer qu'il est une sorte de négligé qui vaut mieux que toutes les parures les plus arrangées; & que dans les ouvrages d'esprit, comme dans tout le reste, il y a des négligences heureuses, infiniment préférables à la scrupuleuse exactitude.

Nous lisons dans Pausanias, qu'on voyoit à Elis les statues des trois Graces, où elles étoient représentées de telle sorte, que l'une tenoit à la main une rose, l'autre un dé à jouer, & la troisième une branche de myrte; symboles, dont cet Auteur nous donne lui-même l'explication. C'est que le myrte & la rose, dit-il, sont particulièrement consacrés à Vénus & aux Graces; & quant au dé, il est une marque du penchant que la jeunesse [âge, que les Graces aiment par préférence], a pour les jeux & pour les ris.

Mais, une coutume bien singulière, c'est que les Anciens représentoient quelquefois les Graces au milieu des plus laids satyres. Jusque-là qu'assez souvent même les statues des satyres étoient creuses, de manière qu'on pouvoit les ouvrir & les fermer; & quand on les ouvroit, on découvroit au-dedans de petites figures de Graces. Que pouvoit signifier un assemblage si bizarre? Auroit-on

voulu nous indiquer par-là, qu'il ne faut pas juger des hommes sur l'apparence ; que les défauts de la figure peuvent se réparer par les agrémens de l'esprit, & qu'assez souvent un extérieur disgracié cache de grandes qualités intérieures ?

I V.

Culte rendu aux Graces.

On peut aisément juger que des divinités si aimables ne manqueraient ni d'autels ni de temples. On prétend, comme nous l'avons déjà remarqué, que ce fut Étéocle qui leur en éleva le premier, & qui régla ce qui concernoit leur culte. Il étoit roi d'Orchomene, la plus agréable ville de toute la Béotie. On y voyoit une fontaine que son eau pure & salubre rendoit célèbre par tout le monde. Près de-là couloit le fleuve Céphise, qui, par la beauté de son canal & de ses bords, ne contribuoit pas peu à embellir un si charmant séjour. L'opinion commune étoit que les Graces s'y plaisoient plus qu'en aucun autre lieu de la terre. De-là vient que les anciens Poëtes les appellent ordinairement déesses de Céphise, & déesses d'Orchomene.

Cependant, toute la Grece ne convenoit pas qu'Étéocle eût été le premier à leur rendre les honneurs divins. Les Lacédémoniens en attribuoient la gloire à Lacédémon leur quatrième Roi. Ils prétendoient qu'il avoit bâti un temple aux

Graces dans le territoire de Sparte & sur le bord du fleuve Tiasse ; & que ce temple étoit sans contredit le plus ancien de tous ceux où elles recevoient des offrandes.

Quoi qu'il en soit, elles en avoient encore à Élis, à Delphes, à Pergé, à Périnthe, à Byzance, & en plusieurs autres endroits de la Grece & de la Thrace.

Non seulement elles avoient des temples particuliers, elles en avoient de communs avec d'autres divinités. Ordinairement ceux qui étoient consacrés à l'Amour, l'étoient aussi aux Graces. On avoit coutume encore de leur donner place dans les temples de Mercure, parce qu'on étoit persuadé que le dieu de l'Éloquence ne pouvoit se passer de leur secours. Mais, sur-tout, les Muses & les Graces n'avoient d'ordinaire qu'un même temple. On sçait l'union intime qui étoit entre ces deux sortes de divinités. Hésiode, après avoir dit que les Muses ont établi leur séjour sur l'Hélicon, ajoute que l'Amour & les Graces habitent près d'elles. En effet, pour plaire aux unes, il falloit plaire aux autres. Pindare invoque les Graces presque aussi souvent que les Muses, il confond leurs juridictions ; & par une de ces expressions heureuses & hardies qui lui sont familières, il appelle la poésie, le délicieux jardin des Graces.

On célébroit plusieurs fêtes en leur honneur dans tout le

COURS

cours de l'année, mais le printemps leur étoit principalement consacré; c'étoit proprement la saison des Graces. Horace ne peint jamais la nature qui se renouvelle, sans faire entrer les Graces dans cette peinture. Après avoir dit au commencement d'une de ses odes, que par une agréable révolution, les frimats font place aux beaux jours, il ajoute aussitôt, qu'on voit déjà Vénus, les Graces & les Nymphes recommencer leurs danses. Cette image lui plaît si fort, qu'il la présente encore dans un autre endroit, où, conservant tout le fond de la pensée, il se contente de faire quelques changemens dans l'expression.

Mais, ce n'étoit pas seulement à certains tems solennels que les peuples signaloient leur dévotion envers les Graces; il n'y avoit guère de jour qui ne fût marqué par quelque hommage qu'ils leur rendoient. Il est surprenant que la piété des Anciens influât presque sur toutes les actions de leur vie. Elle se retrouvoit au milieu même des plaisirs de la table. Ils ne faisoient point de repas où la plupart des dieux ne fussent appelés. Ils n'avoient garde d'y oublier les Muses, ni les Graces. On honoroit les unes & les autres le verre à la main; avec cette différence, que pour s'attirer la faveur des Muses, on buvoit neuf coups, au lieu que ceux qui vouloient se concilier les Graces, n'en buvoient que trois.

Tom. XIX.

Tous les peuples ont toujours regardé le serment comme un acte de religion, qui, étant fait dans les circonstances & avec les conditions nécessaires, honore l'Être souverain. Cette sorte d'honneur ne manquoit pas aux Graces. On attestoit leur divinité. Σοφῶς, ἢ τὰς Χείρας, *de par les Graces, il a raison*, dit Socrate dans les Nuées d'Aristophane. Il faut avouer pourtant qu'il y a une malice cachée sous ces termes; car, le Poëte comique fait allusion par ce serment à la première profession de Socrate, qui, avant que d'être philosophe, avoit été sculpteur, & avoit fait les statues des trois Graces qu'on avoit placées dans la citadelle d'Athènes.

Enfin, les Anciens aimoient à marquer leur zèle pour leurs dieux, par divers monumens qu'ils élevoient à leur gloire, par des tableaux, par des statues, par des inscriptions, par des médailles. Or, toute la Grece étoit pleine de semblables monumens que la piété publique avoit consacrés aux Graces. On voyoit dans la plupart des villes leurs figures, faites par les plus grands maîtres. Il y avoit à Pergame un tableau de ces Déeses, peint par Pythagore de Paros. Un autre à Smyrne, qui étoit de la main d'Apelle. Socrate avoit fait leurs statues en marbre; Bupale les fit en or. Pausanias parle de plusieurs autres, également recommandables par la richesse

S

de la matière & par la beauté du travail. Démosthène rapporte dans la harangue pour la couronne, que les Athéniens ayant secouru les habitans de la Chersonnese dans un besoin pressant, ceux-ci, pour éterniser le souvenir d'un tel bienfait, élevèrent un Autel avec cette inscription, *Χοῖρος Βίαιος. Autel consacré à celle des Graces qui préside à la reconnaissance.*

Pour finir par les monumens qui peut-être sont plus durables que tous les autres, il y avoit un grand nombre de médailles où les Graces étoient représentées. Plusieurs sont venues jusqu'à nous. Telle est une médaille grecque d'Antonin Pie, frappée par les Périnthiens; une de Septime Sévère, par les habitans de Pergé dans la Pamphylie; une autre de Sévère Alexandre, par la colonie Flavienne dans la Thrace; & enfin une de Valerien pere de Gallien, par les Byzantins.

C'est d'après ces anciennes médailles, qu'on a frappé dans ces derniers tems celles de Pic de la Mirandole & du Connétable Anne de Montmorency, où l'on voit d'un côté les têtes de ces grands hommes, & de l'autre les trois Déeses dans les mêmes attitudes qu'on les représentoit autrefois. Ce fut aussi sur ce modele qu'on frappa l'ingénieuse médaille de Jeanne de Navarre, où l'on représenta d'une part cette Princesse, & au revers les trois Graces, avec cette légende, *ou quatre, ou une.*

Biens dont les Graces étoient les dispensatrices.

Il ne faut pas s'étonner que les Anciens fussent si réguliers à faire leur cour aux Graces. C'étoit de ces divinités bienfaisantes qu'ils attendoient les plus précieux de tous les biens. Leur pouvoir s'étendoit à tous les agrémens de la vie, selon Pindare. Elles dispensoient aux hommes, non seulement la bonne Grace, la gaieté, l'égalité de l'humeur, la facilité des manières, & toutes les autres qualités liantes qui répandent tant de douceur dans la société civile, mais encore la libéralité, l'éloquence, la sagesse.

Mais, ce qui peut-être n'étoit pas moins considérable, elles donnoient ce je ne sçais quoi si vanté, qui fait qu'on est du goût de tout le monde, & qu'on plaît dans les moindres choses. Heureux don, qui seul quelquefois tient lieu de mérite, & sans lequel le mérite n'est compté pour rien! Un homme avoit beau rassembler en lui les plus grands talens, un génie universel, une vaste mémoire, une érudition profonde; toutes ces perfections devenoient inutiles, si les Graces n'y mettoient comme le dernier sceau. De-là vient que Platon, qui trouvoit dans son disciple Xénocrate les dispositions les plus heureuses, mais un peu de rudesse & de grossièreté, avoit coutume de lui dire: *Xénocrate, sacrifiez aux*

Graces, τὸς χάρις. Ce fut faute de leur avoir sacrifié, qu'au rapport de Plutarque, Marius ne fut pas un aussi grand homme qu'il auroit pu être, & qu'à de fort beaux commencemens, il attacha une fin qui n'y répondoit guère.

Mais, la plus belle de toutes les prérogatives des Graces, c'est qu'elles présidoient aux bienfaits & à la reconnoissance; jusques-là que presque dans toutes les langues on se sert de leur nom pour exprimer, & le bienfait, & la reconnoissance. C'étoit comme déesses de l'un & de l'autre, que l'antiquité les révéroit principalement. Aussi avoit-elle renfermé toute la doctrine des bienfaits dans les figures allégoriques sous lesquelles on avoit coûtumé de les représenter. Chrysippe, un des grands ornemens du portique, ayant entrepris de traiter cet endroit important de la morale, crut qu'il ne pouvoit mieux exécuter ce dessein, qu'en donnant l'explication de ces différentes figures. Sénèque, qui travailla depuis sur la même matière, blâme fort son prédécesseur de s'y être pris de la sorte, l'accusant d'avoir traité son sujet plutôt en Poète qu'en Philosophe, & prétendant qu'on instruit tout autrement les hommes par des maximes sérieuses, que par des allégories agréables. Quoi qu'il en soit, nous avons au moins l'obligation à Chrysippe de nous avoir transmis ce que les Anciens pen-

soient sur les attributs des Graces, & de nous avoir révélé les mystères qu'ils cachotent bien ou mal sous ces attributs.

D'abord, on appelloit ces déesses, *Charites*, nom dérivé d'un mot Grec qui veut dire *joie*, pour marquer que nous devons également nous faire un plaisir, & de rendre de bons offices, & de reconnoître ceux qu'on nous rend. Elles étoient jeunes, pour nous apprendre que la mémoire d'un bienfait ne doit jamais vieillir; vives & légères, pour faire connoître qu'il faut obliger promptement, & qu'un bienfait ne doit point se faire attendre. Aussi les Grecs avoient-ils coûtume de dire qu'une Grace qui vient lentement, cesse d'être Grace; ce qu'ils exprimoient par un de ces jeux de mots dont ils n'étoient pas ennemis. Elles étoient vierges, pour donner à entendre, 1.^o qu'en faisant du bien on doit avoir des vues pures, faute de quoi l'on corrompt son bienfait; 2.^o que l'inclination bienfaisante doit être accompagnée de prudence & de retenue. C'est pour cette seconde raison que Socrate, voyant un homme qui prodiguoit les bienfaits sans distinction & à tout venant: *Que les Dieux te confondent, s'écria-t-il, les Graces sont vierges, & tu en fais des courtisannes.* Elles se tenoient par la main; ce qui signifioit que nous devons par des bienfaits réciproques, serrer les nœuds qui nous attachent les uns aux autres. Enfin,

elles dansoient en rond , pour nous apprendre qu'il doit y avoir entre les hommes une circulation de bienfaits ; & de plus , par le moyen de la reconnaissance , le bienfait doit naturellement retourner au lieu d'où il est parti.

C'est ainli que sous des figures qui sembloient n'être faites que pour le plaisir des yeux , les Anciens , peut-être trop amateurs des emblèmes & des symboles , sçavoient renfermer les vérités les plus propres à éclairer l'esprit & à régler le cœur.

Nous remarquons , avant que de finir cet article , que trois des plus grands poètes de l'antiquité ont célébré les Graces dans des pièces faites exprès. Pamphos est le premier qu'on sçache qui ait composé un hymne en leur honneur. Ce Poète aujourd'hui peu connu , mais très-fameux dans les écrits des Anciens , vivoit dans les siècles les plus reculés. Entre plusieurs cantiques qu'il avoit faits pour différentes divinités , pour l'Amour , pour Diane , pour Cérès , pour Proserpine , &c. , celui qu'il avoit fait pour les Graces étoit regardé comme un des plus beaux. Pindare leur consacra cette Ode charmante , qui est la dernière des Olympiques , & qui rassemble en moins de quarante vers tout ce qu'on peut dire de plus magnifique à leur gloire.

Nous avons aussi dans Théocrite une idylle qui porte le nom des Graces. On croiroit ,

sur la foi du titre , que cette pièce seroit très-galante , & rouleroit en grande partie sur les trois divinités qu'elle semble annoncer. Cependant , on est tout surpris de n'y trouver presque rien qui les regarde. Ce n'est , à proprement parler , qu'une plainte chagrine ; & les Graces dont parle Théocrite , sont celles qu'il plaît quelquefois aux poètes de prendre des hommes riches & puissans , lorsqu'ils leur adressent des vers composés à leur honneur. D'où le Poète bucolique prend occasion de s'emporter en des reproches contre l'ingratitude des grands , qui dès ce tems-là ne connoissoient pas assez le prix de l'encens poétique , & croyoient récompenser dignement les peines d'un nourrisson du Parnasse , s'ils lui permettoient d'honorer de leur nom le frontispice de ses ouvrages. Ces reproches occupent tout le corps de la pièce qui est assez longue ; après quoi Théocrite tourne tout court , & finit par cette apostrophe , en forme de prière.

» Graces , à qui jadis Étéocle bâtit des temples , charmant les Déeses , qui habitez
» Orchomene , autrefois la rivale de Thebes ; je préfère
» ma retraite à tous les lieux où l'on peut m'inviter. Que
» si pourtant on venoit à me
» souhaiter en quelque endroit ,
» je ne craindrois point d'y paraître , pourvu que ce fût
» avec les Muses & avec vous.
» Car , sans vous , que peur-il

» y avoir d'agréable pour les
» mortels ; puissent les Graces
» ne m'abandonner jamais. »

GRACILIA [VÉRULANA],
Verulana Gracilia. Voyez Vé-
rulana.

GRACILUS LACON, (a)
Gracilus Laco, Γραχιλος Λακων,
capitaine des troupes du guet,
fut employé dans la ruine de
Séjan. Ce fut lui qui s'assura de
la personne de ce redoutable
ministre de Tibère. Après la
mort de Séjan, le Sénat décer-
na à Gracilus Lacon une grati-
fication sur le trésor public,
avec les ornemens de la prétu-
re, & autres prérogatives sem-
blables. Mais, Gracilus La-
con, instruit par l'exemple trop
récent de Séjan, refusa des
honneurs dont il sentoit le dan-
ger. Il obtint dans la suite l'in-
tendance des revenus du Prince
dans les Gaules ; ce fut sous
l'empire de Claude. Ce Prince
lui accorda aussi le droit de
prendre séance dans le Sénat,
& le décora en outre des orne-
mens consulaires.

GRACINUS, *Gracinus*, (b)
Γρακινος, l'un de ceux qui entre-
rent dans la conspiration contre
Sertorius.

GRACURIS, *Gracuris*, Γρα-
κυρις. Voyez Gracchuris.

GRADATION, *Gradus*,
Gradatio, figure de Rhétorique.
C'est un tableau gradué d'ima-
ges & de sentimens qui enchê-
rissent les uns sur les autres ;

c'est ainsi que l'on doit présen-
ter les passions, en peignant
avec art leurs commencemens,
leurs progrès, leur force, &
leur étendue ; nous n'en citerons
pour exemple que le fragment
de Sapho sur l'Amour ; il est si
beau que plusieurs grands Poë-
tes, & entr'autres Catulle par-
mi les Latins, & Despréaux
parmi les François, se sont dis-
puté la gloire de le rendre de
leur mieux, chacun dans leur
langue. Me permettra-t-on d'in-
sérer ici les traductions de Ca-
tulle & de Despréaux en faveur
de leur élégance, & pour la
satisfaction d'un grand nombre
de Lecteurs qui seront bien aises
de les comparer & de les ju-
ger ?

Écoutons d'abord Catulle, il
dit à Lesbie sa maîtresse :

Ille mi par esse Deo videtur,
Ille, si fas est superare divos,
Qui sedens adversus identidem te
Spestat, & audit

Dulce ridentem ; misero quod om-
nes

Eripit sensus mihi ! nam simul te
Lesbia aspexi, nihil est super me

Quod loquar amens ;
Lingua sed torpet, tenuis sub artus
Flamma dimanat, sonitu suapte
Tinniant aures, gemina teguntur
Lumina nocte.

(a) Dio. Cass. pag. 626, 680. Crév. | *supra*. Tom. II. pag. 149.
Hist. des Emp. Tom. I. pag. 358 & | (b) Plut. T. I. p. 351.

Voici maintenant la traduction
de Despréaux,

*Heureux qui près de toi, pour
toi seule soupire,
Qui jouit du plaisir de t'entendre
parler,
Qui te voit quelquefois douce-
ment lui sourire,
Les Dieux dans leur bonheur peu-
vent-ils l'égalé ?
Je sens de veine en veine une
subite flamme,
Courir par-tout mon corps, siffler
que je te vois ;
Et dans les doux transports où
s'égare mon ame,
Je ne saurois trouver de langue,
ni de voix.
Un nuage⁹ confus se répand sur
ma vue,
Je n'entends plus, je tombe en de
douces langueurs ;
Et pâle, sans haleine, interdite,
éperdue,
Un frisson me saisit, je tremble,
je me meurs.*

GRADE, *Gradus*, s'entend
des degrés que l'on obtient dans
les universités ; on dit *faire in-
finuer ses grades*, *jetter ses grades
sur un bénéfice*.

Les Grades, obtenus *per sal-
tum*, sont ceux qui ont été ob-
tenus précipitamment, sans avoir
le tems d'étude nécessaire, &
sans observer entre l'obtention
de deux degrés les interstices
nécessaires.

L'empereur Justinien établit
qu'il faudroit passer par cinq
différens Grades, avant que
d'arriver à celui de docteur es
loix ; il ordonna donc que dans
la première année on expliquât
aux écoliers les instituts qui
portoient son nom ; & l'on ap-
pellait ceux à qui l'on ensei-
gnoit les principes de cette ju-
risprudence, *Justiniani* ; dans
la seconde année, on leur inter-
prétoit les édits perpétuels des
Préteurs, & ils étoient surnom-
més *Editales* ; dans la troisième
année, ils passaient à l'étude
des décisions de Papinien, dont
ils prenoient le nom de *Papi-
niani* ; dans la quatrième an-
née, on leur faisoit expliquer
les endroits les plus difficiles
des loix, & on les appelloit
Lytæ, du mot Grec, *λυω*. *solvo*,
parce qu'ils étoient plus libres
dans leurs travaux ; dans la cin-
quième année, on les honoroit
du titre de *Prolytæ*, ou gens
affranchis des études de Droit.

Cet établissement de Justinien
ne fut pas de longue durée ; tou-
tes les sciences, déjà tombées
de son tems, s'éteignirent avec
l'empire Romain, & les pre-
mières étincelles de leur renaif-
sance ne commencerent à paroî-
tre que dans les douzième &
treizième siècles ; il fallut en
exciter l'étude par des honneurs
& des Grades, qui donnent
encore des droits & des privi-
lèges qu'on ne devoit accor-
der dans des siècles éclairés,
qu'à ceux qui les méritent par
leurs talens & leurs lumières.

GRADIVUS, *Gradivus*, (a) furnom de Mars. On prétend qu'on lui donna ce furnom à *Gradiendo*, parce qu'à la guerre il faut avancer tantôt au-delà, tantôt en-deçà de quelque lieu, ou bien à *vibratione hastæ*; ce que les Grecs appelloient *κροτάλειον*. Il y en a qui traduisent *Gradivus Mars*, par Mars le Terrible.

Numa Pompilius institua en l'honneur de Mars *Gradivus*, douze prêtres qu'il distingua des autres, par le moyen d'une robe peinte de diverses couleurs, sur laquelle ils ajoûtoient une cuirasse d'airain qui leur couvroit la poitrine, & par les boucliers célestes qu'ils avoient ordre de porter par la ville, en chantant des hymnes, & sautant d'une façon qui leur étoit particulière, & qui leur fit donner le nom de *Saliens*.

GRADUS, *Gradus*, mesure d'intervalle chez les Romains. Elle étoit de deux pieds & demi.

Les Romains donnoient aussi le nom de *Gradus* aux ports qui étoient à l'embouchure des fleuves, & où il y avoit des escaliers par lesquels on pouvoit descendre du môle dans les vaisseaux. C'est pour cette raison qu'on appelle aujourd'hui *Échelles du Levant* les ports confidérables de l'Asie qui sont sur la

Méditerranée. Le mot de *Gras*, dont on se sert pour exprimer les embouchures du Rhône, est encore un vestige de ce nom. Pareillement les Espagnols donnent le nom de *Crau* à ces sortes de descentes, comme par exemple, à celle qui est à Valence, anciennement appelée *Gradus Valentinus*. Enfin, le nom de *Grau* que l'on donne sur la côte de Languedoc, à l'embouchure d'une rivière, vient de la même origine.

GRAËNS, *Graei*, (b) le premier, (b) peuple de Thrace, vers les sources du Strymon. Thucydide fait mention de ce peuple.

GRAË ALPES, *Graius Mons*, Voyez Alpes Graies.

GRAISSE, *Adeps*, (c) est une matière blanche, grasse, huileuse, ramassée dans des capsules, ou petits sacs membraneux, destinée pour entretenir la chaleur des parties, & principalement pour adoucir les sels âcres de la masse du sang. La Graisse, en un mot, est un suc huileux, qui est séparé du sang par les glandes de la membrane adipeuse, & qui se fige & se congele dans ces cellules. On est maigre, soit quand on a peu de suc huileux dans le sang, soit quand ce suc est trop dissous, ou par la grande chaleur, ou par un grand & long exercice; soit quand les glandes destinées

(a) Tit. Liv. l. c. 20. L. L. II. c. 45. Virg. *Ænied.* l. III. v. 35. L. X. 542. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 41.

(b) Thucyd. p. 166.

(c) Genes. c. 27. v. 28. Levitic. c. 3.

v. 17. c. 7. v. 23. 24. Deuter. c. 32. v. 15. Job. c. 36. v. 16. Psalm. 16. v. 10. Psalm. 62. v. 6. Psalm. 72. v. 7. Psalm. 80. v. 17. Psalm. 147. v. 14. Jerem. c. 31. v. 14.

à le filtrer, font mal leur fonction.

Dieu avoit défendu aux Hébreux de manger de la Graisse des animaux. *Toute la Graisse appartiendra au Seigneur par un droit perpétuel, de race en race, & dans toutes vos demeures vous ne mangerez, ni sang, ni Graisse.* Quelques Interprètes prennent ces paroles dans toute la rigueur de la lettre; prétendant que l'usage de la Graisse est entièrement interdit aux Juifs, aussi bien que le sang. Joseph dit que Moïse défend seulement la Graisse des bœufs, des chèvres & des brebis, & de leur espèce; ce qui est conforme à la loi du Lévitique : *Adipem ovium, & bovum, & capra non comedetis.* Les nouveaux Juifs sont dans cet usage; & à l'égard de la Graisse de toute autre sorte d'animaux purs, ils se la croient permise; même celle des animaux qui sont morts d'eux-mêmes; ce qui est conforme à cette autre loi : *Vous vous servirez à différens usages de la Graisse des animaux morts d'eux-mêmes, & de ceux qui ont été pris par une bête.*

Mais, d'autres Interprètes soutiennent que la loi qui semble défendre généralement l'usage de la Graisse, doit se restreindre à la Graisse qui est séparée des chairs, comme celle qui couvre les reins & les intestins; & cela seulement dans le cas de l'offrande actuelle du sacrifice; ce qui est confirmé par ce passage du Lévitique. Dieu

après avoir défendu de manger de la Graisse des bœufs, des chèvres & des brebis, ajoute : *Si quelqu'un mange de la Graisse qui doit être brûlée au Seigneur, il périra du milieu de son peuple.*

Le mot *Graisse*, dans le style des Hébreux, ne signifie pas seulement la Graisse des animaux dont on vient de parler, mais aussi tout ce qui y a du rapport dans les autres choses; par exemple, la Graisse du froment, *adipe frumenti satiat te.* Et ailleurs : il les a rassasiés de la Graisse du froment. *Cibavit eos ex adipe frumenti.*

La Graisse se met aussi quelquefois comme la source ou la cause de la compassion, ou de la miséricorde. Comme les entrailles se sentent émus au récit de quelque malheur, ou à la vue de quelque objet triste & affligé, on a cru que la sensibilité résidoit principalement dans les entrailles qui d'ordinaire sont chargées de Graisse. Le Psalmiste reproche aux méchans d'avoir fermé leur Graisse, c'est-à-dire, d'avoir fermé leurs entrailles sur lui, de n'avoir pas été touchés de compassion en voyant l'accablement où il étoit. Ailleurs, il leur reproche d'avoir produit leur crime de leur Graisse, *prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum*; de l'avoir fait avec affectation, à peu près comme celui dont parle Moïse : *Le bien-aimé s'est engraisé, & il a regimbé, il a oublié Dieu son Créateur.*

La Graisse de la terre marque

le fumier, ou la marne dont on engraisse la terre : *Nos os ont été jetés sur nos tombeaux*, ou sur la terre, comme on y répand la Graisse de la terre. La Graisse de la terre marque aussi sa fécondité.

La Graisse marque l'abondance de tout bien ; *j'enivrerai de Graisse l'ame de mes prêtres*. Et dans Job : *Votre table sera remplie de Graisse*. Et le Psalmiste : *Sicut adipe & pinguedine repleatur anima mea*, &c.

GRAMMAIRE, *Grammatica*, *Grammaticæ*, Γραμματική; la racine est Γράμμα, *Littera*, Lettre. Les Latins ont quelquefois dit *Litteratura* pour *Grammatica*.

La Grammaire est la science de la parole prononcée ou écrite. La parole est une sorte de tableau, dont la pensée est l'original ; elle doit en être une fidelle imitation, autant que cette fidélité peut se trouver dans la représentation sensible d'une chose purement spirituelle. La logique, par le secours de l'abstraction, vient à bout d'analyser en quelque sorte la pensée, toute indivisible qu'elle est, en considérant séparément les idées différentes qui en sont l'objet, & la relation que l'esprit apperçoit entre elles. C'est cette analyse qui est l'objet immédiat de la parole, & c'est pour cela que l'art d'analyser la pensée, est le premier fondement de l'art de parler, ou en d'autres termes,

qu'une saine logique est le fondement de la Grammaire.

En effet, de quelques termes qu'il plaise aux différens peuples de la terre de faire usage, de quelque manière qu'ils s'avisent de les modifier, quelque disposition qu'ils leur donnent, ils auront toujours à rendre des perceptions, des jugemens, des raisonnemens ; il leur faudra des mots pour exprimer les objets de leurs idées, leurs modifications, leurs corrélations ; ils auront à rendre sensibles les différens points de vue sous lesquels ils auront envisagé toutes ces choses ; souvent le besoin les obligera d'employer des termes appellatifs & généraux, même pour exprimer des individus ; & conséquemment ils ne pourront se passer de mots déterminatifs pour restreindre la signification trop vague des premiers. Dans toutes les langues on trouvera des propositions qui auront leurs sujets & leurs attributs ; des termes dont le sens incomplet exigera un complément, un régime ; en un mot, toutes les langues assujettiront indispensablement leur marche aux loix de l'analyse logique de la pensée ; & ces loix sont invariablement les mêmes par-tout & dans tous les tems, parce que la nature & la manière de procéder de l'esprit humain sont essentiellement immuables. Sans cette uniformité & cette immutabilité absolue, il ne pourroit y avoir aucune communication entre les hommes de différens siècles ou

de différens lieux, pas même entre deux individus quelconques, parce qu'il n'y auroit pas une seule règle commune pour comparer leurs procédés respectifs.

Il doit donc y avoir des principes fondamentaux, communs à toutes les langues, dont la vérité indestructible est antérieure à toutes les conventions arbitraires ou fortuites, qui ont donné naissance aux différens idiomes qui divisent le genre humain.

Mais, on sent bien qu'aucun mot ne peut être le type essentiel d'aucune idée, il n'en devient le signe que par une convention tacite, mais libre; on auroit pu lui donner un sens tout contraire. Il y a une égale liberté sur le choix des moyens que l'on peut employer, pour exprimer la corrélation des mots dans l'ordre de l'énonciation, & celle de leurs idées dans l'ordre analytique de la pensée. Mais, les conventions une fois adoptées, c'est une obligation indispensable de les suivre dans tous les cas pareils; & il n'est plus permis de s'en départir, que pour se conformer à quelque autre convention également authentique, qui déroge aux premières dans quelque point particulier, ou qui les abroge entièrement. De-là la possibilité & l'origine des différentes langues qui ont été, qui sont, & qui seront parlées sur la terre.

La Grammaire admet donc

deux sortes de principes. Les uns sont d'une vérité immuable & d'un usage universel; ils tiennent à la nature de la pensée même; ils en suivent l'analyse; ils n'en sont que le résultat. Les autres n'ont qu'une vérité hypothétique & dépendante des conventions libres & muables, & ne sont d'usage que chez les peuples qui les ont adoptés librement, sans perdre le droit de les changer ou de les abandonner, quand il plaira à l'usage de les modifier ou de les proscrire. Les premiers constituent la Grammaire générale, les autres sont l'objet des diverses Grammaires particulières.

La Grammaire générale est donc la science raisonnée des principes immuables & généraux de la parole prononcée ou écrite, les institutions arbitraires & usuelles d'une langue particulière.

La Grammaire générale est une science, parce qu'elle n'a pour objet que la spéculation raisonnée des principes immuables & généraux de la parole; une Grammaire particulière est un art, parce qu'elle envisage l'application des institutions arbitraires & usuelles d'une langue particulière aux principes généraux de la parole. La science grammaticale est antérieure à toutes les langues, parce que ses principes sont d'une vérité éternelle, & qu'ils ne supposent que la possibilité des langues; l'art grammatical,

au contraire, est postérieur aux langues, parce que les usages des langues doivent exister avant qu'on les rapporte artificiellement aux principes généraux.

Malgré cette distinction de la science grammaticale & de l'art grammatical, nous ne prétendons pas insinuer que l'on doive ou que l'on puisse même en séparer l'étude. L'art ne peut donner aucune certitude à la pratique, s'il n'est éclairé & dirigé par les lumières de la spéculation. La science ne peut donner aucune consistance à la théorie, si elle n'observe les usages combinés & les pratiques différentes, pour s'élever par degrés jusqu'à la généralisation des principes. Mais, il n'en est pas moins raisonnable de distinguer l'un de l'autre, d'assigner à l'un & à l'autre son objet propre, de prescrire leurs bornes respectives, & de déterminer leurs différences.

C'est pour les avoir confondues, que le P. Buffier regarde comme un abus introduit par divers Grammairiens, de dire : *L'usage est en ce point opposé à la Grammaire.* « Puisque la Grammaire, dit-il, à ce sujet, n'est que pour fournir des règles ou des réflexions qui apprennent à parler comme on parle; si quelqu'une de ces règles ou de ces réflexions ne s'accorde pas à la manière de parler comme on parle, il est évident qu'elles

» sont fausses & doivent être » changées. »

Il est très-clair que notre Grammairien ne pense ici qu'à la Grammaire particulière d'une langue, à celle qui apprend à parler comme on parle, à celle enfin que l'on désigne par le nom d'*usage* dans l'expression censurée. Mais, cet usage a toujours un rapport nécessaire aux loix immuables de la Grammaire générale, & le P. Buffier en convient lui-même dans un autre endroit. » Il se » trouve essentiellement dans » toutes les langues, dit-il, ce » que la Philosophie y considère, en les regardant comme » les expressions naturelles de » nos pensées; car, comme la nature a mis un ordre nécessaire » dans nos pensées, elle a mis, » par une conséquence infaillible, un ordre nécessaire dans » les langues. » C'est en effet pour cela que dans toutes on trouve les mêmes espèces de mots; que ces mots y sont assujettis à peu près aux mêmes espèces d'accidens; que le discours y est soumis à la triple syntaxe, de concordance, de régime, & de construction, &c. Ne doit-il pas résulter de tout ceci un corps de doctrine indépendant des décisions arbitraires de tous les usages, & dont les principes sont des loix également universelles & immuables?

Or, c'est à ces loix que la Grammaire générale, que les usages particuliers des langues peuvent se conformer, ou ne

pas se conformer quant à la lettre, quoiqu'effectivement ils en suivent toujours & nécessairement l'esprit. Si l'on trouve donc que l'usage d'une langue autorise quelque pratique contraire à quelqu'un de ces principes fondamentaux, on peut le dire sans abus, ou plutôt il y auroit abus à ne pas le dire nettement; & rien n'est plus abusif que le mot de Cicéron : *Impetratum est à consuetudine ut peccare suavitatis causâ liceret*. C'est à l'usage qu'il attribue les fautes dont il parle, *impetratum est à consuetudine*; & par conséquent, il reconnoît une règle indépendante de l'usage & supérieure à l'usage; c'est la nature même, dont les décisions relatives à l'art de la parole forment le corps de la science grammaticale. Consultons de bonne foi ces décisions, & comparons-y sans préjugé les pratiques usuelles, nous serons bientôt en état d'apprécier l'opinion du P. Buffier.

Il ne nous faut qu'un exemple pour parvenir à notre but, & nous le prendrons dans l'Écriture. Que signifient les plaintes que nous entendons faire tous les jours sur les irrégularités de notre alphabet, sur les emplois multipliés de la même lettre pour représenter divers élémens de la parole, sur l'abus contraire de donner à un même élément plusieurs caractères différens, sur celui de réunir plusieurs caractères pour représenter un élément simple,

&c. ? C'est la comparaison secrète des institutions usuelles avec les principes naturels, qui fait naître ces plaintes; on voit, quoi qu'on en puisse dire, que l'usage autorise de véritables fautes contre les principes immuables dictés par la nature.

Eh ! comment pourroit-il se faire que l'usage des langues s'accordât toujours avec les vues générales & simples de la nature ? Cet usage est le produit du concours fortuit de tant de circonstances quelquefois très-difcordantes. La diversité des climats; la constitution des États; les révolutions qui en changent la face; l'état des sciences, des arts, du commerce; la religion & le plus ou le moins d'attachement qu'on y a; les prétentions opposées des nations, des provinces, des villes, des familles mêmes; tout cela contribue à faire envisager les choses, ici sous un point de vue, là sous un autre, aujourd'hui d'une façon, demain d'une manière toute différente; & c'est l'origine de la diversité des génies des langues. Les différens résultats des combinaisons infinies de ces circonstances, produisent la différence prodigieuse que l'on trouve entre les mots des diverses langues qui expriment la même idée, entre les moyens qu'elles adoptent pour désigner les rapports énonciatifs de ces mots, entre les tours de phrase qu'elles autorisent, en

tre les licences qu'elles se permettent.

Cette influence du concours des circonstances est frappante, si l'on prend des termes de comparaison très-éloignés, ou par les lieux, ou par les tems, comme de l'orient à l'occident, ou du règne de Charlemagne à celui de Louis XVI. Elle le sera moins, si les points sont plus voisins, comme d'Italie en France, ou du siècle de François I à celui de Louis XVI. En un mot, plus les termes comparés se rapprocheront, plus les différences paroîtront diminuer; mais, elles ne seront jamais totalement anéanties; elles demeureront encore sensibles entre deux nations contigues, entre deux provinces limitrophes, entre deux villes voisines, entre deux quartiers d'une même ville, entre deux familles d'un même quartier. Il y a plus; le même homme varie ses façons de parler d'âge en âge, de jour en jour. De-là la diversité des dialectes d'une même langue; suite naturelle de l'égalité liberté & de la différente position des peuples & des États qui composent une même nation; de-là cette mobilité, cette succession de nuances, qui modifie perpétuellement les langues, & les métamorphose insensiblement en d'autres routes différentes; c'est encore une des principales causes des difficultés qui peuvent se trouver dans l'étude des Grammaires particulières.

Rien n'est plus aisé que de se méprendre sur le véritable usage d'une langue. Si elle est morte, on ne peut que conjecturer; on est réduit à une portion bornée de témoignages consignés dans les livres du meilleur siècle. Si elle est vivante, la mobilité perpétuelle de l'usage empêche qu'on ne puisse l'assigner d'une manière fixe; ses oracles n'ont qu'une vérité momentanée. Dans l'un & l'autre cas, il ne faut négliger aucune des ressources que le hazard peut offrir, ou que l'art d'enseigner peut fournir.

Le moyen le plus utile & le plus avoué par la raison & par l'expérience, c'est de diviser l'objet dont on traite en différens points capitaux, auxquels on puisse rapporter les différens principes & les diverses observations qui concernent cet objet. Chacun de ces points capitaux peut être subdivisé en des parties subordonnées, qui serviront à mettre de l'ordre dans les matières relatives aux premiers chefs de distribution. Mais, les membres de ces divisions doivent effectivement présenter des parties différentes de l'objet total, ou les différens points de vue sous lesquels on se propose de l'envisager; il doit y en avoir assez pour faire connoître tout l'objet, & assez peu pour ne pas surcharger la mémoire, & ne pas distraire l'attention. Voici donc comment nous croyons devoir distribuer la Grammaire,

soit générale , soit particulière.

[Le Lecteur n'ignore pas sans doute que nous ne faisons que transcrire les propres termes de MM. Douchet & Beauzée, seuls dignes de succéder à M. Dumasais, pour fournir en sa place les articles de Grammaire au Dictionnaire raisonné des Sciences & des Arts. L'Académie Françoisse vient de récompenser dignement les talens de M. Beauzée, en l'admettant au nombre de ses membres.]

La Grammaire considère la parole dans deux états différens, ou comme prononcée , ou comme écrite ; la parole écrite est l'image de la parole prononcée, & celle-ci est l'image de la pensée. Ces deux points de vue peuvent donc être comme les deux principaux points de réunion, auxquels on rapporte toutes les observations Grammaticales ; & toute la Grammaire se divise en deux parties générales, dont la première qui traite de la parole, peut être appelée *Orthologie* ; & la seconde, qui traite de l'Écriture, se nomme *Orthographe*.

La nécessité de caractériser avec précision les points saillans de notre système Grammatical, & la liberté que l'usage de notre langue paroît avoir laissée sur la formation des termes techniques, nous ont déterminés à en risquer plusieurs, que l'on trouvera dans le tableau que nous allons présenter de la distribution de la Grammaire. Nous ferons en sorte qu'ils soient dans l'a-

nologie des termes didactiques usités, & qu'ils expriment exactement toute l'étendue de l'objet que nous prétendons leur faire désigner ; à mesure qu'ils se présenteront, nous les expliquerons par leurs racines. Ainsi, le mot *Orthologie* a pour racines *ὀρθος*, rectus, & *λογος*, sermo ; ce qui signifie manière de bien parler.

I.

De l'Orthologie.

Pour rendre la pensée sensible par la parole, on est obligé d'employer plusieurs mots, auxquels on attache les sens particuliers, que l'analyse démêle dans la pensée totale. C'est donc des mots qu'il est question dans la première partie de la Grammaire, & on peut les considérer ou isolés, ou rassemblés, c'est-à-dire, ou hors de l'élocution, ou dans l'ensemble de l'élocution ; ce qui partage naturellement le traité de la parole en deux parties, qui sont la *Lexicologie* & la *Syntaxe*.

Le terme de *Lexicologie* signifie *explication des mots*, il est formé de *λέξις*, *vocabulum*, & *λογος*, *sermo*. Ce mot a été déjà employé par M. l'abbé Girard, mais dans un sens différent de celui que nous lui assignons, & que les racines mêmes paroissent indiquer. M. Ducloux semble diviser de même l'objet du traité de la parole ; il commence ainsi ses remarques sur le dernier chapitre de la Grammaire générale. « La Grammaire, de

» quelque langue que ce soit ,
 » a deux fondemens , le voca-
 » bulaire & la syntaxe. « Mais,
 le vocabulaire n'est que le cata-
 logue des mots d'une langue,
 & chaque langue a le sien ; au
 lieu que ce que nous appelons
Lexicologie , contient sur cet
 objet des principes raisonnés
 communs à toutes les langues.

I. L'office de la *Lexicologie*
 est donc d'expliquer tout ce qui
 concerne la connoissance des
 mots ; & pour y procéder avec
 méthode , elle considère le ma-
 tériel , la valeur & l'étymolo-
 gie.

1.^o Le matériel des mots
 comprend leurs élémens & leur
 prosodie.

Les sons & les articulations
 sont les parties élémentaires des
 mots , & les syllabes qui résul-
 tent de leur combinaison , en
 sont les parties intégrantes &
 immédiates.

La prosodie fixe les déci-
 sions de l'usage par rapport à
 l'accent & à la quantité. L'accent
 est la mesure de l'élévation ,
 comme la quantité est la mesure
 de la durée du son dans chaque
 syllabe.

Les mots ne conservent pas
 toujours la forme matérielle ,
 que l'usage vulgaire leur a as-
 signée primitivement ; souvent
 il se fait des changemens , ou
 dans les parties intégrantes qui
 les composent , sans que ces
 licences avouées de l'usage en
 altèrent la signification ; comme
 dans les mots *religio* , *amasti* ,
amarier , ou lieu de *religio* , *ama-*

visli , *amari*. On donne commu-
 nément le nom de figures aux
 divers changemens qui arrivent
 à la forme matérielle des mots.

2.^o La valeur des mots con-
 siste dans la totalité des idées
 que l'usage a attachées à cha-
 que mot. Les différentes espè-
 ces d'idées , que les mots peu-
 vent rassembler dans leur signi-
 fication , donnent lieu à la *Le-*
xicologie de distinguer dans la
 valeur des mots trois sens dif-
 férens , le sens fondamental , le
 sens spécifique , & le sens acci-
 dentel.

Le sens fondamental est celui
 qui résulte de l'idée fondamen-
 tale que l'usage a attachée ori-
 ginairement à la signification
 de chaque mot ; cette idée
 peut être commune à plusieurs
 mots , qui n'ont pas pour cela
 la même valeur , parce que
 l'esprit l'envisage dans chacun
 d'eux sous des points de vue
 différens. Par rapport à cette
 idée primitive , les mots peu-
 vent être pris ou dans le sens
 propre , ou dans le sens figuré.
 Un mot est dans le sens propre ,
 lorsqu'il est employé pour ré-
 veiller dans l'esprit l'idée qu'en
 a eu intention de lui faire signi-
 fier primitivement ; & il est dans
 le sens figuré , lorsqu'il est em-
 ployé pour exciter dans l'esprit
 une autre idée qui ne lui con-
 vient que par son analogie avec
 celle qui est l'objet du sens
 propre. On donne communé-
 ment le nom de troupes aux di-
 vers changemens de cette es-
 pèce , qui peuvent se faire

dans le sens fondamental des mots.

Le sens spécifique est celui qui résulte de la différence des points de vue, sous lesquels l'esprit peut envisager l'idée fondamentale, relativement à l'analyse de la pensée. De-là les différentes espèces de mots, les noms, les pronoms, les adjectifs, &c. On trouve souvent des mots de la même espèce, qui semblent exprimer la même idée fondamentale & le même point de vue analytique de l'esprit; on donne à ces mots la qualification de synonymes, pour faire entendre qu'ils ont précisément la même signification; & on appelle synonymie la propriété qui les fait ainsi qualifier.

Le sens accidentel est celui qui résulte de la différence des relations des mots à l'ordre de l'énonciation. Ces diverses relations sont communément indiquées par des formes différentes, telles qu'il plaît aux usages arbitraires des langues de les fixer; de-là les genres, les cas, les nombres, les personnes, les temps, les modes. Les différentes loix de l'usage sur la génération des formes qui expriment ces accidens, constituent les déclinaisons & les conjugaisons.

3.^o L'étymologie des mots est la source d'où ils sont tirés. L'étude de l'étymologie peut avoir deux fins différentes.

La première est de suivre l'analogie d'une langue, pour se mettre en état d'y introduire

des mots nouveaux, selon l'occurrence des besoins. C'est ce qu'on appelle la formation; & elle se fait, ou par dérivation, ou par composition. De-là les mots primitifs & les dérivés, les mots simples & les composés.

Le second objet de l'étude de l'étymologie, est de remonter effectivement à la source d'un mot, pour en fixer le véritable sens par la connoissance de ses racines génératrices ou élémentaires, naturelles ou étrangères. C'est l'art étymologique, qui suppose des moyens d'invention, & des règles de critique pour en faire usage.

Tels sont les points de vue fondamentaux auxquels on peut rapporter les principes de la Lexicologie. C'est aux Dictionnaires de chaque langue à marquer sur chacun des mots qu'ils renferment, les décisions propres de l'usage, relatives à ces points de vue.

II. L'office de la Syntaxe est d'expliquer tout ce qui concerne le concours des mots réunis, pour exprimer une pensée. Quand on veut transmettre sa pensée par le secours de la parole, la totalité des mots que l'on réunit pour cette fin, fait une proposition; la Syntaxe en examine la matière & la forme.

1.^o La matière de la proposition est la totalité des parties qui entrent dans sa composition; & ces parties sont de deux espèces, logiques & Grammaticales.

Les

Les parties logiques sont les expressions totales de chacune des idées, que l'esprit apperçoit nécessairement dans l'analyse de la pensée, sçavoir, le sujet, l'attribut & la copule. Le sujet est la partie de la proposition qui exprime l'objet, dans lequel l'esprit apperçoit l'existence ou la non existence d'une modification; l'attribut est celle qui exprime la modification, dont l'esprit apperçoit l'existence ou la non existence dans le sujet; & la copule est la partie qui exprime l'existence ou la non existence de l'attribut dans le sujet.

Les parties Grammaticales de la proposition sont les mots, que les besoins de l'énonciation & de la langue que l'on parle y font entrer, pour constituer la totalité des parties logiques.

Les différentes manières dont les parties Grammaticales constituent les parties logiques, font naître les différentes espèces de propositions; les simples & les composées, les complexes & les complexes, les principales & les incidentes.

2.^o La forme de la proposition consiste dans les inflexions particulières, & dans l'arrangement respectif des différentes parties dont elle est composée. Par rapport à cet objet la syntaxe est différente dans chaque langue par les détails; mais, toutes ses règles, dans quelque langue que ce soit, se rapportent à trois chefs généraux, qui

Tom. XIX.

sont la concordance, le régime & la construction.

La concordance est l'uniformité des accidens communs à plusieurs mots, comme sont les genres, les nombres, les cas, &c. Les règles, que la syntaxe prescrit sur la concordance, ont pour fondement un rapport d'identité entre les mots qu'elle fait accorder, parce qu'ils expriment conjointement un même & unique objet. Ainsi, la concordance est ordinairement d'un mot modificatif avec un mot subjectif, parce que la modification d'un sujet n'est autre chose que le sujet modifié. Le modificatif se rapporte au subjectif, ou par apposition, ou par attribution; par apposition, lorsqu'ils sont réunis pour exprimer une seule idée précise, comme quand on dit: *Ces hommes sçavans*; par attribution, lorsque le modificatif est l'attribut d'une proposition, dont le subjectif est le sujet, comme quand on dit: *Ces hommes sont sçavans*. Toutes les langues qui admettent dans les modifications des accidens semblables à ceux des subjectifs mettent ces mots en concordance dans le cas de l'apposition, parce que l'identité y est réelle & nécessaire; la plupart l'exigent encore dans le cas de l'attribution, parce que l'identité y est réelle. Mais, quelques-unes ne l'admettent pas, & emploient l'adverbe au lieu de l'adjectif, parce que dans l'analyse de la proposition elles envisagent le sujet & l'at-

T

tribut comme deux objets séparés & différens. Ainsi, pour dire *ces hommes sçavans*, on dit en Allemand, *diese gelehrten männer*, comme en Latin, *bi docti viri*; mais, pour dire *ces hommes sont sçavans*, on dit en Allemand, *diese männer sind gelehrt*, comme on diroit en Latin, *hi viri sunt docti*, ou *cum doctrina*, au lieu de dire *sunt docti*. L'une de ces deux pratiques est peut-être plus conforme que l'autre aux loix de la Grammaire générale; mais, entreprendre sur ce principe de réformer celle des deux que l'on croiroit la moins exacte, ce seroit pécher contre la plus essentielle des loix de la Grammaire générale même, qui doit abandonner sans réserve le choix des moyens de la parole à l'usage. *Quem penès arbitrium est & jus & norma loquendi.*

Le Régime est le signe que l'usage a établi dans chaque langue, pour indiquer le rapport de détermination d'un mot à un autre. Le mot, qui est en régime, sert à rendre moins vague le sens général de l'autre mot auquel il est subordonné; & celui-ci, par cette application particulière, acquiert un degré de précision qu'il n'a point par lui-même. Chaque langue a ses pratiques différentes pour caractériser le régime & les différentes espèces de régime; ici c'est par la place; là c'est par des prépositions; ailleurs par des terminaisons; par-tout c'est par les moyens qu'il a plu

à l'usage de consacrer.

La construction est l'arrangement des parties logiques & Grammaticales de la proposition. On doit distinguer deux sortes de constructions, l'une analytique, & l'autre usuelle.

La construction analytique est celle où les mots sont rangés dans le même ordre que les idées se présentent à l'esprit dans l'analyse de la pensée. Elle appartient à la Grammaire générale, & elle est la règle invariable & universelle, qui doit servir de base à la construction particulière de quelque langue que ce soit; elle n'a qu'une manière de procéder, parce qu'elle n'envisage qu'un objet, l'exposition claire & suivie de la pensée.

La construction usuelle est celle, où les mots sont rangés dans l'ordre autorisé par l'usage de chaque langue. Elle a différens procédés, à cause de la diversité des vues qu'elle a à combiner & à concilier; elle ne doit point abandonner totalement la succession analytique des idées, elle doit se prêter à la succession pathétique des objets qui intéressent l'ame; & elle ne doit pas négliger la succession Euphonique des expressions les plus propres à flatter l'oreille. Ce mélange de vues souvent opposées ne peut se faire sans avoir recours à quelques licences, sans faire quelques inversions à l'ordre analytique, qui est vraiment l'ordre fondamental; mais, la

Grammaire générale approuve tout ce qui mene à son but , à l'expression fidele de la pensée. Ainsi, quelque vrais & quelque nécessaires que soient les principes fondamentaux de la Grammaire générale sur l'énonciation de la pensée ; quelque conformité que les usages particuliers des langues puissent avoir à ces principes , on trouve cependant dans toutes , des locutions tout-à-fait éloignées , & des principes métaphysiques , & des pratiques les plus ordinaires ; ce sont des écarts de l'usage avoués même par la raison.

La construction usuelle est donc simple ou figurée ; simple, quand elle suit sans écart le procédé ordinaire de la langue ; figurée , quand elle admet quelque façon de parler qui s'éloigne des loix ordinaires.

On donne à ces locutions particulières le nom de *figures de construction* , pour les distinguer de celles dont nous avons parlé plus haut , & qui sont des figures de mots , les unes relatives au matériel , & les autres au sens. Celles-ci sont les diverses altérations que les usages des langues autorisent dans la forme de la proposition. C'est communément sur quelques-unes de ces figures , que sont fondés les idiotismes particuliers des langues , & c'est en les ramenant à la construction analytique que l'on vient à bout de les expliquer. C'est l'analyse seule qui remplit les vuides

de l'ellipse , qui justifie les redondances du pléonasmé , qui éclaire les détours de l'inversion. Voilà , nous osons le dire , la manière la plus naturelle & la plus sûre d'introduire les jeunes gens à l'intelligence du Latin & du Grec.

On voit par cette distribution de l'orthologie , quelles sont les bornes précises de la Grammaire par rapport à cet objet. Elle n'examine ce qui concerne les mots, que pour les employer ensuite à l'expression d'un sens total dans une proposition. Faut-il réunir plusieurs propositions pour en composer un discours ? Chaque proposition isolée sera toujours du ressort de la Grammaire , quant à l'expression du sens que l'on y envisagera ; mais , ce qui concerne l'ensemble de toutes ces propositions , est d'un autre district. C'est à la logique à décider du choix & de la force des raisons , que l'on doit employer pour éclairer l'esprit ; c'est à la rhétorique à régler les tours , les figures , le style , dont on doit se servir pour émouvoir le cœur par le sentiment , ou pour le gagner par l'agrément. Ainsi , la logique enseigne en quelque sorte ce qu'il faut dire ; la Grammaire , comment il faut le dire , pour être entendu ; & la rhétorique , comment il convient de le dire pour persuader.

I I.

De l'Orthographe.

Les arts n'ont pas été portés

F ij

du premier coup à leur perfection ; ils n'y sont parvenus que par degrés, & après bien des changemens. Ainsi, quand les hommes songerent à communiquer leurs pensées aux absens, ou à les transmettre à la postérité, ils ne s'aviserent pas d'abord de se servir des signes les plus propres à produire cet effet. Ils commencèrent par employer des symboles représentatifs des choses, & ne songerent à peindre la parole même, qu'après avoir reconnu par une longue expérience l'insuffisance de leur première pratique, & l'inutilité de leurs efforts pour la perfectionner autant qu'il convenoit à leurs besoins.

L'écriture symbolique fut donc remplacée par l'écriture orthographique, qui est la représentation de la parole. C'est cette dernière seule qui est l'objet de la Grammaire ; & pour en exposer l'art avec méthode, il n'y a qu'à suivre le plan même de l'orthologie. Or, nous avons d'abord considéré à part les mots qui sont les élémens de la proposition, ensuite nous avons envisagé l'ensemble de la proposition ; ainsi, la lexicologie & la syntaxe sont les deux branches générales du traité de la parole. Celui de l'écriture peut se diviser également en deux parties correspondantes, que nous nommerons *lexicographie* & *logographie*. Ces mots viennent de *λέξις*, *vocabulum*, *λόγος*, *sermo*, & *γραφὴν*, *scriptio* ; comme si l'on disoit orthogra-

phe des mots, & orthographe du discours.

Le terme de logographie est connu dans un autre sens, mais qui est éloigné du sens étymologique que nous revendiquons ici, parce que c'est le seul qui puisse rendre notre pensée.

I. L'office de la lexicographie est de prescrire les règles convenables pour représenter le matériel des mots, avec les caractères autorisés par l'usage de chaque langue. On considère dans le matériel des mots les élémens & la prosodie ; de-là deux sortes de caractères, caractères élémentaires, & caractères prosodiques.

1.^o Les caractères élémentaires sont ceux que l'usage a destinés primitivement à la représentation des élémens de la parole ; sçavoir, les sons & les articulations. Ceux, qui sont établis pour représenter les sons, se nomment voyelles ; ceux, qui sont introduits pour exprimer les articulations, s'appellent consonnes ; les uns & les autres prennent le nom commun de lettres. La liste de toutes les lettres autorisées par l'usage d'une langue, se nomme alphabet ; & on appelle alphabétique, l'ordre dans lequel on a coutume de les ranger. Les Grecs donnerent aux lettres des noms analogues à ceux que nous leurs donnons ; ils les appellèrent στοιχεῖα, élémens ou γράμματα, lettres. Les termes d'élémens, de sons & d'articulations, ne devoient convien-

qu'aux élémens de la parole prononcée ; comme ceux de lettres, de voyelles & de consonnes, ne devoient se dire que de ceux de la parole écrite ; cependant, c'est assez l'ordinaire de confondre ces termes, & de les employer les uns pour les autres. C'est à cet usage, introduit par la manière dont les premiers Grammairiens envisagerent l'art de la parole, que l'on doit l'étymologie du mot *Grammaire*.

2.^o Les caractères prosodiques sont ceux que l'usage a établis pour diriger la prononciation des mots écrits. On peut en distinguer de trois sortes ; les uns régulent l'expression même des mots ou de leurs élémens ; tels que la cédille, l'apostrophe, le tiret, & la diérèse ; les autres avertissent de l'accent, c'est-à-dire, de la mesure de l'élévation du son ; ce sont l'accent aigu, l'accent grave & l'accent circonflexe ; d'autres enfin fixent la quantité ou la mesure de la durée du son, & on les appelle longue, brève & douteuse, comme les syllabes mêmes dont elles caractérisent le son.

II. L'office de la logographie est de prescrire les règles convenables pour représenter la relation des mots à l'ensemble de chaque proposition, & la relation de chaque proposition à l'ensemble du discours.

1.^o Par rapport aux mots considérés dans la phrase, la logographie doit en général fixer

le choix des lettres capitales ou courantes ; indiquer les occasions où il convient de varier la forme du caractère & d'employer l'italique ou le romain, & prescrire les loix usuelles sur la manière de représenter les formes accidentelles des mots, relatives à l'ensemble de la proposition.

2.^o Pour ce qui est de la relation de chaque proposition à l'ensemble du discours, la logographie doit donner les moyens de distinguer la différence des sens, & en quelque sorte les différens degrés de leur mutuelle dépendance. Cette partie s'appelle ponctuation. L'usage n'y décide guère que la forme des caractères qu'elle emploie. L'art de s'en servir devient en quelque sorte une affaire de goût ; mais, le goût a aussi ses règles, quoiqu'elles puissent plus difficilement être mises à la portée du grand nombre.

Tel est l'ordre que nous mettons dans notre manière d'envisager la Grammaire. D'autres suivroient un plan tout différent, & auroient sans doute de bonnes raisons pour préférer celui qu'ils adopteroient. Cependant, le choix n'en est pas indifférent. De toutes les routes qui conduisent au même but, il n'y en a qu'une qui soit la meilleure. Nous n'avons garde d'assurer que nous l'avons saisie ; cette assertion seroit d'autant plus présomptueuse, que les principes d'après les-

quels on doit décider de la préférence des méthodes didactiques, ne sont peut-être pas encore assez déterminés.

Il ne faut pas croire, au reste, que chacune des parties, que nous avons assignées à la Grammaire, puisse être traitée seule d'une manière complète; elles se doivent toutes des secours mutuels. Ce qui concerne l'écriture doit aller assez parallèlement avec ce qui appartient à la parole; il est difficile de bien sentir les caractères distinctifs des différentes espèces de mots, sans connaître les vues de l'analyse dans l'expression de la pensée; & il est impossible de fixer bien précisément la nature des accidens des mots, si l'on ne connoît les emplois différens dont ils peuvent être chargés dans la pro-

position. Mais, il n'en est pas moins nécessaire de rapporter à des chefs généraux toutes les matières Grammaticales, & de tracer un plan qui puisse être suivi, du moins dans l'exécution d'un ouvrage élémentaire. Avec cette connoissance des élémens, on peut reprendre le même plan & l'approfondir de suite sans obstacle, parce que les premières notions présenteront par-tout les secours qui sont dûs à l'une des parties par les autres. Nous allons les rapprocher ici dans un tableau raccourci, qui sera comme la récapitulation de l'exposition détaillée que nous en avons faite, & qui mettra sous les yeux du lecteur l'ordre vraiment encyclopédique des observations Grammaticales.



SYSTÈME FIGURÉ

DES PARTIES DE LA GRAMMAIRE.

GRAMMAIRE.	I. ORTHOLOGIE.	I. LEXICOLOGIE.	Matériel des Mots.	Éléments.	Sons & articulations.	Figures de diction.
				Profodie.	Accent. Quantité.	
			Valeur des mots.	Sens fondamental.	Propre. Figuré.	Tropes.
				Sens spécifique.	Noms. Pronoms. &c.	Synonymes.
				Sens accidentel.	Genres. Nombres. &c.	Déclinaisons. Conjugaisons.
			Étymologie des mots.	Formation.	Dérivation. Composition.	Mots primitifs. Mots dérivés.
				Art étymologique.	Invention. Critique.	Mots simples. Mots composés.
			Matière de la proposition.	Parties de la proposition.	Parties Logiques. Parties Grammaticales.	Sujet. Attribut. Copule.
				Espèces de proposition.	Simple & composées. Imcomplexes & complexes. Principales & incidentes. &c.	
			Forme de la proposition.	Concordance. Régime. Construction.	Analytique. Usuelle.	Simple. Figurée. Figures de construction.
II. ORTHOGRAPHE.	II. LOGOGRAPHIE.	I. LEXICOGRAPHIE.	Caractères élémentaires ou lettres.	Voyelles.	Alphabet.	
				Consonnes.		
			Caractères prosodiques.	D'expression.	Cédille. Apostrophe. Tiret. Diérèse.	
				D'accent.	Accent aigu. Accent grave. Accent circonflexe.	
				De quantité.	Longue. Breve. Douteuse.	
			Choix des lettres, relativement à la phrase.	Popéuation.	Lettres capitales ou courantes. Caractères romains ou italiques.	
					Lettres représentatives des accens des mots.	
						T iv

GRAMMAIRIEN, *Grammaticus*, Γραμματικός, (a) nom qui est souvent pris substantivement ; il se dit d'un homme qui a fait une étude particulière de la Grammaire.

Autrefois , on distinguoit entre Grammaïren & Grammatiste ; on entendoit par Grammaïrien ce que nous entendons par *homme de lettres*, *homme d'érudition*, *bon critique* ; c'est en ce sens que Suétone a pris ce mot dans son livre des Grammaïriens célèbres.

Quintilien dit qu'un Grammaïrien doit être philosophe , orateur ; avoir une vaste connoissance de l'Histoire , être excellent critique & interprète judicieux des anciens Auteurs & des Poètes ; il veut même que son Grammaïrien n'ignore pas la musique. Tout cela suppose un discernement juste & un esprit philosophique , éclairé par une saine logique & par une métaphysique solide.

Ceux , qui n'avoient pas ces connoissances , & qui étoient bornés à montrer par érat la pratique des premiers élémens des lettres , étoient appelés Grammatistes.

Aujourd'hui , on dit d'un homme de lettres , qu'il est bon Grammaïrien , lorsqu'il s'est appliqué aux connoissances qui regardent l'art de parler & d'écrire correctement.

Mais , s'il ne connoît pas que la parole n'est que le signe

de la pensée ; que par conséquent l'art de parler suppose l'art de penser ; en un mot , s'il n'a pas cet esprit philosophique qui est l'instrument universel & sans lequel nul ouvrage ne peut être conduit à la perfection , il est à peine Grammatiste ; ce qui fait voir la vérité de cette pensée de Quintilien : « Que la Grammaire au » fond est bien au-dessus de ce » qu'elle paroît être d'abord. »

Plus habet in recessu quam in fronte promittit.

Bien des gens confondent les Grammaïriens avec les Grammatistes ; mais , il y a toujours un ordre supérieur d'hommes , qui , comme Quintilien , ne jugent les choses grandes ou petites , que par rapport aux avantages réels que la société peut en recueillir ; souvent ce qui paroît grand aux yeux du vulgaire , ils le trouvent petit , si la société n'en doit tirer aucun profit ; & souvent ce que le commun des hommes trouve petit , ils le jugent grand , si les citoyens en doivent devenir plus éclairés & plus instruits , & qu'il doive en résulter qu'ils en penseront avec plus d'ordre & de profondeur , qu'ils s'exprimeront avec plus de justesse , de précision & de clarté , & qu'ils en seront bien plus disposés à devenir utiles & vertueux.

GRAMMATEION , *Grammateium*, nom d'un lieu parti-

(a) Quintil. L. I. c. 4.

culier des Gymnases ; ce lieu étoit destiné à la garde des archives athlétiques.

ΓΡΑΜΜΑΤΕΥΣ, ou ΓΡΑΜΜΑΤΕΥΣ. (a) Chaque ville avoit un dépôt où étoient conservés les loix, les archives, les traités solennels, les décrets du Sénat & du peuple, & tous les autres actes publics ; un Magistrat étoit chargé de la garde de ce dépôt, & il rédigeoit aussi par écrit les actes publics ; on le nommoit dans les villes Grecques, Γραμματεὺς. Il étoit pour ainsi dire, le greffier en chef de la ville ; c'étoit une place de confiance, qui demandoit une exacte probité dans celui qui la remplissoit. Elle étoit même la première Magistrature en plusieurs villes ; du moins, elles marquoient sur leurs monnoies le nom de Γραμματεὺς, comme du Magistrat principal. A Sardes, c'étoit une charge du second ordre ; une inscription fait l'éloge de quelques personnes qui l'avoient remplie avec honneur. Γραμματεὺς ἀπὸς Φιλοτιμίας.

La ville d'Athènes avoit deux Γραμματεὺς du Sénat & un autre du peuple. Le premier Γραμματεὺς du Sénat étoit tiré au sort, à chaque prytanie, pour la garde des décrets, & des actes publics ; le second étoit choisi par le Sénat & avoit

la garde des loix. Le Γραμματεὺς du peuple étoit élu par l'assemblée du peuple, & faisoit au Sénat & devant le peuple, la lecture des décrets, des loix & des actes publics.

La ville de Cyzique, suivant les marbres, avoit un greffier du Sénat, Γραμματεὺς Βουλῆς, qui devoit être différent du Γραμματεὺς du peuple.

Dans les villes moins considérables, ou qui avoient des usages particuliers, un seul officier étoit Γραμματεὺς, du Sénat & du peuple.

Cet Officier étoit si distingué dans plusieurs villes, qu'il étoit Eponyme. Voyez Grefrier.

GRAMMATICAL, *Grammaticalis*, ce qui appartient à la Grammaire. Une façon de parler est Grammaticale, quand elle est construite selon les loix de la Grammaire. Quelque admirable que soit Voiture en ce qui regarde la délicatesse & l'enjouement, il n'étoit pas infaillible en matière de construction & de pureté Grammaticale.

GRAMME, *Gramma*, (b) sorte de poids de la valeur d'une obole & quatre chalques. C'est la vingt-quatrième partie de l'once.

GRAMPIUS, *Grampius*, (c) montagne d'Ecosse. Tacite en fait mention dans la vie d'Agriкола. Hector Boëtius dit

(a) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. II. 246. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. XVIII. p. 128, 129.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 153.

(c) Tacit. in Jul. Agric. c. 29.

qu'elle séparoit les Pictes & les Ecoſſois. On la nomme aujourd'hui Gransbains; mais, ce nom moderne ne comprend pas toute la chaîne de montagnes, qui s'étend entre les provinces d'Argyle, de Lorn, de Braïd-Albain, de Murray, de Marre & de Mernis, jusqu'à Aberdeen.

GRAND, *Magnus*, (a) terme qui se prend en divers sens dans l'Écriture.

Son Grand fils, c'est-à-dire, son fils aîné. Naaman étoit Grand devant le Roi son maître, pour dire qu'il étoit dans une grande considération auprès du Roi, *Je vous rendrai chef ou pere d'une Grande nation*, autrement d'un peuple nombreux & puissant. *Moïse fut un grand homme dans toute l'Égypte*; c'est-à-dire, que tout le pais le regardoit comme un homme extraordinaire & envoyé de Dieu. *La Grande mer*, par excellence, c'est la Méditerranée, sans comparaison plus Grande que la mer Morte & la mer de Génésareth, qui ne sont que des lacs.

Les Hébreux seront nommés par les Étrangers, *un peuple sage, une Grande nation*, ou un peuple puissant & considérable. Le Roi d'Assyrie, est nommé *le Grand Roi*, l'Euphrate *le Grand fleuve*, la ville de Ninive, *la Grande ville*; parce que le roi d'Assyrie étoit le plus puissant roi d'Orient, l'Euphrate le

plus Grand fleuve de Syrie; & Ninive la plus Grande ville des États du roi d'Assyrie, & de tous les environs.

Ambulare in Magnis, signifie marcher à la Grandeur; *Magna loqui*, parler avec hauteur, avec insolence. Depuis le plus petit jusqu'au plus Grand, est une manière de parler usitée dans notre langue. *Votre serviteur n'a ſeu chose quelconque d'affaire ni Grande ni petite*, autrement il n'en a pas eu la moindre connoissance.

La Grandeur du cœur, se prend pour l'orgueil; *la Grandeur du bras*, pour la force, pour la sévérité. *La voix de la Grandeur de Dieu* est le tonnerre. *Le siège de la Grandeur*, est le trône de la majesté de Dieu. *La Grandeur de Dieu*, marque sa gloire, sa puissance, sa majesté, ses œuvres merveilleuses.

GRANDE-MERE, la même que Cybele. Voyez Cybele.

GRANDEUR D'ÂME, *Magnitudo Animi*. Il n'est pas sans doute nécessaire de prouver que la Grandeur d'âme est quelque chose de réel. Il est difficile de ne pas sentir dans un homme qui maîtrise la fortune, & qui, par des moyens puissans, arrive à des fins élevées, qui subjugué les autres hommes par son activité, par sa patience, ou par de profonds conseils; il est difficile, dis-je, de ne pas sentir dans un génie de cet ordre une noble dignité; cependant, il

(a) Genes. c. 27. v. 1. Exod. c. 11. v. 3. c. 15. v. 10. Deuter. c. 4. v. 6. Reg. I. c. 22. v. 15. L. IV. c. 5. v. 1.

Psal. 54. v. 13. Psalm. 130. v. 1. Isaï. c. 9. v. 9. Jerem. 59. v. 11.

n'y a rien de pur, & dont nous n'abusons.

La Grandeur d'Ame est un instinct élevé, qui porte les hommes au grand, de quelque nature qu'il soit, mais qui les tourne au bien ou au mal, selon leurs passions, leurs lumières, leur éducation, leur fortune, &c. Egale à tout ce qu'il y a sur la terre de plus élevé, tantôt elle cherche à soumettre par toutes sortes d'efforts ou d'artifices, les choses humaines à elle; & tantôt dédaignant ces choses, elle s'y soumet elle-même, sans que sa soumission l'abaisse. Pleine de sa propre Grandeur, elle s'y repose en secret, contente de se posséder. Qu'elle est belle, quand la vertu dirige tous ses mouvemens ! Mais, qu'elle est dangereuse lorsqu'elle se soustrait à la règle ! Représentez-vous Catilina au-dessus de tous les préjugés, de sa naissance, méditant de changer la face de la terre, & d'anéantir le nom Romain ; concevez ce génie audacieux, menaçant le monde du sein des plaisirs, & formant d'une troupe de voluptueux & de voleurs, un corps redoutable aux armées & à la sagesse de Rome. Qu'un homme de ce caractère auroit porté loin la vertu, s'il eût tourné au bien ! Mais, des circonstances malheureuses le poussent au crime. Catilina étoit né avec un amour ardent pour les plaisirs, que la sévérité des loix aigrissoit & contraignoit ; sa dissipation & ses débauches l'engageront peu

à peu à des projets criminels ; ruiné, décrié, traversé, il se trouva dans un état, où il lui étoit moins facile de gouverner la République que de la détruire ; ne pouvant être le héros de sa patrie, il en méditoit la conquête. Ainsi, les hommes sont souvent portés au crime par de fatales rencontres, ou par leur situation ; ainsi, leur vertu dépend de leur fortune. Que manquoit-il à César, que d'être né souverain ? Il étoit bon, magnanime, généreux, brave, clément ; personne n'étoit plus capable de gouverner le monde & de le rendre heureux. S'il eût eu une fortune égale à son génie, sa vie auroit été sans tâche ; mais, César, n'étant pas né Roi, n'a passé que pour un tyran.

De-là il s'ensuit qu'il y a des vices qui n'excluent pas les Grandes qualités, & par conséquent de Grandes qualités qui s'éloignent de la vertu. Nous reconnoissons cette vérité avec douleur. Il est triste que la bonté n'accompagne pas toujours la force, que l'amour du juste ne prévale pas nécessairement sur tout autre amour dans tous les hommes ; & dans tout le cours de leur vie ; mais, non seulement les Grands hommes se laissent entraîner au vice, les vertueux même se démentent, & sont inconstans dans le bien. Cependant, ce qui est sain est sain, ce qui est fort est fort. Les inégalités de la vertu, les faiblesses qui l'accompagnent, les vi-

ces qui flétrissent les plus belles vies, ces défauts inséparables de notre nature, mêlée si manifestement de Grandeur & de petitesse, n'en détruisent pas les perfections. Ceux, qui veulent que les hommes soient tout bons ou tout méchans, nécessairement Grands ou petits, ne les ont pas approfondis. Il n'y a rien de parfait sur la terre ; tout y est mêlé & fini ; les minces ne nous donnent point d'or pur.

GRANDS [Les], *Primores*, *PRIMATES*. On nomme ainsi en général ceux qui occupent les premières places de l'État, soit dans le gouvernement, soit auprès du Prince.

Dans la démocratie pure, il n'y a de Grands que les magistrats, ou plutôt il n'y a de Grand que le peuple. Les Magistrats ne sont Grands que par le peuple & pour le peuple ; c'est son pouvoir, sa dignité, sa majesté, qu'il leur confie. De-là vient que dans les Républiques bien constituées, on faisoit un crime autrefois de chercher à acquérir une autorité personnelle. Les généraux d'armée n'étoient Grands qu'à la tête des armées ; leur autorité étoit celle de la discipline ; ils la dépofoient en même tems que le soldat quittoit les armes, & la paix les rendoit égaux.

Il est de l'essence de la démocratie que les Grandeurs soient électives, & que personne n'en soit exclu par état. Dès qu'une seule classe de citoyens est condamnée à servir

sans espoir de commander, le gouvernement est aristocratique.

La moins mauvaise aristocratie est celle où l'autorité des Grands se fait le moins sentir. La plus vicieuse est celle où les Grands sont despotes, & les peuples esclaves. Si les nobles sont des tyrans, le mal est sans remède ; un Sénat ne meurt point.

Si l'aristocratie est militaire, l'autorité des Grands tend à se réunir dans un seul ; le gouvernement touche à la monarchie ou au despotisme. Si l'aristocratie n'a que le bouclier des loix, il faut pour subsister qu'elle soit le plus juste & le plus modéré de tous les gouvernemens. Le peuple, pour supporter l'autorité exclusive des Grands, doit être heureux comme à Venise, ou stupide comme en Pologne.

La liberté Romaine avoit chéri l'autorité des Rois ; elle ne put souffrir l'autorité des Grands. L'esprit républicain fut indigné d'une distinction humiliante. Le peuple voulut bien s'exclure des premières places, mais il ne voulut pas en être exclu ; & la preuve qu'il méritoit d'y prétendre, c'est qu'il eut la sagesse & la vertu de s'en abstenir.

En un mot, la République n'est une que dans le cas du droit universel aux premières dignités. Toute prééminence héréditaire y détruit l'égalité, rompt la chaîne politique, & divise les citoyens.

Le danger de la liberté n'est

donc pas que le peuple prétende élire entre les citoyens sans exception, ses magistrats & ses juges, mais, qu'il les méconnoisse après les avoir élus. C'est ainsi que les Romains ont passé de la liberté à la licence, de la licence à la servitude.

Dans les gouvernemens républicains, les Grands revêtus de l'autorité l'exercent dans toute sa force. Dans le gouvernement monarchique, ils l'exercent quelquefois & ne la possèdent jamais; c'est par eux qu'elle passe; ce n'est point en eux qu'elle réside; ils en sont comme les canaux; mais, le Prince en ouvre & ferme la source, la divise en ruisseaux, en mesure le volume, en observe & dirige le cours.

Les Grands, comblés d'honneurs & dénués de force, représentent le Monarque auprès du peuple, & le peuple auprès du Monarque. Si le principe du gouvernement, est corrompu dans les Grands, il faudra bien de la vertu, & dans le Prince, & dans le peuple, pour maintenir dans un juste équilibre l'autorité protectrice de l'un, & la liberté légitime de l'autre; mais, si cet ordre est composé de fideles sujets & de bons patriotes, il sera le point d'appui des forces de l'État, le lien de l'obéissance & de l'autorité.

Il est de l'essence du gouver-

nement monarchique comme du républicain, que l'État ne soit qu'un, que les parties dont il est composé forment un tout solide & compacte. Cette machine vaste, toute simple qu'elle est, ne sçauroit subsister que par une exacte combinaison de ses pièces; & si les mouvemens sont interrompus ou opposés, le principe même de l'activité devient celui de la destruction.

Or, la position des Grands dans un état monarchique, sert merveilleusement à établir & à conserver cette communication, cette harmonie, cet ensemble, d'où résulte la continuité régulière du mouvement général.

GRANÉE. *Granea*, (a) étoit une des nymphes Hamadryades.

GRANIQUE, *Granicus*, (b) Γρανικός, fleuve de l'Asie mineure, qui avoit sa source au mont Ida, dans la partie de cette montagne qu'on appelloit Cotelus. De-là dirigeant son cours vers le septentrion, il couloit entre l'Esepe & le Priape, au travers de la contrée que les Anciens nommoient Adraстée, & alloit porter ses eaux dans la Propontide. La ville de Sidene, qui ne subsistoit déjà plus du tems de Strabon, étoit située sur les bords du Granique. Le passage d'Alexandre a rendu ce fleuve célèbre. Il le traversa en allant combattre Darius, & y remporta la première victoire.

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 386.

(b) Strab. pag. 581, 582, 587, 602.

Plin. T. I. pag. 282, 289. Pomp. Mel. p. 82. Q. Curt. L. IV, c. 9. Plut. T. I. p. 498, 672.

Les Turcs le nomment aujourd'hui Soufou. Assez près de ce fleuve, on voit les mafures d'un château, que quelques-uns croient avoir été bâti par Alexandre. Paul Lucas parle ainsi de ces ruines : « Peu de tems après, nous trouvâmes des montagnes, où l'on ne peut passer que par un défilé fort serré; on avoit eu soin de le fortifier d'un bon château, dont on voit encore les ruines, & d'en fermer le passage avec une bonne porte bâtie de fort grosses pierres & soutenues d'une voûte sous laquelle il falloit passer. Il paroît que cette voûte, dont il reste encore plus de quarante pieds de long, étoit un rempart assuré pour fermer l'entrée de la Mysie. Je passai dessous avec quelques uns des plus curieux de la caravane, pendant que les autres passèrent sur les ruines qui sont à côté. Ce passage se nomme aujourd'hui Demir-Capi ou Porte-de-Fer. » Spon avoit dit que ce château passoit pour avoir été bâti par Alexandre; Paul Lucas ne croit pas que cet ouvrage soit d'une si grande antiquité, puisqu'il ne nous en reste aucun vestige dans les écrits des Anciens; il peut être, selon lui, de quelqu'un des derniers empereurs Grecs, qui, pour arrêter les progrès des Turcs, voulurent leur fermer

(a) Plut. T. I. p. 425.

(b) Plut. Tom. I. p. 475.

(c) Plut. T. I. p. 715.

l'entrée de la Bithynie.

GRANIUS, *Granius*, (a) *Γράνιος*, fils de la femme de C. Marius. Elle l'avoit eu d'un premier lit.

GRANIUS, *Granius*, (b) *Γράνιος*, Questeur du tems de Sylla. La veille même du jour que celui-ci mourut, sur ce qu'on lui dit que le questeur Granius différoit de payer à la République de grandes sommes qu'il lui devoit, & qu'il attendoit sa mort pour ne les jamais payer, il le fit venir dans sa chambre, ordonna à ses domestiques de se jeter sur lui & de l'étrangler en sa présence.

GRANIUS PÉTRONIUS; *Granius Petronius*, (c) officier qui suivit le parti de César. Scipion, ayant surpris en Afrique un des vaisseaux de César, que montoit Granius Pétronius, qui venoit d'être fait Questeur, passa au fil de l'épée tout l'équipage; & quant au Questeur, il lui dit qu'il lui donnoit la vie. Le Questeur répondit que ce n'étoit pas la coutume des soldats de César de recevoir la vie, mais de la donner aux autres; & tirant son épée, il se la passa au travers du corps.

GRANIUS, *Granius*, (d) dont parle Cicéron dans son second livre de l'Orateur.

GRANIUS, *Granius*, (e) Héraut, dont Cicéron parle aussi dans son Brutus, & ailleurs.

(d) Cicér. de Orat. L. II. c. 135.

(e) Cicér. Brut. c. 53.

GRANIUS MARCELLUS, *Granius Marcellus*, (a) Gouverneur de Bithynie, fut accusé comme criminel de lèse-majesté par son questeur Cépion Crispinus, l'an de Jésus-Christ 15. Pour entrer dans quelque détail, Cépion Crispinus accusoit Granius Marcellus d'avoir mal parlé de Tibère; & il portoit à l'accusé des coups inévitables, choisissant dans la conduite du Prince tout ce qu'il y avoit de plus vicieux, pour en faire la matière des critiques de Granius Marcellus. Car, les choses étant vraies, on se persuadoit aisément qu'elles avoient été dites.

Romanus Hispo, qui s'étoit joint en second au principal accusateur, ajouta que Granius Marcellus s'étoit fait dresser une statue plus haute que celles des Césars, & qu'il avoit ôté d'une autre statue la tête d'Auguste, pour y substituer celle de Tibère.

L'Empereur avoit sans doute beaucoup souffert en écoutant la censure qui venoit d'être faite de sa personne; mais, il s'étoit contenu. A ce dernier grief, sa colère, trouvant lieu de paraître sous un prétexte qui sembloit plus intéresser Auguste que lui, éclata sans mesure. Il déclara que dans cette affaire il donneroit son suffrage de vive voix, & avec serment de juger selon la justice. Il restoit encore, dit

Tacite, des vestiges de la liberté expirante. Cn. Pison prit la parole. « César, dit-il, en » quel rang opinez-vous? Si » vous parlez le premier, je » sçaurai à quoi m'en tenir. Si » vous différerez à vous ouvrir » après que tous les autres au- » ront opiné, je crains de me » trouver, sans le vouloir, en » contradiction avec vous. » Cette représentation fit honte à Tibère de son emportement. Il s'adoucit, & souffrit que Granius Marcellus fût déchargé de l'accusation de lèse-majesté. Il étoit aussi accusé de concussion. L'affaire fut renvoyée aux juges ordinaires, & traitée en règle.

GRANIUS [Q.], *Q. Granius*, (b) accusa, l'an de Jésus-Christ 24, L. Pison de discours tenus dans le secret contre le respect dû à la majesté de l'Empereur, & il avança de plus, qu'on trouveroit chez lui du poison, & qu'il venoit au Sénat portant une épée sous sa robe. Ces derniers reproches étoient trop violens pour être crus, & l'on n'y eut aucun égard. Les autres griefs en grand nombre, dont l'accusateur le chargeoit, furent écoutés. Pendant l'instruction du procès, la mort survenue fort à propos, déroba L. Pison à une condamnation inévitable.

GRANIUS MARTIANUS, *Granius Martianus*, (c) Sénat ur

(a) Tacit. Annal. L. I. c. 74. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 331, 332.

(b) Tacit. Annal. L. IV. c. 22. Crév.

Hist. des Emp. Tom. I. p. 486, 487.

(c) Tacit. Annal. L. VI. c. 38.

Romain , accusé du crime de lèse-majesté par C. Gracchus , sous l'Empire de Tibère , se donna volontairement la mort.

GRANIUS SILVANUS. (a) *Granius Silvanus* , tribun d'une cohorte prétorienne , fut chargé , l'an de Jésus-Christ 65 , d'aller informer Sénèque d'une déposition qu'Antonius Natalis avoit faite contre lui , & de lui demander s'il reconnoissoit qu'elle ne contint rien que de vrai. *Granius Silvanus* trouva Sénèque à table avec sa femme Pauline & deux amis , & il lui exposa les ordres de Néron. Sénèque reconnut qu'une partie de la déposition étoit vraie ; mais il nia l'autre , qui étoit celle qui le chargeoit.

Le Tribun revint avec cette réponse qu'il rendit à Néron en présence de Poppée & de Tigellin , conseil intime du Prince lorsqu'il étoit dans ses fureurs. Néron demanda à *Granius Silvanus* , si Sénèque faisoit les apprêts de sa mort. « Il n'a donné » aucun signe de frayeur , ré- » pondit l'officier , je n'ai rien » vu de triste ni dans ses paro- » les , ni sur son visage. Re- » tournez-donc , dit l'Empereur , » & signifiez - lui l'ordre de » mourir. « *Granius Silvanus* ne reprit pas le même chemin ; & il se détourna pour aller chez le Préfet du Prétoire Fénus Rufus , & lui demander s'il de-

voit obéir ; & Fénus Rufus le lui conseilla. Telles étoient , dit Tacite , la prodigieuse lâcheté qui engourdissoit tous les courages ; car , *Granius Silvanus* étoit aussi du nombre des conjurés , & il multiplioit les crimes dont il s'étoit engagé à tirer vengeance. Il s'épargna néanmoins l'odieux ministère de porter lui-même un si triste message ; & il fit entrer un centurion , qui notifia à Sénèque l'ordre de l'Empereur. *Granius Silvanus* eut assez de courage pour se percer de son épée , quoiqu'il eût été absous.

GRANIUS, *Granius* , (b) un des surnoms donnés à Apollon.

GRANNONE, GRANNONUM, *Grannona, Grannonum.* (c) La Notice de l'Empire met comme deux lieux différens *Grannone* & *Grannonum*, *in littore Saxo-nico* , dans le canton qu'elle appelle *tractus Armoricanus* , c'est-à-dire , sur la côte , entre la Seine & la Loire. M. de Valois croit que c'est Guérande en Bretagne. Il n'est pas sûr que *Grannone* & *Grannonum* soient des lieux différens. La Notice répète quelquefois un même lieu & il semble le partager en deux ; ce qui est certain , c'est qu'au cas que *Grannone* & *Grannonum* ne soient pas un seul & même endroit , il faut les chercher tous les deux sur la côte ,

(a) Tacit. Annal. L. XV. c. 50 , 60 , 61 , 71. Crév. Hist. des Emp. T. II. pag. 426 , 427 , 435.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de

Montf. Tom. I. p. 107.

(c) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. p. 419.

& apparemment sur la côte de Breragne. L'un des deux pourroit bien être Gravinum de la Table de Peutinger, près de Vannes. D'autres croient que c'est ce qu'on appelle aujourd'hui le Crenan dans la Baye de Douarnes, entre Brest & Quimper.

GRANNUS, *Grannus*, Roi fabuleux de Danemarck, enleva la fille de Sigthun, roi des Goths, & tua ce Prince dans un combat. Sibdager, roi de Norwege, entra à son tour dans le Danemarck avec une armée, fit prisonnière la sœur & la fille de Grannus, viola la première, & épousa l'autre, qu'il emmena en Norwege. Grannus fit les derniers efforts pour se venger, & leva une puissante armée, avec laquelle il livra une bataille à Sibdager; mais, il y fut tué, & ses sujets devinrent tributaires des Goths.

Joan. Maynus, [L. 2.] L'analiste, qui place ces évènements vers la guerre de Troie, seroit fort embarrassé s'il falloit les justifier; mais, la plupart des Historiens du Nord croient n'avoir pas besoin de preuves, lorsqu'il s'agit de donner un relief d'ancienneté à leur Nation.

GRANNUS, *Grannus*, (a) surnom d'Apollon. Apollon Grannus étoit honoré en beaucoup de pays, en Allemagne, en Ecosse, & ailleurs.

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 433.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Tom. XIX.

Ce surnom se lit dans une inscription trouvée en Ecosse, près de Musselhorow, dans le Lothian, ou Lothien, ou Laudon, & rapportée par Napler dans ses Commentaires sur l'Apocalypse, & par Cambden. Elle porte.

APOLLINI

GRANNO

Q. LVSIVS

SABINIA

NVS

PROC

AVG

V. SS. L. V. M.

Cambden croit qu'Apollon Grannus étoit la même chose chez les Romains qu'*Aπίνιος* *Απρινεύμενος*, chez les Grecs; c'est-à-dire, Apollon aux cheveux longs; sa raison est qu'Isidore appelle *Granni* les longs cheveux des Goths. Peut-être est-ce aussi de-là qu'on appelle *Grani* & *Granones*, la barbe de la levre d'en haut, que nous nommons moustache, ou crochets.

GRAPHIUM, *Graphium*, (b) *Γραπίον*, étoit un instrument à écrire. C'est ce qu'on appelle plus communément un style.

GRAPPINS. *Voyez* mains de Fer.

GRAPTA, *Grapta*, *Γράπτα*, (c) Princeesse illustre & très-

Montf. Tom. III. p. 357.

(c) Joseph. de Bell. Judaic. pag. 897.

dévoté, étoit cousine d'Izate, roi des Adiabéniens. S'étant convertie à la religion des Juifs, ou, selon d'autres à celle de Jésus-Christ, elle fit bâtir à Jérusalem un très-beau palais que Jean de Giscala, prit pour y faire sa demeure, & y retirer tout son argent & tout le profit des brigandages qu'il commettoit dans la ville.

GRAPTUS, *Graptus*, (a) affranchi qui avoit vieilli dans la maison des Césars, & qui, par une longue expérience, étoit rompu dans le manège de la cour, entra dans les sentimens de Néron, en chargeant Cornélius Sylla par un mensonge grossier d'avoir attenté à la vie du Prince. Voici de quelle occasion profita le calomniateur.

Le Pont Milvius, aujourd'hui *Ponte-Mole*, à trois milles de Rome, étoit alors un lieu de parties de plaisirs pour la jeunesse licentieuse, qui venoit volontiers y passer les nuits; & Néron s'y trouvoit souvent, afin d'exercer ses jeux folâtres avec plus de liberté hors de la ville. On en revenoit avant le jour; & dans un de ces retours, il arriva que Néron ayant quitté le droit chemin pour aller aux jardins qui avoient appartenu à Salluste, ministre de Tibère, ses officiers en revenant sans lui par la route ordinaire, furent attaqués par une troupe de

jeunes gens, qui se divertirent à leur faire peur.

Sur cette aventure, Graptus bâtit son accusation contre Cornélius Sylla. Il travestit un badinage fortuit en une embuscade concertée, que le Prince n'avoit évitée que par une protection spéciale des Dieux; & quoiqu'on n'y eût reconnu aucun des esclaves ni des cliens de Cornélius Sylla, & que surtout sa timidité basse & stupide fût une preuve parfaite de son innocence, Graptus ne laissa pas de le faire auteur du complot prétendu; & en vertu d'une accusation si mal fondée, Cornélius Sylla fut relégué à Marseille, en attendant que Néron fût devenu assez maître de ses actions & assez hardi, pour verser le sang de tous ceux qui lui faisoient ombrage.

GRASIDIUS SACERDOS, *Grasidius Sacerdos*, (b) Prétorien, fut relégué dans une île, en punition de ce qu'il avoit été un des ministres des débauches d'Albucilla, vers l'an de Jésus-Christ 39.

GRASSEYER, c'est changer par une prononciation d'habitude ou naturelle, le son articulé de la voix; ainsi, on Grasseye, lorsqu'on prononce les *c*, les *d*, en *i*, les doubles *ll* en *y*; ou lorsqu'on croasse de la gorge la lettre *r*, en sorte qu'on la fait précéder d'un *c* ou d'un *g*. C'est le plus souvent par l'ha-

(a) Tacit. Annal. L. XIII. c. 47. 180.
Crét. Hist. des Emp. Tom. II. p. 179,

(b) Tacit. Annal. L. VI. c. 48.

bitude qu'on acquiert ce défaut très-désagréable.

Les enfans ont presque tous le *Grassement* du *c* & du *d*, ainsi que celui des doubles *l*; ils le quittent cependant avec facilité, & l'on ne dit plus, lorsqu'on est bien élevé, *compagnie*, pour *compagnie*, ni *Versayes*, pour *Versailles*. Les soins des précepteurs, quand ils le veulent, réparent sans peine le vice qu'ont donné ou laissé les complaisances des gouvernantes. On n'est pas si attentif sur le *Grassement* de *r*, sur-tout pour les filles, dont on espère de l'agrément; on le regarde alors en les gâtant, comme une mignardise, & on ne corrige point ce défaut, par la fausse persuasion qu'il est un surcroît de graces.

Mais, il faut toujours en revenir aux principes. La prononciation ne peut être bonne, que lorsqu'elle est sans défaut. Ainsi, dans l'éducation des enfans, on ne peut trop veiller à la correction des défauts de la voix, de la prononciation, & du ton que leurs organes prennent souvent de leurs différens entours. Dans ces momens, le plus petit défaut devient successivement un désagrément; & dans un âge plus avancé, lorsqu'on entre dans le monde, le ton qu'on a pris dans les premières années produit des effets presque aussi prompts que ceux qu'on voit produire au

premier abord à certaines physionomies.

GRATIANOPOLIS. *Voyez* Grenoble.

GRATIARUM COLLIS: *Voyez* Graces.

GRATIDIANUS [M. MARIUS], *M. Marius Gratidianus*, (a) neveu du fameux Marius. L'an de Rome 666, la rareté de l'argent & la difficulté des paiemens firent penser à un remède, qui est toujours dangereux; c'étoit d'altérer les monnoies & d'en changer la valeur. Les diminutions & les augmentations successives devinrent si fréquentes, que personne ne pouvoit sçavoir ce qu'il possédoit. Les tribuns du peuple & les Préteurs s'étant assemblés pour délibérer sur cette affaire, dressèrent une ordonnance par laquelle ils fixoient les monnoies; & ils convinrent tous de monter dans l'après-dinée à la tribune aux harangues, & d'y publier en commun leur décret. Mais, M. Marius Gratidianus, l'un des Préteurs, au sortir de ce petit conseil, pendant que les autres s'étoient retirés chacun chez eux, vint à la place publique, & ayant publié l'ordonnance en son nom, il eut seul tout le mérite de ce qui avoit été délibéré en commun.

Il est incroyable quel honneur ce décret lui fit auprès de la multitude. On lui dressa des statues dans tous les coins des

(a) Cicer. de Offic. L. III, c. 20. Græv. Hist. Rom. Tom. VI. p. 4, 5, 36, 37.

rues ; & devant ces statues on offroit du vin & de l'encens , on y faisoit brûler des cierges , comme s'il se fût âgé d'honorer quelque divinité. Il comptoit que le Consulat ne pouvoit lui manquer ; mais , tous ces avantages qui revenoient à M. Marius Gratidianus de sa fourberie , n'empêchent pas Cicéron de le condamner avec une extrême sévérité. Voilà , dit-il ,
 » les cas qui déroulent souvent
 » la plupart des hommes , lorsqu'il
 » que l'injustice ne paroît pas
 » atroce , & que le fruit qui en
 » revient est très-grand. Ici ,
 » par exemple , Gratidianus ne
 » trouvoit pas que ce fût un
 » grand crime d'enlever à ses
 » Collegues & aux Tribuns du
 » peuple le mérite de ce décret ; & il lui sembloit extrêmement utile de parvenir au
 » Consulat , comme il se flattoit
 » de s'y élever par cette voie.
 » mais , que les hommes sçachent une bonne fois , qu'il
 » faut que ce qu'on juge utile ,
 » ne renferme rien de vicieux ,
 » ou que ce qui est vicieux ,
 » ne doit point paroître utile. »

M. Marius Gratidianus fut enveloppé dans la proscription de Sylla , & ce fut Catilina qui se chargea de son supplice. Il avoit été condamné à être immolé sur le tombeau de Catulus , homme plein de douceur , & qui eût été bien éloigné de souhaiter une pareille vengeance. Mais , c'étoient

comme des représentations de la mort de L. César , égorgé quelques années auparavant par la faction contraire sur le tombeau de Q. Varius.

L'infortuné M. Marius Gratidianus , qui avoit été presque adoré par le peuple Romain , fut donc traîné par les rues de Rome jusqu'au de-là du Tibre , & frappé de verges par les bourreaux , pendant tout le chemin. Lorsqu'il fut arrivé au lieu du supplice , Catilina lui fit arracher les yeux , couper les mains & la langue , briser les os des cuisses , & après l'avoir ainsi tourmenté dans toutes les parties de son corps , enfin il termina , en lui tranchant la tête , son supplice & sa vie. Un Sénateur , présent à cet horrible spectacle , s'étant trouvé mal & étant tombé en défaillance , fut tué sur le champ. Catilina prit la tête toute sanglante de M. Marius Gratidianus , & l'apporta aux pieds de Sylla dans la place publique ; après quoi , pour joindre l'impiété à l'inhumanité , il alla laver ses mains dans le bassin d'eau lustrale du temple d'Apollon.

GRATIDIUS [M.], (a)
 M. Gratidius , dont il est fait mention dans l'oraison de Cicéron pour L. Flaccus.

GRATIEN , Gratien , père de l'empereur Valentinien , étoit de Cibale , & fut appelé le Cordier , parce que portant une corde qu'il avoit achetée , il

(a) Cicér. Orat. pro L. Flacc. c. 39.

tint bon contre cinq soldats qui ne purent jamais la lui arracher des mains, quelques efforts qu'ils fissent. Aurélius Victor en fait mention dans la vie de Valentinien.

GRATIEN, *Gratianus*, (a) fils de Valentinien I, & de Sévère, sa première femme, naquit à Sirmich le 18 Avril 359, selon Idace, ou le 23 du mois suivant, selon la chronique d'Alexandrie. Il n'avoit guère que huit ans, lorsqu'il fut déclaré Auguste par son père, dans la ville d'Amiens, le 24 Août de l'an 367. Il n'étoit âgé que de seize ans, lorsqu'il lui succéda, le 17 Novembre 375. Son jeune frère Valentinien fut aussi proclamé Auguste, dans le tems que leur oncle Valens régnoit en Orient.

Tous les Auteurs ecclésiastiques & profanes qui ont parlé de Gratien, disent qu'il avoit beaucoup d'esprit, d'éloquence, de modestie, de chasteté & de courage. Après la mort de Valens, il rapella les Evêques que ce Prince Arien avoit chassés de leurs sièges, fit divers édits contre les Priscillianistes, & les Ariens en particulier, & contre tous les Hérétiques en général, l'an 379, & abolit entièrement l'idolâtrie. Il associa Théodose à l'Empire, & donna le Consulat à Ausone. Son courage parut contre les Goths, & dans les guerres qu'il fit heu-

reusement aux Allemands, qui ravageoient les Gaules, & dont il tua trente mille. Il refusa constamment la qualité de Souverain pontife des Payens, que ses prédécesseurs avoient retenue par raison politique. Cependant, Maxime s'étant fait déclarer Empereur, il débaucha les légions de Gratien, & défit à Paris cet Empereur, par la trahison de Mérobaud. Gratien fut obligé de fuir, & fut assassiné à Lyon par Andragathius, le 25 Août 383, âgé de 24 ans & trois ou quatre mois, après avoir régné seize ans & un jour, depuis qu'il avoit été fait Auguste, & sept ans neuf mois depuis la mort de son père.

GRATIEN, *Gratianus*, étoit un simple soldat, que les légions Romaines, révoltées dans la grande-Bretagne, élevèrent à l'Empire, & opposèrent à Honorius vers l'an 407. Il avoit épousé dès l'an 374 ou 375, Constance, fille posthume de l'empereur Constance, & se maria ensuite à Læta. Quatre mois après, ceux mêmes qui l'avoient couronné Empereur, le tuèrent, pour élever Constantin le tyran en sa place.

GRATION, *Gratio*, (b) nom d'un géant, qui fut tué par Diane.

GRATIUS, *Gratius*, poète Latin, contemporain d'Ovide, avoit fait un poème intitulé, *Cynegeticon*, ou de la manière

(a) Mém. de l'Acad. des Inscriptions, & Bell. Lett. Tom. IV. p. 220.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. pag. 38.

de chasser avec les chiens. Ce poëme a été imprimé plusieurs fois; mais, il n'y en a point de meilleure édition que celle d'Hollande, in-douze, avec de savantes notes de Janus Ulitius.

GRATUM ET JUCUNDUM. (a) Cicéron, écrivant à Plancus, lui dit de Furnius: *Nam & in re militari virtutem, & in administranda provincia justitiam, & in omni genere prudentiam mihi tuam exposuit, & præterea mihi non ignotam in consuetudine & familiaritate suavitatem tuam adjunxit; præterea summam erga se libertatem: Quæ omnia mihi jucunda, hoc extremum etiam gratum fuit.* C'est-à-dire: » Car, » il m'a parfaitement représenté dans son entretien, votre » valeur dans les exploits de » guerre, votre justice dans la » conduite des affaires de votre » gouvernement, & la sagesse » qui éclate dans toutes vos actions, & il a même ajouté à » toutes ces rares qualités, la » douceur & les agrémens de » votre conversation familière, » qui ne me sont pas inconnus; » & outre tout cela votre généreuse bonté à son égard. » Toutes ces choses m'ont paru fort agréables, & la dernière m'a aussi bien fait plaisir. »

Il semble d'abord que ces deux mots, *Jucundum* & *Gratum*, soient synonymes & ne signifient qu'une même chose.

Mais, il y a néanmoins une grande différence entre l'un & l'autre; car, *Gratum* signifie proprement ce qui mérite de la reconnaissance & des remerciemens pour le plaisir & l'avantage que nous recevons, & *Jucundum* marque une chose qui a en soi des agrémens & des attraits qui charment, comme les talens & les perfections qui éclatent dans une personne, mais dont on ne s'aviserait pas de lui faire des remerciemens. Par exemple, Cicéron ne devoit pas en faire à Plancus de sa vertu, de sa justice ou de sa prudence; mais, pour ce qui est de sa libéralité ou de sa générosité envers Furnius, qu'il lui avoit recommandé, il y étoit obligé. C'est pourquoi, il ajoute à *Jucundum*, *etiam Gratum*, pour dire que sa libéralité envers Furnius ne lui est pas seulement agréable, mais qu'elle lui fait plaisir.

GRATUS [VALERIUS], (b) *Valerius Gratus*, Οὐαρτέριος Γράτος, cinquième gouverneur de la Judée pour les Romains, succéda à Rufus, exerça très-sagement cette charge durant onze ans, & la remit à Ponce Pilate. Il n'y a guère eu de Rois ou de Gouverneurs en Judée qui aient fait de si fréquens changemens dans la sacrificature. A peine fut-il arrivé à Jérusalem, qu'il l'ôta à Ananus, & la donna à Ismaël, fils de Fabi. Il ne

(a) Cicér., ad Amic. L. X. Epist. 3.

(b) Joseph., de Antiq. Judaïc. p. 607. 612.

la laissa qu'une année à Ismaël , & l'obligea de la céder à Eléazar , fils d'Ananus. Celui-ci ne la garda pas davantage. Il fut contraint de la remettre à Simon , fils de Camith. Ce Simon s'en démit une année après par son ordre, en faveur de Caïphe, qui la garda plus long-tems , & presque jusqu'à la mort de Jesus-Christ.

Valérius Gratus étoit un très-vaillant homme. Du tems qu'Archélaüs étoit à Rome pour plaider la royauté devant Auguste, les Juifs firent divers soulèvements dans la province contre l'autorité royale & contre les Romains; mais, Valérius Gratus les battit toujours, & les remit enfin dans leur devoir. Ce qu'il exécuta de plus remarquable , fut de faire mourir Atronge, & quatre de ses freres, qui avoient commis des cruautés énormes. Atronge même avoit eu l'effronterie de se mettre la couronne sur la tête.

GRATUS, *Gratus*, Γράτος , (a) simple soldat, qui salua le premier Claude Empereur. Ce Prince, lorsqu'il vit l'Empereur son neveu assassiné presque sous ses yeux, ne fut occupé que du soin de se cacher. Il monta tout au haut du palais , & se tenant caché derrière une porte, il s'enveloppa dans la portière. Gratus, qui couroit de tous côtés, soit pour chercher les meurtriers, soit pour trouver

occasion de piller, étant entré dans la pièce où étoit Claude, aperçut ses pieds qui passoient; & curieux de sçavoir qui étoit celui qui se cachoit, il approche & leve la portière. Claude tout tremblant crut qu'il alloit être tué, & il se jette aux genoux du soldat, qui le reconnoissant tout d'un coup, le salue Empereur. Bientôt d'autres soldats se joignirent à Gratus. Ils mettent Claude dans la litière, & comme ses esclaves effrayés s'étoient enfuis, ils la prennent eux-mêmes sur leurs épaules, & marchent vers leur camp, à travers la place publique. Claude avoit l'air si triste & si confiné, que plusieurs de ceux qui le virent ainsi porter au camp des Prétoriens, avoient pitié de son sort, s'imaginant qu'on le menoit au supplice.

GRATUS [SÉVÉRIANUS], *Severianus Gratus*, Consul, Colleague de Claudius Séleucus, dans la troisième année de l'empire d'Antonin Héliogabale. Julius Africanus a conduit sa Chronique jusqu'à ce Consul, c'est-à-dire, jusqu'à l'Olympiade 250, qui est l'année où Philinus étoit Archonte à Athènes.

GRATUS [JULIUS], *Julius Gratus*, (b) dont il nous reste une petite urne. M. le comte de Caylus en parle ainsi: » Cette petite urne de bronze » a quatre pouces sept lignes

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 92.

(b) Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. T. I. p. 186.

» dans toute sa hauteur. Elle a
 » été destinée à une cérémonie
 » funebre , ou du moins consa-
 » crée à la mémoire de *JVLIVS*
 » *GRATVS*. On ne peut dou-
 » ter que ce ne soit un monu-
 » ment de la tendresse de *FVL-*
 » *VIA* sa sœur pour lui ; senti-
 » ment qui l'a engagée à faire
 » graver l'inscription qu'on lit
 » sur la petite urne , & qui est
 » écrite au-dessous du portrait
 » en buste représenté de re-
 » lief, ainsi que l'inscription.
 » On y reconnoit véritablement
 » un jeune homme d'une belle
 » figure. Tous les Antiquaires
 » savent que les lettres *L* &
 » *C* qui terminent cette ins-
 » cription, s'expliquent ordi-
 » nairement par ces deux
 » mots *LVBENS CVRAVIT*. »

GRAVE , GRAVITÉ. Un
 Auteur Grave est celui dont les
 opinions sont suivies dans les
 matières contentieuses. On ne
 le dit pas d'un Auteur qui a
 écrit sur des choses hors de
 doute. Il seroit ridicule d'ap-
 peller Euclide , Archimede, des
 Auteurs Graves.

Il y a de la Gravité dans le
 style. Tite-Live , de Thou, ont
 écrit avec Gravité. On ne peut
 pas dire la même chose de Ta-
 cite, qui a recherché la pré-
 cision , & qui laisse voir de la
 malignité ; encore moins du
 cardinal de Retz, qui met quel-
 quefois dans ses récits une
 gaieté déplacée , & qui s'é-

carte quelquefois des bienfai-
 ces.

Le style Grave évite les fail-
 lies , les plaisanteries ; s'il s'é-
 leve quelquefois au sublime ,
 si dans l'occasion il est si tou-
 chant , il rentre bientôt dans
 cette sagesse , dans cette sim-
 plicité noble qui fait son ca-
 ractère ; il a de la force , mais
 peu de hardiesse. Sa plus grande
 difficulté est de n'être point mo-
 notone.

GRAVISQUES, *Graviscæ* ,
 (a) ville d'Italie dans l'Étru-
 rie , sur la côte , auprès de
 l'embouchure de la Marta.
Velléius Paterculus , & la Ta-
 ble de Peutinger , disent *Grav-*
viscæ , au singulier ; tous les au-
 tres disent *Graviscæ* au pluriel.
 On lit dans Tite-Live. « On
 » apprit qu'à Gravisques , le
 » mur & une porte avoient été
 » frappés de la foudre. » Vir-
 gile dit :

Et Pyrgi veteres , intempesta que
Graviscæ.

Et *Silius Italicus* :

Veteres misere Graviscæ.

C'étoit une colonie. Outre
 le témoignage de *Velléius Pa-*
terculus , nous avons celui de
 Tite-Live. » Cette année , dit-
 » il, sous le Consulat de P.
 » *Cornélius* & de M. *Bœbius*
 » [qui revient à l'an 571 de la
 » fondation de Rome, 181 ans
 » avant *Jésus-Christ*], on me-

(a) *Vell. Patere*, L. I. c. 15. *Tit. Liv.* XL. c. 29. L. XLI. c. 16. *Virg. Æneid.*
 L. X, v. 184.

» na une colonie à Gravisques,
 » dans un champ d'Étrurie,
 » qui avoit été autrefois pris
 » sur les Tarquins. On donna
 » à chacun de ceux qui la com-
 » posèrent cinq arpens de ter-
 » re. Les Triumvirs qu'on char-
 » gea de cet établissement, fu-
 » rent C. Calpurnius Pison, P.
 » Claudius Pulcher, & C. Té-
 » rentius Iltra. »

Cette ville fut épiscopale, & son siège étoit du quatrième siècle ; mais, Gravisques ayant été ruinée, l'évêché en a été transféré à Corneto, qui en est à deux milles.

GRAVIUS [A.], (a) *A. Gravius*, Chevalier Romain, de la ville de Putéoles, fut tué en combattant pour César.

GRAVURE, (b) terme qui vient, ou du Grec γράφω, *scribo*, j'écris, ou du Latin, *cavare*, creuser.

La Gravure, ou l'action de Graver, consiste à creuser ; & toutes les différentes matières dans lesquelles on peut creuser les formes des objets qu'on a dessein de graver, sont comprises dans les idées générales de l'art de la Gravure. La différence des matières & celle des outils & des procédés qu'on emploie, distinguent les espèces de Gravure ; ainsi, l'on dit, *Graver en cuivre, en bois, en or, en argent, en fer, en pierres fines.*

L'art de la Gravure est de la

plus haute antiquité ; il étoit connu dès le tems du siège de Troye. On n'en sçauroit douter, pour peu qu'on fasse d'attention à ce grand nombre d'ouvrages gravés ou sculptés dont parle Homère. Telle est la statue de Minerve, sur les genoux de laquelle les femmes Troyennes, par l'ordre d'Hector, posèrent un voile précieux, qu'elles lui consacrerent, pour se la rendre favorable.

On distingue, comme on l'a déjà dit, diverses manières de graver sur les métaux & sur les pierres précieuses ; car, sur les uns & sur les autres, on y fait des ouvrages en relief, en bosse, ou en creux, qui s'appellent des ouvrages de Gravure. Les Anciens excelloient dans l'un & l'autre genre. Les bas-reliefs qui nous restent d'eux, sont infiniment estimés par les Connoisseurs ; & pour ce qui regarde la Gravure des pierres, comme de ces belles agates, & de ces cristaux, dont on voit une assez grande quantité dans le cabinet du Roi, on prétend qu'il n'y a rien de si parfait que ce qui reste de ces anciens maîtres.

Quoiqu'ils aient gravé presque toutes sortes de pierres précieuses, néanmoins les figures les plus achevées qu'on ait d'eux sont des onyxes qui sont une espèce d'agate opaque, ou des cornalines, qu'ils trouvoient plus propres à être gra-

(a) Cæf. de Bell. Civil. L. III. p. 644.

(b) Homer. Iliad. L. VI. v. 302, 303. | Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bel. Lett. Tom. I. pag. 82, 83.

Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 599, 600.

vées que les autres pierres ; parce qu'elles sont plus fermes, plus égales, & qu'elles se gravent nettement ; & encore parce qu'il se rencontre dans les onyxes diverses couleurs qui sont par lit les unes au-dessus des autres, par le moyen desquelles ils faisoient, que dans les pièces de relief le fond demeurait d'une couleur, & les figures d'une autre. Pour graver sur les pierres précieuses & sur les cristaux, ils se servoient de la pointe du diamant, comme on s'en sert encore.

On vante beaucoup la pierre précieuse attachée à l'anneau de Polycrate, tyran de Samos, qu'il jeta dans la mer, & qui lui revint par un hazard fort singulier ; on prétendoit l'avoir à Rome, du tems de Plin. C'étoit, selon les uns, une sardoine, & selon les autres, une émeraude. Celle de Pyrrhus n'étoit pas moins estimée. On y voyoit Apollon avec sa guitare, & les neuf muses chacun avec leur attribut particulier. Et tout cela n'étoit point l'effet de l'art, mais de la nature.

C'étoit sur les coupes à boire dans les repas que l'art de sculpter étoit le plus exercé ; mais, ces pièces étoient les plus riches, les plus curieuses, & la matière de la plus grande somptuosité.

Un des plus grands avantages, que l'art de peindre ait reçu pour éterniser ses ouvrages, est la Gravure sur le bois & sur le cuivre, par le moyen de la

quelle on tire un grand nombre d'estampes, qui multiplient presque à l'infini un même dessein, & sont voir en différens lieux la pensée d'un ouvrier, qui auparavant n'étoit connue que par le seul travail qui sortoit de ses mains. Il y a lieu de s'étonner que les Anciens, qui ont gravé tant d'excellentes choses sur les pierres dures & sur les cristaux, n'aient point découvert un si beau secret, qui véritablement n'a encore paru qu'après celui de l'imprimerie, & qui sans doute en a été la suite, & comme une imitation. Car, l'impression des figures & les estampes n'ont commencé à être en usage qu'à la fin du quinzième siècle. L'invention en est due à un orfèvre qui travailloit à Florence.

Albert Durer & Lucas furent des premiers qui perfectionnerent l'art de graver sur le bois & sur le cuivre. Ils furent suivis de près par Marc-Antoine, qui fit de grands progrès dans cet art, avec le secours de Raphaël. Hugues Carpi inventa alors la Gravure en taille de bois, & de clair obscur, qui fait paroître une estampe, comme si elle étoit relevée de blanc au pinceau. Enfin, vers le même tems, le Parmesan & le Beccafumi trouverent l'art de graver à l'eau-forte ; manière beaucoup plus expéditive que la Gravure au burin ; mais, l'une & l'autre ont été portées depuis beaucoup au-delà de ce qu'elles étoient

dans leurs commencemens. Pour le burin, Augustin Carache, frere d'Annibal, semble lui avoir donné le premier ce goût de perfection, qu'il retient encore aujourd'hui. Et pour l'eau-forte, on la grave d'une manière à faire honte aux premiers ouvrages qui ont paru dans ce genre.

Les glorieux monumens du sçavoir des Anciens sont presque tous péris ; mais, si à tant d'avantages qu'ils semblent avoir sur nous, ils avoient joint l'art de graver sur le bois & sur le cuivre, que de richesses nous en reviendroient ? Elles tempéreroient notre douleur, *tanti solatia luctus* ! Et peut-être nous appercevriens-nous moins de nos pertes. Il seroit sans doute échappé quelques empreintes de tant de rares productions de leur génie ; nous aurions du moins quelques images des grands Hommes que nous admirons, ce patrimoine de la postérité & qui la touche si fort. Cependant, loin de nous affliger davantage, cherchons dans ce que nous avons, des motifs de consolation sur ce que nous n'avons plus. Ne songeons désormais qu'à tirer parti de la découverte admirable de la Gravure, moyen sûr de faire passer d'âge en âge jusqu'à nos derniers neveux, les connoissances que nous avons acquises.

On peut envisager les productions de ce bel art comme

(62) Pauf. p. 571.

un parterre émaillé de quantité de fleurs variées dans les formes & les couleurs, qui, quoique moins précieuses les unes que les autres, concourent cependant à l'effet de ce tout ensemble brillant, que les yeux du spectateur avide ne peuvent se lasser de considérer. Tels sont les ouvrages des habiles graveurs qu'un curieux délicat a sçu réunir dans son cabinet ; il les parcourt avec un plaisir secret ignoré des hommes sans goût ; tantôt il admire à quel point de grands maîtres ont porté leur burin par une touche forte, vigoureuse & hardie ; tantôt il se plaît à voir la correction qui se présente sous des travaux plus agréables ; ensuite satisfait des beautés propres au burin, il passe à celles de l'eau-forte, qui moins recherchée dans ses atours, lui peint l'aimable nature dans sa simplicité ; telle il la chérit dans les estampes du Parmesan, du Guide, & autres grands peintres qui ont laissé couler leurs pensées sur le cuivre avec cette facilité qu'on retrouve dans leurs desseins. Il est vrai qu'il voit à regret ces précieuses eaux-fortes dénuées de ce clair obscur, le charme de la vue ; mais, il les retrouve dans d'autres maîtres, qui célèbres en cette partie, ont produit comme par enchantement sur les objets, les jours & les ombres qu'y répand la lumière.

GRÉA, *Græa*, Γραῖα, (a)

nom que l'on donna à Tanagra , fille d'Eole , ou , selon d'autres , d'Asope , à cause de sa longue vie. Ce nom fut aussi donné d'abord à la ville de Tanagre.

GREC [Le] , ou LA LANGUE GRECQUE , QUE PARLOIENT LES ANCIENS GRECS. C'est celle qui se trouve dans les ouvrages de leurs Auteurs , Platon , Aristote , Isocrate , Démosthène , Thucydide , Xénophon , Homère , Sophocle , &c. Cette langue s'est conservée plus long-tems qu'aucune autre , malgré les révolutions qui sont arrivées dans le país de ceux qui la parloient ; elle a été altérée peu à peu depuis que le siège de l'Empire Romain eut été transféré à Constantinople jusqu'au quinzième siècle. Ces changemens ne regardoient point d'abord l'analogie de la langue , la construction , les inflexions des mots ; ce n'étoit que de nouvelles richesses qu'elle acquéroit , en prenant des noms de dignités , d'offices , d'emplois , & les termes des arts qu'elle n'avoit pas. Mais , dans la suite , les incursions des Barbares , & sur-tout l'invasion des Turcs , y ont causé des changemens plus considérables.

Le Grec a une grande quantité de mots ; ses inflexions sont autant variées qu'elles sont simples dans la plupart des langues d'Europe. Il a trois nombres , le singulier , le duel , & le pluriel ; beaucoup de tems dans les verbes , ce qui répand

de la variété dans le discours , empêche une certaine sécheresse qui accompagne toujours une trop grande uniformité , & rend cette langue propre à faire toute forte de vers.

L'usage des participes de l'Aoriste & du Prétérit , & les mots composés , qui sont en grand nombre dans cette langue , lui donnent de la force & de la brièveté , sans lui rien ôter de la clarté nécessaire.

Les noms propres dans le Grec signifient quelque chose comme dans les langues originales , & dans nos langues modernes , où les Sçavans trouvent encore dans les noms propres le caractère de leur origine.

Le Grec est la langue d'une nation polie , qui avoit du goût pour les sciences & pour les arts , qu'elle avoit cultivés avec succès. On a observé dans les langues vivantes quantité de mots Grecs propres des arts , & quand on a voulu donner des noms aux nouvelles inventions , aux instrumens , aux machines , on a souvent eu recours au Grec pour trouver dans cette langue des mots faciles à composer , qui exprimassent l'usage ou l'effet de ces nouvelles inventions. C'est sur ce principe qu'ont été formés les noms d'acoustique , d'aréomètre , de baromètre , de thermomètre , d'écomètre , de logarithme , de télescope , de loxodromie , de pyrotechnie , &c. Quelques Auteurs ont prétendu que nos anciens Gaulois avoient beaucoup

de Grec dans leur langue.

Aujourd'hui, dans l'état où sont les choses, le Grec n'est point une langue nécessaire pour le commerce de la vie; on ne la parle que dans quelques pays, où d'autres langues sont aussi connues, & autant dans l'usage que le Grec; c'est un caractère de domination que les derniers conquérans ont imprimé aux Grecs, qu'ils ont subjugués. Les Turcs, qui se font un mérite & même un principe de politique & de religion, de leur ignorance, en détruisant les monumens de l'ancienne Grece, ont négligé & méprisé l'étude du Grec, qui pouvoit les polir, rendre leur empire florissant, & faire oublier aux Grecs leurs premiers maîtres & leur ancienne liberté; bien différens en cela des Romains, ces anciens conquérans de la Grece, qui s'appliquerent à en apprendre la langue, après qu'ils en eurent fait la conquête, pour puiser la politesse & le bon goût dans les arts & dans les sciences des Grecs.

Quand nous n'aurions pas des livres écrits en Grec sur presque toute sorte de matières, le nom seul des arts & des sciences, & la plupart de leurs termes, nous feroient souvenir de leur origine. Ainsi, le Grec est une langue dont la connoissance est nécessaire aux Sçavans.

GREC VULGAIRE; c'est la langue Grecque qu'on parle

aujourd'hui en Grece. Portius a donné au public une grammaire de cette langue, qui a été imprimée à Paris en 1638. Elle se trouve encore dans le Glossaire Grec de M. du Cange. Il y a plusieurs Dictionnaires de la même langue; le plus ample & celui qui représente plus fidèlement la langue dans l'état où elle est aujourd'hui, est le Dictionnaire du P. A'exis de Somavera, Capucin François, qui avoit été long-tems dans les missions de Grece; il y a aussi une Grammaire de la même langue, faite par cet Auteur.

On a écrit peu de livres en Grec Vulgaire, depuis la prise de Constantinople par les Turcs. Ceux que l'on voit ne sont guère que des catéchismes, & quelques livres semblables, qui ont été composés ou traduits en Grec Vulgaire par les missionnaires Latins.

Les Grecs naturels parlent leur langue sans la cultiver. La misere où les réduit la domination des Turcs, les rend ignorans par nécessité; & la politique ne permet pas aux sujets dans les États du grand-Seigneur de s'appliquer aux sciences. Il faut pourtant convenir qu'il sembleroit depuis quelque tems qu'on voudrît les y faire refleurir. On sçait qu'on vient d'établir à Constantinople des chaires de Professeurs, & que ces nouveaux maîtres doivent sur-tout enseigner la langue que parloient autrefois Homère, Démosthène, Hérodote, &

les autres bons Auteurs de cette espèce. On sçait encore que le grand-Seigneur avoit déjà permis auparavant l'introduction de la presse.

On ne sçauroit bien marquer ici la différence qu'il y a entre le Grec Vulgaire & le Grec littéral ; elle consiste dans les terminaisons des noms, des pronoms, des verbes, & d'autres parties d'oraison, qui mettent entre ces deux langues une différence à peu près semblable à celle qui se remarque entre quelques dialectes de la langue Italienne, ou entre quelques dialectes de la langue Espagnole. Nous prenons des exemples de ces langues, parce qu'elles sont plus connues que les autres ; mais, on pourroit dire la même chose des dialectes des langues Hébraïque, Tudesque, Esclavone, &c. Il y a aussi dans le Grec Vulgaire plusieurs mots nouveaux qui ne se trouvent point dans le Grec littéral ; des particules qui paroissent expletives, & que l'usage seul a introduites pour caractériser certains tems des verbes, ou certaines locutions qui auroient sans ces particules le même sens, si l'usage avoit voulu s'en passer ; des noms des dignités & d'emplois inconnus aux anciens Grecs, & quantité de mots pris dans des langues vulgaires.

Ainsi, l'on peut distinguer trois âges dans le Grec considéré en général le premier âge finit au tems que Constantinople

devint la capitale de l'empire Romain ; ce n'est pas qu'il n'y ait eu depuis ce tems-là plusieurs ouvrages, & en particulier ceux des Peres de l'Eglise, qui sont écrits en Grec, avec beaucoup de pureté. Mais, parce que la religion, la théologie, le droit, la police civile & militaire commencerent alors à faire entrer dans la langue beaucoup de mots qui étoient auparavant inconnus ; il est nécessaire de commencer à cette époque le second âge de la langue Grecque, qui a duré jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, où commence le troisième âge.

Les livres, qui sont nécessaires pour apprendre le Grec littéral, sont connus de tout le monde. Il y a plusieurs Dictionnaires & Glossaires pour le Grec du second âge, & nous avons marqué plus haut ceux qui peuvent servir à apprendre le Grec Vulgaire tel qu'il est aujourd'hui.

GRECE, *Græcia*, Ἑλλάς, grand pays d'Europe & même d'Asie. Ses habitans, que nous connoissons sous le nom de Grecs, tiennent un rang si distingué dans l'Histoire ancienne, qu'il seroit contre toute justice de ne pas donner une attention toute particulière à ce qui les regarde. D'ailleurs, la Grece a tant de fois changé de bornes & de divisions, que pour éviter la confusion, il faut traiter cette matière à plusieurs reprises, & diviser ce que nous avons

à en dire en plusieurs âges , puisque ce que nous en dirions à l'égard d'un siècle , ne seroit plus véritable à l'égard d'un autre. C'est pourquoi, nous considérerons la Grece sous huit âges.

Premier âge de la Grece , ou le tems héroïque.

1.^o

Des premiers habitans de la Grece.

(a) Pour avoir quelque chose de certain sur les premiers habitans de la Grece, il faut nécessairement avoir recours à ce que nous en apprennent les Livres saints. Javan, ou Ion, [car en Hébreu les mêmes lettres différemment ponctuées forment ces deux noms] fils de Japhet, & petit-fils de Noé, est certainement le pere de tous les peuples connus sous le nom de Grecs, quoiqu'il soit demeuré propre aux Ioniens dans cette nation. Mais, les Hébreux, les Chaldéens, les Arabes, & les autres, ne nomment point autrement le corps de la nation que les Ioniens; & c'est pour cette raison qu'Alexandre est prédit dans Daniël sous le nom de roi de Javan.

Javan eut quatre enfans, Éliſa, Tharſis, Cethim, & Dodanim. Comme Javan est l'origine des Grecs, il ne faut pas

douter que ses quatre fils ne soient les chefs des principales tribus & des principales branches de cette nation, devenue depuis si célèbre par les arts & par la guerre.

Éliſa est la même chose qu'*El-las*, comme traduit le Chaldaïque; & le nom ΕΛΛΗΝΕΣ, devenu commun à toute la nation, comme celui d'ΕΛΛΑΣ à tout le pays, n'a point d'autre origine. La ville d'Elide, fort ancienne dans le Péloponnèse, les Champs Éliſiens, la rivière Elifus, ou Ilifus, ont retenu long-tems des traces du nom d'Éliſa, & ont plus contribué à conserver sa mémoire, que les Historiens mêmes de la nation, curieux dans les affaires étrangères, & peu instruits de leur origine, parce qu'ils l'étoient peu de la religion véritable, & ne remontoient pas jusqu'à elle. C'est pourquoi, ils donnent une autre source aux noms *Hellenes*, & *Iones*, comme nous le verrons dans la suite.

Tharſis, étoit le second fils de Javan. Il s'établit, comme ses freres, dans la Grece, & peut-être dans l'Achaïe & les provinces voisines, comme Éliſa dans le Péloponnèse.

Il ne nous est pas permis de douter que ce Cethim ne soit le pere des Macédoniens, après l'autorité du premier livre des Maccabées, où il est dit, dès le

(a) Genef. c. 10. v. 2, 4. Dani. c. 8. v. 21. Maccab. L. I. c. 1. v. 1. c. 8. v. 5. Plin. T. I. p. 198, 199. Paul. p. 455, 456. Herod. L. II. c. 58, L. V. c. 58.

& ſeq. Thucid. p. 7. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 13, 14.

commencement, qu'Alexandre, fils de Philippe, Macédonien, fortit de son païs, qui étoit celui de Cethim, pour aller faire la guerre à Darius, roi de Perse. Et dans le chapitre 8. parlant des Romains & de leurs victoires sur les derniers Rois de Macédoine, Philippe & Persée, il les appelle roi des Céthéens.

Il est fort vraisemblable que la Thessalie & l'Épire furent le partage du quatrième fils de Javan, & que le culte impie de Jupiter de Dodone, aussi-bien que la ville de Dodone, sont des preuves que le premier Auteur étoit demeuré dans la mémoire de ceux qui tenoient de lui l'établissement & la naissance.

Voilà tout ce que l'on peut dire de certain sur l'origine des Grecs. L'Écriture Sainte, dont le but n'est pas de satisfaire la curiosité, mais de nourrir la piété, après ces légers rayons de lumière, nous laisse dans une profonde nuit sur le reste de leur histoire, qui ne peut être tirée que des Auteurs profanes.

Si l'on en croit Pline, les Grecs s'appellèrent ainsi du nom d'un ancien Roi fort obscur. Homère, dans ses poèmes, les nomme Hellenes, Danaens, Argiens, Achéens. Il est remarquable que le mot *Græcus*, n'est jamais employé dans Virgile.

L'extrême rusticité des premiers Grecs ne paroît pas

croyable, si l'on pouvoit sur ce point récuser leurs propres historiens. Un peuple, assez entêté de son origine pour l'illustrer par des fables, n'en auroit pas inventé pour l'avilir. Qui croiroit que ce peuple, auquel on doit tout ce qu'on a de littérature & de belles connoissances, descendit de sauvages, qui n'avoient point d'autre loi que la force, qui ignoroient l'agriculture, & broutoient à la manière des bêtes? C'est pourtant ce que nous attestent les honneurs divins qu'ils discernèrent à celui qui leur apprit à se nourrir de gland, comme d'un aliment plus sain & plus délicat que les herbes. Il y avoit de-là encore bien loin jusqu'à la politesse & l'urbanité. Aussi n'y arriverent-ils que par une longue succession de tems.

Les plus foibles ne furent pas les derniers à comprendre la nécessité de vivre ensemble, pour se garantir de la violence & de l'oppression. Ils bâtirent des maisons, dont le nombre accrut insensiblement, & forma des bourgs & des villes. Mais, la société d'habitation ne vint pas à bout d'humaniser de telles gens. L'Égypte & la Phénicie en eurent l'honneur. L'une & l'autre, par leurs colonies, instruisirent & civilisèrent les Grecs. Celle-ci leur enseigna la navigation, le commerce, l'écriture; l'autre les polia par ses loix, les mit dans le goût des arts & des sciences, & les initia dans ses mystères.

La

La Grece, dans les premiers tems, fut exposée à de grands mouvemens, & à de fréquentes mutations, parce que les habitans du país n'ayant point entre eux de commerce, & n'y ayant point alors de puissance supérieure qui imposât la loi aux autres, la violence décidoit de tout. Les plus forts'emparoiént des terres qui leur paroissoient les plus fertiles, & en chassoiént les possesseurs légitimes, qui alloient chercher ailleurs des établissemens. Comme l'Attique étoit un país sec & stérile, ses habitans n'eurent pas les mêmes secousses à essuyer; & ils se maintinrent toujours dans leur premier terrein; c'est pourquoy, ils s'appelloient *αὐτόχθονες*, c'est à-dire, nés dans le país même, à la différence de presque tous les autres peuples, qui étoient venus d'ailleurs.

Tels furent en général les premiers commencemens de la Grece. Il faut maintenant descendre dans un plus grand détail.

2.º

Des plus anciens souverains de la Grece.

M. Lefevre, dans ses notes sur Apollodore, dit que la Grece ne connoit rien de plus ancien qu'Inachus; & ce Prince étoit un Phénicien. Ce fut le premier roi d'Argos. Son nom fut commun à ses successeurs, les rois d'Argos, & même à tous les rois de la Grece. Les Grecs, avec un léger chan-

Tom. XIX.

gement, en firent un mot qui signifie Roi. *Αἰαξ*, *Αἰαχίδης*. Comme les successeurs de César prirent le nom de César, qui est devenu synonyme d'Empereur; de même aussi, les noms de *Pharaon* & de *Ptolémée* ont été en divers tems des noms propres à des rois d'Égypte, & appellatifs par rapport à leurs successeurs.

Inachus vivoit vers l'an du monde 2127; l'an 1857 avant l'Ère Vulgaire. George le Syncelle avoit dit la même chose avant M. Lefevre. Il n'y a rien, dit-il, dans les Histoires des Grecs qui soit plus ancien qu'Inachus & son fils Phoronée, qui furent les premiers rois d'Argos.

Anticlide, cité par Pline; regarde Phoronée comme le premier roi de la Grece.

Cela ne seroit pas vrai, s'il étoit sûr que le royaume de Sicyone, dont on donne une suite de vingt-six Rois, eût commencé dès l'an du monde 1898, puisque le règne d'Égialée, premier roi de Sicyone, eût précédé de deux cens vingt-sept ans le règne d'Inachus. Mais, la suite de ces rois de Sicyone est sujette à tant de contradictions, que le chevalier de Marsham l'a réjettée absolument dans son livre, *Canon Chronic. Ægypt.* où il a traité l'ancienne chronologie. D'ailleurs, selon cette liste, il devoit, y avoir un roi de Sicyone, du tems de la guerre de Troye; & si cela eût été, Homère n'au-

X

roit pas manqué de faire mention de ce royaume ; au contraire , il dit que Sicyone étoit une des villes sur lesquelles régnoit Agamemnon.

Avec le tems , il se forma presque autant de petits royaumes qu'il y avoit de villes un peu considérables. Ces villes devoient leur fondation à une

certaine suite de héros , dont les Grecs dressèrent , après coup , une généalogie un peu suspecte , à la vérité ; mais , comme elle établit une certaine liaison entre ces païs , nous la rapporterons , & nous suivrons en cela le P. Briet , qui n'a pas dédaigné de l'insérer dans ses Paralleles.

5.

Origine des premiers Rois & Princes de la Grece , selon les Anciens



Melampe épousa Iphianire, fille d'Anaxagore, fils de Métapenthe Roi d'Argos. Il guérit les filles de Proetus qui étoient furieuses; & Anaxagore par reconnaissance le fit roi d'Argos avec son frere Bias.

Elas partagea avec son
siete Méléampe le royaume
d'Argos. De la femme
Péronne il eut un fils
nommé

Sylphie fondateur de Corinthe, eut } Glaucus } Bellérophon,
de Merope fille d'Atlas

Athamas roi de Béotie	{	de Néphélé	{ Phryxus,
		d'Iso, fille de Cadmus	{ Hellé.
			{ Léarque,
			{ Melicerte.

Salmonée , qui régna d'abord en Thessalie , puis en Eli- de.	{ Tyro femme de Créthée. Elle avoit eu de Neptune	{ Nélée , qui s'en- fuit à Messène. Il eut de sa femme Chloris , fille d'Amphion , Pelias , roi de Thessalie.	{ Nestor & dix au- tres fils qui su- rent tués par Hercule. Péroné , femme de Bias. Acaste , Alceste , femme d'Admète.
---	--	---	--

Deione qui régna en Phœlie. } Céphale , mari de Procris.

Magnès dont les deux fils { Polydecte , } Eurent l'île de Sérîphe.

Mimas, qui régna en Éolide. { Hipposcut de Ménalippe { Éole, dont la fille { Arné eut de Neptune { Éole Roi des îles Éoliennes près de la Sicile. { Bœotus, dont la Béotie prit le nom.

Pétiérés épousa Gorgophone, fille de Persée, & Apharée, Leucippe,
de laquelle il eut quatre fils : sçavoit, } Tyndate, Icare.

Dorus, dont on ne dit rien sinon que les Dorlens viennent de lui.

Xuthus, qui, étant chassé par ses frères, se réfugia chez Eteochée, dont il épousa la fille.

Achæus, qui, ayant commis un meurtre involontaire, se sauva au Péloponnèse, & donna son nom à l'*Achæe*, que l'on appelloit auparavant Egialée. Il retourna pourtant en Thessalie où il régna.

Ion, qui régna, dit-on, à Athènes après son ayeul maternel; de lui les Athéniens furent nommés Ioniens.

Deuca-
ion qui
régnoit
en Thes-
salie
lorsqu'a-
rriva le
Deluge
omnié
de son
nom ,
eis l'an
mon-
: 373,
11611,
avant
l'Ere
ulgai-
. Il eut
de sa
emme
vrrha.

Hellen
qui eut
d'Orsé-
de sa
femme
trois fils,
qui don-
nerent
lieu à
trois es-
pèces de
Grec,
l'*Eoli-
que*, le
Dorique,
l'*Ionie*,
l'*éolien*, sça-
voir,
Eolus,
Dorus,
ses en-
fans, &
Ion, son
petit-
fils.

**Amphic-
tyon ,
qui ,
après
l'expul-
sion de
Crauaüs
régna à
Athènes.**

Xuthus, qui,
étant chassé par
ses frères, se
réfugia chez
Eteochée, dont
il épousa la
fille.

Achæus, qui, ayant commis un meurtre involontaire, se sauva sur Péloponnèse, & donna son nom à l'*Achæe*, que l'on appelloit auparavant Egialée. Il retourna pourtant en Thessalie où il régna.

Ion, qui régna, dit-on, à Athènes après son ayeul maternel; de lui les Athéniens furent nommés Ioniens.

Vers l'an du monde 2202 , Ogygès jetta les premiers fondemens d'Eleusis , dans le païs qui fut ensuite nommé l'Attique. Il règnoit dans ce canton , lorsqu'arriva le Déluge , nommé de son nom le Déluge d'Ogygès. Le sçavant le Clerc soupçonne quel'Histoire de ce Déluge & le nom de ce Roi pourroient bien être venus de la langue Phénicienne , mal entendue par les Grecs ; car , dir-il , *Mabboul Chog* peut signifier le débordement de l'Océan.

Vers le tems où moïse déli-vroit les Israélites , & les em-menoit d'Égypte , Cécrops par-tit d'Égypte par mer , & con-duisit une colonie dans la Gre-ce , où il bâtit douze bourgs ou petites villes , & y établit des loix , vers l'an du monde 2373 , 1611 ans avant l'Ère Vulgaire , selon le Clerc ; & l'an du monde 2426 , selon le P. Pétau , ou 2448 , selon M. de Vallemont. On le regarde comme le fondateur d'Athènes & de la monarchie des Athé-niens.

Ce fut à peu près vers ce même tems que la Grece fut affli-gée par le Déluge de Deucalion , parce que Deucalion règnoit alors en Thessalie. Les Grecs l'ont confondu avec le Déluge universel décrit par Moïse. Le Clerc observe que Noé est nom-mé dans l'Écriture *homme de la terre* , c'est-à-dire , laboureur ; ce qui peut aussi se rendre en Grec par *ἄνθρωπος* , en La-

tin *Maritus Pyrrha* , ou *Rubra* ; car , *Adamah* en Hébreu signi-fie également *Pyrrha* , *Rubra* & *Terra*. Les Grecs ont pris ce mot dans le sens de *Pyrrha* , & en ont fait un nom propre Ils ont dit que *Pyrrha* étoit la fem-me de Deucalion. Il soupçonne même que le nom de Deucalion est un mal-entendu , & qu'il est venu de *Diglé Ion* , c'est-à-dire , *les drapeaux des Ioniens*. Les pierres , que l'on dit qu'ils jetoient pour réparer le genre hu-main , n'ont peut-être de fon-dement que le double sens du mot *Abanim* , qui vraisembla-blement signifioit en Phénicien , d'une manière équivoque , *des enfans & des pierres*.

Les fables ont dit qu'il n'é-toit resté que Deucalion & sa femme. Justin dit beaucoup mieux , il n'en réchappa que ceux qui purent gagner les montagnes , ou arriver avec des vaisseaux auprès de Deuca-lion , roi de Thessalie. Il les se-courut , & de-là vint qu'on publia de lui qu'il avoit réparé le genre humain. Il est certain que les Phéniciens ayant pris le goût des colonies , pressés d'ail-leurs par Josué qui les chas-soit du païs de Chanaan , se ré-pandirent dans l'Europe. C'est à ce tems qu'il faut rapporter l'arrivée de Cadmus en Grece , où il bâtit la ville de Thebes. Les Grecs le font descendre d'Inachus , dont voici la fa-mille , selon le P. Briet.

Possibilité d'Inachus, Roi d'Argos.

Inachus,
fonda-
teur du
royaume
d'Argos.

Io ou Épaphus
lis eut
de
d'Égypte.
Jupiter.

Libye
eut de
Neptune

Bélus.
Ag-
not.
Cadmus,
Phœnix,
Cilix,
Europe.

Danaus eut 30
filles, dont 29
égorgèrent leurs
maris.
Égyptus eut 30
fils, dont 29 furent
tués par leurs fem-
mes.

Hyper-
nestre.
Abas.
Acrius.
Proetus.
Danaé.
Perce.
Talaus.
Adralte.

Lyncée fut épargné seul par Hypernestre la femme.

Phoro-
née.
Car,
Niobé
qui eut de
Jupiter.

Pélas-
gus
d'Ar-
cadie.

Ly-
caon
roi
d'Ar-
cadie.
Cinquant fils, qui
rous furent tués, à
à la réserve de
Nysime.

Calisto
qui eut de
Jupiter.

Arcas.
Élarus.

Aphidas.
Lycur-
gée,
Céphée,
Sténobée
femme de
Proetus.

Amphi-
damas,
Ancus,
Épochus,
Lixus.

Méla-
nion
qui eut
sept chéris
d'Ata-
lante.

Parthe-
noprus,
l'un des
sept chéris
devant
Thebes.

Ceux, qui se donneront la peine de comparer ces tables avec celles du P. Briet, trouveront que nous y avons fait quelques changemens qui nous ont paru nécessaires. Par exemple, nous avons donné à Phoro-

née, Car pour fils, sur l'autorité de Pausanias. Nous l'avons fait lui-même fils & non frere d'Inachus, sur l'autorité de Georges le Syncelle, *Chronograph.* de Pausanias, & de plusieurs autres Écrivains.

III.

Postérieur de P E R S É E.

Alcée épousa Hippomone
fille de Ménœcée.

{ Amphitryon,
Anaxo, femme d'Élec-
tryon.

Mnésto épousa Li- sys fille de Pélops.	{ Hippotocé eue de Nep- tune.	{ Taphius, qui bâtit la ville de Ta- phus en Cé- phallénie.	{ Ptérélas, que Neptu- ne son ayeul rendit im- mortel.
---	-------------------------------------	---	--

Électryon, épousa } Neuf fils, outre
Anaxo sa nièce, de la } Alcène, qui à l'exemple
 } de sa mère épousa son
 } oncle Amphitryon.

Il eut aussi
de Médée
un fils,
nommé

Licymnius, tué par méprise par Tle-
poleme fils d'Hercule ; son fils avoit
été tué de même par son gendre Am-
phitryon.

Sténelus épousa { Eurysthée qu'Hercule servit, & en
Nicippe fille de { qui finit la postérité de Persée, de
Pélops Roi d'É- { sorte que le Royaume de Mycenos
lide, de laquel- { passa aux Pélopidés.
le il eut

Hélas, dont on ne connoît point la postérité.
Persès qu'il laissa chez Céphée son beau-pere. Les
Perses prétendoient en être descendus.
Gorgophone épousa Périères l'un des descendans
de Deucalion.

Postérité d'AGÉNOR.

Agé-
nor eut
de Te-
lephos-
sa sa
femme,
trois
fils &
une
fille.

Cadmus
envoyé
par son
pere pour
chercher
Europe sa
sœur, bâ-
tit la ville
de The-
bes.

Poly-
dore
épou-
sa Nyc-
téus
fille de
Nyc-
téus.

Lab-
dacus.

Laius
détrô-
né par
Lycus
son on-
cle, &
ensuite
tué par
son fils.

Œdipe
eut
avec sa
mere

*Anti-
gone*,
fille,
*Ethéo-
cle*,
*Polyni-
ce*.

ils se
tue-
rent
tous
deux.

Autonoé qui épousa *Aristée*.
Ino femme d'*Athamas* fils d'*Éole*.
Agavé qui épousa *Échion*.
Simelé, maîtresse de *Jupiter*, mere du *Bac-
chus Grec*.

Phœnix, d'où sont nommés les *Phéniciens*, qui alors
étoient très-puissans en *Asie*. Le siège de son
Empire étoit à *Thebes* en *Égypte*.
Cilix, dont la *Cilicie* porte le nom.
Europe enlevée par *Jupiter*.

V.

Alliance des maisons de CADMUS & de NYCTÉUS.

On ne sçait
qui étoit
leur pere.

Nyctéus,
venu d'E-
bée avec
son frere.

Nyctéus,
qui épousa
Polydore
fils de
Cadmus.

Labdacus,

Laius
détrôné.

Antiope,
qui eut de
Jupiter.

Zéthus,
Amphion.

élevés par
un Prêtre,
ils venge-
rent leur
mere des
outrages
de *Dircé*.

Lycus,
frere de
Nyctéus.

Il eut pour femme *Dircé*, & chassa
Laius du trône. Il prit *Antiope* sa nièce
qui avoit épousé *Épopée*. *Dircé* l'ayant
fort maltraitée, elle fut vengée par *Zé-
thus* & *Amphion*, qui tuèrent *Lycus* &
attacherent *Dircé* à un taureau indomp-
té.

Des premières Sociétés de la Grèce.

Les Héros, dont on vient de parler, étoient naturellement guerriers, n'avoient pas plutôt atteint l'âge de quitter la maison paternelle, qu'ils alloient se chercher eux-mêmes quelque établissement. Souvent un exploit hardi & heureux attachoit à leur destinée quelques familles avec lesquelles ils alloient, ou conquérir une ville, ou en fonder une nouvelle. Chaque Société, pour ainsi dire, formoit un royaume. M. de Vallemont dit très-bien : *Jamais País si petit n'a renfermé tant de royaumes & tant de républiques.* George Honorius nous en donne presque tous les noms que nous mettrons ici, quand ce ne seroit que pour la curiosité de voir dans la seule Grèce tant de royaumes & de républiques, dont à peine les noms sont venus jusqu'à nous. On trouve, dit-il, jusqu'à cinquante États différens, formés par les Grecs ; sçavoir, Égiale, Sicyone, les Léleges, les Messéniens, les Éctenes, Crète, Argos, Lacédémone, ou Sparte, les Pélasges, les Thessaliens, l'Attique, la Daulide dans la Rhodide, les Locriens Ozoles, Corinthe, Eleusis, Elide, Pylos, l'Arcadie, Égine, Ithaque, Céphalénie, Phthie, la Phocide, Ephyre, l'Eolide, Thebes, Callistes, les Étoliens, les Dolopes, l'Échalie, Myce-

nes, l'Eubée, Minies, les Doriens, Phères, Iolcos, les Locriens, les Thraciniens, les Thesprotiens, les Myrmidons, Salamine, Scyros, Hypéries, les îles de Vulcain, Mégare, l'Épire, l'Achaïe, l'Ionie, la Macédoine, les îles de la mer Egée.

Il sera montré ci-après que l'Épire & la Macédoine ne furent de la Grèce que long-temps après.

On ne doit pas s'imaginer que tous ces Païs aient d'abord porté les noms que nous leur donnons ordinairement ; par exemple, Corinthe s'appella d'abord Ephyre, & ainsi de quantité d'autres ; & c'est ce que nous avons eu soin de marquer dans les articles particuliers. Il suffit dans celui-ci de les désigner par les noms qui sont les plus connus.

Les familles Royales n'étoient pas toujours les mêmes ; elles se détrônoient mutuellement à la première occasion, & les Peuples étoient toujours la victime du parti triomphant. La Grèce, & surtout le Péloponnèse, éprouva souvent les malheurs de ces révolutions. Deux partis célèbres l'agitèrent assez long-temps, c'étoient les Héraclides & les Pélopi-

De l'origine des Héraclides & des Pélopiques.

(a) Dans la postérité de Per-

(a) Paus. p. 558. Diod. Sicul. p. 131. & seq.

ſſe fils de Danaé & de Jupiter, on trouve deux Princes, Alcée pere d'Amphitryon, & Electryon pere d'Alcmene. Amphitryon n'obtint Alcmene de son oncle qu'à condition qu'il lui aideroit à faire la guerre à ses ennemis. Amphitryon y consentit, mais il eut le malheur de tuer involontairement son beau-pere; ce qui l'obligea de prendre la fuite & d'abandonner ses États. Il se retira à Thebes.

Son fils Hercule étoit encore trop jeune pour lui succéder; & Sthénéelus autre fils de Persée & oncle du Roi fugitif, profitant de ce malheur, s'empara du Royaume de Mycenes que son neveu avoit abandonné. Il comprenoit aussi celui d'Argos. Cet État, fondé par Inachus, avoit duré, sous la postérité de ce Prince, jusqu'à l'an du monde 2530, selon M. de Vallemont, c'est-à-dire, jusqu'à Gélantor, fils de Sthénéelus, roi d'Argos.

Danaus, chassé alors d'Égypte par son frere Egyptus, vint à Argos, s'en rendit maître, & chassa Gélantor. C'est de ce Danaus que les Grecs sont souvent nommés *Danaï*, sur-tout par les Poëtes. Sa postérité masculine finit au royaume d'Argos en la personne d'Acrisius. La dureté avec laquelle celui-ci traita Danaé sa fille, & Persée qu'elle mit au monde, lui coûta cher.

Persée fut exposé & sauvé. Étant devenu grand, il se vengea

de son ayeul, qu'il tua par surprise, & transporta la domination d'Argos à Mycenes. Ainsi Alcée, Amphitryon, son fils, & Sthénéelus, oncle de ce dernier, étoient rois de Mycenes y compris Argos.

Sthénéelus laissa cette Couronne à son fils Eurysthée, qui fit faire à Hercule un long apprentissage de patience. Eurysthée, haïssoit Hercule & ses enfans, & craignoit qu'ils ne reprissent une couronne dont il les avoit privés. Il les poursuivait par-tout. Les Athéniens ayant donné retraite aux fils d'Hercule, Eurysthée marcha avec une armée contr'eux, il y fut tué avec ses fils. Hylus, fils d'Hercule, triomphoit déjà; mais, Attrée lui disputa la couronne, le vainquit & régna.

Cet Attrée étoit fils de Pélops & frere de Nicippe, & oncle maternel d'Eurysthée. Pélops avoit épousé Hippodamie fille d'Œnomaus, roi d'Elide, & avoit succédé à son beau-pere. Ce fut lui qui donna son nom au Péloponnèse, aujourd'hui la Morée, qu'on nommoit anciennement Apia.

Hercule, privé de la succession d'Amphitryon, fut quelque tems errant; & comme il étoit d'un tempérament amoureux, il ne manqua point de postérité. De son nom, qui étoit en Grec *Ἡρακλῆς*, *Héraclès*, ses descendants furent nommés *Héraclides*, & Attrée & Thyeste, fils de Pé-

l'ops, furent nommés les Pélo-
pides.

6.^o

Du règne des Pélopidés.

Thyeste ne fut guère connu que par ses malheurs. Son frere Atrée & lui ont été immortalisés par les Poètes, qui ont trouvé un sujet très-tragique dans la haine implacable qui les divisa. Atrée fut pere d'Agamemnon & de Ménélaus. Le premier fut roi de Mycenes; le second épousa Hélène fille de Tyndare, roi de Lacédémone, & sœur de Castor & de Pollux, auxquels il succéda pour cette couronne. Ménélaus ne fut guère connu que par les galanteries d'Hélène sa femme. Elle se fit enlever par Pâris fils de Priam, roi de la Troade, dans l'Asie mineure. Tous les monarques de la Grece, jaloux de la puissance de Troye, saisirent cette occasion pour l'abattre; ils se réunirent tous contre elle, sous prétexte de venger l'outrage fait à Agamemnon. La guerre de Troye a été décrite poétiquement par Homère & par Virgile, & historiquement par Dictys de Crete, qui en a recueilli toutes les anciennes traditions.

Comme toutes les villes de la Grece étoient alors autant de petits États, qui avoient leurs souverains particuliers, chaque ville envoya à cette guerre des troupes avec des

commandans. Pour faire connaître quelle étoit la Grece alors, nous allons présenter un détail des troupes, tel qu'Homère le donne; on y verra quelles villes étoient sous un même chef, quel nombre de vaisseaux chaque État avoit fourni, & par là on pourra juger de sa puissance.

7.^o

Dénombrement des Troupes Grecques & de leurs vaisseaux à la guerre de Troye.

(a) Les Béotiens étoient conduits par Pénéleus, Léritus, Arcésilaus, Proténor & Clonius. Ceux qui habitoient Hyrie, les rochers d'Aulide, Schœne, Scôle, les montagnes d'Étéon, Thespie, Graie, & les riches plaines de Mycalosse; ceux qui tenoient Harmé, Ilésium & Erythres, Eléon, Hyle & Pétéon; Ocalée, Médéon la bien bâtie, Copes, Eutresine & Thisbé si abondante en colombes, Coronée, & les prairies d'Haliarte, Platées & Glyssante. Ceux qui habitoient la nouvelle Thebes qui a de si belles murailles, Oncheste. célèbre par le beau temple de Neptune, Arne fertile en vin, Midée la divine, Nyssa & Anthédon qui est à l'extrémité de la Béotie. Ils avoient cinquante vaisseaux, & chaque vaisseau portoit six-vingts hommes.

Les Béotiens d'Asplédon & d'Orchomene ville de Minyas,

(a) Homer. Iliad. L. II. Enumerat. Navi. v. 1. & seq.

étoient conduits par Ascalaphus & Ialmenus fils du dieu Mars... Ces deux chefs avoient trente vaisseaux.

Schédius & Epistrophus , tous deux fils du vaillant Iphitus , & petits-fils de Naubolus , étoient à la tête des peuples de la Phocide , qui habitoient Cyparissus , les roches de Pytho , Crissa , Daulis & Panope , Anémorée & Hyampolis ; de ceux qui buvoient les eaux du Céphisse , & de ceux qui tenoient la ville de Liléa où ce fleuve prend sa source. Ils menaient quarante vaisseaux.

Ajax fils d'Oïlée commandoit les Locriens... Il menoit les peuples de Cyne , d'Opus , de Cilliare , de Besse , de Scarphe , d'Augée , de Tarphe & de Thronie qui est sur les rives du Boagrius. Il avoit quarante vaisseaux de ces Locriens qui habitent au de-là de l'Eubée.

Les belliqueux Abantes d'Eubée , qui habitoient Chalcis , Erétrie & Hystie fertile en bon vins , la maritime Cérinthe & la haute ville de Dium , Caryste & Stryre , étoient conduits par Elphénor fils de Chalcodon de la race de Mars. Ce vaillant capitaine étoit à la tête des Abantes qui n'ont des cheveux que par derrière , & qui sont si vaillans , que , méprisant l'art de lancer le javelot , ils joignent toujours l'ennemi , & à grands coups de piques ils percent les boucliers & les cuirasses.

Ceux qui habitoient la ville d'Athènes , la cité du généreux Erechthée , que la terre enfanta , & que minerve prit soin d'élever elle-même..... étoient menés par Menesthée fils de Péteus.... Il commandoit cinquante vaisseaux.

Ajax mena douze vaisseaux de Salamine....

Ceux qui habitoient Argos , les fortes murailles de Tyrinthe , Hermione & Asine , qui ont des golfes profonds , Trœsene , Eiones , Epidaure , dont les côtes sont couverts de vignes ; ceux d'Égine & de Masete avoient pour chef le vaillant Diomede , Sthénélus , fils de Capanée , & Euryale fils de Mecisthée & petit-fils du roi Talaus. Diomede étoit le général & commandoit quatre-vingts navires.

Ceux de la belle ville de Mycenes , de la riche Corinthe , de Cléones , si bien bâtie , d'Ornées , d'Aréthurée , de Sicyone , où Adrasie régna le premier , ceux d'Ypécérie , de Gonœsse , de Pellene & d'Ægion , ceux de toute la côte , depuis Sicyone jusqu'à Bupratie au-dessus d'Elide & ceux des environs d'Héllice , suivoient Agamemnon sur cent vaisseaux.

Ceux qui habitoient Lacédémone , Phare , Sparte & Messé , Brysées & Augées , Amycles , & la ville maritime d'Hélus , Laas & Cérylée , avoient pour chef Ménélaus , frère d'Agamemnon. Il com-

mandoit soixante vaisseaux.

Le vieux Nestor commandoit quatre-vingts vaisseaux, & étoit à la tête des peuples de Pylos, d'Arene, de Thruon, où est le gué de l'Alphée, de la belle ville d'Æpy, de Cyparisse, d'Amphigénée, de Prélée, d'Hélos & de Dorie.....

Les Peuples d'Arcadie sous la haute montagne de Cylle-ne.....Ceux de Phénée, d'Orchomene, riche en troupeaux, de Ripa, de Stratie & d'Enispe, toujours battue des vents, de Tégée, de Mantinée, de Strymphale & de Parrhasie, étoient conduits par Agapénor, fils d'Ancée, qui commandoit soixante vaisseaux, montés par des soldats Arcadiens, fort expérimentés dans le métier de Mars. Agamemnon leur avoit fourni les vaisseaux tout équipés, parce que les Arcadiens habitant au milieu des terres, ne s'appliquoient pas à la marine.

Ceux qui habitoient Buprasie & l'Élide, c'est-à-dire, tout le pays qui est renfermé entre Hyrmine, Myrsine, la pierre Olenienne & Alisie, étoient sous la conduite de quatre chefs, qui avoient chacun dix vaisseaux montés par des Épéens. Le premier étoit Amphimaque, fils de Créatus; le second étoit Thalpius, fils d'Eurytus; le troisième Diorès, fils d'Amaryncée; & le quatrième Polyxene, fils d'Agasthène & petit-fils du roi Augée.

Ceux de Dulichium & des

autres Echinades, de ces Îles qui sont à l'extrémité de la mer, vis-à-vis de la côte d'Élide & de l'embouchure de l'Archéloüs, avoient à leur tête Mégès, fils de Phylée, qui, ayant encouru l'indignation de son père, fut obligé de se retirer à Dulichium. Mégès commandoit quatre vaisseaux.

Ulysse menoit les Céphaléniens, ceux d'Ithaque & de la forêt de Nérity; ceux de Crocylée & de l'Escarpée Aigilippe; ceux de Zacynthe & de Samos, & ceux du continent au de-là des Îles.... Il commandoit douze vaisseaux.

Thoas, fils d'Andræmon, étoit à la tête des Étoliens qui habitoient Pleuron, Olenne, Pylene la maritime, Chalcis, & Calydon ceinte de montagnes, car les enfans d'Œnée n'étoient plus, ni Œnée lui-même, & Méléagre étoit mort. C'est pourquoi, le royaume d'Étolie étoit échu à Andræmon, gendre d'Œnée & père de Thoas qui avoit quarante vaisseaux.

Ceux de Crète, qui tenoient Gnosse, Gortyne environnée de fortes murailles, Lycée, Milet & Lycaste, Phæste & Rutie, enfin tous les peuples de cette île qui a cent villes, suivirent le vaillant Diomède & Mérion. Ils avoient tous deux quatre-vingts vaisseaux.

Les fiers habitans de l'île de Rhodes, partagés en trois différens peuples dans les trois villes de Linde, d'Ialyse & de

Camire, suivoient sur neuf vaisseaux, Télépoleme, fils d'Hercule & d'Astyochee, que ce héros avoit pris dans Ephyre, sur le fleuve Selléis.

Nirée menoit trois vaisseaux de l'isle de Symé.

Ceux qui habitoient les isles de Nisyre, de Carpathus, de Casus, de Cos, où avoit régné Eurypyle, & les isles Calydes étoient sous la conduite de Pheidippe & d'Antiphus, fils de Théséus & petit-fils d'Hercule. Ils avoient trente vaisseaux.

Les peuples d'Argos Pélasgique, ou de Tessalie, ceux qui habitoient Alos, Alope & Trachine, ceux qui tenoient Phthie & la Grece proprement dite, & qui étoient compris sous les noms de Myrmidons, d'Achéens d'Hellenes, obéissoient à Achille qui avoit cinquante vaisseaux.

Ceux qui habitoient Phylacé & la fertile Pyrrhasus consacrée à Cérés, Itone, riche en troupeaux, la maritime Antrône & Prélée, qui a de si beaux herbages, étoient commandés par Protésilas qui avoit mené quarante vaisseaux, & fut tué par un Troyen en débarquant; il eut pour successeur Podarces, fils d'Iphiclus.

Ceux qui habitoient Pheres vis-à-vis du marais de Boibéide; Boibe, Glaphyres & Iolcos, suivirent sur onze vaisseaux Eumélus, fils d'Admete & d'Alceste.

Ceux de Méthome, de Thau-

macie, de mélibée & d'Oli-
zon, avoient pour chef Philo-
clete, qu'on avoit laissé à Lem-
nos, à cause d'un ulcère in-
curable qui lui étoit venu de
la piquûre d'un serpent. Son
escadre, qui consistoit en sept
vaisseaux, sur chacun desquels
il y avoit cinquante hommes
bien dressés à combattre à
coups de fleche, étoit com-
mandée en son absence par Mé-
don, fils naturel d'Oïlée & de
la nymphe Rhena.

Ceux qui habitoient Tricca,
l'Escarpée Ithome, & Œcha-
lie, qui étoit sous la domina-
tion d'Eurytus, suivoient sur
trente vaisseaux Podalire & Ma-
chaon, fils d'Esculape.

Ceux qui tenoient Ormê-
nium, la fontaine d'Hypé-
reia, Astérie & les blancs
sommets du mont Titane,
étoient commandés par Eur-
pyle, fils d'Evæmon qui avoit
quarante vaisseaux.

Ceux d'Argissa, de Gyrrone,
d'Orthe, d'Elone & d'O-
looson, avoient à leur tête
Polypoètes, fils de Pirithous
& d'Hippodamie, qui le mit
au monde le jour même où son
pere Pirithous punit les Cer-
taures, & les chassa du mont
Pélion vers les montagnes d'Æ-
thiéc. Polypoètes partageoit ce
commandement avec Léontéus,
fils de Coronus; & petit-fils
de Cœnée; ils commandoient
quarante vaisseaux.

Gonéus menoit de Cyphos
vingt-deux vaisseaux; il étoit
suivi des Enienes & des belli-

queux Perrhebes, qui habitoient aux environs de la froide Dodone, & qui cultivoient les campagnes arrosées par le délicieux Titarésius qui se jette dans le Pénée, sans mêler ses eaux avec les eaux argentées de ce fleuve....

Prothoüs, fils de Tenthredon, commandoit les Magnetes qui habitoient autour du Pénée & des forêts du Pélion; il avoit quarante vaisseaux.

Voilà les noms des rois & des capitaines des troupes Grecques, selon Homère. C'est ce que les Anciens ont appelé le *catalogue des vaisseaux*; & ils ont donné ce nom au second livre de l'Illiade, quoiqu'il n'en fasse qu'une partie. Nous ajouterons ici quelques remarques qui aideront à tirer de ce catalogue tous les fruits dont nous avons besoin pour cet article.

8.º

Remarques sur le Catalogue d'Homere.

(a) On voit d'abord qu'il y avoit vingt-sept ou vingt-huit États dans la Grece, indépendans les uns des autres, mais ligués avec Agamemnon; ces États quoique subordonnés au chef pour cette expédition, étoient pourtant libres pour ce qui étoit de leur gouvernement particulier; & ils avoient leurs propres Rois ou leurs Capitaines. Argos n'est point sous le

commandement d'Agamemnon; mais il forme un État qui avoit ses chefs particuliers. En récompense Homère lui donne plusieurs villes qui n'étoient point du royaume de Mycenes sous la postérité de Persée. On y voit Corinthe qui devoit avoir encore ses rois descendus de Sisyphus; peut-être étoient-ils alors vassaux d'Agamemnon. On y voit une grande partie de la côte Occidentale du Péloponnèse; c'étoit l'héritage de Pélops. Atrée, son fils, l'avoit joint au royaume de Mycenes, usurpé sur les Héraclides.

Homère ne compte point la Macédoine ni l'Épire entre les États de la Grece; il la borne au nord par la Thessalie & par l'Étolie, au-delà desquelles il ne nomme rien dans cette liste; mais, en échange, il donne à la Grece non seulement le Péloponnèse & les îles d'Eubée, de Céphalénie & autres situées autour du Péloponnèse, aussi bien que la Crete & les îles qui bordent l'Asie mineure. Il est remarquable que dès la guerre de Troie, non seulement les Calydnes, c'est-à-dire, aujourd'hui les îles autour de Stanco, celle de Scarpanto &c. & même celle de Rhodes, étoient possédées par les Grecs. Homère nous apprend lui-même de quelle maniere Tlépoleme, un des Héraclides, avoit fondé trois villes

(a) Strab. pag. 1. 86.

dans la dernière de ces îles.

On dira peut-être qu'un ouvrage de poésie, où la fiction a tant de part, n'est pas assez authentique pour devoir servir de guide; mais Strabon, l'un des plus grands géographes de l'antiquité, n'a point fait difficulté de le nommer comme le premier de ceux qui ont traité cette science; il dit qu'Homère étoit très-habile dans la Géographie; & il le défend contre Eratosthène qui avoit voulu contester son autorité sous le prétexte de ses fictions poétiques. Homère, né dans la Grèce Asiatique, avoit parcouru la véritable Grèce & beaucoup plus de pays qu'il n'en a décrit dans ses poèmes; Eratosthène est le seul Grec qui ait attaqué Homère sur la Géographie.

Après cette digression, revenons à l'usage que nous en pouvons faire pour la connoissance de la Grèce de son tems; selon lui elle comprenoit la Thessalie partagée alors en divers petits États jusqu'au mont Olympe, l'Etolie, l'Achaïe différente de l'Achaïe du Péloponnèse, la Phocide, la Béotie, l'Attique, tous le Péloponnèse avec les îles voisines, enfin les îles Echinades, de Crète, de Calydnes, de Rhodes & de Scarpanto.

Tel fut le premier âge de la Grèce, qui finit à la prise de Troie; nous l'avons appelé le tems héroïque, parce que l'on y doit rapporter les tra-

vaux d'Hercule, de Thésée, de Pirithoüs, les voyages des Argonautes, l'expédition des sept Capitaines devant Thebes en faveur de Polynice, fils d'Œdipe contre Étéocle son frere qui vouloit gouverner seul, la guerre de Minos avec Thésée, & généralement tous les sujets que les anciens Tragiques ont célébrés.

Second âge de la Grèce.

Cet âge s'étend depuis l'an du monde 2800, jusqu'à la bataille de Marathon, & comprend un espace d'environ sept siècles.

1^o.

Des changemens arrivés après la Siège de Troie.

Plusieurs des petites monarchies établies durant le premier âge, ne subsistoient déjà plus; celle de Sicyone, qui avoit commencé avec Egialée selon quelques-uns, avec Adrafte, selon Homère, étoit éteinte avant la guerre de Troie, comme nous avons vu; celle de Corinthe, commencée par Sisyphe, avoit encore des Rois du sang de ce Prince, puisqu'un d'eux régnoit encore quatre-vingts ans après la prise de Troie. Cependant, il doit y avoir eu quelque interruption; car, comme nous l'avons remarqué, les troupes de Corinthe étoient dans l'armée d'Agamemnon.

Dispersions des Troyens.

La destruction du règne de Priam donna lieu à deux sortes d'événemens ; d'un côté , les Troyens qui échappèrent au sac de Troie , se réfugièrent les uns en Italie , les autres en Thrace , enfin par-tout où ils purent trouver un asyle.

Des révolutions chez les Grecs.

(a) D'un autre côté , les Grecs vainqueurs ne furent guère plus heureux que les vaincus ; outre ceux qui périrent à cette guerre , plusieurs ne purent regagner leur patrie , d'autres n'y arriverent qu'après des peines infinies ; d'autres enfin n'y furent pas plutôt qu'ils y périrent misérablement.

Ulysse , qui avoit disputé les armes d'Achille à Ajax , fils de Télamon , s'étoit attiré la haine de beaucoup de capitaines. Craignant qu'ils ne lui fissent un mauvais parti , il s'embarqua & se hâta de partir ; il prit même une fausse route pour ne se pas rencontrer avec ses ennemis , de sorte qu'il s'égarâ. Quelques-uns le menent jusqu'à Lisbonne , à cause de la ressemblance de son nom avec *Olisipo* ; d'autres plus sages se contentent de le promener le long des côtes de la méditerranée ; de sorte qu'il

se passa dix ans , avant qu'il revit son isle d'Ithaque.

Ajax , fils d'Oïlée , roi des Locriens , fit naufrage auprès du cap Capharée , dans l'isle d'Eubée , & y périt.

Diomede arriva dans Argos , qui vraisemblablement avoit alors un gouvernement aristocratique , & qui étoit devenue une espèce de république depuis la translation du trône à Mycènes ; mais , il y trouva sa femme qui avoit livré sa maison , ses biens & son autorité à Cyllabarus , fils de Sthénélus. Trop foible pour se venger de cette infidélité , il passa en Eolie , & delà en Italie . où il fut divers établissemens dans l'Apulie , entre autres , Argos Hippium , qu'il nomma ainsi du nom de sa patrie ; il eut ensuite querelle avec Daunus son beau-père ; il fut tué , & ses gens se jetterent dans les isles voisines qui furent nommées isles de Diomede. Ils n'y passerent qu'à la faveur des vaisseaux dont ils se servirent pour pirater , ne pouvant subsister autrement. Delà vint que les Poètes qui , dans leur style figuré , ont comparé les voiles à des ailes , ont dit que les soldats de Diomede furent métamorphosés en oiseaux.

Idoménée trouva de même que sa femme s'étoit pourvue d'un galant nommé Leucon , qui s'étoit emparé du royaume

(a) Solin. p. 171. Strab. p. 214 , 215. Vell. Patere. L. I. c. 1. Just. L. XVII. c. 3. Paus. p. 159.

de Crete. Ne pouvant chasser ce rival, il fut obligé de lui céder la place; il s'embarqua, & vint dans la partie méridionale de l'Italie, au païs des Salentins. Quelques Crétois étoient déjà venus en ce païs après la mort de Minos. On attribue la fondation de la ville d'Uria, autrefois capitale de la Messapie, & celle de Brundisium, ou Brindes, à l'une ou à l'autre de ces Colonies.

Philostete, fils de Péanre, prince de Mélibée en Thessalie, étant chassé de son païs par une sédition, vint fonder chez les Brutiens, Pétillie & Crimise. Les Pyliens, qui étoient à la suite de Nestor, après une rude & longue tourmente, aborderent à l'embouchure de l'Arne, sur les bords duquel ils bâtirent Pise en Toscane, qui fut ainsi nommée du nom de Pise-Olympie en Elide, que les jeux Olympiques ont rendue célèbre. Métapontus, que les Barbares appelloient Mézabius, selon Étienne de Byzance, écarté de Nestor, son général, par la violence de la tempête, aborda dans le païs que l'on nomme aujourd'hui le royaume de Naples, & y bâtit Métaponte. C'est ainsi que les Grecs peu à peu se firent une nouvelle Grece, dans la partie méridionale de l'Italie. Nous en parlerons plus amplement dans l'article de la grande Grece.

Dans la liste d'Homère, il n'est fait mention d'aucune na-

Tom. XIX.

tion Grecque au-delà de Crete & de Rhodes; mais, au retour, divers Princes furent jettés du côté de l'Asie, & même vers l'Egypte. Agapénor, prince Arcadien, fut porté en l'isle de Cypre, où il fonda Paphos. Ménélus, jetté avec Hélène, par la force des vents, vers l'embouchure occidentale du Nil, y bâtit la ville de Canope, en mémoire de son pilote qui étoit mort en cet endroit, & delà il gagna Lacédémone avec beaucoup de fatigues.

Teucer, fils de Télamon, fut mal reçu de son pere, à cause du peu de vigueur qu'il avoit montré dans l'injure faite à son frere Ajax, pour le jugement des armes d'Achille; il se rembarqua, & allant aborder dans l'isle de Cypre, y fonda une ville, à laquelle il donna le nom de Salamine, sa patrie.

Nous avons remarqué, dans la Grece décrite par Homère, que l'Eplre n'en étoit pas. Elle en fut bientôt après; Pyrrhus, fils d'Achille, s'en empara, & trouva plus de facilité à conquérir un nouveau royaume, qu'à rentrer dans celui qui auroit dû lui appartenir: il en détacha même la Chaonie en faveur d'Hélénus, prince Troyen, qui, tout son captif qu'il étoit, avoit su gagner les bonnes grâces; & il lui fit épouser Andromaque, veuve d'Hector. Virgile, qui profitoit de tout ce que lui présentait la tradition, s'est très-

Y

bien servi de ce fait, & a mené son Énée à Buthrote, où il trouve Andromaque. Phydippe se saisit d'Ephyre ville de la Thesprotie. C'est ainsi que la Grece s'étendoit de plus en plus par des colonies.

Agamemnon, jetté par la tempête dans l'isle de Crete, y établit trois villes, Mycènes, Tégée & Pergame; les deux premières en mémoire des deux autres villes du Péloponnèse, & la troisième en mémoire de la destruction de Troye; mais, il n'arriva dans son Palais, que pour y périr misérablement. Nous avons dit qu'Agamemnon étoit fils d'Atrée & neveu de Thyeste. Ce dernier avoit un fils nommé Egisthe, qui sut profiter de l'absence d'Agamemnon, se fit aimer de Clytemnestre, femme de ce roi, & conjura avec elle de s'en défaire à son retour. Ils le firent périr de concert, & Egisthe s'empara du royaume de Mycènes.

Oreste, fils d'Agamemnon, étant devenu grand, & aidé par sa sœur Electre, rétablit le royaume d'Argos, reconquit celui de Mycènes, & venge la mort de son pere, en tuant Egisthe. Clytemnestre fut la première immolée aux manes d'Agamemnon. Les Poëtes ont fort célébré les fureurs d'Oreste. L'Histoire dit au contraire qu'il parut par la longueur de sa vie & par le bonheur de

son règne, que cette action étoit approuvée des Dieux; car, il vécut quatre-vingt-dix ans, & en régna soixante-dix; il hérita du royaume de Lacédémone, qu'avoit eu son oncle Ménélâus, dont il avoit épousé la fille Hermione, héritière de ce royaume; ainsi, ses deux fils Penthile & Tisamene règnerent l'un dans l'Argolide, & l'autre dans la Laconie.

4.9

Du retour des Héraclides dans la Péloponnèse.

(a) Jusques-là les Héraclides, ou descendans d'Hercule, avoient fait de vains efforts pour rentrer en possession des états d'Amphitryon, c'est-à-dire, du royaume de Mycènes. Hyllus & les autres n'avoient pu en chasser les Pélopidés; mais, environ six vingts ans après la mort d'Hercule, quatre-vingts ans après la prise de Troye, les Héraclides assistés par les Doriens, se refaisirent d'une succession qu'ils poursuivoient depuis si long-tems. Les chefs de l'entreprise, furent Téménus, Cresphonte & Aristodème, descendus d'Hercule au quatrième degré; ils vainquirent Tisamene, roi de la Laconie, & Penthile, roi de Mycènes, & furent ainsi maîtres du Levant, du Midi, & d'une partie considérable du Couchant du Péloponnèse; ils attaquè-

(a) Vell. Patere. L. I. c. 1. & seq.

rent ensuite les Néléides ou les descendants de Nestor, puis ils partagèrent entr'eux les royaumes de Mycènes, d'Argos, de Messène & de Lacédémone.

5.^o

Du partage du Péloponnèse entre les Héraclides.

(a) Aristodème eut le royaume de Lacédémone, & laissa deux fils jumeaux. Comme l'aîné ne pouvoit pas décider qui des deux devoit régner, les Spartiates ou Lacédémoniens les prirent tous deux pour leurs Rois; delà vinrent les deux familles royales des Eurysthénides & des Proclipses, des noms d'Eurysthène & de Proclès; elles régnerent ensemble dans Lacédémone, comme on le verra dans la suite. Cresphonte eut la Messénie; Cypselus, qui régnoit en Arcadie, lui donna sa fille Mérope en mariage, & en considération de cette alliance, les Héraclides le laissèrent en possession paisible de son État. Ils ne firent pas la même grace aux Sisyphides; mais Aletès, autre Héraclide, fils d'Hippocrès, tua le devin de Naupacte, s'empara de Corinthe, qu'il rétablit, & dont il fit comme une nouvelle ville; sa postérité régna jusqu'à Bacchis, cinquième roi, dont les descendants prirent le nom de Bacchides. Téménus eut le royaume

de Mycènes, auquel Oreste avoit rejoint Argos.

Strabon nous apprend quelle étoit la distribution du Péloponnèse, après le retour des Héraclides. Aletès regnoit à Corinthe, Phalcès à Sicyone, Tisamène dans l'Achaïe, Oxylo dans l'Elide, Cresphonte dans la Messénie, Eurysthène & Proclès à Lacédémone, Téménus à Argos, & Egée & Déiphonte sur la côte de la Mer.

6.^o

Athènes se gouverne en République.

(b) Peu de tems après ces changemens, la ville d'Athènes cessa d'être gouvernée par des Rois. Codrus fut le dernier. Ses deux fils, Médon & Nilée, disputèrent la couronne; les Athéniens, pour les accorder, abolirent la royauté, en la déferant à Jupiter, & établirent des Archontes ou Magistrats; il y en eut treize qui se furent successivement & à vie; mais, on se lassa d'un terme si long; on décida qu'ils seroient dix ans en charge; au bout de soixante-dix ans, on statua qu'il falloit changer les Archontes tous les ans. Les Péloponnésiens avoient voulu s'étendre hors de leur presqu'île, & étoient entrés en armes dans l'Attique; ce fut en les combattant que Codrus fut tué, & sa mort acquit la vic-

(a) Vell. Paterc. L. I. c. 1. & seq. | Strab. p. 389.

(b) Vell. Paterc. L. I. c. 1. & seq.

toire aux Athéniens. Les Péloponnésiens en se retirant bâtirent la ville de Mégare.

7.^o

Les Pélopidés quittent le Péloponnèse.

Les Pélopidés, c'est-à-dire, les enfans d'Oreste, détrônés par les Héraclides, ne trouvant plus de retraite pour eux au Péloponnèse, s'embarquèrent, & après avoir été battus de plusieurs tempêtes dans leur navigation, & avoir erré environ quinze ans, ils s'arrêtèrent dans l'île de Lesbos.

8.^o

Nouveau changement dans la Grèce.

La Grèce fut bientôt agitée par le choc des peuples qui se pouvoient les uns les autres, comme les flots de la mer. Les uns trop pressés, cherchoient à s'étendre aux dépens de leurs voisins; les autres, chassés de leurs terres, passaient ailleurs pour en trouver de nouvelles. Les Achéens, chassés de la Laconie, allèrent s'établir à l'autre extrémité du Péloponnèse, à laquelle ils donnerent le nom d'Achaïe. Les Pélasges passèrent du côté d'Athènes. Un certain Thessalus, Thesprotien de nation, alla avec une grande troupe de gens de sa nation, s'établir par force dans la contrée que l'on nomma ensuite Thessalie, on l'appelloit auparavant l'état des Myrmidons.

Les Athéniens se saisirent de Chalcis & d'Erétrie dans l'île d'Eubée, & y envoyèrent des Colonies. Une troupe de Lacédémoniens passa dans l'Asie mineure, & s'établit à Magnésie auprès du mont Sypile. Les Chalcidiens, originaires d'Attique, furent quelque tems après en état d'envoyer eux-mêmes des Colonies; leur flotte passa en Italie, & y fonda Cumès, dont une partie des Habitans se détacha ensuite pour aller fonder une nouvelle ville, qu'on appella la ville neuve, en Grec Néapolis; c'est l'origine de Naples.

9.^o

Migrations des Ioniens en Asie.

La guerre de Troye avoit donné aux Grecs l'occasion de connoître l'Asie, beaucoup mieux qu'ils ne faisoient auparavant; leur nombre s'étoit si bien accru que le païs ne pouvoit plus les contenir. Les Ioniens autrefois établis dans l'Attique, étoient entrés dans le Péloponnèse, & s'étoient établis dans le païs qui fut ensuite nommé Achaïe par les Achéens qui les en chassèrent, lorsqu'ils furent eux-mêmes chassés de la Laconie. Les Ioniens rentrèrent dans l'Attique; & Codrus étant mort, & les Athéniens ayant pris Médon, son fils aîné, pour Archonte perpétuel, Nélus, autre fils de Codrus, partit avec les Ioniens sur une flotte, & les mena en Asie; ils s'emparèrent de la côte oc-

identale de ce país qui fut depuis nommé l'Ionie, & y fonderent les villes d'Ephèse, Milet, Colophon, Pryene, Lébede, Myunte, Erythres, Clazomenes & Phocée; ils se rendirent aussi maîtres de plusieurs îles de la mer Egée, comme de Samos, Chios, Andros, Ténos, Paros, Délos, &c. C'est ce qu'on appelle la Migration Ionique, arrivée, selon le P. Pétau, vers l'an du monde 3184.

10.º

Migration des Éoliens en Asie.

(a) Elle fut suivie peu après d'une autre Migration, qui n'est pas moins fameuse dans l'histoire. Les Éoliens, ayant besoin de chercher de nouvelles terres, s'attachèrent à la fortune de Penthile, l'un des fils d'Oreste, détrônés par les Héraclides. En sortant de la Laconie, ils se réfugièrent d'abord aux environs de la Locride, sur le mont Phricus, s'y arrêterent quelque tems, passèrent en Asie, s'établirent dans le voisinage des Ioniens, & y bâtirent ou réparèrent les villes de Smyrne, Cyme ou Cume, qui fut surnommée Éolique de leur nom, ou Phricotide, ou Phriconide, du nom de la montagne qu'ils avoient habitée; Larisse, Myrina, avec Mitylene, & quelques autres villes de l'île de Lesbos.

11.º

Fin de la plupart des royaumes de Corinthe, de Messénie, d'Arcadie, d'Argos, de Mycènes & de Thebes.

Athènes ne fut pas la seule ville qui quitta le gouvernement Monarchique, pour s'ériger en république.

Corinthe se laissa d'avoir des Rois, & déposa Theletes, dernier roi de la race des Bacchides, & dixième successeur d'Aletès, 324 ans après le commencement du règne de ce Roi, le premier des Héraclides. On établit, pour gouverner, des Prytanes qui commandoient un an. Ces Prytanes étoient pris de la maison régnante, mais avec une autorité fort courte & fort bornée. Cela dura 121 ans; Cypselus, tyran, usurpa le pouvoir souverain, & le conserva trente ans. La douceur de son gouvernement charma les Corinthiens, & il étoit si sûr de leur amitié, qu'il marchoit sans gardes, dit M. de Vallemont. Hérodote n'en dit pas tant de bien à beaucoup près.

Périandre, son fils, lui succéda; mais, il étoit dur envers le peuple, d'ailleurs grand guerrier; il régna un peu plus de quarante ans. Plamméticus, fils d'un Gordias, qu'on ne connoît point, ne régna que trois ans; après quoi, Corinthe se gouverna toujours en

(a) Vell. Paterc. L. I. c. 1. & seq.

République, jusqu'à la conquête de la Grece par les Romains, Ainsi finit le royaume de Corinthe.

Le royaume de Messénie ne jouit pas long-tems de la tranquillité que lui avoit procurée l'Héraclide Cresphonte. Epytus, son fils, qui lui succéda, & dont les successeurs furent nommés Epytides, eut pour fils Glaucus, qui fut pere d'Isthmius, & ayeul de Dorodas, dont le fils nommé Phinthis, eut pour successeur ses deux fils Antiochus & Androcles, qui regnerent ensemble. Lacédémone, dont nous parlerons ensuite, étoit gouvernée par deux Rois. L'un des deux nommé Télécle, fils d'Archélaüs, fut tué par les Messéniens, dans le temple de Diane, qui étoit situé aux confins du pais des Messéniens, & de celui des Lacédémoniens. Ce meurtre ne causa d'abord aucune guerre; mais, sous le règne d'Euphaës, qui succéda aux deux freres, commença la première guerre entre Messene & Lacédémone, nommée par les Historiens la première guerre Messéniaque. Les Messéniens, durant cette guerre, se retirèrent sur le mont Ithome, qu'ils fortifierent. Après beaucoup de pertes, vingt ans d'efforts inutiles pour résister aux Lacédémoniens, & cinq mois de siège dans Ithome, ils l'abandonnerent & se soumirent aux Lacédémoniens, qui les réduisirent à la plus dure servitude; de sorte qu'on disoit d'un homme

dépourvu de toute liberté: *Il est plus esclave qu'un Messénien.* Ils ne purent supporter cet état que 38 ans, au bout desquels ils se préparèrent de nouveau à la guerre sous la conduite d'Aristomène. Alors commença la seconde guerre Messéniaque, qui dura quatorze ans. Les Messéniens, ayant été vaincus, se retirèrent sur le mont Ira, où ils furent forcés & accablés sans ressource. Delà ils se retirèrent en Sicile, s'emparèrent de Zancle, qu'ils appelèrent de leur nom. C'est présentement Messine. Les Lacédémoniens jouirent ensuite de la Messénie, & s'agrandirent considérablement. Ainsi finit le royaume de Messénie.

Le royaume d'Arcadie finit dans le même tems; nous avons vu que Cypselus, roi d'Arcadie, avoit été épargné par les Héraclides en faveur du mariage de sa fille Mérope avec Cresphonte, roi de Messénie. Cette alliance avoit formé entre les deux peuples une amitié & une liaison assez étroites, tandis qu'Aristomène faisoit tous ses efforts pour soutenir les débris de la fortune des Messéniens, les Arcadiens obligèrent Aristocrate, leur roi, de lui mener du secours; il se laissa corrompre par les Lacédémoniens; les peuples d'Arcadie en furent si indignés, qu'ils lapiderent Aristocrate, exterminerent toute sa maison, & ne voulurent plus de Rois. Ainsi finit le royaume d'Arcadie.

Le royaume d'Argos , rétabli par Téménus , n'alla pas si loin ; il avoit plusieurs fils , dont l'ainé s'appelloit Cifus , & une fille mariée à Déiphonte ; la prédilection qu'il témoigna à son gendre lui coûta la vie ; ses fils , craignant qu'il ne lui laissât la couronne , à leur préjudice , le tuèrent lui-même , de sorte que Cifus régna près lui. Déiphonte , qui avoit ses partisans , se retira à Epidaure , excita contre son beau frere les Argiens , qui d'ailleurs aimoient extrêmement la justice & la liberté ; ils bornèrent tellement la puissance royale , qu'ils ne laisserent aux enfans de Cifus qu'un vain titre de Roi. Meltras , l'un de ses descendans , ayant entrepris de remettre l'autorité royale sur l'ancien pied , irrita tellement le peuple , qu'il le dépouilla de son autorité , & le condamna à mort ; depuis ce tems , il n'est plus question des rois d'Argos. Ce ne fut plus qu'une république , gouvernée par des magistrats dont la charge ne duroit qu'un tems marqué. Ainsi finit le royaume d'Argos.

Le royaume de Mycènes , réuni depuis Oreste à celui d'Argos , fut aussi détruit. Les Argiens ne virent point avec tranquillité les Mycéniens hors de leur dépendance ; ils les attaquèrent , se rendirent maîtres de Mycènes , firent les habitans esclaves , les décimerent pour les consacrer à Mars , &

rasèrent la ville jusqu'aux fondemens. Ainsi finirent le royaume & la ville de Mycènes , & il n'en est plus fait aucune mention dans l'Histoire.

Le royaume de Thebes , dans la Beotie , étoit éteint depuis long-tems , Etéocle , fils d'Œdipe , n'ayant pas voulu se dessaisir de la couronne qu'il devoit posséder alternativement avec Polynice son frere , celui-ci eut recours à ses amis , & vint assiéger Thebes , avec six héros de ce tems ; ce fut l'expédition des sept , devant Thebes ; ces sept étoient Polynice , pour qui la guerre se faisoit , Adraste roi de Sicyone , Tydée , Capanée , Hippomédon , Parthénopée , & Amphiaraus. Elle ne réussit point , les deux freres concurrens se battirent en duel , & se tuèrent l'un l'autre , comme nous l'avons déjà dit.

Dix ans après cette malheureuse entreprise , les enfans des sept Capitaines , qui n'avoient put rétablir Polynice , vinrent devant Thebes , la prirent , & en chassèrent le roi Léodamas , fils d'Etéocle , à la place duquel , ils établirent Thersandre , qui alla au siège de Troye , où il fut tué par Téléphe , dans la Mysie. Pénélee , qui gouverna après Thersandre , fut tué par Eurypyle , fils de Téléphe ; il étoit tuteur de Tisamene , fils de Thersandre encore trop jeune pour gouverner par lui-même. Autéon , fils de Tisamene , quitta le

Royaume par ordre de l'Oracle, & se transporta dans la Doride.

Il eut pour successeur Damafichthon, fils d'Ophelte, & petit-fils de Pénélee. Prolémée, fils de Damafichthon, & Xanthus, fils de Prolémée, jouirent du trône de Thebes. Xanthus eut une rude guerre contre les Athéniens ; les deux peuples convinrent qu'elle se termineroit par un duel entre Mélanthe, roi d'Athènes, & Xanthus, roi de Thebes ; ce dernier fut tué par un stratagème ; & les Thébains, après sa mort, résolurent de se passer de Rois ; ils vécurent en république jusqu'à la prise de leur ville par Alexandre le Grand qui la détruisit. Ainsi finit le royaume de Thebes.

12.^o

Suite de Lacédémone.

(a) Pendant que les diverses monarchies de la Grece se détruisoient, celle de Lacédémone subsistoit sous le gouvernement de deux rois qui régnoient conjointement ; ce qui paroît incroyable, elle a subsisté ainsi pendant plus de huit siècles, & n'a été détruite que lorsque ce gouvernement a changé.

Nous avons dit que Tisame-ne avoit eu deux fils, Eurysthene & Proclès ; la postérité du premier subsista long-tems ; il eut pour fils Agis, du nom

duquel les Rois ses descendants ; furent surnommés Agides. Proclès n'eut point d'enfans ; il adopta Soüs qui lui succéda, & dont le fils, troisième roi de Lacédémone, fit changer le nom de Proclides en celui d'Eurypontides. Voici quel fut l'ordre de ces Rois.

Eurysthene. Proclès.

Agis, fils. Soüs, fils adoptif.

Echestrates, fils. Eurypon, fils.

Léobote, fils. Prytanis, fils.

Dorisse, fils. Eunomus, fils.

Agésilaüs, fils. Polydecte, fils.

Archélaüs, fils. Charilaüs, fils.

Par bonheur pour les Lacédémoniens, Charilaüs ne naquit qu'après la mort de son pere ; Lycurgue, fils d'Eunomus, frere de Polydecte & oncle de Charilaüs, eut par-là occasion de gouverner les Lacédémoniens, en qualité de tuteur de son neveu ; il ne s'appliqua point à profiter de cette puissance pour ses intérêts particuliers ; il ne s'attacha qu'à former, chez ses compatriotes, la République la plus parfaite. Après avoir dressé des loix, que toutes les nations ont admises, il leur fit jurer de les observer jusqu'à son retour ; il

(a) Plut. T. I, p. 40. & seq. Just. L. III, c. 2, 3.

partit effectivement, & non-seulement il ne revint plus, mais même il prit des mesures, pour que l'on ne pût jamais reporter ses os à Lacédémone, de peur que les Lacédémoniens ne se crussent par-là dégagés de leur serment. Entre autres établissemens, Lycurgue institua un Conseil de ving-huit Vieillards ou Sénateurs, qui tempéroient l'autorité des Rois.

Télecle, fils Nicandre, fils
d'Archélaüs. de Charilaüs.

Il fut tué par les
Messéniens.

Alcamene, fils. Théopompe.

Ce fut sous ses deux Rois que commença la première guerre Messéniaque, dont nous avons parlé. sous Théopompe on institua les Éphores ou Magistrats, qui avoient du moins autant d'autorité que les Rois, & cet état & cette puissance des Éphores durèrent jusqu'à la défaite de Cléomène; après quoi ce royaume, ou si l'on veut cette république, se perdit dans la Monarchie de Macédoine, & ensuite dans celle des Romains. Nous parlerons ci-après de l'origine & des progrès des rois de Macédoine; il faut auparavant suivre l'histoire Géographique de la vé-

ritable Grece que nous traitons.

Nous voici enfin parvenus à ces tems où toute la Grece sembla réduite à deux grandes Puissances, les Lacédémoniens & les Athéniens. Toutes les autres s'attachoient à l'une des deux, selon que le voisinage ou l'intérêt les déterminoient à la préférence. Avant que d'aller plus loin, reprenons quelques particularités, que nous avons été obligés de remettre ici pour ne pas interrompre la suite des évènements.

13.°

Des diverses Colonies Grecques.

(a) Dans le tems de la première guerre Messéniaque, Archias de Corinthe, de la famille royale des Bacchides, mena une colonie en Sicile, où il se rendit maître de quatre villes, Achradine, Néapolis, Epipolis & Tyche, auxquelles il joignit Ortygie, qui n'étoit qu'une isle; & de tout cela il en fit la seule ville de Syracuse. Il avoit deux filles, qui portoient les noms d'Ortygie & de Syracuse; on ne sçait s'il donna les noms de ces filles à ces lieux, ou s'il donna le nom de ces lieux-là à ses filles. Un an auparavant, la ville de Naxos, dans l'isle de même nom, avoit été bâtie par Thucle de Chalcis dans l'Eubée;

(a) Strab. p. 262, 269. & seq. 345, 363. Thucyd. p. 269, 412, 413. Just. l. III. c. 4. Pauf. 329.

& cinq ans après, le même homme étant allé en Sicile, habita Catane, après en avoir chassé les Sicules, qui auparavant en avoient chassé les Étoiliens, venus de Grece. Chersistrate, autre prince du sang des Bacchides, se sauvant aussi de Corinthe, se détacha d'Archias, & mena une colonie à Corcyre. Eusebe place cet établissement sous la dix-huitième Olympiade.

Les Lacédémoniens, dans la guerre Messéniaque, ayant perdu d'une sanglante bataille contre Aristodeme, s'aviserent d'un étrange expédient, pour remplacer les hommes qu'on leur avoit tués. Ils envoyèrent chez eux de jeunes soldats, à qui ils abandonnerent autant de filles qu'ils en voulurent. De-là vint une jeunesse que l'on surnommoit *Parthenii*, comme qui diroit l'ouvrage des filles, & trente ans après, on les envoya hors du pays, qui étoit assez peuplé sans eux, pour chercher de nouvelles demeures. Ils s'embarquerent, & firent voile vers l'Italie, où ils bâtirent Tarente. Micyle ou Myscellus, selon Strabon, Grec-Lacédémonien, fonda Crotone, & les Achéens Sybaris dans le même pays. Deux frères Rhodiens, qui cherchoient de nouvelles terres, suivant l'ordre de l'oracle, allerent, l'un, nommé Lacijs, vers l'Orient, où il fonda Phasélide en Pamphylie; l'autre, appelé Antipheme, vers l'Occident, bâtit Géla, en Sicile. Les Méga-

réens fonderent dans la Bithynie Astacus, qui perdit ensuite ce nom, pour prendre celui du roi Nicomede.

Une autre colonie de ce même peuple jetta les fondemens de Chalcédoine, & choisit si mal, qu'une autre troupe, consultant l'oracle sur le choix d'un lieu, eut ordre de se placer vis-à-vis de la ville des Aveugles. Elle l'expliqua de Chalcédoine, & bâtit Byzance de l'autre côté du Bosphore. Quelque tems après, Sinope fut bâtie sur le rivage du Pont-Euxin par les Milésiens; & Epidamne, nommée ensuite Dyrachium, sur le rivage de la mer Adriatique par les Corcyréens ou habitans de Corfou.

C'est ainsi que les Grecs se répandoient de tous côtés, & fondaient de nouvelles colonies Grecques, tant au couchant qu'à l'orient. Toutes ces villes formoient autant de Républiques, qui conservoient un extrême attachement pour le lieu de leur origine. Elles se réunissoient au besoin, lorsqu'il s'agissoit de repousser un ennemi commun. Lorsqu'elles avoient quelques guerres pour les limites, le premier coup de main en decidoit; sinon les Républiques voisines s'entremettoient pour les réconcilier. Elles formoient ensemble des sociétés, & faisoient des alliances pour leur défense mutuelle. Souvent les plus foibles s'attachoient aux plus puissantes, qui étoient elles mêmes bien

aîsés de pouvoir compter sur ce renfort en cas de besoin. Elles avoient des temples communs à toute la ligue, & des jours marqués pour y faire des sacrifices solennels, auxquels toutes les villes confédérées participoient. On y célébroit des jeux publics & des fêtes annuelles, qui contribuoient à resserrer le lien de leur union. C'est ainsi que les Lacédémoniens & les Athéniens partagerent entre eux, avec le tems, la protection des autres moindres républiques; & c'est ce qui forma entre ces deux puissances une jalousie qui éclatoit à la moindre occasion. Elles se disputoient, l'une à l'autre, une supériorité que chacune, de son côté, fondeoit sur les avantages de son ancienneté, ou de ses fondateurs, ou de l'excellence de ses loix. L'une vantoit Lyncurque, dont nous avons déjà parlé; l'autre Solon, l'un des plus sages Législateurs de toute la Grece. Les Républiques Grecques d'Asie se partagerent aussi entre les deux Républiques de la véritable Grece.

Outre la République de Lacédémone, dont le gouvernement étoit un mélange de la monarchie & de l'aristocratie, & le royaume de Crète, qui avoit peu à peu absorbé toutes les petites souverainetés de cette île, il se forma un nouveau royaume en Sicile. Syracuse s'agrandit tellement, qu'elle

(a) Vell. Patere. L. I. c. 6.

devint plus considérable que Corinthe, à laquelle elle devoit sa naissance; elle acquit peu à peu la souveraineté de l'île. Nous en parlons dans son article particulier.

14.^o*De la Macédoine.*

(a) La Macédoine, comme nous l'avons remarqué, n'étoit pas censée faire partie de la Grece, du tems du siège de Troye; & même du tems de Philippe, pere d'Alexandre le Grand, on ne l'y comprenoit pas encore. Démosthène oppose toujours la Grece à ce Roi. Cependant, ce trône étoit occupé par la postérité de Caranus, l'un des descendans d'Hercule, dont il étoit éloigné de seize degrés, selon Velleius Paterculus. Il étoit parti d'Argos, l'an du monde 3170, s'étoit emparé de la Macédoine, & se vantoit avec raison, d'être descendu d'Hercule par son pere, & d'Achille par sa mere. Alexandre le Grand fut son dix-septième successeur.

15.^o*Guerres des Athéniens.*

(b) Salamine avoit eu autrefois ses Rois particuliers; mais, cette île s'étoit, avec le tems, dépeuplée par ses colonies, & étoit devenue un sujet de discorde entre les villes d'Athènes & de Mégare, qui s'en attribuerent la propriété. On se bat-

(b) Just. L. II. c. 8.

tit avec tant d'acharnement, que les Athéniens rebutés, défendirent, sous peine de mort, de jamais proposer cette conquête. Selon, qui vivoit alors, eut la prudence de la proposer sans danger; on s'arma & on la prit. Les Mégariens, pour se venger, voulurent enlever les femmes des Athéniens qui devoient sortir pour un sacrifice; on sçut leur projet; Pissistrate, général des Athéniens, les prévint, & se servit de leurs vaisseaux pour surprendre Mégare, par un stratagème dont les ennemis avoient eux-mêmes donné l'occasion; il réussit, & profita de cette victoire pour devenir le tyran de sa patrie.

La faction de Mégacles le chassa de ce poste; mais, un mariage les raccommoda, & Mégacles lui aida à y rentrer. Il en jouit environ dix-sept ans, & le laissa à son fils Hipparque, qui fut chassé par Harmodius & Aristogiton. Hippias, son frère, tâcha en vain de se soutenir; proscrit, fugitif, il se jeta entre les bras de Darius, qu'il trouva d'autant plus disposé à le venger, qu'il étoit déjà résolu de faire la guerre aux Athéniens. Ceux-ci avoient secouru les Ioniens contre lui, & avoient brûlé la ville de Sardes.

16.

Guerre des Perses contre les Athéniens.

Darius, qui ne pouvoit pardonner aux Athéniens l'incen-

die de Sardes, accorda sa protection à Hippias. Il chargea Mardonius, son gendre, de conduire une armée formidable contre les Grecs. Mardonius commença par nettoyer les villes Grecques d'Asie de tous les tyrans qui s'en étoient emparés, & y rétablit le gouvernement populaire, l'an du monde 3488. Il s'empara ensuite de la Thrace, de la Macédoine, & des contrées voisines; une flotte de cinq ou six cents galères, chargée de plus de deux cents mille hommes, & de dix mille chevaux, & conduite par Datis & Artapherne, neveu de Darius, débarqua dans l'Eubée, prit Erétrie, passa dans l'Attique, & les troupes se rangèrent dans la plaine de Marathon. Une poignée de Grecs d'environ dix mille hommes, commandés par des officiers généraux, entre lesquels étoit Miltiade, mit toute cette armée en déroute, l'an du monde 3494. Hippias fut tué, & ses enfans, qui se réfugièrent en Perse, voulurent en vain le venger.

17.

Remarques sur le second âge.

Ce fut dans le second âge de la Grèce, que se firent les principaux accroissemens de la Grèce, par le grand nombre de colonies qu'elle envoya dans l'Asie mineure & en Europe. Il est encore remarquable par l'extinction de la plupart des royaumes qui divisoient la Grèce.

C'est dans cet âge que vécutrent les sept hommes illustres, auxquels on donna le nom de *Sages de la Grece*. La plupart n'étoient pas seulement des philosophes spéculatifs; plusieurs étoient de grands hommes d'État. Thalès de Milet, & Anaximandre, son disciple, firent des progrès dans l'étude de la physique; & on attribue à ce dernier l'honneur d'avoir observé le premier l'obliquité de l'écliptique. Homère & Hésiode s'immortalisèrent par leurs poésies.

Troisième âge de la Grece.

1.^o

Suite de la guerre des Perses contre les Grecs.

(a) Darius fit de grands préparatifs pour se venger de la défaite de Marathon; mais, la mort arrêta son projet. Xerxès, son fils & son successeur, hérita de sa haine contre les Athéniens; il les attaqua l'an du monde 3504, avec onze cens mille combattans; d'autres disent dix-sept cens mille, sans compter son armée navale de douze cens vaisseaux. Les Lacédémoniens n'abandonnerent point les Athéniens dans cette occasion. Léonidas, roi de Sparte, vint à leur secours avec trois cens hommes; & ce peu de monde, s'étant placé au pas des Thermopyles, arrêta quelque tems les Perses, à qui il

tua plus de vingt mille hommes; mais, Léonidas y périt avec ses gens.

Thémistocle conseilla aux Athéniens de s'embarquer eux & leurs biens; ce conseil leur réussit. Ils avoient deux cens barques ou vaisseaux, qui avec cent autres que leurs alliés leur fournirent, leur formèrent une flotte de trois cens voiles. Les Perses, ne trouvant à Athènes qu'une ville déserte, la pillèrent & la brûlèrent, après en avoir démoli les murailles. Ce fut alors que se donna la bataille de Salamine, où Thémistocle remporta cette victoire si vantée par les Auteurs.

Xerxès regagna l'Helléspont avec frayeur, & laissa en Grece Mardonius avec trois cens mille hommes. Pausanias, roi de Lacédémone, & Aristide Athénien lui taillèrent cette armée en pièces à la bataille de Platées, l'an du monde 3505; &, ce qui est à remarquer, la bataille se donna le matin; & le soir de cette fameuse journée, les Grecs Ioniens, qui avoient secouru le joug des Perses, leur tuèrent trente mille hommes dans la bataille de Mycale, sous la conduite de Xantippes & de Léotychides. Le Général, pour encourager ses soldats, leur dit que Mardonius venoit d'être défait dans la Grece. La nouvelle se trouva véritable, ou par un effet prodigieux de la renommée, dit M. Bossuet, ou

(a) Herod. L. VII. c. 1. & seq. Corn. Nep. in Themist. c. 2. & seq.

plutôt par une honreuse rencontre ; & tous les Grecs de l'Asie mineure se mirent en liberté.

2.º

Les Athéniens affectent la primauté.

Les Athéniens , pour conserver l'alliance des Lacédémoniens , leur avoient toujours cédé la primauté. Quoique l'armée , qui vainquit les Perses à Salamine , fût presque toute composée d'Athéniens , conduits par Thémistocle , on céda l'honneur du commandement aux Lacédémoniens , qui n'avoient fourni qu'un très-petit nombre de vaisseaux. A la bataille de Platées , Pausanias , roi de Lacédémone , eut le commandement ; mais , ce jour si glorieux à la Grece , lui devint fatal , dit M. de Toureil. Athènes ne voulut plus souffrir la subordination de Sparte ; elle s'attribua le gain de ces batailles , prétendit au premier rang , attira la plupart des alliés dans son parti , décida sur les intérêts de la Grece en général , s'arrogea le droit de punir & de récompenser ; enfin , elle devint l'arbitre de la Grece.

Sparte lui eût volontiers cédé l'empire de la mer ; mais , elle vouloit commander par-tout , & croyoit que pour avoir délivré la Grece de l'oppression des Barbares , elle avoit acquis le droit de l'opprimer à son tour. Les Athéniens traitèrent durement les villes Grecques ,

dont ils se disoient les protecteurs. Pour peu qu'un voisin les eût offensés , il sentoît tout le poids de leur colère ; d'où vient le proverbe rapporté par Aristote : *Voisinage Athénien*. Ils ne se firent pas seulement haïr de leurs voisins ; une partie de la Thrace & les îles de la mer Egée sujettes à leurs loix , supportoient impatiemment le joug qui s'appesantissoit de plus en plus. Voilà de quelle façon Athènes se gouverna près de cinquante ans , depuis la bataille de Platées.

3.º

Les Lacédémoniens s'opposent aux Athéniens.

Sparte , pendant quelque tems , ne se donna que de faibles mouvemens , pour réprimer sa rivale ; mais , à la fin , pressée par les plaintes répétées de plusieurs villes , contre les vexations d'Athènes , elle prit les armes ; & c'est ici que commence la fameuse guerre du Péloponnèse , dont Thucydide & Xénophon ont immortalisé le souvenir par l'Histoire qu'ils en ont écrite.

Lacédémone , d'un côté , fortifiée des alliés que lui donnerent la justice de sa cause & l'amour de la liberté ; Athènes , de l'autre , secondée de ceux que la crainte retenoit encore dans son alliance , mesurèrent leur puissance & leurs armes l'espace de vingt-sept ans , avec une valeur qu'elles auroient pu employer ailleurs plus utilement. La victoire , dans le cours

de cette guerre longue & cruelle , ne se fixoit point. Les Athéniens , toujours maîtres de la mer , s'y dédommageoient de toutes les pertes qu'ils faisoient sur terre , tout sembloit leur promettre une heureuse issue. Les isles de la mer Égée qu'ils avoient chargées d'un tribut , le payoient régulièrement , & ils auroient pu terminer la querelle avec honneur , si la vingthuitième année de la guerre , lorsqu'ils avoient tant d'ennemis sur les bras , ils n'eussent à contre-tems entrepris le siège de Syracuse , & avec tant d'ardeur , qu'Élion leur reprocha d'avoir répandu tout Athènes dans la Sicile. Cette témérité leur coûta cher ; toute l'armée qui débarqua périt ; la flotte entière fut prise ou brûlée ; & les deux Généraux , Nicias & Démosthène , autre que l'orateur , avec la fleur de la jeunesse Athénienne , demeurèrent à la merci des peuples qu'ils vouloient subjuguier.

A la nouvelle de cette défaite , Athènes se trouva presque totalement abandonnée ; ses alliés qui ne la servoient qu'à contre-cœur , se rangèrent aussi-tôt du côté des Lacédémoniens. Ces coups réitérés ne l'abattirent pas encore ; mais les Lacédémoniens s'allièrent avec le roi de Perse , qui les renfonça d'une flotte nombreuse , & leur ouvrit ses trésors ; & ils prirent à la fin tant de supériorité sur leurs ennemis , qu'après leur avoir enlevé cent

quatre-vingts vaisseaux , il assiégerent Athènes , & la forcèrent de se rendre à discrétion. Alors , maîtres du sort d'Athènes , ils rassemblèrent leurs alliés , pour en délibérer avec eux & le régler de concert. La plupart , tant cette orgueilleuse ville avoit aigri les esprits , & aliéné les cœurs , vouloient la ruiner de fond en comble. Thèbes appuya fortement cet avis ; les Lacédémoniens , plus prudents & plus équitables , crurent qu'on ne pourroit avec sûreté abattre un des principaux boulevards de la Grece , & qu'il y auroit de l'ingratitude à exterminer un peuple à qui elle devoit son salut & sa gloire. Ils se contenterent d'exiger que les Athéniens démoliroient leurs murailles , raseroient les fortifications que Thémistocle avoit faites au port du Pirée , ne pourroient avoir que douze vaisseaux armés , & reconnoîtroient les Lacédémoniens pour chefs sur mer comme sur terre. Les vaincus n'obtinrent la paix qu'à ce prix. Ainsi finit l'empire d'Athènes , qui avoit commencé peu de tems après la défaite des Perses , & qui dura soixante-treize ans.

Les Grecs ne firent que changer de maîtres. Sparte reprit sa supériorité ; mais , ce nouvel Empire ne passa pas trente années. Il auroit duré davantage , si Sparte , selon ses anciennes maximes , l'eût borné à maintenir chaque peuple dans la possession de se gouverner par ses

propres loix. Mais, entêtée de son gouvernement, elle voulut abolir par-tout la Démocratie, instituer des Décemvirs, c'est-à-dire, dix hommes en qui seuls résidât tout le pouvoir, & mettre dans ces places les gens qu'elle reconnoissoit lui être les plus affectionnés & les plus opposés au gouvernement populaire. Par-là l'autorité de Lacédémone devenoit plus absolue & plus odieuse. Tel qui n'osoit s'affranchir du joug, en murmuroit; & ceux, à qui elle n'osoit l'imposer, en prenoient ombrage. Rien pourtant ne précipita plus sa chute que sa prospérité, qui la fit trop présumer de ses forces. Elle s'imagina pouvoir à la fois tenir tous les Grecs dans l'obéissance, & détruire l'Empire des Perses, ou du moins les resserrer dans des bornes plus étroites. Agésilas, roi de Sparte, passa en Asie; & ses premiers exploits permettoient de tout espérer, quand le roi de Perse, qui étoit Artaxerxe Mnémon, dont les armées innombrables ne pouvoient arrêter ce conquérant, trouva le secret de le chasser par une voie bien plus sûre; il envoya semer de l'argent en Grece, & acheta des ennemis à Lacédémone. Les Grecs se prêtèrent à ses desirs, avec joie, & lui vendirent assez cher une révolte qu'ils avoient résolue. Tous d'un commun accord, se souleverent contre Lacédémone, qui, hors d'état de résister avec

ce qui lui restoit de troupes, rappella promptement son Roi & son armée.

Les Athéniens, à la tête des mécontents, résolurent de tout risquer pour la liberté de la Grece; & sans songer aux dernières extrémités d'où ils sortoient, ils osèrent encore attaquer Sparte; ils sçurent si bien profiter des conjonctures, qu'avec la flotte du grand Roi, [c'étoit ainsi qu'on appelloit le roi de Perse], & la leur, ils défièrent celle de Sparte, saisirent ce moment heureux pour rétablir leurs murailles, & relever leurs fortifications, & se mirent en état de disputer la supériorité à Sparte. Ils ne voulurent pas avoir vaincu pour eux seuls, & ne posèrent point les armes, qu'ils n'eussent, par un traité solennel, obligé les Lacédémoniens à remettre les villes Grecques en liberté. Quoique les Lacédémoniens semblassent s'y porter volontairement, la suite montra que la crainte seule les y avoit forcés, puisque, peu de tems après, ils violèrent leur parole par l'oppression de Thèbes, comprise expressément dans le traité.

Cette infraction ralluma le zèle des Athéniens, qui animèrent le reste de la Grece à s'unir avec eux contre Lacédémone. Ils l'attaquèrent de nouveau par mer & par terre, à Corinthe, à Naxe, à Corcyre, à Leucade. Quoiqu'ils n'eussent pas plus d'intérêt à cette

guerre,

guerre, que les autres villes, ils n'eussent pas d'en faire tous les frais. Sparte fut réduite à renouveler le traité conclu quelques années auparavant; & toutes les villes Grecques rentrèrent dans leur pleine indépendance. Dans tout ceci, il faut entendre aussi les villes Asiatiques. Leur liaison avec la véritable Grece, leur en faisoit éprouver toutes les révolutions.

4.^o

Thebes affecte la supériorité de la Grece.

On eût cru que la Grece alloit jouir d'un profond repos. L'égalité des deux puissances, qui jusqu'alors l'avoient agitée, sembloit le promettre; cependant, Thebes s'avisa d'aspirer au commandement.

Les Thébains forts & robustes, de plus extrêmement aguerris, pour avoir presque toujours eu les armes à la main, depuis la guerre du Péloponnèse, & pleins d'un désir ambitieux, qui croissoit à proportion de leurs forces & de leur courage, se crurent trop resserrés dans leurs anciennes limites. Ils refusèrent de signer cette paix ménagée par les Athéniens, à moins qu'on ne les reconnût chefs de la Béotie. Ce refus non seulement les exposoit à l'indignation du roi de Perse, qui, pour agir plus librement contre l'Égypte révoltée, avoit exhorté tous les Grecs à poser les armes, mais même soulevoit contre eux Athènes, Sparte, &

Tom. XIX.

la Grece entière, qui ne souffriroit qu'après la paix. Toutes ces considérations n'arrêtèrent point les Thébains; ils rompirent avec Athènes, attaquèrent Platées, qu'elle protégeoit depuis long-tems, & la rasèrent. Les Lacédémoniens crurent que Thebes délaissée de ses alliés, étoit hors d'état de leur faire tête. Ils y marchèrent comme à une victoire certaine, entrèrent avec une puissante armée dans le pais ennemi, & pénétrèrent bien avant. Tous les Grecs alors regarderent Thèbes comme perdue. On ne sçavoit pas quelle ressource elle avoit dans un seul homme. Epaminondas, que Cicéron regarde comme le premier homme de la Grece, avoit été élevé par son pere Polymne, dont la maison étoit ouverte à tous les Sçavans, & le rendez-vous des plus grands maîtres. Pour son coup d'essai, il batrit les Lacédémoniens à Leuctres, & leur porta un coup mortel, dont ils ne se releverent jamais. Ils perdirent quatre mille hommes, avec leur roi Cléombrote, sans compter les prisonniers & les blessés.

Cette journée fut la première où les forces de la Grece commencèrent à se déployer. On avoit vu Sparte, d'ailleurs si acharnée contre Athènes, racheter d'une trêve de trente années huit cens de ses citoyens, qui s'étoient laissé envelopper. On peut juger de la consternation où furent les Lacédémoniens, lorsqu'ils se virent tout

Z

d'un coup sans troupes , sans alliés , & presque à la merci des vainqueurs. Les Thébains , se croyant invincibles sous Épaminondas , traversèrent l'Attique , entrèrent dans le Péloponnèse , passèrent le fleuve Eurotas , assiégèrent Sparte , humilièrent les Lacédémoniens , & les obligèrent d'allonger leurs monosyllabes , comme le disoit Épaminondas. Ce Général , content de les avoir réprimés , fit réflexion qu'il alloit attirer à sa patrie la haine de tout le Péloponnèse , s'il détruisoit une si puissante République , & borna sa vengeance à relever Messène , ancienne rivale de Lacédémone. Il rappella de tous côtés les Messéniens , & leur rendit leur patrie dont il fut le nouveau fondateur. Il n'en demeura pas là. Cet homme , si modéré pour lui-même , avoit une ambition sans bornes pour sa patrie. Non content de l'avoir rendue supérieure par terre , il voulut lui donner sur mer une semblable supériorité ; sa mort renversa ce projet que lui seul pouvoit soutenir ; il mourut d'une blessure qu'il reçut à la bataille de Mantinée , où il avoit mis ses ennemis en déroute. C'est ici que finit l'histoire de la guerre , écrite par Xénophon.

5.^o

Trois grandes Républiques dans la Grece.

Les Thébains ne purent pro-

(a) Just. L. VII. c. 4. & seq.

ster de sa victoire ; en vain ils voulurent se maintenir dans le degré de supériorité où il les avoit placés. On vit alors la Grece partagée entre trois puissances rivales les unes des autres.

Thèbes tâchoit de s'élever sur les ruines de Lacédémone. Lacédémone songeoit à se relever de ses pertes. Athènes , quoiqu'ouvertement dans le parti de Sparte , sur-tout depuis que celle-ci lui avoit cédé l'empire de la mer par un traité solennel , étoit bien aise de voir aux mains ces deux puissances , & ne pensoit qu'à les balancer , en attendant la première occasion d'accabler l'une & l'autre. Mais , une quatrième puissance les mit toutes d'accord , & parvint à la supériorité de toute la Grece. Ce fut Philippe de Macédoine.

6.^o

Grands progrès de La Macédoine

(a) Ce royaume étoit bien éloigné de concevoir avant Philippe les espérances de la grandeur à laquelle il s'éleva en peu de tems. Il avoit été la première proie des Perses dans leurs guerres contre les Athéniens. Il en avoit été délivré en même tems qu'eux. Mais , il avoit pour voisines les villes de Thessalie , les îles & les villes que les Athéniens possédoient dans la mer Égée & dans la Thrace ; d'un autre côté ,

les Illyriens , les Péoniens & autres peuples. Philippe fut élevé à Thèbes, chez le pere d'Épaminondas, & eut la même éducation que ce héros. Il y étoit en qualité d'otage, quand il apprit une révolution arrivée dans la Macédoine. Il se déroba de Thèbes, arriva dans sa patrie, & trouva les peuples consternés d'avoir perdu leur roi Perdiccas, son frere aîné, tué dans un grand combat contre les Illyriens qui étoient bien résolus de pousser leurs avantages. Les Péoniens infectoient le royaume par des courses continuelles; les Thraces prétendoient placer sur le trône Pausanias, Prince du sang royal. Les Athéniens appuyoient Argée, que leur général Mantias avoit ordre de soutenir avec une bonne flotte & un corps de troupes considérables. L'héritier légitime étoit Amyntas encore enfant. Dans ce besoin pressant on le déposa; & à la place du neveu, que la nature appelloit, on mit l'oncle que la conjoncture demandoit.

Ce nouveau Roi, quoiqu'âgé seulement de vingt-deux ans, remédia, & pourvut à tout. Une profonde dissimulation de ses desseins & une politique impénétrable lui servirent beaucoup. Il commença par sacrifier en apparence Amphipolis aux Athéniens. Cette ville, située sur les confins de son royaume, étoit à sa bienfaisance; mais, pour la garder, il eût fallu affaiblir son armée dont il avoit

besoin ailleurs, & se brouiller avec les Athéniens qui reven- diquoient ce lieu comme leur colonie. Il se garda bien de la leur céder purement & simplement; il en fit une ville libre avant que de la leur rendre, & engagea ainsi cette ville à lui ser- voir gré de sa liberté. Il déclara les Péoniens à force de promesses & de présents, se défit de ceux qui lui disputoient la couronne, ferma la porte du royaume à Pausanias, marcha contre Argée, l'atteignit sur le chemin d'Égée à Méthone, le défit, lui tua beaucoup de monde, & fit beaucoup de prison- niers; ils lui servirent à faire une paix captieuse avec Athènes. Il attaqua ensuite les Péoniens, & les réduisit sous son obéissance, tourna ses armes contre les Illyriens, les tailla en pièces, & les obligea à lui restituer les conquêtes qu'ils avoient faites sur la Macédoine.

Enhardi par tant de prospé- rités, il emporte Amphipolis; mais, au lieu de la rendre aux Athéniens, il leur enleve enco- re Pydne & Potidée, l'an du monde 3626. De-là il vient oc- cuper Crenides, que les Tha- siens avoient bâtie dans la Thra- ce, depuis deux ans, & qui dès- lors s'appella Philippes. Il y ouvrit des mines, qui chaque année lui rapportoient de quoi battre une monnoie d'or qui portoit son nom, & dont le produit seul montoit plus haut que tous les revenus de la Répu-

blique d'Athènes. La supériorité des finances lui donna de grands avantages, qu'il ne nég'igea point. Il s'en servit à entretenir un puissant corps de troupes étrangères, & à s'acquérir des créatures dans toutes les villes de la Grece. Ce ne fut plus que victoires qu'il remporta pendant les vingt-deux années de son règne ; il s'agrandit de tous côtés par ses conquêtes en Thessalie, en Thrace, en Épire, en Scythie, & en Eubée. Ces conquêtes sont d'autant plus essentielles ici, qu'en unissant ensuite la Grece avec son royaume, elles devinrent par-là des dépendances de la Grece.

7.*

Philippe se rend maître de la Grece.

(a) Il étoit de l'intérêt des Grecs de s'unir plus que jamais pour se garantir d'un ennemi si redoutable, qui étoit à leur porte. Ils firent tout le contraire, & se déchirèrent plus que jamais par des guerres civiles. On nomma cette guerre *la guerre sacrée*, ou *la guerre des confédérés*. En voici le sujet, & le succès en peu de mots.

Les Thebains, enivrés de leur bonne fortune, citerent devant les Amphictyons les Lacédémoniens & les Phocéens. Ils accusoient les premiers d'avoir violé la treve,

& envahi la forteresse de Thèbes ; & les autres, d'avoir ravagé la Béotie. Les Amphictyons étoient un Conseil général de toute la Grece, & un tribunal auquel toutes les causes de ville à ville étoient portées. Les Juges, qui craignoient les Thébains, jugerent en leur faveur, & condamnerent les accusés à une très-grosse amende. Les Phocéens n'ayant pas de quoi la payer, Philomele leur conseilla de piller le temple de Delphes, où la superstition des peuples avoit amassé d'immenses richesses. Ils le firent. Enrichis de cette dépouille, ils porterent la guerre chez les Thébains. Malgré l'horreur que l'on eut de leur sacrilege, on eut encore plus de haine contre les Thébains qui leur en avoient en quelque sorte imposé la nécessité. Ainsi, Athènes & Lacédémone leur envoyerent du secours. Les Thessaliens & les Thébains étoient unis.

Philippe vit avec plaisir cette guerre, qui affoiblissoit des peuples dont il se promettoit la conquête ; il demeura neutre jusqu'à ce que les Thessaliens l'appellerent à leur secours. Ils craignoient, dit Justin, que s'ils oppoient à leurs ennemis un capitaine de leur nation, il ne se servit de la victoire pour usurper l'autorité souveraine. Ce qu'ils craignoient arriva. Ils furent assez aveugles pour don-

(a) Just. L. VIII. c. 1. & seq.

ner la préférence à Philippe, qui ayant déjà de grands États à gouverner, leur étoit moins suspect. Ils ne connoissoient pas son ambition. Il marcha à leur secours, défit & chassa leurs tyrans, & par-là se concilia pour jamais l'affection des Thésaliens, dont l'excellente cavalerie, jointe à la phalange Macédonienne, eut depuis tant de part à ses victoires & à celles de son fils.

Au retour de cette expédition, il attaqua & subjuga les Olythiens, dont la puissance avoit jusqu'alors tenu en échec celle de ses ancêtres, & qui peu auparavant avoit dépouillé son pere Amyntas. Alors, il se découvrit; mais, ce ne fut qu'après avoir dissimulé jusqu'au bout, & si bien caché ses véritables intentions, qu'à la veille de tomber sur les Phocéens, il leur persuada qu'il en vouloit à Thèbes, & qu'il alloit humilier cette orgueilleuse république. Par cet impénétrable secret il endormit ses ennemis, séduisit ses alliés, & les aveugla sur leur propre intérêt; de manière que, sans tirer l'épée, il se rendit maître de la Phocide, se fit déclarer Amphictyon, général des Grecs contre les Perses, vengeur du dieu Apollon, & de son temple; &, ce qui valoit mieux pour lui, il s'empara des Thermopyles, passage fameux qui lui ouvrit la porte de la Grece. La victoire qu'il remporta à Chéronée sur les Athéniens & les Béotiens,

acheva de lui soumettre les Grecs, le vengea pleinement des Athéniens qui, deux ans auparavant, lui avoient fait lever le siège de Byzance, & couronna ses autres exploits. La guerre de la Phocide & la bataille de Chéronée, où Alexandre, âgé de dix-neuf ans, commandoit une des ailes de l'armée, sont les deux chefs-d'œuvres de Philippe.

Ainsi, la Macédoine, jusqu'alors foible, méprisée, souvent tributaire, & toujours réduite à mendier des protections, devint tout à coup l'arbitre de la Grece, & la terreur de toute l'Asie. Toute la Grece reconnut Philippe pour son chef. En cette qualité, il forma la résolution d'attaquer les Perses; son avant-garde commandée par ses Lieutenans, Attale & Parménion, marchoit déjà pour cette expédition, quand la mort lui en déroba la gloire, & la réserva à son successeur. Ce fut Alexandre le Grand. Philippe fut tué en trahison, à l'âge de 47 ans, l'an du monde 3648, & laissa à son fils un royaume craint & respecté de tous ses voisins, une armée disciplinée & accoutumée à vaincre; & enfin une supériorité universelle sur tous les États de la Grece.

8.º

La Grece sous Alexandre le Grand.

Alexandre commença par
Z ii]

s'assurer de la couronne, se défit de ceux qui la lui disputoient, & punit les meurtriers de son pere. Il n'eut pas plutôt pourvu au-dedans de son royaume, qu'il alla fondre sur ses voisins. On le vit en moins de deux ans réduire les Thessaliens, rebelles, subjuguier la Thrace, & passer le Danube, battre les Geres, prendre une de leurs villes, & repasser ce fleuve; recevoir ensuite les hommages & les ambassades de diverses nations, châtier en revenant les Illyriens, & ranger au devoir d'autres peuples; delà voler à Thebes qu'un faux bruit de sa mort avoit révoltée contre la garnison Macédonienne, assiéger, prendre & raser cette ville; & par cet exemple de sévérité tenir en bride le reste des Grecs qui l'avoient déjà proclamé leur chef.

Après avoir ainsi mis ordre au gouvernement de la Grece, il donna tous ses soins à l'exécution du projet de son pere contre les Perses. Il partit pour l'Asie, l'an du monde 3650, avec une armée de trente mille hommes d'infanterie, & cinq mille de cavalerie, d'autres disent de trente-quatre mille hommes de pied, & de quatre mille chevaux. Il traversa l'Hellespont, s'avança vers le Grannique où il remporta sa première victoire sur les Perses, & ne fit aucun quartier aux Grecs d'Asie qu'il trouva dans l'armée de Darius. Il poussa ses conquêtes jusqu'à Sardes, qui

se rendit à lui; c'étoit le boulevard de l'Empire des Perses du côté de la mer; toutes les autres villes suivirent, excepté Milet & Halicarnasse, qui seules osèrent lui résister; il les prit de force; & parcourant la côte d'Asie, il continua de soumettre tout, jusqu'à la Cilicie & la Phénicie. De-là revenant par l'intérieur des terres, il subjuguait la Pamphylie, la Pisidie & la Phrygie, dont Gordium étoit la capitale; & ensuite la Paphlagonie & la Cappadoce. Il s'achemina de-là vers les hautes provinces de l'Asie, & retourna dans la Cilicie.

Darius, de son côté, marchoit vers lui, avec une armée de six cens mille combatans; & voulant le joindre dans la Cilicie, il s'engagea dans les détroits. C'étoit où Alexandre le vouloit; il l'y attaqua, & lui tua plus de cent dix mille hommes. C'est la bataille d'Issus, donnée l'an du monde 3651. Outre les richesses qu'il trouva dans l'armée, il apprit que Darius avoit laissé à Damas tous ses équipages & ses trésors, il envoya prendre possession de ces dépouilles & de la ville. Il jugea que pour avancer plus sûrement, il devoit s'assurer des postes maritimes. Cypre & la Phénicie se soumirent à lui, l'an du monde 3652. Il n'y eut que Tyr qui risqua le hazard d'un siège. Il en laissa la conduite à quelques Généraux, & alla faire lui-même une course au païs des Arabes qui habitoient

l'Anti-Liban; il revint à Tyr, qu'il prit & détruisit. Gaza, dans la Palestine, fut prise aussi; & Alexandre, maître de la Judée, qui ne lui coûta guère, que la peine de la parcourir, passa en Égypte, où il fonda la ville d'Alexandrie, l'an du monde 3653, il s'avança même dans le désert Sablonneux, où étoit le temple de Jupiter Ammon qu'il consulta.

D'Égypte il revint en Phénicie; là Darius, dont la femme & la famille étoient au pouvoir d'Alexandre, lui envoya proposer une paix à condition de lui payer dix mille talens pour la rançon des prisonniers, & de lui donner sa fille en mariage, avec tout le pays qui étoit entre l'Euphrate & l'Hellespont. Il ne l'accepta point, & marcha vers Darius. Les deux armées se rencontrèrent à Gaugameles, près d'Arbeles, & se battirent; cette bataille coûta l'Empire à Darius & aux Perses. Alexandre, reconnu roi de toute l'Asie, marqua sa reconnaissance aux Grecs qui l'avoient si bien servi, abolit tous les tyrans qui s'étoient élevés dans les villes Grecques, auxquelles il rendit la liberté, leurs droits & leurs privilèges, l'an du monde 3654. Pour lui il parcourut la Babylonie; Ecbarane, Suse, Persépolis & les autres villes se soumirent à lui. Il fit un détachement de l'élite de son armée, alla dans l'Hyrcanie, vit la mer Caspienne, l'an du monde 3655; de-là il entra dans la

Parthienne, passa dans la Sogdiane jusqu'au Jaxarte qu'il prit pour le Tanaïs. Il établit là presque par-tout des colonies des soldats qui, accablés de fatigues, ne pouvoient plus le suivre. De-là vient ce grand nombre d'Alexandries en Asie, dont nous avons marqué les principales,

Il revint ensuite dans l'Hyrcanie, & conçut enfin le dessein de conquérir les Indes, l'an du monde 3656. Il s'avança vers l'Hydaspe, où il bâtit Bucéphalie, en mémoire de son cheval Bucéphale, qui mourut en cet endroit. Il conquiert les royaumes de Taxile & de Porus; il se borna au Gange que ses troupes refuserent de passer. Il y éleva deux autels qui furent le *ne plus ultra* de son expédition. De-là descendant le long de l'Hypasis, il trouva en son chemin la ville des Malliens, au siège de laquelle il pensa péri. Étant guéri de sa blessure, il continua sa route vers l'Océan, descendant l'Indus, & soumettant les villes & les pays par où il passoit. Il fut sept mois entiers à cette descente. Il continua sa marche par le pays des Orites, qu'il traversa en deux mois, & arriva sur les confins de la Gédrosie. Il y rafraîchit son armée, traversa la Carmanie, en une semaine, jusqu'au palais de Carmana, capitale de la province, & retourna enfin dans la Perse, subjugué les Cusséens ou Cosséens, peuple de la Médie, & les fit égorger.

sous prétexte d'honorer une cérémonie funebre, qu'il faisoit en l'honneur d'Éphesion, son ami. Il entra ensuite dans Babylone, où il mourut, l'an du monde 3660.

Il est à remarquer que les Lacédémoniens furent les seuls Grecs de l'Europe, qui refusèrent de contribuer à l'expédition d'Alexandre en Asie, & qu'il leur en marqua son ressentiment, en faisant mettre cette inscription sur les dépouilles des Perses, enlevées à la bataille du Granyque. *Alexandre, fils de Philippe, & les Grecs, excepté les Lacédémoniens, ont gagné ces dépouilles sur les Barbares qui habitent l'Asie.* Les Lacédémoniens craignoient sans doute, qu'Alexandre ne réussit pas, & vouloient ménager la protection de Darius. Cette fausse politique les fit tomber dans le mépris.

Alexandre fut le premier qui fit connoître les Indes aux Européens. Il ordonna à son armée navale de descendre le long du Gange, & de faire le tour de l'Océan, depuis le golfe où ce fleuve a ses bouches, jusqu'au golfe Persique. Il établit Néarque général, & Onésicrite chef des Pilotes. Ce fut dans la capitale de Carmanie, que Néarque vint rendre compte à Alexandre de sa navigation.

Néarque & Onésicrite avoient fait un Journal de leur route; ces ouvrages subsistoient encore du tems de Plin, qui s'en est servi dans son sixième Livre;

mais, ils ont été perdus depuis. Nous avons bien un Périple, qui porte le nom de Néarque; mais, c'est l'ouvrage d'Arrien, qui a écrit assez tard l'histoire d'Alexandre, & qui a mis dans son huitième livre la conquête des Indes, d'une manière assez satisfaisante pour la Géographie. Il mérite d'être lu avec attention, mais non pas dans la traduction de M. d'Ablancourt, où il est estropié. Ce huitième livre d'Arrien n'est, sans doute, qu'une compilation de ce qu'avoient écrit les officiers d'Alexandre.

C'est à la bataille d'Arbeles que commence la grande monarchie des Grecs. Elle s'agrandit jusqu'à la mort d'Alexandre. Ce héros mourut souverain d'un État qui comprenoit la Thrace, la Macédoine, l'Illirie, l'Épire, la véritable Grece, le Péloponnèse, les îles de la mer Égée, la Grece Asiatique, toute l'Asie mineure, la Phénicie, la Syrie, l'Égypte, l'Arabie, tout l'Empire de Perse & les Indes.

Tels furent les commencemens de la grande monarchie des Grecs, que bien des Historiens regardent comme le troisième Empire, prédit par Daniël.

9.^o

Grands hommes du troisième âge.

C'est dans le troisième âge de la Grece qu'il faut chercher les grands hommes qu'elle produisit, soit pour la guerre, soit

pour les sciences & pour les arts. On trouve dans Cornélius Népos, & dans Plutarque, d'excellentes vies des capitaines Grecs de ce tems. Entre les Poètes, Eschyle, Sophocle, Euripide, &c. pour le tragique; Eupolis, Cratinus, Aristophane, &c. pour le comique, acquirent une réputation que la postérité leur a conservée. Pindare, malgré la stupidité reprochée à ses compatriotes, porta l'ode à un degré d'élévation qui a été plus admiré qu'imité. Parmi les Orateurs, on distingue Démosthène, Eschine, Isocrate, Gorgias, Lyfias, &c. Entre les Historiens, Hérodote, Ctésias, Xénophon, Thucydide, &c. Entre les Philosophes, Anaxagore, Méliſſe, Empédocle, Parménide, Zénon, Eléate, Éſope, Socrate, Platon, Diogène, Aristippe, Aristote, Xénophon le même que le Général, & l'Historien. C'est proprement la fleur & la jeunesse de la Grece.

Méthon, grand mathématicien & grand astronome à Athènes, trouva l'Ennéadécactéride ou la fameuse Période de dix-neuf ans. Il découvrit que les différentes mutations du soleil & de la lune s'accomplissent dans une Période de dix-neuf ans, après lesquels les astres repassent de nouveau par les mêmes dispositions où ils s'étoient rencontrés auparavant. Cette découverte plut tant aux Ahéniens, qu'ils la firent écrire en gros caractères d'or au milieu de la

place publique; ce qui lui acquit dès ce tems-là le nom de nombre d'or qu'elle garde encore.

Tel fut le troisième âge de la Grece, qui porta la gloire de cette nation jusqu'aux extrémités du monde connu.

Quatrième âge de la Grece.

1.^a

Des successeurs d'Alexandre.

Alexandre en mourant remit son anneau à Perdiccas, qui à cet avantage ſçut joindre celui d'être appuyé du crédit de Roxane, veuve du monarque, & se saisir des rênes du gouvernement. Pour affermir sa puissance, il fit proclamer Roi, sous le nom de Philippe, Aridée, frere d'Alexandre; c'étoit un imbécille qu'Olympias, mere du feu Roi, avoit abruti par un breuvage, de peur qu'il ne nuisît à son fils. Perdiccas commandoit donc en Souverain, sous le nom de Philippe; mais, les Gouverneurs se laisserent bientôt de lui obéir. Chacun d'eux voulut être maître dans sa province, & l'on vit bientôt la vaste monarchie d'Alexandre se démembrer. Voici la liste des Gouverneurs & des Gouvernemens.

2.^a

Division de l'empire d'Alexandre.

La Médie, sous Phyton.

La Paphlagonie, la Cappadoce, avec les Provinces voisines, sous Eumène.

La petite Phrygie, sous Léonatus.

La grande Phrygie, la Lycie & la Pamphylie, sous Antigonus.

La Lydie, sous Méléagre.

La Carie, sous Cassandre.

La Cilicie, sous Philotas,

La Syrie, sous Laomédonde Mirvlene.

L'Égypte, sous Ptolémée, fils de Lagus.

L'Épire, sous Olympias, mere du feu Roi.

La Thrace, sous Lyfimaachus.

La Macédoine, sous Antipater.

Lacédémone conservoit toujours ses Rois de l'ancienne race, dont la succession n'étoit point encore interrompue. Nous en marquerons la fin, quand nous en ferons venus à ce tems-là. Il n'est point fait ici mention de la Phénicie, parce qu'Alexandre avoit donné le royaume de Sidon à Abdolonyme, qui étoit du sang royal. A l'égard des provinces de la Perse & des Indes, excepté la Médie, on en laissa le gouvernement aux Sarrapes & aux autres Gouverneurs qu'Alexandre y avoit mis. Antipater n'eut pas seul d'abord la Macédoine, on la lui fit partager avec Cratérus qui y ramenoit dix mille vieux soldats, congédiés par Alexandre.

La nouvelle de la mort de

ce Prince étant arrivée en Grèce, y causa une terrible révolution. Les Athéniens surent les premiers à lever le masque, & sollicitèrent les autres Grecs à rompre leurs fers, Léosthènes, leur Général, présenta la bataille à Antipater, le défit & le força de se réfugier à Lamia, ville de Thessalie où il l'assiégea; de-là vient le surnom de *Lamiacum bellum*, que l'on a donné à cette guerre. Cela arriva l'année d'après la mort d'Alexandre, l'an du monde 3661; mais, l'arrivée de Cratérus mit Antipater en état de battre les Athéniens à son tour l'année suivante. Cratérus & lui les défirent & les obligèrent de recevoir garnison Macédonienne dans la citadelle nommée *Munychia*.

3.^o

Guerres entre les successeurs d'Alexandre.

(a) En Orient, Perdiccas voulant que tout dépendît de lui, étoit toujours à la tête de l'armée, qui gardoit la personne du roi Aridée. Il forma le dessein d'opprimer ses compagnons; il songea à se faire un titre à succéder, en épousant Cléopâtre, sœur d'Alexandre, comptant que tous les Macédoniens prendroient son parti. Il alloit commencer par attaquer Ptolémée, & il conduisoit en Égypte une armée formidable;

(a) Just. L. XIII. & seq. lib. Corn. Nep. in Eumen. c. 1. & seq. in Phocion. c. 1. & seq. Plut. T. 1. p. 858. & seq.

mais, son orgueil insupportable l'avoit rendu odieux à ses troupes. On conspira contre lui ; & il fut massacré au passage du Nil, l'an du monde 3662. Eumène, qui étoit dans les intérêts de Perdiccas, avoit quelque temps auparavant défait Cratérus & Néoptolème. Ce Cratérus est le même qui étoit allé en Macédoine, & avoit aidé Antipater à ranger les Grecs à la raison ; Antipater & lui avoient repassé en Asie, pour s'opposer à l'ambition de Perdiccas. Néoptolème étoit un ambitieux inquiet, qui ayant été défait par Eumène, s'associa avec Cratérus, & fut défait avec lui pour la seconde fois. Ils y perdirent tous deux la vie. Léonatus étoit déjà mort,

Eumène & Alcétas, frère de Perdiccas, furent déclarés ennemis de la couronne de Macédoine. Antipater & Ptolémée réglèrent le reste comme il leur plut ; car, ils s'étoient rendus maîtres de toutes les affaires, & ne partageoient leur autorité qu'avec Antigonus qui, comme nous avons dit, commandoit dans la Lycie, la Pamphylie & la grande Phrygie. Antigonus marcha contre Eumène & Alcétas, les joignit dans la Pisidie, & les défait. Antipater, qui n'étoit venu en Asie que pour s'emparer de la personne d'Aridée, & s'en servir aux mêmes usages que Perdiccas avoit fait, vint à mourir ; il avoit avec lui son fils Cassandre ; cependant,

il donna à Polysperchon la tutelle du roi Aridée & d'Eurydice sa femme, & ne laissa à Cassandre, son fils, que le commandement d'un corps de mille hommes. Celui-ci, mécontent d'un partage si peu conforme à ses espérances, rechercha la protection de Ptolémée. Cependant, Polysperchon avoit repris le chemin de la Macédoine avec Aridée & Eurydice. Cassandre l'y suivit, & Polysperchon, pour se fortifier contre lui, rappella en Macédoine la mere d'Alexandre Olympias, que la haine d'Antipater avoit obligée de se retirer en Épire. Elle signala son retour en Macédoine, par la mort d'Aridée & d'Eurydice, & d'un grand nombre de Seigneurs à qui on fit un crime d'être amis de Cassandre. Ce massacre se fit six ans & quatre mois après la mort d'Alexandre.

Cassandre fit la guerre ouvertement à Polysperchon ; & la Grece fut le théâtre de leur haine, tandis qu'Eumène, qui étoit dans le parti de ce dernier & d'Olympias, faisoit la guerre à Antigonus en Asie. Cassandre se rendit maître d'Athènes, y abolit la démocratie, & en donna le gouvernement à Démétrius de Phalere, disciple de Théophraste, homme éloquent & le plus grand philosophe de son temps. Les Athéniens avoient fait la folie de se priver de Phocion, le plus homme de bien & le meilleur Général qu'ils eussent alors. Ils l'avoient

proscrit, & il étoit tombé entre les mains de Polyperchon qui le leur avoit livré, & ils le firent mourir par un verre de jus de cigue. Malgré les mesures qu'avoit prises Polyperchon, Cassandre s'empara de la Macédoine; & pour s'en assurer la possession, il fit mourir Olympias, l'an du monde 3668, & épousa Thessalonice, sœur d'Alexandre le Grand. L'année suivante, il rebâtit Thèbes, ruinée vingt ans auparavant, & fonda Cassandrie en Macédoine.

Eumène ayant donné pendant long-tems beaucoup de peine à Antigonus, dans l'Asie, fut enfin livré par la trahison des Argyraspides, & son ennemi s'en défit dix ans après la mort d'Alexandre; Phytion eut le même sort. Antigonus, devenu le plus puissant par la mort de ses concurrens, déclara la guerre à Cassandre & à Ptolémée. Il employa pour cette expédition Démétrius son fils, qui fut surnommé *Poliorcete*, c'est-à-dire, *le Preneur de Villes*. Ils protestèrent qu'ils ne prenoient les armes que pour rendre la liberté aux villes de Grece, opprimées par Cassandre. Démétrius en rétablit plusieurs dans leur premier état, & sur-tout celle d'Athènes; d'où il fit sortir la garnison, que la guerre de Lamia l'avoit forcée à recevoir quinze ans auparavant, & rasa la citadelle de Munychia, qui défendoit la ville, la même année 307 avant l'Ère Chrétienne,

l'an du monde 3677. Ces deux Princes & tous les autres successeurs d'Alexandre prirent le titre de *Rois* & les ornemens de cette dignité.

Six ans après, la puissance d'Antigonus & de Démétrius qui se rendoit trop formidable, donna de la jalousie à ces autres nouveaux Souverains. Séleucus, après la mort d'Alexandre, avoit eu le commandement de la cavalerie, & s'étoit assuré la Babylonie & ensuite la Syrie. Lysimachus, roi de Thrace, Cassandre, roi de Macédoine, & lui se liguerent ensemble contre Antigonus & son fils, l'an du monde 3682, & mirent sur pied une puissante armée de soixante-quatorze mille hommes de pied, de dix mille cinq cens chevaux & de cent vingt chariots armés. Antigonus & Démétrius avoient soixante-dix mille hommes d'infanterie, dix mille de cavalerie, & soixante-quinze éléphants. La bataille se donna près d'Ipsus en Phrygie. Les alliés vainquirent; Antigonus fut tué; Démétrius s'enfuit à Athènes, qui lui ferma ses portes. Il leva une armée, assiégea cette ville ingrate, la prit après un an de siège. On s'attendoit qu'il traiteroit les Athéniens avec la dernière rigueur. Il usa au contraire d'une extrême modération; il se contenta de chasser Lacharès qui s'étoit rendu le tyran de la ville, fit quelques légers reproches aux Athéniens, & leur rendit tout, hors la li-

berté. Après avoir mis une garnison pour s'assurer de cette conquête, il marcha contre les Lacédémoniens, les défit, & leur roi Archidamus ; il se disposoit à faire le siège de leur capitale, quand de nouvelles espérances l'appellerent dans la Macédoine, l'an du monde 3686.

Cassandre y étoit mort, & avoit laissé trois fils de Thessalonice. Philippe, qui étoit l'aîné, ne régna qu'un an ; Antipater & Alexandre, ses cadets, se disputèrent la couronne après sa mort ; Antipater, qui étoit gendre de Lysimachus, crut que sa mere étoit plus dans les intérêts de son frere que dans les siens, & la tua. Alexandre eut recours à Pyrrhus, roi d'Epire, qui pour sa récompense, eut une partie de la Macédoine ; il avoit aussi appelé Démétrius, qui renonçant au siège de Sparte, se rendit aussi-tôt auprès de lui, chassa Pyrrhus, se défit d'Alexandre, dépouilla Antipater, & envahit la Macédoine quatre ans après la mort de Cassandre.

Ces succès lui enflant le courage, il voulut reconquérir les provinces qu'il avoit perdues en Asie ; il leva une armée de deux cens mille hommes d'infanterie & de dix mille chevaux, & équipa une flotte de cinq cens voiles. Lysimachus, Pyrrhus, Séleucus & Ptolémée, unirent leurs forces contre lui. Il fut chassé de la Macédoine ;

& toutes les villes qui lui restoient, l'ayant abandonné, il fut si épouvanté de l'extrémité où il se voyoit réduit, qu'il se rendit à Séleucus, l'an du monde 3691. Ce Prince devint amoureux de Stratonice, fille de son prisonnier ; & ayant découvert dans la suite, que son fils Antiochus en étoit aussi amoureux, & que cette passion mettoit sa vie en danger, il la lui céda avec une partie de ses États. Démétrius passa le reste de ses jours à la cour de son gendre dans une voluptueuse obscurité.

Les trois vainqueurs ne survécurent pas long-tems. Ptolémée, fils de Lagus, abdiqua, l'an du monde 3700, & remit sa couronne à son fils Ptolémée, surnommé Philadelphie, au préjudice de Ptolémée Céraunus, qui étoit l'aîné ; deux ans après, Lysimachus passa en Asie pour y faire la guerre à Séleucus, mais il y fut tué dans une bataille, à l'âge de soixante-quatorze ans & sept mois ; après cela, Séleucus fut tué à Lysimachie, en Thrace, par Ptolémée Céraunus, c'est-à-dire, *le Foudre*, frere de Ptolémée Philadelphie.

Il y a deux choses à remarquer sur le roi Lysimachus. 1^o. il avoit eu un fils nommé Agathocle, qui avoit épousé Lysandra, fille de Ptolémée, fils de Lagus. Arsinoé, belle-mere de ce Prince, étant devenue amoureuse de lui, & n'ayant pu en obtenir l'inceste qu'elle dé-

fitoit, l'accusa de l'avoir voulu corrompre; Lysimachus, l'écoutant trop légèrement, fit mourir Agathocle. Lysandra s'enfuit avec ses enfans, & alla trouver Séleucus. Philétère, trésorier de Lysimachus, se retira à Pergame, où il se fit un petit royaume qu'il posséda vingt ans. 2°. Après la chute de Démétrius, Lysimachus s'étoit emparé de la Macédoine qu'il avoit jointe à son royaume de Thrace. Séleucus la lui avoit ensuite enlevée; mais, après la mort de Séleucus, la Macédoine revint aux enfans de Démétrius; & sa postérité y régna jusqu'à Persée, fils de Philippe, dont nous aurons bientôt occasion de parler.

4.º

Réduction de tous ces Royaumes en quatre.

Ces Gouverneurs ne se contentèrent pas d'avoir la puissance des souverains, ils en prirent le titre & les marques. Leur ambition ne fut pas encore satisfaite; ils voulurent se dépouiller les uns les autres, s'armerent, se battirent & se détruisirent mutuellement. Enfin, de douze ou treize royaumes qu'il y avoit eu d'abord, ils furent réduits à quatre, dont le premier fut celui d'Égypte, fondé par Ptolémée, fils de Lagus, détruit par les Romains, sous le règne de Cléopâtre; le second celui de Babylone & de Syrie, fondé par Séleucus; le troisième celui de Macédoi-

ne & de Grece, fondé par Cassandre; & le quatrième celui d'Asie, fondé par Antigonus. Après la défaite de ce dernier, ces quatre royaumes furent réduits à trois, sçavoir; l'Égypte, la Syrie & la Macédoine; à moins qu'on ne veuille conserver le nombre de quatre, en comptant le royaume de Pergame.

Après cette époque, les royaumes d'Égypte & de Syrie ne regardent plus la Grece; ce sont des États particuliers & indépendans. La Grece Asiatique est envahie par le roi de Syrie ou par des Souverains différens, qui tombent enfin, l'un après l'autre, sous la Puissance des Romains. Nous remarquerons seulement ici, que le petit royaume de Pergame devint considérable en peu de tems, L'Eunuque Philétère, trésorier de Lysimachus, & fondateur de ce royaume, avoit deux freres, Eumène & Attale; qui régnerent successivement après lui. Attale fut le premier qui prit la qualité de Roi, selon Strabon; & le dernier qui porta ce titre, fut un autre Attale, son petit-fils; qui institua le peuple Romain son héritier, cent cinquante-deux ans depuis le commencement de ce royaume.

5.º

De la Grece après la mort d'Alexandre.

La Grece, détachée de ce qu'Alexandre y avoit joint,

se trouve réduite au royaume de Lacédémone qui subsistoit toujours, & au royaume de Macédoine, qui a sous lui la Thessalie, l'Attique, &c. Mais bien-tôt après, il s'y élève une nouvelle république sous le nom des Achéens. Nous pouvons ajoûter le royaume d'Épire. Éclaircissons cela par quelques détails, parcourons en abrégé la destinée de ces trois royaumes & celle de la nouvelle Achaïe; & nous arriverons ainsi au cinquième âge de la Grece.

6.

Suite du royaume d'Épire.

(a) Pyrrhus, dont on peut voir l'origine & la vie plus en détail dans son article particulier, étoit fils d'Éacide, & avoit pour ayeul Aribas, roi des Molosses. Dépouillé de ses États dès l'enfance, il apprit le métier de la guerre sous Démétrius Poliorcète, qui avoit épousé sa sœur Deidamie. Il étoit encore fort jeune, lorsqu'il se trouva à la bataille d'Ipsus, que son beau-frère Démétrius & Antigonus perdirent. La protection de Ptolémée, fils de Lagus, & celle de Bérénice, qui étoit sa proche parente, lui aidèrent à rentrer dans son royaume, vers l'an du monde 3689. La même année il fut appelé dans la Macédoine par Alexandre, fils de Cassandre,

(a) Plut. T. I. p. 383. & seq.

il eut une partie de ce royaume, mais il en fut chassé par Démétrius Poliorcète, son beau-frère, qui vouloit ce royaume entier, & pendant quelques années, il fit la guerre, tantôt avec ses seules forces, & tantôt avec le secours de Lysimachus, de Ptolémée & de Scéleucus qui le mirent en état de conquérir toute la Macédoine; mais il n'y régna guère, & les Macédoniens se donnerent à Lysimachus.

Pyrrhus se rendit ensuite en Italie, au secours des Tarentins contre les Romains auxquels il livra deux batailles; de-là il passa dans la Sicile, mais, il fut contraint d'en sortir & de se retirer dans ses États, qu'il reconquit sur Antigonus; fils de Démétrius, qui les avoit envahis. Enfin, Cléonyme, fils d'Aréus, l'ayant pressé de passer dans le Péloponnèse, pour s'y opposer aux entreprises d'Antigonus, il s'y rendit & fut tué dans Argos, après un règne d'environ vingt-trois ans.

7.

Suite & fin du royaume de Macédoine.

(b) C'est vers ce tems qu'il faut mettre les courses des Gaulois dans la Thrace & dans la Grece. Pausanias en décrit trois. Dans la première, ils entrèrent dans la Thrace, conduits par Cambaules, y firent du butin,

(b) Pauf. pag. 643. & seq. Just. L. XXIV. c. 4. & seq.

& se retirèrent. Dans la seconde, ils se partagerent en trois corps. Les uns, commandés par Céréthrius, coururent la Thrace, Brennus & Acichorius menerent les autres dans la Pannonie; les autres enfin, avec Belgius, se jetterent sur la Macédoine & l'Illyrie. Les Macédoniens osèrent faire tête à ces derniers; mais, ils furent battus, & Ptolémée Céraunus, périt dans cette occasion, l'an du monde 3705.

Ce Prince étoit fils de Ptolémée, fils de Lagus, qui ne lui avoit donné aucune part au royaume d'Égypte, & lui avoit préféré Ptolémée Philadelphie, son cadet, à qui il avoit remis la couronne de son vivant. Sa mere étoit Eurydice, fille d'Antipater; Il passa dans la Grece, s'attacha à Lyfimachus, & ce fut lui qui, pour venger sa mort, tua Séleucus à Lyfimachie. Cette vengeance lui acquit l'amour des peuples; il fut roi de Macédoine à la place de Séleucus; il défendoit ce royaume contre les Gaulois, lorsqu'il fut tué, après un an & cinq mois de règne; il s'étoit accommodé avec Antiochus Soter, frs de Séleucus, avec Eumene, avec Antigonus, fils de Démétrius, & avec Pyrrhus à qui il avoit donné sa fille en mariage, pour lui il avoit épousé Arsinoé sa sœur, veuve de Lyfimachus. Elle avoit deux fils de son premier mari; sçavoir, Lyfimachus âgé de seize ans, & Philippe, âgé de

treize. Après les noces, il fit mourir les deux enfans, & exila leur mere dans l'isle de Samothrace; il mourut, comme nous avons dit, en combattant contre les Gaulois.

Méléagre, son frere & son successeur, régna à peine deux mois; Antipater, fils de Cassandre, prit ensuite la couronne, & n'en jouit que quarante cinq jours. Sosthene, sur l'origine duquel Justin n'est pas bien d'accord avec lui-même, soutint par sa valeur le royaume de Macédoine; on lui décerna le diadème, il le refusa, & se contenta du généralat. Il fut tué ou vaincu par les Gaulois, peut-être dans la même campagne.

La Macédoine auroit voulu se donner à Pyrrhus, mais ses besoins demandoient qu'il s'y rendit d'abord pour la défendre; il étoit alors occupé à conquérir la Sicile, à quoi il ne put réussir, comme nous avons dit ci-dessus. Antigonus & Antiochus Soter prétendoient tous deux à la Macédoine, comme à un bien que leurs peres avoient possédé. Antiochus étoit fils de Séleucus, qui l'avoit envahie sur Lyfimachus, & Antigonus étoit fils de Démétrius Poliorcete, à qui Lyfimachus l'avoit enlevée. On le surnommoit *Gonatas*, à cause de la ville de Gone ou Gonne, en Thessalie, où il avoit été élevé. C'est par ce Prince que la couronne de Macédoine rentra dans la famille de Démétrius Poliorcete,

ceté , pour n'en plus sortir jusqu'à la conquête des Romains. Voici quelle fut la postérité de Démétrius.

Il eut une fille nommée Stratonice , mariée , comme nous avons dit , à Séleucus Nicanor , à la cour duquel il mourut , & un fils nommé Antigonus , surnommé Gonatas , qui succéda à Antipater , fils de Cassandre. Antigonus Gonatas , ou Antigonus I , régna quarante ans , & laissa un fils Démétrius II , qui régna dix ans , & un fils naturel , nommé Alcyonée. Philippe II , fils de Démétrius II , n'avoit que dix ans , lorsque son pere mourut. Sa mere Phthia épousa Antigonus II , fils d'Alcyonée. Ce cousin , beau-pere & tuteur du jeune Roi , étant mort au bout de six ans , Philippe II succéda , & régna quarante-deux ans. Un an avant sa mort , il avoit fait périr Démétrius , son fils aîné. Son autre fils Persée lui succéda , & après un règne d'onze ans , il fut fait prisonnier par les Romains qui subjuguèrent la Macédoine : Depuis ce tems-là , il n'est plus question de ce royaume.

8.^o

Suite & fin du royaume d'Epire.

(a) Les Romains étoient déjà maîtres du royaume d'Epire ; mais , pour mieux connoître quelle fut la fin de ce royaume , il faut reprendre les choses de plus haut. Nous avons

marqué que Pyrrhus fut tué à Argos. Il faisoit alors la guerre contre Antigonus Gonatas. Alexandre , fils & successeur de Pyrrhus au royaume d'Epire , voulant venger la mort de son pere , attaqua la Macédoine , croyant profiter de l'absence d'Antigonus qui étoit occupé ailleurs. Il s'en empara en effet , mais Démétrius , fils du Roi absent , quoique jeune , rassembla des troupes , reprit la Macédoine , & chassa Alexandre de l'Epire. Ce Prince s'ensuit dans l'Acarnanie , & avec le secours de ses alliés & de ses sujets qui le regrettoient beaucoup , il trouva le moyen de rentrer dans ses États où il mourut.

Les Grecs avoient apporté d'Asie une contagion dans les mœurs ; plusieurs Souverains avoient donné à Alexandre roi d'Epire , un exemple qu'il ne suivit que trop ; sa sœur Olympias étoit en même-tems sa femme , il étoit sorti de ce mariage incestueux deux fils , Pyrrhus & Ptolémée , & une fille nommée Phthia. Olympias se voyant veuve , s'adressa à Démétrius II , qui régnoit alors en Macédoine , & lui donna sa fille Phthia en mariage , afin de l'attacher à ses enfants , dont elle étoit tutrice. Démétrius avoit déjà une autre femme , nommée Nicé , sœur d'Antiochus , roi de Syrie , mais il la lui renvoya , & se brouilla avec ce Prince par ce mariage , qui en

(a) Just. L. XXV. & seq.

récompense lui attira l'affection des Epirotes.

Les Etoliens, peuple voisin qui conservoit encore sa liberté, ayant eu besoin du secours d'Alexandre, pere des deux pupilles, lui avoient cédé pour récompense une partie de l'Acarnanie. Ils prirent le sens de la minorité de ses enfans pour s'en ressaisir; & ce fut pour être plus en état de leur résister, qu'Olympias, Reine regnante; s'étoit assurée de l'alliance de Démétrius. Les Acarnaniens ne comptant pas beaucoup sur les Epirotes, & ne voulant pas retomber sous la domination des Etoliens, se jetterent entre les bras des Romains, dont la république avoit déjà fait de grands progrès. Delà vint la guerre d'Étolie, qui donna entrée au Romains dans la Grece; ils étoient eux-mêmes trop occupés de la guerre que leur faisoit Annibal, pour être d'un grand secours aux Acarnaniens; aussi les Etoliens firent-ils d'abord peu de cas des Ambassadeurs que Rome leur envoya.

Olympias remit l'État à son fils Pyrrhus dès qu'il fut en âge, mais il vécut peu, & fit place à son frere Ptolémée; qui peu après mourut aussi de maladie, comme il marchoit à la tête d'une armée contre ses ennemis; & Olympias, leur mere, mourut de chagrin de les avoir perdus.

Il y avoit trois filles, sça-

voir, Nérécide, mariée à Gelon, fils du roi de Sicile; Laodamie, qui fut tuée par le Peuple; auprès de l'autel de Diane, qu'elle avoit choisi pour asyle. Nous avons dit que Phthia avoit épousé successivement Démétrius II & Antigonus II, rois de Macédoine; ainsi Philippe II, fils de cette Princesse & de Démétrius, devoit naturellement succéder. Cependant le royaume d'Épire ne se releva plus, il essuya, dit Justin, tous les maux de la famine, causée par la stérilité de la terre, & toutes les horreurs des discordes intestines; la Nation ne fut pas bien loin de se voir entièrement exterminée par les armes des étrangers. Les Etoliens y firent de grands ravages, l'an du monde 3766; ils renverserent le temple de Dodone. Les Romains, déivrés de la seconde guerre punique, y vinrent à leur tour; en firent une solitude; & au rapport de Ptolyme, dans un livre que nous n'avons plus, mais qui est cité par Strabon, le seul Paul Emile en détruisit soixante-dix villes.

Il nous reste à parler du royaume de Lacédémone, & de la république des Achéens, pour arriver à cinquieme âge.

9.

Suite & fin du royaume de Lacédémone.

(a) Nous avons vu que les Lacédémoniens ne voulurent

point contribuer à l'expédition d'Alexandre le grand contre Darius, & quelle fut en cela leur politique. Les successeurs de ce conquérant tâchèrent plus d'une fois de s'approprier la Laconie, (c'est ainsi que l'on appelloit le païs de Lacédémone,) parce que sans cette conquête, ils ne pouvoient faire celle du Péloponnèse. Démétrius Pollorcete, dont nous avons déjà tant parlé, s'étant rendu maître d'Athènes, voulut aussi subjuguér les Lacédémoniens; il assiégeoit déjà leur ville; & avoit battu Archidamus, leur Roi, lorsqu'il fut obligé de voler vers la Macédoine où Pyrrhus étoit en. Cela donna quelque relâche aux Lacédémoniens. On a vu que Pyrrhus passa ensuite en Italie; & delà en Sicile, d'où les armes des Romains le chassèrent également; il revint fort à propos en Epire, pour délivrer ce royaume de l'insurrection d'Antigonus, fils de Démétrius, qui avoit profité de son absence pour s'en emparer.

Les divisions qui regnoient souvent à Lacédémone, étoient alors très-aigries, & peu s'en fallut que Pyrrhus n'en profitât pour l'assujettir. Cléomene, l'un de ses Rois, mourut après un règne de soixante ans & dix mois, au rapport de Diodore de Sicile, & dans le tems que Démétrius de Phalere étoit gouverneur d'Athènes. Cléomene laissa deux fils, Acrotate & Cléonyme; le premier mou-

rut avant son pere, & laissa un fils nommé Arce. Après la mort de Cléomene, Arce & Cléonyme se disputèrent la couronne, & l'affaire fut décidée par le Sénat en faveur d'Arce; mais on craignoit que son concurrent n'entreprît quelque chose contre la république; on le dédommagea par des honneurs éclatans, & on lui donna les emplois les plus considérables.

On lui conféra le commandement des troupes qu'on envoyoit en Italie, pour secourir les Tarentins; qui étoient alors en guerre contre les Lucaniens & les Romains. Il défist les premiers, & prit Tarente, qui, quoique colonie de Lacédémone, avoit renoncé à l'alliance des Lacédémoniens. L'année suivante, 452 de Rome, selon Diodore de Sicile, l'an du monde 3682, le Consul C. Emilius s'étant rendu maître de la ville de Salente, les Romains battirent Cléonyme sur mer, & sa flotte errante sur les flots n'y subsista que de pirateries; elle arriva enfin sur la côte du Golfe Adriatique du côté du Padouan, où elle fut très-maltournée. Cléonyme que Tite-Live appelle par erreur, roi de Lacédémone, eut bien de la peine à ramener dans sa patrie la cinquième partie de ses troupes.

Il y resta pendant plusieurs années, toujours aigri de l'injustice qu'il prétendoit que le Sénat lui avoit faite en faveur d'Arce. Mais, il fut encore plus sensible à un nouvel affront

qu'il reçut. Il avoit épousé Chélidonie, & son neveu Acrotale, fils d'Arée, qui en étoit devenu amoureux, s'insinua si bien auprès d'elle, qu'il en obtint les dernières faveurs. Cléonyme, à qui ce commerce ne put être caché, prit le parti de ne plus dissimuler son ressentiment; il eut recours à Pyrrhus, qui venoit de reprendre l'Épire envahie par Antigonius, & l'engagea à porter les armes dans la Laconie, l'an de Rome 481, du monde 3711. L'année suivante, Pyrrhus entra dans cette province; peu s'en fallut qu'il ne s'emparât de Lacédémone, qu'il trouva dégarnie de troupes; mais les habitans prirent les armes, & le chassèrent. Ce Prince marcha vers Argos, où Antigonius son ennemi se trouva aussi; tandis qu'ils combattoient, un femme lui jeta une tuile sur la tête & le tua.

Acrotale, ayant succédé à son pere Arée, qui fut tué près de Corinthe, fut aussi tué lui-même dans une bataille près de la ville de Mégalopolis, par le tyran Aristodeme, & laissa sa femme enceinte; elle eut un fils, dont Léonidas, fils de Cléonymie, eut la tutelle. Cet enfant étant mort en bas âge, la couronne tomba à ce tuteur, dont les mœurs ne convenoient pas trop à celles des Lacédémoniens.

L'autre branche des rois Eurypontides avoit alors sur le trône Agis, jeune Prince de vingt ans. Persuadé que la dé-

cadence de Lacédémone, ne venoit que de ce que les loix de Lyturgue étoient négligées, il voulut les faire revivre; un long espace de tems les avoit presque insensiblement abolies. Il osa commencer par le partage des terres; Les plus Puissans de la ville, & Léonidas, son collègue, s'y opposerent; il ne se rebuta point, & soutenu par les conseils de Lysandre, l'un des Éphores, il persista dans son entreprise. Cet Éphore même cita le roi Léonidas, devant les Juges, qui le priverent de la couronne, & la mirent sur la tête de Cléombrote, son gendre. Léonidas croyant sa vie en danger, après cette révolution, se sauva dans le temple de Minerve, & s'éloigna ensuite pour se mettre à couvert; d'autres Éphores succédèrent à ceux qui avoient condamné Léonidas, & firent citer devant leur Tribunal, Lysandre, & les autres Partisans d'Agis, pour y rendre compte de leur conduite. Les deux Rois se rendirent en personne à l'assemblée, accompagnés d'une nombreuse suite, cassèrent ces Éphores, & en substituèrent d'autres qui étoient dans leur parti, & entre autres un certain Agésilas, homme fort riche en fonds de terres, mais en même tems perdu de dettes. Ce nouvel Éphore songeant à ses intérêts particuliers, insinua adroitement à Agis, qu'il devoit faire publier quelques loix pour le sou-

Jugement du peuple, avant que d'en venir à celle qui ordonneroit le nouveau partage des terres. Agis le crut ; mais, lorsqu'après la publication de ces nouvelles loix, il fut question du partage des terres, il n'y eut point d'adresse dont Agésilas ne se servit, pour en éluder l'exécution. Agis perdit ainsi la confiance du peuple.

Ses ennemis, qui avoient leur cabale faite, rappellèrent Léonidas de son exil, & le rétablirent sur le trône. Agis & Cléombrote furent à leur tour réduits à se réfugier dans les temples. On fit grâce de la vie à Cléombrote, en faveur de sa femme Chclidonie, fille de Léonidas ; il en fut quitte pour un bannissement, où sa femme le suivit, malgré son pere, qui tâcha de l'en détourner. Les Éphores corrompirent les amis d'Agis ; il sortoit quelquefois du temple pour aller aux bains, accompagné de quelques personnes de confiance ; ceux-ci l'entraînaient dans la prison, où la faction de Léonidas, après une espèce d'interrogatoire, le fit étrangler. Son aïeule & sa mere, averties qu'il étoit en prison, y accoururent, & eurent le même sort. Archidamus, son frere, se sauva. Agiatis, femme d'Agis, étoit une des plus riches & des plus belles personnes du païs ; elle avoit un fils qui fut nommé Eurdamidas ; Léonidas la fit épouser à Cléomene, son fils, qui étoit encore fort jeune ;

elle plut infiniment à ce nouveau mari, qui se faisoit un plaisir de lui entendre parler d'Agis & de ses desseins.

Léonidas étant mort quelque tems après, Cléomene monta sur le trône, vers l'an de Rome 519 ; du monde 3749 ; c'étoit un caractère bouillant & plein de feu, fier, brave, & né pour la guerre. Les Achéens étoient alors très-puissans. Lacédémone avoit depuis quelque tems, été dans leur alliance ; Cléomene s'en détacha pour prendre le parti des Éoliens. Les Achéens, bien appuyés par le roi de Macédoine, Antigonus II, beau-pere & tuteur de Philippe, fils de Démétrius, & par d'autres puissances, firent la guerre à Cléomene. La quinzième année de son règne, il leur donna bataille à Sellasia, dans la Laconie, & fut vaincu ; On le poursuivit à Lacédémone où ne se croyant pas en sûreté, il l'abandonna à la discrétion de ses ennemis, & se retira en Egypte, auprès de Ptolémée Evergete, qui le reçut assez bien ; mais, Ptolémée Philopator, qui lui succéda peu après, n'eut pas les mêmes égards pour Cléomene ; il le fit arrêter par le conseil de Sosibius, son premier ministre. Cléomene s'échappa de la prison par stratagème, sortit avec treize amis, courut les rues d'Alexandrie, y exhortant le peuple à se mettre en liberté, & personne ne se joignant à lui, ses treize compagnons se

tuerent les uns les autres. Pour lui il se perça de son épée, trois ans après son arrivée en Egypte.

Les alliés des Achéens étant maîtres de Lacédémone, lui rendirent sa liberté & ses privilèges. On donna à Cléomene pour successeur, un certain Agésipolis. Eurydamidas, fils d'Agis, quoiqu'enfant, avoit régné quelque tems conjointement avec Cléomene. Mais, il fut empoisonné par l'ordre de ce Roi qui mit en sa place, Epiclidas, son propre frere, qui périt dans la bataille de Sellasia, selon Pausanias. Ils étoient fils l'un & l'autre de Léonidas, & petits-fils de Cléonyme. La monarchie de Sparte finit avec Cléomene; car, Agésipolis son successeur, régna peu de tems. Les Lacédémoniens furent successivement la proie de trois tyrans, Lycurgue, Machanidas, & Nabis, qui chasserent Agésipolis de la ville, ce Prince prit le parti d'aller à Rome, implorer le secours de cette république, qui commençoit à devenir l'arbitre de la Grece, mais il fut tué en chemin par les Pirates. Nabis fut tué par les Étolien, & Machanidas par Philopœmen, général des Achéens, qui marcha contre Lacédémone, la prit, en chassa les Éto-liens, assujettit les Spartiates, abolit leurs loix, & ruina les murailles de leur ville. Ainsi finit le royaume de Lacédémone; ce pais se perdit dans la ligue des Achéens, avec qui il

passa, dans la suite, sous la domination des Romains.

10.º

De la ligue des Achéens, & de celle des Éto-liens.

Nous avons déjà expliqué dans l'article d'Achaïe, qui étoient originairement les Achéens, & nous en avons parlé assez au long sur le témoignage de Pausanias, de Polybe & de Strabon. C'étoit la postérité d'Achéus, arriere petit-fils de Deucalion; elle se retira dans la partie aëridionale du Péloponnèse, où elle demeura jusqu'au retour des Héraclides, qui l'en chasserent. Elle passa alors dans le pays des Ionien, qu'elle força de le lui abandonner. Ceux-ci passèrent ensuite en Asie avec le fils d'Oreste; l'Ionie demeura aux Achéens, qui lui donnèrent le nom d'Achaïe.

Ce peuple eut ses Rois, & après l'extinction de la Famille Royale, il prit comme les autres, le parti de se gouverner en république; il fut entraîné par le torrent, comme tout le reste du Péloponnèse, dans le tems que les républiques de Lacédémone, d'Athènes & de Thebes se disputoient la primauté. Avec elles il succomba sous la puissance des Macédoniens; mais, il profita des règnes foibles & tumultueux des premiers successeurs d'Alexandre le grand, & vers le tems que Pyrrhus, roi d'Épire, passa en Italie, dit Polybe, les Achéens jetterent les fondemens d'une

république, qui fut le dernier effort de la liberté des Grecs. Les Peuple de Dydimé, de Patras, de Tritée & de Phares firent ensemble une étroite alliance, dans laquelle plusieurs autres peuples entrèrent. Ils établirent pour toutes les affaires communes un Secrétaire & deux Préteurs qui étoient alternativement pris des villes de la ligue. Vingt-cinq ans après, ils jugèrent à propos de n'avoir plus qu'un seul Préteur. On le créoit vers le tems que la constellation des Pleiades commençoit à paroître, comme Polybe le rapporte, & il dit que le premier de ces préteurs, lorsque leur nombre eut été réduit à un seul, fut un certain Marcus de Caryne, & qu'il y avoit quatre ans qu'il étoit dans ce poste, lorsqu'Aratus de Sicyone commença d'acquiescer une grande réputation. Il faut donc, dit le P. Pétau, que cette république ait commencé la dernière année de la 124^e Olympiade, qui revient à la 473.^e de la fondation de Rome, & à l'an du monde 3703; car, l'année suivante, Pyrrhus passa en Italie. Il remarque ailleurs que le royaume de Pergame & la république des Achéens commencerent à peu près dans le même tems.

La valeur d'Aratus de Sicyone contribua beaucoup à l'agrandissement de cette république. Ce jeune guerrier n'avoit que vingt ans, lorsqu'il commença à se rendre redoutable,

la quatrième année de la préture de Marcus de Caryne la onzième de la guerre punique, & la vingt-neuvième depuis la naissance de cette république. Son premier dessein fut de rendre la liberté à toutes les villes de la Grece, dont la plus grande partie étoit opprimée par des Tyrans, ou par des garnisons Macédoniennes; il commença l'exécution de ce grand projet par sa propre Patrie, délivra Sicyone de la Tyrannie de Nicolas qu'il en chassa, & fit recevoir cette ville dans la ligue des Achéens, l'an de Rome 501, l'an du monde 3731. Plus de cinq cens exilés, étant revenus à Sicyone, redemanderent les biens dont ils avoient été dépouillés; Aratus, sur leurs plaintes, passa en Égypte, & tira de Ptolémée Philadelphie cent cinquante talens, avec lesquels il satisfit à leurs justes demandes. Huit ans après, il fut élu préteur de la République d'Achaïe, & après un an d'intervalle, il eut une seconde fois le même honneur. Ce fut dans le tems de cette seconde préture, qu'il mit Corinthe en liberté en chassant de la forteresse la garnison Macédonienne qui y étoit commandée par Persée le Stoïcien. Plusieurs villes suivirent cet exemple, & entrèrent dans la confédération, vers l'an de Rome 511. Lacédémone avant Cléomene étoit aussi entrée dans cette société, à laquelle elle demeura inviolablement attachée.

jusqu'à ce qu'il l'en retira, & la fit entrer dans la ligue des Éto-
liens, autre confédération op-
posée à celle-ci.

La vue des Achéens étoit de
ne faire qu'une seule républi-
que de toutes les villes du Pé-
loponnèse. Ils avoient toujours
souhaité avec beaucoup d'ar-
deur l'exécution de ce grand
dessein, & Aratus les y en-
courageoit tous les jours par
ses exploits. Les rois de Macé-
doine, dont ce projet bleissoit
les intérêts, ne songeoient qu'à
le traverser; & c'est pour cette
raison qu'ils mettoient, autant
qu'ils pouvoient, des tyrans
dans la plupart des villes; ou
bien ils donnoient à ceux
qu'ils y trouvoient déjà éta-
blis des troupes pour s'y main-
tenir. Aratus mit toute son ap-
plication à chasser ces garni-
sons par la force, ou à enga-
ger par la douceur les villes
à se joindre à la grande al-
liance. Sa prudence & son
adresse ne contribuerent pas
peu à l'exécution de son projet.

Du vivant même d'Antigo-
nus Gonatas, fils de Démétrius
Poliorcete, il avoit fait pren-
dre ce parti à plusieurs villes,
à Sicyone dont il avoit chassé
le tyran, & à Corinthe d'où
il avoit mis en fuite la garnison
Macédonienne. Antigonus étant
mort, & Démétrius son fils,
n'ayant régné que dix ans,
Aratus renouvella tous ses soins
pour remettre la Grece dans
son ancienne liberté. il com-
mença par l'Attique, qu'il dé-

livra du joug des Macédo-
niens, ayant gagné par des
présens considérables Diogene
qui en étoit Gouverneur. Il
delivra ensuite Argos, Her-
mione, Phliasie, & plusieurs
autres villes dont les tyrans se
rendoient eux mêmes, de peur
d'être prévenus par le peuple,
& recevoient l'alliance des
Achéens.

Les Étoiliens & Cléomene,
roi de Lacédémone, s'opposè-
rent à la rapidité de ce tor-
rent, & traverserent les des-
seins d'Aratus; les premiers le
firent secrètement, & y em-
ployerent tous les artifices ima-
ginables; mais, Cléomene prit les
armes, battit plusieurs fois Ara-
tus & les autres généraux des
Achéens. Pour être maître de
faire cette guerre comme il lui
plairoit, il supprima les Éphores,
renferma toute l'autorité dans la
seule personne, & rétablit l'an-
cienne discipline de Lacédémo-
ne, la dixième année de son règne
qui fut la 528 ou 529 de Rome;
n'y ayant plus rien au dedans qui
pût lui faire de la peine, il se
donna tout entier à la guerre
contre les Achéens. Ceux-ci se
trouvant trop foibles, & se
voyant pressés par Cléomene qui
les avoit défait plusieurs fois,
résolurent, par les conseils d'A-
ratus qui n'étoit plus en état
de supporter les fatigues de la
guerre, d'appeler les Macé-
doniens à leur secours. La Ma-
cédoine étoit alors gouvernée
par Antigonus II, qui gouver-
noit en qualité de tuteur de Phi-

lippe II, fils de Démétrius, comme nous avons dit.

Pour cimenter cette alliance, ils cédèrent aux Macédoniens la forteresse de Corinthe, & déclarèrent Antigonus Généralissime de toute la Grece, tant par mer que par terre. Cette confédération donna aux Achéens les Macédoniens, les Épirotes, les Phocéens, les Béotiens, les Arcadiens & les Thessaliens. Antigonus partit à la tête d'une puissante armée; Cléomene s'avança pour lui disputer le passage de l'Isthme; mais, ayant appris que la ville d'Argos avoit abandonné son parti, il prit la résolution de se tenir sur la défensive dans son propre pays. Les Macédoniens entrèrent donc dans le Péloponnèse, & l'an de Rome 533 se donna la bataille de Sellasia, qui fut suivie de la suite de Cléomene en Egypte, où il périt, comme nous l'avons rapporté. Antigonus donna la paix à toute la Grece, & se retira, dit Polybe. Un des principaux articles fut que les Éoliens ne pourroient faire entrer aucunes troupes dans l'Achaïe.

Après sa mort, son pupille Philippe, qui n'avoit que dix-sept ans, monta sur le trône. Il promettoit beaucoup; mais la flatterie le corrompoit; les Éoliens méprisèrent sa jeunesse; & se lassant d'une paix qui ne leur permettoit pas d'exercer leurs brigandages, ils la violèrent, & commencèrent par ravager les terres des Més-

séniens qui étoient alors leurs alliés. Dorimachus & Scopas, commandoient les Éoliens; Aratus & les Achéens les conjurèrent en vain de cesser leurs hostilités dans le Péloponnèse, & d'en retirer leurs troupes; on en vint à une rupture, l'an de Rome 534. La première bataille se donna près de Caphyes, ville d'Arcadie, & les Arcadiens y furent battus. Les Éoliens, fiers de ce succès, continuèrent de ravager le Péloponnèse. Les confédérés de la ligue des Achéens, dans laquelle les Messéniens venoient d'entrer, appellerent Philippe à leur secours; & ce prince, à la prière de tous ces peuples, déclara la guerre aux Éoliens, on la nomma la guerre des alliés, *socialis bellum*; elle commença l'an de Rome, 534, du monde 3764, lorsqu'Aratus étoit préteur des Achéens.

Vers l'équinoxe du printems de la même année, qui étoit la saison où les Préteurs de l'Achaïe entroient en charge, Aratus le jeune fut mis en place au lieu de son pere, & Philippe prit la résolution de faire la guerre aux Éoliens. Dans le même tems, les Romains, sous la conduite du Consul Émilius, se préparoient à faire la guerre à Démétrius de Pharos, roi d'Illyrie, qui étant vaincu, chercha un asyle auprès de Philippe. Lycurgue qui, après la mort de Cléomene, s'étoit mis sur le trône de Lacédémone, fit alliance avec les Éto-

liens , & se mit à ravager le pais des Achéens. La guerre des alliés dura trois ans , & pendant ce tems Philippe se servit des conseils d'Aratus. Ses courtisans , jaloux de la déférence qu'il avoit pour ce grand homme , le calomnièrent & firent si bien que le Roi se refroidit envers lui ; mais il reconnut le tort qu'on lui avoit fait , & lui rendit son estime. Cependant , ayant écouté de nouveau de faux rapports , il le fit empoisonner , vers l'an de Rome 541 , du monde 3771.

Cinq ans après la fin de la guerre des alliés , Philippe s'étoit ligué avec Annibal. La défection des Romains près du lac de Trasimene , lui avoit fait prendre la résolution de passer promptement en Italie pour avoir part au butin. Il fit voile vers l'Illyrie ; mais , la crainte qu'il eut des forces des Romains , l'obligea d'abandonner alors cette entreprise. L'an de Rome 540 , il leur déclara la guerre , & voulut faire une descente dans l'Illyrie ; mais , la marche de Valérius Lévinus l'étonna si fort , qu'il fit retirer une partie de sa flotte , en brûla le reste , & se retira par terre en Macédoine. Valérius Lévinus , qui vouloit empêcher ce Prince de lui donner souvent de pareilles allarmes , se liguait contre lui avec les Étoliens ; & ce traité fut conclu l'an de Rome 542 , du monde 3772.

Les nouveaux confédérés joignirent ensuite leurs forces à

celles d'Attale , & attaquèrent les Macédoniens & leurs alliés dont les Achéens étoient les plus considérables. Ceux-ci avoient pour général Philopœmen , dont Plutarque a écrit la vie. Ce fut lui qui délivra Lacédémone du tyran Machanidas , auquel Nabis succéda. Les Romains ne purent soutenir cette guerre avec vigueur ; Annibal étoit au milieu de l'Italie & tenoit toutes leurs forces en échec. Cela donna lieu à la paix que les Épirotes ménagèrent entre les Romains , Philippe , & leurs alliés , de part & d'autre. Elle se fit l'an de Rome 549 , du monde 3779.

Rome , ayant fait la paix avec les Carthaginois , ne garda plus de mesures avec Philippe , & lui déclara la guerre l'an 554 , du monde 3784. Les anciennes injures qu'elle en avoit reçues , & les nouveaux ravages qu'il venoit de faire sur les terres de ses alliés , en furent un prétexte plausible. Les Athéniens avoient renoncé à l'alliance de Philippe , & s'étoient mis sous la protection des Romains. Philippe les attaqua , Titus-Quintus-Flaminus termina cette guerre au bout de quatre ans , par la défaite des Macédoniens. La liberté de la Grèce fut le fruit de cette victoire.

Lucius Flaminus , frere de Titus Quintus tourna ensuite toutes ses forces contre Nabis , tyran de Lacédémone ; mais , il lui accorda la paix , après

qu'il eut rendu la liberté à la ville d'Argos ; ainsi , de toutes les villes de la Grece, il n'y eut que Sparte seule qui resta dans l'esclavage. L'an de Rome 562, du monde 3792, Philopœmen la fit entrer dans l'alliance des Achéens, après la mort de Nabis qui fut tué par les Éoliens.

Ce fut dans ce tems que les Éoliens se détachèrent des Romains, contre qu'ils voyoient se former une puissante ligue dans l'Orient. Antiochus, roi de Syrie, & Ptolémée roi d'Égypte, s'étoient unis sur les espérances que donnoit Annibal, qui s'étoit réfugié auprès d'Antiochus. Les Éoliens envoyèrent à ce dernier une Ambassade ; mais, ce Prince ayant été vaincu par les deux Scipions, l'an de Rome 564, du monde 3794, sa défaite entraîna celle des Éoliens. L'année suivante, le Consul Fulvius les dompta ; & la même année, Cneius Manlius, son Collegue, réduisit la Gallo-Grece ou la Galatie dans l'Asie mineure.

L'an de Rome 571, du monde 3801, Philopœmen fut surpris & tué par les Messéniens. Peu de tems avant sa mort, il avoit forcé les Lacédémoniens de rentrer dans l'alliance des Achéens, qu'ils avoient voulu abandonner. Pour les punir de leur révolte, il avoit aboli leurs loix, & rasé leurs murailles. Lycortas élève, ami & successeur de Philopœmen, vengea cette mort, & força les Mes-

séniens & les Lacédémoniens à rentrer dans cette alliance. Ces villes avoient bien de la peine à s'y soumettre, & sur-tout la dernière, qui comptoit beaucoup sur la protection de Romains. Ils s'en mêlerent en effet, comme nous verrons dans la suite.

Cependant, Philippe, roi de Macédoine, plus irrité que découragé de sa défaite, ne songeoit qu'à s'en venger, & se préparoit à la guerre. Il avoit deux fils, Démétrius & Persée. Le premier avoit été en otage parmi les Romains, & avoit eu le bonheur de leur plaire. La division s'étant mise entre ces deux freres, Philippe prit de la haine pour Démétrius, que les calomnies de Persée, & plus encore l'estime des Romains, lui avoient rendu odieux. Il le fit mourir, l'an de Rome 574, du monde 3804. L'année suivante, Persée monta sur le trône, & persistant dans les desseins de son pere, il fit la guerre aux Romains. Il fut défait & pris prisonnier la onzième année de son règne. Avec lui finit le nouveau royaume de Macédoine, commencé par Ptolémée Céraunus.

Les Achéens tombèrent bientôt dans la servitude. Les Lacédémoniens n'étoient rentrés dans la ligue des Achéens, qu'à contre-cœur. Ils avoient porté aux Romains des plaintes contre cette violence. Le Sénat de Rome avoit choisi avec joie cette occasion, & il avoit souvent interposé son intercession en leur faveur. La trop gran-

de autorité de ce parti lui donnoit de l'ombrage ; & pour l'abaisser , il résolut de le diviser & de remettre toutes les villes de la Grece dans leur première liberté. Enfin , l'an de Rome 606 , & du monde 3836 , le Sénat envoya des Ambassadeurs en Grece , pour ordonner aux Achéens de séparer de leur corps , non seulement Lacédémone , mais encore Corinthe , Argos , Héraclée & Orchomène d'Arcadie. Les Ambassadeurs exposèrent les ordres du Sénat ; & à peine s'étoient-ils acquis de leur commission , qu'on vit naître une sédition , à l'instigation particulière de Critolaüs. On courut aux armes pour massacrer tous les étrangers , & sur-tout les Lacédémoniens ; & ils n'auroient pas épargné les Ambassadeurs Romains , s'ils ne se fussent sauvés.

L'année suivante , le Sénat déclara la guerre aux Achéens. Le préteur Métellus les défit en deux batailles ; l'une auprès des Thermopyles , où Critolaüs commandoit les Achéens ; l'autre dans la Phocide , où Diéus étoit à leur tête. L'an de Rome 608 , du monde 3838 , le consul Memmius se rendit maître de toute l'Achaïe , & fit brûler Corinthe , qui en étoit la capitale. Ensuite , les dix dépurés du Sénat abolirent l'assemblée de la Grece , réglèrent le tribut qu'elle payeroit à l'avenir , & ordonnèrent que tous les ans on y enverroit un

Préteur , pour y rendre la justice ; & depuis ce tems , elle demeura sous les Romains. C'est de cette ligue que le nom d'Achaïe fut donné à la Grece , située hors du Péloponnèse.

11.^e

Remarques générales sur le quatrième âge.

Durant cet âge , la Grece diminuant peu à peu , produisoit encore de tems en tems quelques héros , mais rarement plusieurs à la fois. Du tems de la bataille de Marathon , on avoit vu dans une même armée Miliade , Thémistocle , Aristide , & plusieurs autres hommes du premier ordre ; on voit dans cet âge-ci un Phocion , un Aratus & ensuite un Philopœmen , après qui la Grece ne produit plus un héros digne d'elle , comme si elle étoit épuisée. Quelques Rois , comme Pyrrhus d'Épire , Cléomène de Sparte , les rois de Macédoine , se signalerent encore par leur courage ; mais , la conduite & la morale n'y répondent pas.

Il se trouve encore néanmoins des Philosophes célèbres , entre autres , Théophraste , successeur d'Aristote ; Xénocrate , successeur de Platon , & maître de Polémon , dont Cratès fut le disciple. Celui-ci forma Crantor , qui eut pour élève Arcésilaüs , fondateur de la moyenne Académie ; Épicure disciple de Cratès ; Zénon , fondateur de la secte des Stoïciens ; Chrysippe & Cléanthe ,

qui suivirent ses sentimens: Straton de Lampsaque, péripatéticien, successeur de Théophraste; Lycas successeur de Straton; Démétrius de Phalere, sorti de la même école, Archonte d'Athènes, l'an du monde 3675, & deux ans après, obligé de s'enfuir chez Ptolémée; Diogène le Stoïcien différend de Diogène le Cynique; Critolaüs, Péripatéticien; Carneade, Académicien; Lacyde, fondateur de la nouvelle Académie, &c.

Entre les Poètes, on distingue Aratus, qui a traité de l'Astronomie en vers; Callimaque, Poète élégiaque; Ménandre, Poète comique; Théocrite, Bion, & Moschus, Poètes bucoliques.

Timée, Historien, Eratosthène, Historien & Géographe, & quelques autres acquirent de la réputation par leurs ouvrages.

Cinquième âge de la Grece.

Le cinquième âge de la Grece commence à l'an de Rome 608, du monde 3838, & dure jusqu'à l'empire d'Auguste, l'an de Rome 724, & du monde 3754. L'intervalle est de cent seize ans. Les Romains ne firent pas de grands changemens dans les loix municipales des villes de Grece. Ils se contentèrent d'en tirer le tribut annuel, & d'exercer la souveraineté par un Préteur. Ce Gouvernement, assez doux pour un pais épuisé par de longues guerres civiles;

la puissance des Romains qui s'étendoit au tour de la Grece, & assujettissoit l'Asie peu à peu; l'inutilité des efforts qu'on pourroit faire pour reprendre sa liberté, tout cela retint les Grecs dans la dépendance des Romains. Les vainqueurs avoient respecté les temples, & les riches offrandes qui y étoient déposées; ainsi, tout fut assez tranquille jusqu'à la guerre de Mithridate.

Ce Roi avoit chassé Ariobarzane de la Cappadocce, & Nicomede de la Bithynie. Il s'étoit emparé du royaume de Pergame, où il étoit. De ses deux fils, l'aîné régnoit paisiblement dans le royaume de Pont & du Bosphore, qui étoit l'ancien domaine de ses peres, & qui s'étendoit jusqu'aux déserts des Palus Méotides. Le cadet nommé Ariarathe, à la tête d'une grande armée, faisoit la conquête de la Thrace & de la Macédoine, & ses Généraux avec leurs forces remportoient pour lui des victoires considérables en plusieurs lieux. Archélaüs, le plus considérable d'entre eux, avec une puissante flotte qui le rendoit maître de la mer, lui assujettit les Cyclades, toutes les autres isles qui sont renfermées par le promontoire de Malée & l'Eubée même; & s'étant emparé d'Athènes, de-là comme de sa place d'armes, il couroit partout, & faisoit révolter tous les peuples de la Grece, jusqu'à l'extrémité de la Thessalie. Il reçut quelque échec près de

Chéronée; Brutius Sura, Lieutenant de Sentius, qui commandoit pour les Romains dans la Macédoine, s'opposa aux soldats de Mithridate; qui ravageoient la Béotie; & ayant battu en trois rencontres Archélaüs, près de Chéronée; il le chassa de la Grèce, & le réduisit à se renfermer dans sa flotte; & à se contenter de la mer.

Sylla prit la place de Brutius Sura, dans le tems que toute la Grèce étoit disposée à se déclarer pour les Romains. Toutes les villes envoyèrent à Sylla des Ambassadeurs, pour l'appeller & pour lui ouvrir leurs portes. Il n'y eut qu'Athènes; qui, réduite sous le joug du tyran Aristion, fut forcée de résister. Sylla en fit le siège; & comme il manquoit de bois pour les machines, qui étoient souvent brisées par le poids dont elles étoient chargées, il n'épargna point les bois sacrés: Il coupa les belles allées de l'Académie & celles du Lycée, qui étoient les plus beaux parcs qu'il y eût dans les faubourgs. Il pillà les trésors sacrés des temples d'Épidaure, d'Olympie, de Delphes; &c. auxquels, ni Flaminius, ni Paul Émile, ni les autres capitaines Romains, n'avoient osé toucher: Sylla prit enfin la ville d'Athènes, où il permit le pillage & le carnage à la discrétion du soldat.

Cependant, Tacite, autre Général de Mithridate, arrivé de Thrace & de Macédoine, avec une armée de cent mille

hommes de pied, de dix mille chevaux, & de quatre-vingt-dix chariots armés, écrivit à Archélaüs de le venir trouver. Sylla décampa, & alla dans la Béotie. Ayant été renforcé par Hortensius, il livra bataille aux Barbares; & malgré l'infériorité du nombre, il les mit en déroute. Après la défaite d'Archélaüs, il eut, peu de tems après, le même succès contre Dorilaüs, nouvellement arrivé avec des troupes fraîches. Cette seconde bataille se donna à Orchomene: La paix, qui suivit ces deux victoires, rendit la Grèce & la Macédoine aux Romains: Cette guerre arriva l'an de Rome 668, & du monde 3898.

La Grèce souffrit beaucoup des guerres civiles de Jules-César & de Pompée. Ce fut chez elle qu'une partie de leurs querelles se décida. Mais, elle eut cela de commun avec toute la République Romaine: Elle ne recouvra un état bien tranquille qu'après les guerres qui firent passer l'Empire entre les mains d'Auguste.

Remarques sur cet âge.

Le cinquième âge fut assez stérile en grands hommes pour la Grèce. On y trouve pourtant Métrodore, Philosophe septique, aimé des rois Mithridate & Tigrane; Géminius, sçavant mathématicien; Diodore de Sicile; Historien, & quelques autres. Les sciences avoient pris leurs cours vers l'Italie, qui produi-

soit à son tour cette foule d'écrivains illustres, qui ont rendu immortel le siècle d'Auguste.

Sixième âge de la Grece,

Auguste, ayant surmonté tous ses ennemis, rendit au Sénat & au peuple Romain une ombre d'autorité: Il partagea avec eux les provinces: Il leur laissa la disposition de celles qui, étant éloignées des frontières de l'Empire, n'avoient pas besoin de troupes pour se défendre; & il se réserva celles qui, étant plus exposées, avoient des garnisons ou des armées, dont il garda pour lui le commandement. La Grece étant, pour ainsi dire, dans le centre de l'Empire, fut du partage du peuple, & gouvernée par trois Préteurs. L'un avoit une partie de l'Épire, avec toute l'Illyrie; l'autre, la Macédoine, & une partie de la Grece; le troisième, l'Achaïe, la Thessalie, la Béotie, l'Acarnanie, & une partie de l'Épire, au rapport d'Onuphre, qui met ce partage, l'an de Rome 727, sous le septième Consulat d'Auguste, & le troisième d'Agrippa.

Sous Adrien, la Grece fut subordonnée à l'Illyrie. Le département de l'Illyrie avoit sous lui dix-sept provinces, savoir, les deux Noriques, les deux Pannonies, la Valérie, la Savie, la Dalmatie, la première Mœsie, les deux Dacies, la Macédoine, la Thessalie, l'Achaïe, la première & la seconde

Épire, la Prévalitane, l'Île de Crete.

La seconde Mœsie, ou la basse Mœsie, étoit l'une des six provinces de Thrace; mais, cet arrangement fut changé sous Constantin. Il établit quatre préfets du Prétoire. Celui d'Illyrie avoit deux diocèses, la Macédoine & la Dacie. Le dernier de ces diocèses n'a d'autre rapport avec la Grece que d'avoir été sous un même Préfet. Sous ce diocèse de Macédoine, on comprenoit six provinces; savoir, l'Achaïe, la Macédoine, la Crete, la Thessalie, l'ancienne Épire, la nouvelle Épire & partie de la Macédoine salulaire:

L'autre partie de la Macédoine salulaire étoit de la Dacie avec la Prévalitane:

Dans ce qu'on vient de lire; depuis le sixième âge de la Grece, le mot *Achaïe* ne signifie pas seulement le petit pays de l'Achaïe propre; mais encore tout ce que la ligue des Achéens possédoit, lorsqu'elle fut soumise aux Romains; ainsi, il faut entendre sous le nom d'Achaïe, l'Étolie, l'Antique, la Mégaride, la Phocide, la Béotie, la Locride, l'Eubée, le Péloponnèse, & les principales Îles adjacentes.

Ptolémée traite de toute la Grece en cinq chapitres, & en fait autant de parties; savoir, la Macédoine, l'Épire, l'Achaïe, le Péloponnèse & la Crete.

La distribution des six provinces & le prétoire d'Illyrie, établis par Constantin, subsisterent jusqu'au règne d'Honorius & d'Arcadius. Ainsi, la Grece étoit comprise dans l'Illyrie Orientale, & faisoit partie de l'empire d'Orient. Thessalonique étoit la capitale de cette Illyrie. Le Pape Saint Damase confia à Saint Ascole de Thessalonique le gouvernement des dix provinces qui composoient alors l'Illyrie Orientale, pour y exercer son autorité comme son Vicaire. C'est le même Saint Ascole qui baptisa l'Empereur Théodose.

Justinien, dont les deux passions dominantes étoient de faire des loix & de bâtir, remplit la Grece de forteresses, pour la garantir des courses, auxquelles elle avoit été souvent exposée. On peut voir dans Procope le grand nombre de forts qu'il fit bâtir à neuf, ou réparer, & les villes qu'il releva, tant dans le Péloponnèse & l'Achaïe, que dans la Thessalie, l'Épire & la Macédoine. La liste en est trop longue & trop sèche pour l'insérer ici.

Sous l'empire de Michel, les îles de Crete & les Cyclades furent envahies par les Sarrazins; ils s'emparèrent aussi de la Sicile. Vers l'an 829, soixante-trois ans après, ils prirent la ville de Thessalonique, où ils firent un grand

carnage, sous l'empire de Léon, en 892. Crete fut reprise sur les Sarrazins, l'an 960 & 961, par Nicéphore Phocas, Général des troupes de l'empereur Romain. Dix-huit ans après, sous l'empire de Basile & de Constantin, fils de Romain, les Bulgares coururent & pillèrent la Thrace, la Macédoine & la Thessalie. Neuf ans après, ils recommencèrent leurs courses, & entreprirent dans le Péloponnèse. Les troupes de l'empereur tombèrent sur eux, & pillèrent leur camp, l'an 1001. Basile reprit sur eux la Servie & la Thessalie, & contraignit Samuël, leur Prince, à se retirer à l'extrémité de ses États.

Lorsque les François envahirent Constantinople en 1204, & proclamèrent Baudouin Empereur, l'empire d'Orient se trouva dans une confusion & un trouble affreux. Tous les officiers se révolterent; les uns se firent proclamer Empereurs, les autres usurperent la souveraineté du pays, dont on leur avoit confié la garde. L'on vit quatre empereurs d'Orient à la fois; un à Trébisonde, un à Thessalonique, un autre à Nicée, enfin celui de Constantinople. Il y avoit en outre une multitude de Souverains en Grece. Henri, frère & successeur de Baudouin, voulut soumettre ces rebelles; mais, comme il n'avoit pas assez de forces pour y réussir, il permit aux principaux Seigneurs de sa cour

cour d'armer contre eux , & leur abandonna les conquêtes qu'ils feroient , à condition qu'ils releveroient de l'Empire. Les Vénitiens qui avoient aidé aux François à faire la conquête de Constantinople , eurent pour prix de leur service la Thessalie , avec une partie de la Macédoine. Voyant que les François étendoient leur domination dans la Grece , ils conçurent le projet de les imiter , & donnerent aux principaux de leur nation , le même pouvoir que Henri avoit donné à ceux de sa cour , avec les mêmes promesses. L'on vit bientôt les François & les Vénitiens envahir la Grece , chasser les Grecs des Souverainetés qu'ils avoient usurpées , s'établir à leur place , sous le titre de despotes.

Nous n'entretons point ici dans un plus grand détail , sur la manière dont toutes ces principautés furent établies. Nous nous contenterons d'en donner ici une liste , d'après les meilleurs Historiens.

La Macédoine fut en partie cédée aux Vénitiens , comme nous l'avons dit ; le reste fut divisé en Despots.

L'Épire , Despotat.

L'Albanie , Despotat.

La Thessalie , Royaume. Les Vénitiens le posséderent d'abord avec une partie de la Macédoine ; mais , ils le cédèrent à Boniface de Mont-Ferrat , en échange de l'île de Candie ou de Crete.

Tom. XIX.

L'Achaïe , Despotat.

Athènes & Thèbes , Duché.

Corinthe & Napoli , Despotat.

Lacédémone , Duché.

L'Archipel , Duché. Il comprenoit les îles de Naxe , de Paros & d'Antiparos , de Sautorini , de Nio , d'Anafi , de Cimolo , de Milo , de Siphanto & de Polycandro.

L'île de Negrepont , Despotat.

L'ambition arma tous ces Princes les uns contre les autres ; chacun d'eux ne songeoit qu'à envahir les États de son voisin ; l'on ne voyoit en Grece , que brigandages , que viols , que massacres , que miseres. L'empereur étoit trop foible pour arrêter ces maux , & apaiser ces divisions. Les Turcs en profitoient pour étendre leurs conquêtes. Enfin , après des coups souvent redoutables , ils renverserent l'empereur Grec , & soumirent toutes ces petites principautés dont on vient de voir la liste. Le Duc de l'archipel , après leur avoir résisté long-tems , subit le sort des autres. Les Vénitiens défendirent la Morée ou le Péloponnèse , pendant plusieurs siècles ; enfin , leurs efforts succomberent à la puissance des Turcs , & la Grece entière fait aujourd'hui partie de l'Empire Ottoman , à l'exception des places dont les Russes se sont emparés depuis qu'ils sont en guerre avec les Turcs ; mais , il est assez vraisemblable qu'el-

Bb

les rentreront sous l'obéissance de ces derniers par le traité qui se négocie actuellement.

Huitième âge de la Grece, ou la Grece dans son état présent.

On comprend à présent sous le nom de Grece plusieurs païs qui n'en étoient pas anciennement. Il nous suffira de les indiquer, & marquer en même tems le rapport des noms modernes avec les anciens.

1.^o La Romanie, ou Romelie, ou la Thrace des anciens.

2.^o La Macédoine, qui comprend Jamboli, la première & seconde Macédoine des Anciens;

La Macédoine propre, la plus grande partie de leur troisième Macédoine.

Le Comenolitari, partie de la troisième Macédoine & de la Theffalie;

La Janina, la plus grande partie de la Theffalie.

3.^o L'Albanie, où sont la Haute, autrefois la quatrième Macédoine, ou partie occidentale de ce royaume;

La Basse, autrefois l'Épire; le Despotat, autrefois l'Étolie.

4.^o La Livadie, ou l'on trouve la Livadie propre, autrefois la Phocide, la Doride & la Locride;

La Stramulipa, autrefois la Béotie;

Le duché d'Athènes, autrefois l'Attique & la Mégaride.

5.^o La Morée, autrefois le Péloponnèse.

6.^o L'île de Candie, autrefois la Crete.

7.^o Les îles de l'Archipe'.

La Grece est présentement divisée pour le gouvernement politique, sous le département de deux Bachas.

G R E C É A S I A T I Q U E, *Græcia Asiatica*; on a ainsi nommé autrefois la partie de l'Asie mineure, où les Grecs s'étoient établis, principalement l'Éolide, l'Ionie, la Carie & la Doride, avec les îles voisines. Ces Grecs Asiatiques envoyèrent le long de la Propontide, & même jusqu'au fond du Pont-Euxin, des colonies qui y établirent d'autres colonies, de-là vient que l'on y trouve des villes qui portent des noms purement Grecs, comme Héraclée, Trebisonde, Athènes. &c. Nous avons marqué les principales révolutions de la Grece Asiatique dans l'article précédent.

GRECE PROPRE, *autre-ment HELLAS. Voyez Hellas.*

GRECE [la Grande], (*a*) *Magna Græcia*, *Major Græcia*; *Μαγνήτις, Σπάρτα*; c'est le nom que l'on a donné à la partie Orientale & méridionale de la presqu'île d'Italie. Dans l'article de la Grece générale, nous avons rapporté les princi-

(a) Strab. p. 352. & seq. Ptolem. L. III. c. 1. Plin. Tom. I. pag. 148, 164. & seq. Tit. Liv. L. VII. c. 26. L. XXII. c. 61. Juft. L. XX. c. 2. Athen. p. 523.

Horat. L. I. Satyr. 1.3 v. 30. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 287, 288.

pales colonies que les Grecs menerent en Italie, & les fondations de plusieurs villes. On peut y ajoûter quantité d'autres détails rapportés par Denys d'Halicarnasse, dans le premier livre de ses Antiquités Romaines.

Cette dénomination de la Grande Grece ne s'est établie apparemment, que quand la République Romaine a été formée & a eu un État, dont les Latins, les Volques & les Sabins faisoient partie; car, ces peuples étoient Grecs d'origine, & leur pais pouvoit être naturellement compris dans la Grece Italique. Mais, comme ils avoient subi le joug de Romains, & parloient une langue différente de celle des Grecs, on réserva le nom de Grece à ceux qui avoient conservé leur langue originale, qu'ils mêlerent pourtant ensuite avec la Latine, comme on voit que du tems d'Auguste on parloit encore à Canuse un jargon qui étoit un mélange de Grec & de Latin.

On voit par-là pour quoi ce pais avoit été appellé la Grece. Mais, le surnom de *Grande* a causé de l'embarras à plusieurs Sçavans, faute d'avoir connu la véritable étendue de l'ancienne Grece & de la nouvelle. Pline que l'on suppose avoir été dans cette erreur, dit que ce nom de *Grande* vient des Grecs, & non pas des Romains; que les Grecs, pleins de vanité, donnerent le nom de Grande Grece à un assez petit canton. Joseph Scaliger dit sur Festus,

qu'il est certain qu'elle fut nommée *Major Græcia* par les Romains, parce qu'elle étoit plus proche d'eux que l'autre Grece. Il semble que Scaliger ait jugé dans cette conjecture, selon les règles de la perspective. M. Dacier a bien vu qu'il falloit chercher une meilleure raison que celle-là. Il la prend de ce que quelques Anciens ont agrandi la nouvelle Grece. Festus dit: *Major Græcia dicta est Italia, quod eam sæculi quondam obtinuerunt; vel quod in eâ multæ magnæque civitates fuerunt, ex Græcia profecta*. C'est-à-dire, » l'Italie » a été appellée la Grande Grece, » ce, parce que les Sicules l'ont » autrefois habitée, ou parce » qu'il y avoit plusieurs Grands » peuples venus originaiement » de Grece. » Athénée donne ce nom à une grande partie de l'Italie. Strabon appelle ainsi la Sicile, & la partie d'Italie qui en est voisine. Servius l'entend depuis Tarente, jusqu'à Cumès, &c.

M. Dacier se moque avec justice, de la ridicule conjecture de Scaliger; comme si, dit-il, de deux villes de même nom, la plus proche pouvoit être appellée *Grande*, par la seule raison du voisinage. D'ailleurs, il n'est pas vrai que ce soient les Romains qui lui aient donné ce nom; ce sont les Grecs, comme Pline le dit très-bien. Quant à ce qu'il les accuse de vanité, cela ne tombe pas sur la comparaison de la Grande avec la petite Grece, mais sur ce qu'ils avoient donné le nom

de *Grande Grece* à un païs qui étoit petit, en comparaison de toute l'Italie, dont il n'étoit que la partie orientale & méridionale. Il est pourtant vrai & démontré que la Grande Grece en Italie est réellement & considérablement plus grande que la véritable Grece; & cela est exactement vrai, sans qu'il soit besoin d'y attacher la Sicile, comme fait Strabon, quoique cette île, étant pleine de Colonies Grecques, pût être aussi appelée Grece.

M. de Lille, dans son excellente justification des mesures des Anciens, en matière de Géographie, a traité ce sujet en peu de mots. Voici ses paroles: » Les Grecs avoient envoyé » un si grand nombre de colonies dans cette partie d'Italie, » qu'elle en fut appelée Grece, » comme le païs qui a porté » ce nom de tout tems. Mais, » les Modernes comparant l'étendue de ce païs avec celle de la Grece proprement dite, qui comprenoit l'Achaïe, le Péloponnèse & la Thessalie, ils ont cru que le nom de Grande Grece auroit mieux convenu à cette ancienne Grece, qui étoit plus grande que l'autre, selon leurs hypothèses. Ces modernes donc, Cellarius, entre autres, ne sachant comment expliquer les Anciens dans cet endroit, attribuent cette prétendue erreur des Anciens à la vanité des Grecs; mais, ils sont justifiés par les observations.

» Le pere Feuillée, de concert avec MM. de l'observation, a observé les hauteurs du pôle, & les longitudes de Thessalonique, de Milo & de Candie. J'ai recueilli aussi les observations de Vernon, Anglois, à Lacédémone, à Athènes, à Thèbes, à Corinthe, à Chalcis, & en d'autres endroits. Il résulte de toutes ces observations, que la longueur que l'on donnoit ci-devant à la Grece proprement dite, aussi-bien que sa largeur, excédoit de plusieurs degrés la véritable; en sorte que ce païs se trouve plus petit de la moitié qu'on ne le supposoit. On pourroit aussi justifier par les mesures des Anciens, cette étendue de l'ancienne Grece, si d'entre de celle qu'on lui a donnée jusqu'à présent.

Afin de rendre cette vérité plus sensible, M. de Lille donne une carte, où l'Italie & la Grece sont représentées de deux manières, l'une, selon les meilleurs Géographes modernes, l'autre selon les observations astronomiques pour les lieux où l'on a pu en avoir, & pour les autres selon les mesures des anciens Auteurs. On ne croiroit peut-être pas, dit M. de Fontenelle, combien ces deux représentations sont différentes. Dans la seconde, la Lombardie est fort accourcie du midi au septentrion, la Grande Grece augmentée, la mer qui sépare l'Italie & la Grece, retrécie,

aussi-bien que celle qui est entre l'Italie & l'Afrique ; la Grece fort diminuée par-là , il se trouve que certaines choses qui ont été dites par les Anciens, ou sont vraies ou moins absurdes qu'on ne pensoit, & assez peu absurdes pour avoir pu se dire. Par exemple, il est vrai, contre l'opinion universellement reçue, que la Grande Grece, ou la partie méridionale de l'Italie, est plus grande que la Grece proprement dite.

Tite-Live, regardant la Sicile comme partie de la Grece, nomme Grece ultérieure la véritable Grece. En ce sens, la Grece ciritéure étoit la même que la Grece italique ; & en effet elle étoit en de-çà par rapport à cet Historien. Cette Grece d'Italie est nommée *Subcisiva Gracia* par Apulée. Plaute, dans une comédie, dont la scène est en Grece, appelle l'autre Grece étrangère ou barbare, *Exoticam*.

Cette Grande Grece diminua insensiblement, à mesure que la République Romaine s'agrandit. Strabon, à l'endroit déjà cité, dit que de son tems il ne restoit plus que Tarente, Rhege & Naples, qui eussent conservé les mœurs Grecques, & que toutes les autres villes avoient pris les manières étrangères, c'est-à-dire, des Romains leurs vainqueurs. Elle diminua insensiblement ; & Pro-

lemse n'y trouve que six villes maritimes ; sçavoir, Locres, Scylacium, Crotone, Thurium, Metapontium & Tarente. Le même Géographe en trouve deux dans l'intérieur du païs ; sçavoir, Pétilia & Abystrum.

Cette Grece a eu aussi ses hommes illustres en assez grand nombre ; entre les Philosophes, Pythagore, Parménide, Zénon, &c. ; entre les Poëtes, Ibicus & quelques autres. Mais, ces Grecs d'Italie, s'étant ensuite adonnés à la langue Latine, s'en servirent dans leurs Poësies. Pacuvius & Horace, tous deux nés dans l'Apulie, étoient de véritables Grecs, quoiqu'ils soient comptés entre les Poëtes Latins.

GRÉCINUS, *Grecinus*, (a) ami particulier d'Ovide. Ce Poëte en fait mention dans ses Ouvrages, dont quelques-uns même lui sont adressés.

GRÉCINUS [JULIUS], (b) *Julius Gracinus*, Sénateur illustre, pere du célèbre Julius Agricola, mérita comme orateur & comme Philosophe la colere de Caligula, qui le fit mourir pour avoir refusé de se rendre l'accusateur de Silanus.

Sénèque, en deux endroits, parle très-honorablement de Julius Grécinus, qu'il appelle toujours un homme d'un mérite rare. L'unique cause de sa mort fut, dit Sénèque, d'avoir plus de probité qu'il n'est avanta-

(a) Ovid. Amor. L. II. Eleg. 10. v. 1. & *Jug.* de Ponto. L. IV. Epith. 9.

(b) Tacit. in Juli. Agric. c. 4. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 14.

geux aux tyrans d'en trouver dans un citoyen. Le même Sénèque rapporte un fait, qui prouve que Julius Grécinus exerça l'édilité ou la préture ; qu'il n'étoit pas fort riche, & ménageoit peu ceux dont il méprisoit les mœurs. Obligé de donner un spectacle au peuple, il eut besoin que la libéralité de ses amis l'aidât à supporter cette dépense. Fabius Persicus, homme consulaire, qui déshonorait un illustre nom par des mœurs infâmes, s'avisa de lui envoyer une grosse somme d'argent. Julius Grécinus ne voulut pas l'accepter, & répondit à ceux qui blâmoient sa délicatesse : *Puis-je accepter le présent d'un homme avec qui je ne voudrois pas me trouver à table ?* Rébilus, autre Consulaire aussi décrié, fit apporter une somme encore plus considérable qui fut également refusée. *Pardonnez-moi*, lui dit Julius Grécinus, *si je ne me rends pas à vos instances ; j'ai déjà refusé Persicus.*

Il n'estimoit les Philosophes que quand ils joignoient la pratique à la spéculation. Un jour, quelqu'un lui demanda ce qu'il pensoit d'Ariston, Philosophe du bel air, qui moralisoit dans un bel équipage ; c'étoit-là qu'il tenoit école. Julius Grécinus, faisant allusion à ces guerriers qui combattoient montés sur des chars, répondit : *Pour décider s'il est brave, je voudrois qu'il mit pied à terre.*

(a) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 46.

Julius Grécinus avoit écrit sur la manière de cultiver la vigne. Le goût du pere pour l'agriculture pourroit bien être l'origine du surnom d'*Agricola*, que portoit le fils.

GRÉCISME, expression Grecque ; c'est une construction ou un tour de phrase propre à la langue Grecque. Chaque langue a ses tours particuliers ; ainsi, les Grecs ont leur Grécisme, comme les Hébreux ont leur Hébraïsme, les Latins leur Latinisme, les Gascons leur Gasconisme, les Italiens leur Italianisme.

GRECQUE [la Fosse], (a) *Fossa Græca*. On lit dans Tite-Live, sous l'an de Rome 547 : « Comme on manquoit de l'argent nécessaire pour la continuation de la guerre, on ordonna aux Questeurs de vendre dans le territoire de Capoue, qui avoit été confisqué au profit de la République, la partie qui s'étend depuis la fosse Grecque ou des Grecs jusqu'à la mer. » Ce passage nous apprend que cette fosse étoit située dans le territoire de Capoue.

GRECS, *Græci*, Γραικοί. *Γραικοί*, les habitants de la Grece. Voyez Grece.

GRECS-SCYTHES, *Græco-scythæ*, Ἑλληες Σκυθῆαι. Voyez Callipides.

GRÉDÉLIAS, *Gredelias*, que d'autres éditions nomment Gédélias. Voyez Gédélias.

GRÉES, *Grææ*, Γραιαί, (a) nymphes ou divinités des Anciens. Elles étoient filles de Phorcys & de Ceto. On dit qu'elles étoient trois. Hésiode, qui en parle dans sa Théogonie, n'en nomme que deux, Péphrêdo & Enyo. Elles furent appelées Grées, parce qu'elles vinrent au monde avec des cheveux tous blancs. Γραιαί, *Grææ*, signifie en Grec une vieille. On dit qu'elles n'avoient qu'un œil & qu'une dent, dont elles se servoient tour-à-tour. Hésiode leur donne pourtant de la beauté.

GREFFIER, *Scriba*, *Aëduarius*, *Notarius*, *Amanuensis*, (b) est un officier qui est préposé pour recevoir & expédier les jugemens & autres actes qui émanent d'une juridiction ; il est aussi chargé du dépôt de ces actes qu'on appelle le *Greffé*.

Émilien Probus, dans la vie d'Éumène, dit que chez les Grecs la fonction de Greffier étoit plus honorable que chez les Romains ; que les premiers n'y admettoient que des personnes d'une fidélité & d'une capacité reconnues.

Chez les Romains, les Scribes ou Greffiers, que l'on appelloit aussi *Notaires*, parce qu'ils écrivoient en note ou abrégé, étoient d'abord des esclaves publics appartenans au

corps de chaque ville, qui les employoit à faire les expéditions des tribunaux, afin qu'elles fussent délivrées gratuitement. Cela fit douter si l'esclave d'une ville, ayant été affranchi, ne dérogeoit pas à sa liberté en continuant l'office de Greffier ou Notaire ; mais, la loi dernière, au code de *Servis reipubl.* décida pour la liberté.

Dans la suite, Arcadius & Honorius défendirent de commettre des esclaves pour Greffiers ou Notaires ; de sorte qu'on les éliisoit dans chaque ville, comme les Juges appelés *defensores civitatum*. C'est pourquoi, la fonction de Greffier fut mise au nombre des offices municipaux ; de même qu'autrefois en France on établissoit aussi par élection les Greffiers de ville & ceux des consuls des marchands.

Les Présidens & autres gouverneurs des provinces se servoient de leurs clercs domestiques, pour Greffiers ; ceux-ci étoient appelés *Cancellarii* ; ou bien ils en choisissoient un à leur volonté ; ce qui leur fut défendu par les empereurs Arcadius & Honorius, lesquels ordonnerent que ces Greffiers seroient dorénavant tirés par élection de l'office ou compagnie des officiers ministériels, attachés à la suite du Gouverneur, à la charge que ce corps &

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 196. T. VI. p. 172, 198. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. p. 6.

(b) Roll. Hist. Rom. T. I. p. 35. T.

VI. p. 409. Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. Tom. II. p. 255. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 55.

compagnie répondroient civilement des fautes de celui qui avoit été élu pour Greffier. Justinien ordonna que les Greffiers des défenseurs des cités & des juges pédanées, seroient pris dans ce même corps.

L'office ou cohorte du gouverneur étoit composée de quatre sortes de ministres, dont les Greffiers réunissent aujourd'hui toutes les fonctions ; les uns appelés *Exceptores*, qui recevoient sous le Juge les actes judiciaires ; d'autres *Regendarii*, qui transcrivoient ces actes dans des registres ; d'autres appelés *Cancellarii*, à cause qu'ils étoient dans un lieu fermé de barreaux, mettoient ces actes en forme, les soucrivoient & délivroient aux parties. Ces chanceliers devinrent dans la suite des officiers plus considérables. Enfin, il y avoit encore d'autres officiers que l'on appelloit *ab actis seu actuarii*, qui recevoient les actes de juridiction volontaire, tels que les émancipations, les adoptions, manumissions, les contrats & testamens que l'on vouloit insinuer & publier, & ceux-ci tenoient un registre de ces actes, qui étoit autre que celui des actes de juridiction contentieuse.

Durans de la République, la plupart des Magistrats, comme les Questeurs, les Édiles, les Préteurs, avoient toujours des Greffiers auprès d'eux pour écrire les actes publics qui demeuroient en dépôt entre leurs mains. Caton d'Urrique, étant

parvenu à la Questure, réduisit à la soumission les Greffiers qui dépendoient de ce bureau. Ces officiers, qui étoient à vie, & par les mains desquels passaient sans cesse les registres publics & toutes les affaires, ayant à travailler sous de jeunes Magistrats, qui ordinairement par leur inexpérience & leur ignorance avoient encore le soin de maîtres & de précepteurs, faisoient les importans ; & au lieu d'être soumis comme ils le devoient aux ordres des Questeurs, ils prétendoient les gouverner, & être eux-mêmes en quelque façon, les Magistrats. Caton, qui n'apportoit pas à cette charge seulement le nom & le titre, mais la capacité & les lumières, apprit à ces orgueilleux Greffiers leur devoir, & les réduisit aux fonctions de simples officiers qui devoient exécuter les ordres de leurs supérieurs. Ils prétendirent résister, & faisant leur cour aux autres Questeurs, ils se liguerent tous contre le seul Caton. Mais, lui, découvrant les friponneries des uns, convainquant les autres d'ignorance, il les obligea tous de plier. Il fit même un ou deux exemples sur ceux qui s'étoient rendus coupables de malversation.

A Athènes, les Greffiers des tribunaux étoient tirés d'entre ceux des esclaves, qui étoient employés au service public, & n'avoient dans cette charge d'autre fonction que celle d'écrire, & de relire ce qu'ils

avoient rédigé. Ils étoient au nombre de trois ; & ceux qui servoient dans le Prytanée, n'avoient d'exercice que pendant les trente jours que duroit chaque Prytanée. Chacun de ces trois Greffiers avoit son département ; l'un avoit les ordonnances pour en faire la lecture à la réquisition des Orateurs ; l'autre, les loix ; & le troisième écrivoit les arrêts. On voit par les harangues de Démosthène & d'Eschine, que les Orateurs s'arrêtoient souvent pour dire, *lisez Greffier*. Le Sénat éliroit deux de ces officiers, & le peuple choisissoit le troisième ; & dans les cinq derniers jours de chaque Prytanée, ils étoient obligés de rendre leur compte, ainsi qu'on l'apprend de Lysias.

On appelloit en Grec un Greffier, *Γραμματις* ; mais, nous n'avons point, à proprement parler, de terme François qui rende exactement le sens de ce mot Grec. Le *Γραμματις* du Sénat de Cyzique rédigeoit par écrit les loix, les décrets & tous les actes qui regardoient l'État, & en faisoient la lecture au Sénat & au peuple ; il étoit dépositaire des actes publics, d'où cet officier étoit appelé aussi *Γραμματοφύλαξ*. On voit que le nom François, Greffier, ne répond pas parfaitement au nom Grec. La ville d'Athènes, comme on l'a déjà dit, avoit plusieurs Greffiers ; mais, ils y étoient

peu considérés. Ces officiers tenoient un rang plus distingué à Ephèse, à Smyrne, à Sardes, & dans plusieurs autres villes Grecques de l'Asie. Il est prouvé par les médailles, que dans quelques villes, comme à Nyssa en Carie, le *Γραμματις* étoit Eponyme ; c'est-à-dire, que l'on comptoit les années par la suite de ces officiers.

GRÉGORIEN [**CALENDRIER**]. On appelle Calendrier Grégorien, le Calendrier réformé en 1582 par le Pape Grégoire XIII ; Année Grégorienne, l'Année Julienne réformée suivant ce Calendrier ; & on appelle quelquefois époque Grégorienne, l'année 1582, époque de la réformation de ce même Calendrier. Ainsi on dit : L'année 1774 est la 192.^e de l'époque Grégorienne. *Voyez* Calendrier.

GRENADIER, *Malus Punica*, (a) genre de plante à fleur en rose, composée de plusieurs pétales, disposés en rond. Le calice a la forme d'une cloche, & il est découpé ; il devient un fruit presque rond, garni d'une couronne, & divisé en plusieurs loges remplies de grains pleins de suc, attachés à un placenta, & séparés les uns des autres par des membranes très-minces. Il y a dans ces grains une semence ordinairement oblongue.

Le Grenadier Domestique, *Grenata sive punica malus*, *Sativa*, n'est qu'un arbrisseau,

(a) Exod. c. 28. v. 33.

quoiqu'il s'éleve quelquefois à la hauteur d'un arbre lorsqu'on le cultive dans un terrain favorable, & qu'on en coupe les je nes pousses.

Ses branches sont menues, anguleuses, couvertes d'une écorce rougeâtre, partagées en des rameaux, armés d'épines roides, oblongues, droites.

Ses feuilles sont placées sans ordre, semblables à celles du myrte ordinaire, ou de l'olivier, moins pointues, d'un verd luisant, portées sur des queues rougeâtres, garnies de veines rouges qui les traversent, & de côtes en dessous, d'une odeur forte, urineuse, sur-tout si on les froisse entre les doigts.

Les fleurs sortent des aisselles des branches; elles sont en rose, à cinq pétales, de couleur écarlate. Leur centre est occupé par plusieurs étamines, garnies de sommets & renfermées dans un calice de même couleur, long d'un pouce & plus, coriace, en forme de cloche, partagé en cinq lanières, pointues, lesquelles dans la suite couronnent le nombril du fruit. Le calice se change en un fruit sphérique, un peu applati des deux côtés, de différente grosseur, qu'on nomme Grenade, & qui est connu de tout le monde.

Le Grenadier sauvage ressemble en tout au domestique, excepté qu'il est d'ordinaire plus épineux. Celui qui porte une fleur double, s'appelle en Provence *Balaustier*, & par les botanistes, *Malus punica flore pleno*

major, ou *Malus punica sylvestris major*. Il produit d'amples fleurs, composées d'un très-grand nombre de pétales fort serrés. Les fleurs sont renfermées dans un calice qui n'est pas oblong, comme celui du Grenadier domestique, mais large & applati, de couleur jaune purpurin, coriau, ligneux & divisé en plusieurs lanières. Ses pétales sont quelquefois si nombreux, que les fleurs paroissent de grandes roses d'une couleur foncée. On les nomme *Balaustes* quand elles sont contenues dans leur calice.

Le fruit du Grenadier sauvage ou domestique égale en grosseur nos plus belles pommes. Son écorce est médiocrement épaisse & comme du cuir, un peu dure cependant & cassante, verte & lisse avant la maturité, ensuite de couleur rouge & ridée, qui approche enfin de la couleur de la châtaigne, jaune intérieurement, d'une saveur astringente.

Ce fruit renferme plusieurs grains, disposés en différentes loges, d'un rouge foncé dans les uns, de couleur d'améthyste dans les autres, remplis de beaucoup de suc vineux, quelquefois doux, quelquefois acide ou tenant le milieu entre l'un & l'autre. Ces grains sont disposés en manière de rayon de miel, séparés par des cloisons charnues & membraneuses, qui sont comme des parois mitoyennes, ameres, tantôt blanchâtres, tantôt purpurines; & ayant un placenta situé dans le

milieu. Chaque grain est semblable à un grain de raisin, & renferme une seule semence, oblongue, composée d'une écorce ligneuse & d'une amande amère un peu astringente. On trouve une espèce singulière de grenade, dont les grains ne contiennent point de semence, mais c'est par accident & par un jeu de la nature.

Le Grenadier vient naturellement dans le Languedoc, la Provence, l'Espagne & l'Italie. On le cultive avec soin dans les pays tempérés; les fleurs, les pepins de ses fruits, le suc, l'amande, & l'écorce de grenade, sont d'usage.

Dieu ordonna à Moïse de mettre au bas de la robe d'Hyacinthe du grand-Prêtre, des grenades en broderie, avec des clochettes d'or sonnantes. Comme les grenades étoient communes dans la Palestine, & que ce fruit est fort beau, l'Écriture emploie assez souvent des similitudes tirées de la grenade.

On assure qu'au Pérou on a vu une grenade aussi grosse qu'un baril, que les Espagnols firent porter par rareté à la procession du Saint Sacrement. Les Musulmans, parlant de la Terre Sainte, disent que cinq hommes pouvoient à peine porter une grappe de raisin de ce pays-là, & que cinq personnes pouvoient demeurer dans l'écorce d'une seule de leurs Grenades. Il est mal aisé

de pousser plus loin l'Hyperbole.

Sur les médailles, Proserpine a pour symbole une grenade; parce que Cérès ayant pressé Jupiter de lui faire rendre sa fille, il le lui accorda, pourvu qu'elle n'eût encore rien mangé chez Pluton. Or, il se trouva qu'elle avoit mangé quelques grains de grenade.

GRENAT, *Grenatus*, (a) sorte de pierre précieuse, que les Anciens mettoient aux bagues.

Le Grenat est d'un rouge foncé, comme celui du gros vin; son nom semble dérivé des grains qui se trouvent dans la grenade. La couleur rouge des Grenats varie ainsi que leurs degrés de transparence, ce qui fait qu'on en compte ordinairement de trois espèces; la première est d'un rouge clair & vif, comme celui des grains d'une grenade; la seconde est d'un rouge tirant sur le jaune, qui approche de celui de la pierre nommée *hyacinthe*; la troisième est d'un rouge qui tire sur le violet ou sur le gros bleu. Les Grenats de cette dernière espèce sont regardés comme les plus parfaits. Les Italiens les nomment *rubini di rocca*, rubis de roche; on les nomme aussi quelquefois Grenats Syriens.

Les Grenats varient aussi pour la grandeur. En effet, il s'en trouve depuis la grosseur de la tête d'une épingle, jusqu'à un

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 225.

pouce de diametre. Boëtius de Boot dit en avoir vu de la grosseur d'un œuf de poule ; ceux qui ont cette taille , sont très-rare , & d'un prix très-estimable ; il y a lieu de croire que c'est à des Grenats d'une grandeur extraordinaire que l'on a donné le nom d'*escarboucles*.

Quant à la dureté , M. Wallerius ne donne aux Grenats que la huitième place parmi les pierres précieuses. Le même Auteur en fait sept espèces , relativement à leurs figures. Il y en a qui sont en rhomboïdes , quadrangulaires ; d'autres sont octaèdres , ou à huit facettes ou côtés ; d'autres sont dodécaèdres , ou à douze côtés ; d'autres de quatorze , d'autres de vingt côtés ; d'autres enfin n'affectent aucune figure déterminée. Les Grenats se trouvent dans des matrices de différentes natures , telles que l'ardoise , la pierre à chaux , le grès , dans des pierres talqueuses.

La couleur du Grenat paroît venir d'une portion de fer ; quelques Auteurs ont cru qu'elle venoit de l'or & de l'étain ; ils se sont apparemment fondés sur ce que la dissolution de l'or précipitée par l'étain , donne une couleur rouge ou pourpre très-vive ; il seroit assez difficile de vérifier ce fait à cause de la petitesse du produit que pourroit donner l'analyse qu'on en feroit ; ce qu'il y a de certain , c'est qu'on peut contrefaire les Grenats ainé que les rubis , au

moyen de ce précipité , qu'on appelle pourpre minéral , en le mêlant avec de la fritte , ou matière dont on fait le verre.

Le Grenat , lorsqu'il est par fait , ne differe du rubis que par sa dureté , qui est beaucoup moindre.

Quelques Auteurs prétendent que les Grenats entrent en fusion dans le feu , sans cependant rien perdre de leur couleur ; mais , M. Pott dit avoir fait entrer en fusion sans addition , des Grenats , tant orientaux que de Bohême , en employant un feu très-violent. Cette opération lui a produit une masse brune foncée , & quelquefois tirant sur le noir. Ce célèbre chimiste remarque que ces pierres , en fondant , conservent & augmentent même leur dureté , mais par malheur qu'elles ne conservent pas leur transparence ni leur couleur rouge. Sans cela , il seroit facile de fondre ensemble de petits Grenats , comme de petites hyacinthes , pour en faire une grosse pierre. La couleur noire prouve que les Grenats contiennent une portion de fer ; c'est aussi ce qui contribue à leur fusibilité.

Les joailliers distinguent les Grenats en Orientaux & en Occidentaux ; les premiers viennent des Indes , & sur-tout des royaumes de Calicut , de Cananor , de Cambaye , d'Éthiopie , &c. Il s'en trouve aussi en Europe , en Espagne , en Bohême , en Silésie , en Hongrie.

On dit que les Grenats d'Orient se trouvent ordinairement détachés & répandus dans la terre de certaines montagnes, & dans le sable de quelques rivières, mais que ceux d'Europe sont ordinairement placés en grand nombre dans une espèce de roche talqueuse assez tendre.

Boëtius de Boot, dans son traité *De Gemmarum & lapidum historia*, donne aux Grenats de Bohême, la préférence sur tous les autres, même sur ceux d'Orient, à cause de leur pureté & de la vivacité de leur couleur, qui, selon lui, résiste au feu, & qu'ils conservent même après y avoir été exposés pendant plusieurs mois. Mais, l'expérience de M. Pott prouve que Boëtius de Boot se trompe, & il faut que le feu auquel ces Grenats avoient été exposés, n'eût pas été vif. Le même Boëtius de Boot dit qu'en Bohême les gens de la campagne trouvent les Grenats en morceaux gros comme des pois répandus dans la terre, sans être attachés à aucune matrice; ils sont noirs à la surface, & l'on ne peut reconnoître leur couleur qu'en les plaçant entre l'œil & la lumière. Il paroît que ceux qu'on trouve ainsi isolés, ont été détachés de leurs matrices par la violence des eaux qui les ont portés dans les endroits où on les trouve. Les Grenats de Si-

lésie sont ordinairement d'une qualité très-médiocre.

GRENIER, *Horreum* ; (a) les Greniers publics de Rome, destinés à serrer les bleds, composoient de vastes bâtimens, dont l'intérieur formoit une grande cour, environnée de portiques à colonnades; c'étoit dans ces vastes bâtimens que l'on gardoit des provisions de bled pour plusieurs années, afin d'entretenir l'abondance, & de ne se point ressentir dans la capitale des tems de stérilité; on en taxoit le prix d'après lequel on le vendoit aux particuliers. Les tributs que quelques provinces de l'Empire payoient en bled, servoient à remplir ces Greniers; l'on y prenoit celui qu'on donnoit tous les mois aux citoyens inscrits sur les rôles des distributions gratuites. On voit un Grenier de Constantinople sur la colonne de Théodose.

Les armées Romaines avoient aussi leurs Greniers; ces Greniers étoient entourés de palissades, serrées les unes contre les autres, sans aucun intervalle.

GRENIERS LOLLIIENS, *Horrea Lolliana*, (b) étoient des Greniers publics de Rome; on en voyoit plusieurs autres dans cette ville. Voyez l'article précédent.

GRENOBLE, *Gratianopolis*,

a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 180. T. IV. pag. 100, 101.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tqm. III. pag. 180.

(a) ville des Gaules, située au païs des Allobroges. Elle porta d'abord le nom de Cularo; c'est pourquoy, Paul Manuce & le P. Sirmond ont remarqué que dans la date d'une lettre de Plancus à Cicéron, il convenoit de lire, *Cularone, ex finibus Allobrogum*, au lieu de *Sivarone*. Le président de Boissieu, qui veut ôter Cularo aux Allobroges, & donner cette ville aux Vocontiens, ne sçauroit être de même opinion.

Deux Inscriptions, qui ont été trouvées à Grenoble, font mention des ouvrages de Dioclétien & de Maximien son collègue à l'Empire, pour la sûreté & l'embellissement de cette ville. Les portes de la ville y sont appellées *Jovia & Herculeæ*, du surnom de *Jovius & d'Herculus*, que ces Empereurs avoient affecté de porter.

Suivant M. de la Bâtie, l'ancien emplacement de Cularo étoit sur la hauteur, dont le côté droit de l'Isère rase le pied, au lieu que la ville de Grenoble est sur la rive gauche.

Cette ville ayant pris le nom de l'Empereur Gracien, on voit entre les souscriptions du Concile d'Aquilée, tenu en 381, la quinzième année de Gracien, celle de Domninus, *episcopus Gratianopolitanus*. Saint Augustin parle de la fontaine qui brûle, en disant, *non longe à*

Gratianopoli civitate. Et on peut ajouter en passant, que la merveille de cette fontaine est attestée par une inscription Romaine, qui porte *Vulcano Aug. Sacrum*. Le Président de Boissieu rapporte une autre inscription, trouvée à Moirenc dans le voisinage de Grenoble, en ces termes: *Divo Gratiano, tyrannide vindicata, Theodosius, & Valentinianus Augg. ex voto. p.*

Cependant, Cularo conserve son nom primitif dans la table Théodosienne, où il faut lire *Cularone*, au lieu de *Culabone*. Il y a pareillement quelque réforme à faire au même nom dans la Notice de l'Empire, qui s'explique ainsi: *In Gallia Ripensi. . . , Tribunus cohortis primæ Flaviæ, Sabaudia Calarone pour Cularone*. Dans la Notice des provinces de la Gaule, c'est le nom de *Civitas Gratianopolitana* qu'on voit entre les villes de la Viennoise.

Cellarius paroît vouloir conclure des termes de la lettre de Plancus, *ex finibus Allobrogum*, qu'à Cularo l'Isère devoit séparer les Allobroges d'avec les Vocontiens. Il s'ensuivroit que la position actuelle de Grenoble seroit hors des limites des Allobroges, si contre toute apparence les Vocontiens s'étoient étendus jusques-là.

Cette ville, dans le déclin de l'empire Romain, fut assujettie par les Bourguignons, au

(a) Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 354.

cinquième siècle, & dans le suivant par les François Mérovingiens. Sous les Carlovingiens, elle fut du partage de Lothaire ; mais, après la mort de ses enfans & celle de son frère Charles le Chauve, & de Louis le Begue, elle obéit à Boson, ensuite à l'empereur Charles le Gros, & à Louis l'Aveugle, fils de Boson. Cette partie du royaume de Bourgogne avant été réunie à celle du roi Rodolphe II, Grenoble vint au pouvoir de Conrad & de Rodolphe le Lâche, son fils, qui lui donnerent de grands privilèges, aussi-bien qu'à son Evêque.

C'est aujourd'hui la capitale du Dauphiné, dans le Graisivaudan, auquel elle donne le nom, sur la rivière de l'Isère, où elle reçoit le Drac dans une plaine, au pied des montagnes. On trouve près de Grenoble, les restes d'une tour appelée la *Tour-sans-venin*, parce qu'on n'y a jamais vu, dit-on, d'insectes venimeux, & que ceux qu'on y apporte s'ensuient sur le champ. A trois lieues de cette ville, on trouve encore un terrain de huit pieds de long, sur quatre de large, qui vomit des flammes rouges & bleues de la hauteur d'un demi-pied. Elles brûlent le papier, la paille & le bois ; mais, elles n'enflamment pas la poudre.

GRENOUILLE, *Rana*, (a)

Βάτραχος, animal qui a quatre pieds, qui respire par des poumons, qui n'a qu'un ventricule dans le cœur, & qui est ovipare. On distingue deux sortes de Grenouilles, les unes restent ordinairement dans l'eau & sont appelées Grenouilles aquatiques ; les autres se trouvent sur les feuilles des arbrisseaux & même des arbres ; on leur donne le nom de Rainettes.

La Grenouille a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derrière, avec des nageoires. Les jambes de derrière sont plus longues & plus fortes que celles de devant. Cet animal a la tête grosse, le cou large & court, le bout du museau mince, les yeux gros, & la bouche grande. La peau est inégale & tuberculeuse dans quelques endroits. Les unes sont vertes, les autres brunes ou jaunâtres, le ventre est blanc & tacheté de noir.

La Grenouille est amphibie ; elle n'a pas besoin de prendre l'air souvent ; car, on en a retenu sous l'eau qui y sont restées vivantes pendant quelques jours. Cependant elles s'élèvent à la superficie de l'eau pour respirer, & elles en sortent pour s'exposer au soleil.

Cet animal a la vie très-dure, si c'est vivre que de s'agiter & sauter pendant quelque tems après qu'on lui a ouvert la poitrine & le ventre, & qu'on

(a) Exod. c. 8. v. 2. & seq. Levit. c. 11. v. 30. & seq. Apocal. c. 16. v. 13. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 338, 339.

en a arraché le cœur & tous les autres visceres.

La chair de cet animal est assez bonne à manger ; pour cela on les écorche , & on ne prend que la partie postérieure du corps avec les cuisses.

Les Grenouilles ont deux cris différens ; l'un est le croassement que l'on entend dans le tems de pluie & dans les jours chauds aux heures où l'ardeur du soleil ne se fait pas sentir ; l'autre cri est nommé par les Grecs & les Latins, *ololo*, parce que la prononciation de ce mot imite le cri dont il s'agit. Comme il est propre aux mâles, les Anciens les ont appelés *Ololyzontes*.

Le nom des Grenouilles est célèbre dans l'Écriture. Lorsque Moïse frappa l'Égypte de la plaie des Grenouilles, il y en eut dans ce pais une si grande quantité, qu'elles couvroient toute la terre, entroient dans les maisons, & jusques dans les fours & dans les lieux où l'on gardoit à manger ; & lorsqu'elles moururent, on les amassa en de grands monceaux, qui s'étant corrompus, causerent dans l'Égypte une infection insupportable.

La Grenouille étoit impure chez les Hébreux. Moïse ne la nomme pas parmi les animaux dont il étoit défendu de manger ; mais il la distingue assez, lorsqu'il dit : » Vous ne mangerez » point de tout ce qui se remue

» dans la mer , dans les fleuves ; » ou dans les étangs , à moins » qu'il n'ait des nageoires & » des écailles. « Saint Jean dans l'Apocalypse dit qu'il vit sortir de la bouche du faux Prophete , trois esprits immondes sous la forme de Grenouilles.

Cet animal se remarque quelquefois sur les monumens. Dans la table Isiaque , on voit une Grenouille sur une table ou sur un autel.

GRIFFON. Voyez Gryphon.

GRINNES, *Grinnes*, (a) place forte chez les Bataves, selon Tacite. Cet auteur n'en détermine point la position ; mais, la carte de Peutinger, corrigée sur Tacite, met Grinnes, huit mille pas au-dessous de Carvo, & quatre au-dessus de *leva fanum*, c'est-à-dire, au lieu nommé de *Beerhuysen*, à cause des hutes des bateliers, vis-à-vis du petit village de Remmertén, & par conséquent un peu au dessus de la chaussée que Drusus opposa au Rhin qui rasoit un peu trop le rivage du côté de la Gaule, & en emportoit toujours quelque chose.

Alting ne doute point que les sables enlevés de la rive du Rhin du côté de la Gaule, étant poussés par la répercussion du fleuve, n'aient été portés plus haut, & qu'il ne s'en soit formé des amas en forme d'îles ; ce qui aura donné le nom au lieu de Grinnes ; car,

(a) Tacit. Hist. L. V. c. 20, 21. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 336.

selon

ſelon lui , Grinds ou Grinden ſignifie des hauteurs couvertes de verdure , qui s'élevent dans le lit d'une rivière. *Grin* veut dire *verd* , dans langue des Friſons , & *Grind* ſignifie le *fond*.

Quant au nom de *Kemmerden* , il vient des iſles du Rhin , qui ont pouſſé de l'herbe comme des prairies , & que l'on appelle en langue du païs *Warden* , *Warten* , *Weerden* & *Wetten*.

GRIOTTE , (a) terme qui ſe dit d'une eſpèce de bouillie faite avec de l'eau , du ſel & de la farine d'orge nouvelle , qui avoit été auparavant rôtie. C'eſt ce que les Latins appelloient *Polenta* , ſelon quelques uns ; c'étoit-là la nourriture du peuple Romain.

Plin rapporte que les Anciens préparoient leur Griotte de différentes manières. Ils arroſoient l'orge qu'ils laiſſoient ſécher pendant la nuit , & le lendemain ils la fricaſſoient , après quoi ils en faiſoient de la farine ; quelques uns l'arroſoient encore d'eau , s'ils la trouvoient trop rôtie , & la ſéchoient avant que de la moudre. D'autres prenoient de l'orge receuillie fraîchement & batus ; & l'ayant arroſée d'eau , ils la piloient dans un mortier , puis ils la lavoient dans des corbeilles ; & l'ayant fait ſécher au ſoleil , ils la piloient encore une fois , la nettoyoient & la faiſoient moudre. De quelque fa-

çon qu'ils préparaffent la Griotte , ils mettoient ſur vingt livres d'orge trois livres de lin , une demi livre de coriandre , & environ deux livres de ſel. Quand le tout étoit fricaſſé , ils le faiſoient moudre enſemble. Les Latins , ſans arroſer l'orge , la faiſoient rôtir , & enſuite moudre bien menu , y ajoutant du millet , outre ce que les Grecs y mettoient.

GRIVE , *Turdus* , oiseau de couleur plombée , & grivelée ſous la gorge , de la groſſeur d'un merle , & qui eſt bon à manger à la ſaiſon des vendanges , parce qu'il s'enivre & s'engraiſſe de raiſins.

Les Anciens faiſoient ſi grand cas des Grives , à cauſe de la délicateſſe de leur chair , qu'ils accommodoient des lieux propres à les nourrir & à les engraiſſer , ainſi qu'il ſe pratique pour les ortolans & les cailles. Pourquoi les Grives , ſi eſtimées des Romains , ſont-elles ſi négligées maintenant ? Nonnius , qui ſe fait cette queſtion , répond que ce qui rendoit les Grives ſi excellentes à Rome , c'étoit l'art qu'on avoit inventé de les engraiſſer , & d'en rendre la chair plus délicate ; on les nourriſſoit dans des volières , de figues pilées & mêlées avec de la farine de froment , dont on faiſoit de petites boules qu'on leur jettoit ; on leur donnoit auſſi quelquefois du millet , & il y avoit au milieu de la

(a) Plin. T. II. p. 108.

voliere une rigole , ou couloit toujours l'eau la plus pure & la plus claire. Aujourd'hui telles qu'un chasseur les tue , elles sont maigres. Elles ne laissent pas d'être encore recherchées , dans le tems que les raisins sont aux vignes.

Les Grives sont connues par toute la terre ; l'on en voit quantité en France en Été , & c'est pendant ce tems qu'elles font leurs nids ; mais , durant l'Automne , l'on en voit une plus grande quantité , parce qu'elles aiment extrêmement le raisin.

Cette espèce d'oiseau est d'un naturel très-chaud. Il y en a de trois sortes ; la première est la grande Grive ; la seconde est la petite , & le mauvis est la troisième. D'habiles fauconniers mettent la litorne & le tralle au nombre des Grives , prétendant que ces oiseaux sont de la même espèce , & qu'ils ont les mêmes façons de faire , & vivent des mêmes fruits. De plus , il y a des Grives qui sont de passage & s'en vont , & d'autres qui demeurent ; parmi ces dernières les unes se cachent , & les autres se voyent toujours.

Albert le Grand dit qu'elles se plaisent dans les terres que l'on laisse reposer du labour. Quelques Auteurs anciens ont écrit qu'elles apprennent autrefois à parler ; mais , quant à présent , elles ont cessé , ou bien l'on a perdu l'usage de les enseigner. Elles s'adonnent tout à-fait aux raisins , & à toutes

sortes de fruits qui viennent sur les arbres. Aux pais où il y a des oliviers , elles s'engraissent d'olives ; elles cherchent la farine , qui est produite par les hêtres & fouteaux ; elles aiment aussi infiniment le myrte , & fréquentent volontiers les arbres fruitiers , sur lesquels vient le gui , qui sert à faire la glu. Quelques-uns ont dit que leur hieute produisoit ce gui ; mais , nous croyons qu'on a eu cette pensée à cause qu'elles font leur demeure ordinaire sur les arbres qui en portent.

Elles font leurs nids dans les lieux écartés , ombrageux & frais , pour éviter la grande chaleur , dans quelque aubepin bien feuillu , ou dans des genièvres , d'autant qu'elles en aiment la graine & s'en nourrissent ; elles font quatre ou cinq petits , & ne sont que dix jours à couvrir leurs œufs pour les faire éclore ; & parce que leurs nids sont construits avec de la terre , lorsqu'en Mai & Juin il survient des pluies trop grandes & trop fréquentes , leurs nids s'emplissent d'eau , & leurs petits sont noyés & perdus ; & c'est la cause qu'il y a des années qu'il n'y a pas beaucoup de ces oiseaux , & qu'ils n'arrivent pas en si grande abondance.

Celles qui viennent des pais lointains , & passent la mer en Automne , étant battues de vents contraires , sont surprises de lassitude , & tombent dans la mer , & se noient ; c'est encore

là une seconde raison qui fait qu'il y a des années qu'il ne s'en voit guère.

Les Grives sont malades de trop de graisse, & sont sujettes aux aposthumes, ainsi qu'au mal de croupion, qui est appelé la couée, & qui est commun à toutes sortes d'oiseaux qui vivent en cage.

GROSPHUS [POMPEIUS], *Pompeius Grosphus*, (a) à qui Horace adresse une ode d'une belle morale. » Quand le marchand, dit-il, est surpris par » la tempête, au milieu des » mers, & que les nuages épais » lui dérobent la lune & les » astres qui le guident, il ne » demande aux dieux que la » paix & le repos. C'est ce » même repos que cherche le » Thrace belliqueux, & le » Mede qui pare son épaule » d'un carquois. Mais, ce repos, Grosphus, on ne l'achète point au prix de l'or; ni la pourpre, ni les pierres ne peuvent nous le procurer. Les trésors de l'homme riche, les Lieurs qui précèdent le Consul, ne peuvent écarter les cruelles secousses des passions, ni chasser les soucis qui voltigent autour des lambris dorés. Les petits sont plus heureux, » contens d'une table frugale, » de quelques meubles qu'ils » ont hérités de leurs pères. Ni » la crainte, ni les desirs trop

» avides ne viennent troubler » leur sommeil. »

GROUPPE, terme que les Peintres & les Sculpteurs ont emprunté des Italiens, & qui se dit d'une pièce de sculpture, ou d'un endroit de tableau où il y a plusieurs figures assemblées, soit d'hommes, d'animaux, ou de fruits, qui ont quelque rapport ensemble.

Il y a deux sortes de Groupes, ou deux manières de considérer les Groupes, par rapport au dessein, & par rapport au clair obscur. La première manière convient aux ouvrages de peinture & à ceux de sculpture; la seconde ne convient qu'aux ouvrages de peinture. Les Groupes par rapport au dessein, sont plusieurs figures qui ont quelque union entre elles, ou par l'action qu'elles font, ou par leur proximité, ou par l'effet qu'elles ont. Les Groupes par rapport au clair-obscur, sont des figures sur lesquelles les lumières & les ombres sont répandues de telle manière, qu'elles attirent, & que l'œil est porté naturellement à les considérer toutes ensemble. Le *Ladcon* antique est un Groupe de trois belles figures. Ce mot vient de l'Italien, *Groppa*. GRUDIENS, *Grudii*, (b) peuple de la Gaule Belgique. César range les Grudiens sous les Nerviens, avec quelques autres peuples. Comme il est le

(a) Horat. L. II. Ode 19. v. 1. & seq. L. I. Epist. 22. v. 22. & seq.

(b) Czf. de Bell. Gall. L. V. p. 190. Notic. de la Gaul. par M. d'Anville.



G R

seul ancien qui en ait parlé, & qu'il se contente de les nommer sans en désigner la situation, rien n'est plus frivole que les conjectures que les modernes ont bâties sur ce passage unique, pour placer ces peuples. La plus vraisemblable & celle qui pourroit avoir quelque fondement, c'est celle qui fait retrouver le nom des Grudiens dans celui de Groede, ou de Groude, comme il se prononce; c'est le nom d'un bourg & d'un canton, *s'laud van Groede*, dans ce qui est aujourd'hui isolé sous le nom de Cad-Sant au nord de l'Ecluse.

GRUE, *Grus*, *Γέρων*, (a) sorte de danse. » Thésée, dit » Plutarque, étant parti de » Crete, s'arrêta à Délos; & » après avoir fait un sacrifice » à Apollon, & dédié une » statue de Vénus, qu'il avoit » eue d'Ariadne, il dansa avec » les jeunes Athéniens une dan- » se, qui est encore aujourd'hui » en usage chez les Déliens, & » dans laquelle il imitoit les » tours & les détours du La- » byrinthe. Cette danse est ap- » pellée dans le pays *la Grue*, » selon le rapport de Dicéar- » que, & il la dansa autour » de l'autel appelé *Cératon*, » parce qu'il est tout fait de » cornes de bêtes sans autres » matériaux. »

Callimaque, dans son hymne pour Délos, parle de cette dan-

G R

se sans la nommer; & il dit qu'on la dançoit en rond, & que Thésée en l'instruisant mena lui-même le branle. M. Dacier croit qu'elle étoit appelée *la Grue* à cause de sa figure, parce que celui qui la menoit étoit à la tête, & plioit & déplioit le cercle, pour imiter les tours & les détours du labyrinthe; comme quand les Grues volent en troupe, il y en a toujours une à la tête qui mene les autres qui la suivent en rond. Eustathe, sur le 18. livre de l'Illade, écrit qu'anciennement les hommes & les femmes dan- soient séparément les uns des autres; mais, Thésée fut le premier qui fit danser ensemble les filles & les garçons, qu'il avoit sauvés du labyrinthe, en la manière que Dédale leur en- seigna.

Cette danse passa dans les tragédies des Grecs, pour y servir d'intermedes. Elle fut mise à la place des ballets qui représentoient le mouvement des Astres.

GRUE, *Grus*, *Γέρων*, (b) machine des Anciens, qui ser- voit à l'attaque des places. La base de la Grue étoit fondée sur des roulettes; de cette base s'élevoient deux poutres, au haut desquelles on mettoit une petite redoute de bois qu'on remplissoit de soldats pour tirer sur les remparts & en écarter les défenseurs; à ces deux pou-

(a) Plut. Tom. I. p. 9. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 285, 286.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. IV. pag. 140.

tres étoit attaché, comme un large pont fait de planches & de poutres, qui alloit presque jusqu'à terre, & s'élevoit insensiblement jusqu'à la hauteur du mur. Par cette espèce de pont en l'air les soldats montoient à l'assaut, tandis que ceux de la redoute écartoient à coups de fleches & de dards ceux qui étoient sur les remparts. Vers le bout de ce pont étoit une échelle avec des crocs, pour la cramponner sur le parapet. L'énorme pieu pointu qui étoit là, servoit apparemment à fixer ou le pont ou l'échelle.

GRUE, *Grus*, l'*isanç*, oiseau célèbre dans la fable. Voyez *Pygmées*.

La Grue est un grand oiseau aquatique qui a le cou & les jambes fort longues; il pèse pour l'ordinaire dix livres, & il a près de cinq pieds de longueur, depuis l'extrémité du bec jusqu'au bout des pieds; le bec est droit, pointu, & de couleur verdâtre, teinte de noirâtre; il a près de quatre pouces de longueur, & il est aplati sur les côtés; le sommet de la tête a une couleur noire, & il est couvert de poil ou de soie, au lieu de plumes. Il y a sur l'occiput une aréole rouge & nue; deux bandes blanches s'étendent depuis les yeux jusqu'au sommet d'une tache de couleur cendrée qui est sur l'occiput, au-dessous de l'aréole dont il

a été fait mention; ces deux bandes descendent ensuite jusqu'à la poitrine; la gorge & les côtés de la tête sont noirs; le dos, les épaules & la poitrine, le ventre en entier, les cuisses & presque toutes les petites plumes des ailes ont une couleur cendrée; les ailes sont très-étendues, & ont vingt-quatre grandes plumes; la queue est petite, ronde, & composée de douze plumes qui sont de couleur cendrée, à l'exception du bout qui est noir; les jambes ont aussi une couleur noire, & sont nues jusqu'au dessous de l'articulation. Cet oiseau est passager, & il a la chair assez bonne; il vit de semences & d'herbes.

GRUMENTINS, *Grumentini*, les habitans de Grumentum. Voyez *Grumentum*.

GRUMENTUM, *Grumentum*, Γρουμέντιον, (a) ville de la grande Grece dans la Lucanie, vers le Golfe de Tarente. Ptolémée la met dans les terres. Strabon qui l'y met aussi, n'en fait qu'une petite ville. Plin la désigne, à son ordinaire, par le nom des ses habitans, qu'il appelle *Grumentins*, *Grumentini*. Il nomme cependant la ville *Grumentum* quelque part.

L'Histoire nous a conservé, au sujet de cette ville, un trait digne de remarque. Comme les Romains en faisoient le siège,

(a) Ptolem. L. III. c. 1. Strab. pag. L. XXVII. c. 41. Roll. Hist. Rom. T. 834. Plin. T. I. p. 165, 717. Tit. Liv. V. p. 515, 516.

& qu'elle étoit aux abois, deux esclaves se sauverent dans le camp des assiégés. Bientôt après la place fut emportée d'assaut, & livrée au pillage. Alors, les deux esclaves coururent promptement à la maison de leur maîtresse, ils la saisirent avec une sorte de violence, & l'emmenèrent en la menaçant du geste & de la voix; & lorsqu'on leur demandoit qui elle étoit, ils disoient que c'étoit leur maîtresse, & une maîtresse très-cruelle, sur qui ils alloient se venger de tous les mauvais traitemens qu'ils en avoient soufferts; ils la firent ainsi sortir de la ville, & la conduisirent dans une sûre retraite, où ils la cachèrent avec grand soin. Puis, quand la fureur du soldat fut passée, & que tout fut calme dans la ville, ils l'y firent rentrer, prêts à lui obéir, comme auparavant. Elle leur donna la liberté, qui étoit la plus grande récompense qu'elle pût leur accorder, mais fort au-dessous sans doute du bienfait qu'elle en avoit reçu.

Antonin, dans son Itinéraire, & la Table de Peutinger, font mention de cette ville; Holsténius dit mal-à-propos, que c'est présentement Agromento, sur la rive droite de la rivière d'Agri dans la haute Calabre. C'est la Sapanara,

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I, p. 418. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 323. T. II. p. 159.

dans le diocèse de Marfico; comme on le prouve par des inscriptions & d'autres monumens trouvés aux environs. Holsténius en avoit dit quelque chose.

GRUNDILES, ou **GRUNDILES**, *Grundiles*, *Grundules*, (a) étoient des espèces de dieux Lares, que l'on dit avoir été établis par Romulus, en l'honneur d'une truie, qui avoit porté trente petits pourceaux; c'est du cri des cochons que ce nom de *Grundiles* étoit pris.

GRUNIUM; *Grunium*, (b) place de l'Asie mineure dans la Phrygie. Alcibiade, au rapport de Cornélius Népos, obtint de Pharnabaze, cette place qui lui faisoit un revenu de cinquante talens. Il y a apparence que c'est la même ville que d'autres nomment *Grynium*; & dans ce cas, l'Auteur cité, a tort de la mettre dans la Phrygie. Voyez *Grynium*.

GRUNO, duc de Frise, frere du roi des Sicambres, vivoit, dit-on, l'an de Rome 375.

GRY, *Gry*, Γρυ, (c) terme employé par Lucien dans son Dialogue, contre ceux qui parlent un langage qu'on n'entend point.

GRYLLUS, *Gryllus*, Γρύλλος, (d) compagnon d'Ulysse. Plutarque en fait mention dans un dialogue, où il examine si

(b) Corn. Nep. in Alcib. c. 9.

(c) Lucian. T. I. p. 968.

(d) Plut. Tom. II. p. 985. & seq.

les bêtes ont quelque usage de raison. Ce Philosophe y rapporte la fable des Poëtes, qui disent que plusieurs Grecs, compagnons d'Ulysse, furent changés en divers animaux par Circé. Ulysse ayant prié cette Magicienne de leur rendre leur première figure, elle y consentit; mais Gryllus, qui avoit été changé en pourceau, ne voulut jamais quitter sa condition, quoiqu'Ulysse employât toute sa subtilité & son éloquence pour le persuader de revenir en son premier état.

GRYLLUS, *Gryllus*, Γρύλλος, (a) Athénien, fut pere de l'illustre Xénophon, dont le fils fut aussi nommé Gryllus, comme son grand-pere.

GRYLLUS, *Gryllus*, Γρύλλος, (b) fils de Xénophon, fut envoyé avec son frere Diodore, pour se joindre aux Athéniens, commandés par Agésilas, roi de Sparte, pour secourir les Lacédémoniens contre les Thébains. Gryllus, combattant vaillamment, fut blessé à mort; & malgré cette blessure, il eut assez de courage pour porter un coup mortel à Epaminondas, Général des Thébains, à la bataille de Mantinée, la deuxième année de la 104. Olympiade, & 363 avant Jesus-Christ. Xénophon, ayant appris en sacrifiant, la nouvelle de la mort de son fils, ôta une couronne de fleurs qu'il

avoit sur la tête; mais, lorsqu'on lui eut appris qu'il avoit tué le chef des ennemis, avant que de mourir, il reprit sa couronne, disant que la mort de son fils méritoit des marques de joie, plutôt que de deuil & de regret.

GRYMNUS. Voyez *Grasus*.

GRYMOIRE, art magique d'évoquer les ames des morts; Delrio remarque avec raison que tout ce qu'on dit de cet art prétendu est sans fondement.

Nous ajouterons que dans plusieurs provinces le peuple est persuadé qu'il existe un Grymoire, c'est-à-dire, un recueil de conjurations magiques, propres à appeller & à faire paroître les Démons; que les Ecclesiastiques seuls ont droit de lire dans ce livre & de converser avec les Démons, sans que ceux-ci puissent leur faire aucun mal; & qu'au contraire, les esprits de ténèbres emporteroient en enfer ou torderoient le cou à tout laïc qui auroit l'imprudence de lire dans ce Grymoire; l'on ne manque pas d'appuyer ces préjugés d'histoires ou de contes encore plus ridicules.

GRYNÆUM NEMUS, (c) étoit un bois d'Asie aux confins de l'Ionie, selon Servius sur ce vers de Virgile :

His tibi Grynæi nemoris dicatur origo.

(a) Suid. T. II. p. 255.

(b) Suid. T. I. p. 627. T. II. p. 255. Xénoph. p. 1008. Roll. Hist. Anc. Tom.

VI. p. 410.

(c) Virg. Eclog. 6. v. 78.

Apollon à qui il étoit consacré y avoit un temple.

GRYNÉE, *Gryneus*, (a) fameux centaure, combattit contre les Lapithes aux noces de Pirithous. Comme il étoit auprès de l'autel sur lequel le feu étoit allumé, voyant qu'il pouvoit s'en faire des armes : « Pour » quoi, dit-il, les dieux ne » voudroient-ils pas qu'on se » servit de leurs autels pour » la défense d'une juste cause ? » Et en même tems il enleva l'autel qui étoit d'une grandeur prodigieuse, & le jeta avec le feu qui étoit dessus, où les Lapithes étoient assemblés en plus grand nombre ; il en tua deux, Brorée & Orion, fils de Mycale, fameuse magicienne. Mais, il fut bientôt puni de son impie audace, car un des Lapithes, ayant aperçu le bois d'un cerf, qui étoit suspendu à un pin, le saisit, en donna dans le visage de Grynée, & lui creva les yeux.

GRYNÉUS *Gryneus*, *Γρυνῆς*, (b) surnom d'Apollon, pris du culte qu'on lui rendoit à Grynium.

GRYNIE, *Grynia*, *Γρύνια*, autrement Grynium. Voyez Grynium.

GRYNIUM, *Grynium*, *Γρύνιον*, (c) ville de l'Asie mineu-

re, fut enlevée par le général Parménion, au rapport de Diodore de Sicile. Ce doit être la même qui suit.

GRYNIUM, *Grynium*, *Γρύνιον*, (d) ville de l'Asie mineure dans l'Eolide, étoit située sur le bord de la mer, à l'opposite des îles Arginuses qui n'en étoient pas éloignées.

Pline, qui l'appelle dans un endroit Grynica, & dans un autre Grynium, dit que de son tems elle ne subsistoit déjà plus. Hérodote la nomme Gruncea, *Γρύνεια*. Xénophon, l'appelle Grynium, *Γρύνιον*, & dit que le roi de Perse la donna avec Myrina à Gongyle. Étienne de Byzance dit : « Gryni, *Γρύνιον*, » petite ville des Myriniens, » où étoit un temple d'Apollon & un ancien oracle. Le » temple où le dieu étoit adoré, » étoit magnifique, & bâti de » pierre blanche. » Strabon dit que c'étoit une petite ville, & employe précisément les mêmes paroles qu'Étienne de Byzance.

GRYPHENE, *Gryphena*. Voyez Tryphene.

GRYPHIUS, ou **CRYPHIUS**, *Gryphius*, *Cryphius*, (e) nom d'un ministre, ou de quelque initié de Mithras.

GRYPHON, *Gryphus*, (f)

(a) Ovid. Metam. L. XII. c. 7.

(b) Strab. p. 618.

(c) Diod. Sicul. p. 565.

(d) Plin. T. I. pag. 280, 281. T. II. p. 580. Herod. L. I. c. 149. Xénoph. p. 481. Strab. p. 622.

(e) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 17.

(f) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 458. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 90, 308. T. II. p. 333, 335, 392. Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. T. I. p. 171. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 662.

Gryps, Γρυψ, animal fabuleux qui par-devant ressembloit à l'aigle, & par-derrière au lion, avec des oreilles droites, quatre pieds, & une longue queue.

Hérodote, Pomponius Méla, Élien, Solin, & Apulée, semblent avoir cru que cette espèce d'animal existoit dans la nature; car, ils nous disent que près des Arismaspes dans les pays du Nord, il y avoit des mines d'or gardées par des Gryphons, & qu'on en immoloit quelquefois sur les Hécatombes; mais, tous les autres Écrivains de l'antiquité ne reconnoissent de Gryphons que dans la fable & les écrits des Poètes. Quand Virgile, parlant du mariage mal assorti de Mopsus & de Nisa, s'écrie, *qu'on joindroit plutôt des Gryphons avec des Juments*, il ne veut que peindre la bizarrerie d'une pareille union.

Le Gryphon n'étoit dans son origine qu'un Hyéroglyphe des Égyptiens, par lequel ils désignoient Osiris, ou, si l'on veut, par lequel ils vouloient exprimer l'activité du Soleil, lorsqu'il est dans la constellation du Lion. Les Grecs firent du Hyéroglyphe un animal; la gravure le représenta; la poésie le peignit, & les Mythologues trouverent de belles moralités renfermées dans cette peinture.

Les Gryphons furent consacrés à Jupiter, à la déesse Né-

mésis, mais particulièrement à Apollon ou au Soleil; ils sont souvent attelés au char de ce dieu, & Claudien nous le représente visitant ses autels dans un char traîné par des Gryphons. Sidoine Apollinaire lui donne le même équipage; dans un grand nombre de médailles Grecques & Latines, le Gryphon entre avec le trépied, la lyre & le laurier, dans les symboles qu'indiquent le Culte d'Apollon.

Les Panormitains, les Abdérites, les Teiens, les Sciotes, & la ville de Smyrne, ont aussi souvent un Gryphon sur leurs médailles.

Personne n'ignore que parmi les Etrusques, les Gryphons étoient consacrés à Apollon. Ils ont été regardés dans la suite comme l'image de la poésie elle-même.

GRYPHON, *Gryphus*, *Gryps*, Γρυψ, (a) terme qui se lit dans l'Écriture; les Septante & l'Auteur de la Vulgate se servent de ce terme en deux endroits, pour marquer une sorte d'animal impur, dont il est défendu de manger.

Le terme Grec *Gryphus* signifie un oiseau qui a le bec crochu, comme l'Aigle; & *Gryphus* se prend pour le Gryphon, qui, comme on l'a dit dans l'article précédent, est un oiseau fabuleux, qui a, dit-on, le corps d'un lion, la tête & les ailes d'un aigle. Mais, l'Hé-

(a) Levit. c. 11. v. 13. Deuter. c. 14. v. 14;

breu *peres*, signifie, selon les uns, un épervier, selon d'autres, un faucon, ou un milan, ou plutôt une sorte d'aigle. Bochart & Junius croient qu'il signifie l'Aigle nommé *ossifraga*, parce qu'après avoir mangé la chair, il laisse tomber les os sur les rochers pour les rompre & en tirer la moëlle.

Tout ce que l'on dit du Gryphon est aussi fabuleux, que ce que disent les Perses de leur Simorg - Anka, ou Gryphon merveilleux. C'est un oiseau fort extraordinaire, tant par sa grandeur que par ses autres qualités; il est si grand qu'il consomme tous les fruits & tout ce qui croît dans plusieurs montagnes, pour sa subsistance; outre cela, il parle, il est raisonnable, & capable de religion; en un mot, c'est une bête qui a la figure d'un oiseau. Cet oiseau étant un jour interrogé sur son âge, répondit : *Ce monde s'est déjà trouvé sept fois rempli de créatures, & sept fois entièrement vuide d'animaux. Le siècle d'Adam dans lequel nous sommes, doit durer sept mille ans, qui font un grand cycle d'années; j'ai déjà vu douze de ces cycles, sans que je sache combien il m'en reste à voir.* L'oiseau Simorg, disent les Perses, habite dans les montagnes de Caf.

Les Rabbins, auteur du Thalmud, parlent d'un oiseau nommé Jukhneh, ou Ben-Jukhneh d'une grandeur incroyable, dont ils racontent mille imper-

(*) Numer. c. 13. v. 26,

tinences; ils croient qu'il est destiné à servir au festin des élus à la fin du monde.

GRYPUS, *Grypus* Γρυπῆς. Voyez Antiochus Grypus.

GUBERNES, *Guberni*. Voyez Gugernes.

GUEL, *Guel*, Γουδών, (a) fils de Machi, de la tribu de Gad, fut un de ceux que Moïse envoya pour connoître la terre de Chanaan.

GUÉONIM, ou GÉHONIM, *Gueonim*, *Gehonim*, terme Hébreu qui signifie excellent; c'est le titre qu'ont pris certains Rabbins qui demeuroient dans le territoire de Babylone, comme M. Simon l'a remarqué dans son supplément aux cérémonies des Juifs. Il observe en même tems que les Arabes s'étant rendus les maîtres de ce pays là, & ayant détruit les écoles des Juifs, les Guéonims se retirèrent en Europe & principalement en Espagne ou R. Isaac Alfez qui vivoit sur la fin des tems où les Guéonims ont été en crédit, fit un excellent recueil des décisions de la Gémare, qui est une glose du Thalmud, sans s'arrêter aux questions & aux disputes inutiles. Buxtorf, dans sa Bibliothèque des Rabbins, a parlé fort au long de cet ouvrage.

Il y a grande apparence que ces Guéonims ou Géhonims sont les mêmes que ceux que d'autres Auteurs appellent Gaons.

GUÊPES, (a) titre d'une comédie d'Aristophane. Cette Comédie, imitée par M. Racine dans *les Plaideurs*, expose au grand jour la fureur du peuple pour la procédure & le barreau, & les injustices criantes qui se commettoient dans les jugemens.

GUERRE, *Bellum*, Πόλεμος, (b) différent entre des Princes ou des États, qui se décide par la force ou par la voie des armes. C'est-là à-peu-près la définition de Grotius, qui dit que *la Guerre est l'état de ceux qui tâchent de vider leurs différends par la voie de la force.*

Suivant Montecuculli, *la guerre est une action d'armées qui se choquent en toute sorte de maniere, & dont la fin est la victoire.* Cette définition n'est pas absolument exacte, parce que lorsqu'un État puissant en attaque un plus foible, le but de la Guerre dans le dernier n'est pas tant de remporter la victoire sur l'agresseur, que de s'opposer à ses desseins.

Quoi qu'il en soit, l'idée de la Guerre est trop commune & ses effets trop connus, pour s'arrêter à l'expliquer plus particulièrement. Comme les Princes n'ont point de tribunal sur terre, qui puisse juger de leurs différends & de leurs prétentions, c'est la guerre ou la force qui peut seule en décider,

& qui en décide ordinairement.

I. Il n'y a point de principe plus généralement reçu, que celui qui établit, qu'on ne doit entreprendre la guerre que pour des causes justes & légitimes; & il n'y en a guère qui soit plus généralement violé. On convient que les Guerres entreprises uniquement par des vues d'intérêt ou d'ambition, sont de vrais brigandages. La réponse du Pirate à Alexandre le Grand, si connue dans l'Histoire, n'est-elle pas fort sentée? Les Scythes n'avoient-ils pas raison aussi de demander à ce ravageur de provinces pourquoi il venoit troubler le repos de peuples qui ne lui avoient fait aucun tort, & s'il ne leur étoit pas permis d'ignorer dans le fond de leurs bois & de leurs déserts, qui étoit Alexandre, & d'où il venoit? Quand Philippe, pris pour arbitre par deux rois de Thrace qui étoient frères, les chasse tous deux de leurs États, mérite-t-il un autre nom que celui de voleur & de brigand; ses autres conquêtes, quoique moins criantes, n'en étoient pas moins des brigandages, parce qu'elles étoient toutes fondées sur l'injustice, & que nulle voie de vaincre ne lui paroissoit honteuse. *Nulla apud eum turpis ratio vincendi.* La Justice & la nécessité des guerres doivent donc être re-

(a) Roll. Hist. Anc. T. III. p. 158.

(b) Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 712.

& Intv. Hist. Rom. IV. p. 577, 578.

gardées comme un principe fondamental en matière de politique & de gouvernement.

Dans les États Monarchiques, le Prince seul pour l'ordinaire, a le pouvoir d'entreprendre une Guerre ; & c'est une des raisons qui rendent sa place si formidable. Car, s'il a le malheur de l'entreprendre sans une cause légitime & nécessaire, il répond de tous les crimes qui s'y commettent, de toutes les suites funestes qu'elle entraîne après elle, de tous les ravages qui en sont inséparables, & de tout le sang humain qui y est répandu. Qui peut ne point frémir à la vue d'un tel objet & d'un compte si redoutable ?

Les Princes ont des Conseils, qui peuvent leur être d'un grand secours, s'ils ont eu soin de les remplir de personnes sages, éclairées, expérimentées, pleines d'amour & de zèle pour le bien public, sans ambition, sans vue d'intérêt, & sur-tout infiniment éloignées de tout déguisement & de toute flatterie. Quand Darius proposa dans son Conseil de porter la Guerre contre les Scythes, Artabane, son frere, entreprit inutilement d'abord de le détourner d'un dessein si injuste & si déraisonnable ; ses raisons, quelque solides qu'elles fussent, ne tinrent point contre les louanges outrées & les flatteries excessives des Courtisans. Il ne réussit pas mieux dans le conseil qu'il donna à son neveu Xerxès, de n'aller

point attaquer les Grecs. Comme celui-ci avoit marqué clairement son goût, faute essentielle dans ces rencontres, on n'eut garde de s'y opposer, & la délibération ne fut que pour la forme. Dans l'une & dans l'autre occasion, la douleur du sage Prince qui disoit librement son avis, étoit de voir que ces deux Rois ne comprenoiient point quel malheur c'est de s'accoutûmer à ne point mettre de bornes à ses desirs, à n'être jamais content de ce qu'on possède, & à vouloir aller toujours en avant ; ce qui est la cause de presque toutes les Guerres.

Dans les Républiques Grecques, c'étoit l'assemblée du peuple qui décidoit de la guerre en dernier ressort, ce qui étoit sujet à de grands inconvéniens. Il est vrai qu'à Sparte l'autorité du Sénat, & sur-tout des Ephores, & à Athènes celle de l'Aréopage & du Conseil des quatre cens, à qui il appartenait de préparer les affaires & de former les avis, servoient, pour ainsi dire, de contre-poids à la légèreté & à l'imprudence du peuple ; mais, ce remède n'avoit pas toujours son effet. On reprochoit deux défauts tout à fait opposés aux Athéniens, la trop grande précipitation, & la trop grande lenteur. C'est contre le premier qu'on avoit fait une loi, qui ordonnoit qu'on ne pourroit décider la Guerre, qu'après une mûre délibération de trois jours.

GU

Et dans les Guerres contre Philippe, on voit combien Démophilène se plaignoit de la nonchalance des Athéniens, dont leur ennemi sçavoit bien profiter. Cette lenteur, dans les Républiques, vient de ce qu'à moins que le péril ne soit évident, les particuliers sont distraits par différentes vues & différens intérêts, qui les empêchent de se réunir promptement dans une même résolution. Aussi quand Philippe eut pris Elatée, l'orateur Athénien, effrayé du danger pressant où se trouvoit la République, fit abroger la loi dont on vient de parler, & fit conclure la Guerre sur le champ.

Les affaires s'examinent & se décident avec beaucoup plus de maturité & de sagesse chez les Romains, quoique le peuple y fût maître aussi de la décision. Mais, l'autorité du Sénat étoit grande, & prévaloit presque toujours dans les affaires importantes. Il étoit fort attentif, sur-tout dans les commencemens de la République, à mettre dans les Guerres, la justice de son côté. Cette réputation de bonne foi, d'équité, de justice, de modération, de désintéressement, ne servit pas moins que la force des armes, à l'accroissement de la République Romaine; & l'on attribuoit sa puissance à la protection des Dieux, qui récompensent ainsi sa justice & sa bonne foi. On remarquoit, avec admiration, que les Ro-

GU

41

ains, dans tous les tems, avoient toujours mis pour base de leurs entreprises la religion, & qu'ils en avoient rapporté aux Dieux, & le principe, & la fin.

Le motif le plus puissant, que pussent employer les Généraux pour animer les troupes à bien combattre, étoit de leur représenter que la Guerre qu'ils faisoient, étoit juste, & la seule nécessité leur ayant mis les armes à la main, ils pouvoient certainement compter sur la protection des Dieux; au lieu que ces mêmes Dieux, ennemis & vengeurs de l'injustice, ne manquoient jamais de se déclarer contre ceux qui entreprennent des Guerres illégitimes en violant la foi des traités.

Une suite des principes d'équité & de justice, que l'on vient d'établir, étoit de ne point commencer actuellement la Guerre, qu'on n'eût auparavant signifié, par des hérauts publics, aux ennemis, les griefs qu'on avoit contre eux, & qu'on ne les eût exhortés à réparer les torts qu'on prétendoit en avoir reçus. Il est du droit naturel de tenter les voies de douceur & d'accommodement, avant que d'en venir à une rupture ouverte. La Guerre est le dernier des remèdes; avant que de l'employer, il faut avoir essayé de tous les autres. L'humanité veut qu'on donne lieu aux réflexions & au repentir, & qu'on laisse le tems d'éclaircir des doutes & de dissiper

gina l'arc pour lancer également les fleches ; car , toutes ces armes sont de la plus haute Antiquité.

Après avoir armé les combattans , il fut aisé de s'appercevoir qu'en les faisant agir en foule & sans ordre , ils ne pouvoient se servir de leurs armes , & qu'ils s'embarrasseroient réciproquement. Pour remédier à cet inconvénient , on les forma sur des lignes droites , & l'on mit plusieurs de ces lignes les unes derrière les autres , pour en augmenter la force.

Après avoir armé les troupes & leur avoir donné l'arrangement précédent , il fallut leur apprendre à se servir de leurs armes , & à se mouvoir en ordre de tous les sens ; c'est-à-dire , qu'il fallut leur apprendre l'exercice ou le maniement des armes , & les évolutions.

Les hommes en faisant usage de leurs armes contre l'ennemi , chercherent à se couvrir ou à se garantir de l'effet des siennes. Pour cet effet , on imagina les armes défensives , telles que les casques , cuirasses , boucliers , &c.

Les troupes étant armées ou exercées , il fallut les diviser en plusieurs corps , propres à agir & à se mouvoir facilement ; de-là l'origine des compagnies , des cohortes , des régimens , des bataillons , &c.

On songea aussi à arranger ces différens corps entre eux , comme les troupes le font dans leurs corps particuliers , &

l'on forma les ordres de bataille sur deux ou trois lignes de troupes.

On ne s'avisa vraisemblablement pas dans les premiers tems de faire combattre les hommes à cheval ; mais , il fut aisé de s'appercevoir bientôt du besoin de la cavalerie pour poursuivre l'ennemi , le disperser après sa défaite , & l'empêcher de se rallier.

Il y a apparence que la cavalerie fut d'abord destinée à cet effet , & qu'elle ne consistoit guère qu'en troupes légères ; mais , on vit ensuite que cette cavalerie pourroit encore rendre d'autres services ; qu'elle étoit propre en plaine à combattre l'ennemi ; & que d'ailleurs par la rapidité de ses mouvemens , elle pouvoit se transporter bientôt d'un lieu en un autre , & se tirer du danger bien plus promptement que l'infanterie. On forma donc des corps de cavalerie plus ou moins nombreux , suivant la nature des peuples & des païs où l'on faisoit la guerre.

La cavalerie , pouvant harceler l'infanterie en campagne , & essayer de la défaire sans craindre de se commettre par la facilité qu'elle a de se retirer , on imagina des armes de longueur pour la tenir en respect ; c'est-à-dire , qu'on inventa les sarisses ou les piques , dont la longueur empêchoit le cheval du cavalier de tomber sur le tantassin. Par-là l'infanterie pu paroître en plaine devant la

cavalerie, & la combattre même avec avantage; mais, la cavalerie fut toujours jugée nécessaire dans les armées pour soutenir & fortifier l'infanterie dans les lieux ouverts, donner des nouvelles de l'ennemi, le poursuivre après la défaite, &c.

Il est vraisemblable que les différentes choses dont on vient de parler, occuperent d'abord les nations guerrières, & que la fortification doit aussi son origine aux premières entreprises des puissances qui vouloient s'assujettir les autres. » D'abord, » dit le comte de Pagan dans son traité de fortification, » les campagnes étoient les » plus agréables demeures; l'assurancé des particuliers consistoit en l'innocence de tous, » & les vertus & les vices n'admettoient point encore de différence parmi les hommes; » mais, lorsque l'avarice & l'ambition donnerent lieu aux commandemens & aux conquêtes, la foiblesse cédant à la force, l'oppression suivit les vaincus. « Les moins puissans se réunirent ensemble dans le même lieu, pour être plus en état de se défendre; de-là l'origine des villes. On s'appliqua à les entourer d'une enceinte capable d'en fermer l'entrée à l'ennemi. Cette enceinte fut d'abord de simples palissades, puis de murs entourés de fossés; on y ajouta ensuite des tours.

A mesure que la fortification

se perfectionnoit, l'ennemi inventoit différentes machines propres à en détruire les ouvrages; telles furent le bélier & les autres machines de Guerre des Anciens.

Ces machines ont été en usage jusqu'à l'invention de la poudre, qui donna lieu d'imaginer le canon, le mortier, les arquebuses, les mousquets, les fusils, & nos autres armes à feu.

L'invention ou la découverte de la poudre à canon, qui a donné lieu de changer l'ancienne fortification, n'a pas introduit beaucoup de nouveautés dans les armes offensives du soldat. Le fusil répond assez exactement aux armes de jet des Anciens; mais, les armes défensives ont été abandonnées insensiblement dans l'infanterie, à cause de la difficulté d'en avoir d'assez fortes pour résister à la violence du fusil. La cavalerie a seulement des plastrons ou des devants de cuirasse, & les officiers des cuirasses entières que les réglemens les obligent de porter.

Dans les commencemens, où les armées s'éloignoient peu de leur demeure ordinaire, & où elles étoient peu de jours en campagne, les troupes pouvoient rester sans inconvénient exposées aux injures de l'air. Mais, lorsqu'on voulut leur faire tenir la campagne plus longtemps, on imagina de leur donner des tentes ou des espèces de maisons de toile, que les soldats

soldats pouvoient porter avec eux. On forma alors des camps, & l'on fit camper les armées.

On pensa aussi alors à fortifier ces camps, pour les mettre à l'abri des surprises de l'ennemi, faire reposer ses troupes plus tranquillement, & diminuer le grand nombre de gardes qu'il auroit fallu pour la sûreté du camp.

Toutes les différentes choses dont nous venons de parler, se font insensiblement établies par l'usage parmi toutes les nations policées. Celles, qui y ont donné le plus d'attention & qui les ont portées au plus grand point de perfection, ont toujours eu un avantage considérable sur celles qui les avoient plus négligées. Ce n'est pas le grand nombre qui décide des succès à la Guerre, mais l'habileté des chefs, & la bonté des troupes disciplinées avec soin, & formées dans tous les exercices & toutes les manœuvres militaires. De-là vient que les Grecs, auxquels on est particulièrement redevable des progrès de l'art militaire, avoient trouvé le moyen avec de petites armées de vaincre les nombreuses armées des Perses. Rien de plus admirable que la fameuse retraite des dix mille de Xénophon. Ces Grecs, quoiqu'en petit nombre au milieu de l'Empire des Perses, ayant près de huit cens lieues à faire pour se retirer, ne purent être entamés par les forces d'Artaxerxe. Ils surmonterent par leur courage & par

Tom. XIX.

l'habileté de leurs chefs tous les obstacles qui s'opposoient à leur retour.

Quelqu'utiles que soient l'exercice & la discipline pour former de bonnes troupes, l'art de la Guerre ne consiste pas uniquement dans cet objet. Ce n'est qu'un moyen de parvenir plus sûrement à réussir dans ses entreprises; ce qui appartient essentiellement à l'art de la Guerre, & qui le caractérise, c'est l'art de savoir employer les troupes pour leur faire exécuter tout ce qui peut réduire l'ennemi plus promptement, & le forcer à faire la paix; car, la Guerre est un état violent qui ne peut durer, & l'on ne doit la faire que pour se procurer la jouissance des douceurs & des avantages de la paix.

Il est facile, avec de la bonne volonté, de l'application, & un peu de discernement, de se mettre au fait de toutes les règles ordinaires de la Guerre, & de savoir les différentes manœuvres des troupes; mais, le génie de la Guerre ne peut se donner ni s'acquérir par l'étude. Elle peut seulement le perfectionner. On peut appliquer à l'art de la Guerre ce que l'Horace François dit du jeu d'échecs, comparé à l'art de faire des vers.

Savoir la marche est chose très-unie,

Jouer le jeu, c'est le fruit du génie;

Je dis le fruit du génie achevé,

D d

Par longue étude & travail cultivé.

Sçavoir toutes les manœuvres de la Guerre, tout ce qui concerne l'ordre, la disposition & l'arrangement des troupes, tout cela quoique très-utile en soi & absolument nécessaire au Général, *est chose très-unie.* Mais, faire la Guerre avec succès, rompre les desseins de l'ennemi, trouver le moyen d'é luder sa supériorité, faire des entreprises continuellement sur lui sans qu'il puisse s'y opposer, c'est - là le véritable fruit du génie, & du génie achevé, *par longue étude & travail cultivé.*

» Si un homme, dit M. le
» Maréchal de Saxe, n'est pas
» né avec les talens de la
» Guerre, & que ces talens ne
» soient perfectionnés, il ne
» sera jamais qu'un Général
» médiocre; l'application rec-
» tifie les idées, mais elle ne
» donne jamais l'ame; c'est
» l'ouvrage de la nature. «

Mais, quelque avantage qu'on en ait reçu, si on ne cultive pas ses talens, par l'étude & la méditation, il ne faut pas espérer, dit M. le Chevalier de Folard, que Dieu nous accorde la science de la Guerre par infusion.
» Cependant, à voir, dit-il,
» le peu d'application que
» chacun apporte à s'y rendre
» capable, on croiroit assez
» qu'elle s'apprend en un jour,
» & que cette lumière d'ordre,

» de ruse, d'artifice pour s'en
» bien démêler, de profondeur
» dans la conduite des Guerres
» les plus difficiles, de pré-
» voyance & de précaution
» qui nous éclaire, qui ne se
» perd ni ne s'éteint point dans
» les dangers les plus éminens,
» naît avec nous, & que nous
» sommes de ces génies extraor-
» dinaires, que la providence
» se plaît quelquefois à faire
» paroître dans le monde &
» de loin, pour sauver ou ren-
» verser les monarchies. «

On ne peut acquérir la science de la Guerre que par l'étude & par la pratique. La pratique seule sans la théorie ne peut jamais donner que des connoissances fort bornées. Il faut qu'elle soit aidée & soutenue par les lumières de la théorie.

Lorsqu'on est parvenu à se rendre propres les différentes connoissances qui servent de base au grand art de la Guerre, il faut chercher dans les livres les règles & les principes de cet ordre important. « Ce n'est
» pas, dit M. le Chevalier de
» Folard sur ce sujet, dans la
» moyenne antiquité, qu'il faut
» aller chercher nos maîtres;
» c'est chez les Grecs & les
» Romains, lorsque ces peu-
» ples étoient dans leur force;
» & que leur discipline mili-
» taire, ou pour mieux dire,
» la science de la Guerre qui
» renferme tout, avoit été por-
» tée au plus haut point de
» perfection où ces grands

» Hommes avoient pu la porter.
 » C'est sur-tout chez les Grecs
 » qu'il faut les chercher. Ce
 » sont eux qui d'une routine
 » [car la Guerre n'étoit autre
 » chose d'abord], posèrent
 » des principes certains & as-
 » surés. Il y eut alors des mai-
 » tres & des professeurs pour
 » l'enseigner, & l'expérience
 » ne fut plus nécessaire pour
 » former d'excellens officiers
 » & des Généraux d'armées ;
 » elle ne servoit que pour les
 » perfectionner, comme Thu-
 » cydide, Xénophon & Plutar-
 » que nous l'assurent. »

Comme l'étude de la Guerre
 demande du tems, du travail &
 de l'application, il se trouve
 bien des gens, qui, pour en
 éluder les difficultés, prétendent
 que cette étude n'est point né-
 cessaire, & que la pratique
 peut seule apprendre l'art de
 la Guerre. » Mais, s'il étoit
 » vrai, dit le sçavant Auteur
 » que nous venons de citer,
 » que la Guerre ne roulât que
 » sur l'expérience, un royaume,
 » par exemple, comme la
 » France, approcheroit de sa
 » décadence selon le plus ou
 » le moins de tems qu'il se
 » maintiendrait en paix, &
 » dix ou douze années de re-
 » pos ou d'inaction nous se-
 » roient plus ruineuses que
 » quinze ou vingt années d'une
 » Guerre continuelle. Quel'on
 » considère, dir toujours cet
 » Auteur, quinze ou vingt ans
 » de service sur la tête d'un
 » vieux officier, qui ne connoît

» que son expérience & sa
 » routine, & qui se reposant
 » vingt autres dans la paix,
 » oublie ce qu'il a appris dans
 » la Guerre. Car, qui peut dis-
 » convenir que l'expérience ne
 » se perde & ne s'oublie par le
 » défaut d'exercice ? Les Offi-
 » ciers-généraux affoiblis par
 » leur âge, ou abâtardis par une
 » longue paix, la noblesse
 » amollie & devenue paresseu-
 » se sans aucun soin des armes,
 » se livrent à toutes sortes de
 » débauches, & les soldats à
 » à leur imitation, n'observent
 » pas certaine discipline qui
 » peut suppléer au défaut de la
 » science de la Guerre. Tous
 » ceux qui tiennent pour l'ex-
 » périence, conviennent qu'il
 » n'y a rien à faire, si elle
 » n'est entée sur la prudence
 » militaire ; & cette prudence
 » est-elle autre chose que la
 » science qui nous fait voir les
 » routes qui sont capables de
 » nous conduire où nous ten-
 » dons ? Tel qui a donné ba-
 » taille dans un pays de plaine,
 » se trouve embarrassé dans un
 » terrain inégal. Il l'est encore
 » plus dans un pays fourré. Il
 » en donnera cinquante routes
 » différentes les unes des au-
 » tres, par les différentes situa-
 » tions des lieux qui ne se res-
 » semblent jamais. Souvent les
 » deux champs de bataille
 » diffèrent l'un de l'autre ; ce
 » qui n'est pas un petit embar-
 » ras entre deux Généraux ;
 » & soit qu'on attaque ou
 » qu'on soit attaqué, il y a

» mille changemens, mille mou-
 » vemens à faire très dange-
 » reux & très-déliçats , soit
 » dans le commencement ou
 » dans les suites d'un combat ,
 » sans compter le fort ou le
 » foible d'une armée sur l'au-
 » tre, qui peut être mis en con-
 » sidération , c'est-à-dire , le
 » plus ou le moins de cavalerie
 » ou d'infanterie , le bon ou
 » le mauvais de l'une & de
 » l'autre. Comment tirer de
 » l'expérience , ce que l'on
 » n'a jamais vu ni pratiqué , &
 » les autres choses qui n'en
 » dépendent pas. »

A toutes ces réflexions de M. le chevalier de Folard , & à beaucoup d'autres sur la nécessité de la science militaire qu'on trouve en différens endroits de son Commentaire sur Polybe , on peut ajoûter que s'il faut qu'un officier voie exécuter tout ce qu'il a besoin d'apprendre, il lui sera presque impossible de se rendre habile dans les différens mouvemens des armées. Car , lorsqu'il est employé à la Guerre , il ne voit que la manœuvre particulière de la troupe à laquelle il est attaché , & non pas les mouvemens des autres troupes qui sont quelquefois tous différens. Mais , supposant qu'il puisse observer quelque disposition particulière dans les autres troupes , comment pourra-t il en deviner la cause , s'il ignore les principes qui peuvent servir à la dévoiler ? Il arrive de là , comme l'expérience le dé-

montre , que bien des officiers qui ont servi long-tems , & qui même se sont trouvés à de grands mouvemens de troupes , ignorent la science de ces mouvemens ; & qu'ils ne pourroient ni les commander , ni les faire exécuter. L'expérience leur apprend seulement les petits détails de l'exercice & du service particulier , qu'on trouve par-tout , & qu'il est impossible d'ignorer , parce qu'on est chargé de le faire exécuter journellement ; mais , cette partie de la police militaire , quoiqu'elle soit utile en elle-même & qu'elle fasse honneur à l'officier qui la fait observer avec le plus de soin , ne forme pas la science militaire ; elle n'en renferme tout au plus que les premiers rudimens.

L'étude de l'art de la Guerre peut tenir lieu d'expérience , mais d'une expérience de tous les siècles. On peut appliquer à cette étude ce que Diodore de Sicile dit de l'histoire si utile à tous les hommes , & principalement à ceux qui veulent posséder la science de la Guerre.
 » C'est un bonheur , dit cet
 » Auteur , de pouvoir se con-
 » duire & se redresser par les
 » erreurs & par les chûtes des
 » autres , & d'avoir pour gui-
 » de dans les hazards de la
 » vie & dans l'incertitude des
 » succès , non une recherche
 » tremblante de l'avenir , mais
 » une connoissance certaine du
 » passé. Si quelques années de
 » plus font préférer dans les

» conseils les vieillards aux
 » jeunes gens, quelle estime de-
 » vous - nous faire de l'histoire
 » qui nous apporte l'expérience
 » de tant de siècles ? En effet,
 » elle supplée à l'âge qui man-
 » que aux jeunes gens, & elle
 » étend de beaucoup l'âge mê-
 » me des vieillards. «

C'est ainsi que ceux qui ont étudié avec soin l'histoire des différentes Guerres des nations, qui ont examiné, discuté tout ce qui s'y est observé dans la conduite des armées & des différentes entreprises militaires, peuvent acquérir par-là une expérience qui ne peut être comparée avec la pratique de quelques campagnes.

Comme peu de personnes sont en état de faire une étude aussi étendue de l'art de la Guerre, il est à propos d'indiquer les principaux ouvrages qui peuvent servir à donner les connoissances les plus nécessaires sur la théorie de cet art. Nous avons déjà vu que M. le chevalier de Folard veut qu'on consulte les Grecs & les Romains. C'est chez eux qu'il faut chercher les vrais principes de l'art militaire; mais, le nombre de leurs Auteurs sur ce sujet n'est pas considérable.

» Il y en avoit autrefois une
 » infinie, dit M. le chevalier de
 » Folard, mais tout cela s'est
 » perdu par les malheurs & la
 » barbarie des tems. L'Histoire
 » nous a conservé les titres
 » de quelques-uns de ces li-

» vres, & les noms de quel-
 » ques Auteurs qui avoient
 » écrit de la Guerre, entre au-
 » tres de Pyrrhus, roi des Epi-
 » rotes; car, pour ce qui est
 » des Auteurs de la moyenne
 » Antiquité, c'est fort peu de
 » chose. A peine ont-ils donné
 » une idée de la Guerre, tant
 » ils sont abrégés. Il ne nous
 » en reste qu'un au-dessus des
 » autres, qui est Végece. Ono-
 » sander & l'empereur Léon,
 » tous deux Grecs, n'en ap-
 » prochent pas; & tous les
 » trois ne sont guère plus éten-
 » dus que nos Modernes; mais,
 » ils sont plus sçavans, bien
 » que la science des armées fût
 » presque tombée & même ou-
 » bliée de leur tems. «

Les anciens ouvrages, qu'on peut consulter le plus utilement sur l'art de la Guerre outre celui de Végece, sont la *Cyropédie*, ou l'histoire de Cyrus par Xénophon, la retraite des dix mille, & l'histoire de Polybe, les commentaires de César, la tactique d'Élien, &c.

Parmi les Modernes, on peut lire le parfait capitaine du duc de Rohan; les mémoires de M. de Turenne, insérés à la suite de la vie de ce grand capitaine, par M. de Ramsai; ceux de Montecuculli, de M. le marquis de Feuquières; les réflexions militaires de M. le marquis de Santa-Cruz; le commentaire sur Polybe par M. le chevalier de Folard; l'art de la Guerre par M. le maréchal de Puységur; les rêveries ou mémoires

sur la Guerre par M. le maréchal de Saxe, &c.

La science de la Guerre est si étendue qu'on ne doit pas être surpris du petit nombre de ceux qui y excellent. Ce n'est pas assez que les Généraux sçachent ranger les armées en bataille, les faire marcher, camper & combattre ; il faut qu'ils sçachent encore préserver leurs armées des maladies qui pourroient les ruiner ou les affoiblir. Il faut aussi sçavoir encourager le soldat pour le faire obéir volontairement, & supporter patiemment les fatigues extraordinaires auxquelles il peut être exposé. Il faut avoir soin que les vivres ne lui manquent point, & que la cavalerie n'éprouve aucune disette de fourrage. C'est à quoi l'on doit toujours penser de bonne heure. C'est une épargne à contretems, dit Végece, que de commencer à ménager les vivres lorsqu'ils manquent. Cet Auteur observe que dans les expéditions difficiles, les Anciens distribuoient les vivres par tête, sans avoir égard au grade ; mais, on en tenoit compte ensuite à ceux à qui on les avoit diminués.

Outre ces différentes attentions, il y en a encore beaucoup d'autres, qu'on peut voir dans l'entretien de Cyrus & de Cambyse, rapporté dans le premier livre de la Cyropédie ; tout cela doit faire sentir combien la science de la Guerre demande de travail & d'application. Cependant, Polybe conseille en-

core à ceux qui aspirent au commandement des armées, d'étudier les arts & les sciences qui ont quelque rapport à l'art militaire. » Ajoûter, dit cet Auteur, des connoissances inutiles au genre de vie que nous professons, uniquement pour faire montre & pour parler, c'est une curiosité que je ne sçaurois approuver ; mais, je ne puis non plus goûter que dans les choses nécessaires on s'entienne à l'usage & à la pratique, & je consille fort de remonter plus haut. Il est absurde que ceux qui s'appliquent à la danse & aux instrumens, souffrent qu'on les instruisse de la cécité & de la musique ; qu'ils s'exercent même à la lutte, parce que cet exercice passe pour contribuer à la perfection des deux autres ; & que des gens qui aspirent au commandement des armées, trouvent mauvais qu'on leur inspire quelque teinture des autres arts & des autres sciences. De simples artisans seront-ils donc plus appliqués & plus vifs à se surpasser les uns les autres, que ceux qui se proposent de briller & de se signaler dans la plus belle & la plus haute des dignités ? Il n'y a personne de bon sens qui ne reconnoisse combien cela est peu raisonnable. »

Après avoir fait sentir la nécessité de l'étude de la Guerre, entrons dans quelques détails sur

ce qui en regarde l'exécution, ou les principales opérations.

La Guerre ne doit s'entreprendre qu'après beaucoup de réflexions ; il faut avoir tout prévu & tout combiné , pour n'être pas surpris par les évènements.

» Il y a deux sortes d'actions militaires , dit Polybe ,
 » les unes se font à découvert
 » & par force, les autres par
 » finesse & par occasion. Celles-
 » ci sont en beaucoup plus
 » grand nombre que les autres ;
 » il ne faut que lire l'Histoire
 » pour s'en convaincre. De
 » celles qui se font faites par
 » occasion, on en trouve beau-
 » coup plus qui ont été man-
 » quées que de celles qui ont
 » eu un heureux succès. Il est
 » aisé d'en juger par les évène-
 » mens. On conviendra encore
 » que la plupart des fautes ar-
 » rivent par l'ignorance ou la
 » négligence des chefs. Ce qui
 » se fait à la Guerre sans but
 » & sans dessein, continue le
 » même Auteur, ne mérite pas
 » le nom d'*Actions*. Ce sont plu-
 » tôt des accidens & des ha-
 » zards dont on ne peut tirer
 » aucune conséquence , parce
 » qu'elles ne sont fondées sur
 » aucune raison solide. »

Avant que de commencer la guerre , il est donc important d'avoir des vues & des dessein, qu'on se propose de suivre autant que les circonstances pourront le permettre. C'est ce qu'on appelle , suivant M. le chevalier de Folard, *régler*

l'état de la Guerre.

Lorsqu'on veut entreprendre une Guerre, il faut commencer par des préparatifs de longue-main , non seulement pour avoir le nombre des troupes nécessaires , mais encore de l'argent pour fournir à sa dépense. Henri IV ayant formé le dessein de porter la Guerre en Allemagne, M. de Sully sçut ralentir son ardeur jusqu'à ce que ce Prince eût dans ses coffres de quoi la faire pendant plusieurs années. Il faut des magasins considérables de munitions de Guerre & de bouche dans les lieux à portée de ceux que les armées doivent occuper. Dans toute expédition , dit Végèce , le point capital est d'avoir toujours des vivres , & de ruiner l'ennemi en les lui coupant. Outre cette attention indispensable , il est important de prendre de bonne heure des arrangemens avec les puissances auxquelles on pourroit causer de la jalousie , pour n'en être point traversé dans les opérations. C'est ce que fit Louis XIV dans la Guerre de 1672.

Ce Prince avoit pris toutes les précautions que la prudence peut suggérer, pour n'être point distrait de la poursuite de son objet ; & si les évènements heureux de cette Guerre ne l'avoient pas excité à la continuer au-delà des bornes nécessaires pour humilier cette République , dont il avoit lieu de se plaindre , il seroit parvenu à son but sans obstacle de la part des puissances voisines.

D d iv

« Quelque nécessaires que
 soient les préparatifs dont on
 vient de parler, ils ne doivent
 pas faire toute l'application de
 celui qui veut commencer la
 Guerre. » Il doit encore s'ap-
 « pliquer à connoître le génie
 » de son ennemi, & le caractère
 » de ses Généraux ; s'ils sont
 » sages ou téméraires, hardis
 » ou timides, s'ils combattent
 » par principes ou au hazard ;
 » avec quelles nations braves
 » ou lâches ils ont eu affaire....
 » Comment sont affectées ses
 « troupes ; ce que pensent cel-
 » les de l'ennemi ; lequel des
 » deux partis a le plus de con-
 » fiance, pressentiment qui
 » élève ou abaisse le cœur. ...
 » Un Général vigilant & sage
 » doit peser dans son conseil
 » ses forces & celles des enne-
 » mis, comme s'il avoit à juger
 » civilement entre deux parties.
 » S'il se trouve supérieur
 » en plusieurs endroits, il ne
 » doit pas différer de profiter
 » de son avantage ; mais, s'il
 » sent que l'ennemi soit plus
 » fort que lui, il doit éviter
 » une affaire générale, & s'en
 » tenir aux ruses, aux surpri-
 » ses & aux embuscades qui ont
 » souvent fait triompher des
 » troupes inférieures en forces
 » & en nombre sous de bons
 » Généraux. «

Il faut connoître aussi le plus
 exactement qu'il est possible,
 le pays qui doit être le théâtre
 de la Guerre ; sçavoir, les se-
 cours qu'on en pourra tirer
 pour la subsistance des troupes

& pour les fourrages, & les in-
 commodités qui pourront en ré-
 sultes pour l'ennemi. Enfin, ce
 n'est pas assez d'assembler une
 armée, il faut sçavoir aupara-
 vant où elle agira, & comment
 elle le fera. Lorsqu'on est une
 fois entré en campagne, il ne
 doit plus être question de déli-
 bérer, mais d'entamer avec vi-
 vacité les opérations qu'on s'est
 proposé d'exécuter. M. le che-
 valier de Folard dit quelque
 part sur ce sujet, *que les lents*
& les engourdis à la Guerre au-
ront aussi peu de part à la gloire
de ce monde, que les tièdes à celle
du ciel.

» Il ne faut pas toujours ré-
 » gler l'état de la Guerre sur
 » le nombre & la qualité des
 » forces que l'on veut oppo-
 » ser à l'ennemi, qui sera peut
 » être plus fort. Il y a certains
 » pays où le plus foible peut pa-
 » roître & agir contre le plus
 » fort, où la cavalerie est de
 » moindre service que l'infan-
 » terie, qui souvent supplée à
 » l'autre par sa valeur. L'habi-
 » leté d'un Général est tou-
 » jours plus avantageuse que
 » la supériorité du nombre,
 » & les avantages d'un pays. Un
 » Turenne règle l'état de la
 » Guerre sur la grandeur de
 » ses connoissances, de son
 » courage & de sa hardiesse.
 » Un Général qui ne lui ressem-
 » ble en rien, malhabile, peu
 » entreprenant, quelque supé-
 » rieur qu'il soit, craint tou-
 » jours, & n'est jamais assez
 » fort. «

On doit toujours commencer la Guerre par quelque action d'éclat, & ne point se laisser prévenir par l'ennemi. » S'il incline » à combattre, dit M. le chevalier de Folard, il faut aller » au - devant plutôt que de » l'attendre. Que s'il évite un » engagement, il faut le pousser à quelque prix que ce » soit; car, un siège est très-difficile, lorsqu'on ne le fait pas ensuite d'une grande victoire ou d'un avantage considérable. Il faut observer toutes ces choses, lorsqu'on règle l'état de la Guerre, & que l'on établit son plan avant que de la commencer; car, lorsqu'on a médité à loisir sur ce qu'on est résolu de faire, & sur ce que l'ennemi peut raisonnablement opposer, on vient à bout de ses dessein. »

Il seroit aisé d'ajouter beaucoup d'autres réflexions sur cette matière; mais, comme il ne s'agit point ici d'un traité sur la Guerre, mais d'expliquer ce qu'elle a de plus général, il convient de borner nos observations, de peur qu'elles ne paroissent trop longues; cependant, avant que de finir cet article, nous remarquerons que les succès à la Guerre dépendent non seulement du Général, mais encore des officiers Généraux qui sont sous ses ordres, & de ceux qui sont chargés du détail des subsistances. Si le Général n'en est pas bien secondé, les projets les mieux pensés & les mieux entendus peuvent

manquer dans l'exécution, sans qu'il y ait aucune faute de sa part. On veut cependant le rendre responsable de tout; & ce qui est encore plus singulier, tout le monde veut s'ingérer de juger de sa conduite, & chacun s'en croit capable. Cette manie n'est pas nouvelle.

» Il y a des gens, disoit Paul Émile, qui dans les cercles & les conversations, & même au milieu des repas, conduisent les armées, régulent les démarches du Consul, & prescrivent toutes les opérations de la campagne; ils savent mieux que le Général qui est sur les lieux, où il faut camper & de quel poste il faut se servir, où il est à propos d'établir des greniers & des magasins; par où, soit par terre, soit par mer, on peut faire venir des vivres; quand il faut en venir aux mains avec l'ennemi, & quand il faut se tenir en repos; & non seulement ils prescrivent ce qu'il y a de meilleur à faire; mais, pour peu qu'on s'écarte de leur plan, ils en font un crime au Consul, & ils le citent à leur tribunal.

» Sachez, Romains, que cette licence qu'on se donne à Rome apporte un grand obstacle au succès de vos armées & au bien public. Tous vos Généraux n'ont pas la fermeté & la constance de Fabius, qui aime mieux voir son autorité insultée par la

» témérité d'une multitude in-
 » discrète & imprudente, que
 » de ruiner les affaires de la
 » République en se piquant à
 » contre tems de bravoure pour
 » faire cesser des bruits popu-
 » laires.

» Je suis bien éloigné de
 » croire que les Généraux
 » n'aient pas besoin de rece-
 » voir des avis; je pense au
 » contraire que quiconque veut
 » seul tout conduire par ses seu-
 » les lumières & sans consulter,
 » marque plus de présomption
 » que de sagesse. Que peut-on
 » donc exiger raisonnablement?
 » C'est que personne ne s'inge-
 » re de donner des avis à vos
 » Généraux, que ceux premiè-
 » rement qui sont habiles dans
 » le métier de la Guerre, & à
 » qui l'expérience a appris ce
 » que c'est que de commander;
 » & secondement, ceux qui
 » sont sur les lieux, qui con-
 » noissent l'ennemi, qui sont
 » en état de juger des différen-
 » tes conjonctures, & qui se
 » trouvant embarqués comme
 » dans un même vaisseau, par-
 » tagent avec nous tous les
 » dangers. Si donc quelqu'un
 » se flatte de pouvoir m'aider
 » de ses conseils dans la Guerre
 » dont vous m'avez chargé,
 » qu'il ne refuse point de ren-
 » dre ce service à la Républi-
 » que, & qu'il vienne avec
 » moi en Macédoine; galère,
 » chevaux, tentes, vivres, je
 » le défrayerai de tout. Mais,
 » si l'on ne veut pas pren-
 » dre cette peine, & qu'on

» préfère le doux loisir de la
 » ville aux dangers & aux fati-
 » gues du camp, qu'on ne s'a-
 » vise pas de vouloir tenir le
 » gouvernail en demeurant
 » tranquille dans le port; s'ils
 » ont une si grande démangeai-
 » son de parler, la ville par
 » elle-même leur fournit assez
 » d'autres matières; celle-ci
 » n'est point de leur compé-
 » tence. »

L'abus, dont se plaint Paul-
 Émile dans ce discours dicté
 par le bon sens & la raison,
 nous montre, dit M. Rollin,
 qui le rapporte dans son his-
 toire Romaine, que les hommes
 dans tous les tems sont toujours
 les mêmes.

On se fait un plaisir secret
 & comme un mérite d'examiner,
 de critiquer, & de condamner
 la conduite des Généraux, &
 l'on ne s'apperçoit pas qu'en
 cela on peche visiblement &
 contre le bon sens & contre
 l'équité; contre le bon sens,
 car quoi de plus absurde & de
 plus ridicule que de voir des
 gens sans aucune connoissance
 de la Guerre & sans aucune
 expérience, s'ériger en Cen-
 seurs des plus habiles Géné-
 raux, & prononcer d'un ton
 de maître sur leurs actions?
 Contre l'équité, car les plus
 experts mêmes n'en peuvent
 juger sainement s'ils ne sont sur
 les lieux, la moindre circon-
 stance du tems, du lieu, & de
 la disposition des troupes, des
 ordres mêmes secrets qui ne sont
 pas connus, pouvant changer

absolument les règles ordinaires. Mais, il ne faut pas espérer qu'on se corrige de ce défaut, qui a sa source dans la curiosité & dans la vanité naturelles à l'homme ; & les Généraux, à l'exemple de Paul-Émile, sont sagement de mépriser ces bruits de ville, & ces rumeurs de gens oisifs sans occupation & souvent sans jugement.

GUERRE [La], (a) n'a pas été plus inconnue aux Hébreux qu'aux autres peuples. Lorsque les Hébreux alloient faire la Guerre à leurs ennemis, & que l'heure du combat étoit proche, le prêtre se présentoit à la tête de l'armée, & parloit ainsi au peuple : » Écoutez, Israël ; » ne craignez point vos ennemis, parce que le Seigneur » votre Dieu combat pour » vous. « Après cela, les officiers crioient à la tête de leur troupe dans toute l'armée : » Y » a-t-il quelqu'un qui ait bâti » une maison neuve, & qui ne » l'ait pas encore habitée ? » Qu'il s'en aille, & s'en retourne dans sa maison, de peur qu'un autre ne vienne, & n'y loge le premier. Y a-t-il quelqu'un qui ait planté une vigne, & qui ne l'ait pas encore vendangée ? Qu'il s'en retourne, de peur qu'un autre ne le fasse avant lui. Y a-t-il quelqu'un qui ait été fiancé

à une fille, & qui ne l'ait pas encore épousée ? Qu'il s'en aille dans sa maison, de peur qu'il ne meure dans le combat, & qu'un autre ne la prenne. «

Il étoient : » Y a-t-il » qu'un qui soit timide, & dont le cœur soit frappé de frayeur ? Qu'il s'en retourne, de peur qu'il ne jette l'épouvante dans le cœur de ses frères, & qu'il ne leur inspire la timidité, dont il est rempli lui-même. «

Le Seigneur ordonne que quand les Israélites voudront assiéger une ville, ils lui offrent d'abord la paix, & que si elle l'accepte, & leur ouvre ses portes, ils conservent la vie aux habitans, & se contentent de les avoir assujettis. Si elle refuse de leur ouvrir les portes, qu'ils l'assiègent, & qu'après l'avoir prise, ils fassent mourir tous les mâles, & réservent tout le reste. Enfin, il veut que dans les sièges qui sont longs, & dans lesquels on est obligé d'employer des machines, on épargne les arbres fruitiers, & que l'on se contente de couper les arbres sauvages, pour les employer dans les divers ouvrages.

On convient que les Hébreux ont été une des plus belliqueuses nations du monde. Les livres qui nous parlent de leurs

(a) Deuter. c. 20. v. 1. & seq. Judic. c. 11. v. 12. c. 15. v. 10. & seq. c. 20. v. 1. & seq. Reg. L. I. c. 11. v. 7. c. 17. v. 13. & seq. L. III. c. 20. v. 1.

& seq. L. IV. c. 14. v. 8. & seq. Paral. L. I. c. 27. v. 1. & seq. L. II. c. 13. v. 3. & seq. c. 14. v. 9. & seq. c. 17. v. 14. & seq. c. 28. v. 6.

Guerres, ne sont pas faits par des Auteurs flatteurs, ni ignorans, ni prévenus; ce sont des Écrivains remplis de l'esprit de vérité & de sagesse. Leurs Guerriers ne sont ni de ces héros fabuleux, ni de ces conquérans à titre d'office, dont l'emploi étoit de ravager les villes & les provinces, & de réduire les peuples sous leur domination, par la pure envie de se faire un nom & de dominer. Ce sont pour la plupart de sages & vaillans Généraux, suscités de Dieu pour faire les Guerres du Seigneur, & exterminer ses ennemis; ce sont des Josué, des Caleb, des Gédéon, des Jephthé, des Samson, des David, des Josias, des Maccabées, dont le nom seul suffit pour faire leur éloge.

Leurs Guerres n'ont pas été entreprises pour de petits sujets, ni exécutées avec une poignée de monde. Il étoit question sous Josué de se rendre maître d'un vaste païs, que Dieu leur avoit abandonné, d'exterminer plusieurs peuples puissans, que Dieu avoit dévoués à l'anathème, & de venger la divinité offensée, & la nature outragée par un peuple impie & corrompu, qui avoit rempli la mesure de ses crimes. Sous les Juges il s'agissoit de se mettre en liberté, en secouant le joug des Rois puissans qui les tenoient assujettis; sous Saül & sous David on eut les mêmes motifs pour entreprendre la Guerre, & on y joignit celui de faire la con-

quête des provinces dont Dieu avoit promis la jouissance à son peuple. Il ne s'agissoit de rien moins que d'abattre la puissance des Philistins, des Ammonites, des Moabites, des Iduméens, des Arabes, des Syriens & des différens Princes qui possédoient ces païs.

Dans les derniers tems des royaumes d'Israël & de Juda, on a vu ces Rois soutenir l'effort des plus grandes puissances de l'Asie, des rois d'Assyrie & de Chaldée, Salmanasar, Sennachérib, Assaraddon & Nabuchodonosor, qui faisoit trembler tout l'Orient. Sous les Maccabées, il falloit avec une poignée de gens résister à toute la puissance des rois de Syrie, & soutenir contre eux la religion de leurs peres, & secouer le joug d'une domination, qui n'en vouloit pas moins à leur religion qu'à leur liberté. Dans les derniers tems de leur nation, avec quel courage, quelle intrépidité, quelle constance, n'ont-ils pas soutenu la Guerre contre les Romains, qui étoient les maîtres du monde?

Mais, quelles armées mettoient-ils sur pied? Au commencement, sous Moïse & sous Josué, ils étoient tous Guerriers. Ils sortirent d'Égypte au nombre de six cens mille combattans; lorsque Josué entra dans la terre de Chanaan, il combattit tantôt avec des détachemens de ses troupes, & tantôt avec toute l'armée, selon les occurences & le besoin.

Souvent Dieu, pour signaler sa toute puissance, & pour confondre l'orgueil humain, a donné la victoire à de fort petites armées; par exemple, sous Gédéon, il ordonna à ce Général de renvoyer la plus grande partie de son armée, & de n'en retenir que trois cens hommes, avec lesquels il défit une multitude innombrable de Madianites & d'Amalécites.

Si l'on veut des exemples d'armées nombreuses, Abia roi de Juda attaqua avec une armée de quatre cens milles hommes Jéroboam, roi d'Israël, qui en avoit jusqu'à huit cens mille, & de ces huit cens mille hommes, il en demeura dans une action jusqu'à cinq cens mille de tués sur le champ de bataille. Phacée, fils de Romélie, roi d'Israël, tua en un seul jour cent vingt mille hommes des troupes de Juda. Afa, roi de Juda, ayant une armée de six cens mille hommes, fut attaqué par Zara, roi de Chus, qui avoit une armée d'un million d'hommes; Zara fut entièrement défait par les troupes d'Afa. Les forces ordinaires de David & de Salomon étoient de plus de trois cens mille hommes toujours prêts à combattre. Josaphat, roi de Juda, avoit onze cens soixante mille hommes de Guerre, sans compter les garnisons de ses places.

On distingue deux sortes de Guerres parmi les Hébreux. Les unes étoient d'obligation & commandées par le Seigneur;

les autres étoient libres & volontaires. Les premières étoient celles que Dieu ordonnoit de faire; par exemple, aux Amalécites & aux Chananéens, nations dévouées à l'anathème; les autres étoient entreprises par les chefs du peuple de Dieu, pour venger les injures de la nation, pour punir le crime, ou l'insulte; par exemple, celle que les Hébreux firent contre la ville de Gabaa, & contre la Tribu de Benjamin, qui voulut soutenir son crime, & celle que David fit contre les Ammonites, dont le Roi avoit insulté ses Ambassadeurs; ou pour soutenir & défendre ses alliés, comme celle de Josué contre les rois Chananéens qui attaquèrent les Gabaonites; enfin, toutes les raisons qui peuvent autoriser une nation ou un Prince à faire la Guerre à une autre nation, ou à un autre Prince, subsistoient à l'égard des Hébreux. Toutes les loix de Moïse supposent par-tout que les Israélites feroient la Guerre, & la soutiendroient contre leurs ennemis.

La première des loix de la Guerre, est qu'on la déclare à son ennemi, & qu'on lui demande premièrement réparation du tort qu'on prétend qu'il a fait, avant que de l'attaquer.
 » Lorsque vous irez assiéger une
 » ville, dit Moïse, vous lui of-
 » frirez premièrement la paix;
 » si elle la reçoit, & qu'elle
 » ouvre ses portes, tout le
 » peuple qui s'y trouvera aura

» la vie sauve ; mais, il vous
 » demeurera tributaire. Que si
 » elle ne veut pas entrer dans
 » votre alliance , & qu'elle
 » combatte contre vous , vous
 » l'assiégerez , & lorsque le
 » Seigneur vous l'aura livrée
 » entre les mains , vous mettrez
 » à mort tous les mâles qui y
 » seront , réservant seulement
 » les femmes , les enfans , les
 » animaux , & tout ce qui sera
 » dans la ville. Vous en parta-
 » gerez le butin à vos soldats ,
 » & vous mangerez ce que
 » vous aurez pris sur les enne-
 » mis , que le Seigneur vous
 » aura livrés. Voilà ce que
 » vous ferez à l'égard des villes
 » qui sont éloignées de vous ,
 » & qui ne sont pas du nombre
 » de celles que que vous devez
 » posséder comme votre héri-
 » tage ; car , pour celles-ci ,
 » je veux dire celles des Chana-
 » néens , vous n'y laisserez per-
 » sonne en vie , & vous passerez
 » tout au fil de l'épée. »

On a plusieurs exemples de
 défi , ou de déclaration de
 Guerre , ou de plaintes de la
 part de ceux qui étoient atta-
 qués sans qu'on leur eût aupara-
 vant déclaré la Guerre. Les Am-
 monites ayant inopinément atta-
 qué les Israélites de de-là le
 Jourdain , Jephthé qui avoit été
 élu chef des Israélites , envoya
 leur dire : *Qui-a-t-il entre vous
 & moi , pour venir ainsi en armes
 contre moi , & ravager mon pais ?*
 Les Ammonites renouvelèrent
 alors une ancienne querelle , &
 prétendirent que les Hébreux ,

au sortir de l'Égypte , avoient
 envahi leur pais. Jephthé justifia
 aisément son peuple de ce re-
 proche , & comme les enfans
 d'Ammon ne se rendirent pas à
 ses raisons , il leur dit : *Que le
 Seigneur soit juge aujourd'hui en-
 tre Israël & les enfans d'Ammon.*
 Après quoi il les attaqua & les
 défit.

Les Philistins étant entrés sur
 les terres de Juda pour se ven-
 ger de ce que Samson avoit
 mis le feu dans leurs moissons ,
 ceux de Juda vinrent leur de-
 mander : *Pourquoi êtes-vous ainsi
 venus contre nous dans notre ter-
 re ?* On leur dit qu'on n'en
 vouloit qu'à Samson qui avoit
 désolé les campagnes des Phi-
 listins. Ceux de Juda promirent
 de leur livrer le coupable , &
 les Philistins se retirèrent.

Amasias , roi de Juda , enflé
 de quelques avantages qu'il
 avoit remportés contre les Idu-
 méens , envoya défier Joas , roi
 d'Israël , en lui disant : *Venez ,
 voyons-nous.* Le roi d'Israël ,
 sans s'émouvoir , lui fit répon-
 se : *Le Chardon envoya un jour
 au Cedre du Liban lui demander
 sa fille en mariage pour son fils ;
 mais , les bêtes du Liban passèrent
 sur le Chardon & l'écrasèrent. Vous
 avez battu les Iduméens , & votre
 cœur s'en est élevé. Contentez-vous
 de la gloire que vous avez acquise ,
 & demeurez chez vous.* Amasias
 ne se rendit pas. Les deux Rois
 se virent avec leurs armées à
 Bethsamès ; mais , celui de Ju-
 da fut battu.

Bénadab , roi de Syrie , étant

venu avec son armée devant Samarie, envoya déclarer la Guerre à Achab, roi d'Israël, en disant : *Votre or & votre argent, vos femmes & vos enfans sont à moi.* Achab, qui se croyoit trop foible pour lui résister, répondit : *Selon votre parole, mon Seigneur & mon Roi, je suis à vous, moi & tout ce qui m'appartient.* Alors, Bénadab, plus fier qu'auparavant, lui fit dire : *Vous me donnerez votre or & votre argent, vos femmes & vos enfans, & demain à cette heure j'enverrai vers vous mes serviteurs ; ils chercheront dans votre maison & dans celles de vos serviteurs, & y prendront ce qu'il leur plaira.* Ces demandes parurent injustes & exorbitantes à Achab & à son Conseil ; ils résolurent de se défendre & de soutenir le siège, que Bénadab sur obligé d'abandonner avec une grande perte.

La Guerre étant résolue, on assembloit ou tout le peuple capable de porter les armes, ou seulement une partie selon l'exigence du cas, & la nécessité & l'importance de l'entreprise ; car, il ne paroît pas qu'avant le règne de David, il y ait eu des troupes réglées dans Israël. On leur marquoit un rendez-vous général, on en faisoit la revue par tribus & par familles, & on marchoit à l'ennemi. Saül, au commencement de son règne, ayant appris la cruelle proposition que les Ammonites avoient faite à ceux de la ville de Jabès en Galaad, coupa en pièces les bœufs de sa charrue, & les

envoya par-tout le païs, en disant : *C'est ainsi qu'on traitera celui qui ne viendra pas au secours de Jabès.* Après cela, il marcha contre l'ennemi.

Les enfans d'Israël, ayant appris le crime commis par ceux de Gabaa, contre la femme du Lévitte de Bethléem, résolurent d'en tirer vengeance, & de ne pas rentrer dans leurs maisons, qu'ils n'eussent vengé cet outrage. En même tems, ils consultèrent le Seigneur, qui leur dit que la tribu de Juda leur fourniroit un chef pour cette entreprise. Ils choisirent dix hommes de cent, cent de mille, & mille de dix mille pour porter les vivres à l'armée ; après cela ils marcherent contre l'ennemi.

Dans les anciens tems, ceux qui alloient à la Guerre, y portoient ordinairement leurs provisions, ou il les prenoient sur le païs ennemi ; d'où vient que la plupart de ces Guerres étoient de très-courte durée, parce qu'il étoit presque impossible de faire subsister long-tems de nombreuses armées avec les provisions que chacun emportoit de chez soi. David, le plus jeune des fils d'Isaï, étant demeuré auprès des troupeaux de son pere, pendant que ses freres étoient à l'armée de Saül, fut envoyé pour porter des vivres à ses freres.

On croit que cette manière de faire la Guerre s'observa sous Josué, sous les Juges, sous Saül, sous David au commence-

ment de son règne, sous les rois de Juda & d'Israël, successeurs de Roboam & de Jéroboam, & sous les Maccabées, jusqu'au tems de Simon Maccabée, Prince & grand Prêtre des Juifs, qui eut des troupes sou doyées & entretenues. Chacun se fournissoit aussi d'armes pour la Guerre. Les Rois des Hébreux n'ont commencé que depuis David à avoir des arsenaux.

Les Rois alloient à la Guerre en personne, & dans les premiers tems ils combattoient à pied comme les derniers des soldats. On ne lit en aucun endroit qu'il y ait eu des chevaux, ni pour les Généraux, ni pour les officiers, du tems des Juges, de Saül & de David. Depuis ce tems, ils furent moins rares, & il paroît que les Rois de Juda & d'Israël alloient autrefois à la Guerre monté sur des chariots.

Les officiers de Guerre chez les Hébreux, étoient d'abord le Général des armées, ou le Prince de la milice, tel qu'étoit Abner sous Saül, Joab sous David, Banaias sous Salomon; ensuite, les Princes des tribus, ou les Princes des peres ou des familles d'Israël, qui étoient à la tête de leurs Tribus. Ils avoient de plus des Princes de mille, ou des Tribuns, des Capitaines de cent hommes, des Chefs de cinquante hommes, des Tierciers, nommés en Hébreu

Schalifschin, mais dont on ignore les fonctions; & enfin des Décursions, ou des Chefs de dix hommes. Ils avoient aussi des *Schopherim*, des scribes ou des Écrivains, qui étoient des espèces de Commissaires qui tenoient registre des troupes; & des *Schoterim*, ou inspecteurs qui avoient autorité pour commander les troupes, sur lesquelles ils avoient inspection.

On peut voir la dissertation de D. Calmet sur la milice des anciens Hébreux, & celle qu'il a faite sur les officiers de la cour & des armées des rois Hébreux.

GUERRE CIVILE, *Bellum Civile*, nom que l'on donne aux Guerres que se firent les uns aux autres les plus fameux Généraux de Rome, tels que Marius & Sylla, César & Pompée. Voyez leurs articles.

GUERRE CORINTHIAQUE, *Bellum Corinthiacum*. Voyez Corinthiaque.

GUERRE PUNIQUE, *Bellum Punicum*. Voyez Punique.

GUERRE SACRÉE. Voyez Sacrée.

GUERRE SOCIALE, *Bellum Sociale*. Voyez Sociale.

GUERRES DU SEIGNEUR, [le Livre des] *Liber Bellorum Domini*, (a) titre d'un livre cité par Moïse. Ce titre fait voir qu'il s'agissoit dans ce livre de guerres entre les Israélites

(a) Numer. c. 31. v. 14. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tome III, pag. 23.

& les Habitans d'Égypte , pour la religion.

GUET. (a) Auguste établit à Rome un Guet composé de sept Cohortes, n'enrôlant dans cette espèce de Milice que des affranchis, & leur donnant un commandant général tiré de l'Ordre des Chevaliers. Ce Guet faisoit la ronde exactement toutes les nuits, & procuroit la sûreté aux citoyens, non seulement contre les accidens du feu, mais contre les vols & les meurtres. L'utilité de cet établissement frappe tout le monde; & au lieu que suivant le premier plan d'Auguste il ne devoit durer qu'un tems, il devint perpétuel. Ce corps même s'ennoblit. Lorsque Dion Cassius écrivoit, des citoyens nés libres ne faisoient point difficulté d'y entrer, & ils avoient une paie réglée & des casernes dans la ville. Dans le Droit, il est fait mention du commandant du Guet, & ses fonctions y sont décrites avec les prérogatives qui lui étoient attribuées.

GUET (Mot du) dans les armées Romaines; il falloit qu'un soldat de la dernière cohorte pour l'infanterie, ou de la dernière turme pour la cavalerie, vînt au logis du Tribun qui commandoit ce jour-là, prendre le mot du Guet sur une tablette. On écrivoit sur cette tablette le nom du soldat qui

venoit le prendre, & le lieu de son logement; ce soldat rendoit la tablette qu'il avoit prise, au chef de sa troupe, & en présence de témoins; ce chef remettoit la dite tablette au chef de la cohorte voisine; & ainsi de main en main, la tablette revenoit à la première cohorte placée près de la tente du Tribun, auquel elle étoit rapportée avant la nuit. Par ce moyen le Tribun de jour étoit assuré que toute l'armée avoit le mot du Guet; & si quelque tablette manquoit à être rendue, il étoit facile de trouver où elle étoit demeurée, & dans les mains de qui.

GUGERNES, *Gugerni*, (b) peuple de la Belgique, selon Pline; il les met entre les Ubiens & les Bataves. L'édition du P. Hardouin porte *Guberni*. On ne doute point que ce ne soient les mêmes que les Gugernes de Tacite, qui les joint pareillement aux Bataves. Ce dernier les nomme aussi Gugernes dans un autre endroit. Leurs terres furent pillées par les Romains, parce qu'ils avoient favorisé la rébellion de Civilis. C'est présentement le pays de Cleves.

GUIRLANDE, *Corolla*, (c) ornement pour la tête, fait en forme de couronne.

On fait des Guirlandes de fleurs, de plumes, & même

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 164.

(b) Plin. T. I. p. 225. Tacit. Hist. L. IV. c. 26. L. V. c. 10. Crév. Hist. des Tom. XIX.

Emp. Tom. III. pag. 265, 334.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 26.

de pierreries. Janus passoit dans l'antiquité pour l'inventeur des Guirlandes.

On donne encore le nom de Guirlande à un ornement composé de fleurs , de fruits & de feuilles entre-mêlées ensemble , que l'on suspendoit anciennement aux portes des temples , où l'on célébroit quelque fête. On en mettoit aussi dans tous les endroits, où l'on vouloit donner des marques de réjouissance publique , comme aux arcs-de-triomphe , &c. On en couronnoit la tête des victimes aux Sacrifices des Payens. S. Paulin, dans son Poëme sur S. Félix , parle des Guirlandes & des couronnes de fleurs , dont on décoroit la porte de l'Eglise & le tombeau de ce saint.

Les monumens nous apprennent qu'au convoi d'Alexandre le Grand il y avoit un trône , auquel étoit suspendue une Guirlande , peinte de différentes couleurs d'un goût merveilleux.

GULUSSA , *Gulussa* , (a) fils de Masinissa roi de Numidie , fut envoyé à Rome vers l'an 172 avant l'Ere Chrétienne , & eut dans le Sénat de vives contestations avec les Ambassadeurs des Carthaginois. Ceux-ci ayant exposé fort au long leurs plaintes au sujet des usurpations de Masinissa , on demanda à Gulussa ce qu'il avoit à répondre , à moins qu'il n'aimât mieux informer auparavant le Senat des raisons qui l'a-

voient amené à Rome. Ce jeune Prince répondit qu'il ne lui étoit pas aisé de s'expliquer sur des affaires , au sujet desquelles son pere ne lui avoit donné aucune instruction ni aucun pouvoir , & n'avoit pas même pu lui en donner , puisqu'il ne sçavoit point ce qui amenoit les Carthaginois à Rome , & n'étoit pas même assuré qu'ils eussent intention d'y venir ; que son pere l'avoit envoyé pour supplier le Sénat de ne point ajouter foi aux accusations d'un peuple qui étoit autant l'ennemi des Romains , que de Masinissa , & qui ne le haïssoit qu'à cause de sa fidélité constante & de son attachement inviolable aux intérêts du peuple Romain.

Après que les Sénateurs eurent entendu les discours de part & d'autre , & délibéré sur les demandes des Carthaginois , ils répondirent que leur intention étoit que Gulussa rerournât sur le champ dans la Numidie , pour avertir son pere d'envoyer incessamment des Ambassadeurs à Rome , qui répondissent aux plaintes que ceux des Carthaginois avoient portées au Sénat contre lui ; qu'ils feroient à sa considération tout ce qui leur paroîtroit raisonnable , comme ils avoient fait jusques-là ; mais qu'ils n'accorderoient rien à la faveur contre la justice , qu'ils vouloient que chacun fût conservé en possession de ce qui lui apparte-

(a) Tit. Liv. L. XLII. c. 23 , 24. L. XLIII. c. 3. Sallust. in Jugurth. c. 3 , 45. Roll. Hist. Rom. T. IV. p. 499. & suiv. Tom. V. p. 55. & suiv.

noit dans le païs qu'ils disputoient entr'eux, & qu'on s'en tint aux anciennes limites, sans en établir de nouvelles. Ensuite, le Sénat renvoya le Prince Numide & les Ambassadeurs de Carthage, avec les présents accoutumés, & après leur avoir donné tous les témoignages d'amitié & de bienveillance, que des amis & des hôtes ont lieu d'attendre.

L'année suivante, Gulussa fut envoyé de nouveau à Rome, & fut suivi des Ambassadeurs des Carthaginois. Gulussa ayant été introduit le premier dans le Sénat, y exposa les secours que son pere avoit déjà envoyés pour la guerre de Macédoine, & offrit par son ordre de fournir encore au peuple Romain, par reconnaissance pour ses bienfaits, tous ceux qu'on lui demanderoit. Au reste, il avertit les Sénateurs de ne se laisser pas surprendre par les artifices des Carthaginois; qu'ils avoient résolu d'équiper une flotte considérable, sous prétexte d'en aider les Romains contre les Macédoniens; mais que quand une fois ils l'auroient mise en état d'agir, ils seroient les maîtres de choisir leurs ennemis & leurs alliés.

Après ces préliminaires, il vint sans doute à ce qui faisoit le sujet de la contestation entre Masinissa & les Carthaginois. Une lacune, qui se rencontre ici dans Tite-Live, fait qu'on ignore ce qui fut dit de part & d'autre, & ce qui fut décidé

par le Sénat. Il paroît seulement que cette contestation demeura assoupie pendant plusieurs années, jusqu'à ce que venant à se rallumer, elle dégénéra en une guerre cruelle.

Masinissa avoit à Carthage un parti puissant. Les zélés Républicains, ayant trouvé un moment favorable, chassèrent de la ville les chefs de ce parti au nombre de quarante, & firent prêter serment au peuple que jamais il ne souffriroit qu'on parlât de rappeler les exilés. Ceux-ci se retirèrent chez Masinissa, qui envoya à Carthage deux de ses fils, Gulussa & Micipsa, pour solliciter leur rétablissement. On leur ferma les portes de la ville, & même Gulussa fut vivement poursuivi par Amilcar, l'un des Généraux de la République. Aussi-tôt on leva une armée de part & d'autre, & la bataille s'étant donnée, les Carthaginois furent vaincus. Ce n'est pas tout, ayant été ensuite enfermés dans leur camp sans pouvoir recevoir, ni vivres, ni troupes, ils furent obligés de se rendre à discrétion, & passés tous sous le joug. On les renvoya chacun avec un habit seulement. Gulussa, pour se venger du mauvais traitement qu'il avoit reçu, envoya contre eux un corps de cavalerie, dont ils ne purent, ni éviter l'attaque, ni soutenir le choc, dans l'état de foiblesse où ils étoient.

Comme Gulussa étoit guerrier, il eut à la mort de Ma-

finissa pour sa part tout ce qui regardoit la guerre. Mais, il mourut lui-même de maladie bientôt après, ainsi que Manastabal son frere. Par la mort de ces deux Princes, Micipsa leur frere réunit en sa personne toute l'autorité. Gulussa fut pere de Massiva.

GUMATHENE, ou **GY-MATHENE**, *Gumathena*, *Gymathena*, contrée fertile, dont parle Ammien Marcellin. Ortelius juge qu'elle étoit vers la Mésopotamie.

GUNÉUS, *Guncus*, Γουνεύς, (a) l'un des capitaines Grecs qui allerent au siège de Troye; il y mena de Cyphos vingt-deux vaisseaux.

GUNI, *Guni*, Γουνί, (b) fils de Nephthali, fut le chef de la famille des Gunites.

GUNITES, *Gunitæ*, famille Juive. Voyez Guni.

GURAS, *Guras*, Γούρας; (c) frere de Tigrane, avoit dans la ville de Nisibis, autrement Antioche de Mygdonie, le titre de Commandant à cause de son rang; mais, celui qui y commandoit en effet, c'étoit Callimaque à cause de sa grande expérience dans la guerre & de sa grande capacité dans le métier d'Ingénieur; le même qui avoit donné tant de peine à Lucullus pendant le siège d'Amise. Ce dernier s'étant campé autour de la place, employa contre elle tout ce que

peut fournir l'ar des sièges, & la pressa si vivement qu'en peu de jours il l'emporta & y entra l'épée à la main. Il traita fort humainement Guras qui vint se rendre à lui; mais pour Callimaque, quelques promesses qu'il lui fit que, s'il lui sauvoit la vie, il lui découvreroit des lieux cachés que personne ne sçavoit que lui, & où l'on avoit enfoui de grands trésors; il ne voulut point lui faire grace.

GURASIUM VOLSANITARUM, ville d'Italie, selon Diodore de Sicile. Amiot lit *Samnitum*, au lieu d'O'VOLONTARIUM, qui est dans le Grec ordinaire, & par conséquent met cette ville au païs des Samnites.

GURBAAL, *Gurbal*, (d) terme qui ne se trouve que dans le second livre des Paralipomènes, où il est dit que le Seigneur donna à Ozias un secours particulier contre les Philistins & contre les Arabes de Gurbaal. Les Septante portent, contre les Arabes qui habitoient au-dessus de Pétra. D. Calmet pense que Gurbaal est le même que Gabal ou la Gabalene, qui s'étend dans l'Arabie Pétrée & dans l'Idumée, & qui est au-delà des limites de la Palestine du côté du midi.

GURÉENS, *Guræi*, peuple de l'Inde. Voyez Guréus.

GURÉUS, *Guræus*, fleuve de l'Inde. Arrien dit qu'Ale-

(a) Homer. Iliad. L. II. v. 255.

(b) Numer. c. 26. v. 48.

(c) Plut. Tom. I. p. 514. Crév. Hist.

Rom. T. VI. p. 238, 239.

(d) Paral. L. II. c. 26. v. 7.

xandre le passa en allant contre les Affacenes. » Il marcha, » dit cet Historien, à travers » les Guréens, & passa le fleuve » Guréus, qui porte le même » nom que le pays. Le trajet » fut difficile, tant à cause » de la profondeur & de la » rapidité du fleuve, qu'à cause » des pierres rondes qui sont » sous l'eau, & qui faisoient » faire de faux pas. »

GUSTATION, *Gustatio*, *Gustus*, (a) nom que les Romains donnoient au premier service qui n'étoit composé que de mets propres à exciter l'appétit; les œufs en faisoient partie. C'est pour cela qu'Horace dit, *cantare ab ovo usque ad mala*, c'est-à-dire, chanter depuis les œufs jusqu'au fruits, pour dire, chanter durant tout le repas. On appelloit encore ce service, *Antecena* ou *Antecanium*, & *Promulsis*, parce qu'on buvoit alors du vin miellé *mulsum*; delà vient que *promulsidae aliquem conficere*, signifie rassasier quelqu'un dès le commencement du repas.

GUTTA (P.), *P. Gutta*, (b) fut accusé de brigue, & condamné à cause de cela.

GUTTONAIRE, *Guttonarius*, espèce de Milice à cheval chez les Romains. Ce nom ne se donnoit pas seulement aux Cavaliers, mais encore au cheval. Voici d'où ce nom venoit, & ce qu'il signifioit.

Guttus, en Latin, est un vase qui a une ouverture fort étroite, d'où la liqueur ne tombe que goutte à goutte & lentement. Delà on avoit fait *Guttonarius*, pour signifier un cheval qui va lentement & pas à pas; ensuite on donna ce nom au Cavalier même. On peut voir Végèce & Saumaïse sur Jule Capitolin: Saumaïse remarque fort bien que dans Végèce il faut lire *Guttonarios*, au lieu de *Cottonarios*, que les Copistes y avoient mis.

GUTTURAL, terme de Grammaire. On distingue en différentes classes les diverses articulations usitées dans chaque langue; & cette distinction se fonde sur la diversité des parties organiques qui paroissent le plus contribuer à la production de ces articulations. Les consonnes qui les représentent se partagent de même; delà les Labiales, les Linguales, les Gutturales, &c.

GUTURVATUS, *Guturvatus*, (c) du pays des Carnutes, fut le principal Auteur d'une rébellion arrivée parmi les Gavois. César, étant venu dans ce pays, le fit mourir à la façon Romaine contre sa clémence ordinaire, pour contenter les soldats qui lui imputoient tous les maux qu'ils avoient eus à souffrir, & délivrer le pays de l'apprehension d'un plus grand châtement. Il eut beau se

(a) Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 313.

(b) Cicer. Orat. pro A. Cluent. c. 79.

(c) Cés. de Bell. Gall. L. VIII. p. 399.

cacher en divers lieux , sans oser se commettre à la foi de ses citoyens ; on le chercha si bien qu'il fut pris , & amené à César.

Le nom de Guturvatus s'écrit diversement. Selon quelques uns , il faut écrire Gutriatus ; selon d'autres , Gutruatus ; selon d'autres encore , Gutuatus. Il s'en trouve qui croient que Guturvatus pourroit bien être le même que Cotuatus.

G Y

GYARÉE, *Gyareus* , (a) frere de Télon , étoit , comme on le croit , de Provence , & se distingua au commencement de la guerre entre Pompée & César. Ceux de Marseille , s'étant déclarés pour Pompée , refusèrent d'ouvrir leurs portes à César , qui résolut de faire le siège de cette ville. Mais , avant qu'il en vint à l'exécution , on voulut tenter contre lui un combat naval. Télon & Gyarée eurent le commandement des vaisseaux de la ville de Marseille , & se distinguèrent beaucoup dans cette action. Télon y ayant reçu un trait dans l'estomac , Gyarée tenta de sauter dans son vaisseau pour le secourir ; mais , une flèche qui le perça , & qui l'attacha à son propre navire , l'arrêta en lui ôtant la vie. Le poëte Lucain en fait un grand éloge dans son

premier livre de la Pharsale , & il loue en particulier son habileté à bien gouverner un vaisseau.

GYAROS , *Gyaros*. Voyez *Gyarus*.

GYARUS , *Gyarus* , Γῡαρὺς , (b) l'une des îles Cyclades , située à soixante-deux mille pas de l'isle d'Andros , & à quatre-vingt mille de celle de Syros , selon Pline. Un fragment de Pétrone en détermine la situation auprès de Délos :

*Delos jam stabili revincta terra ,
Olim purpureo mari natabat ;
Et moto levis hinc & inde vento ,
Ibat fluctibus inquieta summis.
Mox illam geminis Deus catenis
Hæc alta Gyaro ligavit , illac
Constanti Mycono dedit tenendam.*

Ce qui veut dire que l'isle de Délos ayant long-tems flotté sur la mer au gré des vents , Dieu prit deux chaînes , dont il l'attacha d'un côté à l'isle de Gyarus , & de l'autre à l'isle de Mycone.

Strabon dit qu'ayant abordé dans l'isle de Gyarus , il n'y trouva qu'un mauvais village , habité par des pêcheurs. Comme nous en partions , ajoute Strabon , nous apprîmes qu'un des ces pêcheurs étoit envoyé en députation vers César Auguste , qui étoit pour lors à

(a) Lucian. *Pharsal.* L. III. v. 583. & seq.

(b) Plin. *Tom.* I. p. 213. 455. 483. Strab. p. 485 , 486. Pomp. *Mel.* p. 147.

Tacit. *Annal.* L. III. c. 68. , 69. L. IV. c. 30. Juven. *Satyr.* t. v. 73. , 74. *Satyr.* 10. v. 170. Cicér. *ad Attic.* L. V. *Epist.* 2. Lucian. *T.* II. p. 64. , 65.

Corinthe. Ce député, continue Strabon, naviguant avec nous, disoit à ceux qui le questionnoient, qu'il étoit envoyé pour demander à ce Prince une diminution d'impôts; qu'ils étoient taxés à cent cinquante deniers, tandis qu'ils pouvoient à peine en payer cent.

Selon Tacite, cette île étoit sauvage & peu cultivée par les hommes. Les Romains y reléguoient les criminels, selon le même Tacite, qui dit: » L. » Pison opina qu'il falloit in- » terdire le feu & l'eau à Sila- » nus, & le reléguer à l'île » de Gyarus. » On trouve dans Juvénal:

*Aude aliquid brevibus Gyaris &
carcere dignum,*

Si vis esse aliquis.

Elle est fort petite en effet; encore une partie est-elle couverte de rochers; ce qu'il exprime ainsi;

*Ut Gyara clausus scopulis par-
vaque Seripho.*

C'est-à-présent Joura, île déserte.

GYAS, *Gyas*, (d) l'un des compagnons d'Énée. Le vaisseau que montoit Gyas, étoit un de ceux qui furent dispersés par la tempête qu'excita Eole à la sollicitation de Junon. Mais, il eut le bonheur de rejoindre ensuite la flotte d'Énée, & Gyas est compté au nombre des combattans qui disputèrent

le prix aux jeux que l'on donna en Sicile à l'anniversaire de la mort d'Anchise. Il se présenta pour le premier combat, qui étoit un combat de vaisseaux. Il montoit la chimère à trois rangs de rames; cette galère sembloit une ville. Les rivaux de Gyas étoient au nombre de trois.

Vis-à-vis le rivage où devoit se donner le combat, s'élevoit en pleine mer un rocher, qui, durant l'hiver, quand la mer étoit enflée par les vents du nord, se déroboit sous les flots, & reparoissoit quand elle étoit calme. C'étoit-là que les oiseaux de mer alloient se reposer au Soleil. Ce rocher, au haut duquel on avoit arboré un branche de chêne revêtue de son feuillage, fut la borne qu'Énée fixa pour la course des galères; & d'où les combattans, après l'avoir doublée, devoient, en continuant leur course, revenir au port.

Gyas vole le premier & devance tous ses rivaux. Cloanthe qui le suit, est mieux pourvu de rameurs, mais son vaisseau est moins léger. La Baleine & le Centaure suivent à une égale distance, & tâchent de l'emporter l'un sur l'autre, tantôt ils se devancent, tantôt ils se trouvent sur la même ligne, formant ensemble un long sillage. Déjà les quatre galères étoient arrivées à la hauteur du rocher, lorsque Gyas, dont le navire précédoit les autres,

(a) Virg. *Æneid.* L. I. v. 226, 616. L. V. v. 118. & seq.

cria à son Pilote Ménéœte :
 » Où vas-tu Ménéœte ? Pour-
 » quoi ce détour à droite ?
 » Dirige ta course de ce côté-
 » ci ; côtoie le rivage , & rase
 » les rochers à gauche , & laisse
 » les autres s'avancer vres la
 » haute mer » Ménéœte n'obéit
 point ; il craint les rochers à fleur
 d'eau , & il s'éloigne. » Que
 » fais-tu Ménéœte ? Encore une
 » fois , approche-toi de ces ro-
 » chers , lui crie de nouveau
 » Gyas. » En parlant ainsi , il
 se voit atteint par Cloanthe ,
 qui , saisissant l'espace qui étoit
 entre les rochers & la galère
 de Gyas , & ramant vers la gau-
 che , le devance , double la
 borne le premier , & vogue
 alors en pleine mer , sans avoir
 plus rien à craindre.

A cette vue , la plus vive
 douleur saisit le cœur de Gyas ,
 & des larmes coulent des ses
 yeux. Oubliant ce qu'il se doit
 à lui-même , oubliant ce qu'il
 doit à ses compagnons , il pré-
 cipite l'indocile Ménéœte du
 haut de la poupe dans les
 flots. En même-tems , il court
 au gouvernail , prend lui-même
 la conduite de sa galère , ex-
 horte tous ses gens à ramer
 avec vigueur , & tourne son
 timon , du côté du rivage. Mais ,
 quoi qu'il puisse faire , sa ga-
 lère dépourvue de Pilote , est
 enfin contrainte de céder. On
 lui adjugea pourtant un des
 quatre prix , destinés pour les

quatre combattans , ce fut le
 troisième qui consistoit en deux
 cuvettes d'airain , & en deux
 vases d'argent artistement tra-
 vaillés , & ornés de figures en
 bosse.

GYAS , *Gyas* , (a) fils de
 Mélampe , & frere de Cissée.
Voyez Cissée.

GYAS , *Gyas* , (b) Géant à
 cent bras. Il en est fait mention
 dans une ode d'Horace.

GYATE , *Gyata* , Γύατα , (c)
 contrée de Sicile , selon Plu-
 tarque. Cette contrée , qui fai-
 soit partie du territoire de Sy-
 racuse , étoit très-fertile , très-
 riche , & d'une grande éten-
 due ; car , elle s'étendoit depuis
 la côte de la mer jusqu'au mi-
 lieu des terres. Après la mort
 de Philistus , Denys envoya
 offrir à Dion de lui remettre
 la citadelle , les armes & ses
 troupes , avec tout l'argent né-
 cessaire pour les soudoyer pen-
 dant cinq mois , si par un traité
 on vouloit lui permettre de se
 retirer en Italie , pour y passer le
 reste de ses jours , & d'y jouir
 des revenus de la contrée
 Gyate.

Arétius croit que c'est pré-
 sentement la Cava de Giorgia ;
 & Cluvier croit que c'est Lon-
 garina & Cuba.

GYGÉE (le marais) , *Gygæa
 palus* , Γυγαῖν λίμνη. (d) Homère
 en fait mention. Ce marais étoit
 en Lydie , à quarante stades
 de Sardis. Il avoit eu ce nom

(a) Virg. *Æneid.* L. X. v. 318.

(b) Horat. L. II. Ode 14. v. 14.

(c) Plut. T. I. p. 974.

(d) Homer. *Iliad.* L. II. v. 371. L.
 XX. v. 390, 391. Herod. L. I. c. 93.
 Strab. p. 626. Ezech. c. 38. v. 2.

d'un roi de Lydie nommé Gygès, plus ancien que le Gygès qui succéda à Candaule ; & c'est delà que la Lydie a été aussi nommée *Gygea*, nom qu'elle a retenu long-tems, & dont on voit les traces dans le Prophète Ezéchiel, qui a vécu long-tems après Homère, & qui l'appelle *Gog*. Ce marais fut appelé ensuite *Coloé*. Diane avoit tout auprès un temple, où elle étoit adorée sous le nom de *Coloene*.

GYGÉE, *Gygea*, Γυγαίη, (a) fille d'Amyntas I, roi de Macédoine, qui commença à régner la deuxième année de la LXIII Olympiade, 527 ans avant J. C. fut donnée en mariage à Bubares, Persan de nation. Il étoit venu avec une puissante armée par ordre de Mégabase, général de l'armée de Darius, roi de Perse, pour venger le meurtre commis en la personne des Ambassadeurs Persans. Alexandre, frère de Gygée, les avoit fait tuer à table, par sept jeunes Macédoniens, vêtus en femmes, parce qu'ils avoient fait quelqu'insulte à des dames de la Cour. Bubares vit la Princesse Gygée, & en devint amoureux. Amyntas, saisissant cette occasion pour assoupir la guerre, donna sa fille à Bubares, qui protégea son beau-père,

au lieu de venger la mort des Ambassadeurs.

GYGÈS, *Gyges*, Γύγης, (b) l'un des Titans fils du Ciel & de la Terre, avoit cent mains & cinquante têtes, s'il faut en croire la fable. Il fut relégué au fond du Tartare, pour avoir fait la guerre à Jupiter.

GYGÈS, *Gyges*, Γύγης, ancien roi de Lydie. Voyez Gygée.

GYGÈS, *Gyges*, Γύγης, (c) fils de Dascylus, s'empara du royaume de Lydie. Voici comment la chose se passa, selon Hérodote.

Le roi Candaule, passionnément amoureux de sa femme, la croyoit une beauté accomplie ; elle faisoit le sujet de presque toutes ses conversations avec Gygès son favori, & le dépositaire de ses secrets les plus importants. » Gygès, lui » dit-il un jour, tu ne me pa- » rois pas bien persuadé que » la Reine soit la plus belle » de toutes les femmes, fai- » sons donc ensorte, que les » habits ne te dérobent rien » de ses charmes ; car, le té- » moignage des yeux est bien » moins suspect que celui des » oreilles. Quel langage tenez- » vous là, s'écria Gygès ? » Pourquoi voulez-vous que » ma maîtresse paroisse à mes

(a) Just. L. 7. c. 3. Herod. L. V. c. 21. L. VIII. c. 136.

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom I. p. 194, 200.

(c) Just. L. I. c. 7. Herod. L. I. c. 8. & seq. Plut. Tom. II, pag. 302, 622.

Strab. p. 421, 590, 680. Cicér. de Offic. L. III. c. 9. Roll. Hist. Anc. T. I. pag. 377. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. V. p. 254. & suiv. T. IX. p. 124, 125.

» yeux dans un état si peu con-
 » forme aux règles de la bien-
 » séance ? Ne sçavez-vous pas
 » que chez le sexe la pudeur
 » tombe avec les habits ? Par-
 » mi plusieurs maximes qui
 » nous viennent de nos ancê-
 » tres, toutes également sages
 » & utiles pour la conduite de
 » la vie, il y en a une qui nous
 » avertit de ne nous occuper
 » que du soin de nos propres
 » affaires ; quant à moi, je suis
 » convaincu que personne ne
 » sçauroit disputer à la Reine
 » le prix de la beauté. » Can-
 » daule, bien loin de se laisser
 » ébranler par des remontrances
 » si judicieuses : » Ne crains rien
 » de ma part, répondit-il à
 » Gygès, mon intention n'est
 » point ici de t'éprouver ; ne
 » crains rien non plus de la
 » part de ma femme, qui,
 » graces à un expédient que
 » j'ai imaginé, ne sera jamais
 » informée de ce qui va se
 » passer. Je te placerai derrière
 » la porte de la chambre où
 » nous couchons ; un instant
 » après moi la Reine se rendra
 » dans cette chambre, à l'en-
 » trée de laquelle est un siège,
 » sur lequel elle range ses habits,
 » à mesure qu'elle les quitte.
 » Pendant cet intervalle, tu
 » auras tout le loisir de l'exa-
 » miner ; fors lorsqu'elle ira se
 » mettre au lit, & prends tes
 » mesures pour n'en point être
 » vu. »

Gygès, ayant bien jugé que
 désormais la résistance seroit
 inutile, se rendit aux empref-

semens de Candaule, qui le
 conduisit dans sa chambre, lors-
 que le tems de se coucher fut
 venu. La Reine ne tarda point
 à le suivre ; & après s'être dés-
 habillée, elle prit le chemin de
 son lit, moment dont Gygès
 profita pour se retirer. Mal-
 gré toutes ces précautions, il
 en fut aperçu. Alors ayant
 appris de la bouche de son
 mari ce qui venoit d'arriver,
 elle n'éclata point en vains re-
 proches, bien résolue de tirer
 une vengeance signalée de l'af-
 front qui lui avoit été fait, car
 chez les Lydiens, aussi-bien
 que chez les autres barbares,
 il n'en étoit point de plus san-
 glant que celui de paroître nu
 aux yeux de quelqu'un. Le len-
 demain elle envoya chercher
 Gygès par quelques domestiques
 affidés ; & lui auquel elle fai-
 soit quelquefois cet honneur,
 ne la croyant instruite de rien,
 obéit sur le champ à ses ordres.
 A peine est-il entré que la Reine
 lui dit : » Gygès, de deux partis,
 » je te laisse le maître de pren-
 » dre celui qui te conviendra le
 » mieux ; il faut que ton impu-
 » dence curiosité te coûte la vie ;
 » sinon assure toi, par le meurtre
 » de Candaule la possession, &
 » de ma personne, & du royau-
 » me de Lydie. » Ce discours fut
 un coup de foudre pour Gygès ;
 enfin, revenu de son étonne-
 ment, il supplia la Reine de
 ne point le jeter dans un pa-
 reil embarras ; ses prières ne
 furent point écoutées, & réduit
 à la dure nécessité de poignar-

der Candaule , ou de périr lui-même , il préféra de vivre. S'adressant ensuite à la Reine :
 » puis donc que vous me forcez de tremper mes mains
 » dans le sang de mon maître ,
 » apprenez-moi la manière de
 » pouvoir exécuter une entreprise si hardie. Je te cacherais , lui répondit-elle , dans le même endroit où Candaule le t'avoit placé , & il te sera aisé de le poignarder dans le tems du sommeil. » Cependant , Gygès fut gardé à vue le reste de la journée ; & le soir la Reine le conduisit dans sa chambre ; tout réussit , & Candaule fut assassiné. C'est ainsi que ce fameux événement est raconté par Hérodote.

Platon fait de Gygès un berger du roi de Lydie ; il ajoute que ce berger , ayant observé une ouverture formée par un violent tremblement de terre , résolut d'y descendre pour examiner de près ce que ce pouvoit être. La première chose qui se présenta à sa vue , fut un cheval d'airain , dans les flancs duquel étoit enfermé un homme mort , qui paroissoit avoir été fort grand ; il avoit un anneau dont Gygès se faisoit. Tous les mois les bergers rendoient compte au Roi de leurs troupeaux ; mais , avant que de le faire , ils avoient coutume de tenir une assemblée. Gygès y vint à l'ordinaire , & il remarqua que ses camarades cessoient de le voir , lorsque le chaton de son anneau se trou-

voit dans le dedans de sa main. Après des expériences souvent répétées , il se fit députer par les bergers , séduisit la Reine , & assassina Candaule.

Plutarque raconte l'usurpation de la couronne de Lydie par Gygès d'une troisième façon. Il dit que Gygès , s'étant révolté contre Candaule roi de Lydie , se liguait avec Arsélis de Mylassa en Carie , qui lui amena un corps considérable de Cariens. Candaule fut défait & tué dans un combat ; Arsélis remporta avec le butin une hache que les rois de Lydie descendus d'Hercule , avoient toujours portée eux-mêmes dans les batailles jusqu'à Candaule.

Le commencement du règne de Gygès en Lydie , est un problème parmi les Sçavans. Il faut le placer , selon quelques uns , 700 ans avant l'Ere-Chrétienne , selon d'autres 708 ans , selon d'autres 714 ans , selon d'autres enfin 720 ans. Quoi qu'il en soit , le ressentiment de la reine de Lydie eut peut-être moins de part à la fortune de Gygès , que la beauté de ce jeune Seigneur. Gygès en Arménien signifie beau ; & l'on n'ignore pas que la langue des Arméniens avoit beaucoup d'expressions , qui lui étoient communes avec celles des Lydiens & des Phrygiens. Après tout , si ce que dit Xénophon est véritable , la naissance de Gygès sembloit l'éloigner infiniment du trône ; mais , la manière dont lui & quelques au-

tres Écrivains parlent de ce Prince, ne convient guère avec un passage d'Apollodore, qui fait descendre Gygès d'Hercule & d'Omphale par Agélaus leur fils. Que l'on ne nous objecte point ici le témoignage d'Hérodote, qui ne donne point à Gygès d'autre qualité que celle de garde de Candaule. Alors, ces sortes de postes étoient occupés dans la plupart des cours, par les Seigneurs les plus distingués ; & nous ne doutons presque pas que le même usage ne fût reçu dans celle de Lydie ; car, il n'est point à présumer que Candaule eût accordé toute sa confiance à un homme qui auroit tenu un rang si peu considérable dans l'État.

Quoique la maison dont sortoit Gygès fût une maison illustre, nous la croyons néanmoins très-différente de celle des Héraclides qui fut éteinte en la personne de Candaule. Hérodote la distingue formellement, & personne sans doute ne s'avisera d'écouter Apollodore au préjudice de cet Historien, qui certainement avoit fait une étude particulière des antiquités de Lydie. Graces à ses recherches, on n'ignore point aujourd'hui que les Héraclides résolurent de disputer à Gygès une couronne, dont ils étoient en possession depuis 500 ans ; ils leverent des troupes, & les armées étoient prêtes à en venir aux mains, lorsque les plus sages de la nation proposerent aux deux partis de

remettre à l'Oracle la décision de leur querelle. Celui de Delphes fut consulté préféablement aux autres ; & sa réponse rendit Gygès maître paisible du Royaume qu'il avoit usurpé.

Un si grand bienfait ne pouvoit être trop payé ; & Gygès en reconnaissance fit des présents dignes, & de la grandeur de celui qui les envoyoit, & de la majesté du Dieu auquel ils étoient offerts. Rien ne fut épargné ; mais, parmi-tous ces présents, on admiroit sur-tout six vases d'or, qui pesoient trente talens. Hérodote prétend que Midas & ce Prince sont les premiers des Barbares, qui par de riches présents ont signalé leur zèle pour un oracle autrefois si respecté. Phantias & Théopompe ne font aucune mention de Midas ; & quant à Gygès, ils assurent simplement, que les dons portés avant lui dans le trésor de Delphes, ne consistoient, ni en or, ni en argent.

Ce Prince, affermi sur le trône par la faveur des Dieux, forma le dessein, soit pour satisfaire son ambition, soit pour occuper ses sujets, de conquérir les Provinces voisines de la Lydie. La ville de Milet étoit à sa bienveillance ; ce fut de ce côté-là qu'il tourna ses armes. On ne dit point quel fut le succès de cette expédition ; peut-être se termina-t-elle par un traité de paix, comme le suppose naturellement un endroit de Strabon, où il est rap-

porté que les Milésiens obtinrent de Gygès la permission de bâtir Abyde dans la Troade, alors une des provinces de son royaume. Il marcha ensuite contre ceux de Smyrne, qui furent obligés de se renfermer dans leur ville; le siège en fut poussé avec vigueur; & les ennemis étoient presque maîtres de la place, lorsque les Smyrniens tout à coup reprirent courage, chassèrent les Lydiens, & remportèrent sur eux une victoire signalée. Cette action fit grand bruit dans la Grece; & l'on voit Aristodème dans Pausanias, se servir de cet exemple pour engager les Messéniens à défendre leur liberté contre les injustes entreprises de Lacédémone. Pausanias ajoute que le poëte Mimnerme avoit décrit ce combat dans une de ses élégies. Gygès fut plus heureux contre les Magnésiens; voici quel fut le sujet de la guerre.

Ce Prince avoit beaucoup de considération pour Magnès grand Poëte, & Musicien célèbre; à des talens si extraordinaires, il joignoit une rare beauté, dont il sçavoit encore relever l'éclat par les parures les plus recherchées. Tant de perfections rassemblées dans un seul homme, gagnèrent à Magnès le cœur de la plupart des dames; celles de Magnésie surtout eurent pour lui des attentions, qui scandalisèrent les habitants de cette ville. On se jeta sur le malheureux Poëte; ses

habits furent déchirés; & il essuya de la part de ses jaloux, les outrages les plus sanglans. Ce n'étoit, disoient-ils, que pour se venger de la mauvaise volonté de Magnès, qui avoit extrêmement loué la valeur des Lydiens dans un combat de Cavalerie contre les Amazones; & cela sans faire la moindre mention des Magnésiens, qui prétendoient avoir beaucoup contribué au succès de cette mémorable journée. Nicolas de Damas, aux soins duquel on est redevable de ce morceau d'histoire, assure que Gygès, irrité de l'affront fait à un homme qui lui étoit cher, vint, à la tête de ses troupes, former le siège de Magnésie. La résistance des habitans fut inutile, enfin ils se virent contrains de céder à la force. Ce Prince, de retour à Sardes, après une expédition si glorieuse, célébra des jeux où sa joie & sa magnificence parurent également.

Il est à propos de faire remarquer qu'Hérodote garde un profond silence sur la prise de Magnésie; il semble même insinuer que toutes les guerres de Gygès, pendant un règne assez long, se bornèrent à celles de Milet, de Smyrne & de Colophon. La dernière de ces places fut emportée par les Lydiens, qui, selon toutes les apparences, y firent un butin considérable. Du moins on lit dans Aristote, que Colophon étoit habité par plusieurs particuliers

extraordinairement opulens.

Aucun des Princes voisins de la Lydie ne surpassoit Gygès en richesses. Anacréon ainsi que quelques autres Poètes, nous ont conservé la mémoire de ses trésors ; certaines mines, situées entre Pergame & Ararne, étoient, au rapport de Strabon, la source des revenus prodigieux dont jouissoit ce Prince. Enflé de tant de prospérités, il eut la curiosité de demander à l'Oracle, si quelqu'un étoit plus heureux que lui : Aglaus répondit, Apollon ; & cet Aglaus, selon Plinè & Valère Maxime, peu accommodé des biens de la fortune, cultivoit un petit champ qui fournissoit à tous ses besoins. Un homme tel que celui-là étoit bien différent de Gygès, que l'amour & l'ambition devoient tour à tour. Esclave des femmes, il fut presque toujours occupé du soin de leur plaire. On ignore aujourd'hui le nom de celle de ses maîtresses, qui, selon Athénée, le gouverna absolument lui & son Royaume ; il se contente de dire que ce Prince, dans la vue d'immortaliser sa tendresse pour elle, lui fit ériger un monument, que son élévation & son étendue rendoient digne d'admiration. On le découvroit de très-loin ; & pendant plusieurs siècles il a été connu sous le nom de *Sépulcre de la Courtisane*.

Ce n'est pas là pourtant le seul excès dans lequel l'amour précipita Gygès, du moins si

ce que raconte Hésychius de Milet à quelque fondement ; sçavoir, que ce Prince par un raffinement de délicatesse, dont nous laissons l'explication aux Anatomistes, trouva le premier la manière de rendre les femmes stériles. Au reste, Hésychius de Milet prétend ne rien avancer que sur la foi de Xanthus ; mais, comment concilier une semblable narration avec Athénée, qui, d'après le même Historien, fait honneur à Adramyte de cette rare découverte. Le seul moyen de sauver la contradiction, seroit de dire que Gygès portoit aussi le nom d'Adramyte.

Quoi qu'il en soit, les débauches de ce Prince n'abrégerent pas ses jours, puisque suivant Hérodote, il mourut après un règne de 38 ans. Eusebe ne lui en donne que 36, ce qui prouve que les Anciens étoient partagés sur la chronologie des rois Lydiens. Il est certain du moins que la supputation d'Hérodote & celle d'Eusebe ne se ressemblent point du tout. Il seroit cependant à souhaiter que ce dernier eût conservé les noms & les fragmens des Écrivains qui lui avoient servi de guide ; avec de pareils secours, il seroit bien plus aisé de prendre son parti, tant sur les dates, que sur les autres particularités de la vie de Gygès.

Ses Sujets lui élevèrent un Mausolée, que Nicandre place dans le voisinage du mont Tmolus. Il en étoit aussi fait men-

tion dans les ouvrages du poëte Hipponax, qui, non plus que cet ancien monument ne sont point échappés à l'injure des tems.

De deux enfans que laissa Gygès, Mélan épousa la fille; & le fils qui se nommoit Ardys, fut son successeur.

GYGÈS, *Gygès*, Γύγης, (a) Capitaine Troyen, l'un des compagnons d'Énée, fut abattu par Turnus, qui lui coupa un jarret.

GYLIPPE, *Gylippus*, (b) Arcadien compagnon d'Énée, avoit épousé une femme Tyrhène, de laquelle il eut neuf fils d'une haute taille. Ces neuf freres se trouvant postés par hazard vis-à-vis de Tolumnius, celui-ci lança une flèche qui perça l'un d'entr'eux. Ce jeune guerrier, distingué par sa beauté & par l'éclat de ses armes, receit le coup fatal à l'endroit de la hanche, où les deux extrémités de son baudrier étoient jointes par une agraffe. La flèche lui pénétra le flanc, & l'étend sur l'Arene. Ses freres, troupe courageuse, que sa perte met en fureur, courent à la vengeance. Les uns prennent leur épée, d'autres leur javeline; tous fondent en aveugles sur l'ennemi. Cette circonstance donna lieu à un combat sanglant, & où il périt beaucoup de Troyens.

(a) Virg. *Æneid.* L. IX. v. 762.

(b) Virg. *Æneid.* L. XII. v. 270. & seq.

(c) Just. L. IV. c. 4. Plur. Tom. I. p.

GYLIPPE, *Gylippus*, (c) Γύλιππος, fils de Cléandrides, s'acquit beaucoup de réputation par ses exploits militaires.

Il fut envoyé, l'an 414 avant l'Ere Chrétienne, au secours des Syracusains, qui étoient assiégés par Nicias général des Athéniens. Ayant appris en chemin l'extrémité où ils étoient réduits, étant environnés d'une bonne muraille qui les resserroit, il continua sa route, non plus dans le dessein de défendre la Sicile, qu'il croyoit déjà entre les mains des Athéniens, mais pour conserver aux peuples d'Italie les villes qu'ils y avoient, s'il en étoit encore tems, & si cela étoit possible; car, la renommée avoit répandu de tous côtés que les Athéniens étoient déjà maîtres de tout, & qu'ils avoient à leur tête un Capitaine que sa prudence & les faveurs de la fortune rendoient invincible. Nicias lui-même rassuré contre son naturel, & se fiant sur ses forces & sur ses grands succès, & d'ailleurs persuadé par les nouvelles secretes qu'il avoit tous les jours de Syracuse, & par les gens qu'on lui envoyoit, qu'il alloit incessamment avoir la ville par composition, ne fit aucun compte de l'approche de Gylippe, & ne mit aucunes gardes pour l'empêcher d'aborder; de sorte qu'à la faveur

164, 442, 535. & seq. Diod. Sicul. p. 334, 345, 389. Thucyd. p. 479. & seq. Roll. Hist. Anc. II. p. 434. & suiv.

de cette négligence & de ce mépris , Gylippe aborda en Sicile dans un bateau de passage , sans qu'on en scût rien dans le camp de Nicias. Il descendit fort loin de Syracuse , & assembla une grosse armée. Les Syracusains étoient si peu instruits de son arrivée , qu'ils avoient convoqué ce jour-là une assemblée pour régler les articles de la capitulation qu'on devoit présenter à Nicias , & qu'il y en avoit déjà plusieurs qui s'y étoient rendus , & qui disoient qu'on devoit hâter la capitulation , avant que la ville fût entièrement enfermée ; car , il ne restoit plus qu'une très-petite partie de la muraille à faire , & elle alloit bientôt être achevée , les matériaux étant tout prêts & déjà portés sur le lieu.

Dans ce moment , & dans un si pressant danger , un Officier nommé Gongylus , arriva de Corinthe sur une galère à trois rangs de rames. A son arrivée tout le monde s'assemble en foule autour de lui. Il leur dit que Gylippe est sur le point d'arriver , & qu'il est suivi de plusieurs galères qui viennent à leur secours. Les Syracusains n'osent ajouter foi à ces nouvelles , & comme ils sont dans l'incertitude , ils voyent arriver un courier de Gylippe , qui leur ordonne de sortir en armes au devant de lui. Alors ils reprennent courage , & pleins d'espérance ils vont s'armer.

Dès que Gylippe est arrivé

devant la place , il met ses troupes en bataille ; Nicias , de son côté , y met aussi les siennes , & les deux armées , étant en présence toutes prêtes à charger , Gylippe , mettant à terre ses armes , envoie un héraut aux Athéniens leur dire qu'il leur donne toute sûreté pour se retirer , s'ils veulent abandonner la Sicile. Nicias ne daigna pas faire la moindre réponse à cette proposition ; mais , quelques uns de ses soldats se mettant à rire , demanderent au héraut : *Si l'arrivée d'une cappe Lacédémonienne & d'un méchant bâton , rendoit tout d'un coup la situation des Syracusains bien meilleure , & les mettoit en état de mépriser les Athéniens bien plus forts que Gylippe , & qui venoient tout récemment de rendre aux Lacédémoniens trois cens de leurs prisonniers qu'ils avoient dans les fers , & tous plus chevelus que lui.*

Timée écrit que les Siciliens ne firent pas grand cas de Gylippe , ni d'abord , ni dans la suite ; car , dès qu'ils eurent connu son avarice & son insatiable avidité , ils le méprisèrent , & à son arrivée ils firent des railleries piquantes sur sa cappe & sur ses longs cheveux. Cependant , le même Historien ajoute dans la suite que , dès que Gylippe parut , comme on dit que les oiseaux s'assembloient autour de la chouette dès qu'ils la voyent , les Syracusains s'assemblerent de même autour de lui , prêts à le sur-

VIC.

vre. Et cela est beaucoup plus vraisemblable que tout ce qu'il a dit auparavant ; car , les Syracusains , voyant dans cette cappe & dans ce bâton la marque & la dignité de Sparte ; se rangèrent autour de lui avec toute sorte de respect & d'obéissance. Aussi Thucydide écrit que le salut de la Sicile fut l'ouvrage de Gylippe seul ; & non seulement Thucydide , mais Philistius , Syracusain , & témoin oculaire de tout ce qui se passa , dit la même chose.

En effet , Gylippe emporta d'abord d'assaut le fort de Labdale , où il fit main-basse sur-tout ce qui y étoit. Le même jour , une galère Athénienne fut prise en entrant dans le port. Ensuite , Gylippe se servant des pierres mêmes que les Athéniens avoient amassées pour leur usage , fit continuer de bâtir le mur que les Syracusains avoient commencé de conduire au travers de l'Epipole , & se mettoit tous les jours devant en bataille , comme les Athéniens le faisoient aussi de leur côté. Lorsqu'il vit le tems propre pour donner , il commença le combat dans l'espace qui étoit entre les deux murailles. La situation étroite du lieu , ayant rendu sa cavalerie & ses gens de trait inutiles , il eut du désavantage. Les Athéniens dressèrent un trophée. Gylippe , pour ranimer ses troupes en leur rendant justice , eut le courage de prendre sur lui le reproche du mauvais succès , & de leur dé-

clarer hautement que sa défaite n'étoit pas arrivée par leur faute , mais par la sienne , parce qu'il les avoit fait combattre dans un lieu trop serré. Il leur promit de leur donner bientôt occasion de rétablir leur honneur & le sien ; & en effet le lendemain , après les avoir exhorités à bien soutenir leur ancienne réputation , il les mena contre l'ennemi. Nicias voyant que quand il n'auroit pas envie de donner bataille , il faudroit nécessairement empêcher les ennemis de continuer leur mur au-delà de la contre-vallation , dont ils étoient déjà fort proche , parce qu'autrement c'étoit leur accorder une victoire certaine , marcha contre les Syracusains. Gylippe fit avancer ses troupes au-delà de l'endroit , où de part & d'autre finissoient les murs , afin d'avoir plus d'espace pour s'étendre ; & chargeant l'aile gauche des ennemis avec sa cavalerie , il la mit en suite , & bientôt après renversa l'aile droite. On voit ici ce que peuvent l'expérience & l'habileté d'un grand Capitaine ; car Gylippe , avec les mêmes hommes , les mêmes armes , les mêmes chevaux , les mêmes lieux , en changeant seulement son ordonnance de bataille , défit les Athéniens , & les poursuivit jusques dans leur camp. La nuit suivante , les vainqueurs poussèrent leur mur au-delà de la contre-vallation des Athéniens , & par-là , leur ôtèrent toute espérance

de pouvoir les enfermer.

Après cet heureux succès, les Syracusains, à qui la flotte de Corinthe étoit arrivée sans avoir été aperçue de celle d'Athènes, reprirent courage, armerent plusieurs galères, & sortant en campagne avec leur cavalerie & d'autres troupes, firent beaucoup de prisonniers. Ils députerent à Lacédémone & à Corinthe, pour faire venir du renfort. Gylippe alla lui-même par toutes les villes de Sicile pour les solliciter de se joindre à lui, & il en gagna la plus grande partie, qui lui donnèrent de puissans secours. Nicias, voyant que ses forces diminueient tous les jours, & que celles des ennemis augmentoient, commença à perdre courage; & non content d'envoyer aux Athéniens des gens pour leur représenter l'état des choses, il leur écrivit lui-même très-fortement. La lecture de ses lettres fit impression sur les Athéniens, & ils se hâtèrent de lui envoyer du secours. Malgré cela, leurs affaires ne se rétablirent point. Nicias même, après la perte de plusieurs combats, se voyant sans ressource, se rendit à discrétion. Gylippe fit de vains efforts pour obtenir des Syracusains que ce Général fut conduit à Lacédémone. Sa demande fut réjetée, & Nicias mis à mort.

Gylippe accompagna depuis Lyfandre à la prise d'Athènes, & ce dernier lui confia tout l'argent qu'il avoit pris au pil-

lage de cette ville; consistant en mille talens enfermés dans trente sacs cachetés par-dessus. Gylippe malheureusement tenté dans cette occasion, ne fut pas plutôt parti, qu'il découfit tous les sacs par le fond; & après en avoir tiré de chacun tout l'argent qu'il voulut, il les recoulit ensuite sans prendre garde que dans chaque sac il y avoit une étiquette où étoit marquée la quantité d'argent qu'il contenoit. Étant arrivé à Sparte, il alla d'abord chez lui, cacha sous les tuiles de sa maison tout l'argent qu'il avoit volé, & alla ensuite remettre ces sacs entre les mains des Éphores, leur faisant bien remarquer les cachets entiers.

Les Éphores firent d'abord ouvrir ces sacs & compter l'argent; mais, ayant vu que les sommes ne se rapportoient point à celles qui étoient marquées sur les étiquettes, ils furent fort étonnés & se trouverent dans une grande perplexité. Comme ils étoient dans cet embarras, un valet de Gylippe leur découvrit la chose, en leur disant par une espèce d'énigme : *Il y a bien des chouettes au Céramique*. Les Éphores comprirent d'abord que dans ce mot *les chouettes* signifioient les pièces de monnoie, parce que vraisemblablement la plupart des monnoies portoient alors l'empreinte d'une chouette à cause des Athéniens, & que le *Céramique*, qui étoit un lieu à Athènes, ainsi appelé parce

qu'il y avoit eu une tuilerie ,
signifioit aussi le toit d'une mai-
son , à cause des tuiles appellées
Ceramoï.

Gylippe , ayant donc flétri ,
par une action si horrible & si
honteuse , tant de grandes & de
si glorieuses actions qu'il avoit
faites auparavant , se bannit lui-
même de Lacédémone , & alla
passer le reste de sa vie dans un
païs étranger.

GYLIS , ou GYLUS *Gylis* ,
Gylus , Γύλις , Γύλος , (a) Capi-
taine , dont il est parlé dans
Xénophon.

GYLON , *Gylon* , Γύλων , (b)
Athénien , fut accusé d'avoir
Ivré aux ennemis une ville du
Pont , appelée Nymphée , qui
appartenoit aux Athéniens. Ce
reproche l'obligea de s'exiler.
Il alla en Scythie où il épousa
une femme du païs , dont il eut
deux filles ; l'une fut mariée à
Démocharès , & l'autre appel-
lée Cléobule , à Démosthène ,
à qui elle porta en dot cin-
quante mines , c'est-à-dire ,
deux mille cinq cens livres.
Démosthène l'orateur naquit
de ce mariage.

GYMNASE , *Gymna-
sium* , Γυμνάσιον , (c) nom d'un
édifice public chez les Ro-
mains , où ceux qui vouloient
s'instruire & se perfectionner
dans les exercices , trouvoient
tous les secours nécessaires. Ces
lieux se nommoient Gymnases , à
cause de la nudité des athletes ;

Palestres , à cause de la lutte ,
qui étoit un des exercices qu'on
y cultivoit le plus , & quelques-
fois chez les Romains Thermes ,
parce que l'appartement des
bains & des étuves en faisoit
une des principales parties.

Les différentes pièces qui
composoient ces grands édifices ,
peuvent , suivant M. Burette ,
se réduire à douze principa-
les ; sçavoir , 1.^o Les portiques
extérieurs où les Philosophes ,
les Rhéteurs , les Mathémati-
ciens , les Médecins , & autres
Sçavans faisoient les leçons pu-
bliques , disputoient , ou lisoient
leurs ouvrages ; 2.^o L'Ephé-
béum , où les jeunes gens s'as-
sembloient de grand matin ,
pour y apprendre les exerci-
ces dans le particulier & sans
avoir de spectateurs ; 3.^o le
Corycéum , l'Apodytérion ou
le Gymnastérion , qui étoit une
espèce de garde-robe où l'on
quittait ses habits , soit pour le
bain , soit pour les exercices ;
4.^o l'Elæothésium , l'Aliptré-
rion , ou l'Unctuarium , desti-
né aux onctions qui précé-
doient ou qui suivoient l'usage
des bains , la lutte , le pancra-
ce , &c. 5.^o le Conistérium
ou Conistra , dans lequel on
se couvroit de sable ou de pous-
sière pour sécher l'huile ou la
sueur ; 6.^o la Palestre propre-
ment dite , où l'on s'exerçoit
à la lutte , au pugilat , au pan-
crace , & à divers autres exer-

(a) Xenoph. p. 660.

(b) Plut. T. I. pag. 247. Æsch. Orat.
contra Ctesiph. p. 454 , 456. Demosth.

Orat. contra Aphob. p. 905.

(c) Mém. de l'Acad. des Inscrip. &
Bell. Lett. Tom. I. p. 93 , 94.

tices; 7.^o le Sphæristérion; ou jeu-de-paume, réservé pour les exercices où l'on employoit une balle; 8.^o les grandes allées non pavées, qui occupoient le terrain compris entre les portiques & les murs qui environnoient tout l'édifice; 9.^o les Xystes, *Xysti*, qui étoient des portiques sous lesquels les athlètes s'exerçoient pendant l'hiver ou le mauvais tems; 10.^o d'autres Xystes, *Xysta*, qui étoient des allées découvertes, destinées pour l'été & pour le beau tems, & dont les unes étoient toutes nues, & les autres plantées d'arbres; 11.^o l'appartement des bains, composé de plusieurs pièces; 12.^o le Stade qui étoit un terrain spacieux, demi-circulaire, sablé & entouré de gradins pour les spectateurs des exercices. On peut ajouter encore le Grammatéion, qui étoit le lieu destiné à la garde des archives athlétiques.

Les Gymnases étoient gouvernés par plusieurs officiers; tels étoient 1.^o le Gymnasiarque, ou le sur-intendant de toute la Gymnastique; 2.^o le Xystarque, ou celui qui présidoit aux Xystes & au Stade; 3.^o le Gymnaste ou le maître des exercices, qui en connoissoit les différentes qualités, & les accommodoit aux âges & aux diverses complexions; 4.^o le Pædotriba, ou prévôt de salle, employé à ensei-

gnier mécaniquement les exercices, sans en attendre les avantages par rapport à la santé. Sous ces quatre principaux Officiers servoient une foule de subalternes; dont les noms assez peu importans désignaient les différentes fonctions qu'ils avoient en sous-ordre.

GYMNASIARQUE, *Gymnasiarcha*, *Gymnasi Præfektus*, *Γυμνασιάρχης*, *γυμνασιάρχος*, Officier qui avoit la sur-intendance & l'administration suprême des Gymnases. Il a été parlé de cet Officier sous l'article des Athlètes, chiffre XVI. Voyez cet article.

GYMNASIE, *Gymnasia*, *Γυμνασία*, (a) grande ville d'Asie, selon Diodore de Sicile. Les dix mille Grecs, au retour de leur expédition, passèrent par cette ville. Voyez Chenius.

GYMNASTE, *Gymnastus*, *Γυμναστής*, officier préposé pour accommoder les différentes espèces d'exercices d'usage dans les Gymnases, aux diverses complexions des athlètes, & pour les élever dans ces exercices. Quelquefois il étoit chargé à la place de l'Agonothète d'encourager les athlètes avant le combat, & de les animer par les motifs les plus pressans à remporter la victoire. Il a été aussi parlé de cet Officier sous l'article des athlètes, chiffre XVIII. Voyez cet article.

(a) Diod. Sicul. p. 412.

GYMNASTÉRION, *Gymnasterium*, (a) nom d'un lieu des Gymnases. Ce lieu servoit d'une garde-robe où l'on quittoit ses habits, soit pour les exercices, soit pour le bain, & où l'on se r'habilloit ensuite; il se nommoit aussi Apodytérion & Spoliarium, car ces deux mots ont le même sens. On fit cet appartement avec une grande magnificence, quand les bains reprirent faveur sur la fin du règne de Néron; il composoit dans les thermes de Dioclétien, un salon octogone, de figure oblongue, dont chaque face formoit un demi-cercle, & dont la voute étoit soutenue par plusieurs rangs de colonnes d'une hauteur extraordinaire.

GYMNASIQUE, *Gymnastica*, (b) c'est l'art ou la science des divers exercices du corps.

Les hommes, acquérant la force & l'agilité de leur corps par divers exercices, se sont proposé différentes fins; d'abord, ils ont eu en vue de pourvoir à leur sûreté, & de se rendre plus propres aux fonctions de la guerre, en s'accoutumant à tous les mouvemens qui peuvent être de quelque utilité pour l'attaque ou pour la défense; & c'est ce qui a produit la Gymnastique militaire.

Le soin qu'ils ont pris de

leur santé, les a engagés à la fortifier du secours des exercices les plus convenables, qu'ils ont assujettis à certaines loix, conformément aux avis & aux décisions des Médecins; & de là est née la Gymnastique médicale.

L'amour du plaisir, & surtout de celui qui est inséparable des spectacles, joint au désir de donner des preuves publiques de sa force & de son agilité, en remportant un prix proposé, mit en grande vogue une troisième espèce de Gymnastique, la plus fameuse de toutes, la Gymnastique Athlétique.

Il y en a qui croient avec raison que la Gymnastique doit être presque aussi ancienne que le monde; car, tous les exercices qui en sont l'objet, se rapportant à trois fins principales, la défense du corps humain & de tout ce qui en dépend, la conservation de la santé, & le simple amusement; il n'y a pas lieu de douter, que dans tous les tems, les hommes ne se soient portés d'eux-mêmes à tout ce qui pouvoit leur procurer ces avantages. Ainsi, il y a beaucoup d'apparence, que dès l'établissement des premières sociétés, les hommes sentant le besoin qu'ils avoient des exercices militaires pour repousser les insultes de leurs voisins, insti-

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bel. Lett. T. q. n. 1. p. 94, 101.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bel. Lett. T. 1. p. 10. & suiv. p. 213.

ruent des jeux & proposèrent des récompenses pour animer la jeunesse à ces sortes d'exercices, Mais, ce qui n'étoit dans sa première institution qu'un passe-tems & un jeu, devint enfin une affaire si importante, qu'elle intéressoit des villes fameuses & des peuples entiers. En effet, on regardoit comme le plus grand honneur qu'on pût recevoir, celui d'être proclamé vainqueur dans ces jeux publics, & d'être couronné en présence de ses concitoyens. On alla même jusqu'à croire que les Dieux & les Héros pourroient être sensibles à ce qui flattoit les hommes si agréablement; en sorte que l'on introduisit dans les cérémonies de la religion, c'est-à-dire, dans le culte divin & dans les honneurs funèbres rendus aux manes des défunts, la plupart de ces exercices qui n'avoient servi jusques-là qu'à disposer les hommes au métier de la guerre. Or, comme il étoit difficile de perfectionner tous ces exercices, sans les assujettir à certaines loix, ou les renfermer dans certaines règles, on forma de l'assemblage de toutes ces choses un corps de doctrine, à laquelle on donna le nom de Gymnastique, parce qu'elle enseignoit tout ce qui concernoit les exercices du corps.

On trouve des traces de cet art dès le tems de la guer-

(*) Diod. Sicul. p. 206.

re de Troie; ce qui est justifié par divers endroits d'Homère, & sur-tout par le vingt-troisième livre de l'Illiade, où ce poëte décrit les jeux célébrés aux funérailles de Patrocle. Il résulte de cette description, qui est le plus ancien monument qui nous reste de la Gymnastique des Grecs, que ces peuples s'exerçoient dès lors à la course des chars, au pugilat, à la lutte, à la course à pied, au combat à outrance ou à ser émoulu, à jeter le disque ou palet, à tirer de l'arc & à lancer le javelot. Il paroît même par le détail qu'Homère fait de chacun de ces exercices, qu'il manquoit dès ce tems-là très-peu de choses à la Gymnastique, pour mériter le nom d'art; d'où l'on conclut que lorsque Galien avance que la Gymnastique n'existoit point encore du tems d'Homère, & qu'elle n'a commencé à se former que vers le siècle de Platon, il n'a voulu désigner par-là que la Gymnastique médicinale.

La Doctrine Gymnastique se trouve éparse en tant de livres différens d'antiquité, qu'on doit être fort redevable aux littérateurs modernes qui se sont donné la peine de la rassembler; c'est à l'exécution de cette entreprise qu'ont dignement concouru Mercurialis, Faber, Falconerii, Van Dale, Meursius & M. Burette.

GYMNÉSIES, *Gymnasia*, (a)

Γυμνάσιαι, îles, les mêmes que les îles Baléares. Voyez Baléares.

GYMNETES, *Gymnetes*, *Γυμνῆτες*, (a) peuple. Cratès de Pergame nomme ainsi certains Indiens qui vivoient au-delà de cent ans. Quelques-uns, dit Plin, les appellent Macrobiens.

Il y en avoit d'autres de même nom, selon cet Auteur, dans l'Afrique à l'orient. Il y avoit outre cela, les *Gymnetes*, *Pharusii*, qui s'étendoient jusqu'à l'occident. Le P. Hardouin les place le long du Niger, en-deçà de ce fleuve.

Festus Avienus met un peuple du nom de *Gymnetes* dans l'Espagne Tarragonoise.

On dit que les *Gymnetes* étoient ainsi appelés parce qu'ils étoient tout nus.

GYMNIAS, *Gymnias*, *Γυμνίας*, (b) ville d'Asie. C'est une des villes par où passèrent les dix mille Grecs, à leur retour de leur expédition. Xénophon dit que cette ville étoit grande, opulente & peuplée. On croit avec raison que c'est la même que la *Gymnasia* de Diodore de Sicile.

GYMNIQUES [jeux ou combats], *Ludi Gymnici*, *Certamina Gymnica*. (c) Les Jeux ou Combats Gymniques étoient des exercices célèbres chez les Grecs & chez les Romains, qui prirent leur nom de la nu-

dité des athlètes, lesquels, pour être plus libres se mettoient nus ou presque nus.

On convient qu'Hercule en instituant les jeux Olympiques, imposa aux athlètes qui devoient y combattre, la loi d'y paroître nus; la nature de la plupart des exercices usités dans ces jeux, jointe à la chaleur du climat & de la saison où l'on tenoit ces sortes d'assemblées, exigeoit nécessairement cette nudité, qui pourtant n'étoit pas entière; on avoit soin de cacher ce que la décence défend de découvrir; & l'on employoit pour cela une espèce de ceinture, de tablier, ou d'écharpe, dont on attribue l'invention à *Palestre*, fille de *Mercur*. Nous voyons cet usage établi dès le tems d'Homère, qui appelle ζώνη cette sorte de ceinture, en parlant du pugilat d'Euryale & d'Épéus.

Mais, vers la quinzième Olympiade, s'il en faut croire Denys d'Halicarnasse, les Lacédémoniens s'affranchirent de la servitude de l'écharpe; ce fut, au rapport d'Eustathe, l'aventure d'un certain Orsippe, qui en amena l'occasion; l'écharpe de cet athlète s'étant déliée, lorsqu'il disputoit le prix de la course, ses pieds s'y accrochèrent, en sorte qu'il se laissa tomber, & se tua, ou du moins fut vaincu par son concurrent, [car on compte la cho-

(a) Plin, T. I. 253. 374.

(b) Xenoph. p. 338.

(c) Mém. de l'Acad. des Inscrip. &

Bell. Lett. Tom. I. pag. 214. & suiv. Tom. XIII. p. 420. Tom. XIV. p. 107.

& suiv.

se de deux façons J. Ce malheur donna lieu de porter un règlement qui décidoit qu'à l'avenir les athlètes combattoient sans écharpe & sacrifieroient la pudeur à leur commodité, en retranchant même ce reste d'habillement. Achante le Spartiate suivit le premier l'ordonnance, & disputa tout nu le prix de la course aux jeux Olympiques; néanmoins, les autres peuples rejetterent cette coutume, & continuerent à se couvrir de l'écharpe dans la lutte & dans le pugilat; ce qu'observoient encore les Romains du tems de Denys d'Halicarnasse.

L'époque de l'entière nudité des athlètes, que cet Auteur met à la quinziesme Olympiade, est démentie par Thucydide, qui prétend qu'elle ne s'étoit introduite que quelques années avant le tems où il écrivoit l'histoire de la guerre du Péloponnèse; or, l'on sçait que le commencement de cette guerre tombe à la première année de la 87.^e Olympiade.

Quoi qu'il en soit, la nudité des athlètes n'étoit d'usage que dans certains exercices, tels que la lutte, le pugilat, le pancrace, & la course à pied; car, il est prouvé par d'anciens monumens, que dans l'exercice du disque, les discoboles portoient des tuniques; on ne se dépouilloit point pour la course des chars, non plus que pour l'exercice du javelot; & c'est pour cette raison, comme le remarque Eustathe, qu'Homère,

grand observateur des bienféances, ne fait paroître Agamemnon aux jeux funebres de Patrocle, que dans cette dernière espèce de combats, où ce Prince n'étoit point obligé de déroger en quelque sorte à sa dignité en quittrant ses habits.

Cependant, comme dans les Gymnases destinés à former la jeunesse aux combats Gymniques, les jeunes gens y paroissent d'ordinaire presque nus, il y avoit des inspecteurs appelés Sophronistes, préposés pour veiller sur eux & les maintenir dans la pudeur.

Lycon, selon Plin, institua les jeux Gymniques en Arcadie, qui de-là se répandirent partout, firent successivement les délices des Grecs & des Romains, & accompagnerent presque toujours la célébration des grandes fêtes, sur-tout celles des Bacchanales.

Ces jeux se donnoient avec magnificence quatre fois l'année; sçavoir, 1.^o à Olympie, province d'Élide, & pour cette raison ils furent appelés jeux Olympiques, en l'honneur de Jupiter Olympien; 2.^o dans l'Isthme de Corinthe, d'où ils prirent le nom de Jeux Isthmiens, & furent dédiés à Neptune; 3.^o dans la forêt de Némée, à la gloire d'Hercule, & ils en furent appelés jeux Néméens; 4.^o on les connut aussi sous le nom de jeux Pythiens, en l'honneur d'Apollon qui avoit tué le serpent Python.

On y disputoit le prix du poe

gilat, de la lutte, de la course à pied, de la course des chars, de l'exercice du disque, & du javelot. Lucien nous a laissé de ces divers combats avec son badinage ordinaire, un tableau fort instructif dans un de ses Dialogues, où il fait parler ainsi Anacharsis & Solon.

Anacharsis. » A qui en veut
 » lent ces jeunes gens, de se
 » mettre si fort en colère, & de
 » se donner le croc-en-jambe,
 » de se rouler dans la boue
 » comme des pourceaux, tâ-
 » chant de se suffoquer ? Ils
 » s'huiloient, se rasoient d'a-
 » bord paisiblement l'un l'autre;
 » mais tout-à-coup baissant la
 » tête, ils se sont entrecho-
 » qués comme des belliers;
 » puis l'un élevant en l'air son
 » compagnon, le laisse tomber
 » à terre par une secousse vio-
 » lente, & se jettant sur lui
 » l'empêche de se relever, lui
 » pressant la gorge avec le cou-
 » de, & le serrant si fort avec
 » les jambes, que j'ai peur qu'il
 » ne l'étouffe, quoique l'autre
 » lui frappe sur l'épaule, pour
 » le prier de le lâcher, comme
 » se reconnoissant vaincu. Il
 » me semble qu'ils ne devraient
 » point s'enduire ainsi de boue,
 » après s'être huilés, & je ne
 » puis m'empêcher de rire,
 » quand je vois qu'ils esquivent
 » les mains de leurs compa-
 » gnons comme des anguilles
 » que l'on presse. En voilà qui
 » se roulent dans le sable avant
 » que de venir au combat, afin
 » que leur adversaire ait plus

» de prise, & que la main ne
 » coule pas sur l'huile ni sur la
 » sueur.

Solon. » La difficulté qui se
 » trouve à coller un adver-
 » saire, lorsque l'huile & la
 » sueur font glisser la main sur
 » la peau, met en état d'empor-
 » ter sans peine dans l'occasion
 » un blessé hors du combat,
 » ou d'enlever un prisonnier.
 » Quant au sable & à la pouf-
 » sière dont on se frotte, on
 » le fait pour une raison toute
 » différente, c'est-à-dire, pour
 » donner plus de prise, afin de
 » s'accoutûmer à esquiver les
 » mains d'un antagoniste mal-
 » gré cet obstacle; outre que
 » cela sert, non seulement à
 » essuyer la sueur & à décras-
 » ser, mais encore à soutenir
 » les forces, en s'opposant à la
 » dissipation des esprits, & à
 » fermer l'entrée à l'air, en
 » bouchant les pores qui sont
 » ouverts par la chaleur.

Anacharsis. » Que veulent
 » dire ces autres qui sont aussi
 » couverts de poussière ? Ils
 » s'entrelacent à coups de pied
 » & de poing, sans essayer de
 » se renverser comme les pre-
 » miers; mais, l'un crache ses
 » dents avec le sable & le sang,
 » d'un coup qu'il a reçu dans
 » la mâchoire, sans que cet
 » homme vêtu de pourpre,
 » qui préside à ces exercices,
 » se mette en peine de les
 » séparer; ceux-ci font voler
 » la poussière en sautant en
 » l'air, comme ceux qui dis-
 » putent le prix à la course,

Solon. » Ceux que tu vois
 » dans la boue ou dans la pous-
 » sière , combattent à la lutte ;
 » les autres se frappent à coups
 » de pied & de poing , au
 » pancrace ; il y a encore
 » d'autres exercices que tu
 » verras , comme le palet &
 » le pugilat , & tu sçauras que
 » par-tout le vainqueur est cou-
 » ronné. »

Les jeux Gymniques étoient consacrés à quelque divinité ; c'est pour cela qu'on leur donnoit le nom d'*ἱερὰ ἀγωνία*, *ludi sacri*, & à ceux qui y avoient été couronnés celui d'*ἱερὸν νικῶντα*, *sacri victores*. Par la même raison on appella *ἱερὰ κοίτην*, *sacra collegia*, les différens colleges des gens qui servoient aux combats Gymniques. Ces colleges avoient des sacrifices & des Prêtres particuliers, & celui qui étoit à la tête de ces Prêtres, prenoit le titre de grand-Prêtre du college, *Ἀρχιερεὺς γυμνασίου*. On éliſoit ordinairement pour grand-Prêtre quelqu'un du corps , comme on peut le voir dans les Inscriptions de Gruter. Outre cela, les colleges Gymniques se nommoient eux-mêmes des espèces de Magistrats qui prenoient le titre d'Archontes. Dans les assemblées de ces colleges , on faisoit différens décrets, soit pour témoigner de la reconnaissance envers leurs protecteurs, soit pour faire honneur à ceux d'entre les affo-

ciés qui se distinguoient par leurs talens.

GYMNOPIÉDIE, *Gymnopædia*, *Γυμνοπαῖδια*, (a) terme composé de *γυμνός*, *nudus*, nu, & *παῖς*, *puer*, jeune homme.

La Gymnopédie étoit une danse en usage chez les Lacédémoniens, & qui devoit son institution à Lycurgue. Cette danse faisoit partie d'une fête solemnelle, qu'on célébroit publiquement à Lacédémone, en mémoire de la victoire remportée près de Thyre par les Spartiates sur les Argiens. Deux troupes de danseurs nus, la première de jeunes gens, la seconde d'hommes faits, composoient la Gymnopédie, & lui donnoient son nom. Celui, qui menoit chaque troupe, portoit sur la tête une couronne de palmier, qu'on nommoit couronne Thyréatique, à cause du sujet de la fête. Toute la bande en dansant chantoit les poésies Lyriques de Thaléas & d'Alcman, ou les péanes de Dionysodote. Ces danses se faisoient dans la place publique ; & la partie de cette place destinée aux danseurs s'appelloit le chœur, *χοῖρος*.

La fête étoit consacrée à Apollon pour la poésie, & à Bacchus pour la danse ; cette danse, selon Athénée, avoit quelque rapport à une sorte d'exercice, connu anciennement sous le nom d'*ἀναπάλη*, parce

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I, pag. 118, 119. T. X, pag. 298, 299.

que les danseurs par les démar-
ches entre-coupées & cadencées
de leurs pieds, & par les mou-
vemens figures de leurs mains,
offroient aux yeux une image
adoucie de la lutte & du pan-
crace, Meursius a discuté cette
matière avec érudition, dans
son livre intitulé *Orchestra*; on
y peut recourir. Il suffira d'a-
jouter qu'on passoit ordinaire-
ment de cette danse à la pyr-
rhique, dont la Gymnopédie
étoit comme le prélude.

Le Législateur de Lacédémo-
ne appliqua l'exercice de la
danse aux vus qu'il avoit de
porter la jeunesse de Sparte à
apprendre en se jouant l'art
terrible de la guerre; non seu-
lement Lycurgue voulut que les
jeunes garçons dansassent nus,
mais il établit que les filles,
dans certaines fêtes solennelles,
ne danseroient que parées de
leur propre beauté, & sans
autre voile que leur pudeur.
Quelques personnes lui ayant
demandé la cause de cette insti-
tution: *C'est afin*, dit-il, *que*
les filles de Sparte, faisant les
mêmes exercices que les hommes,
elles ne leur soient point infé-
rieures ni pour la force & la santé
du corps, ni pour la générosité de
l'ame.

M. Guillet, dans sa Lacédé-
mone ancienne, entreprend
d'après Plutarque l'apologie de
Lycurgue contre ceux qui pré-
tendent que cette institution
étoit plus capable de corrom-
pre les mœurs que de les affi-
ner. » Outre, dit M. Guillet,

» qu'il est impossible d'imaginer
» que Lycurgue, qui regardoit
» l'éducation des enfans com-
» me la plus importante affaire
» d'un Législateur, ait pu ja-
» mais fonder des usages qui
» rendissent au dérèglement, il
» n'est pas douteux que la nu-
» dité étant commune à Lacé-
» démone, ne faisoit point
» d'impression criminelle ou
» dangereuse. Il se forme par-
» tout naturellement une habi-
» tude de l'œil à l'objet qui
» dispose à l'insensibilité, &
» qui banit les desirs déréglés
» de l'imagination; l'émotion
» ne vient guère que de la nou-
» veauté du spectacle. Enfin,
» [& c'est la meilleure raison
» de M. Guillet], dès qu'on
» s'est mis une fois dans l'esprit
» l'intégrité des mœurs de
» Sparte, on demeure persuadé
» de ce bon mot: *Les filles de*
Lacédémone n'étoient point nues,
l'honnêteté publique les couvroit.
» Telle étoit, dit Plutarque,
» la pudicité de ce peuple,
» que l'adultère y passoit pour
» une chose impossible & in-
» croyable. »

Ces usages nous paroissent
également étranges & blâma-
bles; & nous sommes étonnés
qu'un homme aussi renommé
pour sa sagesse ait pu les propo-
ser, ou qu'on ne les ait pas ré-
jettés.

Après tout, quelque parti
qu'on prenne pour ou contre
Lycurgue, gardons-nous bien
de croire que son excuse en fût
une pour nous. Quoiqu'il y ait

quantité de lieux dans le monde où les femmes paroissent toujours dans l'état de celles qui dansoient à certaines fêtes de Sparte, & quoique nos voyageurs assurent que dans ces lieux le dérèglement des mœurs est très-rare; le point important qu'il ne faut jamais perdre de vue sur cette matière, est de reconnoître que si la force de l'éducation générale, établie sur de bons principes, est infinie, lorsque des exemples contagieux n'en peuvent déranger les effets, nous ne jouissons malheureusement, ni des avantages précieux de cette excellente éducation générale, ni de ceux d'une bonne éducation particulière.

GYMNOPODIES, *Gymnopodia*, *Γυμνοποδία*, (a) sorte de danse, dont il est fait mention dans Lucien. Ce mot est composé de *γυμνός*, *nudus*, nu, & *πούς*, *pes*, pied.

GYMNOSOPHISTES, (b) *Gymnosophistæ*, *Γυμνosophισταί*, philosophes Indiens, qui vivoient dans une grande retraite, faisant profession de renoncer à toutes sortes de voluptés pour s'adonner à la contemplation des merveilles de la nature. Ils alloient nus la plupart du tems, ce que signifie leur nom, & cela peut-être à cause de la chaleur excessive de leur pays.

On en distinguoit deux sectes

(a) Lucian. T. I. p. 917.

(b) Plut. T. I. p. 700, 701. Lucian. Tom. II. p. 790. Myth. par M. l'Abb.

principales, les Brachmanes & les Hylobiens; ceux-ci suyoient le commerce des hommes; les autres un peu plus humanisés se convroient d'écorce d'arbres, paroissoient quelquefois dans la société, & se mêloient de médecine.

Les Gymnosophistes croyoient l'immortalité de l'ame, & la métempsycose ou transmigration d'un corps dans un autre; & l'on prétend que Pythagore avoit pris d'eux cette opinion. Ils faisoient consister le bonheur de l'homme à mépriser les biens de la fortune & les plaisirs des sens, & se glorifioient de donner des conseils d'intérêt aux Princes & aux Magistrats. Lorsqu'ils devenoient vieux & infirmes, ils se jetoient eux-mêmes dans un bûcher embrasé, pour éviter l'ignominie qu'ils trouvoient à se laisser accabler par les années & les maladies. Un d'eux, nommé Calanus, se brûla ainsi lui-même en présence d'Alexandre le Grand.

Il faut remarquer qu'outre les Gymnosophistes des Indes, il y en avoit d'autres en Afrique, sur une montagne d'Éthiopie, assez près du Nil, qui vivoient sans communauté & en vrais solitaires. Le fameux Apollonius de Tyane, fut assez mal reçu de ces derniers, qu'avoit indisposés contre lui un courrier dépêché par le jaloux Euphrate, pour les avertir qu'Apollonius

Ban. Tom. V. p. 392. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. p. 136. & suite.

venoit à eux prévenu en faveur de la sagesse Indienne. Or, il y avoit rivalité entre les philosophes de l'Éthiopie & ceux de l'Inde. Nous n'entrerons point dans le détail de ce qui se passa entre Apollonius & les Gymnosophistes. On n'y trouve rien de sort intéressant, si ce n'est une réflexion judicieuse de Thespésion, chef de la philosophie Éthiopienne, contre les prestiges mal-à-propos associés aux préceptes de la sagesse.

» Nous vivons, dit-il, d'une façon très-unie. La terre ne nous fournit point de lits de gazon, nous ne nous soutè nons point en l'air, les sources de lait & de vin ne coulent point à nos ordres. Nous obtenons de la terre par notre travail une nourriture simple & frugale; & nous la trouvons plus agréable, précisément parce qu'elle nous a coûté des sueurs. La sagesse marche avec simplicité, & elle n'a pas besoin de cet appareil théâtral, que vous avez vu chez les Indiens. Je sçais, je ne sçais pas; faites ceci, évitez cela; voilà le langage qui convient au sage, sans faïte, sans fracas, sans affectation d'éblouir par le merveilleux les yeux du vulgaire. »

Rien n'est mieux pensé ni mieux dit. Mais, l'amateur de la simplicité gâte tout par une

bravade qu'il ajoute. » Si nous n'opérons pas, dit-il, ces merveilles qui vous ont inspiré de l'admiration pour les Indiens, ce n'est pas le pouvoir qui nous manque, c'est le mépris qui nous en empêche. Et pour preuve, Orme, qui m'écoutez, saluez le sage Apollonius. » L'arbre obéit, & d'une voix qui ressembloit à une voix de femme, il salua le philosophe étranger. »

L'esprit Romanesque & le goût du mensonge accompagnoient par-tout Apollonius. Admirateur décidé de la sagesse Indienne, il fut très-scandalisé du discours de Thespésion, & il entreprit de le réfuter; mais, ces discussions misérables nous ennuyeroient sans aucun fruit.

GYNDANE, *Gyndanes*, (a) Γυνδάνης, grand ami du philosophe Abauchas. C'est celui qui sauva ce Philosophe au préjudice de ses enfans & de sa femme. Voyez Abauchas.

GYNDE, *Gyndes*, Γύνδης, (b) fleuve d'Asie, dont Hérodote parle en ces termes: » Quand Cyrus, avec ses troupes, fut arrivé sur les bord du fleuve du Gynde, qui, descendant des montagnes Mantienes, passe au travers des Dardiens, & vient se décharger dans le Tigre, qui traverse la ville d'Opis, & va se perdre dans la mer Rouge, il fit ses efforts pour passer le Gynde,

(a) Lucian. T. II. p. 107, 108.

(b) Herod. L. I. c. 189, 190, 201. L. V. c. 51. Tacit. Annal. L. XI. c. 10.

» quoiqu'il ne fût pas guéable ,
 » & qu'on ne le pût passer
 » qu'en bateau. Comme il con-
 » sidéroit de quelle façon il
 » pourroit le traverser , un de
 » ces chevaux blancs qui sont
 » consacrés au soleil parmi les
 » Perses , sauta brusquement
 » dans la rivière , & s'efforça
 » de passer à l'autre bord ; mais ,
 » la force de l'eau l'emporta &
 » l'engloutit en même tems.
 » Cyrus , ne pouvant suppor-
 » ter cet outrage , qu'il avoit
 » reçu de ce fleuve , le mena-
 » ça de le rendre si petit & si
 » bas , que même les femmes
 » pourroient le traverser à l'a-
 » venir sans se mouiller les ge-
 » noux. Après avoir fait ces
 » menaces , il différa l'expédi-
 » tion de Babylone , & divisa
 » ses troupes en deux corps.
 » Ensuite , il traça au cordeau
 » de chaque côté de la rivière
 » cent quatre-vingts canaux ,
 » qui commençoient sur le ri-
 » vage , & les fit creuser par
 » ses gens. A la vérité , il ache-
 » va cet ouvrage ; mais , quoi-
 » qu'il eût grand nombre d'ou-
 » vriers , néanmoins il employa
 » tout l'été dans cette entre-
 » prise. Ainsi , Cyrus , se ven-
 » gea du fleuve du Gynde en
 » le distribuant en trois cens
 » soixante canaux , & quand le
 » printems fut revenu , il conti-
 » nua son voyage contre les Ba-
 » byloniens. «

Les plus grands hommes sont

capables des actions les plus
 petites ; & quoique celle-ci
 s'accorde peu avec le reste de
 la vie de Cyrus , nous n'aurions
 aucun prétexte pour la révo-
 quer en doute , si elle étoit rap-
 portée par un Auteur plus di-
 gne de soi qu'Hérodote , d'après
 qui tous les autres l'ont co-
 piée.

Ammien Marcellin nomme le
 Gynde avec le Choaspe qui
 tombe dans le Tigre. Mais ,
 comme après les saignées que
 Cyrus fit à ce fleuve , il ne pa-
 roit pas qu'il ait repris son an-
 cien cours , il y a bien de l'appa-
 rence que le Gynde d'Ammien
 Marcellin n'est pas le Gynde
 d'Hérodote , mais le Gynde qui,
 au rapport de Tacite , séparoit
 les Dabes & les Ariens.

GYNÉCÉE , *Gynæceum* , (a)
 logement destiné à mettre en
 réserve les habits , hardes , lin-
 ges , meubles , & autres effets de
 la garde-robe des Empereurs ,
 pour qu'ils pussent s'en servir
 lorsque les affaires les appel-
 loient tantôt dans une provin-
 ce , tantôt dans une autre. Il y
 avoit de ces sortes de logemens
 en plusieurs villes des diverses
 provinces , situées sur de grandes
 routes.

Quoique le mot *Gynæceum* ,
 emprunté des Grecs par les La-
 tins , signifie proprement un ca-
 binet où les femmes serrent
 leurs habits précieux , bagues ,
 bijoux , ornemens , &c. néan-

(a) Xenoph. p. 844. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 113. Antiq. expl. par D.
 Bern. de Montf. Tom. III. p. 99 , 100.

moins il s'applique particulièrement à tous les endroits où l'on conser voit les habits & ameublemens impériaux dans les villes principales.

Quantité de personnes, surtout des femmes, étoient logées dans ces sortes de bâtimens, pour travailler à l'ameublement de l'Empereur ou à d'autres manufactures.

Les maîtres des garde-robes impériales de province, se nommoient *procuratores Gynæciarum*; parce qu'ils devoient avoir soin que rien ne manquât de ce qui concernoit le linge, vêtement, meubles, & autres commodités nécessaires au service domestique des Empereurs en route. Ils devoient aussi tenir toujours prêts un grand nombre d'habits pour les soldats; enfin, ils devoient avoir en magasin des provisions suffisantes de toile à voiles pour les navires & vaisseaux de guerre, dont l'équipement seroit ordonné.

La Notice de l'Empire appelle ces sortes d'intendans, *procuratores Gynæciarum*, mais c'est par corruption du vrai mot; car, dans les loix impériales, *Gynægium* signifie un chenil, & selon Suidas, le lieu où l'on exposoit aux yeux du peuple les bêtes féroces que les Gouverneurs des provinces envoyoit à l'Empereur pour les spectacles publics. Il n'y a donc point de doute qu'il ne faille lire *procuratores Gynæciarum*, c'est-à-dire,

maîtres des Garde-robes impériales.

On comptoit quinze de ces maîtres dans l'Empire d'Occident, dont il y en avoit six établis dans six villes ou cités des Gaules; & tous étoient subordonnés à l'Intendant général des finances, *sub dispositione comitis sacrarum largitionum*.

• GYNÉCIAIRE, *Gynæciarius*, ouvrier qui travailloit dans le Gynécée; les hommes faisoient le métier de tisserand & de tailleur dans les Gynécées; les femmes filotent la laine & la soie, que les hommes employoient à faire des étoffes.

Quelquesfois, on condamnoit les criminels à travailler dans le Gynécée pour le Prince, à peu près comme on les condamne aujourd'hui à servir sur les galères; du moins, ce travail étoit une corvée que les Princes exigeoient de leurs sujets, hommes ou femmes.

GYNÉCIE, *Gynæcia*, (a) *Gynæcia*, nom que les Grecs donnoient à la déesse, que les Romains appelloient la bonne Déesse.

GYNÉCOCRATIE, *Gynæcocratia*, État où les femmes peuvent gouverner, ou gouvernent. L'Espagne & l'Angleterre sont des Gynécocraties. On ne trouve point dans nos Auteurs François Gynécocratie, mais on trouve Gynécocratique, comme on le verra tout-à-l'heure. Si l'on peut dire celui-ci, on peut se servir de celui-là,

(a) Plut. T. I. p. 370.

qui est son primitif , & ce terme est utile pour éviter des circonvolutions.

Ce mot vient de γυνή, γυναικός, femme , & de κράτος, autorité , pouvoir , gouvernement.

GYNÉCOCRATIQUE, *Gynæocraticus*, terme qui se dit des États où les femmes gouvernent ; ou peuvent gouverner , & avoir la souveraine autorité. L'expérience a toujours fait connoître que les gouvernemens Gynécocratiques apportent plus souvent des troubles & des changemens, que la paix & la tranquillité ; ce qui n'arrive pas si souvent aux États auxquels les hommes commandent, & dont la couronne passe de lance en lance , & non de quenouille en quenouille ; ou de lance en quenouille , & de quenouille en lance ; car, le gouvernement Gynécocratique dit tout cela , & passe de mâle en femelle , & de femelle en mâle

GYNÉCOCRATUMENES, *Gynæocratumeni*, Γυναικοκρατῦμενοι, (a) peuple Sarmate, dans l'Asie , auprès des Palus Méotides, selon Pomponius Mela , vers l'embouchure du Tanais , selon Pline. Ce nom leur fut donné , parce qu'après la bataille du Thermodon , ils se prêtèrent aux Amazones pour avoir commerce avec elles , & leur donner des enfans. On les nommoit Sauromates ; selon

Ephorus , cité par l'auteur d'un périple du Pont-Euxin , dont nous n'avons qu'un fragment dans la collection d'Oxford. *Juxta Ephorum verò vocatur Sauromatarum gens. Cum his Sauromatis dicunt coisse Amazones , cum quondam venissent à prælio circa Thermodontem fluvium commissio ; quæ de causa Sauromata dicti sunt Gynæocratumeni.*

GYNECONITIS, *Gynæconitis*, le même que Gynécée. Voyez Gynécée.

GYNÉCONOME, *Gynæconomus*, (b) nom d'un magistrat d'Athènes , qui avoit inspection sur les femmes.

Les Gynéconomes étoient au nombre de dix ; ils s'informerent de la vie & des mœurs des dames de la ville , punissoient celles qui se comportoient mal & qui sortoient des bornes de la pudeur & de la modestie qui convient au sexe.

Ils exposoient dans un lieu public la liste de celles qu'ils avoient condamnées à quelque amende , ou à d'autres peines.

D'autres disent que les Gynéconomes étoient au nombre de vingt , & qu'ils avoient aussi soin d'examiner les repas , & de voir si le nombre des conviés étoit conforme aux loix & aux coutumes de la République.

GYNÉCOPOLIS, *Gynæcopolis*, Γυναικῶν πόλις, ville de Phénicie, selon Étienne de Byzance.

(a) Pomp. Mel. p. 92. Plin. T. I. p. 366.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 120.

GYNÉCOPOLIS,

GYNÉCOPOLIS, *Gynacopolis*, Γυναικopolis, πέλας, (a) ville d'Égypte, selon Pline. Strabon la nomme *Gynacopolitana praefectura*. Elle étoit du côté de l'Afrique, hors du Delta.

GYNÉCOPOLITE [le Nomme], *Gynacopolites Nomos*, Γυναικopolitis νομός, (b) contrée d'Égypte. Elle étoit du côté de l'Afrique, hors du Delta.

GYNIDE, *Gynis*; c'est le même terme que celui d'Androgyne, c'est-à-dire, qui a les deux sexes. A Emese en Syrie, les Payens profanèrent l'église nouvellement bâtie, la dédiant à Bacchus, qu'ils nommoient Gynide ou Androgyne, parce qu'ils lui donnoient les deux sexes, & ils y placèrent son idole.

Ce mot est Grec, γυνίς, de γυνή, *mulier*, femme. Étant masculin, il signifie un homme qui est femme.

GYPIES, *Gypia*, Γυπία, nom d'un lieu dont Eschyle fait mention dans ses supplantes.

GYPTIS, *Gypis*, (c) fille de Nannus, roi des Ségobrigiens. Ce Prince, selon la coutume de la nation, destinoit sa fille à celui qu'elle choisiroit pour époux en plein festin. Comme tous les grands qu'on avoit conviés à la nocé s'y furent rendus, on y invita aussi les Grecs. Après quoi, le pere fait

entrer sa fille, & lui commande d'offrir à laver à celui dont elle vouloit faire son époux. La Princesse, oubliant tous les autres, se tourna vers les Grecs, & présenta l'eau à Protis, qui, devenu gendre d'un Roi dont il n'étoit d'abord que l'hôte, obtint de son beau-pere la permission de bâtir une ville, & la place sur laquelle il la bâtit. C'est ainsi que Marseille fut fondée.

GYRÉENNE [la Roche], (d) *Gyrae Petra*, Γυραία πέτρα. Voyez Chœrades.

GYRISÆNIENS, *Gyrisani*, Γυρισάνοι, (e) peuple d'Espagne. Plutarque en fait mention au commencement de la vie de Sertorius. Ce dernier étant allé passer l'hiver à Castulon, ville des Celtibériens, comme ses soldats se trouvoient-là dans un pais gras, où ils avoient les vivres en abondance, ils ne faisoient tous les jours que boire, s'ennivrer & commettre mille insolences. Cela donna un si grand mépris pour eux aux Barbares, qu'une nuit ils envoyèrent demander du secours à leurs plus proches voisins les Gyrisæniens; & entrant dans toutes les maisons, ils firent main-basse sur tous ceux qu'ils y trouverent.

Pendant ce tumulte, Sertorius, s'étant sauvé, sortit avec un petit nombre de ses gens, & ralliant ceux qui se savoient

(a) Strab. p. 803.

(b) Strab. p. 803. Plin. T. I. p. 254.

(c) Juit. L. XLIII. c. 3.

(d) Homer. Odyss. L. I. v. 497.

(e) Plut. Tom. I. p. 569. Roll. Hist. Rom. T. V. p. 464.

avec lui, il fit le tour de la ville, & trouvant encore ouverte la porte par où les Gyrisœniens étoient entrés, il ne fit pas la même faute qu'ils avoient faite; car, il y plaça un corps-de-garde, se rendit maître ensuite de tous les quartiers, & passa au fil de l'épée tous ceux qui étoient en âge de porter les armes. Cette exécution faite, il commanda à ses soldats de quitter leurs armes & leurs habits & de prendre les armes & les habits des Barbares qu'ils avoient tués, tant des habitans de Castulon que des Gyrisœniens, & de le suivre à la ville d'où ces derniers étoient sortis pour les assaillir la nuit. Les Barbares, trompés par la vue de ces habits & de ces armes qu'ils connoissoient, ouvrirent leurs portes & sortirent en foule au-devant d'eux pour les recevoir, croyant que c'étoient leurs gens & leurs voisins, qui venoient se réjouir après avoir heureusement exécuté leur entreprise. Les Romains en tuèrent une grande partie près des portes, & les autres s'étant rendus à discrétion furent vendus. Moralès met ce peuple aux environs de Jaën.

GYROMANTIE, *Gyromantia*, sorte de divination, qui se pratique en marchant en rond.

La Gyromantie se pratiquoit en marchant en rond, ou en tournant au tour d'un cercle,

sur la circonférence duquel étoient tracées des lettres, ou d'autres caractères significatifs. A force de tourner, on s'étourdissait jusqu'à se laisser tomber; & de l'assemblage des lettres qui se rencontroient aux divers endroits où l'on avoit fait des chûtes, on tiroit des présages pour l'avenir.

GYRTIUS, *Gyrtilus*, (a) fut pere d'Hyrtius, qui périt sous les coups d'Ajag, fils de Télamon.

GYRTON, *Gyrton*, Γυρτών, (b) ville de Grece dans la Thessalie. Strabon dit que Larisse, Gyrton & Pheres, sont dans le canton nommé *la plaine Pélasgique*. Il avoit dit peu auparavant que les Gyrtoniens habitoient aux environs du Péncé & du mont Pélion. On lit dans Tite-Live: « Tout le pais étoit » soumis, à la réserve d'Attrax » & de Gyrton. « Et dans un autre endroit: » Il décampa & » prit sa marche vers Phalanna, » & le lendemain il arriva à » Gyrton. »

Étienne de Byzance donne ces deux villes à la Thessalie, & plus particulièrement à la Perrhébie. Strabon, dans un endroit, fait aussi de Gyrton une ville de la Perrhébie. Ptolémée, qui la donne à la Macédoine, la met dans la Strymhalie. Ce dernier lit Gyrton; Strabon lit Gyrton; mais, il lit aussi Gyrton en un autre endroit. Tite-

(a) Homer. Iliad. L. XIV. v. 512.

(b) Strab. p. 439. 440. 443. Ptolem. L. III. c. 13. Tit. Liv. L. XXXVI. c.

10. L. XLII. c. 54. Homer. Iliad. L. II. v. 245.

Live lit par-tout Gyrtou ou Gyrtou.

Les habitans de cette ville partirent pour le siège de Troye. C'est présentement Tachi Volicati.

GYRTONE, *Gyrtone*, Γυρτωνή. Voyez Gyrtou.

GYRTONIENS, *Gyrtouit*, Γυρτωνιοί, (a) étoient les habitans de la ville de Gyrtou. Strabon dit qu'ils s'appelloient anciennement Phlégyes, du nom de Phlégyas, qui étoit frere d'Ixion.

GYTHÉATES, *Gytheates*, *Gytheata*, Γυθεῖται, les habitans de Gythéum ou Gythium. Voyez Gythium.

GYTHÉUM, *Gythium*, Γυθειον. Voyez Gythium.

GYTHIUM, *Gythium*, (b) Γυθιον, ville du Péloponnèse dans la Laconie, à quelques trente stades d'Égies, selon Pausanias. Elle étoit située sur le bord de la mer selon le même Pausanias.

Les habitans de cette ville ne reconnoissoient aucun mortel pour auteur de leur origine; ils disoient qu'Hercule & Apollon se disputèrent long-tems un trépied, & qu'ayant enfin terminé leur querelle, ils bâtirent Gythium de concert & à frais communs; c'est pourquoi, ces Dieux avoient leurs statues au milieu du marché; Bacchus avoit aussi la sienne auprès

d'eux, & dans un autre endroit on voyoit un Apollon Carnéus. Les principaux temples de la ville étoient celui d'Ammon, & celui d'Esculape; ce dernier n'avoit point de plat-fond; le Dieu y étoit représenté en bronze. Auprès étoit une fontaine dite la fontaine d'Esculape; un peu plus loin on trouvoit un temple de Cérès, qui étoit chez eux en grande vénération; là Neptune avoit sa statue, & l'inscription portoit que c'étoit Neptune le maître de la terre.

Les Gythéates révéroient encore une ancienne divinité dont ils parloient comme d'un vieillard, & qui avoit, disoient-ils, son palais dans la mer. Pausanias pense que c'est Neptune qu'ils vouloient dire, & il le conjecture de ces paroles de Thétis aux Nymphes dans Homère :

*Pour vous, Nymphes, rentrez
dans vos grottes profondes;*

*Un vieillard fortuné vous attend
sous les ondes.*

*Allez revoir Nérée & briller à sa
cour.*

Le temple de Cérès n'étoit pas éloigné des portes de la ville, ils appelloient ces portes Castorides du nom des Dioscures. La citadelle n'avoit rien de considérable qu'un temple de Min

(a) Strab. p. 442.

(b) Ptolem. L. III. c. 16. Strab. p. 342, 363. Plin. Tom. I. pag. 194, 350. Paus. p. 49, 203, 204, 205. Tit. Liv.

L. XXXIV. c. 29. L. XXXV. c. 26 & seq. Xenoph. p. 608, 609. Plut. T. I. p. 364, 819. Roll. Hist. Rom. T. IV. p. 175.

nerve & une statue de la Déesse.

A trois stades de Gythium, on voyoit une grosse pierre toute brute ; ou dit qu'Oreste s'y étant assis, recouvra son bon sens, & à cause de cela on avoit nommé cette roche en langue Dorique, Jupiter Cap-pautas.

L'an de Rome 557, L. Quintius, ayant appris que les Lacédémoniens faisoient leur arsenal de la ville de Gythium, & qu'ils y tenoient tout l'attirail de la mer, résolut de l'attaquer avec toutes ses forces, d'autant plus que son frere étoit campé assez près de-là avec ses troupes de terre. Cette ville étoit alors très-puissante par sa situation & ses fortifications, par le nombre de ses habitans, & par le grand amas qu'on y avoit fait de toutes les machines usitées dans la guerre. Ainsi, L. Quintius avoit fait une entreprise assez difficile, si Eumene & les Rhodiens ne fussent arrivés fort à propos pour le secourir de leurs vaisseaux & de leurs troupes. La multitude de soldats & d'ouvriers qu'on tira des trois flottes, eut préparé en peu de jours toutes les machines, & achevé tous les travaux nécessaires pour attaquer une ville également fortifiée du côté de la terre & de la mer. Déjà les uns, à couvert des tortues & des mantelets, sappoient les murailles par le bas, tandis que les autres les battoient plus haut à coups de bélier ; déjà une tour en avoit été renversée avec

toute la partie du mur qui y étoit contigue à droit & à gauche ; & les Romains dans le même tems donnoient l'assaut du côté du port, par où on approchoit plus aisément, & pour ainsi dire de plein pied, afin d'obliger les ennemis à s'étendre & à se partager ; & ils tâchoient d'entrer dans la ville par les brèches ; & peu s'en fallut qu'ils n'y entraissent effectivement. Ce qui arrêta leur fougue impétueuse, fut la parole qu'on leur donna de leur livrer la ville, parole à laquelle on manqua un moment après.

Dexagoridas & Gorgopas avoient une égale autorité dans Gythium. Le premier avoit envoyé un héraut à L. Quintius pour lui offrir de le recevoir dans la ville, & étoit convenu du tems & de la manière dont la chose se devoit exécuter. Mais, en attendant Gorgopas tua ce traître ; & depuis, comme il défendoit la ville avec plus d'attention lui seul, que quand il avoit un rival, la prise en paroïssoit plus difficile & plus éloignée, si T. Quintius ne fût venu à l'appui avec quatre mille hommes choisis. Dès que ce Général eut fait paroître cette troupe rangée en bataille au haut d'une éminence qui n'étoit pas éloignée des murailles, & que son frere eut commencé à attaquer en même tems du côté de la mer, avec toutes ses machines & toutes ses batteries ; Gorgopas à la fin désespérant de pouvoir plus long-tems se dé-

fendre, prit lui-même un dessein qu'il avoit puni de mort dans un autre, & livra la ville à T. Quintius, après être convenu avec lui, qu'il auroit la liberté d'emmener les soldats de la garnison.

Quelques-uns ont nommé cette ville Gythéum, Pausanias en appelle les habitans *Gytheates*; & Plin, *Gytheates*. Du tems du premier, c'étoient les Eleuthérolacons, que l'Empereur Auguste affranchit de la domination de Sparte, qui habitoient Gythium.

Un Auteur moderne taxe d'erreur Meursius, pour avoir dit dans ses *Miscellanea Laconica*, que Gythium n'étoit éloigné de Lacédémone que de trente stades, qui font environ cinq quarts de lieue Française. Il croit que son erreur vient d'un passage du cinquième livre de Polybe, qui, parlant de la marche des troupes de Philippe, roi de Macédoine, dit : *Iter inf-*

tituit ad Lacedemoniorum navale quod Gythium vocant, habet verò portum tutum, abestque ab urbe stadiis triginta. Meursius, & quantité d'autres Sçavans, ont cru que *ab urbe* doit s'entendre de Lacédémone, & que la distance de cette ville au port étoit de trente stades; cela ne se peut, puisque Lacédémone étoit à huit grandes lieues de la mer. C'est la ville même de Gythium, qui étoit à cinq quarts de lieue du mouillage.

C'est aujourd'hui Colochine, que les Turcs appellent Koutquina par corruption. Elle est située à l'endroit de la côte de Natapan, où elle se courbe le plus dans les terres près de l'embouchure du fameux fleuve Eurotas.

GYZANTES, *Gyrantes*, peuple d'Afrique qui faisoit du miel avec les fleurs, selon Apollonius. Eustathe les nomme de même. Ce sont les Zygantes d'Hérodote.



H



, huitième lettre de notre Alphabet.

Il n'est pas unanimement avoué par tous les Grammairiens que ce caractère soit une lettre, & ceux qui en font une lettre ne sont pas même d'accord entre eux ; les uns prétendant que c'est une consonne, & les autres, qu'elle n'est qu'un signe d'aspiration. Il est certain que le plus essentiel est de convenir de la valeur de ce caractère ; mais, il ne sçauroit être indifférent à la Grammaire de ne sçavoir à quelle classe on doit le rapporter. Voici là-dessus quelques réflexions.

Les lettres sont les signes des élémens de la voix ; sçavoir, des sons & des articulations. Le son est une simple émission de la voix, dont les différences essentielles dépendent de la forme du passage que la bouche prête à l'air qui en est la matière ; & les voyelles sont les lettres destinées à la représentation des sons. L'articulation est une modification des sons, produite par le mouvement subit & instantané de quelqu'une des parties mobiles de l'organe de la parole ; & les consonnes sont les lettres destinées à la représentation des ar-

ticulations. Ceci mérite d'être développé.

M. Savary prétend que l'interception momentanée du son est ce qui constitue l'essence des consonnes, c'est-à-dire, en distinguant le signe de la chose signifiée, l'essence des articulations ; sans cette interception, la voix ne seroit qu'une cacophonie, dont les variations mêmes seroient sans agrément.

Il faut avouer que l'interception du son caractérise en quelque sorte toutes les articulations unanimement reconnues, parce qu'elles sont toutes produites par des mouvemens qui embarrassent en effet l'émission de la voix. Si les parties mobiles de l'organe restoit dans l'état où ce mouvement les met d'abord, ou l'on n'entendrait rien ; ou l'on n'entendrait qu'un sifflement causé par l'échappement contraint de l'air hors de la bouche. Pour s'en assurer, on n'a qu'à réunir les lèvres comme pour articuler un *p*, ou approcher la levre inférieure des dents supérieures, comme pour prononcer un *v*, & tâcher de produire le son *a*, sans changer cette position. Dans le premier cas, on n'entendra rien jusqu'à ce que les lèvres se séparent ; & dans le second cas,

on n'aura qu'un sifflement informe.

Voilà donc deux choses à distinguer dans l'articulation, le mouvement instantané de quelque partie mobile de l'organe, & l'interception momentanée du son. Laquelle des deux est représentée par les consonnes ? Ce n'est assurément ni l'une ni l'autre. Le mouvement en soi n'est point du ressort de l'audition ; & l'interception du son, qui est un véritable silence, n'en est pas davantage. Cependant, l'oreille distingue très-sensiblement les choses représentées par les consonnes ; autrement quelle différence trouveroit-elle entre les mots, *vaineté, qualité*, qui se réduisent également aux trois sons *a-i-t*, quand on en supprime les consonnes ?

La vérité est que le mouvement des parties mobiles de l'organe est la cause physique de ce qui fait l'essence de l'articulation ; l'interception du son est l'effet immédiat de cette cause physique à l'égard de certaines parties mobiles ; mais, cet effet n'est encore qu'un moyen pour amener l'articulation même.

L'air est un fluide, qui dans la production de la voix s'échappe par le canal de la bouche ; il lui arrive alors, comme à tous les fluides en pareille circonstance, que sous l'impression de la même force, ses efforts pour s'échapper, & sa vitesse en s'échappant, croissent

en raison des obstacles qu'on lui oppose, & il est très naturel que l'oreille distingue les différens degrés de la vitesse & de l'action d'un fluide qui agit sur elle immédiatement. Ces accroissemens d'action instantanés comme la cause qui les produit, c'est ce qu'on appelle *explosion*. Ainsi, les articulations sont les différens degrés d'explosion, que reçoivent les sons par le mouvement subit & instantané de quelqu'une des parties mobiles de l'organe.

Cela posé, il est raisonnable de partager les articulations & les consonnes qui les représentent en autant de classes qu'il y a de parties mobiles qui peuvent procurer l'explosion aux sons par leur mouvement ; de-là trois classes générales de consonnes, les labiales, les linguales, & les gutturales, qui représentent les articulations produites par le mouvement ou des lèvres, ou de la langue, ou de la trachée-artère.

L'aspiration n'est autre chose qu'une articulation gutturale, & la lettre *h*, qui en est le signe, est une consonne gutturale. Ce n'est point par les causes physiques qu'il faut juger de la nature de l'articulation ; c'est par elle-même. L'oreille en discerne toutes les variations, sans autre secours que sa propre sensibilité ; au lieu qu'il faut les lumières de la physique & de l'anatomie pour en connoître les causes. Que l'aspiration n'occasionne aucune

interception du son, c'est une vérité incontestable ; mais, elle n'en produit pas moins l'explosion, en quoi consiste l'essence de l'articulation ; la différence n'est que dans la cause. Les autres articulations, sous l'impression de la même force expulsive, procurent aux sons des explosions proportionnées aux obstacles qui embarrassent l'émission de la voix ; l'articulation gutturale leur donne une explosion proportionnée à l'augmentation même de la force expulsive.

Aussi l'explosion gutturale produit sur les sons le même effet général que toutes les autres, une distinction qui empêche de les confondre, quoique pareils & consécutifs ; par exemple, quand on dit *la halle*, le second *a* est distingué du premier aussi sensiblement par l'aspiration *H*, que par l'articulation *b* ; quand on dit *la balle*, ou par l'articulation *f*, quand on dit *la salle*. Cet effet euphonique est nettement désigné par le nom d'*articulation*, qui ne veut dire autre chose que *distinction* des membres ou des parties de la voix.

La lettre *H*, qui est le signe de l'explosion gutturale, est donc une véritable consonne, & ses rapports analogiques avec les autres consonnes, sont autant de nouvelles preuves de cette décision.

1.^o Le nom épéllatif de cette lettre, si l'on peut parler ainsi, c'est-à-dire, le plus commode

pour la facilité de l'épéllation ; emprunte nécessairement le secours de l'e muet, parce que *H*, comme toute autre consonne ne peut se faire entendre qu'avec une voyelle ; l'explosion du son ne peut exister sans le son. Ce caractère se prête donc, comme les autres consonnes, au système d'épéllation proposé dès 1660 par l'auteur de la Grammaire générale, mis dans tout son jour par M. Dumas, & introduit aujourd'hui dans plusieurs écoles depuis l'invention du bureau typographique.

2.^o Dans l'épéllation on substitue à cet *e* muet la voyelle nécessaire, comme quand il s'agit de toute autre consonne ; de même qu'avec *b* on dit, *ba, bé, bi, bo, bu*, &c., ainsi avec *H* on dit, *Ha, Hé, Hi, Ho, Hu*, &c., comme dans *hameau, héros, hibou, hoqueton, hupé*, &c.

3.^o Il est de l'essence de toute articulation de précéder le son qu'elle modifie, parce que le son une fois échappé n'est plus en la disposition de celui qui parle, pour en recevoir quelque modification. L'articulation gutturale se conforme ici aux autres, parce que l'augmentation de la force expulsive doit précéder l'explosion du son, comme la cause précède l'effet. On peut reconnoître par-là le peu de fondement d'une remarque que l'on trouve dans la Grammaire Françoisse de M. l'abbé Regnier, & qui est répétée dans la Prosodie Françoisse de

M. l'abbé d'Oliver. Ces deux Auteurs, disent que l'H est aspirée à la fin des trois interjections *ah*, *eh*, *oh*. A la vérité, l'usage de notre orthographe place ce caractère à la fin de ces mots ; mais, la prononciation renverse l'ordre, & nous disons, *ha*, *hé*, *ho*. Il est impossible que l'organe de la parole fasse entendre la voyelle avant l'aspiration.

4.^o Les deux lettres *f* & *H* ont été employées l'une pour l'autre, ce qui suppose qu'elles doivent être de même genre. Les Latins ont dit *fircum* pour *hirum*, *fossem* pour *hostem*, en employant *f* pour *h* ; & au contraire ils ont dit *heminas* pour *feminas* ; en employant *h* pour *f*. Les Espagnols ont fait passer ainsi dans leur langue quantité de mots Latins, en changeant *f* en *h* ; par exemple, ils disent, *hablar*, [parler], de *fabulari* ; *hazer*, [faire], de *facere* ; *herir*, [blesser], de *ferire* ; *hado*, [destin], de *fatum* ; *higo*, [figure], de *figus* ; *hogar*, [foyer], de *focus*, &c.

Les Latins ont aussi employé *ou* pour *h*, en adoptant des mots Grecs. *Veneti* vient de *ἄνετι* ; *vesta*, de *ἱστία* ; *vestis*, de *ἱστία* ; *ver*, de *ἔρ*. &c., & de même *super* vient de *ὑπέρ*, *septem* de *ἑπτά*, &c.

L'Auteur des Grammaires de Port-Royal fait entendre dans sa Méthode Espagnole, part. 1.^{er} chap. 3, que les effets presque semblables de l'aspiration *h* & du sifflement *f* ou *v*,

sont le fondement de cette commutabilité ; & il insinue dans la méthode Latine, que ces permutations peuvent venir de l'ancienne figure de l'esprit rude des Grecs, qui étoit assez semblable à *f* ; parce que, selon le témoignage de Saint Isidore, on divisa perpendiculairement en deux parties égales la lettre *H*, & l'on prit la première moitié *I*, pour signe de l'esprit rude, & l'autre moitié *Λ* pour symbole de l'esprit doux. Nous laisserons au lecteur à juger du poids de ces opinions, mais nous concluons cependant de nouveau, que toutes ces analogies de la lettre *H* avec les autres consonnes, lui en assurent incontestablement la qualité & le nom.

» Mais, dira-t-on, les Grecs
» n'ont jamais regardé la lettre
» *H* comme une consonne ; c'est
» pour cela qu'ils ne l'ont point
» placée dans leur alphabet, &
» que dans l'écriture ordinaire
» ils ne la marquent que com-
» me les accens au-dessus des
» lettres ; & si dans la suite ce
» caractère a passé dans l'al-
» phabet Latin, & de-là dans
» ceux des langues modernes,
» cela n'est arrivé que par l'in-
» dolence des copistes qui ont
» suivi le mouvement des doigts
» & écrit de suite ce signe avec
» les autres lettres du mot,
» plutôt que d'interrompre ce
» mouvement pour marquer
» l'aspiration au-dessus de la
» lettre. &c.

Que nous importe que les

Grecs aient regardé ou non ce caractère comme une lettre, & que dans l'écriture ordinaire ils ne l'aient pas employé comme les autres lettres? N'avons-nous pas à opposer à l'usage des Grecs celui de toutes les nations de l'Europe, qui se servent aujourd'hui de l'alphabet Latin, qui y placent ce caractère, & qui l'emploient dans les mots comme dans toutes les autres lettres?

C'est, dit-on, que l'usage moderne ne doit son origine qu'à la négligence de quelques Copistes mal habiles, & que celui des Grecs paroît venir d'une institution réfléchie. Cet usage qu'on appelle *moderne* est pourtant celui de la langue Hébraïque, dont le *hé* n'est rien autre chose que notre H; & cet usage paroît tenir de plus près à la première institution des lettres, & au seul tems où, selon la judicieuse remarque de M. Duclos, l'orthographe ait été parfaite.

Les Grecs eux-mêmes employeroient au commencement le caractère H, qu'ils nomment aujourd'hui *ἦτα*, à la place de l'esprit rude qu'ils introduisirent plus tard; d'anciens Grammairiens nous apprennent qu'ils écrivoient ΗΟΔΟΙ pour *ὁδὸς*, ΗΕΚΑΤΟΝ pour *ἑκατὶς*, & qu'avant l'institution des consonnes aspirées, ils écrivoient simplement *lateque* & H ensuite, ΤΗΘΟΣ pour *θεός*. Nous avons fidèlement copié cet ancien usage des Grecs dans l'or-

thographe des mots que nous avons empruntés d'eux, comme dans *rhétorique*, *théologie*; & eux-mêmes n'étoient que les imitateurs des Phéniciens, à qui ils devoient la connoissance des lettres, comme l'indique encore le nom Grec *ἦτα*, assez analogue au nom *hé* ou *hetb* des Phéniciens & des Hébreux.

Au reste, il n'est pas tout-à-fait vrai que les Grecs n'aient employé que comme les accens le caractère qu'ils ont substitué à H. Ils n'ont jamais placé les accens que sur des voyelles, parce qu'il n'y a en effet que les sons qui soient susceptibles de l'espèce de modulation qu'indiquent les accens, & que cette sorte de modification est très-différente de l'explosion désignée par les consonnes. Mais, ce que la Grammaire Grecque nomme *esprit* se trouve quelquefois sur les voyelles & quelquefois sur des consonnes,

Dans le premier cas, il en est de l'esprit sur la voyelle, comme de la consonne qui la précède; & l'on voit en effet que l'esprit se transforme en une consonne, ou la consonne en un esprit, dans le passage d'une langue à une autre; le *ῥ* Grec devient *ver* en Latin; le *fabulari* Latin devient *hablar* en Espagnol. On n'a pas d'exemple d'accens transformés en consonnes, ni de consonnes métamorphosées en accens.

Dans le second cas, il est encore bien plus évident que ce qu'indique l'esprit est de même

nature que ce dont la consonne est le signe. L'esprit & la consonne ne sont associés que parce que chacun de ces caractères représente une articulation, & l'union des deux signes est alors le symbole de l'union des deux causes d'explosion sur le même son. Ainsi, le son *ε* de la première syllabe du mot Grec *ῥέω*, est articulé comme le même son *ε* dans la première syllabe du mot Latin *creo*; ce son dans les deux langues est précédé d'une double articulation, ou, si l'on veut l'explosion de ce son y a deux causes.

Non seulement les Grecs ont placé l'esprit rude sur des consonnes, ils ont encore introduit dans leur alphabet des caractères représentatifs de l'union de cet esprit avec une consonne, de même qu'ils en ont admis d'autres qui représentent l'union de deux consonnes. Ils donnent aux caractères de la première espèce le nom de consonnes aspirées, *ϕ*, *χ*, *θ*, & à ceux de la seconde le nom de consonnes doubles, *ψ*, *ξ*, *ζ*. Comme les premières sont aspirées, parce que l'aspiration leur est commune & semble modifier la première des deux articulations, on pouvoit donner aux dernières la dénomination de *sifflantes*, parce que le sifflement leur est commun & y modifie aussi la première articulation. Mais, les unes & les autres sont également doubles & se décomposent effectivement de la même manière. De même

que *ψ* vaut *πσ*, que *ξ* vaut *κσ*, & que *ζ* vaut *δσ*; ainsi *φ* vaut *πH*, *χ* vaut *KH*, & *θ* vaut *TH*.

Il paroît donc qu'attribuer l'introduction de la lettre H dans l'alphabet à la prétendue indolence des copistes, c'est une conjecture hasardée en faveur d'une opinion à laquelle on tient par habitude, ou contre un sentiment dont on n'avoit pas approfondi les preuves, mais dont le fondement se trouve chez les Grecs mêmes, à qui l'on prête assez légèrement des vues tout opposées.

Quoi qu'il en soit, la lettre H a dans notre orthographe différens usages qu'il est essentiel d'observer.

I. Lorsqu'elle est seule avant une voyelle dans la même syllabe, elle est aspirée ou muette.

1.^o Si elle est aspirée, elle donne au son de la voyelle suivante, cette explosion marquée, qui vient de l'augmentation de la force expulsive, & alors elle a les mêmes effets que les autres consonnes. Si elle commence le mot, elle empêche l'élision de la voyelle finale du mot précédent, ou elle en rend muette la consonne finale. Ainsi, au lieu de dire avec élision *funest hazard* en quatre syllabes, comme *funest ardeur*, on dit *funest-e-hazard* en cinq syllabes, comme *funest-e-combat*; au contraire, au lieu de dire au pluriel *funeste-s hazards*, comme *funeste-s ardeurs*, on prononce sans *s* *funestPhazards*,

comme *funeste combats*.

2.^o Si la lettre H est muette, elle n'indique aucune explosion pour le son de la voyelle suivante, qui reste dans l'état naturel de simple émission de la voix ; dans ce cas, H n'a pas plus d'influence sur la prononciation que si elle n'étoit point écrite ; ce n'est alors qu'une lettre purement étymologique, que l'on conserve comme une trace du mot radical où elle se trouvoit, plutôt que comme le signe d'un élément réel du mot où elle est employée ; & si elle commence le mot, la lettre finale du mot précédent, soit voyelle, soit consonne, est réputée suivie immédiatement d'une voyelle. Ainsi, au lieu de dire sans élision *titre honorable*, comme *titre-favorable*, on dit *titr'honorable* avec élision, comme *titr'onéreux* ; au contraire au lieu de dire au pluriel *titre honorables*, comme *titre-favorables*, on dit, en prononçant s, *titre-s honorables*, comme *titre-s onéreux*.

Notre distinction de l'H aspirée & de l'H muette répond à celle de l'esprit rude & de l'esprit doux des Grecs ; mais, notre manière est plus gauche que celle des Grecs, puisque leurs deux esprits avoient des signes différens, & que nos deux H ne sçauroient se discerner par la figure.

Il semble qu'il auroit été plus raisonnable de supprimer de notre orthographe tout carac-

tère muet ; & celle des Italiens doit par là même, arriver plutôt que la nôtre à son point de perfection, parce qu'ils ont la liberté de supprimer les H muettes.

Il seroit du moins à souhaiter que l'on eût quelques règles générales pour distinguer les mots où l'on aspire H, de ceux où elle est muette ; mais, celles que quelques-uns de nos Grammairiens ont imaginées sont trop incertaines, fondées sur des notions trop éloignées des connoissances vulgaires, & sujettes à trop d'exceptions ; il est plus court & plus sûr de s'en rapporter à une liste exacte des mots où l'on aspire cette lettre, c'est le parti qu'à pris M. l'Abbé d'Olivet, dans son excellent Traité de la Prosodie Française. Le Lecteur ne sçauroit mieux faire que de consulter cet ouvrage, qui d'ailleurs ne peut être trop lu par ceux qui donnent quelque soin à l'étude de la langue française.

II. Lorsque la lettre H est précédée d'une consonne dans la même syllabe, elle est ou purement étymologique, ou purement auxiliaire, ou étymologique & auxiliaire tout à la fois. Elle est étymologique, si elle entre dans le mot écrit par imitation du mot radical d'où il est dérivé ; elle est auxiliaire, si elle sert à changer la prononciation naturelle de la consonne précédente.

Les consonnes après lesquelles nous l'employons en fran-

çois, sont C, L, P, R, T.

1.^o Après la consonne C, la lettre H est purement auxiliaire, lorsqu'avec cette consonne elle devient le type de l'articulation forte, dont nous représentons la foible par J, & qu'elle n'indique aucune aspiration dans le mot radical; telle est la valeur de H dans les mots *chapeau*, *cheval*; *chameau*, *chose*, *chûte*, &c. L'orthographe allemande exprime cette articulation par *sch*, & l'orthographe angloise par *sh*.

Après C la lettre H est purement étymologique dans plusieurs mots qui nous viennent du Grec ou de quelque langue Orientale ancienne, parce qu'elle ne sert alors qu'à indiquer que les mots radicaux avoient un K aspiré, & que dans le mot dérivé elle laisse au C, la prononciation naturelle du K, comme dans les mots, *Achaïe*, *Cherfonnèse*, *Chiromancie*, *Chaldée*, *Nabuchodonosor*, *Achab*, que l'on prononce comme s'il y avoit *Akaïe*, *Kerfonnèse*, *Kiromancie*, *Kaldée*, *Nabukodonosor*, *Akab*.

Plusieurs mots de cette classe, étant devenus plus communs que les autres parmi le peuple, se sont insensiblement éloignés de leur prononciation originelle, pour prendre celle du *ch* françois. Les fautes que le peuple commet d'abord par ignorance, deviennent enfin usage à force de répétitions, & sont loi, même pour les Sçavans. On prononce donc au-

jourd'hui à la Françoisë, Archevêque, Archiduc, Archiduchesse, Archiprêtre, &c.

Dans d'autres mots de même origine, où H n'étoit qu'étymologique, elle en a été supprimée totalement; tels sont les mots *caractère*, *colère*, *colique*, qui s'écrivoient autrefois *charactère*, *cholère*, *cholique*.

2.^o Après la consonne L, la lettre H est purement auxiliaire dans quelques noms propres, où elle donne à L la prononciation mouillée; comme dans *Milbaud* (nom de ville), où la lettre L se prononce comme dans *Billot*.

3.^o H est tout à la fois auxiliaire & étymologique dans *ph*; elle est étymologique, puisqu'elle indique que le mot vient de l'Hébreu ou du Grec, & qu'il y a à la racine un *p* avec aspiration, c'est-à-dire, un *phé*, ou un *phi*. Mais, cette lettre est en même tems auxiliaire, puisqu'elle indique un changement dans la prononciation originelle du *p*, & que *ph* est pour nous un autre symbole de de l'articulation déjà désignée par *f*. Ainsi, nous prononçons, *Joseph*, *Philosophe*, comme s'il y avoit *Joséf*, *filosofé*.

4.^o Après les consonnes R & T, la lettre H est purement étymologique; elle n'a aucune influence sur la prononciation de la consonne précédente, & elle indique seulement que le mot est tiré d'un mot Grec ou Hébreu, où cette consonne étoit accompagnée de l'esprit

rude , de l'aspiration ; comme dans les mots *Rhapsodie* , *Rhetorique* , *Théologie* , *Thomas*. On a retranché cette H étymologique de quelques mots ; ainsi l'on écrit , *trésor* , *trône* sans H.

En général , on conserve la lettre H sur-tout dans les mots des arts , comme sont ceux de Philosophie , de Mathématique , de Médecine d'Anatomie , &c. parce que ceux qui écrivent de ces arts , savent l'origine , l'étymologie , l'orthographe des mots qu'ils empruntent des langues sçavantes , & que ces mots ne sont point assez dans l'usage du peuple , pour qu'il puisse prescrire contre celui des habiles gens.

Aulu-Gelle est surpris de ce qu'on ajoutoit la lettre H à plusieurs mots sans raison & sans nécessité ; & Catulle se moque ingénieusement d'un certain Arius qui prononçoit avec une aspiration des mots où il n'y en avoit point.

Chommoda dicebat , si quando commodam vellet

Dicere , & hinfidias Arrius infidias ;

Et tum mirificè sperabat se esse locutum ,

Cum , quantum poterat , dixerat hinfidias.

On remarque , en France , que plusieurs étrangers , & sur-tout les Flamans , prononcent *horemus* ou *haudit* , pour *oremus* &

audit , *Jhoseph* , pour *Joseph*.

Dans les monumens , la lettre H seule marque *habet* , il a ; *hic* , celui-ci , & tous les autres cas & genres de ce pronom ; *heut* ou *hie* , ici ; *Hastatus* , un des soldats qui armés de lances marchaient à la tête des légions ; *hæres* , héritier ; *homo* , homme ; *honestus* , honnête ; *honor* , honneur ; *hora* , heure ; *hostis* , ennemi ; *herus* , maître.

H. A. *boc anno* , cette année.
HA. *Hadrianus* , nom propre.
HC. *hunc* ou *hinc* , ou *hic*. HER. *hæres* , héritier , *hæreditas* , héritage ; *Hérennius* , nom propre.
HER. ou HERC. S. *Herculi sacrum* , consacré à Hercule.
H. H. ou HERR. *hæredes* , les héritiers. H-L-S. *Sestertius* , petit *Sesterce*. H-S ou HS. *Sestertium* , grand *Sesterce*. H. M. AD. H. N. T. *Hoc monumentum ad hæredes non transiit* , ce tombeau ne passe point aux héritiers. H. O. *hostis occisus* , ennemi tué. HOSS. *hostes* , les ennemis. H. S. *hic* , *situs* ou *sita* ; *sepultus* ou *sepulta* , il est inhumé , ou elle est inhumée ici. H. SS. *hic supra scriptis* , marqués ci-dessus.

Quand H est une note numérale , elle marque *deux cens* , & avec une ligne dessus , *deux cens mille*.

(a) H. A. C. Ces trois lettres , sur les monumens , veulent dire , à ce que l'on croit , *banc aram curavit* ; il ou elle a fait faire cet Autel.

(a) H. M. D. M. A. C'est-à-dire, *huic monumento dolus malus abesto*, que ce monument ne soit sujet à aucune fraude. Nous avons plusieurs épitaphes, à la fin desquelles se trouve cette clause ; & une preuve qu'il faut expliquer ainsi les cinq lettres H. M. D. M. A. c'est que les mots dont elles ne sont que le commencement, se lisent tout au long dans certaines inscriptions.

(b) H. M. H. N. S. C'est-à-dire, *hoc monumentum heredem non sequatur*, que ce monument ne passe point aux héritiers. Cette formule se trouve une infinité de fois dans les sépulcres des Anciens, non pas avec le non d'Autel, mais avec celui de monument. Cette inscription se mettoit, quand ils vouloient que ces monumens fussent seulement pour eux, & non pour leurs héritiers.

H A

HABA, *Haba*, l'αβα, (c) fut le troisième des fils de Somer.

HABACUC, *Habacuc*, Α'μσα-χουμ, (d) l'un des douze petits Prophètes, étoit de la tribu de Siméon, & natif de Bethzachara, si l'on en croit l'Auteur de la vie des Prophètes. Voyant que Nabuchodonosor s'approchoit de Jérusalem, & prévoyant la prise de cette ville, il se retira à

Ostracine dans l'Arabie, près du lac Sirbon. Il y vécut quelque tems. Mais, les Chaldéens ayant pris Jérusalem, & étant retournés dans leur pays, Habacuc revint en Judée ; pendant que les autres Juifs, qui n'avoient pas été menés à Babylone, après la mort de Godolias, se retirèrent en Egypte. Il s'occupa à cultiver ses champs ; & un jour qu'il se disposoit à porter à dîner à ses moissonneurs, il entendit une voix, qui lui ordonna de porter à Daniel la même nourriture qu'il destinoit à ses ouvriers. Il s'en excusa sur ce qu'il ne connoissoit, ni Daniel, ni Babylone. Mais, l'Ange du Seigneur le transporta tout d'un coup par les cheveux dans cette ville, avec ce qu'il avoit préparé pour ses moissonneurs ; & après qu'il eut donné à manger à Daniel, qui étoit enfermé dans la fosse aux Lions, la même main qui l'avoit porté à Babylone, le rapporta en Judée. Il y mourut, & fut enterré deux ans après la captivité.

On lui attribue diverses prophéties, qui ne se trouvent point dans celles que nous recevons comme canoniques. On dit qu'il prédit le retour prochain du peuple captif ; que le tems viendrait qu'on verroit dans le temple une grande lumière, & qu'on y contempler-

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 49, 50.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 49.

(c) Paral. I. I. c. 7. v. 34.

(d) Dan. c. 10. v. 32. & seq. Habac. c. 1. & seq. captiv.

roit la gloire de Dieu (il vouloit parler du Messie ;) que la ville de Jérusalem seroit détruite par un peuple venu d'Occident, c'est-à-dire, par les Romains ; qu'alors le voile nommé *Dabir*, seroit fendu en deux parties ; que les chapiteaux des deux colonnes seroient enlevés par les Anges, & cachés dans le désert, au même endroit où l'on avoit caché peu de tems avant la captivité, le tabernacle de l'alliance.

On lui a attribué aussi les histoires de Susanne, de Bel & du Dragon, & celle de son propre transport à Babylone, qui sont parmi les Œuvres de Daniel, mais qui ne se lisent pas en Hébreu. Tout cela n'est fondé que sur une inscription qui se lisoit autrefois dans quelques exemplaires Grecs en ces termes : *Prophéties d'Abacum, Prêtre de Juda, de la Tribu de Levi*. D'autres ont prétendu que cet Abacum Prêtre dans la Tribu de Juda, étoit fort différent du Prophète dont nous avons les écrits. On montrait autrefois le tombeau d'Habacuc à Bethzachara, ou à Ceïla, ou à Echela, ou à Gabbatha. Ces quatre lieux ne marquent apparemment que la même chose. Il est certain qu'ils étoient très-voisins l'un de l'autre, & au voisinage d'Eleuthéropolis. Sosomene parle de la découverte que l'on fit de son corps à Bethzachara, du tems de Théodose l'ancien.

Les Œuvres incontestables

que nous avons d'Habacuc, sont en trois chapitres. Le Prophète s'y plaint d'abord dans des termes très-vifs, des défordres qu'il voyoit dans le Royaume de Juda. Dieu lui révèle que bientôt il en tirera une terrible vengeance par les armes des Chaldéens. Il prédit ensuite les conquêtes de Nabuchodonosor, sa métamorphose & sa mort ; & comme le Prophète étoit scandalisé des prospérités de ce Prince Idolâtre, Dieu lui fait voir ce qui doit arriver aux Chaldéens après sa mort. Il prédit ensuite que les vastes projets de Joakim seront renversés. Il parle contre un Prince qui bâtissoit par le sang & par l'iniquité ; c'est apparemment le roi de Tyr. Il accuse un autre Roi d'avoir enivré son ami, pour lui faire découvrir sa nudité. Nous croyons que c'est le roi d'Égypte, qui engagea Sédécias roi de Juda, dans la révolte contre Nabuchodonosor.

Habacuc, rempli de ces idées, composa un cantique, dans lequel il montre que Dieu se souvient de sa miséricorde, lorsqu'il est le plus en colère ; il relève les grandes merveilles que le Seigneur opéra autrefois en faveur de son peuple ; il espère que Dieu lui fera voir ses frères dans leur captivité, mais qu'il l'en délivrera, & lui donnera l'agilité & la promptitude des chevreuils, pour se sauver dans les montagnes, & pour éviter la

la main des Chaldéens , dans le tems qu'ils ravageront la Judée. Tous ces caractères conviennent parfaitement à ce que nous avons dit de la vie de ce Prophete. Il prophétisa sur la fin du royaume de Juda , en même tems que Jérémie. Il demeura dans la Judée pendant la captivité des autres Juifs à Babylone , & mourut comme nous l'avons dit , deux ans avant le retour des Juifs sous Zorobabel.

HABER, *Haber*, χαβηρ, (a) Cinéen , s'étant séparé de ceux de sa nation , alla dresser ses tentes jusqu'à la vallée de Senim , qui étoit près de Cédès. Il avoit épousé Jahel , qui tua Sisara , en lui enfonçant un clou dans les tempes.

HABIA, *Habis*, חביא, (b) de la race des Prêtres. Ses enfans revinrent de la captivité de Babylone.

HABILLEMENT. Voyez Habit.

HABIS, *Habis*, (c) petit-fils de Gorgoris , roi des Cynetes , peuple d'Espagne. Comme il ne devoit la naissance qu'à la débauche de sa mere , Gorgoris voulut le perdre ; mais , tous les moyens que ce Prince employa pour cet effet , furent inutiles. Habis sortit heureusement de tous les périls auxquels il avoit été exposé , comme on peut le voir à l'article de Gorgoris , & succéda à son

ayeul au royaume des Cynetes.

Dès qu'il en eut pris les rênes , il fit éclater tant de vertus , qu'on vit bien , dit Justin , que ce n'étoit pas sans dessein que les Dieux l'avoient arraché à tant de dangers. En effet , ajoute Justin , il trouva l'art de lier par des loix ses sujets naturellement barbares. Il leur apprit le premier à ranger les bœufs sous le joug , & à labourer la terre pour y recueillir du bled. Il les contraignit même à changer en une nourriture plus délicate leurs viandes sauvages qu'il detestoit , parce qu'il avoit été réduit à la triste nécessité de n'en point manger d'autre , dans les bois où il avoit essuyé tant de maux. Ce fut encore ce même Roi qui défendit toute sorte d'emplois serviles à ses sujets , & qui divisa la populace en sept villes. Après sa mort , sa couronne fût héréditaire dans sa famille pendant plusieurs siècles.

HABIT, *Vestis*, *Vestimentum*, *Indumentum*, ἱμάτιον, (d) terme par lequel nous entendons tout ce qui sert à couvrir le corps.

Il n'est pas possible de donner au Lecteur la connoissance de tant d'Habits différens dont les hommes ont fait usage , pour couvrir leur nudité , & pour se mettre à l'abri de la rigueur des hivers ; notre curiosité seroit même peu satisfaite , si nous pouvions pénétrer

(a) Judic. c. 4. v. 11, 17. & seq.

(b) Esdr. L. II. c. 7. v. 63.

(c) Just. L. XIV. c. 4.

(d) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 12, 13.

dans les tems reculés des premiers siècles ; nous y verrions sans doute les hommes tout nus, ou couverts les uns de feuillages, d'écorce d'arbres, & les autres de la peau de quelques bêtes féroces.

Il seroit à désirer de connoître la forme des Habits des Grecs, lorsqu'ils étoient les peuples les plus polis de la terre ; mais à peine sçavons-nous les noms de quelques-uns. Nous sommes beaucoup mieux instruits des Habits des Romains ; & comme tout ce qui concerne ce peuple nous intéresse, nous en ferons un article séparé.

Pour ce qui concerne les vêtemens de ce grand nombre de peuples qui changerent la face du monde, en chassant les Romains des pays dont ils s'étoient rendus maîtres, nous n'en avons aucune idée, & nous ne devons pas le regretter.

Les Auteurs décrivent bien à la vérité la forme des Habits que l'on portoit anciennement ; mais, on a cependant bien de la peine à reconnoître cette forme sur les images anciennes. Cela vient de ce qu'outre qu'il y aura eu sans doute bien des manières différentes de s'habiller en divers pays, & peut-être dans les mêmes lieux, les coutumes auront varié en divers tems, comme il arrive tous les jours, n'étant pas possible que l'usage & l'expérience ne fassent toujours inventer quelque chose de nouveau pour les commodités de la vie.

Tous les Philosophes des plus anciens tems n'affectoient point des Habits vils & grossiers, puisque, selon Elien, Pythagore étoit vêtu de blanc, portoit une couronne d'or, & se servoit aussi de braies ; Empédocte d'Agrigente alloit vêtu de pourpre, & portoit des souliers de cuivre ; Hippias & Gorgias ne paroissent en public qu'en Habit de pourpre. Il y avoit aussi des Philosophes qui portoient des tuniques de lin qu'on appelloit *stém*, orhone ; on en trouve quelques exemples ; l'orhone étoit pourtant plus ordinairement un Habit de femme.

S. Jean Chrysostome, qui n'épargne pas ces Philosophes dans ses sermons, tombe rudement sur eux dans sa dix-septième homélie au peuple d'Antioche sur les statues. A l'occasion de ce que l'empereur Théodose étant irrité contre la ville, & menaçant de la ruiner, les Philosophes furent les premiers à s'enfuir, au lieu que les Moines descendirent des montagnes, & firent tant par leurs prières, qu'ils obtinrent grace pour les habitans : « Où sont, dit-il, pré-
» sentement ces hommes revê-
» tus de leurs tribonions ; ces
» gens à longue barbe, qui
» tiennent un bâton à la main
» droite ; ces Philosophes pro-
» fanes, ces détestables Cyni-
» ques, ces gens pires que les
» chiens de table, qui ne font
» rien que pour le ventre ; tous
» se sont enfuis, tous se sont
» cachés dans des cavernes. »

Quant à ce qui nous regarde en particulier, l'inconstance naturelle à notre nation a produit tant de variété dans la forme de ses Habits, qu'il seroit ridicule d'entrer dans ce détail ennuyeux. Mais, on ne pensera pas de même des réflexions qu'a faites sur cette matière l'illustre écrivain de l'Histoire naturelle de l'homme, & nous nous flattons qu'on sera bien aise de les retrouver ici.

» La variété dans la manière
» de se vêtir, dit M. de Buffon,
» est aussi grande que la diversité des nations; & ce qu'il y a de singulier, c'est que, de toutes les espèces de vêtements, nous avons choisi l'une des plus incommodes, & que notre manière, quoique généralement imitée par tous les peuples de l'Europe, est en même tems de toutes les manières de se vêtir, celle qui demande le plus de tems, & celle qui paroît être le moins assortie à la nature.

» Quoique les modes semblent n'avoir d'autre origine que le caprice & la fantaisie, les caprices adoptés & les fantaisies générales méritent d'être examinés. Les hommes ont toujours fait & feront toujours cas de ce qui peut fixer les yeux des autres hommes, & leur donner en même tems des idées avantageuses de richesses, de puissance, de grandeur, &c.

» La valeur de ces pierres brillantes qui ont toujours été

» regardées comme des ornemens précieux, n'est fondée que sur leur rareté & sur leur éclat éblouissant; il en est de même de ces métaux éclatans, dont le poids nous paroît si léger, lorsqu'il est reparti sur tous les plis de nos vêtemens pour en faire la parure. Ces pierres, ces métaux sont moins des ornemens pour nous, que des signes pour les autres, auxquels ils doivent nous remarquer & reconnoître nos richesses. Nous tâchons de leur en donner une plus grande idée, en agrandissant la surface de ces métaux; nous voulons fixer leurs yeux, ou plutôt les éblouir. Combien y en a-t-il en effet qui soient capables de séparer la personne de son vêtement, & de juger sans mesure l'homme & le métal?

» Tout ce qui est rare & brillant sera donc toujours de mode, tant que les hommes tireront plus d'avantage de l'opulence que de la vertu, tant que les moyens de paroître considérables seront différens de ce qui mérite d'être seul considéré. L'éclat extérieur dépend beaucoup de la manière de se vêtir. Cette manière prend des formes différentes, selon les différens points de vue sous lesquels nous voulons être regardés. L'homme glorieux ne néglige rien de ce qui peut étayer son orgueil ou flatter sa vanité; on le reconnoît

» la richesse ou à la recherche
» de ses ajustemens.

» Un autre point de vue que
» les hommes ont assez géné-
» ralement, est de rendre leur
» corps plus grand, plus étendu ;
» peu contents du petit espace
» dans lequel est circonscrit
» notre être, nous voulons
» tenir plus de place en ce monde,
» que la nature ne peut
» nous en donner ; nous cherchons
» à agrandir notre figure
» par des chaussures élevées,
» par des vêtemens renflés ;
» quelqu'amples qu'ils puissent
» être, la vanité qu'ils couvrent
» n'est-elle pas encore
» plus grande ? »

Mais, laissons l'homme vain
faire parade de son mérite emprunté,
& considérons l'industrie de l'étoffe qu'il porte,
dont il est redevable au génie du fabricant.

C'est un beau coup-d'œil, si
l'on ose parler ainsi, que la
contemplation de tout ce que
l'art a employé successivement
de beautés & de magnificence,
à l'aide de moyens simples dont
le hasard a presque toujours
présenté l'usage. La laine, le
lin, la soie, le coton, ou le
mélange de ces choses les unes
avec les autres, ont constitué
la matière & le fond de toutes
les étoffes & toiles fines ; le
travail & les couleurs en font
le prix & la différence. Ainsi,
d'un côté, la dépouille des animaux,
les productions de la

terre, l'ouvrage des vers ; &
de l'autre, des coquillages, des
insectes, la graine des arbres,
le suc des plantes, & quelques
drogues, servent à la composition
de tous les vêtemens.

Les Phrygiens trouwerent l'art
de broder avec l'aiguille ; leur
ouvrage étoit relevé en bosse,
eminebat ac asperior reddebatur.
Les Babyloniens au contraire
ne formoient qu'un tissu, qui n'étoit
chargé que de la différence
des couleurs, *tegmen unitè pictum
de coloribus variis* ; & après
cela ils employoient l'aiguille
sur ce tissu. Ces deux peuples
rendoient également les figures.
De nouveaux ouvriers s'éleverent
à Alexandrie, qui, avec
la seule navette & des fils de
couleurs différentes, étendirent
plus loin l'industrie. Voilà ce
que nous savons des Anciens.

HABIT DES ROMAINS.

(1) Il importe beaucoup de
connoître l'Habit des Romains,
tant pour l'intelligence des Auteurs
sacrés & profanes, que
pour celle des loix & des monumens
antiques ; on le prouveroit par
plusieurs recherches d'érudition.

Les Habits des Romains, dans
les anciens tems, n'étoient formés
que de diverses peaux de bêtes,
auxquelles ils firent succéder
de grosses étoffes de laine,
qu'on perfectionna & qu'on
rendit plus fines dans la suite ;
mais, le genre de vie des premiers
Romains étoit si grossier,

(1) Rol. Hist. Rom. T. III. p. 170. & suiv.

qu'il approchoit de celui des sauvages. Pendant plusieurs siècles, ils eurent si peu d'attention à l'extérieur de leur personne pour la propreté & la parure, qu'ils laissoient croître leurs cheveux & leurs barbe, sans en prendre aucun soin.

Les Habits, annexés aux charges éminentes de la République, se ressembloient de ce goût si peu recherché, & ne différoient des autres que par quelques ornemens de pourpre; ils pensoient que les dignités par elles-mêmes & par la manière de les remplir, devoient suffire pour imprimer tout le respect qui leur étoit dû, sans emprunter l'éclat d'une magnificence qui ne frappe que les yeux du vulgaire, & qui d'ailleurs ne convenoit point à l'esprit républicain dont ils étoient épris.

Quand les étoffes de laine furent introduites, ils se firent des tuniques amples avec des manches larges & si courtes, qu'à peine elles descendoient jusqu'au coude; cette mode même dura long-tems, car il paroît que ce ne fut que vers le siècle de Constantin, qu'ils prolongerent les manches presque jusqu'au poignet. C'étoit sur cette ample tunique qu'on mettoit une ceinture, & par-dessus une robe sans manche, comme une espèce de manteau large, ouvert par devant, qu'on appelloit *toge*; on en faisoit passer un des bouts par-dessus l'épaule gauche, afin d'avoir le bras droit plus libre; & lors-

qu'on vouloit agir avec cet habillement, on le retrouvoit en le tournant au tour du corps.

Sous la République, la manière ordinaire, en allant par les rues, étoit de le laisser descendre presque sur les talons; Auguste amena la mode de le relever plus haut, en sorte que par-devant on le laissoit tomber un peu au-dessous du genou, & par-derrière jusqu'à mi-jambe.

Lorsque les Romains devinrent plus riches, on fit la *toge* d'une étoffe de laine fine & blanche pour l'ordinaire; c'étoit dans son origine un Habit d'honneur défendu au petit peuple, qui n'alloit par la ville qu'avec la simple tunique; il étoit pareillement défendu à ceux qu'on envoyoit en exil; cependant, on quittoit ordinairement la *toge* à la campagne, où l'on se servoit d'un Habit plus court & moins embarrassant. A l'égard de la ville, la bienséance vouloit qu'on n'y parût qu'avec cet habillement; ensuite, quand il devint commun à presque tout le monde, il n'y eut plus que la finesse de l'étoffe & la plus grande ampleur de cette robe qui distinguassent les personnes riches. La *toge* fut commune aux deux sexes, jusqu'à ce que vers le déclin de la République, quelques femmes de qualité prirent l'usage de la robe nommée *stole*; alors la *toge* ne fut plus que l'apanage des hommes, des femmes, du menu peuple & des libertines.

La robe, qu'on appelloit *prétexte*, avoit beaucoup de ressemblance avec la toge ; c'étoit celle qu'on faisoit porter aux enfans de qualité. Dès qu'ils avoient atteint l'âge de douze ans, ils quittoient l'Habit de l'enfance, qui étoit une veste à mouches, qu'on appelloit *alicata chlamys*, pour porter la *prétexte*, à cause qu'elle étoit bordée de pourpre. Les Magistrats, les Prêtres & les Augures, s'en servoient dans de certaines cérémonies.

Les Sénateurs avoient sous cette robe une tunique qu'on nommoit *laticlave*, & qu'on a long-tems prise à la lettre pour un habillement garni de larges têtes de cloux de pourpre, mais qu'on a reconnu depuis ne signifier qu'une étoffe à larges bandes ou raies de pourpre, de même que celle qu'on nommoit *angusti-clave*, qui étoit propre aux chevaliers pour les distinguer des Sénateurs, & qui n'étoit pareillement qu'une étoffe à bandes de pourpre plus étroites.

Les enfans des Sénateurs & des Magistrats curules ne portoient la tunique, qu'après avoir pris la robe virile ; jusqu'à ce tems-là ils n'avoient point d'autres marques de distinction, outre la robe *prétexte*, que ce qu'on appelloit *bulla*, qui étoit un petit cœur qui leur pendoit sur la poitrine. Ils avoient encore le droit de porter la robe qu'on nommoit *trabæ* ; cette robe étoit assez semblable à la

toge, seulement un peu plus courte, & rayée de blanc, d'or & de pourpre ; on assure qu'elle avoit été affectée aux Rois de Rome.

Ce qu'on appelloit *lacerne* étoit un manteau pour le mauvais tems, & qui se mettoit par dessus la toge. Dans les commencemens, on ne s'en servoit qu'à la guerre. La lacerne s'attachoit par-devant avec une boucle, on y joignoit un capuchon, *cucullus*, qu'on ôtoit quand on vouloit ; delà le passage d'Horace, *odoratum caput obscurante lacerna*. On avoit des lacernes pour l'hiver, qui étoient d'une grosse étoffe ; & pour l'été d'une étoffe plus fine, mais toujours de laine. Il est vrai que jusqu'au tems de Cicéron, ces sortes de manteaux ne furent presque qu'à l'usage du peuple ; mais, comme on les trouva commodes, tout le monde s'en servit d'abord pour la campagne, ensuite pour la ville. Les Dames, quand elles sortoient le soir, les personnes de qualité & les Empereurs mêmes mettoient ce manteau par dessus la toge, lorsqu'ils alloient sur la place & au cirque. Ceux du peuple étoient d'une couleur brune - blanche ; ceux des Sénateurs, de pourpre ; & ceux des Empereurs, d'écarlate. On observoit cependant, quand on paroissoit devant l'Empereur, de quitter ce manteau par respect.

La *synthèse* étoit une autre espèce de manteau fort large,

que les Romains mettoient pour manger, comme un habillement plus commode pour être à table couchés sur les lits. Martial nous apprend que de son tems il y avoit des particuliers qui, par un air de luxe en changeoient souvent pendant le repas. La couleur en étoit ordinairement blanche, & jamais noire, pas même dans les repas qu'on donnoit aux funérailles.

La *pullata vestis* désigne un Habit qui se portoit pour le deuil, & dont usoit ordinairement le petit peuple; la couleur en étoit noire, minime, ou brune, & la forme assez semblable à celle de la lacerne; car elle avoit de même un capuchon.

L'Habit militaire étoit une tunique juste sur le corps, qui descendoit jusqu'à la moitié des cuisses, & par dessus laquelle s'endossoit la cuirasse. C'étoit avec cet Habit que les Romains, dans leurs exercices, ou en montant à cheval, mettoient certaines petites chausses nommées *campestres*, qui leur tenoient lieu de culottes; car, ordinairement ils ne les portoient point avec les Habits longs.

Le *paludamentum* nous présente le manteau de guerre des officiers; il ressembloit à celui que les Grecs nommoient *chlamyde*, se mettoit aussi par-dessus la cuirasse, & s'attachoit avec une boucle sur l'épaule droite, en sorte que ce côté étoit tout découvert; afin que

le mouvement du bras fût libre, comme on le voit dans les statues antiques.

Au lieu de *paludamentum*, les soldats portoient à l'armée sur leur cuirasse une espèce de casaque qu'ils appelloient *sagum*.

Outre ces différens habillemens, il y en avoit de particuliers attachés à de certaines dignités ou à de certaines cérémonies, comme la robe triumpnale, *toga triumphalis*.

Nous ne parcourrons pas leurs autres Habits, parce que nous n'en connoissons que les noms; mais, on comprend sans peine que les guerres, le luxe & le commerce avec les nations étrangères, introduisirent dans l'Empire plusieurs vêtemens, dont il n'est pas possible de marquer les caractères & les différentes modes.

Sous les uns ou les autres des Habits que nous venons de décrire en peu de mots, les Romains, hommes & femmes, portoient ordinairement deux tuniques; la plus fine qu'on mettoit sur la peau, tenoit lieu de chemise; celle des hommes étoit très-juste, sans manches, & ne descendoit qu'à mi-jambe, celle des femmes étoit plus longue, plus ample, & avoit des manches qui venoient jusqu'au coude. C'étoit s'écarter de la modestie, & prendre un air trop libre, que de ne pas donner à cette chemise la longueur ordinaire; elle prenoit juste au cou des femmes, & ne laissoit voir

que leur visage , dans les premiers tems de la fondation de Rome.

L'autre tunique qui étoit fort large, se mettoit immédiatement sous la robe ; mais, lorsque le luxe eut amené l'usage de l'or & des pierreries, on commença impunément à ouvrir les tuniques & à montrer la gorge. La vanité gagna du terrain , & les tuniques s'échancrèrent ; souvent même les manches , au rapport d'Élien, ne furent plus cousues ; & du haut de l'épaule jusqu'au poignet , on les attachoit avec des agraffes d'or & d'argent ; de telle sorte cependant qu'un côté de la tunique posant à demeure sur l'épaule gauche, l'autre côté tomboit négligemment sur la partie supérieure du bras droit.

Les femmes mettoient une ceinture, *zona*, sur la grande tunique, soit qu'elles s'en servissent pour la relever, soit qu'en se serrant davantage elles trouvaissent moyen de tenir en respect le nombre & l'arrangement de ses plis. Il y avoit de la grace & de la noblesse de relever en marchant, à la hauteur de la main, le fais de la tunique qui tomboit au côté droit, & tout le bas de la jambe droite qui se trouvoit alors découvert. Quelques Dames faisoient peu d'usage de leur ceinture, & laissoient traîner leur tunique ; mais, on regardoit cela comme un air de négligence trop marqué, de-là ces expressions Latines *altè cincti*, ou *discincti*,

pour peindre le caractère d'un homme courageux, ou efféminé.

Le nombre des tuniques s'augmenta insensiblement ; Auguste en avoit jusqu'à quatre, sans compter une espèce de camisole qu'il mettoit sur la peau avec un pourpoint, le reste du corps extrêmement garni, & une bonne robe fourrée par-dessus le tout. Ce même Prince n'étoit pas moins sensible au chaud, il couchoit pendant l'été presque nu, les portes de sa chambre ouvertes, le plus souvent au milieu d'un péristyle, au bruit d'une fontaine dont il respiroit la fraîcheur, pendant qu'un officier de sa chambre, un éventail à la main, agitoit l'air au tour de son lit. Voilà l'homme à qui d'heureux hazards ouvrirent le chemin de l'Empire du monde ! Mais, ce n'est pas ici le lieu de réfléchir sur les jeux de la fortune ; il ne s'agit que de parler des vêtemens Romains.

Les femmes suivirent en cela l'exemple des hommes ; leurs tuniques se multiplièrent ; la mode vint d'en porter trois ; le goût en forma la différence.

La première étoit une simple chemise ; la seconde, une espèce de rochet ; & la troisième, c'est-à-dire, celle qui se trouvoit la supérieure, ayant reçu davantage de plis, & s'étant augmentée de volume, forma, à l'aide des ornemens dont elle se trouva susceptible, la stole que nous avons nommée plus

haut , en remarquant qu'elle fit tomber la toge , ou du moins n'en laissa l'usage qu'aux hommes & aux courtisannes.

Le luxe fit bientôt ajouter par-dessus la stole un manteau ou mante à longue queue traînante, qu'on appelloit *symarre* ; on l'attachoit avec une agraffe plus ou moins riche sur l'épaule droite , afin de laisser plus de liberté au bras que les Dames tenoient découvert comme les hommes. Cette *symarre*, portant en plein sur l'autre épaule , formoit en descendant un grand nombre de plis , qui donnoient beaucoup de grace à cet habillement. Aussi les actrices s'en servoient sur le théâtre.

La couleur blanche étoit la couleur générale des Habits des Romains , comme aussi la plus honorable , indépendamment des dignités qui étoient marquées par la pourpre. Les citoyens dans les réjouissances publiques paroissoient ordinairement vêtus de blanc. Plutarque nous instruit qu'ils en usoient de même dans les réjouissances particulières , & sur-tout dans celles du jour de leur naissance, qu'ils célébroient tous les ans.

On distinguoit les personnes de quelque rang ou qualité par la finesse , la propreté & la blancheur éclatante de l'Habit. Aussi lit-on dans les Auteurs , qu'on envoyoit souvent les robes au foulon pour les détacher & les blanchir ; le menu peuple , hors d'état de faire

cette dépense , portoit généralement des Habits bruns.

Il faut pourtant remarquer que sur la fin de la République , la distinction dans les Habits ne s'observoit déjà plus à Rome ; les affranchis étoient confondus avec les autres citoyens ; l'éclave s'habilloit comme son maître ; & si l'on excepte le seul habit du Sénateur , l'usage de tous les autres se prenoit indifféremment. Le moindre tribun des légions portoit le laticlave.

Mais , au milieu de cette confusion , les Habits de tout le monde étoient encore tissus de laine pure ; son emploi dans les étoffes a été le plus ancien & le plus durable de tous les usages. Pline , en nous disant que de son tems le luxe se jouoit de la nature même , & qu'il a vu des toisons de bœliers vivans teintes en pourpre & en écarlate , ne connoissoit encore que la laine pour matière de toutes sortes d'étoffes , qui ne recevoit de différence que de la diversité des couleurs & de l'apprêt. De-là ce fréquent usage des bains , que la propreté rendoit si nécessaire.

Ce ne fut que sous le règne des Césars , que l'on commença à porter des tuniques de lin. Vopiscus prétend que la mode en vint d'Égypte ; l'empereur Alexandre Sévère trouvoit avec raison qu'on en avoit corrompu la bonté , depuis qu'on s'étoit avisé de mêler dans le tissu des raies ou des bandes

de pourpre. Si le lin est doux sur la peau, disoit-il, pourquoi ces ornemens étrangers qui ne servent qu'à rendre la tunique plus rude ?

L'usage de la soie dans les Habits d'hommes s'étant introduit sous Tibère, il fit rendre un décret par le Sénat, conçu en ces termes remarquables : *Decretum, ne vestis serica viros fœdaret.* Ce fut Jules-César qui inspira ce nouveau goût de recherches, en faisant couvrir dans quelques spectacles qu'il donna, tout le théâtre de voiles de soie. Il est vrai que, sous Néron, les femmes commencèrent à en porter ; mais, il y a lieu de croire que leurs étoffes étoient mêlées de lin & de soie, & que, jusqu'à Héliogabale, le luxe n'a point fourni d'exemple d'une robe toute de soie, *Heliogabalus primus Romanorum, holoserica veste usus, fertur.*

Aurélien n'avoit pas une seule robe holoserique dans toute sa garde-robe ; aussi refusa-t-il à l'Impératrice sa femme, le manteau de soie qu'elle lui demandoit, en lui donnant pour raison de son refus, qu'il n'avoit garde d'acheter des fils au poids de l'or. La livre de soie valoit une livre d'or.

Nous ne devons pas nous étonner de cette valeur de la soie dans ces tems-là, si nous nous rappelons que Henri II fut le premier en France qui porta une paire de bas de soie aux noces de sa sœur, & que la femme de Lopez de Padilla

crut faire un présent magnifique à Philippe II, en lui envoyant de Tolède en Flandres une paire de bas semblables. Cependant, malgré le prix de ce genre de luxe, les Habits de soie devinrent si communs à Rome, que l'empereur Tacite qui se glorifioit d'être parent de l'Historien de ce nom, & qui fut le successeur d'Aurélien même, se contenta de ne défendre qu'aux hommes la robe holoserique, dont Héliogabale s'étoit le premier vêtu, soixante ans auparavant.

Terminons cet article par considérer la gradation du luxe des Romains dans leur parure.

Sous la République, il n'y avoit que les courtisannes qui se montraient dans la ville en Habits de couleur. Sous les Empereurs, les dames assortirent les couleurs de leurs Habits à leur teint, ou au goût de mode qui régnoit alors. » La même » couleur, dit Ovide, ne va » pas à tout le monde; choisissez celle qui vous pare davantage ; le noir sied bien aux blanches, & le blanc aux brunes. Vous aimiez le blanc, filles de Céphée, & vous en étiez vêtues, quand l'isle de Sériphe fut pressée de vous pas. . . . »

Le même Poète ne réduit point à la seule couleur pourpre tout l'honneur de la teinture. Il nous parle d'un bleu qui ressemble au ciel, quand il n'est point couvert de nuages ; d'une autre couleur semblable

à celle du béliér qui porta Phryxus & sa sœur Hellé, & les déroba aux supercheries d'Ino. Il y a, selon lui, un beau verd de mer dont il croit que les Nymphes sont habillées; Il parle de la couleur qui teint les Habits de l'aurore, de celle qui imite les myrthes de Paphos, & d'une infinité d'autres, dont il compare le nombre à celui des fleurs du printems.

Sous la République, les femmes porroient des Habits pour les couvrir; sous les Empereurs, c'étoit dans un autre dessein. » Voyez-vous, dit Sénèque, » ces Habits transparens, si » toutefois l'on peut les appeller Habits? Qu'y découvrez-vous qui puisse défendre le corps ou la pudeur? » Celle qui les met, osera-t-elle jurer qu'elle ne soit pas nue? » On fait venir de pareilles étoffes d'un pays, où le commerce n'a jamais été ouvert, » pour avoir droit de montrer en public ce que les femmes dans le particulier n'osent montrer à leurs amans qu'avec quelque réserve. «

Sous la République, les dames ne sortoient point sans avoir la tête couverte d'un voile; sous les Empereurs, cet usage disparut; on se tourna du côté de la galanterie. Cette célèbre Romaine, qui possédoit tous les avantages de son sexe, hors la chasteté; Poppée, dis-je, portoit en public un voile artistement rangé, qui lui couvroit à demi le visage, ou parce qu'il

se étoit mieux de la sorte, dit Tacite, ou pour donner plus d'envie de voir le reste.

Sous la République, les dames sortoient toujours décemment habillées & accompagnées de leurs femmes; sous les Empereurs, elles leur substituerent des Eunuques, & ne garderent plus de décence dans leurs ajustemens.

Sous la République, les hommes & les femmes avoient des Habits qui les distinguoient; sous Tibère, les deux sexes avoient déjà revêtu les Habits l'un de l'autre. Les femmes commencèrent, au sortir de leur lit & de leur bain, à prendre un habillement qu'elles avoient en commun avec les hommes; la galanterie ne laissoit point sans dessein & sans goût une robe faite pour se montrer négligemment à ses amis particuliers & aux personnes les plus chères.

Sous la République, les dames n'avoient des pierreries que pour ressource dans les malheurs, & elles ne les portoient sur elles que dans les fêtes sacrées; sous les Empereurs, elles les prodiguoient sur leurs Habits. » Dans ces » tems-là, les femmes les plus » modestes n'osoient non plus » aller sans diamans, dit Pline, » qu'un Consul sans les marques de sa dignité. J'ai vu, » ajoute le même auteur, Lol- » lia Paulina se charger tellement de pierreries, même » après sa répudiation, pour

» faire de simples visites, qu'elle
 » n'avoit aucune partie de son
 » corps, depuis la racine des
 » cheveux jusque sur sa chaus-
 » sure, qui ne fût éblouissante.
 » L'état qu'elle affectoit d'en
 » étaler elle-même, se mon-
 » toit à un million d'or, sans
 » qu'on pût dire que ce fussent
 » des présens du Prince, ou les
 » pierreries de l'empire; ce
 » n'étoit que celles de sa mai-
 » son, & l'un des effets de la
 » succession de Marcus Lollius
 » son oncle. »

Ainsi, la toge, le voile, le capuchon de grosse laine se changerent en chemises de fin lin, ou robes transparentes, en Habits de soie d'un prix immense, & en pierreries sans nombre. C'est-là l'histoire de Rome à cet égard; & c'est celle de tous les peuples corrompus; car, ils sont tous les mêmes dans l'origine de leur luxe, & dans ses progrès.

HABIT MILITAIRE. (a)

En parlant de l'Habit Militaire, nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot des armes, tant offensives que défensives des Grecs, des Romains & des autres nations.

Les Romains avoient pris leurs armes, leurs Habits, & beaucoup d'usages des Toscans. Tarquin premier, originaire de Corinthe, dit Florus, fut fait roi de Rome & introduisit dans les arts & dans les usages Romains, les manières de la

Grece. Le même Tarquin; poursuit-il, subjuga douze peuples de Toscane; de-là vinrent les faisceaux, la trabéa, les sièges curules, les bagues, les colliers, le paludamentum, la prétexte; de-là vinrent aussi la coutume de triompher dans un char doré, tiré par quatre chevaux, les toges peintes, & les tuniques ornées de palmes. Les Romains prirent tout cela des Toscans, & les Toscans en avoient pris du moins une bonne partie des Grecs; c'est pour cela que Pyrrhus, venant faire la guerre aux Romains, que les Grecs regardoient comme Barbares, de même que tous les autres peuples qui n'étoient pas de leur nation, & voyant leur camp & l'ordonnance de leur armée, dit que cette ordonnance d'armée ne lui paroissoit pas barbare.

I.

Habit militaire & Armes des Grecs.

Pyrrhus, représenté dans l'Antiquité de D. Bernard de Montfaucon, a son casque orné de trois oiseaux, dont celui du milieu fait comme l'aigrette. Ce casque est à la grecque fort profond; les Romains l'ont quelquefois employé, mais plus fréquemment dans les figures de la ville de Rome. Le thorax, ou la cotte d'armes, est orné d'une tête de méduse & de deux péga-ses. De la ceinture en bas pen-

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 17. & suiv.

dent des bandelettes , comme nous les voyons dans les Habits héroïques. La chaussure est le campagus ou l'ocréa , que les Grecs appelloient *αμυγς*. Tous les orteils des pieds sont découverts ; son bouclier est hexagone & oblong ; mesuré sur la taille du héros , il paroît avoir trois pieds de long. Il porte une espèce de manteau , que les Grecs appelloient Chlamyde , à peu près semblable au paludamentum des Romains ; il tient de la main droite un bâton de commandement , & de la gauche son bouclier appuyé contre terre.

L'Habit militaire de Télamon , tiré d'un marbre Romain , ne diffère du précédent , qu'en ce qu'il est plus simple. Télamon est représenté avec Hésione sa femme ; il a par-dessus le thorax une ceinture. A ses pieds sont son casque moins profond que celui de Pyrrhus , son épée , dont la lame cachée derrière ses jambes & celles d'Hésione paroît être fort longue ; son bouclier est ovale , & ressemblable à un grand bassin ; sa chaussure est tout-à-fait fermée par le bas.

I I.

Habit militaire & Armes des Romains.

La conformité des Habits militaires de ces deux héros de la Grece , avec ceux de Jules César & d'Auguste , fait juger que l'Habit de guerre des autres Grecs de moindre condition ,

étoit assez conforme à celui des soldats Romains , & l'on ne doute point que les derniers ne l'aient pris des Grecs , comme ils prirent beaucoup d'autres usages , tant des Toscans que des nations Grecques qui habitoient en Italie. La figure militaire de Jules César est très-semblable aux précédentes. La cotte d'armes est toute ornée de figures ; on y voit des griffons & d'autres images ; le paludamentum est plus long qu'à l'ordinaire. Jules César est ceint au milieu du thorax , comme Télamon. Dans la statue d'Auguste , la cotte d'armes , jusqu'à la ceinture , est toute simple , tous les mouvemens du corps y paroissent ; le paludamentum est à-peu-près comme celui de Jules César. Ce que l'on remarque dans la chaussure de l'un & de l'autre , est qu'une partie du pied paroît nu ; ce qui se voit souvent dans l'Habit héroïque. Il y a pourtant lieu de croire que ces pieds qui paroissent nus , ne le sont pas toujours ; il se pouvoit faire qu'ils avoient quelquefois des chaussures , où tous les orteils paroissent , comme les doigts paroissent sous le gand. Cette chaussure de Jules César & d'Auguste , est ce qu'on appelloit campagus. Auguste tient une petite épée , qui est , à ce que l'on croit , ce qu'on nommoit parazonium. La chlamyde ou le paludamentum de Jules César & d'Auguste , sont , comme nous avons dit ,

plus longs que ceux des autres Empereurs.

L'Habit militaire de Trajan se voit souvent sur sa colonne assez conforme aux précédens, à cette différence près, qu'au-dessous de la ceinture, au lieu de ces bandelettes qui pendent dans ceux-là, il y a une pièce d'étoffe divisée par le milieu d'une espèce de galon ou de frange. Les officiers qui sont auprès de lui, Préteurs, Tribuns, & autres, sont vêtus de même que lui sans aucune différence; on voit Trajan ensuite tout seul, tenant la main élevée, comme un homme qui commande; il a un rouleau à l'autre main, ce qui se voit assez souvent ailleurs. Dans une autre image, Trajan tient son épée, dont la lame avec le fourreau est tournée contre sa poitrine.

Outre cet Habit militaire, on le voit quelquefois sur la colonne avec un autre assez différent qui paroît être pour l'hiver. L'Empereur est en effet plus couvert que sous l'Habit militaire ordinaire. Ce double Habit se remarque aussi sur les officiers & sur les soldats, qui sont mieux vêtus dans l'hiver que dans l'été, & même d'une forme d'Habit différente. Marc Aurele se voit aussi sur sa colonne. Autour de lui sont quelques officiers vêtus un peu différemment; la pique qu'il tient, & qui est fort courte, paroît être un pilum; il diffère un peu de Trajan dans ce qui pend de la cuirasse. Septime Sévère dif-

fére peu dans son Habit de guerre de l'empereur Trajan; les officiers qui sont auprès de lui, ne sont pas vêtus de même que lui. Constantin le Grand est revêtu à peu près de même que les Empereurs précédens; son bouclier ovale, mesuré sur sa taille, paroît avoir plus de trois pieds de haut. Théodose le Grand porte un Habit militaire, où l'on reconnoît encore la belle antiquité qui prend fin en lui. Depuis ce tems-là, la barbarie s'introduisit par-tout. Le peu qui nous reste de ces bas-tems, est si grossier qu'on y voit bien clairement que tous les arts étoient tombés.

Nous venons d'observer que sur la colonne Trajane les principaux officiers & les Tribuns sont revêtus de même que l'Empereur, sans aucune différence. Pour ce qui est des soldats, on y remarque deux sortes d'Habits; l'Habit ordinaire, celui qu'ils portoient dans les grands froids, est à peu près semblable à celui de l'Empereur. L'Habit militaire ordinaire est de deux sortes; les uns ont des cuirasses plus simples, plus courtes & plus légères, & portent des boucliers ovales; il y en a qui les ont pris pour ceux qu'on appelloit *Velites*; mais, comme a fort bien remarqué M. Fabretti, quoiqu'armés, à ce qu'il semble, plus légèrement que les autres, ils paroissent encore trop pesamment armés pour être appelés *Vélites*, on armés à la légère. Une autre sorte

L'Habit militaire est celui de certains soldats, qui, vêtus plus pesamment, faisoient la force des bataillons. Ceux-ci ont ordinairement plusieurs bandes sur les reins, qui montent à plusieurs tours presque jusqu'aux aisselles, & des boucliers creux comme une tuile à canal. Les porte-enseignes & quelques officiers subalternes ont, au lieu de casque, ou peut-être sur le casque, la peau de la tête d'un lion, & sa crinière qui les rend formidables. Il est à remarquer que les gens de cheval sont vêtus de même que ces premiers soldats, dont nous venons de parler. On observe peu de différence dans l'Habit du soldat, dans tous les tems où les anciens monumens nous conduisent.

Tite-Live, parlant de l'Habit militaire, donné aux soldats Romains par Servius Tullius, dit qu'il leur fit donner des armes, un casque, un bouclier, des bottines, une cuirasse, le tout d'airain; mais, cela changea depuis cestems-là quant à la matière, & apparemment aussi quant à la forme; les changemens survenus depuis Trajan jusqu'à Théodose, ne sont pas considérables.

D. Bernard de Montfaucon présente, entre autres, deux soldats tirés de monumens sûrs, dont l'Habit & les armes ne sont pas ordinaires; le premier est Marc Aurele Lucien, natif de Dace, & soldat de la cohorte septième Alexandrine. Son Ha-

bit est une tunique relevée par une ceinture, & par-dessus cela un manteau ou une chlamyde frangée; sa chaussure approche assez de celle d'Aujourd'hui; ce qu'il a de plus singulier, ce sont ses armes; il tient une pique, dont le bois tout rond, mais avec de certaines inégalités, va toujours en diminuant, & se termine en pointe; entre le bois & le fer, il y a une espèce de globe. Ce qu'on peut dire, ce semble, de plus raisonnable sur cette espèce de halebarde que nous voyons sur plusieurs monumens, est que c'est une de ces piques où l'on mettoit les signes militaires; en effet, nous voyons dans la colonne Trajane, sur les bois qui soutiennent les signes militaires, des espèces de globes comme ceux-ci. Mais, ce qui peut faire de la peine, c'est que dans les inscriptions qui accompagnent ces figures, pas un des soldats, n'est appelé *signifer* ou *vexillifer*. Son épée ne ressemble à aucune autre, dont l'antiquité nous ait transmis la forme; la poignée est recourbée par le haut, & la lame paroît avoir deux pieds de long. Outre cette épée qui est attachée à son côté gauche, il tient à la main droite une autre arme, qui ressemble assez à la grande pique, mais de plus des deux tiers plus petite; elle est toute ronde, a un globe comme l'autre, & se termine en pointe. M. Aurele Lucien a vers la tête, d'un côté le soleil,

& de l'autre la lune. L'autre soldat nommé Diogène Gaius , armé de même , a une pique dont le globe est beaucoup plus gros ; mais , la pointe qui est au-dessus du globe est fort courte. Celui-ci n'a point d'épée , mais une arme ronde & de figure conique , qui pend à son côté. Sa tunique est relevée par une ceinture attachée à une boucle ronde ; ce soldat tient de la main gauche un rouleau.

I I I.

Habit militaire & armes des Hétrusques.

Deux soldats Hétrusques , que donne aussi D. Bernard de Montfaucon , sont presque nus depuis la hanche jusqu'aux pieds , à moins qu'ils n'aient des braies & des chaussures si justes , que le corps qui est couvert paroisse nu sur le marbre. Ils portent chacun une pique de même longueur ; mais , leurs épées sont fort différentes l'une de l'autre ; & toutes deux de forme singulière. Il y a apparence que ces Hétrusques sont des plus anciens tems.

D'autres soldats Hétrusques , que donne également D. Bernard de Montfaucon , ont des Habits militaires semblables à ceux des Grecs & des Romains. Leurs boucliers , qui ont près de trois pieds de diamètre , sont la plupart ou ronds ou ovales , avec des bords comme de

grands bassins ; l'un d'eux seulement a une *pelte* dont il se couvre , pour parer les coups qu'on va actuellement lui porter. Leurs épées diffèrent un peu de la Romaine. Tous ces Hétrusques , au nombre de sept , se battent actuellement ; ils portent des coups , ou ils sont en garde ; ce qui fait qu'on voit plus aisément l'usage qu'ils faisoient de leurs armes , tant offensives que défensives.

I V.

Habit militaire & armes des Nations orientales

(a) Nous n'avons guère d'autre connoissance de l'Habit militaire des nations orientales , que ce qu'Hérodote nous en apprend dans son septième livre. Voici ce qu'il en dit en parlant des nations qui composoient la grande armée de Xerxès , roi de Perse. » Les Perses » portoient à leur tête des tiarés , que nous appellons *pilei* , qui étoient impénétrables ; ils avoient sur le corps des tuniques à manches , couvertes de lames de fer en manière d'écaillés de poisson ; ils se servoient de braies ; au lieu de boucliers , ils portoient des gerres , au-dessous desquelles étoient leurs carquois ; leurs lances étoient courtes , leurs arcs fort grands , leurs fleches de cannes ; leurs courtelas attachés au baudrier , pendoient sur

(a) Hérod. l. VII. c. 61. & seq.

» la cuisse droite. Les Medes,
 » étoient revêtus & armés com-
 » me les Perses; ou pour mieux
 » dire, cette sorte d'Habit mi-
 » litaire est propre aux Medes,
 » & non pas aux Perses. Les
 » Cissiens étoient vêtus comme
 » les Perses; avec cette dif-
 » férence, qu'au lieu de tiaras
 » ils portoient des mitres; c'é-
 » toient des espèces de bandes.
 » Les Hyrcaniens étoient tout-
 » à-fait semblables aux Perses;
 » tant pour le vêtement que
 » pour l'armure.

» Les Assyriens portoient à
 » la tête des casques d'airain
 » faits d'une manière barbare,
 » qu'il n'est pas aisé de décrire.
 » Leurs boucliers, leurs piques
 » & leurs épées étoient sem-
 » blables aux armes des Égyp-
 » tiens. Ils avoient outre cela
 » des massues de bois garnies
 » de fer, & des cottes d'armes
 » de lin; avec eux sont com-
 » pris les Chaldéens; les Bac-
 » triens avoient à la tête des
 » tiaras approchantes de celles
 » des Medes; ils avoient aussi
 » des fleches de cannes de leur
 » pays & des lances courtes.
 » Les Saces, nation Scythi-
 » que, avoient des espèces de
 » casques qui s'élevoient en
 » pointe; ils portoient des
 » braies; leurs fleches étoient
 » à la mode du pays; ils por-
 » toient outre cela des haches,
 » & d'autres armes qui s'ap-
 » pelloient sagaris. [C'étoient,
 » dit Xénophon, des haches à
 » deux tranchans].

» Les Indiens avoient des

Tom. X: X,

» Habits d'écorce d'arbre, des
 » arcs faits de cannes, des fle-
 » ches aussi de cannes, dont
 » la pointe étoit de fer. Les
 » Ariens portoient des arcs à
 » la manière des Medes, le
 » reste de leur armure étoit
 » semblable à celle des Bac-
 » triens. Les Parthes; les Cho-
 » rasmien, les Sogdiens, les
 » Gandariens & les Dadices
 » étoient vêtus & armés com-
 » me les Bactriens. Les Cas-
 » piens portoient des saies de
 » peaux de bêtes, des arcs de
 » cannes qui naissent dans leur
 » pays, & des épées. Les Sa-
 » ranges portoient des Habits
 » peints, leur chaussure mon-
 » toit jusqu'au genou; ils avoient
 » des arcs & des piques à la
 » façon des Medes. Les Pac-
 » tyes avoient des saies de
 » peaux de bêtes; ils portoient
 » des arcs à la mode de leur
 » pays, & des poignards. Les
 » Utiens, les Myces & les Pa-
 » rlicaniens étoient équipés de
 » même.

» Les Arabes étoient ceints
 » de larges ceintures, & por-
 » toient de grands arcs à deux
 » courbures. Les Ethiopiens,
 » revêtus de peaux de lion &
 » de léopard, portoient des
 » arcs de cottes de palmiers,
 » fort longs, & qui n'avoient
 » pas moins de quatre coudées.
 » Les fleches de cannes, lon-
 » gues à proportion, avoient
 » au lieu de fer des pierres
 » pointues, dont ils se servoient
 » pour graver leurs sceaux à
 » sceller; ils portoient aussi

A i

» des lances, au bout desquel-
 » les étoit une pointe de corne
 » de chevreuil, faite comme
 » un fer de lance, & des maf-
 » sues ferrées; quand ils al-
 » loient au combat, ils s'oi-
 » gnoient la moitié du corps
 » de plâtre mou, & l'autre
 » moitié de vermillon.

» Les Éthiopiens étoient di-
 » visés en Orientaux & en Oc-
 » cidentaux, & ne différoient en-
 » tr'eux que par la chevelure &
 » par la langue. Les Orientaux
 » avoient les cheveux plats; &
 » les Occidentaux de la Libye
 » les avoient naturellement plus
 » frisés que tout le reste des
 » hommes; nous venons de
 » parler de ceux-ci. Les Éthio-
 » piens orientaux ou de l'Asie
 » étoient vêtus & armés pres-
 » que comme les Indiens; ils
 » portoient pour casque des
 » peaux de tête de cheval avec
 » les oreilles & la crinière; en-
 » sorte que la crinière servoit
 » d'aigrette, & que les oreil-
 » les étoient toutes dressées. Au
 » lieu de boucliers, ils se ser-
 » voient de peaux de grue.

» Les Libyens étoient cou-
 » vert; de cuir, & se servoient
 » de javelots brûlés par le
 » bout. Les Paphlagoniens por-
 » toient des casques tissus, de
 » petits boucliers, & des lances
 » d'une longueur médiocre; ils
 » avoient outre cela des dards &
 » des poignards; leurs chausses
 » montoient à demi-jambe. Les
 » Ligyens, les Marienes, les
 » Mariandynes, & les Sy-
 » riens, étoient armés & vè-

» tus comme les Paphlagoniens.
 » Les Phrygiens étoient à-peu-
 » près armés de même.

» Les Arméniens étoient ar-
 » més comme les Phrygiens,
 » dont ils sont colonie. Les
 » Lydiens étoient presque ar-
 » més comme les Grecs; ils s'ap-
 » pelloient autrefois Méons; ils
 » changèrent de nom du tems
 » de Lydus, fils d'Arys. Les
 » Mysiens portoient un casque
 » à la mode de leur païs, de
 » petits boucliers, & se ser-
 » voient de javelots brûlés par
 » le bout.

» Les Thraces portoient des
 » renards sur leurs têtes; ils
 » étoient revêtus de tuniques,
 » & ceints de plusieurs bandes;
 » leur chaussure des pieds & des
 » jambes étoit tissue de lnerij;
 » ils étoient armés de dards,
 » de pelves & de courtes épées.
 » Les Thraces Asiatiques étoient
 » armés de petits boucliers
 » de cuir de bœuf; chacun
 » d'eux avoit deux dards à la
 » manière des Lyciens. Leurs
 » casques d'airain avoient des
 » oreilles & des cornes de
 » bœuf de la même matière,
 » avec une espèce de crête
 » au milieu; leurs jambes
 » étoient couvertes d'un drap
 » rouge. C'est chez eux qu'est
 » l'oracle de Mars. Les Gabé-
 » lées Méoniens, qu'on nomme
 » aussi Lafoniens, étoient ar-
 » més & vêtus de même que
 » les Ciliciens, dont nous par-
 » lerons plus bas. Les Mityènes
 » portoient des lances courtes,
 » & des Habits serrés par des

» boucles; plusieurs d'entr'eux
 » avoient des arcs de Lycie,
 » leurs casques étoient faits de
 » peaux. Les Mosques avoient
 » des casques de bols, de pe-
 » tits boucliers, & des dards
 » fort courts, mais de longues
 » lances. Les Tibaréniens, les
 » Macrons & les Mosynœces
 » étoient armés de même que
 » les Mosques. Les Mares por-
 » toient des casques tissus à la
 » manière de leur pais, de
 » petits boucliers de cuir &
 » des dards.

» Ceux de la Colchide por-
 » toient des casques de bols, &
 » de petits boucliers de cuir de
 » bœuf non tanné; ils avoient
 » aussi des épées. Les Allaro-
 » diens & les Saspîres étoient
 » armés comme ceux de la Col-
 » chide. Les Insulaires de la
 » mer Rouge avoient une ar-
 » mure & un vêtement appro-
 » chant de celui des Medes.
 » Les Phéniciens avoient des
 » casques presque à la Grec-
 » que, des cuirasses de lin, des
 » boucliers qui n'avoient point
 » de creux, & des javelots.

» Les Égyptiens portoient
 » des casques, dont le haut étoit
 » divisé en deux, des boucliers
 » profonds, dont le convexe
 » du milieu étoit fort relevé,
 » des lances propres pour les
 » combats de mer, & de gran-
 » des haches. Ceux de Cypre
 » étoient revêtus de tuniques,
 » & pour le reste armés comme
 » les Grecs. Les Ciliciens
 » avoient des casques à la mo-
 » de de leur pais, de petits

» boucliers de cuir de bœuf
 » non tanné, des tuniques de
 » laine; ils portoient chacun
 » deux dards, & des épées
 » semblables à celles des
 » Égyptiens. Les Pamphyliens
 » étoient armés à la Grecque.
 » Les Lyciens portoient des
 » cuirasses & des bottines, des
 » arcs de bols de cornouiller;
 » des fleches de cannes sans ai-
 » lers, & des dards; ils se
 » couvroient les épaules de
 » peaux de chevre, & la tête
 » de bonnets couronnés de
 » plumes; ils avoient encore
 » pour armes offensives des
 » épées & des saulx. Les Do-
 » riens, originaires du Pélo-
 » ponèse, étoient armés com-
 » me les Grecs. Les Cariens
 » l'étoient de même, à cela
 » près qu'ils portoient des
 » épées courtes & des saulx.
 » Les Ioniens, les Eoliens, &
 » les Hellespontiens, étoient
 » Grecs & armés à la Gre-
 » que. «

Hérodote, qui a décrit ci-
 dessus l'Habit militaire des Per-
 ses, décrit en un autre endroit
 celui de Mafistius, grand-Sei-
 gneur Perse, qui, après Mar-
 donius, tenoit le second rang
 dans l'armée. Il portoit, dit-il,
 une cuirasse à écailles d'or, &
 par dessus cela une tunique de
 couleur rouge. Cette cuirasse
 étant impénétrable aux coups
 des Athéniens qui l'attaquoient,
 un s'avisâ de lui porter un coup
 dans l'œil, qui le fit tomber à
 terre. Les Perses, dit Strabon,
 s'armoient de gerres, forte de

bouclier en forme de rhombe ; outre l'arc ils portoient des sagares, espèces d'armes, & des épées courtes ; leur tiare s'élevoit en forme de tour, leur cuirasse étoit à écailles. Tout cela s'accorde assez avec ce que rapporte Hérodote.

Les Indiens, dit le même Strabon, étoient armés d'arcs & de flèches de trois coudées, de javelots, de peltes, & d'épées larges, qui avoient aussi trois coudées de long. Ils se servoient de muselière au lieu de bride.

Il semble qu'il y ait assez de différence entre ce qu'Hérodote rapporte des armés des Égyptiens, & ce que Xénophon en dit. Ils portent, lit-on dans ce dernier, des boucliers qui leur vont jusqu'aux pieds, des piques fort longues, & de courtes épées. Je ne sçais si le bouclier, qu'Hérodote leur donne, convient avec celui que décrit Xénophon ; celui-ci répète la même chose sur la longueur de leurs boucliers en d'autres endroits. Il dit quelque part que ces longs boucliers étoient de bois.

Hérodote dit ci-dessus, que les Thraces portoient des renards sur leurs têtes ; Xénophon prétend que c'étoient des peaux de renards, dont ils se servoient dans les grands froids pour se couvrir le visage, lorsqu'ils marchoient dans les neiges & sur les glaces.

Ce que Strabon dit des Éthiopiens, ne s'éloigne pas de ce qu'Hérodote en rapporte. Les Éthiopiens Mégabares, dit-il, portent des massues ferrées ou armées de pièces de fer ; ils ont des lances, & des boucliers faits de cuir non préparé. Les autres Éthiopiens se servent de l'arc & de la lance.

Les Arabes Scénites qui furent appelés Sarrafins, dit Ammien Marcellin, portoient, selon Saint Jérôme, dans la vie de Saint Malc, les cheveux liés avec des rubans, alloient à demi nus, armés de grands arcs & de lances fort longues.

V.

Habit militaire & armes de quelques autres peuples.

(a) L'Habit militaire des Parthes se voit en entier dans l'Arc de Septime Sévere ; plusieurs y sont la tête nue ; les autres portent une tiare relevée par derrière, presque à la manière du bonnet Phrygien ; ils ont une tunique qui leur descend jusqu'aux genoux, ceinte au milieu du corps, une chlamyde ou une espèce de manteau court sur les épaules ; c'est ce qu'on appelloit le canady, qui, dans toutes les représentations qui nous restent, flotte au gré des vents : leurs braies fort larges se resserrent sur la cheville du pied, à la manière des guêtres ; leurs souliers sont ronds sur le devant. Cette chaussure est presque com-

mune à toutes les nations barbares, tant orientales qu'occidentales ; & c'est apparemment pour cela qu'à tous les trophées romains, les captifs qui y paroissent sont chaussés de même, L'Habit des Parthes est tout semblable à celui des Daces, sans presque aucune différence ; cet Habit est encore commun à plusieurs nations germaniques, Les tuniques des Daces leur descendent jusqu'au genou, & sont ceintes au milieu du corps ; ils paroissent porter des braies, & les Parthes en portoient aussi. Les Grecs les appelloient Anaxyrides, Les bas tiennent aux hauts de chausses, & sont ouverts par le bas, à la manière de ceux des barbares. Ils ont des manteaux assez courts, & souvent frangés ; ils portent des écus ovales de deux pieds & demi ou de trois pieds de diamètre, en la plus grande longueur de l'ovale ; ce qui se mesure sur la taille même des soldats. Leurs armes offensives étoient l'épée, bien plus longue que la romaine, & courbée presque comme une faucille. Plusieurs avoient aussi des arcs & des fleches, & quelques-uns un poignard outre l'épée : tout cela se voit dans la colonne Trajane, où sont représentés les combats de l'empereur Trajan contre cette nation.

Un soldat, qui se trouve sur cette colonne, a un bouclier ovale, une épée faite comme celle des Daces ; la tête & les jambes nues, la chaussure la

plus simple qui laisse le pied presque nu ; c'est ce qu'on appelloit en Latin *solea* ; il n'a qu'une tunique ceinte au milieu du corps ; ce soldat est apparemment de quelque nation voisine de la Dace. Le soldat au grand bouclier ovale, qui combat avec la massue, est de quelque nation germanique. Nous en voyons d'autres habillés de même sur la colonne Antonine, où est représentée la guerre des Romains contre les Marcomans & les Quades, nations germaniques. Celui-ci est nu de la ceinture en haut, il porte des braies comme les Daces, lesquelles descendent jusqu'à la cheville, & servent de culotte & de bas. On remarque sur la même colonne Antonine, que les nations germaniques étoient vêtues & armées fort différemment les unes des autres ; il y en avoit, comme nous avons dit, qui ressembloient aux Daces, sans presque aucune différence ; tel est ce soldat que nous voyons auprès de celui qui combat avec la massue.

Nous n'avons guère de monumens, où l'on voie les Gaulois en armes. La nation, subjuguée par Jules César, combattit depuis sous les bannières romaines. Nous voyons les Gaulois armés & vêtus à la Gauloise, pour une solennité prophane. Le bas-relief fut trouvé dans le chœur de Notre-Dame de Paris, lorsqu'on y fouilloit la terre ; il y a sur deux faces d'une pierre, six hommes armés, trois

sur chacune; les trois d'un côté, sont des hommes faits; & les trois de l'autre, sont de jeunes gens sans barbe. Ils portent un bonnet qui revient assez à celui des Daces & des Germains; mais, comme on voit ces hommes tout à fait de face, on ne peut juger si ces bonnets sont relevés par derrière, comme le sont ceux des Daces; ils portent aussi une pique & un bouclier chacun. Les boucliers des hommes barbus, sont hexagones; & ceux des jeunes gens sans barbe, ovales. Comme ces figures, qui ne sont que de la ceinture en haut, sont serrées les unes contre les autres, que les boucliers les couvrent, & que d'ailleurs ces bas-reliefs sont fort gâtés, on ne peut guère remarquer la forme de l'Habit.

Strabon dit que les peuples de la Gaule Belgique surpassent les autres Gaulois en valeur; & qu'entre les Belges, ceux du Beauvaisis & ceux du Soissonnois sont plus braves que tous les autres. Ils portoient des saies, laissoient croître leurs cheveux; au lieu de tuniques, ils portoient des vestes ouvertes qui avoient des manches, & qui leur descendoient jusqu'au-dessous de la hanche. Leurs épées étoient longues, à proportion de la grandeur de leur taille; elles leur pendoient sur le côté droit. Leurs boucliers étoient aussi fort longs, & leurs lances à proportion; ils se servoient de traits qu'ils appelloient maté-

ris, ou matéra, selon César. Il y en avoit, poursuit Strabon, qui se servoient de l'arc & de la fronde. Ils avoient encore des traits de bois, qui étoient semblables au pilum Romain, qu'ils dardoient, & ils s'en servoient particulièrement pour la chasse des oiseaux.

Les Gaulois avoient l'usage des casques, selon Diodore de Sicile. Ils pendoient à ces casques de grands ornemens, qu'ils y mettoient par ostentation; ils ornoient leurs casques, dit le même Auteur, de figures d'animaux, & quelquefois d'oreilles & de cornes de bœuf, avec la crinière pour aigrette. C'étoit aussi la forme du casque des Thraces comme nous venons de voir.

Presque tous les Espagnols, dit Strabon, se servoient de pelves, espèce de boucliers, & d'armes légères, pour être plus prompts à courir & à exercer leurs brigandages, comme les Lusitaniens. Ces armes légères étoient le javalot, la fronde & l'épée.

Les Lusitaniens sont, dit-on, [c'est Strabon qui parle] propres pour des embûches, prompts, légers, gens fort alertes, & qui ne demeurent guère en place; ils ont des boucliers fort légers, dont le diamètre est de deux pieds; ces boucliers sont creux & convexes sur le devant; ils n'y mettent ni anse ni boucle; mais, ils se servent de cuirs pour y passer le bras; ils portent des

cottes d'armes de lin ; peu se servent de cottes de mailles , & de casques à trois aigrettes ; il y en a qui ont des casques tissus de nerfs. Les piétons portent des bottines , chacun d'eux a plusieurs javelots ; quelques-uns se servent de lances , dont la lame & la pointe sont de cuivre. A la bataille de Cannes , dit Tite Live , les Gaulois & les Espagnols portoient des boucliers presque de même forme ; mais , leurs épées étoient fort différentes ; celles des Gaulois étoient fort longues , & n'avoient pas de pointe ; celles des Espagnols étoient pointues , ils étoient accoutumés à frapper d'estoc plutôt que de taille.

HABOR , *Habor* , *A'bor* , (a) fleuve d'Assie dans la Mésopotamie. Il se dégorgeoit dans l'Euphrate. Une partie des Israélites des dix tribus fut transportée sur le Habor. Ézéchiel a intitulé ses prophéties , *De defusus le Chaboras* , qui est le même que Habor. *Voyez* Chaboras.

HABRON , *Habron* , *A'bror* , (b) un des fils de Busélus , selon Démosthène dans sa harangue contre Macartatus.

HABSANIAS , *Habsanias* , *Χαβανίας* , (c) fut pere de Jérémias.

HACCUS , *Haccus* , *A'xwès* , (d) fut pere d'Urias , un de ceux qui rebâtirent les murs de Jérusalem , sous Néhémie.

HACELDAMA , *Haceldama* , (e) terme qui se lit dans le nouveau Testament , selon la Vulgate. Il signifie héritage ou partage du sang. C'est ainsi qu'on nomma le champ qui fut acheté par les Prêtres avec les trente sicles d'argent qu'ils avoient donnés à Judas d'Iscariot , pour le prix du sang de Jesus-Christ. Judas ayant reporté cet argent dans le temple , & les Prêtres ne croyant pas qu'il fût permis de l'employer à l'usage du lieu Saint , parce que c'étoit le prix du sang , en acheterent le champ d'un potier de terre pour la sépulture des étrangers.

On monroit encore ce champ du tems de Saint Jérôme , au midi de Jérusalem , & on le montre encore à présent aux voyageurs. L'endroit est fort petit & couvert d'une voûte , sous laquelle les corps se consomment , dit-on , en moins de trois ou quatre jours. Drutmare , moine de Corbie , dit que de son tems il y avoit en cet endroit un hôpital pour les pèlerins François qui alloient en Terre-Sainte.

HACHAMANI , *Hachamani* , *A'xwèni* , (f) fut pere de Jahiel , qu'on plaça près des enfans de David.

HACHAMONI , *Hachamoni* , *A'xwamèn* , (g) fut pere de Jesbaam , un des plus vaillans hommes de l'armée de David.

(a) Reg. L. IV. c. 17. v. 6. c. 18. v. 11. Paral. L. I. c. 5. v. 26.

(b) Demosth. Orat. in Macart. p. 1030.

(c) Jerem. c. 35. v. 3.

(d) Esdr. L. II. c. 3. v. 21.

(e) Matth. c. 27. v. 8.

(f) Paral. L. I. c. 27. v. 31.

(g) Paral. L. I. c. 11. v. 12.

HACHE, *Securis*, Πέριον. (a) *À énu*, terme qui désigne tout gros outil de fer acéré, qui sert à couper, & dont le nom change suivant l'emploi & la forme, ou la partie tranchante dans cet outil.

La Hache étoit le symbole de Jupiter Labradéus chez les Carriens. Au lieu de tenir la foudre ou le sceptre, il étoit armé de la Hache.

Nous trouvons un grand nombre de passages dans les Auteurs, qui nous marquent qu'on frappoit les victimes d'une Hache. Virgile compare les cris de Laocoon à ceux d'un taureau qu'on a amené au sacrifice, & qui ayant été mal frappé d'une Hache, s'échappe & s'ensuit en mugissant; dans un autre endroit le même Poète dit que la victime blanche fut frappée d'une Hache.

On en produiroit d'autres, s'il étoit nécessaire. D. Bernard de Montfaucon donne la forme de ces Haches après Beger, qui dit que celle qu'il produit du cabinet de Brandebourg est de cuivre. Beger prétend qu'une autre Hache, donnée par M. de la Chauffe, qui lui ressemble parfaitement, doit être de la même matière. Il se fonde sur ce que M. Fabretti dit après Festus, que les Haches pour les sacrifices étoient de cuivre, & s'appelloient *acieres*, & qu'on conserva la coutume de les faire

de ce métal, même après qu'on eut trouvé l'usage du fer. On ne sçait pas si cet usage a toujours été constant.

La Hache étoit aussi une arme à combattre. Les Amazones en portoient qui avoient deux tranchans; c'est cette Hache que Xénophon appelle *Sagaria* dans son quatrième livre de l'expédition de Cyrus, où il dit que les Perses s'en servoient aussi. Elle étoit encore à l'usage des Ambrons & des Teutons, qui en portoient de différente sorte, comme nous voyons dans Plutarque. Entre les peuples Barbares, quelques-uns se servoient de Haches de pierre. Dans un sépulcre singulier découvert à vingt-deux lieues de Paris, on trouva sous des ossemens une vingtaine de Haches semblables de pierre dure, dont l'une étoit de la pierre qu'on appelle pyrités; une autre d'un beau jade oriental marqueté d'argent; les autres étoient de différentes pierres dures, rousses, noirâtres. Un morceau de corne de cerf, qui fut trouvé au même endroit, avoit servi pour y insérer une de ces Haches; cette corne avoit un trou à l'un des bouts pour y sicher un manche de bois.

M. le comte de Caylus, dans son Recueil d'Antiquités, présente une espèce de Hache, ou instrument, qui peut avoir servi dans les sacrifices. Cet

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 41. Tom. II. pag. 147, 148. T. IV. p. 69, 70. Myth. pag.

M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 373. Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. T. III. p. 318.

instrument est singulier, parce qu'il est de fer. La rareté de ce métal empêchoit les Anciens de l'employer; mais, comme on a trouvé ce petit couperet dans une fouille, faite au palais Borghèse, avec un autel consacré au dieu Mars, peut être en faveur de cette divinité, a-t-on cherché une distinction, qui devoit être alors une magnificence.

Le travail de cet instrument ne peut être plus grossier, & cette grossièreté confirmeroit d'autant plus dans l'idée de rareté & de singularité, qu'elle prouve une médiocre pratique, & que les instrumens de bronze, fabriqués par les Romains, sont ordinairement travaillés, & terminés avec tout le soin & toute la propreté possibles. D'un autre côté, cette négligence, occasionnée par le peu d'habitude d'employer ce métal, est devenue dans cette circonstance, un avantage, puisqu'en effet on n'a point épargné la matière, pour la fabrique de cet instrument; elle a même été employée avec une épaisseur si considérable, que la rouille n'a pu achever sa destruction. La forme & la disposition de cet instrument, persuadent qu'il n'a jamais eu d'autre destination, que celle de dépecer les victimes.

Homère ne donne jamais de Haches qu'aux peuples Barbares; car, comme l'a remarqué

Eustathe, la Hache n'est pas l'arme des peuples polis. Les peuples du Nord s'en sont servis les premiers; & c'est de là qu'elle a été l'arme favorite des Amazones.

HACHELAI, *Hachelai*, (a) *A'xala*, pere d'un de ceux qui signèrent l'alliance que l'on fit avec Dieu, au retour de la captivité de Babylone.

HACHILA, *Hachila*, (b) montagne de la Palestine, où David se réfugia, lorsque Saül le persécutoit. Et pendant qu'il étoit dans ce lieu de refuge, les habitans de Ziph offrirent à Saül de le lui livrer. Eusebe parle d'Echéla où se cacha David, ce qui peut s'entendre d'Hachila, puisque David sortoit de Kehila, lorsqu'il alla s'y cacher.

HACMÉON, *Hacmeon*, prince Grec qui fut tourmenté des Furies comme Oreste, pour avoir tué sa mere, qui avoit tué son mari à l'exemple de Clytemnestre.

HACUPHA, *Hacupha*, (c) *A'xupha*, dont les enfans retournerent à Jérusalem, après la captivité de Babylone.

HADA, *Hada*, nom d'une déesse des Babyloniens. C'étoit la Junon de ce peuple. Selden écrit Hada ou Chada, & croit que c'est la même qu'Atergatis. Il semble vouloir tirer ce mot de l'Hébreu, ou Chaldéen *Hhaduh*, une. Il y a bien plus

(a) Esdr. L. II. c. 10. v. 1.

(b) Reg. L. I. c. 23. v. 19.

(c) Esdr. L. I. c. 2. v. 51.

d'apparence qu'il venoit du Chaldéen *Hhadah*, qui signifie se réjouir, se divertir; car, Hésychius dit qu'il signifie la même chose que *H's'v*, plaisir, joie, volupté. D'autres croient que Hada, comme Junon, n'étoit autre chose que l'air, ou la lune.

HADAD, ou **HADAR**, *Hadad*, *Hadar*, *חַדָּדָר*, *חַדָּדָר*, (a) un des douze fils d'Ismaël.

HADADREMMON, *Hadamremmon*, ville de Palestine, dont nous avons parlé sous le nom d'Adadremmon. Voyez Adadremmon.

D. Calmet place cette ville dans la vallée de Jezrahel. Le P. Bonfrerius, dans sa Carte, la met hors de cette vallée, dans la tribu de Manassé. C'est aussi la position qui lui est donnée dans l'Onomasticon des villes & lieux de l'Écriture Sainte, où il est dit qu'elle étoit dans la demi-tribu de Manassé, d'en de-çà du Jourdain, auprès de Jezrahel, dans la campagne de Mageddon. Elle étoit à dix-sept milles de Césarée de Palestine, & à dix milles de Jezrahel, selon l'ancien Itinéraire de Jérusalem. Ce nom signifie un écho, ou le son de la grenade, selon l'Onomasticon cité. D. Calmet l'explique par *cris de la grenade*, du mot *hadad*, cris, clameurs, & de *rimmon*, qui signifie un grenade,

dier, l'arbre qui porte la grenade. C'étoit en même tems le nom d'un dieu des Syriens; de sorte que ce nom pourroit signifier l'invocation du dieu Rimmon.

HADAIA, *Hadaia*, *הַדְיָא*, (b) de la ville de Bésécath, fut pere d'Idida, mere de Josias, roi de Juda.

HADASSA, *Hadassa*, (c) *אֲדַסָּא*, ville de Judée, dont il est parlé au livre de Josué.

Eusebe prétend qu'Adassa étoit de la tribu de Juda, & que, de son tems, c'étoit un village auprès de *Taphnas*. Saint Jérôme dit : Adassa, dans la tribu de Juda. Il ajoute que ce village subsistoit encore de son tems auprès de *Gufna*; ce qui marque qu'il lisoit *Gufna*, & non pas *Taphna*, dans Eusebe qu'il a traduit; mais, il poursuit ainsi : » Je » m'étonne qu'il [Eusebe] ait » mis le pays de *Gufna* dans la » tribu de Juda, puisqu'il est » clair par le livre de Josué, » qu'elle fut donnée à la tribu » d'Éphraïm. » Le P. Bonfrerius observe que Saint Jérôme corrige ici Eusebe; & il croit que l'Adassa, dont il s'agit, n'est pas différente des villes d'Adarfa & d'Adazer. Mais, il pense que l'Adasa d'Eusebe & de Saint Jérôme, dont on vient de rapporter les sentimens, n'est pas la même que la Hadassa de la Vulgate, nommée Adasa par les Septante, placée dans la

(a) Genes. c. 25. v. 15. Paral. L. I. c. 1. v. 30.

(b) Reg. L. IV. c. 22. v. 1.

(c) Josu. c. 25. v. 37.

tribu de Juda, & mentionnée dans le quinzième chap. de Josué, à l'endroit cité. D. Calmet veut, au contraire, que la ville de Juda, nommée Hadassa, soit la même qu'Eusebe & Saint Jérôme ont indiquée dans les articles cités au commencement de celui-ci. Il cite des Rabbins, qui disent que c'étoit une des plus petites villes de Juda, n'ayant que cinquante maisons.

HADÈS, *Hades*. Voyez Adès.

HADID, *Hadid*, (a) ville de Judée dans la tribu de Benjamin. On croit que c'est la même qu'Adida, ou Adiada de Joseph, & des livres des Maccabées qui la placent dans la Sephala, ou dans la plaine de Juda. D. Calmet doute si cette ville d'Hadid étoit originairement de Benjamin. Il croiroit plutôt qu'elle lui fut cédée après le retour de la captivité, & qu'Adida est la même qu'Adithaïm, de la tribu de Juda.

Eusebe & Saint Jérôme connoissent deux villes d'Adida, ou d'Adi; l'une, près de Gaza; & l'autre, près de Diospolis, autrement Lydda. Tout cela, aussi-bien que la Sephala, nous éloigne trop du canton de Benjamin.

HADRACH, *Hadrach*, (b) *Σαδραχ*, ville, dont il est parlé dans le prophète Zacharie.

Ce Prophète prononça contre cette ville des menaces & des prophéties fâcheuses. Ptolémée marque dans la Célé-Syrie une ville d'Adra, au 68 degré $\frac{1}{2}$ de latitude, & au 32 $\frac{1}{2}$ de longitude. Le païs d'Hadrach ne devoit pas être éloigné de Damas, puisque Zacharie dit que Damas étoit le boulevard, la défense & la confiance d'Hadrach.

HADRIA, *Hadria*, nom qui se prend quelquefois pour celui de la mer Hadriatique, Voyez Hadriatique.

HADRIANALES, ou **HADRIANÉES**, *Hadrianalia*, *Hadrianea*, jeux accompagnés de tous les assortimens de la déification. Antonin les établit à Pouzolles avec un temple en l'honneur d'Hadrien, dont, après la mort, il obtint du Sénat l'Apothéose.

Il y avoit dans ce temple un Flamme du nom d'Hadrien, avec un college de Prêtres destinés au service du nouveau Dieu; mais, Hadrien n'avoit pas attendu jusqu'à ce tems-là à goûter les honneurs divins; il s'étoit emparé lui-même pendant sa vie de la couronne céleste; il se consacra un autel dans Athènes, au temple de Jupiter Olympien; & à mesure qu'il passoit par les villes d'Asie, il multiplioit les temples qu'il se bâtoit, les appelloit

(a) Efdr. L. I. c. 2. v. 22. L. II. c. 1. v. 34. Maccab. L. I. c. 12. v. 38.

(b) Zachar. c. 9. v. 1.

Hadrianées; & selon toute apparence, il ne se proposoit pas de les consacrer à Jesus-Christ. Lampridius est le seul qui nous ait fait ce conte fabuleux.

Il y avoit des Hadrianales de deux sortes; les unes qui se célébroient tous les ans, & les autres tous les cinq ans. M. Tristram explique dans son I. Tome une médaille qu'il croit conserver la mémoire de ces jeux. On y voit le bœuf Apis avec sa marque d'un croissant. Le chevalier Marsham pense que cette médaille, & quelques autres semblables, furent frappées en Égypte l'année qu'on fit l'Apothéose d'Hadrien, après avoir célébré ses jeux.

HADRIANÉE, *Hadrianæum*; c'est ainsi qu'Hadrien désira qu'on nommât les temples, qu'il faisoit bâtir lui-même en plusieurs villes, à sa propre gloire; & ce nom leur resta comme un monument de sa vanité.

HADRIANUS, *Hadrianus*, (a) poète Grec, dont il est parlé dans l'Anthologie manuscrite de la Bibliothèque du Roi.

HADRIATIQUE [la Mer], *Mare Hadriaticum*. (b) Nous en avons parlé sous le nom de mer Adriatique. Voyez Adriatique.

HADRIEL, *Hadriel*, (c) *Ἡδριῆλ*, fils de Berzellaï, de la ville de Molathi, épousa Mérob, fille de Saül, qui avoit d'abord été promise à David.

Hadriel en eut cinq fils, qui furent livrés aux Gabaonites, pour être mis à mort en présence du Seigneur, à cause de la cruauté que Saül leur ayeul avoit exercée contre les Gabaonites. Le texte du second livre des Rois, XXI. 8. porte que ces cinq fils étoient de Michol & d'Hadriel; mais, il y a apparence que le nom de Michol est mis pour celui de Mérob; ou que Michol adopta les fils de sa sœur.

HAGAB, *Hagab*, *Ἡγάβ*, (d) dont les enfans revinrent de Babylone à Jérusalem, après la captivité.

HAGES, *Hages*, (e) frere du roi Porus, fut envoyé contre les Macédoniens, avec cent chariots & quatre mille chevaux. La plus grande force du roi Porus étoit en ces chariots, dont chacun portoit six hommes, deux qui avoient des boucliers, deux autres, archers, disposés des deux côtés, & les autres qui conduisoient le chariot, & ne laissoient pas de combattre lorsqu'on en venoit aux mains, ayant quantité de dards qu'ils lançoient contre les ennemis, en quittant les rênes des chevaux. Mais, tout cet équipage fut de peu de service, parce que la pluie, qui étoit tombée en abondance, avoit tellement détrempé la terre, que les chevaux ne pouvoient se soutenir, & les cha-

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 265.

(b) Cés. de Bell. Civil. L. I. p. 463.

(c) Reg. I. I. 28. v. 19. L. II. c. 25. v. 8, 9.

(d) Esdr. I. I. c. 2. v. 46.

(e) Q. Curt. L. XVII. c. 14.

riots pesans comme ils étoient, demeuroident la plupart enfoncés dans les bourbiers, sans qu'ils pussent s'en tirer. Au contraire, Alexandre qui avoit une armée lestée & débarrassée, les chargea vigoureusement.

HAGÉSARETUS, *Hagesaretus*, (a) obtint de Cicéron une lettre de recommandation auprès de Servius Sulpicius. » Hagésarétus de Larisse, à » qui j'ai fait de grands biens » durant mon Consulat, dit » Cicéron, en a toujours été » très-reconnoissant, & n'a » point cessé depuis de me » rendre toutes sortes d'honneurs & de déférence avec » un soin & une assiduité extrêmes. Je vous le recommande » fortement comme mon hôte » & mon ami, comme un homme généreux & reconnoissant, un vraiment homme de » bien, le premier de sa ville, » & très-digne de votre amitié. Vous me ferez un extrême plaisir de vouloir bien » faire en sorte qu'il reconnoisse que ma recommandation a eu beaucoup de force » sur vous. α

HAGGI, *Haggi*, Α'γγι, (b) étoit le second des fils de Gad.

HAGGIA, *Haggia*, Α'γγια, (c) de la famille de Mérari, étoit fils de Samaa, & il fut père d'Afaia.

HAGGITH, *Haggith*. Voyez Aggith.

HAGIOGRAPHES, terme qui signifie en général des Écritures Saintes, & dignes de respect; soit qu'elles soient canoniques & inspirées, soit qu'elles traitent simplement des choses Saintes, & qu'elles soient écrites à la manière des Écritures sacrées & inspirées.

Ce mot qui est fort ancien, est composé de *αγιος*, *Sanctus*, Saint, & *γραφοω*, *scribo*, j'écris.

Le nom d'Agiographes se donne proprement aux livres sacrés, que les Hébreux nomment Cethubim; car, ils distinguent tous les livres Canoniques de l'ancien Testament en trois classes. 1.^o La Loi. 2.^o Les Prophetes. 3.^o Les Hagiographes, ou Cethubim. Ils comprennent cinq livres de la Loi; c'est le Pentateuque, ou les cinq livres de Moïse; huit livres des Prophetes, sçavoir; 1.^o Josué; 2.^o les Juges & Ruth, qui n'en font qu'un; 3.^o les premier & second de Samuel, qui n'en font qu'un parmi eux; 4.^o les deux livres des Rois, que nous connoissons sous le nom des troisième & quatrième livres des Rois, & qui n'en font qu'un chez les Hébreux; 5.^o Isaïe; 6.^o Jérémie; 7.^o Ézéchiël; 8.^o les douze petits Prophetes, qui ne composent qu'un livre. Voilà les livres qu'ils comprennent sous le nom de Prophetes. Enfin, les Hagiographes sont au nombre de neuf; sçavoir, 1.^o Job;

(a) Cicér. ad Amic. L. XI I, Epist. 25.

(b) Gencl. c. 46. v. 10.

(c) P. ral. L. I. c. 6. v. 30.

2.^o le Pseauteur divisé en cinq parties ; 3.^o les Proverbes ; 4.^o l'Ecclesiaste ; 5.^o le Cantique des Cantiques ; 6.^o Daniel ; 7.^o les deux livres des Paralipomenes, qui n'en font qu'un chez les Hébreux ; 8.^o les premier & second livres d'Esdras, qui n'en font qu'un parmi les Hébreux ; 9.^o le livre d'Esther. Saint Jérôme ajoute que quelques-uns comptent onze livres d'Hagiographes ; en y mettant Ruth & les Lamentations, comme deux livres différens.

Dans sa préface sur Judith, il dit que le livre de Judith est mis par les Hébreux au rang des Hagiographes, dont l'autorité ne peut servir à appuyer les choses contestées. Il dit la même chose du livre de Tobie. Il remarque que les Hébreux ne le reçoivent pas au nombre des livres Sacrés & Canoniques, mais seulement au rang des Hagiographes. Enfin, dans sa Préface sur Daniel, il reconnoît que les Hébreux admettent onze livres parmi les Hagiographes. D'où l'on peut aisément conclure deux choses ; la première, que du tems de Saint Jérôme, les Hébreux n'étoient pas fixes sur le nombre des Hagiographes ; & la seconde, qu'ils reconnoissoient deux sortes d'Hagiographes, les uns sacrés & canoniques, & les autres d'une autorité bien

inférieure, & qu'on n'employoit pas dans les disputes de Religion.

On appelle aussi Hagiographe tout Auteur, qui a travaillé sur la vie & les actions des Saints. Ainsi, en ce sens, les Bollandistes sont les plus sçavans & les plus volumineux Hagiographes que nous ayons.

HAGNE, *Hagne*, (a) femme, dont parle Horace. Ce Poète dit qu'Albinus trouvoit de l'agrément jusque dans le polype de cette femme. Il y a des éditions qui portent Agna.

HAGNIAS, *Hagnias*, (b) Ἀγνίας, l'un des fils de Busefus, fut pere de Polémon & de Philomacha. Il est fort parlé d'Hagnias dans la harangue de Demosthène contre Macartatus.

HAGNIAS, *Hagnias*, (c) Ἀγνίας, fils de Polémon, & par conséquent petit-fils du précédent, mourut sans laisser d'enfans.

HAGNO, *Hagno*, Ἀγνώ, (d) fontaine du mont Lycée en Arcadie, fut ainsi appelée d'une nymphe de ce nom. L'eau de cette fontaine, l'hiver & l'été, étoit toute semblable à celle du Danube. Dans les tems de sécheresse, lorsque la terre aride & brûlée ne peut nourrir les arbres & les fruits qu'elle donne, le prêtre de Jupiter Lycéus tourné vers la fontaine, adressoit ses prières au Dieu, &

(a) Horat. L. I. Satyr. 3. v. 40.

(b) Demosth. Orat. in Macart. p. 1028. & seq.

(c) Demosth. Orat. in Macart. p. 1031.

(d) Paus. pag. 517. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 38.

lui faisoit des sacrifices en observant toutes les cérémonies prescrites ; ensuite il jettoit une branche de chêne sur la surface de l'eau , car elle n'alloit point au fond. Cette légère agitation, qui arriroit à la fontaine , en faisoit sortir des exhalaisons qui s'épaississoient & se formoient en nuages , lesquels retombant bientôt en pluie, arrosoient & fertilisoient le pais.

HAGNO , *Hagno* , א'גנו , (a) l'une des nymphes, qui nourrirent Jupiter , selon les Arcadiens. Elle donna son nom à une fontaine du mont Lycée , dont il est parlé dans l'article précédent. Cette nymphe étoit représentée à Mégapolis , tenant une cruche d'une main , & une bouteille de l'autre.

HAI , *Haï* , א'י , Gal , (b) ville de Palestine, qui étoit située près de Béthaven , à l'orient de la ville de Béthel. Joseph l'appelle Aina ; d'autres , Aiath. Josué ayant envoyé contre la ville d'Haï une troupe de trois mille hommes , Dieu permit qu'ils furent repoussés à cause du péché d'Achzin , qui avoit violé l'Anathème de la ville de Jéricho , en prenant pour lui quelque chose du butin. Mais , après l'expiation de ce crime , le Seigneur commanda à Josué de prendre toute l'armée d'Israël , de marcher contre Haï , & de traiter cette ville & son Roi comme il avoit fait Jericho ;

avec cette différence qu'il abandonnoit au peuple le pillage de cette ville.

Selon l'ordre du Seigneur , Josué envoya la nuit trente mille hommes se mettre en embuscade derrière Haï , ayant bien instruit ceux qui les commandoient de ce qu'ils avoient à faire ; & le lendemain dès le grand matin il marcha contre cette ville avec tout le reste de l'armée. Le roi de Haï les ayant apperçus , sortit de la ville avec toutes ses troupes & tout son peuple , & donna sur l'armée des Israélites ; ceux-ci prirent d'abord la suite , comme si la peur les eût saisis , mais c'étoit une feinte pour attirer l'ennemi en pleine campagne.

Lorsque Josué les vit tous sortis des portes de leur ville , il leva son bouclier au haut d'une pique , c'étoit le signal qu'il avoit donné à son embuscade ; aussi-tôt elle entra dans la ville qu'elle trouva sans défense , & y mit le feu. Ceux de Haï , ayant apperçu la fumée qui s'élevoit jusqu'au ciel , voulurent revenir sur leurs pas ; mais , ils se trouverent pris en queue par les troupes qui venoient de mettre le feu dans la ville. Cependant , Josué & les siens ayant fait volte-face , tomberent sur eux , & les taillèrent en pièces , sans qu'il s'en sauvât un seul. Le Roi fut pris vif , & amené à Josué. Les

(a) Paus. p. 506 , 517.

(b) Genes. c. 12 , v. 8 , Josu. c. 7 , v. 1 ,

& seq. Joseph de Antiq. Judaïc. p. 138.

Israélites entrèrent dans la ville, mirent tout à feu & à sang, & tuèrent en cette journée douze mille ennemis, tant hommes que femmes & enfans. Le roi de Haï fut mis à mort, & attaché à une potence; où il demeura jusqu'au coucher du soleil, après quoi on le détacha. Il fut jetté à l'entrée de la ville, & on amassa sur lui un grand monceau de pierres. Les Israélites ensuite partagerent entre eux tout le butin qu'ils avoient fait dans la ville, ainsi que le Seigneur l'avoit permis.

HAIN; ou **EIN**, ou **EN**; ces mots signifient une fontaine, & entrent dans la composition de plusieurs noms des villes de la Palestine. Les Arabes les emploient dans le même sens.

HAINE; *Odium*; sentiment de tristesse & de peine; qu'un objet absent ou présent excite au fond de notre cœur. La Haine des choses inanimées est fondée sur le mal que nous éprouvons; & elle dure, quoique la chose soit détruite par l'usage même. La Haine qui se porte vers les êtres capables de bonheur ou de malheur, est un déplaisir qui naît en nous plus ou moins fortement, qui nous agite & nous tourmente avec plus ou moins de violence, & dont la durée est plus ou moins longue, selon le tort que nous croyons en avoir reçu; en ce sens, la Haine de l'homme injuste est

quelquefois un grand éloge. Un homme mortel ne doit point nourrir de Haines immortelles.

Si toutes les passions étoient aussi cruelles que la Haine; le méchant seroit assez puni dans ce monde. Si on consulte les faits, on trouvera l'homme plus violent encore & plus terrible dans ses Haines; que dans aucune de ses passions. La Haine n'est pas plus ingénieuse à nuire que l'amitié ne l'est à servir; on l'a dit; & c'est peut-être une prudence de la nature. O amour, ô Haine; elle a voulu que vous fussiez redoutables, parce que son but le plus grand & le plus universel est la production des êtres & leur conservation. Si on examine les passions de l'homme, on trouvera leur énergie proportionnée à l'intérêt de la nature.

HAINSEMÈS, ou **AINSEMÈS**, ou **ENSEMÈS**, ou **HIRSEMÈS**, la ville du Soleil. Elle étoit dans le partage de Juda. Voyez *Ensemès*.

HALA, *Hala*, (a) païs d'Asie, situé au-delà de l'Euphrate, où les rois d'Assyrie transportèrent les Israélites des dix tribus. On n'en sçait pas distinctement la situation.

HALAA, *Halaa*, *A'ad*. (b) première femme d'Assur, pere de Thécua, devint mere de Sereth, Isaac & Ethnan.

(a) Reg. L. IV. c. 17. v. 6. c. 18. v. 11.

(b) Paral. L. I. c. 4. v. 5. 7.

HALABARQUE, *Halabarches*. Voyez Alabarchie.

HALAINS, *Halani*, les mêmes que les Alains. Voyez Alains.

HALALA, *Halala*, ville de l'Asie mineure, au pied du mont Taurus. Jule Capitolin dit que Faustine, femme de Marc-Aurèle, mourut en cet endroit, & qu'ensuite l'Empereur y envoya une colonie. C'est apparemment cette colonie qui devint ensuite une ville épiscopale, connue sous le nom de Faustino polis. Voyez ce mot.

HALCATH, *Halcath*, (a) *Ἡλεκθή*, ville de la Palestine, dans la tribu d'Aser. Elle étoit sur la frontière de cette tribu.

HALCIONEUS, *Halcioneus*, (b) l'un de ceux qui périrent dans le combat qui se donna à la cour de Céphée, à l'occasion du mariage de Persée avec Andromède.

HALCYON, *Halcyon*. Voyez Alcyon.

HALCYONE, *Halcyone*, le même nom que celui d'Alcyone. Voyez Alcyone.

HALEENS [Jeux], Jeux célébrés par les Tégéates en l'honneur de Minerve. Nous n'avons point de connoissance de la nature de ces Jeux.

HALENTINA CIVITAS, selon quelques éditions de Cicéron. Ce doit être la même ville que d'autres éditions ou d'autres passages nomment Ha-

lentina Civitas; c'est-à-dire, Haluntium. Voyez Haluntium.

HALES, *Hala*, A ai, (c) petite ville de Béotie. Elle étoit sur la frontière de la Béotie, à la droite du fleuve Platanius, près d'un bras de mer qui séparoit la Locride de l'Eubée.

HALESE, *Haleſa*, (d) ville de Sicile, selon Cicéron. Il en appelle les habitants Halésins, *Haleſini*. Pline les appelle de même. D'autres nomment cette ville Aleſe, & le fleuve qui passoit auprès, Alésus. Il s'en trouve pourtant qui écrivent le nom de ce fleuve avec l'aspiration, Halésus; de ce nombre est Columelle.

Cluvier, trouvant dans Silius Italicus :

*Venit ab amne trahens nomen
Gela; venit & Hefa,*

Et qui præſenti, &c.

corrige ainsi cet endroit : On ne trouve nulle part, dit-il, une ville de Sicile, nommée *Hefa*. Silius Italicus aura sans doute écrit :

*Venit ab amne trahens nomen
Gela; venit Aleſa.*

ou avec une aspiration, *venit Haleſa*, ou avec une diphthongue *venit Aleſa*. Sa correction s'en trouve conforme au manuscrit de Cologne, qui porte *Halæſa*, & on l'a suivie. Voyez Aleſe.

(a) Joſu. c. 19. v. 25.

(b) Ovid. Metam. L. V. c. 4.

(c) Pauſ. p. 577.

Tom. XIX.

(d) Cicér. in Verr. L. III. c. 173.
de ſeq. Plin. T. I. p. 163. Sili. Italic. L. XIV. v. 219; 220.

HALÉSIE, HALESIES. Voyez Alésie & Alésies.

HALÉSINS, *Halefini.* Voyez Halese.

HALÉSUS, *Halefus*, fleuve de Sicile. Voyez Halese.

HALÉSUS, *Halefus*, (a) fleuve de l'Asie mineure, dans l'Ionie. C'est le même que Pausanias nomme Alès. Il étoit renommé pour la fraîcheur de ses eaux. Il avoit sa source dans une chaîne du mont Tmolus, & alloit tomber dans la mer Égée, au dessous de la ville de Colophon.

HALÉSUS, *Halefus*, (b) l'un des Lapithes qui perirent aux noces de Pirithoüs.

HALÉSUS, *Halefus*, (c) fils d'Agamemnon & de Briséis, ou, selon d'autres, de Clytemnestre. On croit qu'il conspira avec sa mere contre son pere, & qu'il fut à cause de cela chassé de son païs. D'autres disent qu'il fut si effrayé de la triste fin de son pere, qu'il prit de lui-même le parti de quitter sa patrie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se retira en Italie, où il bâtit la ville des Falisques. Cependant, Virgile place ses États dans un autre endroit de l'Italie; sçavoir, vers la Campanie, à l'orient du Latium.

Ce Poëte représente Halésus comme un ennemi du nom Troyen, & le fait arriver monté sur un char, pour se joindre à Turnus, à la tête d'un nom-

bre considérable de troupes, tirées de différentes contrées; tels que ceux qui cultivoient les heureux côteaux de Massique, comblés des faveurs de Bacchus; les Aurunces, habitants de hautes montagnes; les Sidicins, situés dans une plaine; les peuples de Cales & des rivages du Vulturne.

HALÉSUS, *Halefus*, (d) autre capitaine, dont Virgile fait aussi mention. Ce capitaine, ayant marché contre les Arcadiens, couvert de son bouclier, tue Ladon, Phérete & Démodoce. Du revers de sa brillante épée, il coupe la main à Strymonius, qui la levoit pour lui percer la gorge. Il lance en même tems une pierre contre Thoas, & lui brise le crâne, dont il disperse les os & la cervelle ensanglantée. Halésus eut pour pere un devin, qui prévoyant le sort de son fils, le cacha dans les forêts. Mais, à peine les yeux du vieillard furent fermés à la lumière, que les Parques mirent la main sur son fils, & le dévouerent aux armes du fils d'Évandre, qui avant que de combattre contre lui, fit cette priere: » Dieu du » Tibre, conduis ce javelot; » qu'il s'ouvre un passage à » travers le corps de ce redou- » table guerrier. Je suspendrai » à un chêne, planté sur tes » bords, les armes & toute la » dépouille de ce fier ennemi. »

(a) Plin. Tom. I. p. 379.

(b) Ovid. Metam. L. XII. c. 11.

(c) Virg. Æncid. L. VII. v. 723. &

seq.

(d) Virg. Æncid. L. X. v. 451. &

seq.

Le dieu l'exauça. L'infortuné Haléus, voulant couvrir Imaon de son bouclier, se découvre lui-même, & s'offre au trait meurtrier du prince d'Arcadie.

HALETE, *Haletes*, (a) sixième descendant d'Hercule, étoit fils d'Hippote. C'est à ce Prince que Velleius Paterculus attribue la fondation de Corinthe.

HALETES, *Haletes*, (b) fleuve d'Italie, dans la Lucanie. Cicéron, qui l'appelle *Nobilem Amnem*, nous apprend qu'il couloit auprès de Vélie. C'est le même fleuve que Strabon nomme Eleès ou Héleès. Il conserve encore son nom dans celui de Halente, qu'il prend aujourd'hui. Il coule à présent dans la principauté citérieure, au royaume de Naples. Il se perd dans la mer de Toscane.

HALEX, *Halex*, *A'αλεξ*, (c) fleuve d'Italie dans la grande Grèce, à son extrémité la plus méridionale, au pays des Bruttiens. Il servoit de bornes entre le pays de Rhégium & celui de Locres, couloit dans une profonde vallée, & alloit se perdre dans la mer vers l'entrée du détroit de Sicile.

Strabon observe cette particularité, que les cigales, qui étoient le long de ce fleuve, du côté de Locres, avoient de la voix, & que celles de l'autre

côté étoient muettes. Pline dit la même chose. Élien raconte le fait tout autrement; voici ses paroles. » Ceux de Rhégium & » de Locres vivent en bonne » union, passent les uns chez » les autres, & y travaillent » librement à la campagne. Les » cigales n'en font pas de même, » car celles de Locres sont » muettes dans le territoire de » Rhégium, & celles de Rhégium sont aussi muettes dans » le territoire de Locres. Je ne » sçais point la cause de ce silence, & personne ne la » sçait, si ce n'est quelque téméraire discoureur. C'est un » secret que la nature s'est » réservé; du reste, cette rivière sépare le territoire de » Rhégium de celui de Locres; » & quelque les bords n'aient » pas un arpent de distance, » cependant les cigales ne voient jamais d'un côté à l'autre. » Cette rivière conserve l'ancien nom, & s'appelle présentement Alece.

HALHUL, *Halhul*, *A'αλη*, (d) ville de Palestine, dans la tribu de Juda. Saint Jérôme dit qu'il y avoit un petit lieu, nommé Alula, près d'Hébron.

HALIA, *Halia*, (e) ville du Péloponnèse dans l'Arcadie, une de celles dont les habitans allèrent s'établir à Mégalopolis, selon la traduction Latine

(a) Vellei. Paterc. L. I. c. 3.

(b) Cicér. ad Amic. L. VII. Epist. 20. ad T. Pomp. Attic. L. XVI. Epist. 7. Strab. p. 252.

(c) Thucyd. pag. 240. Strab. p. 260.

Plin. Tom. I. 607. Élian. L. V. Hist. Animal. c. 9.

(d) Josué. c. 13. v. 58.

(e) Paus. p. 498.

de Pausanias. Mais, le terme Grec porte A'λέα, Aléa. Nous avons parlé de cette ville sous ce nom. Voyez Aléa.

HALIA, *Halia*, A'λία, (a) autre ville du Péloponnèse, dans l'Argolide. Elle devoit être située sur le bord de la mer, entre Trézene & Epidauré. Thucydide fait mention de cette ville, dont il appelle le territoire *Haliensis Ager*.

HALIA, *Halia*, A'λία, (b) l'une des Néréides. Voyez Néréides.

HALIACMON, *Haliacmon*, A'λιαμον, (c) fleuve de Macédoine, dont la source étoit au pied des montagnes, nommées par les Anciens *Cambunii montes*. Delà prenant son cours vers l'orient, il arrosoit le pays des Lyncestes, des Elymiotès, passoit auprès de la capitale de ces derniers, d'où entrant dans l'Émathie qu'il traversoit aussi-bien que la Piérie, il avoit son embouchure dans le golfe Thermaïque, entre Pydna & Dium.

Ce fleuve, selon César, faisoit la séparation de la Macédoine & de la Thessalie; & selon Hérodote, il séparoit la première contrée de celle de Bottiée. On le nomme aujourd'hui Platanona, & non pas Platanova, comme disent quel-

ques uns. Il est nommé Pelecas dans Sophien.

HALIARTE, A'λιάρτης, (d) terme qui veut dire aigle marine. Saint Jérôme se sert de ce terme après les Septante, pour marquer une sorte d'aigle, qui passoit pour impure chez les Hébreux. L'Hébreu porte *Halseninah*, & Bochart croit qu'il signifie une sorte d'aigle nommée *Valeria*, ou l'aigle noire.

HALIARTE, *Haliartus*, (e) A'λιάρτης, ville de Grèce dans la Béotie, fut fondée par Haliartus, fils de Thersandre, dont elle prit le nom.

Durant la guerre des Perses, Haliarte s'étant montrée fort fidèle & fort affectonnée aux Grecs, les troupes de Xerxès y entrèrent & mirent tout à feu & à sang. On voyoit en cette ville le tombeau de Lyfandre. Ce général des Lacédémoniens s'étant approché de la place pour en faire le siège, les Athéniens & les Thébains qui la défendoient, firent une sortie qui donna occasion à ce grand combat où Lyfandre fut tué. Après son tombeau, on trouvoit le monument héroïque de Pandion, fils de Cécrops. Le mont Tilphusie & la fontaine Tilphusie n'étoient qu'à cinquante stades d'Haliarte.

Les Haliartiens avoient au

(a) Thucyd. p. 283.

(b) Homer. *Iliad*. L. XVIII. v. 40.

(c) Plin. *Tom.* I. p. 201. Ptolem. L. III. c. 13. Herod. L. VII. c. 127. Cæsar. de Bell. Civil. L. III. p. 614, 615. Tit. Liv. L. XLII. c. 33.

(d) Lévit. c. 11. v. 13. Deut. c. 14.

v. 12.

(e) Strab. p. 16, 208, 407, 410, 411. Paus. p. 167, 390. & seq. Plin. T. I. p. 198. Homer. *Iliad*. L. II. v. 10. Tit. Liv. L. XLII. c. 44, 46, 56, 63. Corn. Nep. in Lyfand. c. 3. Plut. T. I. p. 449. Xenoph. p. 306.

milieu des champs près du mont Tilphussie une chapelle dédiée à des déesses qu'ils nommoient Praxidices. Ils alloient jurer sur leur autel dans les grandes occasions, & ce serment étoit toujours inviolable. Il y avoit dans la ville plusieurs temples, mais sans aucune statue, & même sans toit. Pausanias dit qu'il n'a pu sçavoir à quelles divinités ces temples avoient été dédiés. Le pèis étoit arrosé par le fleuve Lophis.

L'an de Rome 582, & avant Jesus-Christ 171, les Ambassadeurs de Persée parcoururent les villes de la B'otie, Thèbes, Coronée & Haliarte, dont les habitans leur sembloient avoir été forcés d'accepter l'alliance des Romains, & de renoncer à celle des Macédoniens. Les Thébains persisterent dans le parti qu'ils avoient embrassé, quoiqu'ils fussent un peu indignés contre les Romains, à qui ils reprochoient la condamnation de leurs principaux citoyens, & le rétablissement de ceux qu'ils avoient bannis de leur ville. Mais, ceux de Coronée & d'Haliarte, suivant l'inclination naturelle qu'ils avoient pour les Rois, envoyèrent des députés à Persée, pour lui demander du secours contre l'orgueil tyrannique des Thébains. Ce Prince leur répondit que la trêve qu'il avoit faite avec les Romains, ne lui permettoit pas de les secourir; mais qu'il leur conseilloit de tout entreprendre pour se met-

tre à couvert de la violence des Thébains, sans cependant s'attirer la colère & la vengeance des Romains.

Mais, c'étoit une chose impossible d'attaquer des alliés de la République Romaine, sans encourir sa disgrâce. P. Lentulus fut chargé d'aller mettre le siège devant Haliarte; mais, quelque tems après, M. Lucrétius lui fit ordonner de la part du Préteur C. Lucrétius, d'abandonner cette entreprise. P. Lentulus, qui avoit attaqué la place avec cette partie de la jeunesse Béotienne qui tenoit pour les Romains, obéit & se retira. Mais, ce siège ne fut levé que pour faire place à un autre. Car, sur le champ, M. Lucrétius investit cette ville avec l'armée navale, dans laquelle il avoit dix mille hommes armés, auxquels il avoit joint deux mille hommes d'Eumene, que commandoit Athénée; & avec ces forces il se disposoit à lui donner l'assaut, lorsque le Préteur y arriva de Créuse. Quoique les assiégés n'eussent point de secours étrangers, excepté la jeunesse de Coronée, qui étoit entrée dans leur ville dès le commencement du siège, & qu'ils n'espérassent point d'en recevoir, ils ne laissoient pas de résister par la grandeur de leur courage, plus que par celle de leurs forces. Car, ils faisoient de fréquentes sorties sur les travailleurs & sur les ouvrages, & renversoient le bélier par le

moyen d'une masse énorme de plomb qu'ils lâchoient dessus , du haut de la muraille , & s'il arrivoit que ceux qui pouffoient le béliet , évitassent le choc de cette machine , & qu'ils abatissent quelque pan de muraille , les habitans rebouchoient aussitôt la brèche , avec les mêmes pierres qui s'en étoient détachées.

Comme donc le Préteur vit que ces ouvrages n'avançoient pas beaucoup , il fit distribuer des échelles à tous les manipulateurs , à dessein d'escalader les murailles dans toutes les parties en même tems ; & il avoit assez de monde pour pousser cet assaut , parce qu'il étoit aussi impossible qu'inutile , d'attaquer la ville par l'endroit où elle étoit défendue par les eaux d'un marais. Pour lui , il fit avancer deux mille hommes choisis , du côté que deux tours avoient été renversées , avec tout ce qu'il y avoit de mur entre l'une & l'autre ; afin que dans le tems qu'il tâcheroit d'entrer par cette brèche , les assiégés accourant pour s'opposer à ses efforts , donnassent occasion aux siens de prendre la ville par escalade. En effet , ils se mirent bravement en devoir de le repousser ; car , remplissant de bois sec tout l'espace qui étoit resté vuide par la chute du mur , & se tenant fièrement au milieu des ruines , ils menaçoient à chaque instant les assiégeans , d'y mettre le feu avec les tisons ardens qu'ils

avoient à la main , & de les brûler s'ils vouloient aller plus loin. Leur intention étoit d'arrêter l'ennemi par la crainte de ce péril , & cependant de refaire en dedans de la ville , un nouveau mur , en la place de celui que le béliet avoit abattu. Mais , le hazard empêcha l'effet de ce stratagème ; car , il tomba dans le moment une pluie si abondante , qu'elle éteignit le bois qui avoit déjà pris feu , & les empêcha d'allumer le reste. Ainsi , les Romains passèrent facilement à travers les restes fumans du bois ; & comme les assiégés s'étoient tous portés à la défense de la même partie , ceux qui étoient montés à l'escalade , entrèrent aussi dans la ville par plusieurs endroits. Dans le premier tumulte , les vainqueurs égorgerent sans distinction tous ceux qu'ils rencontrèrent sous leur main , jeunes & vieux. Ceux qui étoient armés se sauvèrent dans la citadelle ; & dès le lendemain se voyant absolument sans ressource , ils se rendirent , & furent vendus comme esclaves au nombre de deux mille cinq cents. La ville fut détruite de fond en comble , & les statues , les tableaux avec tous les autres ornemens , & ce qu'il y avoit de plus précieux dans le butin , porté dans les vaisseaux des Romains.

Cette ville , selon Strabon , étoit située dans un lieu resserré entre une montagne qui la dominoit , & le lac Copais , près

Je Permesse & d'Olmium.

HALIARTIENS, *Haliartii*, Ἀλιαρτίων, étoient les habitans d'Haliarte. Voyez Haliarte.

HALIARTUS, *Harliartus*, Ἀλιάρτης, (a) fils de Therfandre, & petit-fils de Sisyphus, jetta les premiers fondemens de la ville d'Haliarte en Béotie. Il avoit été adopté par Athamas, frere de Sisyphus. Voy. Athamas.

HALICARNASSE, *Halicarnassus*, Ἀλικαρνασσοῦς, (b) ville maritime de l'Asie mineure, dans la Carie, étoit située, selon Pline, entre le golfe Céramique & le golfe Janium. M. d'Anville, dans ses cartes, en marque la situation sur le premier golfe, vis-à-vis l'île de Cos qui étoit au nord; en sorte qu'en supposant une ligne droite tirée de Mynde à Cos, Halicarnasse se trouvoit précisément sur cette ligne. La mer sur cette côte formoit une presqu'île, dont l'isthme commençoit à Halicarnasse, & finissoit à Mynde.

Strabon attribue la fondation d'Halicarnasse à un corps de Doriens commandé par Anthès. « Troezen, dit-il, & Pirtheus » fils de Pélops, ayant abandonné la contrée de Pise, » le premier bâtit une ville à » laquelle il donna son nom, » & Pirtheus prit les rênes du » gouvernement. Anthès qui

» régnoit avant son arrivée, » quitta le pays, & jeta les » fondemens de la Ville d'Halicarnasse; » ce qui ne sauroit en aucune façon se concilier avec un autre texte de ce Géographe, dans lequel il assure positivement, qu'Halicarnasse & Cnide sont postérieures au siècle d'Homère. Il s'ensuit delà, que la première de ces deux villes n'a pu être bâtie par Anthès, qui, suivant lui, étoit contemporain de Pirtheus, & par conséquent d'Égée père de Thésée. D'ailleurs, il est réfuté par Pausanias, qui fixe l'arrivée de Troezen & de Pirtheus sous le règne d'Ætius fils d'Anthès; il ajoute que plusieurs années après, les descendants de cet Ætius fondèrent Halicarnasse & Mynde, ville de Carie. Cet Auteur auroit dû ne point omettre les noms de ces Princes; mais, Étienne de Byzance supplée en quelque manière à ce défaut. Il assure que les Doriens, sous les ordres d'Anthès, éleverent les murs d'Halicarnasse. Strabon vraisemblablement a confondu ces deux Anthès.

Cette ville étoit la capitale de toute la Carie. Elle avoit un port, d'excellentes fortifications & de grandes richesses. Elle avoit été la résidence

(a) Paul. p. 594, 595.

(b) Paul. p. 142, 146. Ptolem. L. V. c. 2. Strab. p. 374, 611, 653, 656, 657. Pomp. Mel. p. 76. Diod. Sicul. p. 574. & seq. Plin. T. I. p. 276. Just. L. II. c. 12. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 20. L. XXXVII. c. 10, 16. Plut. T. I. p. 673.

Herod. L. I. c. 144. L. II. c. 178. L. VIII. c. 104. Freinsh. suppl. in Q. Curt. L. II. c. 8. & seq. Roll. Hist. Anc. T. II. pag. 5, 17. Tom. III. 577, 578. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. IX. p. 122, 123 133.

des Rois de Carie , & particulièrement de Mausole , dont le fameux tombeau lui donna un nouvel éclat, Strabon dit : « Halicarnasse, résidence des Rois » de Carie , autrefois appelée » Zéphyre. » Et Pomponius Méla : « Halicarnasse , colonie » des Argiens , & mémorable , » tant par ses Fondateurs que » par le mausolée , tombeau du » roi Mausole , l'une des sept » merveilles du monde , & » l'ouvrage d'Artémise. » Nous parlerons ci-après de la difficulté qu'Alexandre trouva , lorsqu'il assiégea cette place. Scylax de Caryande vante la bonté de ses ports , dont l'un étoit fermé & l'autre au bord de l'isle. A l'égard de ses forteresses , Strabon parle de celle devant laquelle étoit l'isle d'Arconnéfos. Arrien , dans la description du siège , parle d'une autre qui étoit dans l'isle , & d'une autre nommée *Salmacis* , du nom d'une fontaine ainsi appelée , parce qu'elle avoit l'infâme propriété de rendre voluptueux & efféminés ceux qui en buvoient. Cependant , Strabon n'attribue pas ce vice à la fontaine , mais aux richesses & à la bonne chère des habitans. Vitruve nous apprend qu'auprès de cette fontaine de *Salmacis* , il y avoit un temple de Mercure , & un autre de Vénus. Il ajoute : « On croit » qu'elle infecte d'une odeur » impudique ceux qui en boivent ; je veux bien expliquer » pourquoi ce bruit mal fondé

» s'est répandu dans le monde , » Les Grecs , charmés de la » bonté de cette fontaine , baignent » tirent des hutes tout à l'entour , & attirerent les barbares des montagnes voisines ; » ceux-ci s'apprivoisèrent peu à peu , devinrent sociables , » & perdirent leur humeur sauvage , & prirent des mœurs plus douces & plus humaines. » Ovide , saisissant le bruit commun , a bâti la fable de *Salmacis* que l'on peut voir dans le IV. livre des *Métamorphoses* & à l'article de *Salmacis*.

Lorsqu'Alexandre fut passé en Asie , toute la Carie se rangea sous son obéissance , à l'exception d'Halicarnasse. Cette ville occupée par une forte garnison , résista ; & Alexandre , bien persuadé que le siège en durerait long-temps , fit apporter de ses vaisseaux l'équipage & les machines , dont il avoit besoin pour l'attaquer , & campa avec son infanterie à cinq stades de la ville. Quelque tems après ; comme il faisoit battre les murailles auprès de la porte qui menoit à Mylasse , les habitans firent sur lui une sortie à l'improviste , mais les Macédoniens les soutinrent vigoureusement , & après avoir taillé en pièces quelques-uns des ennemis , ils les repoussèrent sans beaucoup de peine. Ensuite , Alexandre résolut premièrement de faire remplir un fossé de trente coudées de large & de quinze de profondeur , que les ennemis avoient fait creuser

devant la ville ; & pour en venir à bout , il fit préparer trois tortues , afin que le soldat couvert de cette défense , pût apporter sans péril & la terre & les autres choses qui pouvoient combler le fossé. Enfin , lorsqu'il fut rempli , le Roi fit aussitôt approcher les tours & les machines dont on renversoit les murailles ; & quand on eut fait une brèche assez raisonnable , les Macédoniens firent des efforts pour se jeter dans la ville ; mais , les ennemis qui se succédoient les uns aux autres , à mesure qu'ils étoient las , car ils le pouvoient aisément à cause de leur multitude , outre qu'ils étoient animés par la présence de leurs chefs , résistèrent courageusement.

Ainsi , le jour ayant été employé en divers combats , Memnon qui commandoit dans la place , s'imaginant que les ennemis fatigués faisoient la garde plus négligemment que de coutume , sortit de la ville de nuit avec un bon nombre de ses gens , & mit le feu dans les travaux & dans les machines , Mais , comme les Macédoniens accouroient pour l'éteindre , & que ceux de Memnon faisoient des efforts pour les en empêcher , il y eut encore en cette occasion un combat assez sanglant. En effet , quoique les Macédoniens fussent plus forts que les ennemis par le courage & par l'habitude qu'ils avoient prise dans les dangers , ils étoient néanmoins peus par

le nombre & par l'appareil des Perses ; car , comme on ne combattoit pas loin de la ville , ils étoient exposés aux traits & à toutes les autres choses qu'on leur lançoit avec des machines disposées sur les murailles , & ne pouvoient se venger des blessures qu'ils recevoient.

Cependant , il se faisoit de grands cris de part & d'autre ; les uns animoient leurs gens , les autres disoient des injures à leurs ennemis ; & outre cela les gémissemens des blessés & de ceux qui se mouraient , remplissoient toutes choses d'épouvante & de tumulte parmi les ténèbres de la nuit ; & ce bruit s'augmentoit encore par les voix de la multitude qui bouchoient les brèches , tandis que les autres combattoient. Enfin , les Macédoniens repoussèrent les ennemis entre leurs murailles , après en avoir tué environ cent soixante-dix , parmi lesquels demeura Néoptolème qui s'étoit réfugié auprès de Darius avec Amyntas son frere. Il ne mourut pas plus de seize hommes du côté des Macédoniens ; mais , il y en eut environ trois cens de blessés , parce qu'on avoit combattu de nuit , & qu'on ne pouvoit se défendre contre des coups que l'on ne voyoit pas venir , & qui tomboient au hasard.

Quelques jours après , une chose assez légère donna lieu à un grand combat , qui commença par deux soldats des troupes que Perdicas avoit sous

son commandement. Ils logeoient tous deux ensemble, & un jour, après avoir bu, ils commencèrent à parler de leurs belles actions, comme il arrive ordinairement entre gens de guerre, & ils entrèrent en quelque sorte de dispute à qui des deux l'emporteroit sur l'autre, par la force & par le courage. « Enfin, dit l'un des deux à son compagnon, pourquoi déshonorons-nous par des paroles une si glorieuse dispute ? Il s'agit ici de sçavoir non pas qui a la meilleure langue, mais qui a la meilleure main. Prenons pour juge l'occasion qui se présente, elle décidera mieux que nous notre différend, si vous avez du courage, suivez-moi ? »

Comme ils étoient animés par l'ambition & par le vin, ils prennent d'eux-mêmes leurs armes, & courent tous deux aux murailles du côté de la citadelle qui étoit tournée vers Mylassé. Lorsqu'on eut vu de la ville cette nouvelle témérité, il en sortit aussi tôt une troupe d'ennemis ; mais, ces deux téméraires au lieu de fuir, demeurèrent fermes, reçurent l'épée à la main ceux qui s'approchoient d'eux, & lancèrent des javelots sur ceux qui se retiroient. Néanmoins, l'audace de deux hommes seulement ne fût pas demeurée long-tems impunie, & n'eût pas résisté long-tems contre le grand nombre, & même contre des gens qui combattoient d'un lieu élevé,

si d'abord quelques-uns de leurs compagnons qui les virent dans le péril, & ensuite quantité d'autres n'eussent couru à leur secours.

Cependant, ceux de la ville faisoient aussi la même chose ; car, à mesure qu'il en venoit du côté des Macédoniens, il en venoit du côté des assiégés au lieu où l'on combattoit. De sorte que tantôt les uns & tantôt les autres se rendant victorieux ou par la force ou par le nombre, l'on combattit avec des succès divers, jusqu'à ce qu'Alexandre s'étant avancé avec ceux qui étoient à l'entour de lui, épouvanta les ennemis qui furent aussitôt repoussés dans la ville, & il s'en fallut peu que les Macédoniens ne s'y jettassent avec eux. Car, comme chacun s'amusoit à regarder ce qui se passoit devant les murailles, on les gardoit plus négligemment. Deux tours étoient tombées à coups de bélier, avec les murs qui y tenoient ; & la troisième qui étoit déjà ébranlée, & commençoit à se fendre, n'eût pu résister long-tems aux mineurs. Mais, parce que l'on combattit lorsque l'on y songeoit le moins, & que toute l'armée n'avoit pas été mise en bataille, on perdit cette occasion d'entrer dans la ville.

Cependant, quoique selon l'opinion des Grecs, ce fût avouer sa défaite, & céder la victoire, que d'envoyer demander les morts afin de les faire enterrer ; Alexandre aimait mieux

demander les siens , & faire trêve avec l'ennemi, que de les laisser à l'abandon & sans sépulture. Mais , comme Ephialtes & Trasibule , Athéniens , qui étoient avec les Perses , avoient plus de haine pour les Macédoniens , qu'ils n'avoient d'égard à l'humanité commune, ils remontrèrent qu'il ne falloit point accorder cela aux plus grands ennemis de la Perse. Toutefois , ils ne persuaderent point Memnon , qui leur dit au contraire , » qu'il étoit indigne des mœurs & des coutumes des Grecs de refuser » la sépulture aux ennemis » qu'on avoit vaincus ; qu'il » falloit employer la force & » les armes contre les ennemis » qu'on avoit en tête , & qui » faisoient résistance ; mais » qu'il ne falloit pas combattre » avec des outrages & des injures contre ceux que la mort » nous avoit ôtés, & qui étoient » incapables de nous aider ou » de nous nuire. »

Pendant ce tems-là , les assiégés qui travailloient à pourvoir à leur sûreté , autant qu'il leur étoit possible , firent faire en dedans une autre muraille de brique , non pas en ligne droite , mais en forme de croissant , au lieu de celle qui avoit été abattue ; & comme on employa beaucoup de monde à cet ouvrage , il fut achevé en peu de tems. Mais , Alexandre commença dès le lendemain à battre aussi cette muraille , parce qu'étant nouvellement faite , il y

avoit apparence qu'on la renverseroit plus facilement. Pendant que les Macédoniens étoient occupés à ce travail , on fit une autre sortie de la ville , & l'on brûla quelque chose de ce qui les mettoit à couvert , & une partie d'une tour de bois. Mais , Philotas & Hellanicus , qui avoient ce jour-là le soin des machines , empêchèrent que le feu ne passât plus loin ; & Alexandre qui le fit voir aussi-tôt , donna tant d'épouvante aux ennemis , qu'ayant quitté le feu qu'ils portoient , & quelques-uns leurs armes même , ils s'enfuirent dans la ville avec précipitation ; & delà ils se défendirent plus facilement , comme étant favorisés de l'avantage du lieu , outre que le mur étoit bâti de telle sorte , que de quelque côté que l'ennemi l'attaquât , on pouvoit le charger à coups de trait , non seulement de front , mais de flanc , & de part & d'autre.

Depuis , les capitaines des Perses tinrent conseil , voyant que de jour en jour , on les resserroit davantage , & qu'il y avoit apparence qu'Alexandre ne se retireroit pas qu'il ne se fût rendu maître de la ville. Ephialtes , qui avoit peu de semblables , soit par la vigueur du corps , soit par la force du courage , parla des maux & des incommodités d'un long siège , & remontra , » qu'ils ne devoient » pas attendre qu'après avoir » perdu peu à peu leurs forces,

» ils fussent contraints de se
 » rendre avec la ville, à la
 » discrétion du vainqueur; mais
 » que tandis qu'il leur en restoit
 » encore, il falloit faire une
 » sortie avec l'élite des soldats
 » qu'ils avoient alors à leur
 » solde, & en venir aux mains
 » avec l'ennemi; que plus son
 » conseil paroïssoit hardi, en
 » apparence, plus il y auroit de
 » facilité à l'exécuter; que
 » comme les ennemis se figu-
 » roient toute autre chose que
 » cela, & qu'ils n'étoient pas
 » préparés contre une entre-
 » prise qu'ils n'attendoient pas,
 » il les déferoit sans beaucoup
 » de peine. »

Memnon même, qui n'avoit pas accoutumé de préférer les conseils hardis aux conseils sages & prudents, ne fut pas contrainte à la proposition d'Ephialtes. Car, ne voyant point d'apparence de secours, & prévoyant bien que la fin de ce siège seroit funeste, il crut que dans un si grand péril, il n'étoit pas hors de propos d'éprouver ce que pouvoit faire ce capitaine, qui étoit comme poussé par quelque inspiration à entreprendre des choses extrêmes. Ainsi, Ephialtes ayant choisi deux mille hommes entre les étrangers soudoyés, fit préparer mille flambeaux, & commanda à ceux qu'il avoit choisis, de se tenir prêts dès la pointe du jour, & d'attendre en armes son commandement. Cependant, dès que le jour commença à paroître, Alexandre fit encore ap-

procher les machines de ce nouveau mur de brique; & tandis que les Macédoniens étoient employés à ce travail, Ephialtes ayant fait inopinément ouvrir une porte, fit sortir la moitié des siens avec des flambeaux à la main, & les suivit en mêmes tems avec le reste rangé en bataille, pour empêcher les ennemis d'éteindre le feu des machines.

Lorsqu'Alexandre eut appris comment les choses se passaient, il mit promptement les siens en bataille, fortifia de soldats d'élite le secours qu'il falloit envoyer de part & d'autre, ordonna quelques troupes pour aller éteindre le feu, & alla lui-même contre Ephialtes. Mais, comme Ephialtes étoit fort & robuste de corps, & qu'il tuoit tous ceux qui se présentoient devant lui, il animoit les siens par sa voix, par ses gestes, & principalement par son exemple. D'ailleurs, les assiégés ne donnoient pas peu d'affaires à l'ennemi, car ils avoient élevé sur leurs murailles une tour de cent coudées de haut, & delà ils lançoient sans peine sur les assiégeans, & des traits, & des pierres, par le moyen de leurs machines.

Cependant, il sortit d'un autre côté de la ville, que l'on appelloit Tripylon, & par où l'on s'en fût le moins douté, une autre troupe d'habitans sous la conduite de Memnon; & l'alarme en fut si grande dans le camp des Macédoniens, que le-

Roi même douta quelque tems, quel parti il devoit prendre. Mais, il surmontoit toutes sortes de périls par la grandeur de son courage, & par les commandemens qu'il sçavoit donner à propos, & la fortune paroissoit pour lui quand il en étoit besoin. Ainsi, ceux qui avoient mis le feu dans les machines, furent repoussés avec un grand carnage, par les gens qui les gardoient, & par ceux que le Roi avoit envoyés au secours.

D'un autre côté, Ptolémée, fils de Philippe, capitaine des gardes du corps, accompagné des cohortes de Timandre & d'Addée, outre qu'il avoit avec lui sa compagnie, soutint les efforts de Memnon; de sorte que les Macédoniens vainquirent glorieusement de ce côté-là, quoiqu'ils eussent perdu Ptolémée, Addée & Cléarque, capitaines des archers, avec environ quarante hommes de leurs gens. Au reste, les ennemis se retirèrent avec tant de peur & d'épouvante, que le pont qu'ils avoient fait pour passer le fossé, rompit sous le grand nombre qui se hâtoit de se sauver. Ceux qui étoient demeurés dessus, se précipiterent dans le fossé; quelques-uns y furent étouffés par leurs gens mêmes; d'autres furent tués par les Macédoniens qui leur lançoient des traits d'en haut; & plusieurs qui s'étoient sauvés de ce tumulte, trouverent la mort auprès des portes de la

ville. Car, comme on étoit épouvanté, & que l'on appréhendoit que les assiégeans n'entraissent pêle-mêle avec les assiégés, on ferma les portes à la hâte, & on laissa à l'abandon une grande partie des habitans.

Cependant, Ephialtes que le désespoir animoit aussi-bien que l'espérance, & qui étoit redoutable autant par l'un que par l'autre, combattoit courageusement contre les troupes du Roi, & eût fait douter de la victoire, si les vieux soldats Macédoniens ne fussent venus au secours de leurs gens, qui étoient alors en péril. Ils se tenoient dans le camp comme soldats privilégiés, & n'étoient obligés aux charges & aux fonctions de la guerre, que dans l'extrême nécessité, quoiqu'ils ne laissassent pas de recevoir comme les autres, & la solde, & les récompenses, & les autres avantages de la milice, ayant mérité cet honneur par leurs belles actions, & par les services qu'ils avoient rendus aux Rois précédens & à Alexandre même. Lorsqu'ils eurent donc appris que leurs gens épouvantés du péril, reculoient déjà, & qu'ils cherchoient un lieu de retraite, ils coururent en même tems à la tête du bataillon, sous la conduite d'un certain Atharias, rétablirent le combat, & firent reprendre courage aux autres, en leur reprochant leur lâcheté.

Ainsi, chacun fit des efforts comme à l'envi l'un de l'autre;

& par cette émulation on fit bientôt changer la fortune. Ephialtes fut tué avec les plus braves des siens ; & les autres furent repoussés dans la ville. Plusieurs Macédoniens y entreurent avec eux ; & on l'auroit prise de force , si le Roi n'eût fait ensuite sonner la retraite , soit qu'il voulût la conserver , soit que comme le jour finissoit , il appréhendât la nuit & les embûches dans les lieux cachés , & que l'on ne connoissoit pas. Ce combat épuisa les meilleures forces des assiégés ; c'est pourquoi , Memnon ayant tenu conseil avec Orontobate & les autres capitaines , ils firent brûler pendant la nuit la tour de bois & l'arsenal où étoient les armes , & mirent le feu aux maisons les plus proches de la muraille ; de sorte que , comme il y prit bientôt , & que les flammes de l'arsenal & de la tour étoient poussées par le vent , l'embrasement passa plus loin , & se répandit de tous côtés.

Alors , la meilleure partie des habitans , & des gens de guerre , alla se jeter dans une forteresse située dans une île ; & les autres se retirèrent dans la citadelle appelée Salmacis. Quant au reste de la multitude , les capitaines la firent passer dans l'île de Cos , avec ce qu'ils avoient de plus précieux dans la ville. Cependant , Alexandre ayant appris par les transfuges , & par les choses mêmes qu'il voyoit , ce qu'on avoit fait dans Halicarnasse , comman-

da à ses gens de s'y jeter , quoiqu'il fût encore nuit , de tuer tous ceux qu'ils surprendroient mettant le feu quelque part , & d'épargner tous les autres qui ne seroient point de résistance. Le lendemain , il considéra les deux forteresses , dont les Perses & les étrangers soudoyés s'étoient emparés ; & jugeant que le siège en seroit long , & qu'après avoir pris la capitale de ce peuple , elles ne méritoient pas de l'arrêter , ni de lui faire perdre le tems qu'il devoit employer ailleurs , il fit raser la ville , donna ordre à Prolémée d'avoir l'œil sur ces forteresses , qui étoient environnées de fossés & de murailles , & le laissa dans la Carie pour la défense de cette contrée avec trois mille hommes étrangers & douze cens chevaux.

La ville d'Halicarnasse fut rétablie depuis. Elle avoit donné la naissance à plusieurs grands hommes , tels qu'Hérodote & Denys surnommé d'Halicarnasse , deux célèbres Historiens. Un Poète , nommé Héraclétus , y avoit aussi vu le jour.

Cette ville est qualifiée métropole des Halicarnassiens sur une médaille de Sévère , ΑΛΙΚΑΡΝΑΣΣΕΩΝ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ. Cette prérogative de métropole peut s'expliquer par le passage de Pline , qui dit qu'Alexandre le Grand donna à la ville d'Halicarnasse six autres villes ; sçavoir , Théangéla , Sibde , Mednassa , Euraniûm ,

Pédasum, Telmessum. La chose n'est pas fort croyable d'Alexandre le Grand, qui ne voyoit pas cette ville de bon œil. Strabon dit que Mausole y avoit transporté les habitans de six villes. Une autre médaille, frappée sous Géta, a pour légende ΑΛΙΚΑΡΝΑΣΣΕΩΝ ΑΥΤΟΝΟΜΩΝ; ce qui marque que sous les Romains, cette ville se gouverna par ses propres loix, & jouit de sa liberté. Ses ruines s'appellent présentement Tabia selon quelques-uns, & Boudron selon d'autres.

HALICARNASSIENS, *Halicarnassei*, *Halicarnassenses*, Αλικαρνασσειῶν, les habitans d'Halicarnasse. Voyez Halicarnasse.

HALICE, *Halice*, Ἀλίκη, ville de l'argolide. Voici ce qu'en dit Pausanias. » Lorsque » vous serez dans le chemin » qui mene droit à Masès, & » que vous aurez avancé environ sept stades, en détournant à gauche, vous verrez » une autre route qui conduit » à Halice; ce lieu, aujourd'hui désert, a été autrefois » une ville, car sur une de ces » colonnes que l'on voit dans » le bois sacré d'Épidaure, & » où l'on a marqué les remèdes » qu'Esculape donnoit aux malades, on trouve le nom & » le témoignage d'un habitant » d'Halice; mais du reste je » ne connois aucun écrit digne

» de foi, où il soit fait mention » de cette ville ni de ses habitans; cependant, il y a un » chemin qui y mene, & ce » chemin est entre deux collines, dont la dernière appelée autrefois Thornax, porte » à présent le nom de Coccygie, parce que Jupiter; » dit-on, s'y métamorphosa » en coucou. On voit encore » au haut de ces collines deux » temples, le premier dédié à » Jupiter sur le mont Coccygie, » le second à Junon sur l'autre » colline; au bas du Mont » Coccygie, il y a un vieux » temple sans toit, ni porte, » ni statues, que l'on croit un » temple d'Apollon. ».

HALICYCÉENS, *Halicycæi*, Ἀλικυκαίων. Voyez Halicyes.

HALICYENS, *Halicynses*. Voyez Halicyes.

HALICYES, *Halicysæ*, (a) Ἀλικυαί, ville de Sicile, située entre Entelle & Lilybée, selon Etienne de Byzance. Thucydide en nomme les habitans Alycycéens, ou Halicycéens. Ils sont nommés Halicyens, *Halicynses*, dans Pline & dans Cicéron, & Ἀλικυαί dans Diodore de Sicile. C'est aujourd'hui Saleme, ville assez considérable.

HALIE, *Halia*; Ἀλία, (b) sœur des Telchins, fut aimée de Neptune. Ce Dieu eut d'elle six fils & une fille nommée

(a) Plin. Tom. I. p. 163. Thucyd. p. 11. V. c. 11.
527. Diod. Sicul. p. 435. Cicero, in Verri, | (b) Diod. Sicul. p. 226.

Rhode, qui donna son nom à l'île de Rhode.

HALIENS, *Halienses*, (a) *A'λῖες*, peuple du Péloponnèse, selon Strabon, Xénophon & Diodore de Sicile. C'étoient les habitans de la ville d'Halia dans l'Argolide.

Les Haliens, au rapport de Strabon, habitoient la partie du territoire d'Hermione, qui s'étendoit le long de la mer; & on les appelloit Haliens, c'est-à-dire, pêcheurs, parce qu'ils ne vivoient que du profit qu'ils tiroient de la mer.

HALIES, *Halia*, *A'λία*, fêtes qui se célébroient à Rhodes en l'honneur du soleil, le 24 du mois Gorpæus; les hommes & les jeunes garçons y combattoient, & celui qui sortoit victorieux, étoit récompensé d'une couronne de peuplier. Athénée a fait mention des Halies dans son treizième livre. Ce mot est dérivé de *ἥλιος*, qui dans le Dialecte dorique, s'écrit pour *ἥλιος*, le soleil, pour qui les Rhodiens avoient une particulière vénération, & à l'honneur duquel ils élevèrent ce fameux Colosse, que l'on mit entre les merveilles du monde.

HALIÉUS, *Haliæus*. Voyez *Agræus*.

HALIMÈDE, (b) *Halimede*.

(a) Strab. p. 373. Xenoph. 515, 624. Diod. Sicul. p. 282.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 71.

(c) Xenoph. p. 476.

de, l'une des Néréides, filles de Nérée & de Doris.

Ce mot vient de *ἅλιος*, la mer, & *μεδέω*, soin; c'est-à-dire, qui aime la mer, qui fait ses délices de la mer, ou bien qui a soin de la mer.

HALIMUSIENS. Voyez *Alimusiens*.

HALIPÉDON, *Halipedon*; *A'λῖπιδων*, (c) lieu de Grèce dans l'Attique. Ce lieu n'étoit pas éloigné du Pirée, selon Xénophon. Le Roi Pausanias s'étoit un jour campé en ce lieu.

HALISARNIE, (d) *Halisarnia*, *A'λίσαρνις*, ville de l'Asie mineure, selon Xénophon. Il paroît que c'est la même que cet Auteur nomme ailleurs *Elisarne*. Voyez *Elisarne*.

HALITÉE, *Halitæa*, (e) *A'λῖτα*, fontaine célèbre de l'Asie mineure, dans le territoire d'Ephèse, selon Pausanias.

HALITHERSE, *Halitherfes*, *A'λὶθήρης*, (f) fils de Mæstor, est représenté par Homère dans son Odyssée, comme un vieillard qui surpassoit en expérience tous ceux de son âge pour discerner les oiseaux, & pour expliquer leurs présages. Homère, dans un autre endroit, dit qu'Halitherse avoit seul la connoissance du passé, du présent & de l'avenir.

Un jour, Telemaque ayant

(c) Xenoph. p. 480.

(e) Paul. p. 406.

(f) Homer. Odyss. L. II. v. 117. & seq. L. XVII. v. 68. L. XXIV. v. 450.

convoqué

convoqué une assemblée, s'y plaint hautement des Princes qui recherchoient Pénélope sa mere, & leur déclare qu'ils n'ont qu'à sortir du Palais d'Ulysse. Ces Princes veulent se justifier & l'obliger à renvoyer Pénélope à son pere Icarius; mais, Telemaque leur fait voir l'injustice de cette demande, & dans ce moment Jupiter envoie deux Aigles, qui, s'abandonnant au gré des vents, ne font d'abord que planer en se tenant toujours l'un près de l'autre; mais, dès qu'ils sont arrivés au dessus de l'assemblée où l'on entendoit un bruit confus, alors faisant plusieurs tours & battant des ailes, ils marquent par leurs regards toutes les têtes des poursuivans, & leur prédisent la mort. Car, après s'être ensanglanté avec leurs ongles la tête & le cou, ils prennent leur vol à droite, & traversant toute la ville, ils regagnent tranquillement leur aire.

Les Grecs n'eurent pas plutôt aperçu ces oiseaux de Jupiter, qu'ils furent saisis de frayeur. Alors, Halithersé prenant la parole, leur dit avec beaucoup d'affection & de prudence: «Peuples d'Ithaque, écoutez ce que j'ai à vous annoncer; je m'adresse sur-tout à vous poursuivans de Pénélope. Car, c'est particulièrement sur leur tête que va tomber ce malheur. Ulysse

ne sera pas encore long-temps éloigné de ses amis, il est quelque part près d'ici & porté à tous ces Princes une mort certaine; mais, ils ne sont pas les seuls, plusieurs d'entre nous qui habitons la haute ville d'Ithaque, nous sommes menacés du même sort. Avant donc qu'il tombe sur nos têtes, prenons ensemble des mesures pour l'éviter. Que ces Princes changent de conduite, ils gagneront infiniment à prendre bientôt ce parti; car, ce n'est point au hazard & sans expérience que je leur prédis ces malheurs; c'est avec une certitude entière, fondée sur une science qui ne trompe point. Et je vous dis que tout ce que j'avois prédit à Ulysse, lorsque les Grecs monterent à Ilion, & qu'il s'embarqua avec eux, est arrivé de point en point. Je lui avois prédit qu'il souffriroit des maux sans nombre; qu'il perdrait tous ses compagnons, & que la vingtième année il arriveroit dans sa patrie, inconnu à tout le monde. Voici la vingtième année, & l'événement va achever de justifier ma prédiction ».

Eurimaque, fils de Polybe, lui répondit en se moquant de ses menaces.

HALIUS, *Halios*, (a)

Capitaine Troyen, tomba sous les coups de Turnus.

HALIUS, *Halius* (a) *Ἀλίους*, Capitaine Lycien, qui fut tué par Ulysse.

HALIUS, *Halius* (b) un des fils du roi Alcinous. Ce Prince, donnant un jour des jeux publics, appelle les deux fils, *Halius* & *Laodamas*; & voyant que personne ne vouloit leur disputer le prix de la danse, il leur ordonne de danser seuls. Ces deux Princes, pour montrer leur adresse, prennent un ballon rouge que Polybe leur avoit fait. L'un d'eux se pliant & se renversant en arrière, le pousse jusqu'aux nues; & l'autre s'élançant en l'air avec une admirable agilité, le reçoit & le repousse avant qu'il tombe à leurs pieds. Après qu'ils se furent assez exercés à le pousser & le repousser plusieurs fois, ils finirent cette danse haute, & en commencerent une basse. Ils firent plusieurs tours & retours avec une justesse merveilleuse. Tous les autres jeunes gens qui étoient debout tout au tour, battoient des mains, & tout retentissoit du bruit des acclamations & des louanges.

Ulysse, qui assistoit à la représentation de ces jeux, dit à Alcinous: » grand Prince, » qui par votre bonne mine es- » facez tout ce que je vois ici, » vous m'aviez bien promis

» que vous me seriez voir les » plus habiles danseurs qui » soient sur la terre. Vous m'a- » vez tenu parole, & je ne puis » vous exprimer toute mon ad- » miration. α

HALIUSE, *Haliusa*, (c) *Ἀλιούσα*, Ile de la mer Egée, sur la côte de l'Argolide, près du Promontoire, nommé *Bucéphale*. Cette Ile avoit, selon *Pausanias*, un port très-commode pour l'abord des vaisseaux.

HALIZONES, (d) *Halizonæ*, *Halizonæ*, *Halizon*, *Ἀλίζωνες*, *Ἀλίζωνες*, nom d'un peuple, dont parlent les Anciens, & au sujet duquel ils ne sont pas trop d'accord.

Nous lisons dans *Hérodote*: » Après la ville où les *Borysthé-* » nites tiennent leur marché, les » premiers sont les *Callipides*, » qui sont des *Scythes* venus de » Grèce; au dessus sont les *Hali-* » zones. (Les exemplaires Grecs » portent *Ἀλίζωνες*, *Alazonæ*.) » Ces deux nations ont tous les » usages des *Scythes*, excepté » qu'elles sement du bled & s'en » nourrissent, & qu'elles man- » gent de l'oignon, de l'ail, » des lentilles & du miller. Au » dessus des *Halizones*, sont les » *Scythes Arotères*, ou labou- » reurs, qui sement aussi du bled, » non pour le manger, mais » pour le vendre. »

Pline, parlant de la *Bithy-*

(a) *Homer. Iliad. L. V. v. 678.*

(b) *Homer. Odys. L. VIII. v. 219, 270. & 363.*

(c) *Paul. p. 150.*

(d) *Herod. L. IV. c. 17. Plin. T. I. pag. 289. Homer. Iliad. L. II. v. 363. Strab. p. 349. & 363. Paul. p. 60.*

nie, dit qu'elle a été appelée *Cronia*, ensuite *Theffalis*, puis *Maliande* & *Strymonis*. Il ajoute qu'Homère en a appelé les habitants Halizones, parce que ce peuple est environné par la mer. Etienne de Byzance croit au contraire que les Halizones d'Homère sont les Chalybes, peuple voisin du Pont-Euxin, près du Thermodon ; mais, dans un autre endroit, il rapporte le sentiment d'Ephorus, qui croit que les Halizones d'Homère habitoient un canton maritime entre la Mysie, la Carie & la Lydie.

Strabon, avant Etienne de Byzance, avoit pensé comme lui ; il n'hésite point à assurer que les Halizones dont parle Homère, sont les mêmes que les Chalybes. Quelques-uns, dit-il, en changeant la manière d'écrire ce nom, lisent Olizones ; d'autres, Amazones. Strabon entre ensuite dans une autre longue discussion au sujet de ce peuple. Il n'approuve pas le sentiment de ceux qui, comme Hérodote, placent les Halizones au dessus du Borysthène. Il cite après cela Scephius qui combat l'opinion de ceux qui les mettent aux environs de Pallene, ville de Macédoine. Toute cette discussion est terminée par la réfutation du sentiment de Démétrius, qui soutient qu'il ne faut point chercher les Halizones ailleurs

qu'en deçà de l'Halys, sous prétexte qu'il ne vint point de peuple d'au delà de ce fleuve au secours des Troyens. Ce sentiment est réfuté d'une façon victorieuse par Strabon.

Pausanias dit que, chez les Halizones, les abeilles étoient si douces & si familières, qu'elles alloient aux champs avec les hommes, & qu'il n'étoit pas besoin de les renfermer dans des ruches ; elles travailloient çà & là comme il leur plaisoit, & leur ouvrage étoit si bien lié & d'un tissu si fort, que l'on avoit de la peine à séparer le miel d'avec la cire.

HALLELUIAH. *Voyez* Al-leluia.

HALLIÉNUM, (a) *Hallienus*, dont parle Cicéron dans une de ses lettres à Quintus son frere.

HALLIROTIUS, *Halliro-tius*. *Voyez* Alliro-tius.

HALLIRRHÔE, *Hallirrhoe*, la même que Callirrhoe. *Voyez* Callirrhoe.

HALMONS (les), *Halmones*, *Ἀλμονες*. *Voyez* Halmus, & Olmons.

HALMUS, *Halmus*, (b) *Ἀλμος*, fils de Sisyphus, obtint d'Étéocle, Roi d'Orchomene, un petit canton où il bâtit quelques villages qui furent nommés les Halmons ; mais dans la suite ce nom resta à un seul village. Halmus n'avoit eu que deux filles, Chry-

(a) Cicer. ad Quint. Fratr. L. I. Epist. 1.

(b) Paus. p. 577, 595, 597.

foignée & Chryfé. Après la mort d'Étéocle, le Royaume passa aux descendans d'Halmus ; mais, ils ne régnerent pas long-temps, Orchomene fils de Minyas qui étoit arrière petit-fils d'Halmus, étant mort sans laisser d'enfans.

HALOA, *Haloa*, fêtes qui se célébroient dans Athenes, au mois Posidéon, à l'honneur de Cérès Haloade ; c'étoit le tems où l'on battoit le bled de la récolte.

HALONÉROS, (a) *Haloneros*, Ἀλονῆρος, île de la mer Egée, située à l'entrée du golfe Thérmaïque, entre l'île de Sciathos & l'île de Péparéthos, selon la carte de la Grèce par M. d'Anville. C'est la même dont il est fait mention dans les harangues d'Eschine & de Démosthène. Gerbelius, cité par Ortelius, dit qu'elle est nommée *Nesidium* ou Νησίδιον par Harpocraton, terme qui ne veut dire qu'une petite île ; & Νηυσύριον, Nesydrion par Suidas.

C'est mal à propos qu'un Auteur moderne (c'est l'Auteur de l'article d'Halonnesse dans le Dictionnaire de Moréri) attribue à cette île, ce que Pomponius Méla dit de l'île de Lemnos ; savoir, qu'après que tous les mâles eurent été passés au fil de l'épée, les femmes administrèrent le Gouvernement.

(a) Strab. p. 416. Pomp. Mel. p. 144. Plut. T. I. p. 850.

(b) Plin. T. I. p. 214.

(c) Homer. Odyss. L. I. v. 400.

C'est présentement Lanis, Pelagisi, ou Pelagnisi, dans l'Archipel.

HALONESOS, (b) *Halonisos*, Ἀλονῆσις, petite île de la mer Egée, sur la côte de Thrace, entre l'île de Samothrace & la Chersonnese, à environ quinze mille pas de l'une & de l'autre. Le Pere Hardouin croit que c'est la petite île dont parle Harpocraton. Elle est différente de la précédente.

Etienné de Byzance met une autre île de ce nom sur la côte d'Ionie.

HALOSYDNE, (c) *Halosydne*, Ἀλοσύδνη, Déesse de la mer. C'est la même qu'Amphitrite.

HALOTUS, *Halotus*, (d) l'un des Eunuques de l'Empereur Claude, dont le Ministère étoit de mettre les plats sur sa table & de faire l'essai des viandes. Agrippine, femme de ce Prince, voulant se défaire de lui, chargea Halotus de lui présenter le poison. Cet Eunuque fut depuis un des plus ardens instigateurs des cruautés & des infamies de Néron. Sous Galba, non seulement, il échappa, malgré les cris du peuple, au supplice qu'il avoit si bien mérité, mais il fut revêtu d'une riche & honorable intendance. Il n'est pas dit quel fut son protecteur ; mais, ce qu'on peut assurer sans aucun doute,

(d) Tacit. Annal. L. XII. c. 66. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 242. T. III. p. 17.

c'est qu'il n'en eut pas de meilleur que son argent.

HALUNTINS, *Haluntini*, les habitans d'Haluntium. *Voyez* Haluntium.

HALUNTIVM, *Haluntium*, (a) ville de Sicile, qui fut fort maltraitée par Verrès. Cicéron qui nous instruit de cette circonstance, nous apprend en même tems, que cette ville étoit située sur une hauteur dont l'accès étoit difficile. Ptolémée la met sur la côte occidentale, assez près de l'embouchure du Chydas, au bord de la mer. Mais, ce qu'il appelle côte occidentale, devroit plutôt être appelé côte septentrionale; car, il suppose que l'extrémité vraiment occidentale est beaucoup plus au midi, qu'elle n'y est effectivement.

Quoi qu'il en soit, M. de l'Isle croit qu'elle étoit, à peu près, au même lieu où est présentement San-Marco, au midi de Capo-Orlando. C'est ce qui résulte de la comparaison de la Sicile ancienne & de la moderne, dont il a donné les cartes. Fazel croit que les ruines de cette ville d'Haluntium sont à cinq cens pas du bourg de S. Philadelphie, & que le Chydas est à présent appelé Rosmarino. Cluvier, qui rap-

porte ce sentiment, ne s'en éloigne pas.

HALUS, *Halus*, (b) ville des Parthes, selon Tacite. Les habitans de cette ville se soumirent volontiers à Tiridate, parce que détestant la cruauté d'Artabane élevé parmi les Scythes, ils espéroient être traités plus humainement par Tiridate, qui avoit été formé à la politesse & à la douceur par les Romains.

HALUS. *Voyez* Alus.

HALYATTE. *Voyez* Alyatte.

HALIÉÉTUS, *Halyæetus*, (c) sorte d'oiseau, de l'espèce des aigles. Ce mot est composé de *ἅλς*, *mare*, mer, & *αἰτός*, *aquila*, une aigle. L'Halyéétus est donc une espèce d'aigle de mer. Aussi, cet oiseau passe-t-il pour ne vivre que de poissons. On dit qu'il a la vue très-perçante, & que dès qu'il apperçoit quelque poisson dans l'eau, il s'élance du haut des airs, & se précipite dans la mer sur sa proie. Ovide feint que Nisus fut changé en Halyéétus.

HALYS, *Halys*, (d) *Ἀλῆς*, fleuve de l'Asie mineure. Quoique les Anciens ne paroissent pas d'abord s'accorder entr'eux sur la source & le cours de ce fleuve, il n'est pas cependant difficile de les concilier avec Strabon, qui en a parlé le plus exacte-

(a) Cicer. in Verr. L. VI. c. 45. & seq. Ptolem. L. III. c. 4.

(b) Tacit. Annal. L. VI. c. 41.

(c) Plin. Tom. I. p. 547, 548. Ovid. Metam. L. VIII. c. 2.

(d) Strab. pag. 298, 534, 540, 544, 546. Plin. T. I. p. 302. Herod. L. I. c.

6, 28, 72, 75. L. VII. c. 26. Xenoph. p. 358. Q. Curt. L. IV. c. 5, 11. Ptolem. L. V. c. 4. Pomp. Mel. p. 87. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 16. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. VIII. p. 346. & suiv. T. XIX. p. 551. & suiv.

ment. Voici ce qu'en dit ce Géographe : » il a sa source » dans la grande Cappadoce » près de la Pontique , vers la » Cambyfene ; il coule fort » long-temps vers l'occident ; » ensuite il prend son cours au » nord le long des Galates & » des Paphlagoniens, qu'il sépare des Leucosyriens, » c'est-à-dire, des peuples de Cappadoce.

Il n'y a qu'un mot à corriger dans ce passage. La Cambyfene ne faisoit partie ni de la Cappadoce ni de la Pontique ; c'étoit une des Préfectures d'Arménie qui confinoit à la l'Ibérie & à l'Albanie ; elle touchoit au mont Caucafé ; & comme c'étoit avec la Chorzene, le canton le plus septentrional de tout le pays, c'étoit aussi un de ceux où l'on étoit le plus incommodé du froid & des neiges. Les sources de l'Halys n'étoient sûrement pas-là , aussi Strabon avoit-il écrit , *vers la Cammanene*. C'étoit le nom d'une des dix Préfectures de Cappadoce , qui devoit être voisine de la Pontique. Quoique Strabon ne le dise pas formellement , il le fait entendre en la nommant avec une autre qu'il appelle *Lavinafene* ou *Laniafine*, dans l'endroit même où il veut marquer les limites de la Pontique & de la Cappadoce. D'ailleurs, il l'avoit mise auparavant au nombre des cinq Préfectures qui ne touchoient pas au mont Taurus , mais qui étoient situées plus au nord , au dessus de la Cilicie, de la Cataonie , &c.

Pline assure que l'Halys, venant du mont Taurus, traverse la Cataonie & la Cappadoce ; ce qui ne suffiroit pas pour nous donner une exacte connoissance du cours de ce fleuve ; mais , en rapprochant ce peu de mots de ce que Strabon a écrit plus au long , on voit que puisqu'il avoit sa source dans une Préfecture plus septentrionale que la Cataonie , il ne prend pas d'abord son cours au couchant , sans se rabattre aussi un peu vers le midi. Quant à ce que Pline appelle ici mont Taurus , il est visible que c'est la chaîne de montagnes parallèle au Taurus , dont Strabon a parlé dans l'endroit que nous venons d'indiquer , & qui séparoit le Pont de la Cappadoce.

Il n'est pas tout à fait aussi aisé d'accorder Hérode avec Strabon en ce qui regarde l'Halys ; cet Historien en a parlé en plusieurs endroits, mais il n'y en a qu'un où l'on doive s'arrêter , parce qu'il y est entré dans un plus grand détail, il faut le rapporter tout entier : » Car, ces deux » empires des Medes & des » Lydiens étoient séparés par » le fleuve Halys , qui a sa » source dans une montagne » d'Arménie , d'où il coule à » travers le pays des Ciliciens ; » il passe ensuite au milieu des » Matienes qui sont à sa droite, » & des Phrygiens qui sont à sa » gauche ; chez eux il change de » cours, & coulant vers le nord, » il a d'un côté les Syriens de » Cappadoce , & les Paphla-

» goniens de l'autre. Ce fleuve
 » coupe ainsi presque toute la
 » basse-Asie, depuis la mer de
 » Chypre jusqu'au Pont Euxin ;
 » c'est l'endroit de tout ce con-
 » tinent qui est le plus resserré
 » par les deux mers ; un homme
 » de pied peut le traverser en
 » cinq journées de chemin ».

Ce n'est peut-être pas le nom du pays où l'Historien dit que sont les sources de l'Halys, qui peut nous causer de l'embarras. Le Royaume de Cappadoce ayant été formé de tout ce que les Rois ont pu ajouter à l'ancien pays de ce nom par voie de conquête ou autrement, on n'a pas de peine à concevoir que l'endroit où l'Halys prend naissance a pu, avant qu'on formât ce royaume, faire partie de l'Arménie à laquelle il touchoit. Il en est comme de la Cataonie & de la Mélitene, pays autrefois très-différens de la Cappadoce, & habités par un peuple qui n'avoit rien de commun avec les Cappadociens.

Le mot de montagne d'Arménie ne doit pas non plus nous arrêter. Dès le tems de Strabon, les anciennes bornes des différens pays de l'Asie n'étoient connues que très-confusément ; mais, on ne conçoit pas comment l'Halys a pu couler d'abord à travers le pays des Ciliciens ; il ne paroît même s'approcher de la Cilicie dans aucune partie de son cours. Il coule très-long-temps vers le couchant, comme on a vu, & & quand il se tourne au nord,

il est peu éloigné de la mer noire. Mais, afin de comprendre qu'en cet endroit Hérodote n'est pas opposé à Strabon, on n'a besoin que de se souvenir que la Cilicie étoit anciennement un grand royaume, dont les Souverains prenoient part aux plus grandes affaires du Levant. En conséquence, rien ne nous empêche de donner à cette contrée dans les tems reculés tout le pays au midi de l'Halys, puisque Hérodote le lui donne, sans qu'aucun Ancien le contredise.

Après avoir justifié Hérodote autant que l'intérêt de la vérité nous y obligeoit, il faut pourtant avouer qu'il auroit été à souhaiter qu'il se fût contenté de décrire simplement le cours de l'Halys, sans y joindre aucune réflexion ; ce qu'il y a ajouté touchant la largeur de l'Asie mineure dans l'endroit où ce fleuve l'arrose, n'est pas digne de lui, & l'on ne conçoit pas comment il s'est imaginé qu'on pouvoit la traverser à pied en cinq jours. Au reste, Hérodote ne nous a pas laissé ignorer ce qui l'a induit en erreur ; il supposoit que l'Halys coupoit presque toute l'Asie mineure depuis la mer de Chypre jusqu'au Pont-Euxin ; il ne comptoit donc à peu-près pour la largeur, ou si l'on veut, pour la traverse de ce pays, que ce que l'Halys en parcourroit après s'être tourné au nord. Que si l'on demande ce qui a pu donner lieu à une supposition si

déraisonnable, c'est vraisemblablement que cet Historien qui avoit une mémoire peu sûre, ne se souvint pas quand il écrivit ses deux premiers livres, des mémoires qu'il avoit entre les mains où il étoit parlé de la Cilicie, & qu'il ne fit alors attention qu'à ce que les Grecs en connoissoient davantage, savoir à ses côtes & aux villes peu éloignées de la mer.

Quand on examine bien les paroles d'Hérodote, on ne sera pas en peine de savoir si l'Halys coule toujours vers le nord, puisque cet Historien dit qu'il vient séparer la Paphlagonie de la Cappadoce. Strabon est encore plus précis, puisqu'il assure que cette rivière ne coule vers le nord, qu'après avoir coulé très-long-tems vers l'occident. Comment donc a-t-on pu se résoudre à donner un démenti à ces deux Ecrivains, parcequ'on ne pouvoit accorder ce qu'ils disent avec ce qu'a écrit Xénophon de la marche du jeune Cyrus dans l'Asie mineure? Nous ne remarquerions pas cette faute si c'étoit un médiocre Géographe qui l'eût faite. Il y a des gens à qui on peut tout passer; mais, il est important de relever les méprises de ceux qui ont mérité du public qu'il les crût par provision, jusqu'à ce qu'on lui présentât quelque chose de plus sûr. Le jeune Cyrus part de Sardes; & traversant la Phrygie, il arrive à Icone qui en est la dernière ville; il entre ensuite dans la Lycaonie, delà dans la Cap-

padoce, où il fait vingt-cinq parasanges jusqu'à une ville nommée Dana, proche des portes de Cilicie, qu'il passe, & après avoir fait encore vingt-cinq parasanges il arrive à Tarse. Voilà la marche que M. de l'Isle a entrepris de représenter dans une carte qui est extrêmement travaillée, & qui est cependant défectueuse à l'égard de l'Halys & de la Cappadoce, qu'elle suppose en partie en-deçà de cette rivière. Les Historiens s'attachent rarement à décrire un pays de la même manière que le seroit un Géographe de profession; mais, cela n'empêche pas que leurs descriptions ne soient très-utiles & très-sûres. Ce qu'un d'eux n'a pas dit, on le trouve dans un autre; rapprochez les divers endroits où ils parlent des mêmes choses, la comparaison que vous en ferez éclaircira ce qu'il y a d'obscur dans chacun d'eux. Hérodote nous apprend que l'Halys traverse presque toute l'Asie mineure d'un bout à l'autre; que la Cappadoce est toute au delà; que la Cilicie touche à la Cappadoce; qu'elle s'étend jusqu'à l'Euphrate, & qu'elle renferme les sources de l'Halys, qui y coule quelque tems; qu'après la Cilicie, sur les bords & au delà de l'Halys, est la Mariene que ce fleuve sépare de la Phrygie; enfin qu'au dessus sont la Cappadoce & la Paphlagonie, qui sont séparées aussi par la même rivière, mais qu'alors elle coule au nord, au

lieu qu'elle avoit auparavant un autre cours. Si nous ne croyons pas ce qu'il assure du pays où sont les sources de l'Halys, comme ont fait divers Modernes, à cause que Strabon les place dans la grande Cappadoce près de la Pontique, il faut aussi que nous refusions de croire que la Cilicie s'étendoit jusqu'à l'Euphrate, qui la séparoit de l'Arménie, puisqu'elle n'avoit pas tant d'étendue au tems où Strabon écrivoit. Mais, nous croyons l'un & l'autre, & comme rien ne nous autorise à rejeter ce qui suit touchant les peuples qui bordent l'Halys, nous concevons que la Matiene avoit au Midi une partie de la Cilicie, & que la Cappadoce l'environnoit ensuite presque entière, hors d'un côté où l'Halys, qui avoit son cours au couchant d'étré, la séparoit de la Phrygie. Que si nous ne trouvons point ce pays dans Xénophon, qui sembloit devoir en parler, c'est apparemment qu'il n'est pas différent de la Lycanie, qu'on ne trouve pas non plus dans Hérodote; de sorte qu'il est plus que probable que le jeune Cyrus passa l'Halys encore foible, presque au sortir d'Icône, & qu'il marcha toujours ensuite au delà de ce fleuve jusqu'à ce qu'il repassât près de sa source dans la Cilicie; Xénophon n'en ayant point fait mention, parce qu'il n'étoit d'aucune considération dans les

endroits où il le passa. C'est ainsi qu'il sera vrai que l'Halys coupe presque toute l'Asie mineure, & qu'on entendra les anciens, dont le témoignage est si fort au dessus de celui de nos voyageurs, qui, au lieu de ne dire que ce qu'ils ont vu, ne disent souvent que ce qu'ils ont mal lu dans les anciens.

M. de Tournesfort, qui a été sur les lieux, dit d'après Strabon, que l'Halys a pris son nom des terres salées au travers desquelles il passe; en effet, poursuit-il, tous ces quartiers sont pleins de sel fossile; on en trouve même sur les grands chemins & dans les champs labourables; sa salure tire sur l'amertume. Ce fut près de ce fleuve que Crœsus reçut l'Oracle, qui le trompa, comme nous le lisons dans Cicéron, dans Suidas, dans Lucain, & en d'autres Auteurs.

On assure que le véritable nom moderne de l'Halys est Pyroza. Il arrose aujourd'hui la Turquie d'Asie.

HALYS, *Halys*, (a) Capitaine Troyen, fut tué par Turnus.

HALYS, *Halys*, natif de Cyzique, fut tué la nuit dans un combat par Pollux.

HALYZONES, ou plutôt HALIZONES. Voyez Halizones.

HAM, ou HEM, ou CHAM, (b) pays des Zuzims, dont il est parlé dans la Génèse. L'Auteur de la Vulgate traduit : *Codorlahomor vainquit les Réphaïms d'As-*

(a) Virg. *Æneid.* L. IX, v. 765. 1 (b) *Genes.* c. 14. v. 5.

taroth-Carnaïm, & les *Zuzims* avec eux, mais l'Hebreu porte : & les *Zuzims* dans *Hem*, ou dans *Ham*. On ne sait quelle étoit la situation de ce pays de *Ham*.

HAMA. Voyez *Hames*.

HAMA, *Hama*, (a) Ἀμα, vivier de la ville de Phares. Il étoit consacré à *Mercur*, avec tous les poissons qui étoient dedans ; c'est pourquoi, on ne le pêchoit jamais.

HAMA, *Hama*, instrumens dont on se servoit à Rome dans les incendies, pour éteindre le feu ; ils étoient déposés chez les gardes préposés à cet effet, comme les seaux chez les Commissaires. Mais, on ne sait si les *Hama* étoient ou des crochets ou des seaux ; le dernier est le plus vraisemblable.

HAMADRYADE, (b) *Hamadryade*, nom que quelques-uns donnent à une nymphe, qu'ils font mère des *Hamadryades*. Voyez *Hamadryades*.

HAMADRYADES, (c) *Hamadryades*, Ἀμαδρυάδες, Nymphes, célèbres dans la fable. Les *Hamadryades* étoient des Nymphes dont le destin dépendoit de certains arbres avec lesquels elles naissoient & mourroient ; ce qui les distingue des *Dryades*, dont la vie n'étoit point attachée aux arbres. C'étoit principalement avec les chênes que les *Hamadryades*

avoient cette union, comme l'indique leur nom, composé de ἄμα, ensemble, & δρυς, un chêne.

Quoique ces Nymphes ne pussent survivre à leurs arbres, elles n'en étoient pas cependant absolument inséparables, puisque, selon Homère, elles alloient par échappées sacrifier à *Vénus* dans les cavernes avec les *Satyres* ; & selon *Séneque*, elles quittoient leurs arbres pour venir entendre le chant d'*Orphée*. On dit qu'elles témoignèrent quelquefois une extrême reconnaissance à ceux qui les garantirent de la mort ; & que ceux qui n'eurent aucun égard aux humbles prières qu'elles leur firent d'épargner les arbres dont elles dépendoient, en furent sévèrement punis. *Péribée* l'éprouva bien, au rapport d'*Apollonius de Rhodes*.

Mais, il vaut mieux lire la manière dont *Ovide* dépeint les plaintes & l'infortune de l'*Hamadryade*, que l'impie *Erylichthon* fit périr ; elle vivoit dans un vieux chêne respectable, qui, dit-il, surpassoit autant tous les autres arbres que ceux-ci surpassent l'herbe & les roseaux. A peine *Erylichthon* lui eût-il porté un premier coup de hache, qu'on l'entendit pousser des gémissemens, & qu'on vit couler du sang ; le coup étant redoublé, l'*Hamadryade* éleva fortement sa voix : « je suis,

(a) *Pauf.* p. 441.

(b) *Antiq.* expl. par D. Bern. de Montf. T. I. pag. 386.

(c) *Ovid.* *Metam.* L. I. c. 18. *Antiq.*

expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 386. *Myth.* par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 361. & *suiv.*

» dit-elle , une Nymphé chérie
 » de Cérés ; tu m'arraches la
 » vie ; mais , j'aurai au moins
 » en mourant la consolation
 » d'apprendre que je serai ven-
 » gée ».

Les Hamadryades ne doivent donc pas être censées immortelles , puisqu'elles mouroient avec leurs arbres. Hésiode , il est vrai , donne à leur vie une durée prodigieuse dans un fragment cité par Plutarque , selon lequel , en prenant la supputation la plus modérée des Mythologues , la carrière des Hamadryades s'étendoit jusqu'à 9720 ans ; mais , ce calcul fabuleux ne s'accorde guère avec la durée des arbres , de ceux-là même à qui Pline donne la plus longue vie.

Cependant , il n'a pas été difficile aux Païens d'imaginer l'existence de ces sortes de Nymphes ; car , ils concevoient des sentimens de vénération & de religion pour les arbres , qu'ils croyoient être fort vieux , & dont la grandeur extraordinaire leur paroissoit un signe de longue durée. Il étoit simple de passer delà jusqu'à croire que de tels arbres étoient la demeure d'une divinité. Alors , on en fit une idole naturelle ; c'est-à-dire , qu'on se persuada que , sans le secours des consécra- tions , qui faisoient descendre dans les statues la divinité à laquelle on les dédioit , une nym-

phe , une divinité , s'étoit concentrée dans ces arbres. Le ché- ne qu'Erysichthon coupa étoit vénéré pour sa grandeur & sa vieillesse. On l'ornoit comme un lieu sacré , on y appendoit les témoignages du bon succès de sa dévotion , & les monu- mens d'un vœu exaucé ; Ovide nous apprend tout cela.

Quelques-uns comptent huit Hamadryades , Carice , Bala- ne , Granée , Orée , Egire , Ptélée , Ampelle & Sycé. Les mêmes disent qu'elles furent ainsi appelées d'une Nymphé leur mère , nommée Hamadrya- de , femme d'Oxilus.

HAMATH. *Voyez* Amath.

HAMATHÉENS. *Voyez* Amathéens.

HAMAXITOS, *Hamaxitos* , la même qu'Hamaxitus. *Voyez* Hamaxitus.

HAMAXITUS, *Hamaxitus* , Ἀμαξιτός, (a) ville Maritime de l'Asie mineure , aux envi- rons de l'Eolide. Thucydide dit qu'en allant de Lesbos à Rhœtium , on trouve Lectum , Larisse , & Hamaxitus. Xéno- phon dit de Manie , femme de Zénis , qu'elle réduisit quelques villes Maritimes , savoir , La- risse , Hamaxitus , & Colones ; on voit que l'un & l'autre par- lent d'une même ville d'Hama- xitus. Elle n'étoit pas de l'Eo- lide , mais de la Troade. Plin- e dit qu'elle en étoit la première ville , en venant du promontoir

(a) Thucyd. pag. 626. Xenoph. pag. 482. Strab. p. 473 , 604 , 605 , 612. Plin. Tom. I. p. 282.

re de Lectum qui séparoit, selon lui, la Troade & l'Eolide. Delà vient que Strabon dit qu'Hamaxitus est immédiatement au dessous de Lectum. Le petit païs d'autour de cette ville étoit nommé Hamaxitia, selon le même géographe.

Il y avoit auprès d'Hamaxitus la saline de Tragesaïon, où, pendant un certain tems de l'année, le sel se formoit de lui-même. Athénée parle de cette saline; les habitans de la Troade pouvoient se servir de ce sel librement. Lyfimachus y ayant mis un impôt, le sel ne s'y trouva plus; ce qui, ayant étonné ce Prince, l'obligea à le lever, & le sel se retrouva comme auparavant.

Hamaxitus fut le premier établissement des *Teucris*, peuple venu de Crete. L'Oracle leur avoit commandé de s'arrêter à Hamaxitus. Ils n'y furent pas plutôt débarqués, qu'une multitude de rats vint leur ronger, durant la nuit, tout ce qui étoit de cuir dans leur bagage & dans leurs armes; ce qu'ils prirent pour l'accomplissement de l'Oracle. Ils s'établirent donc en cet endroit, & nommerent la montagne voisine *Ida* du nom d'une montagne de Crete.

HAMAXITUS, *Hamaxitus*, Ἀμαξιτίς, (a) autre ville de l'Asie mineure, dans la Doride, selon Pline.

(a) Plin. T. I. pag. 276.

(b) Pomp. Mél. p. 94. Ptolem. L. III. c. 5. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIII. p. 488.

HAMAXOBIENS, (b)

Hamaxobii, peuple de la Sarmatie, auprès des Palus méotides. Pomponius Méla dit que les Agathyrres & les Sauromates étoient nommés Hamaxobiens, parce qu'au lieu de maisons ils n'avoient que des hutes portées sur des roues. Ainsi, ce nom n'est pas celui d'un pays, ou d'un peuple, à proprement parler, mais un adjectif qui désigne une manière de se loger; & cette manière de se loger, usitée dans l'antiquité la plus reculée, l'étoit encore du tems de saint Chrysostôme.

HAMAXOBITES, (a)

Hamaxolite, les mêmes que les Hamaxobiens. Voyez Hamaxobiens.

HAMDAN, Hamdan, (d)

Aḥmadā étoit l'aîné des enfans de Dison.

HAMES, *Hama* (d) ville d'Italie, dans la Campanie, selon Tite-Live. Elle étoit à trois milles de Cumes. Les Campaniens s'y rendoient tous les ans, pour la célébration d'un sacrifice commun à toute la nation. La cérémonie duroit ordinairement trois jours; elle commençoit le soir, & finissoit avant minuit. Voyez Cumes.

HAMESTRIS, Hamestris,

(e) une des filles de Darius Nothus & de Parysatis, fut mariée à Téríteuchme, frere de Statira; & en faveur de ce mariage,

(c) Genes. c. 36. v. 26.

(d) Tit. Liv. L. XXIII. c. 35.

(e) Roll. Hist. Anc. T. II. p. 538.

Tériteuchme, quand son pere fut mort, eut son gouvernement, qui étoit un des principaux de l'empire des Perses.

HAMILCAR, *Hamilcar*.
Voyez Amilcar.

HAMILLUS, *Hamillus*, (a) maître d'école, qui étoit un corrupteur de la jeunesse, selon Juvénal.

HAMMON, *Hammon*. Voyez Ammon.

HAMMONIENS, *Hammoni*. Voyez Ammoniens.

HAMMONIS LACUS, (b)
LE LAC D'HAMMON. Vibius Séquester nomme ainsi un lac d'Afrique, qui, selon lui, s'échauffe, au lever & au coucher du soleil, & est très-froid dans les autres tems. Il a pris cela de Pline, mais d'une manière peu exacte; car, ce dernier dit que l'étang d'Hammon étoit froid le jour, & chaud la nuit. Quelques-uns ont mis mal-à-propos le mot *fontaine* pour *étang*, qui est conforme aux manuscrits.

HAMMONITES, *Hammonites*. Voyez Ammonites.

HAMMONIUS [C. AVIANUS], *C. Avianus Hammonius*. Voyez Avianus.

HAMMOTH - DOR, (c)
Hammoth-Dor, *ἡμωθ*, ville de Palestine, dans la tribu de Nephthali. C'étoit une ville de refuge.

(a) Juven. Satyr. 10. v. 224.

(b) Plin. T. I. p. 110.

(c) Josu. c. 21. v. 32.

(d) Josu. c. 19. v. 28.

(e) Paral. L. I. c. 6. v. 76.

HAMON, *Hamon*, (d)
ἡμων, ville de Palestine, dans la tribu d'Aser.

HAMON, *Hamon*, (e)
ἡμων, autre ville de Palestine, dans la tribu de Nephthali. C'est une des villes qui furent cédées aux enfans de Lévi.

HAMOPAON, *Hamopaon*, *Ἀμοπάων*. (f) capitaine Troyen, fut renversé par Teucer.

HAMPSICORAS, *Hampsicoras*, (g) étoit le plus considérable des habitans de la Sardaigne par son crédit & par ses richesses; aussi eut-il la plus grande part à la révolte de cette île contre les Romains, l'an de Rome 537 & 215 avant Jesus-Christ. Non content de s'être mis à la tête des Sardiens, il envoya des députés aux Carthaginois pour les engager à venir à leur secours, & ceux-ci firent aussitôt partir Asdrubal, surnommé Calvus ou le Chauve.

Cependant, Hampsicoras étoit passé dans le canton de la Sardaigne, habité par les Pellites, pour y armer la jeunesse, & la joindre à son armée. Il avoit laissé son fils Hioftus dans son camp, pour commander en son absence. Cet officier, qui étoit jeune & fier, s'engagea témérairement dans un combat contre les Romains, où il fut vain-

(f) Homer. Iliad. L. VIII. v. 276.

(g) Tin. Liv. XXIII. c. 32, 40, 41. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 300, 315, 316.

cu & mis en fuite , après avoir perdu sur le champ de bataille trois mille Sardiens , & laissé environ trois cens prisonniers. Le reste de l'armée se dispersa d'abord dans la campagne & dans les forêts ; puis se retira vers Cornus , capitale du païs , où elle apprit qu'Hioftus s'étoit réfugié. Cette victoire auroit terminé la guerre de Sardaigne , si Asdrubal , avec sa flotte Carthaginoise , que la tempête avoit poussée vers les isles Baléares , ne fût arrivé fort à propos , pour rassurer les peuples , qui étoient sur le point de rentrer sous la domination des Romains.

T. Manlius n'eut pas plutôt appris l'arrivée de la flotte Carthaginoise , qu'il se retira à Carales ; ce qui donna à Hampficoras la facilité de se joindre à Asdrubal. Ce dernier , ayant débarqué ses troupes & renvoyé ses vaisseaux à Carthage , partit avec Hampficoras qui connoissoit le païs , pour aller piller les terres des alliés du peuple Romain. Il se seroit avancé jusqu'à Carales , si T. Manlius ne fût venu au devant de lui avec son armée , & n'eût arrêté les ravages qu'il faisoit dans la campagne. Les deux armées se camperent assez près l'une de l'autre ; ce qui occasionna d'abord plusieurs petits combats , où les deux partis avoient alternativement l'avantage. Enfin , ils en vinrent à une bataille gé-

nérale , qui dura quatre heures. Les Sardiens combattirent mollement à leur ordinaire ; ce furent les Carthaginois qui tinrent pendant un tems la victoire douteuse. Enfin , ils lâcherent pied eux-mêmes , lorsqu'ils virent l'armée des Sardiens en déroute , & la terre couverte de leurs morts. T. Manlius ayant fait avancer l'aile qui avoit vaincu les Sardiens , enveloppa les Carthaginois dans le tems qu'ils tournoient le dos. Alors , ce fut un carnage , plutôt qu'un combat. Il demeura douze mille morts sur le champ de bataille , tant Carthaginois que Sardiens. On en prit environ trois mille six cens , avec vingt-sept drapeaux.

Ce qui rendit ce combat plus célèbre & plus mémorable , c'est qu'Asdrubal , qui commandoit l'armée ennemie , y demeura lui-même prisonnier avec Magon & Hannon , deux des plus qualifiés d'entre les Carthaginois. Les Généraux Sardiens illustrerent aussi cette victoire des Romains par leurs disgrâces ; car , Hioftus fut tué dans le combat ; & Hampficoras s'étant sauvé par la fuite avec un petit nombre de cavaliers , n'eut pas plutôt appris la mort de son fils qui mettoit le comble à son infortune , qu'il se donna la mort à lui-même dès la nuit suivante.

HAMRAM , *Hamram* ,
(a) *Εμπράν* , le même qu'Ham-

dan. Voyez Hamdan.

HAMUEL, *Hamuel*, (a) Α'μουι'α, fils de Mafma, & pere de Zachur.

HAMUL, *Hamul*, Γ'αμου'α, (b) fils de Pharès, fut le chef de la famille des Hamulites. Les Septante, au livre des Nombres, l'appellent Γ'αμου'α.

HAMULITES, *Hamulitæ*; Γ'αμου'ι'τι, famille Juive. Voyez Hamul.

HANAMÉEL, *Hanameel*, Α'ναμου'α, (c) fils de Sellum, & cousin de Jérémie, alla un jour, par l'ordre du Seigneur, trouver ce Prophete pendant qu'il étoit en prison, & lui dit : « Achetez, s'il vous plaît ; » mon champ qui est à Anathoth en la terre de Benjamin ; car, cet héritage vous appartient, & c'est vous qui avez droit de l'acheter comme étant le plus proche parent. « Jérémie comprit que ceci se faisoit par un ordre du Seigneur. Il acheta donc le champ, qui étoit à Anathoth, & en donna l'argent au poids, c'est-à-dire, dix-sept sicles ou pièces d'argent.

On demande pourquoi Hanaméel vendit ce champ, puisque les Prêtres n'en avoient aucun en propre. Nous répondons qu'ils en avoient proche des villes qui étoient à eux, mais

des champs de fort petite étendue, comme étoient des jardins, des vergers, ou de petites vignes, ou des prés pour y nourrir leurs chevaux ou d'autre bétail. Outre que quoiqu'il leur fût défendu de les vendre, ils pouvoient pourtant le faire à leurs parens, & non aux autres qui n'étoient pas de leur race.

HANAN, *Hanan*, (d) fut le sixième des enfans d'Asel, de la tribu d'Aser.

HANAN, *Hanan*, (e) que d'autres appellent Ben-Hanan. Voyez Ben-Hanan.

HANAN, *Hanah*; Α'να'ν; (f) dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone à Jérusalem.

HANANÉEL, *Hananeel*; Α'ναμου'α, (g) donna son nom à une tour de la ville de Jérusalem. Il est fait mention de cette tour en plusieurs endroits des livres saints.

HANANI, *Hanani*, Α'να'νι, (h) fut pere du Prophete Jéhu.

HANANI, *Hanani*, (i) Α'να'νι, Prophete, qui vint trouver Asar, roi de Juda, & lui dit : « Parce que vous avez mis votre confiance dans le roi de Syrie, & non pas dans le Seigneur, l'armée du roi de Syrie s'est échappée de vos mains. » On ne sçait pas

(a) Paral. I. c. 4. v. 26.

(b) Genes. c. 46. v. 12. Numer. c. 26. v. 21. Paral. I. c. 2. v. 5.

(c) Jerem. c. 32. v. 7. & seq.

(d) Paral. I. c. 8. v. 38.

(e) Paral. I. c. 4. v. 20.

(f) Esdr. L. I. c. 2. v. 46.

(g) Esdr. L. II. c. 3. v. 1. L. II. c. 12. v. 38. Jerem. c. 31. v. 38. Zach. c. 14. v. 10.

(h) Reg. Reg. L. III. c. 16. v. 1. 7.]

(i) Paral. I. c. 26. v. 7. & seq.

distinctement à quelle occasion ce Prophete tint ce discours au Roi ; mais , Afa le fit arrêter , & mettre en prison , & exerça en même tems plusieurs violences contre son peuple. Quelques-uns veulent que cet Hanani soit le pere du Prophete Jéhu. Mais , cela n'est pas fort clair par l'Écriture. Jéhu prophétisoit dans le royaume d'Israël , & Hanani dans celui de Juda. Jéhu fut mis à mort par Baza , roi d'Israël , qui mourut l'an du monde 3075 ; & Hanani reprit Afa , roi de Juda , qui régna depuis 3049 jusqu'en 3090.

HANANI , *Hanani* ; (a) lévite & musicien , fils d'Héman , avoit le dix-huitième rang dans l'ordre établi par David pour le service du temple.

HANANI , *Hanani* , (b) *A'vni* , fils d'Emmer , est un de ceux qui retournerent à Jérusalem , après la captivité de Babylone.

HANANIA , *Hanania* , (c) *A'vni* , fils de Bébai , retourna à Jérusalem après la captivité de Babylone.

HANANIAS , *Hanania* , (d) frere du musicien Hanani , occupoit le seizième rang dans l'ordre que David avoit établi pour le service divin.

HANANIAS , *Hanania* , (e) *A'vni* , fils de Zorobabel , & pere de Phaltias.

(a) Paral. L. I. c. 25. v. 4, 25.

(b) Esdr. L. I. c. 10. v. 20.

(c) Esdr. L. I. c. 10. v. 28.

HANANIAS , *Hanania* , (f) *A'vni* , fils d'Azur , étoit un faux Prophete de la ville de Gabaon. Il vint trouver Jérémie dans le temple , au cinquième mois de la quatrième année du règne de Sédécias , roi de Jérusalem , & lui dit en présence des Prêtres & de tout le peuple : » Voici ce que dit le » Seigneur des armées , le dieu » d'Israël : J'ai brisé le joug du » roi de Babylone. Il se passe » ra encore deux ans , & après » cela je ferai rapporter en ce » lieu tous les vases de la maison du Seigneur , que Nabuchodonosor , roi de Babylone , a emportés de ce lieu , & qu'il a transférés à Babylone. » Et je ferai venir en ce même » lieu , dit le Seigneur , Jéchonias , fils de Joakim , roi de » Juda , & tous les captifs qu'on » a emmenés de Juda en Babylone ; car , je briserai le joug » du roi de Babylone. «

Le Prophete Jérémie répondit au prophete Hananias devant les Prêtres , & devant tout le peuple qui étoit en la maison du Seigneur , & lui dit : » Amen ; » que le Seigneur fasse ce que » vous dites ; que le Seigneur » vérifie la prédiction que vous » venez de faire , en sorte que » les vases sacrés soient rapportés en la maison du Seigneur , & que tous les captifs qui ont été transférés en » Babylone , reviennent en ce

(d) Paral. L. I. c. 25. v. 4, 23.

(e) Paral. L. I. c. 3. v. 19, 21.

(f) Jerem. c. 28. v. 1. & seq.

„ lieu

« lieu. Mais , néanmoins écou-
 » tez ce que je vais dire devant
 » vous , & en présence de tout
 » le peuple : les Prophetes qui
 » ont été dès le commencement,
 » avant moi & avant vous , ont
 » prédit à plusieurs provinces
 » & à de grands royaumes les
 » guerres , les désolations &
 » la peste. Si donc un Prophete
 » prédit la paix , lorsque sa
 » prédiction sera accomplie ,
 » on reconnoitra que c'est vé-
 » ritablement le Seigneur qui
 » l'a envoyé. »

Alors , le prophete Hananias
 ôta le joug de bois du cou du
 prophete Jérémie , & le rompit ;
 & il dit devant tout le peuple :
 » Voici ce que dit le Seigneur ,
 » c'est ainsi que dans deux ans
 » je briserai le joug de Nabu-
 » chodonosor , roi de Babylo-
 » ne , & que je l'ôterai de des-
 » sus le cou de tous les peu-
 » ples. « Alors , le prophete
 Jérémie reprit son chemin &
 s'en alla. Mais , après que le
 prophete Hananias eut rompu
 le joug du cou du prophete Jérémie , le Seigneur parla à Jérémie , & lui dit : » Vous direz
 » à Hananias , voici ce que dit
 » le Seigneur : Vous avez brisé
 » des jougs de bois ; mais par
 » là vous vous en êtes fait
 » d'autres qui sont de fer. Car ,
 » voici ce que dit le Seigneur
 » des armées , le dieu d'Israël ,
 » j'ai mis un joug de fer sur le
 » cou de tous ces peuples , afin

» qu'ils soient assujettis à Na-
 » buchodonosor , roi de Baby-
 » lone , & ils lui seront assu-
 » jettis ; & je lui ai abandonné
 » encore les bêtes de la campa-
 » gne. « Le prophete Jérémie
 dit encore au prophete Hana-
 nias : » Hananias , écoutez-moi :
 » le Seigneur ne vous a point
 » envoyé ; & vous , vous avez
 » fait que ce peuple a mis sa
 » confiance dans le mensonge.
 » C'est pourquoi , voici ce que
 » dit le Seigneur : Je vous ex-
 » terminerai de dessus la terre ,
 » & vous mourrez cette an-
 » née même , parce que vous
 » avez prononcé des paroles
 » de révolte contre le Sei-
 » gneur. « Le prophete Hana-
 nias mourut cette année-là au
 septième mois. C'étoit l'an 594
 avant J. C.

HANATHON , *Hanathon* ,
Ἀνάθ , (a) ville de Palestine ,
 dans la tribu de Zabulon.

HANÈS , *Hanes* , (b) ville
 dont il est parlé dans Isaïe ,
 & que Saint Jérôme croit être
 sur les frontières de l'Éthiopie.
 Le Chaldéen & les nouveaux
 Interprètes croient que Hanès
 est mise pour *Taphna* , c'est-à-
 dire , *Daphna Pelusie* , voisine
 de Damiette. Les septante n'ont
 pas lu Hanès.

HANIEL , *Haniel* , *Ἀνὴλ* ,
 (c) étoit le second des fils
 d'Olla.

HANNEKEB , *Hannekeb* ,
 (d) ville de Judée , dans la tri-

(a) Josu. c. 19. v. 14.

(b) Isaï. c. 30. v. 4.

Tom. XIX.

(c) Paral. L. I. c. 7. v. 39.

(d) Josu. c. 19. v. 27.

M m

bu de Nephthali. L'auteur de la Vulgate la joint à Adami de cette sorte : *Adami quæ est Neceh*. Les Rabbins disent qu'on lui changea son nom, & qu'on l'appella dans la suite *Ziadate*.

HANNI, *Hanni*, (a) un des Lévités qui revinrent de la captivité de Babylone à Jérusalem.

HANNIBAL, *Hannibal*. Voyez Annibal.

HANNIBALLIEN, *Hanniballianus*, (b) fils de Fl. Cl. Delmatius, & petit-fils de Constance Chlore, fut établi par Constantin le Grand, roi

de Pont, de Cappadoce, & de la petite Arménie. Il avoit épousé Hélène, fille de son bienfaiteur. Il fut mis à mort par l'Empereur Constance, sous prétexte d'avoir eu part à une conspiration contre ce Prince; mais, tout son crime, c'étoit d'avoir de trop grandes qualités, & d'être un des plus prochains héritiers de l'Empire.

HANNIEL, *Hanniel*, (c) *A'na*, de la tribu de Manassé, étoit fils d'Ephod. C'est un de ceux qui furent choisis pour faire le partage de la terre promise aux enfans d'Israël,

(a) Esdr. L. II. c. 12. v. 9.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscip. &

Bel. Lett. T. II. p. 550. & suiv.

(c) Numer. c. 34. v. 23.

Fin du dix-neuvième Volume.

APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, le Tome XVIII & le Tome XIX du *Dictionnaire pour l'Intelligence des Auteurs Classiques, Grecs & Latins, tant Sacrés que Profanes*; & je crois que le Public tiendra compte à l'Auteur de s'avancer avec diligence dans sa vaste carrière.
 DONNÉ à Paris, le 29 Juin. 1774.

PHILIPPE DE PRÊTOT,
Membre des Académies Royales des
Sciences, Belles Lettres & Arts,
de Rouen & d'Angers.









40095

